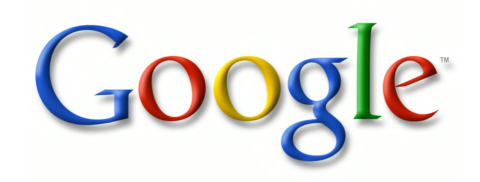
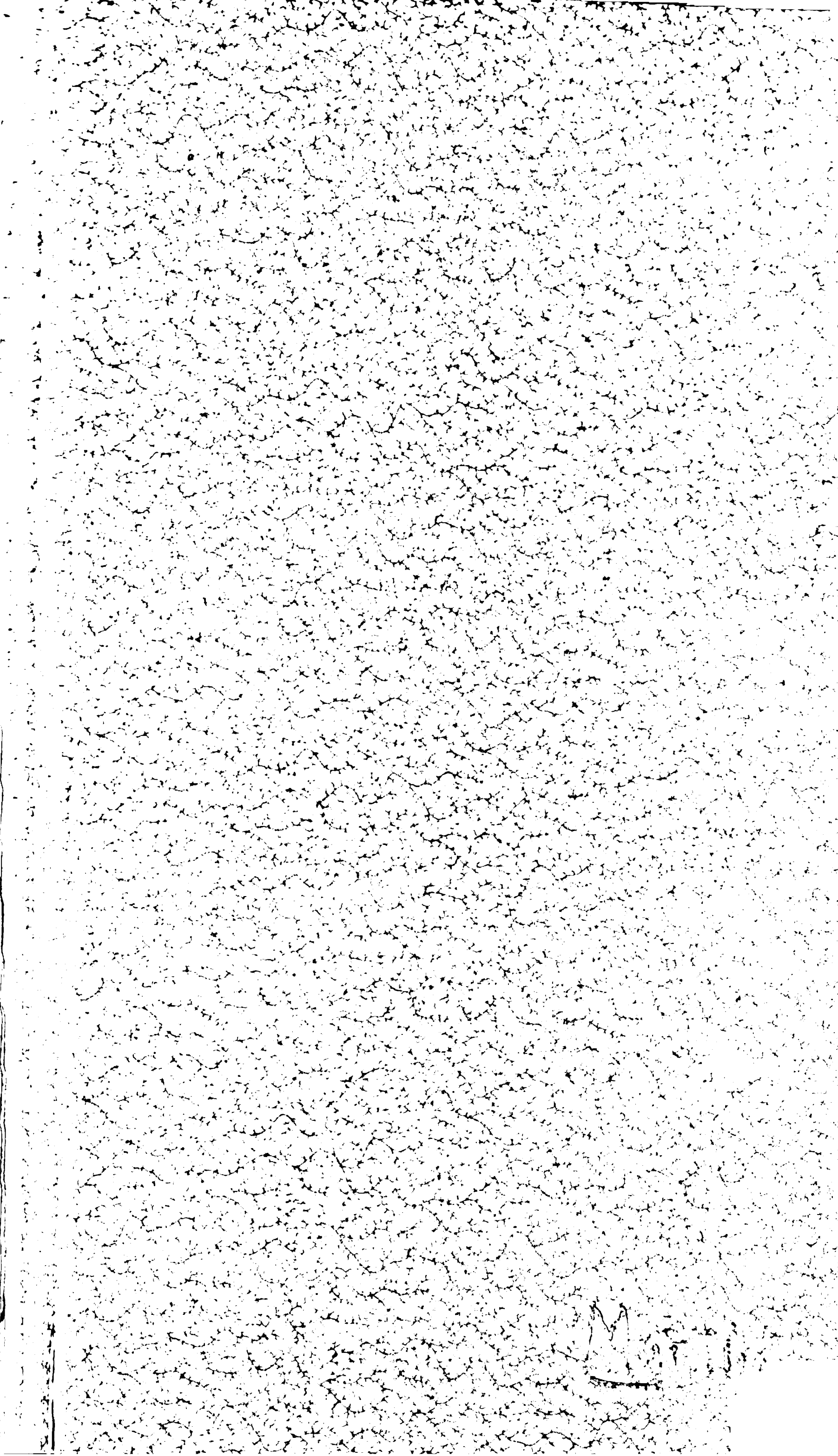
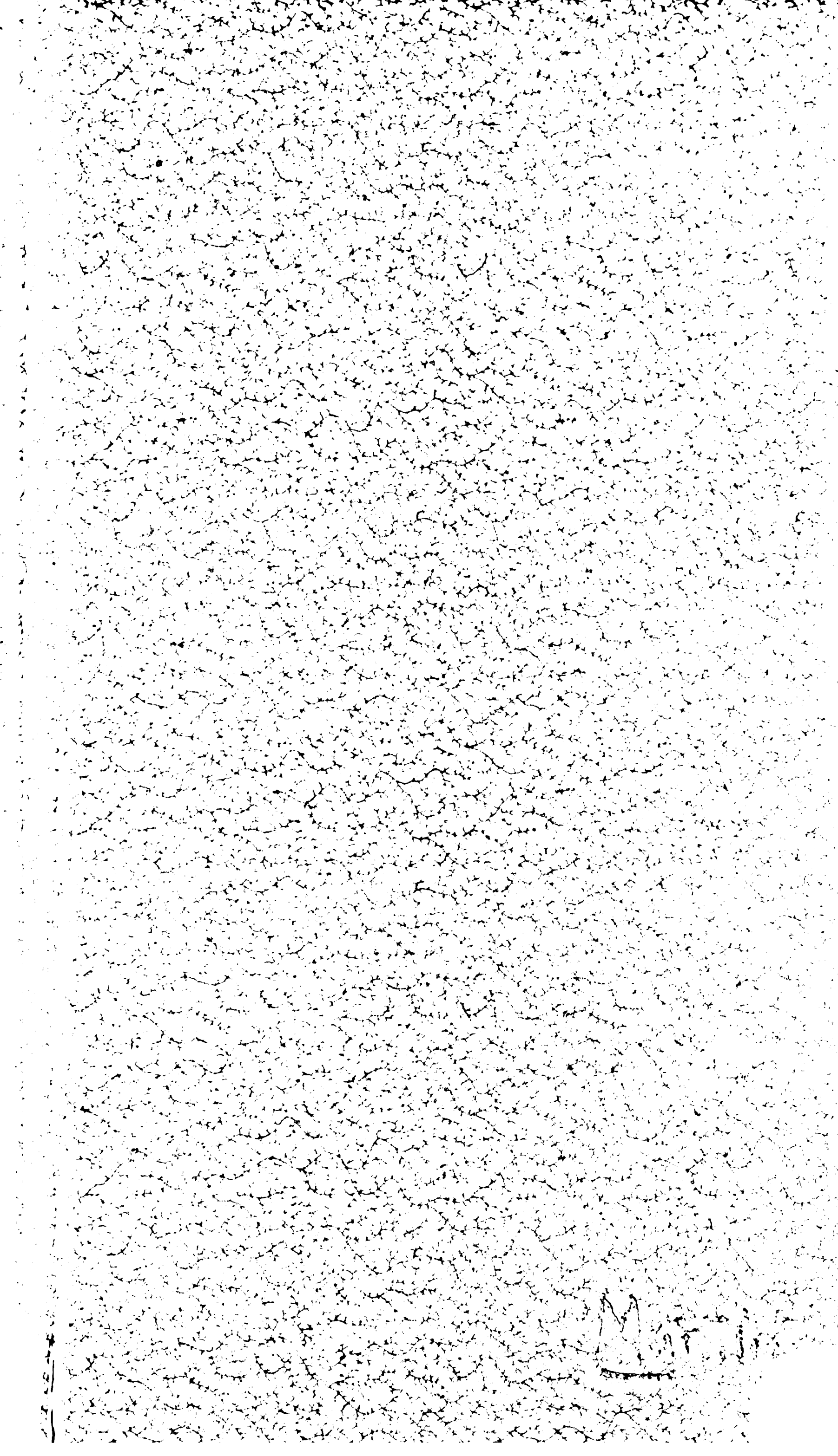






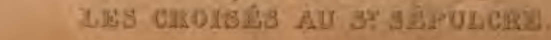




HISTOIRE
DE FRANCE.

1.

Paris. — Imprimerie Schneider et Langrand,
rue d'Erfurth, 1.



J. David pinxit — Revel sculp.

LES CROISÉS AU St. SÉPULCRE.

IRE

ANCE

JS RECULÉS JUSQU'EN 1789

PAR

RI MARTIN

Académie des inscriptions et belles-lettres

) PRIX GOBERT.

VELLE ÉDITION

ET AUGMENTÉE D'UN NOUVEAU TRAVAIL SUR LES

RIGINES NATIONALES.

TOME PREMIER.



PARIS.

FURNE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 55

1844



LES CROISÉS AU St. SÉPULCRE.

HISTOIRE
DE FRANCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'EN 1789

PAR

M. HENRI MARTIN.

Ouvrage qui a obtenu de l'Académie des inscriptions et belles-lettres

LE GRAND PRIX GOBERT.

NOUVELLE ÉDITION

ENTIÈREMENT REVUE ET AUGMENTÉE D'UN NOUVEAU TRAVAIL SUR LES

ORIGINES NATIONALES.

TOME PREMIER.



PARIS.

FURNE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 55

1844

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Depuis qu'on écrit l'histoire, aucun peuple n'a réuni sur ses annales un trésor de documents comparable à celui que possède notre patrie. Une armée d'érudits, qui avait pour bataillon sacré la congrégation de Saint-Maur, a mis deux cents ans à porter l'ordre et le grand jour dans ce monde ténébreux de chroniques, de mémoires, de chartes, de diplômes, qui gisaient ensevelis dans la poudre des chartriers, et l'ordre de Saint-Benoît, malgré les collaborations patientes et courageuses qu'il avait rencontrées dans les autres ordres religieux, dans la magistrature, dans la bourgeoisie, l'ordre de Saint-Benoît s'est éteint sans avoir achevé de dresser ce vaste inventaire de nos richesses, que reprennent aujourd'hui et qu'achèveront, s'il plaît à Dieu, l'élite de nos historiens et de nos archéologues.

La France est le pays le plus riche du monde en matériaux historiques, et cependant la France n'a pas d'histoire nationale.

Depuis le commencement du seizième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième, bien des écrivains ont tenté d'écrire l'histoire générale de France : plusieurs d'entre eux se recommandent par d'incontestables qualités ; l'énergique Mézeray a écrit de nobles et belles pages ; le jésuite Daniel, malgré quelques erreurs sur les origines, associe à un vrai savoir une hardiesse d'esprit et souvent un sens historique remarquables ; on ne peut nier le jugement ni le labeur consciencieux de Villaret et de Garnier, ces graves continuateurs du spirituel et frivole abbé Velly ; mais tous ces ouvrages pèchent par la base et par le plan ; le lecteur, cherchant inutilement un fil qui le puisse guider à travers le labyrinthe des

faits, s'éloigne rebuté et se prend d'un injuste dédain pour nos annales, en comparant leur abondance stérile et confuse à la magnifique unité de l'histoire romaine.

Ce n'était pourtant pas la faute de ces historiens : le regard le moins exercé embrasse aisément l'ensemble de l'histoire romaine ; le rôle providentiel du peuple-roi, qui fonda par l'épée l'unité de l'ancien monde, fut tout apparent et tout extérieur ; le lien de notre histoire, au contraire, se cache au fond du chaos d'événements qui s'entre-heurtent sur cette terre de Gaule où toutes les races et toutes les idées se sont donné rendez-vous depuis vingt siècles.

On a dit, et avec raison, que l'histoire ne se pouvait écrire que chez les peuples libres : on sait quelles persécutions arrêtèrent Fréret dans ses recherches profondes et sagaces sur nos origines. On sait que le père Daniel fut vivement attaqué pour avoir porté atteinte à la majesté de la monarchie, en rayant de la liste royale les quatre chefs de tribus barbares qu'on nomme vulgairement les quatre premiers rois de France, et que l'abbé Velly restaura religieusement sur leur trône [1].

Mais un obstacle plus radical encore que l'absence de liberté politique rendait l'histoire de France impossible avant 1789 ; c'est que cette histoire ne pouvait avoir de plan, n'ayant pas de conclusion. Les fastes de la république romaine n'ont été écrits qu'après la conquête du monde et l'établissement de l'Empire : les fastes de l'ancienne France ne pouvaient s'écrire qu'après la fin de la vieille monarchie et la révolution qui a consommé l'œuvre de l'unité française. La France des dix-septième et dix-huitième siècles ne se connaissait qu'imparfaitement, et marchait sans se rendre compte du but ni du point de départ : l'avenir était impénétrable ; le passé, obscur et mal compris. On savait si peu d'où l'on venait, et l'on y attachait si peu d'importance, que Daniel et Velly ont commencé sans scrupule leurs histoires à l'invasion franke, comme si la France fût inopinément sortie des forêts germaniques avec les *rois chevelus* dans le courant du cinquième siècle, et que les souvenirs de l'antique Gaule fussent un hors-d'œuvre dans une histoire de France. De même que Daniel procède exclusivement des Franks, les hommes

1. Pharamond, Clodion, Mérovée et Childéric.

de la Renaissance avaient tout attribué aux Grecs et aux Romains; et, plus tard, les *Celtes* eurent leur tour. Un parti gaulois, qui régna quelque temps parmi les antiquaires, voulut faire de la Gaule le berceau de l'espèce humaine, du *celtique* la langue mère de toutes les langues, et usurper, au profit de nos Gaulois, ce droit d'aînesse que réclame aujourd'hui, probablement à juste titre, la mystérieuse *Arie* de l'Asie centrale. Au siècle dernier, un homme de haute portée, l'auteur de l'*Histoire critique de l'Établissement de la Monarchie française*, l'abbé Dubos, à la fois *Romain* et *Frank*, avait érigé les Franks en héritiers bénévoles et légitimes de Rome, annihilant ainsi la douloureuse crise de l'établissement germanique. Vers quel fanal se diriger au milieu de toutes ces lueurs vagues et insuffisantes, de ces systèmes exclusifs et incomplets, de ce tumulte rendu plus désordonné encore par les passions qui s'attachaient aveuglément à telle ou telle phase du passé, ou qui maudissaient le passé tout entier et reniaient, pour ainsi dire, l'histoire elle-même?

Et cependant la lumière a commencé de se faire. Dieu seul sait où va la France nouvelle; son avenir ouvre un champ illimité aux spéculations de la philosophie; mais l'ancienne France, morte ou plutôt transformée en 89 (toute mort n'est-elle pas une transformation?), appartient maintenant à l'histoire; les cinquante années qui viennent de s'écouler ont donné le mot d'une énigme de vingt siècles. Par une simultanéité merveilleuse, tandis que les récentes périodes de nos annales s'expliquaient d'elles-mêmes avec cette éloquence des faits qui parle à toutes les intelligences, les origines les plus reculées se laissaient arracher leurs secrets : des esprits éminents, reliant à l'histoire les sciences qui n'en doivent jamais être séparées, la philosophie, l'économie politique, la philologie, soumettaient à un examen pénétrant et lumineux les monuments des premiers âges, et en faisaient jaillir mille révélations sur la vie sociale de nos pères. Sous l'histoire des faits et des dates construite par les érudits des deux derniers siècles, a surgi l'histoire des mœurs et des idées; le vaste corps immobile et muet qu'avaient forgé les bénédictins a enfin reçu l'âme et la vie.

Grâce à des travaux qui seront l'honneur de notre temps, nous pouvons aujourd'hui suivre d'un regard plus ferme la marche pro-

gressive de notre patrie. Fils des Gaulois par la naissance et par le caractère, fils des Romains par l'intelligence, ravivés violemment par le mélange des barbares germains, alors que s'éteignait la vitalité de la civilisation antique, unis par de vieilles alliances à l'Ibérie et à la Grèce, nous pouvons comprendre aujourd'hui que ce n'est pas le hasard qui a mêlé dans nos veines au sang gallique le sang de toutes les grandes races de l'antiquité, qui a dirigé la lente formation du peuple français sur ce sol gaulois placé au centre de l'Europe, participant à tous les climats, réunissant toutes les productions, touchant à tous les peuples. Tel devait être le théâtre préparé par la Providence, pour une nation destinée à être le lien du faisceau européen et l'initiatrice de la civilisation moderne, pour une nation dont l'originalité devait consister à résumer en elle les qualités et les traits distinctifs épars chez les autres peuples, et à devenir comme l'abrégé de l'Europe ; enfin, pour la nation à la fois souverainement compréhensive et souverainement active, qui a sauvé l'Occident de l'islamisme, fait et défait la grandeur politique de la papauté, retrouvé, sous la couche épaisse déposée par l'invasion germanique, les traces glorieuses de la Grèce et de Rome ; qui a été tour à tour le foyer du catholicisme et le berceau de la philosophie, et qui a couronné ses héroïques labeurs en plantant le drapeau de l'égalité sur les débris du monde féodal.

Fondre en un seul corps l'immense multitude de nos documents originaux, depuis César jusqu'à l'assemblée constituante, absorber et reproduire intégralement tous les textes dans un récit unique, faire en un mot l'histoire complète de la France et de ses mille membres, provinces, cités, communes, seigneuries, qui jadis ont vécu de leur existence propre et personnelle, ce serait l'œuvre de cent années et de trois cents volumes. Nous n'avons point tenté une entreprise au-dessus des forces humaines.

Notre but est plus modeste : nous avons voulu appliquer à l'ensemble de l'histoire de la vieille France les progrès que les diverses parties de cette histoire ont dus à nos maîtres, et rendre ces progrès accessibles à la portion si considérable du public qui ne peut étudier nos fastes ni dans les sources primitives, ni dans les livres fragmentaires. Pour les temps modernes, nous avons demandé notre flambeau à cette tradition de politique nationale qui, depuis

longtemps en germe dans notre sol, éclôt avec le dix-septième siècle, et s'altère par la révocation de l'édit de Nantes et la Régence pour se retremper dans les préludes de la Révolution. Nous avons essayé de montrer à la génération qui s'élève ce qu'a été et s'il est possible ce que doit être la France. C'est un droit et un devoir pour tout Français que de savoir l'histoire de sa patrie, et la grande majorité des Français s'est vue jusqu'ici réduite à chercher, sans la trouver, cette connaissance si nécessaire dans des livres de seconde ou de troisième main, dans des compilations sans vérité, sans couleur et sans vie.

Nous avons entrepris de combler ce vide : nous nous sommes constamment appuyé, d'un côté sur les monuments originaux, de l'autre, sur les travaux modernes ; élaguant, avec regret, l'infinie variété des faits secondaires, des anecdotes, des détails excentriques, qui ne se rattachent point directement à l'histoire générale, nous avons tâché de resserrer, dans un petit nombre de volumes, la longue série des événements qui ont exercé sur le sort de notre pays une sérieuse influence, et de développer, autant qu'il nous était donné de le faire, l'enchaînement de leurs causes et de leurs effets ; nous nous sommes efforcé de conserver aux hommes et aux choses leur véritable physionomie, en nous effaçant parfois derrière les récits contemporains les plus colorés et les plus dignes de foi, du moins lorsque nous avions à peindre les époques dont le caractère naïf et les monuments peu nombreux permettent de suivre cette méthode, habilement mise en pratique par M. de Barante dans l'*Histoire des ducs de Bourgogne*.

La double action du peuple français sur lui-même et sur les nations étrangères, tel est le double pivot sur lequel repose toute l'histoire de France. Nous avons dit plus haut sous quel aspect nous apparaissait le rôle de la France dans la civilisation européenne ; notre *criterium*, relativement à ce qu'on peut appeler l'histoire intérieure, n'est autre que le développement progressif de l'unité nationale : c'est cette unité politique et civile, que l'assemblée constituante a consommée lorsqu'elle a proclamé le gouvernement représentatif et l'égalité de tous les Français devant la loi. Ainsi, tout ce qui a contribué à amener ce résultat, toutes les révolutions qui ont modifié la face de la société, sont justifiées à nos yeux par

le seul fait de leur existence. L'historien ne doit jamais se mettre en révolte contre la force des choses; car, cette force, c'est Dieu même. Mais gardons-nous toutefois de nous croire obligés à exalter systématiquement tous les *fléaux de Dieu;* la force divine emploie tous les instruments, purs et impurs, pour accomplir son œuvre! Gardons-nous surtout de faire de l'histoire une divinité sans entrailles, comme le *Fatum* des anciens, et ne lui enlevons pas cette admirable sensibilité, cette généreuse sympathie pour les vaincus, pour les proscrits, pour tous les opprimés, qui immortalisera le beau livre de la *Conquête de l'Angleterre par les Normands;* n'ôtons pas à l'histoire l'âme humaine qu'elle a reçue : c'est la plus précieuse de ses conquêtes! et ne lui donnons pas pour loi le fatal MALHEUR AUX VAINCUS! car il n'est guère de victoires ni de défaites définitives dans les éternelles vicissitudes des empires et des nations.

Nous nous sommes efforcé d'être fidèle à ces principes, et de garder envers les hommes et les institutions une impartialité qui n'est jamais de l'indifférence. On ne doit juger les hommes que relativement au milieu dans lequel ils ont vécu, et telle institution qui soulèverait aujourd'hui les répugnances de l'humanité, a pu jadis en être le refuge.

Nous ne terminerons pas cet avant-propos sans acquitter une dette de reconnaissance envers les écrivains contemporains, qui nous ont servi de guides, et sans lesquels notre ouvrage n'eût point été possible : l'*Histoire des Gaulois*, de M. Amédée Thierry, cet excellent livre dont la haute réputation n'égale point encore le mérite et l'utilité réelle, est véritablement la première pierre de l'histoire de France; à lui seul appartiennent les vues générales que nous avons émises sur la division de la race gauloise en deux branches, les Galls et les Kimris, et sur les révolutions intérieures de la Gaule avant César. L'étude des textes grecs et latins, d'après lesquels est rédigée notre narration, n'a fait que confirmer à nos yeux les découvertes historiques de M. Amédée Thierry. Nous devons beaucoup à M. de Sismondi, malgré la différence des points de vue; à l'auteur des *Essais sur l'Histoire de France et de l'Histoire de la Civilisation en France* [1], que notre pays regrette

[1] M. Guizot.

de voir perdu pour la science, et dont le monument inachevé ressemble à ces édifices de la fin du Moyen Age que les révolutions européennes ont surpris et arrêtés au milieu de leur construction ; à M. Fauriel, qui se partageait naguère avec M. Raynouard les fastes historiques et littéraires de la France méridionale, et qui poursuit seul aujourd'hui cette laborieuse tâche [1] ; mais à vous surtout, notre cher et illustre maître, Augustin Thierry, qui avez éclairé, d'une lumière si éclatante et si nouvelle, les époques fondamentales de l'établissement germanique, de la fusion des races et de la révolution communale ; à vous chez qui l'âme semble avoir grandi de toutes les souffrances du corps ; à vous qui avez tant fait pour l'histoire, et qui peut-être ferez plus encore, est bien dû l'hommage de ce livre, que votre suffrage indulgent a bien voulu encourager, et qui n'eût jamais été tenté, si nous eussions eu l'espoir le plus éloigné de posséder un jour l'ensemble de nos annales retracé par votre main.

Rendons grâces enfin à un homme dont le caractère est au niveau de sa haute intelligence, rare éloge dans notre siècle ! On ne saurait toucher à la philosophie de l'histoire sans rencontrer le profond sillon tracé par M. Pierre Leroux, et son digne collaborateur M. J. Reynaud [2], dans le champ des idées et des croyances humaines ; les admirables travaux de M. Pierre Leroux sur les sectes religieuses et philosophiques nous ont puissamment aidé à comprendre ces mouvements de l'esprit humain qui se sont traduits en immenses catastrophes sur la scène du monde.

De grands changements ont été faits à cette troisième édition : les origines nationales, trop faiblement établies, ont reçu un développement tout nouveau ; les premières parties de notre livre, les époques gauloise, romaine et même franke, ont été entièrement refondues sur un plan plus étendu et sur des proportions plus convenables ; nous tâcherons d'apporter au reste de cet ouvrage,

[1] La tâche de M. Fauriel est accomplie aujourd'hui : M. Fauriel vient de rejoindre dans la tombe son vénérable collègue !

[2] Depuis que nous écrivions ces lignes, M. J. Reynaud s'est acquis de nouveaux titres par des travaux dont la variété seule égale la haute portée. Ses articles de l'Encyclopédie Nouvelle sont de véritables monuments.

sinon des modifications aussi radicales, du moins toutes les améliorations qui seront en notre pouvoir [1].

[1] Nous avons fait beaucoup plus que nous ne promettions ici : notre texte primitif, que nous promettions seulement d'améliorer, a entièrement disparu, et la troisième édition est devenue un livre entièrement nouveau, contenant plus que le double de la matière des deux premières. La quatrième édition sera revue et corrigée à mesure de sa publication.

HENRI MARTIN.

Paris, octobre 1857.

HISTOIRE
DE FRANCE.

ORIGINES DE LA NATION FRANÇAISE.

LIVRE PREMIER.

LA GAULE INDÉPENDANTE.

Les premiers hommes qui peuplèrent l'ouest de l'Europe furent les *Galls* ou Gaulois[1], nos véritables ancêtres; car leur sang prédomine dans ce mélange successif de peuples divers qui a formé les modernes Français. Toutes les qualités et quelques défauts des Gaulois, les traits les plus saillants de leur caractère, survivant chez nous à leur type physique altéré par le changement des mœurs et le croisement des populations, attestent encore notre antique origine.

Cette brillante race gauloise, qui sillonna en tous sens l'ancien monde de ses colonies guerrières[2], et qui ne put

[1] Dans le cours de notre récit, nous employons le nom vulgaire de *Gaulois* pour désigner l'ensemble de la race gauloise; le nom de *Galls* s'applique spécialement à la plus ancienne des deux branches de cette race.

[2] Les traces des Gaulois sont partout écrites dans la géographie de l'Europe et de l'Asie occidentale : les Galls primitifs ont régné partout où apparaît cette racine si connue d'*Alp*, *Alben*, *Apen*, *Pen*, *Ben* (montagne, haute terre, et, au figuré, tête, cap); les Alpes et les Apennins, Albion (l'Angleterre), Alben (l'Écosse), l'Albanie d'Asie (Daghestan et Géorgie), l'Albanie d'Europe, ont reçu leurs noms des Gaulois; les autres *radicaux* galliques, semés dans tout l'occident, sont trop multipliés pour qu'on puisse les énumérer ici; le plus important est le nom même de la race : *Gall*, d'où Galice, Galatie, etc.

être vaincue que par le génie de Rome, appartenait à la grande famille humaine dont l'Asie centrale fut le berceau : les langues gauloises, comme le grec, comme le latin, comme le tudesque, comme le slave, paraissent se rattacher au *sanscrit* et au *zend*, ces idiomes sacrés des brahmanes et des mages, nés avec la civilisation elle-même, dans les profondeurs de l'antiquité première. Les Galls ou Gaulois primitifs durent quitter les plaines natales de la haute Asie avec les aïeux des Hellènes, des Latins et des Slaves, et bien des siècles avant les Teutons; mais on ignore à quelle époque ils prirent possession des forêts et des déserts qui devaient être un jour la France! Les traditions les plus reculées nous montrent déjà les Galls établis dans toutes les contrées situées entre le Rhin, les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées et l'Océan, ainsi que dans les îles Britanniques ; seulement le nom d'Albanie, imposé à la région caucasienne qu'arrose le fleuve Kour ou Cyrus, prouve que des tribus galliques avaient séjourné entre la mer Caspienne et la mer Noire. Aussi avant qu'on puisse percer à travers la nuit des âges anté-historiques, on voit notre patrie, dans ses limites naturelles du Rhin et des Alpes, qualifiée de Gaule, de Grande-Gaule ou *terre* des *Galls* (*Gàll-tachd*, en langue gallique, d'où les Grecs ont fait Γαλατια, et les Latins, *Gallia*).

Chasseurs et pasteurs, ignorant l'agriculture, se tatouant ou se teignant le corps, ces Galls primitifs devaient offrir beaucoup d'analogie avec les sauvages belliqueux de l'Amérique du Nord. Des haches et des couteaux de pierre qu'on retrouve parfois enfouis dans notre sol, pêle-mêle avec des ossements humains, des flèches armées de cailloux pointus, des épieux durcis au feu, nommés

gais (en latin *gæsa*), des dards enflammés appelés *gath-teth* ou *catéies*, un bouclier long et étroit, telles étaient leurs armes offensives et défensives ; de petites barques d'osier recouvertes d'un cuir de bœuf, telle était leur marine.

Les formes politiques d'une telle société étaient bien simples et bien élémentaires : les familles s'étaient groupées en *clans* ou tribus ; les clans se groupèrent en confédérations, dont les nécessités de la guerre resserrèrent les liens et firent peu à peu des corps de nations ; l'autorité patriarcale des chefs de clans, fondée primitivement sur la supériorité de la force et du courage, était le seul élément du pouvoir politique. Les principaux chefs de familles étaient devenus chefs de clans (*tiern*) ; les plus vaillants des chefs de clans devinrent chefs de nations, chefs d'armées (*brenn ;* en latin, *brennus*), ROIS. La masse immense et confuse des Galls forma ainsi un certain nombre de peuples indépendants les uns des autres, mais unis par la communauté d'origine, de mœurs et de langage[1], et peut-être par une sorte de fédéralisme vague et relâché.

Les plus puissants de ces peuples étaient les Celtes[2], (*Coillte*, forêt) dans les forêts situées alors entre le Rhône, les Cévennes, la Garonne et la Méditerranée ; les Arvernes (*Ar-fearann*, haute-terre ; en Auvergne); les Armorikes (*Ar-mhoirik*, voisins de la mer ; dans la Bretagne et la Normandie) ; les Allobroges (*Allbrog*, hauts villages ; dans la partie du Dauphiné et de la Savoie entre l'Arve, l'Isère et le Rhône) ; les Helvètes (*Ealbha-èt*, pays des trou-

[1] Le *gallique* primitif, plus ou moins altéré, ne subsiste plus aujourd'hui que dans la Haute-Écosse et une partie de l'Irlande.

[2] Polybe, l. III, p. 191.—Diodore de Sicile, l. V, p. 308.—Aristote, *Gener. anim.*, l. II, c. VIII.

peaux; dans la Suisse)[1]; les Édues (pasteurs, *Ædh*, mouton; dans la Bourgogne et le Nivernais); les Bituriges (Berruyers; dans le Berri); les Séquanes, qui donnèrent leur nom à la Seine (*Sequana*) et habitèrent d'abord le cours supérieur de ce fleuve, puis se fixèrent entre la Saône et la quadruple chaîne du mont Jura (dans la Franche-Comté).

Les navigateurs grecs, qui connurent les Celtes, riverains de la Méditerranée, avant tous les autres Gaulois, prirent ce nom local pour un nom générique, et l'appliquèrent à tous les peuples de l'Europe occidentale[2]. Les Grecs appelèrent d'abord les Galls *Celtes* (Κελται), puis *Galates* (Γαλατοι), et la Gaule, Galatie (Γαλατια), du nom national *Galltachd*.

Un seul petit peuple d'origine étrangère, les Aquitains, issus des Ibères[3], mieux nommé Euskes, premiers habitants de l'Espagne, vivait au milieu de toutes ces nations galliques : l'Aquitaine, depuis si vaste, ne s'étendait alors qu'entre les Pyrénées, la Garonne et l'Océan.

Les Ibères, arrivés peut-être en Espagne par l'Afrique, ne se rattachent peut-être point à la grande famille *indo-germanique;* leur langage n'a laissé de vestiges que dans le dialecte très-altéré des Basques, et dans les dénominations géographiques de l'Espagne, de la France méridionale, et de la côte italienne entre le Var et l'Arno.

(1600 à 1500 av. J.-C.) Les Galls et les Ibères, sans

[1] Les Helvètes occupaient en outre de vastes régions entre le Rhin, le Danube et le Mein. — Tacite; *De Morib. German.*, c. XXVIII. — [2] Strabon, l. IV.

[3] Strabon, l. IV. — Voyez, sur les questions relatives aux origines gauloises, l'*Histoire des Gaulois* de M. Amédée Thierry, t. I, *passim*, et surtout sa lumineuse *introduction*. — Il y a toutefois une grave question sur le nom d'*Ibères*, qui pourrait bien avoir été importé par les Gaulois ; les premiers Espagnols paraissent ne s'être jamais donné que le nom d'Euskes ou Escaldunac.

doute après beaucoup de luttes partielles, se heurtèrent violemment vers le seizième siècle avant l'ère chrétienne[1]: le choc de ces deux races est l'événement le plus ancien dont l'histoire de la Gaule ait gardé le souvenir. Les Galls prirent l'offensive : ils ne s'attachèrent point à subjuguer les Aquitains, cette avant-garde ibérienne établie au nord des Pyrénées; les landes stériles de l'Aquitaine (la Gascogne occidentale) n'avaient point d'attrait qui provoquât la conquête, tandis que le beau climat de l'Ibérie, dont les écrivains de l'antiquité font un tableau enchanteur, semblait appeler les pas et les armes des Gaulois. Les Celtes, suivis d'une multitude d'autres Galls, abandonnèrent les rochers des Cévennes et les plages marécageuses de l'Aude ou de l'Hérault, battues du terrible vent *Kirk* (*Circius;* le mistral, vent du nord-nord-ouest), pour se précipiter, à travers les *ports*[2] des Pyrénées, sur la fertile Ibérie, alors bien moins brûlée du soleil, et plus boisée, plus plantureuse, arrosée d'eaux plus abondantes que ne l'est aujourd'hui la moderne Espagne[3]. Les Ibères, aussi vaillants que leurs ennemis, résistèrent bravement à l'invasion, et finirent par se fondre, au moins partiellement, avec les envahisseurs, sous les dénominations de Celtibères et de Lusitains : le nom de la Galice rappelle encore cette expédition des Galls.

Mais, par un singulier retour de fortune, d'autres nations ibériennes, repoussées jusqu'aux extrémités de leur patrie, vinrent s'établir en revanche sur le territoire des conquérants : les Sicules ou Sicanes[4], acculés aux Pyrénées orientales par les Galls, qui avaient fait en vainqueurs le tour de la péninsule ibérique, franchirent ces mon-

[1] Am. Thierry, *Hist. des Gaulois, introduction*, p. 26.
[2] *Portuac*, en langue basque.—[3] Justin, l. XLIV.—[4] Thucydide, l. VI, c. II.

tagnes, et, traversant la Gaule méridionale, allèrent chercher un asile dans la Haute-Italie, occupée déjà par des hommes de leur race, qui en étaient peut-être les premiers habitants[1]. Les Ligors ou Ligures suivirent cet exemple : mais la plus grande partie de leur nation resta en Gaule, et ils parvinrent à se maintenir dans les régions qui forment aujourd'hui le Roussillon, le Languedoc, la Provence et le Bas-Dauphiné, sans en expulser entièrement les Galls. Ils peuplèrent en outre la côte d'Italie jusqu'à l'Arno, et lui donnèrent leur nom (*Ligurie*).

Rien de plus divers, de plus opposé même que le caractère moral et physique des deux races qui se trouvaient ainsi en contact aux bords de la Garonne et de la Méditerranée. Les Galls étaient d'une taille très-élevée : ils avaient le teint blanc, les cheveux blonds, les yeux d'un bleu éclatant ; les plus terribles des hommes sur le champ de bataille, ils supportaient mal les privations et les fatigues ; aussi prompts au découragement qu'à l'enthousiasme, leur mobilité, leur défaut de persévérance, leur vanité étourdie, leur enlevaient trop souvent les avantages de l'intelligence lucide et pénétrante qui annonçait déjà chez eux les aïeux des Français. Les Ibères, au contraire, d'une stature médiocre, d'un teint bruni, n'avaient ni l'imposant aspect, ni la fougue impétueuse de leurs voisins ; mais leurs corps, dit Justin (liv. XLIV), *étaient toujours prêts à la faim et à la fatigue, et leurs âmes, toujours prêtes à la mort ;* aucune race humaine ne les surpassait en constance et en ténacité. Les Galls faisaient la guerre par masses : ils n'aimaient que les grandes batailles et les luttes promptement décidées ; les

[1] Denys d'Halicarnasse, l. I, c. IX ; l. II, c. I. — Pline l'ancien, l. III, c. IV.

Ibères ne se plaisaient qu'à la guerre de détail, aux coups de main, aux surprises, aux embuscades : c'étaient déjà les *Guerilleros* modernes. La condition des femmes, cet indice de l'état social, différait chez les deux races; les femmes des Galls, malgré leur remarquable beauté, étaient traitées presque en esclaves; celles des Ibères étaient plus considérées, mais, par compensation, les plus durs travaux étaient leur partage.

Le type ibérien est demeuré fortement empreint chez les populations de la Gaule méridionale, et, aujourd'hui encore, le Languedocien ressemble plus à l'Espagnol qu'au Français du nord.

1500 à 1400 avant J.-C. — Le passage des Ibères avait montré aux Gaulois un nouveau chemin : l'Espagne était pleine désormais; et, quand l'instinct aventureux des Galls les poussa à une seconde migration, ce fut vers l'Italie qu'ils se dirigèrent.

Composée de gens de toutes tribus, l'expédition prit le nom vague et superbe d'*Amhra* (*les Vaillants ;* appelés par les Latins Ombres ou Ambrons)[1] : après avoir franchi les Alpes, ce furent encore les Ibères que les Gaulois rencontrèrent dans les plaines fertiles du Pô. Les Ibéro-Sicules, après une lutte terrible, furent refoulés jusqu'au delà du Tibre, d'où ils descendirent vers l'île de Trinacrie, à laquelle ils donnèrent leur nom (Sicile).

Maîtres de tout le pays situé entre les Alpes, le Tibre et le Trento, à l'exception de la bande étroite de rivage que possédaient les Ligures entre la mer et les montagnes, les Ombres divisèrent leur empire en trois grandes provinces : l'Is-Ombrie (Basse-Ombrie, ou plaines autour du Pô); l'Oll-Ombrie (Haute-Ombrie, comprenant les deux

[1] Am. Thierry, *Hist. des Gaulois, introduc.*, p. 12.

versants de l'Apennin et la côte de l'Adriatique), et la Vil-Ombrie (Ombrie maritime, la Toscane actuelle); leur population s'accrut à tel point, qu'ils comptèrent bientôt dans les deux provinces Haute et Basse plus de trois cents grandes bourgades [1].

1100 à 1000 av. J.-C. — Après quatre siècles de possession paisible, les Ombres se virent à leur tour assaillis par un ennemi qui devait à sa civilisation et à ses connaissances dans l'art militaire une supériorité irrésistible : c'étaient les *Rhasena*, si fameux dans l'histoire sous le nom d'Étrusques. Ce peuple pélasgique, qu'on croit sorti du nord de la Grèce, triompha successivement de toutes les tribus ombriennes, réduisit les unes en servitude et refoula les autres chez les Ligures ou vers les lacs des Alpes (lac Majeur, lac de Como, etc.). Beaucoup d'Ombriens repassèrent les Alpes Pennines (Alpes du Valais), et s'établirent chez les Helvètes et jusque chez les Édues.

Pendant ces luttes au delà des Alpes, la terre des Galls voyait des étrangers, les Phéniciens, apporter dans son sein les premiers germes de la civilisation. Les traditions mythologiques racontent que l'Hercule tyrien, abordant à l'embouchure du Rhône, défit, dans la plaine de la Crau (*crau*, craie; du gallique *craigh*, pierre), Albion et Ligur, fils de Neptune, mit à mort le farouche montagnard Tauriske, puis enseigna l'agriculture et les arts aux Galls, et fonda les villes de *Nemausus* et d'*Alesia*.

Albion et *Tauriske*, noms galliques, personnifient évidemment les montagnards gaulois des Alpes maritimes; *Tôr*, comme *Alb* ou *Alp*, signifiait *lieu élevé*, *montagne* (de la *Tauride*). Le nom de *Ligur* s'explique de lui-même. *Fils*

[1] Pline l'ancien, l. III, c. XIV.

de Neptune n'a pas ici d'autre sens qu'*habitants des bords de la mer*. Diodore de Sicile (l. IV) rapporte qu'Hercule parcourut la Gaule, obligeant les habitants d'abjurer leurs coutumes sauvages et de renoncer à immoler les voyageurs. Une grande multitude d'hommes de toutes tribus se soumirent volontairement à Hercule, qui fonda pour eux une grande ville, appelée Alésia ou Alexia, laquelle fut la métropole de toute la Gaule et la *mère des villes* [1]; mais les citoyens d'Alésia, environnés de populations encore plongées dans la barbarie, retournèrent bientôt aux mœurs barbares, et leur civilisation de fraîche date fut de courte durée. Elle n'eût pu être entretenue que par des relations régulières avec la patrie de son fondateur, et la situation d'Alésia rendait ces relations impossibles : on ne peut guère comprendre dans quel but les navigateurs phéniciens allèrent bâtir une ville au fond de la Gaule, à plus de cent vingt lieues de la mer, et loin de tous les grands fleuves.

Alexia n'a laissé de trace que dans le nom du *Mont-Auxois*, sur lequel elle était située [2]. *Nemausus*, l'autre colonie phénicienne, est Nîmes. Nîmes peut donc passer pour la plus ancienne ville de France.

On attribue en outre à l'Hercule oriental, ce dieu voyageur et civilisateur, personnification poétique du génie des Phéniciens, une route qui faisait communiquer les Pyrénées avec les Alpes, et qui descendait en Italie par le col de Tende. Les Romains retrouvèrent et réparèrent, bien des siècles après, cette voie gigantesque.

[1] Le mot qui signifie *manoir* et *ville* dans les langues gauloises, *Ker*, *Caër*, dérive du phénicien *Cartha*, analogue à l'hébreu *Cariath*.

[2] Entre Semur et Saint-Seine; le nom du pays d'*Auxois* a la même origine que celui de la montagne.

La fouille des mines d'or, d'argent et de fer que recelaient les monts de la Gaule, la pêche du corail aux îles Stœchades (îles d'Hières), attiraient les industrieux navigateurs de Tyr, qui avaient couvert de leurs factoreries les côtes d'Ibérie et d'Afrique.

Les révolutions de l'Orient, les revers de Tyr, accablée par les armes assyriennes, amenèrent la ruine des établissements tyriens : une nouvelle race d'hommes, les Hellènes, apparurent sur les côtes gallo-liguriennes, et les marins de Rhodes héritèrent des comptoirs et du commerce phéniciens ; ils bâtirent une ville appelée *Rhodanousia*, à l'ouest de l'embouchure du Rhône, et ce furent eux, assure-t-on, qui donnèrent à ce fleuve le nom grec de *Rhodanos*, comme qui dirait : *le fleuve Rhodien*[1]; mais la puissance rhodienne fut éphémère en Gaule, et déclinait déjà lorsque arriva de la Grèce asiatique une colonie dont le destin devait être plus brillant et plus durable.

600 av. J.-C. — Un vaisseau venu de Phocée, ville grecque de l'Éolie, jette l'ancre près des bouches du Rhône, à l'est de ce fleuve. Ce jour-là, Nann, chef des Ségobriges, un des *clans* gaulois qui vivaient sur ces plages, mêlés aux Ligures, donnait un grand festin pour le mariage de sa fille, qui devait se prononcer librement entre ses prétendants ; les étrangers, accueillis avec hospitalité, sont admis à prendre place parmi les convives.

Sur la fin du repas, Gyptis ou Petta, la fille de Nann, entre, une coupe remplie d'eau à la main ; elle promène ses regards sur l'assemblée, hésite un moment, puis, s'arrêtant en face d'Euxène[2], chef des Grecs, elle lui pré-

[1] Pline, *Hist. Natur.*, l. III, c. IV. — Le nom de *Rod-an* peut être gallique.

[2] Aristote, dans Athénée, l. XIII. c. V. — Justin, l. XLIII, c. III, appelle le chef phocéen *Protis*.

sente la coupe. Suivant la coutume des Ibères, empruntée aux Ligures par les Ségobriges, c'était ainsi qu'une jeune fille choisissait un époux.

Nann crut reconnaître, dans cette inspiration, un ordre des dieux : il confirma le choix de sa fille, et donna pour dot à Euxène les rives du golfe où il avait abordé, et quelques terres du littoral. Euxène jeta dans une presqu'île de son domaine les fondements d'une ville qu'il appela Massalie (en latin *Massilia*, Marseille), et bientôt de nombreux colons, partis de Phocée, apportèrent à Massalie du feu sacré pris sur l'autel du principal temple de la mère-patrie et l'image de la grande Diane d'Éphèse : la cité grecque s'éleva promptement au plus haut degré de prospérité. Les Phocéens payèrent l'hospitalité de la Gaule en lui apportant la vigne et l'olivier[1].

Cet accroissement rapide ne tarda pas à inquiéter les Ligures, qui craignirent d'être assujétis une seconde fois par de nouveaux Phéniciens; ils parvinrent, après la mort de Nann, à entraîner son successeur Coman dans une coalition contre Massalie. Le chef ségobrige fut défait et tué en voulant surprendre la ville étrangère[2]; mais les Ligures continuèrent la guerre, et les Massaliotes eussent succombé sous les efforts de la confédération ligurienne, s'ils n'eussent été protégés fortuitement par le contre-coup de grands mouvements qui venaient de bouleverser la Gaule.

Un innombrable peuple nomade, qui appartenait évidemment, par ses mœurs, sa physionomie et son langage, à la même famille humaine que les premiers Galls, les Kimris (appelés Κιμμεριοι par les Grecs, *Cimbri* par les Romains)[3] occupaient depuis longtemps une partie de l'Eu-

[1] Justin, l. XLIII. — [2] *Ibidem*. — [3] La langue des Kimris s'est conservé chez nos Bas-Bretons et chez les Gallois d'Angleterre.

rope orientale : tandis que leurs dernières tribus erraient aux bords du Tanaïs et des Palus-Méotides, le gros de leur race peuplait la Crimée, dont le nom rappelle encore leur souvenir, et les rives nord-ouest du Pont-Euxin ; l'avant-garde se déployait le long du Danube. Ces Kimris inspiraient, du temps d'Homère, une terreur superstitieuse aux Grecs, qui, prenant la terre kimmérienne pour l'extrémité du monde, y plaçaient les enfers et la nuit éternelle. Les usages barbares des Kimmériens, qui sacrifiaient à leurs dieux tout étranger jeté par la tempête sur leurs rivages inhospitaliers, remplissent un grand rôle dans les fables héroïques de la Grèce. Qui ne connaît les aventures d'Oreste et d'Iphigénie en Tauride (ce nom de *Tauride* est gaulois comme celui de Crimée)?

Dans le cours du septième siècle avant Jésus-Christ[1], les nations teutoniques, chassées par d'autres hordes du fond de la Haute-Asie, entrèrent pour la première fois en Europe, et poussèrent devant elles vers l'Occident la masse des Kimris. Ceux-ci remontèrent le cours du Danube et s'étendirent dans la Hongrie et l'Allemagne actuelles : leurs tribus les plus avancées, qui avaient déjà fait quelques incursions au-delà du Rhin, se réunirent et envahirent la Gaule, sous la conduite de Hu-Cadarn (Hu le Fort), conquérant-législateur, prêtre-guerrier, qui établit en Gaule la puissance sacerdotale des druides[2].

Le nord et l'ouest de cette vaste contrée tombèrent entièrement au pouvoir des Kimris ; mais les Galls, rejetés au sud-est, se retranchèrent derrière les chaînes de mon-

[1] Hérodote, l. IV, c. XXI, XXII, XXIII. Les Teutons sont les *Scythes* d'Hérodote ; *Scythe* (Σκυθος) signifie *nomade*.

[2] C'est dans les traditions du pays de Galles qu'on retrouve à l'état de personnage historique le dieu gaulois Hu (l'*Hésus* des Latins). Voy. Am. Thierry, introduct., p. 45.

tagnes qui coupent diagonalement la Gaule, depuis les Vosges jusqu'à l'Auvergne ; ces montagnes, la moyenne Loire, la Vienne et la Garonne paraissent avoir été pour les deux races des frontières naturelles rarement franchies [1].

Les Kimris envahirent en outre les deux tiers de l'île d'Albion (l'Angleterre), et les Galls n'en conservèrent que la partie septentrionale.

Les Galls et les Kimris, malgré leur incontestable communauté d'origine, étaient séparés par des différences notables. Les Kimris étaient plus graves, moins turbulents, plus attachés à leurs coutumes et à leurs croyances que les Galls : ils devaient probablement ce caractère sombre et persévérant à l'organisation précoce de la théocratie chez eux ; leur long séjour en Asie, tandis que les Galls étaient depuis bien des siècles en Occident, avait mis leurs prêtres en rapport plus ou moins direct avec la caste sacrée de l'Inde, et sans doute la religion druidique, reflet lointain des croyances indiennes, était fort antérieure à Hu ou Hésus, qui l'importa en Gaule. Les conquêtes religieuses du druidisme s'étendirent plus loin que les conquêtes territoriales des Kimris, et les Galls acceptèrent cette foi nouvelle en la combinant avec leur polythéisme antérieur ; mais ils abandonnèrent plus tard le druidisme aussi légèrement qu'ils l'avaient adopté, pendant que les Kimris le défendaient avec opiniâtreté contre les innovations étrangères. Plus d'une superstition druidique, mal déguisée sous les formes chrétiennes du Moyen-Age, a vécu jusqu'à nous, cachée parmi les landes et les rochers de l'Armorique. Si l'on pouvait juger de la race kimrique par nos Bas-Bretons, elle eût aussi différé des Galls quant au physique : elle eût été moins grande, moins blanche et moins blonde ;

[1] Améd. Thierry, *Hist. des Gaulois*, t. I, p. 36.

mais ce n'était point là un type général; car d'autres Kimris, les Belges, étaient généralement très-blonds et d'une taille colossale, au dire de César et de Strabon; probablement le type gaulois a été altéré chez nos Bas-Bretons, dans des temps inconnus, par quelque mélange d'Aquitains ou d'autres méridionaux.

587 av. J.-C. — Cependant les Galls, dépossédés de la moitié environ de leur terre natale, se trouvèrent à l'étroit dans les contrées qui étaient encore leur partage : à l'exemple de leurs anciens ennemis, les Ibères, une grande horde de Galls émigra vers les régions d'où étaient venus les conquérants Kimris, traversa le Rhin, s'engagea dans la forêt Hercynienne[1], et finit par se fixer sur la rive droite du Danube, vers la Drave, la Save et les Alpes illyriennes. La partie méridionale de l'Illyrie porte encore aujourd'hui le nom gaulois d'*Albanie;* le nom de *Carniole* vient des *Carnes*, peuple gaulois. Tandis que cette colonie partait de la Séquanie et de l'Helvétie, sous la conduite de Sigovèse, les peuples du centre de la Gaule, Bituriges, Édues, Arvernes, Cénomans (Manceaux), lançaient vers l'Italie une autre expédition dirigée par le Biturige Bellovèse. Ces deux colonies montaient ensemble, dit-on, à trois cent mille combattants.

Quand Bellovèse arriva au pied des Alpes, les alentours des bouches du Rhône étaient le théâtre d'une guerre furieuse. Massalie, assiégée par les Ligures, se voyait réduite à la dernière extrémité : ses habitants, informés du passage d'une armée gallique, et saisissant avec avidité une chance de salut inopinée, envoyèrent des députés au

[1] Cette prodigieuse forêt couvrait en grande partie le centre de l'Europe; elle avait plus de soixante journées de longueur sur neuf de largeur, et bordait tout le cours du Danube, depuis la Souabe jusqu'à la Valachie, et la Moldavie *César*, l. VI, c. xxv.

brenn (général) des Galls pour implorer son secours. L'éloquence des Grecs, leur situation d'émigrés et de colons, analogue à celle des Galls eux-mêmes, touchèrent Bellovèse, et la pitié qu'ils lui avaient inspirée fut fatale aux Ligures, qui, attaqués et défaits complétement par les Galls, furent forcés de faire une paix désavantageuse avec les Massaliotes.

Si l'on en croit Plutarque (*Vie de Camille*), ce furent les bons vins d'Italie qui attirèrent les Galls au delà des Alpes et les détournèrent de s'établir dans le pays ligurien.

Après cet exploit, Bellovèse entra en Italie par le mont Genèvre, et, ralliant à lui les anciennes tribus ombriennes demeurées libres sous les Alpes Pennines, il se précipita sur les vastes possessions des Étrusques. Ces vainqueurs des Galls-Ombriens succombèrent sous d'autres Galls : leur défaite au bord du Tésin décida la chute de leur puissance. Toute l'Italie au nord du Pô se soumit au joug des nouveaux venus, qui adoptèrent le nom de leurs devanciers, les Is-Ombres (Bas-Ombriens) ou Insubres [1].

Les enfants de la seconde race gauloise descendirent bientôt à leur tour du haut des monts de l'Helvétie et des Alpes Pennines. Poussés en avant par d'autres tribus kimriques, et ne pouvant expulser les Galls de leurs nouvelles possessions, une multitude de Kimris appartenant aux peuples Lingons (Langrois), Anamans, et surtout aux fameux *Boïes* (les terribles), qui ne laissèrent qu'une petite tribu en Gaule (vers la tête de Buch en Gascogne), s'avancèrent vers le Pô, dont la rive gauche était occupée par les compagnons de Bellovèse, passèrent le fleuve sur des radeaux, et chassèrent les Étrusques de la rive droite ;

[1] Tite-Live, l. V, c. xxxiv.

méridionales entre le Rhône et les Pyrénées, après avoir subjugué les Ibères du Languedoc actuel. Les Ibéro-Ligures d'entre les Pyrénées et le Rhône étaient moins barbares que ceux d'entre le Rhône et les Alpes; ils avaient fondé bon nombre de villes; *Rouskino*, d'où vient le nom du Roussillon, et qui était sur le Ter, à quelque distance de Perpignan; *Illiberri* (aujourd'hui Elne); *Narbo* (Narbonne), et peut-être *Tolosa* (Toulouse). Au lieu de pirater comme les autres Ligures, ils se livraient au négoce maritime, et Narbonne commençait à empiéter sur le vaste commerce de Massalie : l'invasion belge étouffa ces éléments de civilisation. Les Tectosages s'établirent vers les Pyrénées orientales et la Haute-Garonne; les Arécomikes, vers le Rhône et les Cévennes. Les Tectosages ne restèrent pas longtemps en repos dans le pays conquis; 281 ans avant J.-C., une colonie nombreuse partit de *Tolosa* (Toulouse) et prit le chemin des possessions galliques au sud du Danube.

Ce ne fut pas en conquérants, mais en alliés, que les Belges de Tolosa se présentèrent aux Galls du Danube et de l'Illyrie, qui étaient alors très-nombreux et très-puissants, et qui avaient déjà joué, comme troupes auxiliaires, un rôle important dans les dissensions des successeurs d'Alexandre.

Renforcés par la vaillante tribu tectosage, les Galls orientaux résolurent de combattre désormais pour leur propre compte, et trois grands corps d'armée envahirent la Macédoine et la Thrace. Dès la première bataille, la redoutable phalange macédonienne est enfoncée et taillée en pièces par un seul de ces trois corps : le roi de Macédoine, Ptolémée Kéraunos (*Ceraunus*) ou le Foudre, renversé de l'éléphant qu'il montait à la manière asiatique, est égorgé, et sa tête plantée au bout d'une pique.

A la nouvelle de cette éclatante victoire, les Boïes accourent du fond de la Bohême ; les Teutons mêmes viennent en foule, des bouches du Danube, se ranger sous les drapeaux des vainqueurs, et c'est à la tête de deux cent quarante mille combattants que le brenn ou chef de guerre commence sa seconde campagne. La Macédoine, la Thrace et la Thessalie furent comme submergées par ces flots de guerriers, et la Grèce se vit menacée d'une invasion bien plus terrible que celle de Xerxès.

Ces envahisseurs n'inspiraient pas à la Grèce moins d'effroi que les Kimmériens, leurs ancêtres. Les Gaulois, aux yeux des Grecs crédules, passaient à peine pour des hommes : nouveaux Titans, ils faisaient, disait-on, la guerre à la nature et aux dieux ; ils opposaient leurs boucliers à la foudre, se précipitaient le fer en main au-devant des torrents débordés, comme pour leur opposer une digue vivante, et ne fuyaient pas même au milieu des tremblements de terre et des éruptions de volcans ; ils étaient cruels et inexorables comme le noir Érèbe, dont on les disait sortis.

L'horreur même que les Grecs éprouvaient pour ces ennemis surhumains leur donna partout le courage du désespoir ; mais une héroïque résistance aux Thermopyles ne fut pas plus heureuse que celle de Léonidas contre les Perses : une partie des Gaulois débouchèrent dans la Phocide, et, marchant droit à Delphes, ils enlevèrent d'assaut le fameux temple d'Apollon. Cependant, à la faveur d'un orage terrible où l'on crut reconnaître les effets de la vengeance des dieux, les Phocidiens se rallièrent, et, secourus par les peuples voisins, ils forcèrent à la retraite, avec un grand carnage, les vainqueurs embarrassés de leur immense butin. Le brenn, blessé dangereusement, ne voulut pas survivre à cet échec, et se poignarda en prescrivant à

son successeur de faire tuer tous les blessés. Il fut obéi, et les Gaulois se retirèrent lentement à travers les populations exaspérées, sans vivres, sans munitions, combattant le jour, dormant la nuit sous la voûte froide et humide d'un ciel d'hiver. Arrivées au nord de la Macédoine, non sans avoir essuyé des pertes très-considérables, les diverses nations de la grande armée se séparèrent, après le partage de leur proie. Une bande de Tectosages, retournant dans leur patrie, rapportèrent jusque dans le bourg de Tolosa les dépouilles d'Apollon delphien et les trésors de la Grèce : d'autres s'arrêtèrent dans la forêt Hercynie, où ils étaient encore du temps de César. Un grand nombre de Gallo-Kimris, de toutes tribus, se fixèrent vers le confluent du Danube et de la Save, où ils prirent le nom de Scordiskes[1].

Le reste des Tectosages, n'étant pas encore rassasiés d'aventures, rejoignirent en Thrace plusieurs divisions de Galls, de Kimris et de Teutons qui avaient, comme eux, particité à la grande expédition, traversèrent le Bosphore et l'Hellespont, et se répandirent dans les riches campagnes de l'Asie-Mineure. La molle civilisation de la Grèce asiatique courba le front en tremblant sous le joug des *barbares*, et ceux-ci, formant trois grandes hordes, sous les noms de Tectosages, de Tolisto-Boïes et de Trocmes, fondèrent en Orient une Gaule nouvelle, la *Galatie*, comme l'appelèrent les Grecs, qui embrassa quelque temps la côte occidentale et le centre de l'Asie Mineure. Les Galates devinrent les arbitres de toutes les querelles des rois orientaux, pendant qu'une bande nombreuse, demeurée en Thrace et cantonnée au pied de l'Hémus, dominait et pillait incessamment la Thrace. Vers la même époque, d'autres Gaulois au service de Carthage, tournant tout à coup leurs armes contre cette république, qui avait mal payé

[1] Pausanias, l. X. — Diodore de Sicile, l. XXII. — Justin, XXIV.

leurs services, appelaient à la révolte ses sujets d'Afrique et mettaient audacieusement le siége devant ses remparts.

La puissance et la gloire des Gaulois étaient parvenues à leur apogée. Mais, au moment où tant de victoires et de conquêtes faisaient retentir l'univers du nom de nos aïeux, l'Italie était le théâtre d'événements qui devaient avoir sur la destinée future des Gaulois une influence décisive.

L'an 391 avant J.-C., les Gaulois d'Italie s'étaient vus pour la première fois en contact avec un peuple qui commençait à obtenir au centre de la presqu'île la prépondérance qu'ils possédaient eux-mêmes dans le nord : c'était le peuple romain!

Les tribus kimriques de la Cispadane se trouvaient trop resserrées entre le Pô, les Apennins et l'Adriatique : trente mille Sénons franchirent les montagnes et vinrent demander aux habitants de Clusium, une des principales cités étrusques, une cession de terre pour s'y établir en colonie.

Les Clusins ne répondirent qu'en s'enfermant dans leurs murailles et en invoquant le secours de Rome contre ces terribles hôtes.

Avant de s'engager dans cette lutte, le sénat romain députa vers les étrangers trois jeunes patriciens de la famille Fabia, chargés d'une mission toute conciliatrice.

Infidèles à leurs instructions, les Fabius se jetèrent dans la ville assiégée et firent une sortie : un d'eux donna la mort à un chef sénon. Les Gaulois, furieux de cette violation du droit des gens et du refus que leur fit Rome de livrer les coupables, levèrent le siége de Clusium, et, proclamant sur toute leur route qu'ils n'en voulaient qu'aux Romains, ils s'élancèrent de l'autre côté du Tibre.

Ils rencontrèrent l'armée de la république à douze milles de Rome, aux abords de la petite rivière d'Allia : l'armée romaine fut anéantie. La population des campa-

gnes latines émigra en masse dans les villes, sans oser attendre les vainqueurs : la plupart des Romains se sauvèrent à Veïes; le surlendemain, les Gaulois bivouaquaient sur les ruines fumantes de Rome, autour du mont Capitolin, dont la citadelle servait de refuge aux débris des légions.

Les Gaulois n'étaient pas moins inhabiles dans l'art des siéges que terribles en bataille rangée; après avoir tenté quelques assauts infructueux contre ce rocher presque inaccessible, ils se contentèrent de faire le blocus du Capitole. Mais, dans leur imprévoyance, ils avaient livré aux flammes ou dissipé en quelques jours les ressources de toute espèce que leur offrait la ville conquise. Les maladies et la famine épuisèrent cette multitude, chaque jour augmentée de nombreuses recrues boïennes et insubriennes, mais harcelée sur les deux rives du Tibre par les fugitifs de Rome, qui avaient soulevé, d'un côté, les Étrusques, et de l'autre, les Latins, et que dirigeait un grand homme de guerre, le dictateur Furius Camillus. Le brenn des Gaulois (le *Brennus* des historiens romains) prépara une dernière attaque. Un corps d'élite parvint à gravir de nuit sur une pente de la montagne, qu'on avait négligé de garder comme inabordable : les Gaulois commençaient à escalader en silence le mur de la citadelle, quand des oies sacrées, nourries dans un temple voisin, donnèrent l'alarme par leurs cris. Manlius, s'éveillant le premier, terrassa seul les deux plus avancés des assaillants; toute la garnison accourut sur ses traces, borda le rempart et précipita l'ennemi du haut du Capitole.

Ce revers détermina le brenn à quitter un siége qui avait duré sept mois; mais les conditions auxquelles il consentit de se retirer furent aussi honorables pour les Gaulois qu'humiliantes pour leurs ennemis. Les Romains

s'engagèrent à payer 100 livres pesant d'or pour la rançon de Rome, à fournir aux vainqueurs des moyens de transport et des vivres, à leur céder une portion de territoire, et enfin à laisser dans leur ville, lorsqu'elle serait rebâtie, une porte toujours ouverte, en souvenir de l'entrée des Gaulois[1].

On dit qu'au moment où fut livrée la rançon de Rome, les Romains se plaignant que le brenn avait de faux poids, celui-ci plaça son glaive dans le plateau de la balance qui contre-pesait l'or, et s'écria : « Malheur aux vaincus[2] ! » Quoi qu'il en soit, les Romains ne furent pas scrupuleux observateurs de la foi jurée. A peine les Gaulois s'étaient-ils éloignés, que le dictateur Furius Camillus viola le traité en détruisant leur arrière-garde assaillie à l'improviste, et leur fit dresser des embûches au passage par toutes les villes alliées de Rome. Néanmoins, une grande partie de ces Gaulois regagnèrent les rives du Pô et de l'Adriatique, emportant avec eux les dépouilles de Jupiter et de Quirinus. Justin raconte que les Massaliotes, à la nouvelle du sac de Rome et du traité désastreux subi par les Romains, leur envoyèrent généreusement une somme considérable pour les aider à payer la rançon promise aux Gaulois. Ce bienfait serait devenu le fondement d'une alliance entre les deux républiques, qui fut encore resserrée plus tard par leur haine commune contre Carthage[3] (Justin, l. XLIII).

Une nouvelle Rome s'éleva promptement sur les ruines

[1] Polynæus, *Stratag.*, l. VIII, c. xxv.

[2] Plutarque, *Vie de Camille*. — Tite-Live, l. V, c. XLVIII. — L'arrivée de Camille et de son armée au moment où l'on comptait l'or, la bataille dans Rome, la défaite des Gaulois, sont des fables inventées par Tite-Live pour flatter l'orgueil romain. Polybe n'eût pas manqué de parler de faits aussi éclatants, et il dit au contraire que les Romains subirent *la paix qui plut au Gaulois* (l. I, p. 5).

[3] M. Améd. Thierry, sans doute avec raison, regarde ce récit comme un

de l'ancienne : l'aspect d'une porte toujours ouverte entretint perpétuellement dans les âmes romaines la soif de la vengeance ; c'était la seule clause du traité que les scrupules religieux de la république eussent respectée. On plaça cette porte entre des rochers, dans un lieu inaccessible (Polyænus, lib. VIII, c. xxv) ; elle s'appelait la porte *Colline*.

Pendant bien des années, les Gallo-Kimris d'Italie, tantôt absorbés par des dissensions intérieures ou par des querelles avec leurs voisins les Gallo-Ligures des Alpes et les tribus peut-être slaves de la Vénétie (Venise), tantôt entraînés par la soif du pillage à des incursions lointaines dans la Grande-Grèce, n'envoyèrent contre Rome que des expéditions d'une importance secondaire.

Leur intelligence politique était trop peu développée pour pressentir le génie et l'avenir de la grande république. Rome, au contraire, avait jugé les Gaulois, les regardait comme les seuls rivaux capables de lui disputer l'Italie, et ne les perdait jamais de vue. Toute guerre avec les Gaulois fut déclarée *tumulte*, formule équivalente à la déclaration que *la patrie est en danger*. On fonda au Capitole un trésor perpétuel spécialement destiné aux dépenses des guerres galliques, et l'on dévoua aux dieux infernaux quiconque oserait en détourner les fonds.

Les Gaulois ne se réveillèrent qu'à la voix suppliante des Samnites et des Étrusques, leurs vieux ennemis, qui imploraient leur secours contre la tyrannie de la république romaine.

Tous les Gaulois d'Italie prirent les armes : à cette nouvelle, Rome, convaincue qu'il y allait, non pas de sa

conte forgé par les Massaliotes à l'époque des Guerres Puniques. *Hist. des Gaulois*, t. II, p. 156.

gloire, mais de son existence même, se résolut aux plus grands efforts. Elle prévint l'attaque en envoyant au-devant de ses ennemis coalisés les deux consuls avec soixante-six mille combattants, tandis que deux autres corps portaient le fer et le feu dans l'Étrurie et l'Ombrie méridionale. La vigoureuse unité qui présidait aux mouvements des Romains leur donnait sur les coalisés un immense avantage : en effet, ceux-ci virent leurs forces subitement réduites de moitié par le départ des Ombres et des Étrusques, qui coururent à la défense de leurs foyers dévastés : ce fut alors que les consuls vinrent fondre sur les Gaulois et les Samnites, qui tenaient seuls la campagne (295 av. J.-C.). La journée fut sanglante et terrible : les chariots de guerre des Gaulois écrasèrent la cavalerie romaine, enfoncèrent les légions ; et, si la mort héroïque et volontaire du consul Décius n'eût animé les Romains d'une exaltation superstitieuse, si surtout le consul Fabius, après avoir battu les Samnites, ne fût revenu surprendre les Gaulois par derrière, l'empire de l'Italie eût échappé à Rome. Les Gaulois, enveloppés, succombèrent après une opiniâtre résistance.

La perte de la bataille de Sentinum décida les Gallo-Kimris à se retirer d'une alliance dont ils avaient supporté tout le fardeau. Quelques années après, les Sénons, pour leur malheur, consentirent à seconder un dernier soulèvement des Étrusques : d'abord victorieux sous Aretium (*Arezzo*), ils furent taillés en pièces aux bords du lac Vadimon, et le secours des Boïes ne put empêcher l'anéantissement de ce vaillant peuple : tous les hommes furent tués ou chassés du pays ; les femmes et les enfants furent réduits en servitude, et des colonies romaines occupèrent Séna et Ariminum (*Rimini*), principales places de la nation détruite (283 av. J.-C.).

Le peuple romain se proclama vengé et lavé de son ancienne honte, car la race qui avait pris Rome n'existait plus [1] !

Le désastre des Sénons apprit aux Gaulois cisalpins à craindre les Romains autant qu'ils en étaient redoutés eux-mêmes ; ils demeurèrent presque immobiles pendant un demi-siècle, jusqu'à ce que, avertis par les intrigues des Romains et les empiétements des colons établis à Séna et à Ariminum, ils songèrent à protéger leur indépendance sourdement menacée. Les Boïes et les autres tribus kimriques s'unirent donc étroitement aux Galls insubriens : la ligue insubro-boïenne appela à son secours les montagnards des Alpes, connus sous le nom collectif de *Gaisda* (en latin *Gæsates*), c'est-à-dire armés du *gais* ou épieu gaulois ; malgré la défection des Cénomans, nation insubrienne gagnée par les artifices de Rome, les coalisés purent lancer contre la république soixante-dix mille guerriers commandés par les rois montagnards Anéroëst et Concolitan et par l'Insubrien Britomar.

Toute cette armée était gauloise cette fois ; car l'Italie entière, sauf la Gaule cisalpine, avait courbé la tête sous le joug de la république, et grossissait les légions romaines de ses milices auxiliaires.

Malgré l'immensité des forces dont elle disposait, Rome parut frappée de terreur. De sinistres présages accrurent les alarmes publiques.

Pour détourner la menace des livres sibyllins, qui semblaient annoncer une seconde prise de possession de Rome par les Gaulois, on *enterra* solennellement deux Gaulois vivants, auxquels on fit ainsi *prendre possession du sol de Rome*.

[1] Tit.-Liv., l. X.

Les confédérés faillirent réaliser autrement les prophéties : à travers quatre armées qui leur barraient le passage, ils s'avancèrent à trois journées de Rome. L'armée italo-romaine d'Étrurie, forte de cinquante mille hommes, les atteignit la première, et les força de se retourner pour lui tenir tête. Ils se replièrent sur Fésules, s'arrêtèrent près de cette ville, assaillirent l'ennemi, et lui tuèrent six mille hommes; mais les Romains furent renforcés, la nuit suivante, par l'armée consulaire d'Æmilius Pappus. Les Gaulois se décidèrent à faire un mouvement de retraite pour ne pas exposer leur butin aux chances d'une bataille : ils descendirent donc vers le littoral de la mer d'Étrurie; une troisième armée romaine les y attendait.

Ils firent face de tous côtés, et combattirent un jour entier avec un courage invincible : le consul Atilius tomba sous les coups de la cavalerie gauloise; l'infanterie gæsate, par un étrange point d'honneur, lutta nue contre les légions couvertes d'airain, et ne fut rompue que par la cavalerie qui la vint prendre en flanc. Quarante mille Gaulois restèrent sur le champ de bataille de Télamone : dix mille furent pris avec le roi Concolitan; l'autre chef gæsate, Anéroëst, se donna la mort plutôt que de fuir ou de se rendre : on ne sait ce que devint Britomar[1].

Cette grande défaite détermina la soumission des Boïes et des autres nations kimriques en-deçà du Pô; les Romains passèrent pour la première fois ce fleuve (225 av. J.-C.), et envahirent l'Insubrie. Mais, durant plusieurs campagnes, la force ouverte et la trahison échouèrent également contre l'intrépidité des Galls. La perte d'une grande bataille ne les découragea pas : ils appelèrent à leur aide le

[1] Polyb., l. II.

roi montagnard Virdumar ou Feardhamar, qui descendit du haut des Alpes pour venger ses frères, à la tête de trente mille Gæsates. La fortune fut de nouveau contraire à la liberté gallique : la mort de Virdumar, tué de la main du consul Marcellus dans un combat de cavalerie, découragea complétement ses soldats; les braves et malheureux Insubres, abandonnés de leurs alliés, furent contraints de payer les frais de la guerre et de recevoir dans leur pays plusieurs de ces colonies romaines dont la présence était partout un pronostic de ruine et d'esclavage (222 av. J.-C.).

La paix fut de courte durée: la seconde Guerre Punique venait de se rallumer entre Rome et Carthage, et Annibal, parti d'Espagne pour aller accabler Rome, franchit les Pyrénées, s'avança sans obstacle jusqu'au Rhône, força le passage de ce fleuve, malgré les Arécomikes et les Tectosages retirés en masse sur la rive gauche; puis il repoussa les Allobroges, qui lui disputaient l'entrée des montagnes, et parut bientôt sur le revers des Alpes, guidé par Maghil, chef des Boïes, qui était allé chercher jusqu'aux frontières de l'Ibérie ce vengeur étranger (218 av. J.-C.). Les victoires qu'Annibal remporta sur les Romains au Tésin et à la Trébia, décidèrent la levée en masse de la Gaule cisalpine. L'armée avec laquelle l'illustre Africain gagna la bataille de Trasimène, puis celle de Cannes, où périrent 70,000 Romains et Italiens, était composée en majeure partie de troupes gallo-kimriques. Les Cisalpins ne séparèrent jamais leur cause de celle du grand homme qu'ils regardaient comme le dieu de la guerre. Les Transalpins intervinrent un moment dans cette vaste lutte, et Asdrubal ne trouva que des alliés en Gaule, lorsqu'il suivit à son tour la route ouverte par son frère Annibal. Une foule d'Arvernes et de Transalpins de toutes les tribus grossirent

l'armée de ce chef carthaginois, et allèrent mourir avec lui aux bords du Métaure, en s'efforçant de joindre Annibal. Ni le désastre du Métaure (207 av. J.-C.), ni le départ forcé d'Annibal pour l'Afrique, ne déterminèrent les Gaulois cisalpins à poser les armes. Il semblait que ce sol héroïque enfantât incessamment des armées pour réparer les pertes toujours renaissantes de la guerre. Pendant onze ans, la Gaule cisalpine soutint seule tout l'effort des légions romaines, après la défaite de Carthage : les bourgades brûlées, le sol horriblement ravagé, la population décimée chaque jour, rien ne pouvait abattre le cœur de ces magnanimes nations. Un seul peuple, les Cénomans, trahit pour la seconde fois la cause nationale. Les Insubres épuisés se soumirent enfin ; mais les Boïes ne purent se résoudre à vivre esclaves sur une terre qu'ils avaient reçue libre de leurs ancêtres : les restes mutilés de leurs cent douze tribus se levèrent et sortirent de l'Italie, pour aller chercher une autre patrie vers le confluent du Danube et de la Save, dans le voisinage des Scordiskes et des Tauriskes [1] (190 av. J.-C.).

Ainsi finit la domination de la race gauloise en Italie, quatre siècles après l'invasion de Bellovèse. Son territoire, réuni à la république romaine, prit dès lors le titre de *Province Gauloise Cisalpine*, comme si les insatiables conquérants eussent déjà l'espoir d'ajouter bientôt à leurs possessions une *Province Gauloise Transalpine*. La science politique et l'incomparable unité de Rome, face à face avec le fédéralisme flottant et anarchique des Gaulois, la supériorité de la discipline romaine et des armes que portaient les légionnaires, avaient rendu inévitable la catastrophe des

[1] Am. Thierry, t. II, p. 537. — Strabon, l. V. — Pline, l. III, c. xv.

Gaulois cisalpins. Quand on en venait aux mains, leurs grands sabres sans pointe s'émoussaient et se recourbaient au premier coup sur les casques des Romains et sur leurs boucliers convexes revêtus de cuivre, tandis que l'écu étroit et plat du Gaulois ne protégeait pas sa poitrine nue contre le *glaive* bien trempé ou la *haste* aiguë du légionnaire (Voy. Tit.-Liv. *passim;* Polyæn. *Stratagem*, etc.). La *cité* devait infailliblement triompher du *clan,* et la légion, de la horde!

Les montagnards du versant italien des Alpes conservèrent toutefois longtemps encore leur liberté.

Pendant ce temps, les Galates, ou Gaulois d'Asie, cédaient également à la puissance de Rome. Maîtres de la Macédoine et de la Grèce, les Romains passèrent l'Hellespont, avec l'appui des cités grecques de l'Asie-Mineure, et défirent les Galates au pied des monts Olympe et Magaba : ces peuples, encore redoutables malgré leurs revers, obtinrent une paix honorable; mais le prestige de leur nom avait disparu, et ils finirent par être subjugués avec le reste de l'Asie occidentale, qui devint province romaine. Les Scordiskes et les autres Gallo-Illyriens éprouvèrent à leur tour la fortune de Rome, bien qu'il fallût des siècles pour dompter, même imparfaitement, ces populations sauvages.

L'ère de décadence avait commencé pour la race gauloise : elle perdait incessamment du terrain en Europe, et les derniers bans kimris, demeurés au-delà du Rhin, étaient pressés de tous côtés par les masses énormes des Teutons, qui avançaient toujours vers l'ouest. L'histoire des Gallo-Kimris orientaux, obscurément mêlée avec celle des races teutonique et slave, devient désormais presque étrangère aux événements de la Gaule proprement dite. Les habitants

de la vraie Gaule, resserrée dans ses limites naturelles, entre le Rhin, les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées et l'Océan; eussent pu être encore à eux seuls la première nation du monde, s'ils avaient su être une nation, si la nature eût accordé à cette brillante race l'esprit d'ordre et d'unité qui pouvait seul lui apprendre à user de ses forces.

Le climat de la Gaule, couverte en grande partie de marais et de forêts immenses, était moins tempéré que celui de la France moderne : les vents y étaient plus violents, les hivers, plus rudes, les fleuves, plus souvent saisis par les glaces; les bois marécageux de la Gaule étaient peuplés d'animaux aujourd'hui confinés dans les régions du nord, tels que l'élan (*alce*), le castor ou *bièvre*, et le terrible auroch (*urus*), bœuf sauvage d'une grandeur et d'une force démesurées, dont l'espèce a presque disparu du globe.

Néanmoins les forêts, surtout dans les cantons du centre, de l'est et du sud, s'éclaircissaient devant les progrès de l'agriculture. Ce sol vierge était d'une merveilleuse fécondité : la fertilité de la Gaule et sa richesse minérale, l'admirable situation de cette vaste région assise entre les deux mers, dans le sein desquelles elle verse cinq grands fleuves grossis de cent rivières navigables, ne demeuraient plus stériles entre les mains des Galls, capables enfin d'apprécier et de mettre à profit les bienfaits de la nature.

Le commerce, ce puissant véhicule de la civilisation, avait remonté, en suivant le cours des fleuves, du rivage de la Méditerranée au cœur de la vieille Gaule : des relations commerciales aussi bien que politiques, religieuses et militaires, s'étaient établies entre les différents territoires, et des milliers de navires et de barques sillonnaient sans cesse, non-seulement les rivières de la Gaule, mais

le *détroit Gallique* (Pas-de-Calais), la Manche et le grand Océan, et allaient chercher, sur les côtes des Iles-Britanniques, l'étain des *Cassitérides* (les Sorlingues), le cuivre des mines d'Albion, les limiers intrépides et les pelleteries renommées d'*Érin* (l'Irlande) ou de *Celyddon* (la Haute-Écosse). L'esprit actif et ingénieux des Galls se tournait vers les arts industriels : c'est aux Bituriges que nous devons l'invention de l'étamage, et, aux habitants d'Alésia, celle du placage; la charrue à roues, le crible de crin, l'emploi de la marne en qualité d'engrais et une foule d'utiles découvertes, appartiennent également aux Galls [1]. D'avides étrangers n'exploitaient plus les trésors des Cévennes et des Pyrénées [2] : les enfants de la Gaule excellaient dans l'art d'extraire et de travailler les métaux, et leurs mines étaient d'une exploitation si considérable, que la richesse gauloise devint proverbiale en Europe. La Gaule était le Pérou et le Potose des Romains. Un chef ou roi des Arvernes, nommé Luern, ne paraissait, dit-on, jamais en public, sans faire tomber du haut de son char une pluie de pièces d'or et d'argent [3].

Ce mouvement industriel avait un peu refroidi la passion de la guerre et des aventures; néanmoins, entre toutes ces sciences et ces arts nouveaux, le plus honoré devait être assurément la fabrication des armes, bien que la fougue et la légèreté de ces peuples, leur confiance excessive dans leur courage et dans leur force physique, continuassent d'entraver chez eux les progrès de l'art militaire.

Cependant les Gaulois, à l'exception de quelques tribus

[1] Pline, l. XXXIV, c. XVII. — l. XVIII, c. VI, VII, VIII, XI, XVIII.

[2] Plusieurs rivières, entre autres l'Adour, roulaient aussi des paillettes d'or mêlées à leur gravier. Strabon, l. IV.

[3] Athen., l. IV, c. XIII. — Strabon, l. IV.

des Alpes et de la Belgique septentrionale, n'allaient plus au combat demi-nus ainsi que leurs ancêtres. Rien n'était splendide et terrible comme le costume d'un brenn. Sa taille élevée était encore exhaussée par son casque d'airain fait en forme de muffle de bête sauvage et surmonté par des cornes d'auroch ou d'élan, des ailes d'aigle ou des panaches gigantesques : ses yeux bleus étincelaient sous une épaisse chevelure dont l'eau de chaux changeait la couleur blonde en une teinte enflammée; de longues moustaches rousses ombrageaient ses lèvres [1]; sur son vaste bouclier quadrangulaire se relevait en bosse quelque figure d'oiseau ou de bête sauvage, emblème adopté par le guerrier; un baudrier brillant d'or, d'argent et de corail, supportant son énorme sabre, pendait sur sa cotte de mailles, arme défensive inventée par les Gaulois; parfois même la cotte était remplacée par une cuirasse dorée. Il se parait d'un collier, de bracelets et d'anneaux d'or, d'une *saie* ou cotte bariolée de carreaux éclatants, semblable à celle que les chefs de clans écossais ont conservée presque jusqu'à nos jours, mais beaucoup plus riche et brodée de fleurs d'or et d'argent; un long pantalon, appelé *brague* ou *braie* (en latin *brucca*), complétait son accoutrement [2].

Les armes offensives étaient le vieux *gais* ou épieu, la *cateie*, l'arc, la fronde, le *matras* ou *matar*, sorte de javelot, le grand sabre sans pointe, dont la mauvaise trempe avait donné plus d'une fois la victoire aux Romains, et la lance, arme nationale, dont le fer, long d'une coudée (un pied et demi), large de près de deux palmes, et tantôt droit,

[1] Le peuple portait la barbe longue : les chefs se rasaient les joues et le menton.

[2] Strabon, l. IV; *passim*. — Diodore de Sicile, l. V.

tantôt recourbé en faux, faisait d'horribles blessures[1].

Beaucoup de guerriers combattaient sur des chars appelés *covinns* qu'ils manœuvraient avec une extrême habileté. La cavalerie proprement dite, généralement plus estimée que l'infanterie, avait une organisation assez analogue à la gendarmerie de notre moyen âge; chaque champion, armé de toutes pièces, était accompagné de deux écuyers ou cavaliers d'un rang inférieur : le corps ainsi constitué se nommait *Trimarkisia* (*trimar-can*, en gallique *trois chevaux*).

Les Gaulois s'animaient au combat avec des trompes d'airain, dont le long mugissement jetait la terreur parmi leurs ennemis. A ces sons perçants et lugubres, suivis du formidable cri de guerre : *terriben ! terriben!* (*cassez les têtes!*) les Romains eux-mêmes ne pouvaient se défendre d'un mouvement d'effroi [2].

Bien que les Gaulois eussent cessé de négliger la culture des céréales, leur principale nourriture était toujours la chair des animaux, surtout celle des porcs qui erraient par nombreux troupeaux dans leurs prés et dans leurs forêts : les jambons séquanais étaient recherchés jusqu'en Grèce. On fabriquait en Gaule diverses sortes de boissons fermentées, la bierre d'orge ou cervoise, la bierre de froment mêlée de miel, l'hydromel, l'infusion de cumin, etc. : la vigne ne se cultivait encore que dans quelques cantons du midi, aux bords de la Durance, aux environs de *Biterrœ* (Beziers), etc. Ce furent les Gaulois, suivant Pline (liv. XIV), qui les premiers renfermèrent le vin dans des *vases en bois cerclé*.

Les maisons étaient spacieuses, de forme ronde, bâties

[1] Diodore de Sicile, l. V. — Le mot de lance (*lancz*) est gaulois.

[2] *Covinnus;* Lucain, *Pharsale,* l. I, v. 426; τριμαρκισια ; Pausanias, l. X. — *Terriben;* Suidas, *Lexic.*

en bois et en terre, couvertes de chaume ou de paille hachée et pétrie dans l'argile : aux anciens villages ouverts avaient succédé des villes fortifiées, dont les remparts se composaient de plusieurs étages de grandes poutres, ne présentant au fossé qu'une de leurs extrémités, posées horizontalement à deux pieds de distance les unes des autres, et liées ensemble par des traverses : les intervalles étaient comblés par de la terre et des fascines à l'intérieur, et par de grosses pierres à l'extérieur. Ces rangées alternatives de quartiers de roches et de pièces de bois, disposées avec une parfaite régularité, formaient, dit César (liv. VII, c. XXIII), un ouvrage agréable et singulier à voir, et très-ingénieusement combiné pour la défense des places, parce que le revêtement de pierres défie l'incendie, et que le reste des matériaux n'a rien à craindre du *bélier* [1], qui ne saurait enfoncer ni renverser ce solide assemblage.

Les druides n'avaient point de temples dans les cités, leur religion cachant ses mystères et les simulacres grossiers de ses divinités dans les sombres profondeurs des forêts de chênes, ou parmi les rochers solitaires des rivages océaniques. L'ouest et le nord, plus sauvages que le reste de la Gaule, possédaient moins de villes, et les nations belges les plus septentrionales n'avaient guère que des places de refuge cachées au fond des bois et des marais, entourées d'abattis d'arbres qui les rendaient presque inabordables.

[1] On sait que le *bélier*, la principale machine de siége qu'employaient les anciens, consistait dans une poutre terminée par une énorme tête de bélier en fer. On la mettait en mouvement, soit à bras d'hommes, soit à l'aide de poulies qui la suspendaient en l'air et la lançaient avec violence contre les murs de la ville assiégée.

Les mœurs s'étaient singulièrement adoucies chez les Galls et même chez les Kimris des bords de la Seine et de la Loire. Depuis longtemps ils avaient cessé de massacrer leurs prisonniers de guerre; ils n'exposaient même plus dans leurs villes, en guise de trophées, les têtes coupées des ennemis morts sur le champ de bataille.

La condition des femmes, dure et misérable pendant les temps barbares de la Gaule, s'était quelque peu améliorée, peut-être par l'exemple des Ibères d'Aquitaine et de Ligurie, chez lesquels les femmes étaient appelées parfois à délibérer sur les plus graves intérêts nationaux. Lorsqu'Annibal traversa la Gaule méridionale, le jugement des contestations élevées entre les Ligures et les soldats carthaginois, fut remis aux femmes liguriennes (Plutarq. *De virtute mulier.*) Les faits nombreux qui attestent le courage patriotique et le dévouement conjugal des Gauloises sont peu compatibles avec une condition servile; à la vérité, César a dit que le pouvoir du chef de famille n'était pas moins absolu en Gaule qu'à Rome; mais César lui-même nous apprend que la communauté de biens entre époux était en vigueur dans la dernière période de la liberté gallique [1].

Quelques écrivains grecs ont reproché aux Gaulois de se livrer au vice contre nature, malgré la beauté de leurs femmes. Cette incrimination sied assez mal dans leur bouche; car les hommes civilisés de la Grèce et de Rome étaient aussi infectés que les barbares de ce penchant monstrueux et insensé, que le monde antique, presque

[1] « Les maris mettent en commun, avec les apports de leurs femmes, une somme égale à celle qu'ils ont reçue à titre de dot.... On conserve les *fruits* des deux sommes réunies, et le capital avec les intérêts appartient au survivant des deux époux. » César, l. VI, c. XVIII.

tout entier, tolérait comme l'Orient le tolère encore, et qui n'a presque disparu en Occident que devant le progrès moral enfanté par le christianisme.

L'ivrognerie et la violence désordonnée, si souvent funestes aux armes des Gaulois, avaient cessé d'être les vices de tous : le plus grand plaisir des Gaulois, après le maniement des armes, était d'entendre les récits des voyageurs étrangers qui parcouraient leur pays; ils avaient pour l'histoire et les usages des peuples lointains la même passion que les Orientaux pour les contes merveilleux, et ils portaient si loin cette passion qu'ils arrêtaient les marchands au milieu des foires et les voyageurs sur les routes pour les forcer de satisfaire leur avide curiosité.

La religion des Galls primitifs avait été une sorte de polythéisme grossier ou plutôt de fétichisme; les pierres, les arbres, les vents et les autres phénomènes de la nature, ces divinités matérielles du sauvage, cédèrent peu à peu la place à des croyances plus abstraites, introduites sans doute par les navigateurs tyriens : on n'adora plus le tonnerre, mais Tarann, esprit qui dirige le tonnerre; Bel ou Belen (le *Baal* phénicien) succéda au soleil; Teutatès (le *Theut* ou *Thaut* phénicien) fut le protecteur des arts, du commerce et des routes, et, plus tard, le conquérant kimri Hu ou Heu (*Hésus*)[1], quoique ayant introduit en Gaule un culte tout différent, entra dans l'Olympe gallique en qualité de Dieu de la guerre. L'éloquence et la poésie, le génie des Bardes, furent déifiés sous la figure d'Ogmi, vieillard autour duquel se pressaient des hommes attachés par l'oreille à des chaînes d'or et d'ambre qui lui sortaient de la bouche. Comme chez

[1] Hu-Cadarn (*le fort, le puissant*); Hu-ar-bras (*le terrible*).

les Hellènes, chaque cité, chaque rocher, chaque forêt eut son génie ou sa divinité topique [1]. L'air, la terre et les eaux étaient habités par un peuple innombrable de *Dus* (peut-être de *Dhu*, noir), esprits mâles et femelles, d'où sont issus en droite ligne les fées, les lutins, les gobelins, les poulpiquets, et tous les êtres fantastiques de nos contes populaires.

Une religion mystérieuse et symbolique, importée deçà le Rhin par les Kimris, dominait ces croyances vulgaires: c'était le fameux druidisme.

Nous ne connaissons la loi druidique que par les témoignages incomplets de quelques auteurs grecs et latins. A travers ces notions vagues et superficielles, on retrouve pourtant, sans peine, quelques-unes des croyances fondamentales de la théologie brahmanique. « Les esprits invisibles et le monde visible sont immortels : l'esprit impérissable passe d'un corps dans un autre, et de ce monde dans des mondes meilleurs; la mort n'est qu'une transition entre deux vies.... L'eau et le feu sont les deux agents suprêmes de la nature (voy. Strabon, liv. IV. — César, liv. VI, c. XIV. — Diodore de Sicile, liv. V. — Lucain, liv. IV.) » Le serpent, emblème de l'immortalité, joue un grand rôle dans la magie druidique. Les druides avaient de la vie impérissable une conception plus nette que la mythologie gréco-latine : leur monde futur n'était pas le séjour des ombres, l'oisif et triste Érèbe, image du néant, mais un monde vivant et actif, et la foi dans la perpétuité de l'existence individuelle était si vive chez les Gaulois, qu'on les voyait, pendant les funérailles, livrer

[1] Dom Martin, *Religion des Gaulois; passim*. Les sacrifices humains étaient antérieurs au druidisme : les dieux de la Phénicie étaient des dieux cruels, et Teutatès aimait le sang autant qu'Hésus.

à la flamme mystérieuse du bûcher des lettres confiées aux morts et adressées aux habitants du pays des âmes : souvent aussi leurs dettes mutuelles étaient stipulées remboursables dans l'autre monde [1]. On conçoit quel mépris de la mort de pareilles croyances devaient ajouter à l'intrépidité innée des races galliques.

Mais, si l'éternité de l'homme et la conservation de son individualité sont fortement établies dans le peu que nous savons de la doctrine druidique, on n'y trouve pas de même la connaissance de la cause première, telle que la possédaient les brahmanes : rien n'indique que les druides aient connu Brahm, l'Être par excellence, l'*Absolu*, ni Brahma, son *Fils* et son *Verbe*, par lequel il crée l'univers. L'égalité et la dualité panthéistique de l'esprit et de la matière, semblent le fond de leur doctrine, et il est vraisemblable que les prêtres kimris avaient été initiés à la science de l'Inde, non par des brahmanes orthodoxes, mais par les sectateurs du sivaïsme [2], cette religion-mère de toutes les doctrines *naturalistes*, où la nature, le principe femelle, la *Grande-Mère*, marche l'égale du principe mâle, de l'esprit divin, au lieu d'être seulement l'œuvre et l'émanation de l'Absolu (Siva-Dourga, le Dieu mâle et femelle, l'esprit-matière).

Les sacrifices humains, les rites sombres et cruels du druidisme, caractérisent également le sivaïsme, qui enfante

[1] Plin., l. III, c. II.

[2] Nous devons cet important rapprochement du druidisme et du sivaïsme à M. Pierre Leroux, dont l'opinion est d'un si grand poids en tout ce qui concerne l'histoire des religions humaines. La promiscuité des femmes, tolérée par les druides dans l'île de Bretagne, centre de leur puissance, est un indice des liens qui rattachaient le druidisme aux religions *naturalistes*. César, l. V, c. XIV. Un *phallus* est gravé sous la table d'un des *dolmens* de Locmariaker. *Antiq. du Morbihan*, par J. Mahé, p. 286.

des sectes de meurtriers forcenés au sein du peuple le plus doux de la terre. Si les druides croyaient apaiser par l'effusion du sang les puissances inconnues, et offraient à Hésus des victimes humaines, aujourd'hui encore les *Phanségars* de l'Inde regardent l'homme comme l'hostie la plus agréable à leur sanguinaire Dourga. Hésus était probablement aux yeux des druides une incarnation divine, qu'ils élevaient au-dessus des dieux secondaires. On ne peut rien affirmer qu'avec réserve, là où les matériaux sont si défectueux et si rares : les druides, poussant l'esprit sacerdotal à sa dernière exagération, n'ont jamais rien écrit touchant leurs dogmes, de peur que la science sacrée ne fût révélée aux profanes. Dans toutes les affaires publiques et privées, étrangères à la religion, ils écrivaient en caractères grecs, empruntés aux Phocéens de Massalie; car les Gaulois n'eurent point d'alphabet national, et les monnaies galliques, représentant généralement ou une tête chevelue sans nom, ou un animal quelconque, le cheval libre, le porc, l'auroch, ne portent que des légendes en lettres grecques.

Prêtres, métaphysiciens, astronomes, arbitres souverains de la législation et de l'éducation nationales, les druides avaient consigné dans un code, malheureusement oral, les principes versifiés de toutes les sciences naturelles et occultes. Il fallait consacrer parfois jusqu'à vingt années de noviciat à l'étude de cette encyclopédie sacrée, au fond des solitudes les plus sombres de la Gaule ou de l'île de Bretagne, pour arriver au rang de druide ou *homme des chênes*[1] (le chêne, arbre sacré, était dédié à Hésus). La hiérarchie sacerdotale comptait deux degrés inférieurs

[1] *Derw*, chêne, d'où *Derwydd*, druide.

à la classe des druides proprement dits : les *ovates* ou *ovydds*, physiciens, médecins, devins (*ovates*, analogue au latin *vates*), chargés de la célébration des sacrifices et autres cérémonies matérielles du culte, et de ces diverses sortes de divination qui caractérisaient à Rome le ministère des augures et des aruspices ; puis les *bardes*, poëtes religieux et guerriers, qui chantaient tour à tour, en s'accompagnant de la *hrotte* ou harpe gallique, les louanges des dieux, les mystères de la nature et les « âmes héroïques enlevées par la guerre (Lucain, l. I). » Ils remplissaient, en outre, le rôle des *feciales* romains et des *hérauts* du moyen-âge : souvent ils s'avançaient désarmés au milieu des sabres et des lances, et leur voix respectée faisait tomber les armes des mains des combattants furieux. Les bardes et les ovates étaient inviolables et exempts de tous tributs et de toutes charges, ainsi que les druides ; mais à ces derniers seuls appartenaient l'éducation publique et les hautes fonctions du prêtre et du magistrat. Leur assemblée générale, où ils s'érigeaient en grande cour de justice, était convoquée chaque année au fond de la forêt des Carnutes (le pays Chartrain), dans une enceinte consacrée [1], qui passait pour le point central de toute la Gaule. Ils étaient gouvernés par un chef électif, mais absolu, qui pouvait être considéré, tant que durèrent les beaux jours de l'ordre druidique, comme le véritable souverain de toutes les nations gallo-kimriques ; car il jugeait les différends des nations, aussi bien que ceux des particuliers, et prononçait en arbitre suprême.

A ces trois degrés sacerdotaux il faut ajouter des drui-

[1] Lorsque ces enceintes sont entourées de blocs de pierre, on les appelle *cromlechs*. De riches moissons couvrent aujourd'hui la plaine de Beauce, où s'élevaient les vieilles *chênaies* de la forêt des Carnutes.

desses, magiciennes à qui l'on attribuait tout pouvoir sur les éléments, prophétesses dont les navigateurs gaulois venaient consulter les oracles au milieu des rochers sauvages de la mer armoricaine. Le nautonnier armoricain, qui, durant les nuits d'orage, rasait les bords escarpés des récifs de cette mer périlleuse, entendait des cris, des chants, des harmonies bizarres se mêler aux rafales de la tempête et à la plainte éternelle de l'Océan. Il voyait, sur la pointe des rocs, tournoyer des flammes rougeâtres, de longues chevelures, des fantômes agitant des torches ardentes, dont la lueur se confondait avec celle de la foudre. C'étaient les druidesses accomplissant leurs rites sinistres : sur ces écueils toujoursbattus des flots en furie, habitaient des vierges mystérieuses, qui, disait-on, soulevaient et apaisaient par leurs chants les vents et les flots, empruntaient à volonté la forme de tous les êtres vivants, guérissaient toutes les maladies, connaissaient les secrets de l'avenir et dominaient la nature entière.

Les îles d'*Auricinis* (Aurigny), *Uxantis* (Ouessant), un îlot voisin de l'embouchure de la Loire, et surtout l'île de Seyn ou *Sena*, située vis-à-vis la *Pointe-de-Gaule* (*Kern-Galltachd*, la Cornouaille)[1], étaient les résidences des druidesses. Les *neuf Sènes*, ainsi appelées du nom de leur île, surpassaient en renommée tous les autres *colléges* de prêtresses. L'Armorique était, après l'île de Bretagne, le principal foyer du druidisme : les grèves mélancoliques du Morbihan, les côtes stériles et décharnées de ce Finisterre où le continent européen vient mourir tristement dans une mer sans bornes, les rives de la *baie des Trépassés*, toutes déchirées par les convulsions du globe, et

[1] Les deux extrémités occidentales de la Gaule continentale et de la Grande-Bretagne portent également ce nom de *Cornouaille* ou *Pointe-de-Gaule*. Sur les druidesses, voy. Plin., l. XXII, c. II. Pomponius-Méla, l. III, c. 5.

semées de débris granitiques qui semblent les ruines de cités dévorées par l'Océan[1], étaient dignes de devenir les sanctuaires d'un tel culte, et c'est encore dans notre Bretagne qu'on en rencontre les monuments les plus nombreux.

Étranges monuments, au reste, que ceux des druides ! La caste sacrée de Gaule ne suivit pas les glorieux exemples des castes sacerdotales de l'Orient ; absorbée dans une sombre adoration de la nature, elle ne voulut pas d'autres temples que ses forêts saintes, et ne marqua point son passage sur la terre par la création d'une architecture religieuse. Ses constructions ne sont que des pierres brutes, d'énormes blocs dressés et fichés en terre isolément ou en longues avenues (*peulvan, menhir*), rangés en cercle ou en ellipse (*cromlech*), rapprochés et réunis par une ou par plusieurs autres grandes pierres plates posées horizontalement (*dolmen*). Les *menhirs* étaient des espèces d'obélisques grossiers qu'on adorait comme représentant les forces secrètes de la nature : on les nomme, dans nos campagnes, *pierres-fittes, pierres-levées, pierres-fichées*, et *pierres-branlantes,* parce que souvent elles sont posées en équilibre comme des cônes renversés, la pointe en bas : les *dolmens* étaient des autels; la plupart ne consistent que dans trois ou quatre blocs debout, recouverts par une espèce de table sur laquelle on étendait les victimes destinées au couteau sacré. Cependant il en est de beaucoup plus vastes, formés par deux rangs de pierres droites et un rang de pierres horizontales : ceux-là sont de véritables grottes factices et comme de premiers essais de temples ; les druides

[1] Sur cette côte, suivant la tradition bretonne, existèrent jadis de vastes cités, entre autres la royale ville d'Is, qui fut engloutie par la mer en punition des débordements de ses habitants. Cambry a pris au sérieux ces fables poétiques dans son *Voyage au Finisterre*, t. II, et dans son livre *sur les Monuments Celtiques*.

ne dépassèrent pas ce premier rudiment de l'art, et ce ne fut pas l'ignorance qui les arrêta, car on rencontre parfois avec étonnement ces blocs gigantesques dans des lieux où ils n'ont pu être transportés sans l'aide de procédés mécaniques très-savants et très-complexes.

Les vestiges du druidisme sont assez rares, grâce au zèle des chrétiens des premiers siècles, qui renversèrent, brisèrent, et enfouirent une multitude de *pierres-levées*. On en voit çà et là dans le pays chartrain, dans les provinces de la moyenne et de la basse-Loire, dans le Limousin, dans les Cévennes, dans l'Auvergne; le plus grand des *dolmens* connus est peut-être celui d'Essé (Ille-et-Vilaine); mais rien n'égale, en fait de débris gaulois, l'importance des monuments du Morbihan (l'ancien territoire des Vénètes) : près de deux mille *menhirs* gisent épars et renversés dans la seule lande du Haut-Brambien : à Carnac, non loin de la tragique presqu'île de Quiberon, dix ou onze avenues de *menhirs*, de trois à vingt pieds de haut, s'alignent parallèlement comme les rues d'une ville morte; à Locmariaker, parmi un grand nombre de *barrows* (collines tumulaires), de *dolmens*, de *menhirs*, on distingue, couché sur la terre et brisé en quatre morceaux, un monolithe de près de soixante-quatre pieds de long, qui, dit-on, doit peser plus de 400,000 livres [1]!

On a trouvé de temps en temps des cendres et des ossements humains sous les *dolmens* et aux pieds des *menhirs*;

[1] *Antiquités du Morbihan*, par J. Mahé. Peut-être faudrait-il chercher dans quelque croyance druidique la véritable cause qui empêcha l'art architectural de se développer en Gaule; peut-être les druides regardaient-ils comme un sacrilége et un outrage à la nature de tailler les pierres avec le fer; les *pierres-levées* eussent perdu leur caractère sacré, si elles eussent été mutilées par la main des hommes.

néanmoins les véritables monuments tumulaires des Gaulois étaient ces buttes ou collines faites de main d'homme, connues sous les noms de *tombelles* (*tumuli*), de *barrows*, et sous celui de *galgals*, lorsqu'elles sont formées d'un monceau de cailloux. Ces collines funéraires étaient en usage chez tous les peuples de l'antiquité, et les Gaulois continuèrent plus tard d'élever des *tombelles* sous la domination romaine, comme l'attestent les armes, les monnaies, et les autres objets qu'on y découvre fréquemment.

Les éléments nous manquent pour apprécier jusqu'à quel point les druides étaient parvenus dans les diverses branches de la science. César (l. VI, c. 14) dit vaguement qu'ils enseignaient bien des choses sur le mouvement des astres, sur la grandeur de la terre et de l'univers, sur la force et la puissance des dieux immortels. Leur physique était mêlée de beaucoup de fables. Ils divisaient le temps par période de trente années : le sixième jour de la lune ouvrait toujours chez eux le mois, l'année et le siècle; en ce jour auguste se célébraient les solennités les plus saintes de la religion, entre autres la fête de la récolte du gui. Cette plante parasite, d'une espèce si singulière, était regardée alors comme une sorte de panacée universelle, lorsqu'elle venait à croître sur le tronc du chêne. Le mariage du *saint gui* (*senani-veilo*) avec l'arbre sacré d'Hésus cachait apparemment, suivant eux, quelque auguste mystère. C'était ordinairement en février que les druides faisaient la recherche du gui : dès qu'ils l'avaient rencontré, une foule immense accourait de toutes parts autour du chêne privilégié ; un druide en robe blanche montait sur l'arbre, et coupait avec une serpe d'or le précieux végétal, que ses confrères recevaient dans une saie blanche, de peur qu'il ne touchât la terre en tombant et

ne dépassèrent pas ce premier rudiment de l'art, et ce ne fut pas l'ignorance qui les arrêta, car on rencontre parfois avec étonnement ces blocs gigantesques dans des lieux où ils n'ont pu être transportés sans l'aide de procédés mécaniques très-savants et très-complexes.

Les vestiges du druidisme sont assez rares, grâce au zèle des chrétiens des premiers siècles, qui renversèrent, brisèrent, et enfouirent une multitude de *pierres-levées*. On en voit çà et là dans le pays chartrain, dans les provinces de la moyenne et de la basse-Loire, dans le Limousin, dans les Cévennes, dans l'Auvergne; le plus grand des *dolmens* connus est peut-être celui d'Essé (Ille-et-Vilaine); mais rien n'égale, en fait de débris gaulois, l'importance des monuments du Morbihan (l'ancien territoire des Vénètes) : près de deux mille *menhirs* gisent épars et renversés dans la seule lande du Haut-Brambien : à Carnac, non loin de la tragique presqu'île de Quiberon, dix ou onze avenues de *menhirs*, de trois à vingt pieds de haut, s'alignent parallèlement comme les rues d'une ville morte; à Locmariaker, parmi un grand nombre de *barrows* (collines tumulaires), de *dolmens*, de *menhirs*, on distingue, couché sur la terre et brisé en quatre morceaux, un monolithe de près de soixante-quatre pieds de long, qui, dit-on, doit peser plus de 400,000 livres [1] !

On a trouvé de temps en temps des cendres et des ossements humains sous les *dolmens* et aux pieds des *menhirs*;

[1] *Antiquités du Morbihan*, par J. Mahé. Peut-être faudrait-il chercher dans quelque croyance druidique la véritable cause qui empêcha l'art architectural de se développer en Gaule; peut-être les druides regardaient-ils comme un sacrilége et un outrage à la nature de tailler les pierres avec le fer; les *pierres-levées* eussent perdu leur caractère sacré, si elles eussent été mutilées par la main des hommes.

néanmoins les véritables monuments tumulaires des Gaulois étaient ces buttes ou collines faites de main d'homme, connues sous les noms de *tombelles* (*tumuli*), de *barrows*, et sous celui de *galgals*, lorsqu'elles sont formées d'un monceau de cailloux. Ces collines funéraires étaient en usage chez tous les peuples de l'antiquité, et les Gaulois continuèrent plus tard d'élever des *tombelles* sous la domination romaine, comme l'attestent les armes, les monnaies, et les autres objets qu'on y découvre fréquemment.

Les éléments nous manquent pour apprécier jusqu'à quel point les druides étaient parvenus dans les diverses branches de la science. César (l. VI, c. 14) dit vaguement qu'ils enseignaient bien des choses sur le mouvement des astres, sur la grandeur de la terre et de l'univers, sur la force et la puissance des dieux immortels. Leur physique était mêlée de beaucoup de fables. Ils divisaient le temps par période de trente années : le sixième jour de la lune ouvrait toujours chez eux le mois, l'année et le siècle ; en ce jour auguste se célébraient les solennités les plus saintes de la religion, entre autres la fête de la récolte du gui. Cette plante parasite, d'une espèce si singulière, était regardée alors comme une sorte de panacée universelle, lorsqu'elle venait à croître sur le tronc du chêne. Le mariage du *saint gui* (*senani-veilo*) avec l'arbre sacré d'Hésus cachait apparemment, suivant eux, quelque auguste mystère. C'était ordinairement en février que les druides faisaient la recherche du gui : dès qu'ils l'avaient rencontré, une foule immense accourait de toutes parts autour du chêne privilégié ; un druide en robe blanche montait sur l'arbre, et coupait avec une serpe d'or le précieux végétal, que ses confrères recevaient dans une saie blanche, de peur qu'il ne touchât la terre en tombant et

ne dépassèrent pas ce premier rudiment de l'art, et ce ne fut pas l'ignorance qui les arrêta, car on rencontre parfois avec étonnement ces blocs gigantesques dans des lieux où ils n'ont pu être transportés sans l'aide de procédés mécaniques très-savants et très-complexes.

Les vestiges du druidisme sont assez rares, grâce au zèle des chrétiens des premiers siècles, qui renversèrent, brisèrent, et enfouirent une multitude de *pierres-levées*. On en voit çà et là dans le pays chartrain, dans les provinces de la moyenne et de la basse-Loire, dans le Limousin, dans les Cévennes, dans l'Auvergne; le plus grand des *dolmens* connus est peut-être celui d'Essé (Ille-et-Vilaine); mais rien n'égale, en fait de débris gaulois, l'importance des monuments du Morbihan (l'ancien territoire des Vénètes) : près de deux mille *menhirs* gisent épars et renversés dans la seule lande du Haut-Brambien : à Carnac, non loin de la tragique presqu'île de Quiberon, dix ou onze avenues de *menhirs*, de trois à vingt pieds de haut, s'alignent parallèlement comme les rues d'une ville morte; à Locmariaker, parmi un grand nombre de *barrows* (collines tumulaires), de *dolmens*, de *menhirs*, on distingue, couché sur la terre et brisé en quatre morceaux, un monolithe de près de soixante-quatre pieds de long, qui, dit-on, doit peser plus de 400,000 livres [1] !

On a trouvé de temps en temps des cendres et des ossements humains sous les *dolmens* et aux pieds des *menhirs*;

[1] *Antiquités du Morbihan*, par J. Mahé. Peut-être faudrait-il chercher dans quelque croyance druidique la véritable cause qui empêcha l'art architectural de se développer en Gaule; peut-être les druides regardaient-ils comme un sacrilége et un outrage à la nature de tailler les pierres avec le fer; les *pierres-levées* eussent perdu leur caractère sacré, si elles eussent été mutilées par la main des hommes.

néanmoins les véritables monuments tumulaires des Gaulois étaient ces buttes ou collines faites de main d'homme, connues sous les noms de *tombelles* (*tumuli*), de *barrows*, et sous celui de *galgals*, lorsqu'elles sont formées d'un monceau de cailloux. Ces collines funéraires étaient en usage chez tous les peuples de l'antiquité, et les Gaulois continuèrent plus tard d'élever des *tombelles* sous la domination romaine, comme l'attestent les armes, les monnaies, et les autres objets qu'on y découvre fréquemment.

Les éléments nous manquent pour apprécier jusqu'à quel point les druides étaient parvenus dans les diverses branches de la science. César (l. VI, c. 14) dit vaguement qu'ils enseignaient bien des choses sur le mouvement des astres, sur la grandeur de la terre et de l'univers, sur la force et la puissance des dieux immortels. Leur physique était mêlée de beaucoup de fables. Ils divisaient le temps par période de trente années : le sixième jour de la lune ouvrait toujours chez eux le mois, l'année et le siècle; en ce jour auguste se célébraient les solennités les plus saintes de la religion, entre autres la fête de la récolte du gui. Cette plante parasite, d'une espèce si singulière, était regardée alors comme une sorte de panacée universelle, lorsqu'elle venait à croître sur le tronc du chêne. Le mariage du *saint gui* (*senani-veilo*) avec l'arbre sacré d'Hésus cachait apparemment, suivant eux, quelque auguste mystère. C'était ordinairement en février que les druides faisaient la recherche du gui : dès qu'ils l'avaient rencontré, une foule immense accourait de toutes parts autour du chêne privilégié ; un druide en robe blanche montait sur l'arbre, et coupait avec une serpe d'or le précieux végétal, que ses confrères recevaient dans une saie blanche, de peur qu'il ne touchât la terre en tombant et

ne dépassèrent pas ce premier rudiment de l'art, et ce ne fut pas l'ignorance qui les arrêta, car on rencontre parfois avec étonnement ces blocs gigantesques dans des lieux où ils n'ont pu être transportés sans l'aide de procédés mécaniques très-savants et très-complexes.

Les vestiges du druidisme sont assez rares, grâce au zèle des chrétiens des premiers siècles, qui renversèrent, brisèrent, et enfouirent une multitude de *pierres-levées*. On en voit çà et là dans le pays chartrain, dans les provinces de la moyenne et de la basse-Loire, dans le Limousin, dans les Cévennes, dans l'Auvergne; le plus grand des *dolmens* connus est peut-être celui d'Essé (Ille-et-Vilaine); mais rien n'égale, en fait de débris gaulois, l'importance des monuments du Morbihan (l'ancien territoire des Vénètes) : près de deux mille *menhirs* gisent épars et renversés dans la seule lande du Haut-Brambien : à Carnac, non loin de la tragique presqu'île de Quiberon, dix ou onze avenues de *menhirs*, de trois à vingt pieds de haut, s'alignent parallèlement comme les rues d'une ville morte; à Locmariaker, parmi un grand nombre de *barrows* (collines tumulaires), de *dolmens*, de *menhirs*, on distingue, couché sur la terre et brisé en quatre morceaux, un monolithe de près de soixante-quatre pieds de long, qui, dit-on, doit peser plus de 400,000 livres [1]!

On a trouvé de temps en temps des cendres et des ossements humains sous les *dolmens* et aux pieds des *menhirs*;

[1] *Antiquités du Morbihan*, par J. Mahé. Peut-être faudrait-il chercher dans quelque croyance druidique la véritable cause qui empêcha l'art architectural de se développer en Gaule; peut-être les druides regardaient-ils comme un sacrilége et un outrage à la nature de tailler les pierres avec le fer; les *pierres-levées* eussent perdu leur caractère sacré, si elles eussent été mutilées par la main des hommes.

néanmoins les véritables monuments tumulaires des Gaulois étaient ces buttes ou collines faites de main d'homme, connues sous les noms de *tombelles* (*tumuli*), de *barrows*, et sous celui de *galgals*, lorsqu'elles sont formées d'un monceau de cailloux. Ces collines funéraires étaient en usage chez tous les peuples de l'antiquité, et les Gaulois continuèrent plus tard d'élever des *tombelles* sous la domination romaine, comme l'attestent les armes, les monnaies, et les autres objets qu'on y découvre fréquemment.

Les éléments nous manquent pour apprécier jusqu'à quel point les druides étaient parvenus dans les diverses branches de la science. César (l. VI, c. 14) dit vaguement qu'ils enseignaient bien des choses sur le mouvement des astres, sur la grandeur de la terre et de l'univers, sur la force et la puissance des dieux immortels. Leur physique était mêlée de beaucoup de fables. Ils divisaient le temps par période de trente années : le sixième jour de la lune ouvrait toujours chez eux le mois, l'année et le siècle; en ce jour auguste se célébraient les solennités les plus saintes de la religion, entre autres la fête de la récolte du gui. Cette plante parasite, d'une espèce si singulière, était regardée alors comme une sorte de panacée universelle, lorsqu'elle venait à croître sur le tronc du chêne. Le mariage du *saint gui* (*senani-veilo*) avec l'arbre sacré d'Hésus cachait apparemment, suivant eux, quelque auguste mystère. C'était ordinairement en février que les druides faisaient la recherche du gui : dès qu'ils l'avaient rencontré, une foule immense accourait de toutes parts autour du chêne privilégié; un druide en robe blanche montait sur l'arbre, et coupait avec une serpe d'or le précieux végétal, que ses confrères recevaient dans une saie blanche, de peur qu'il ne touchât la terre en tombant et

ne dépassèrent pas ce premier rudiment de l'art, et ce ne fut pas l'ignorance qui les arrêta, car on rencontre parfois avec étonnement ces blocs gigantesques dans des lieux où ils n'ont pu être transportés sans l'aide de procédés mécaniques très-savants et très-complexes.

Les vestiges du druidisme sont assez rares, grâce au zèle des chrétiens des premiers siècles, qui renversèrent, brisèrent, et enfouirent une multitude de *pierres-levées*. On en voit çà et là dans le pays chartrain, dans les provinces de la moyenne et de la basse-Loire, dans le Limousin, dans les Cévennes, dans l'Auvergne; le plus grand des *dolmens* connus est peut-être celui d'Essé (Ille-et-Vilaine); mais rien n'égale, en fait de débris gaulois, l'importance des monuments du Morbihan (l'ancien territoire des Vénètes) : près de deux mille *menhirs* gisent épars et renversés dans la seule lande du Haut-Brambien : à Carnac, non loin de la tragique presqu'île de Quiberon, dix ou onze avenues de *menhirs*, de trois à vingt pieds de haut, s'alignent parallèlement comme les rues d'une ville morte; à Locmariaker, parmi un grand nombre de *barrows* (collines tumulaires), de *dolmens*, de *menhirs*, on distingue, couché sur la terre et brisé en quatre morceaux, un monolithe de près de soixante-quatre pieds de long, qui, dit-on, doit peser plus de 400,000 livres [1]!

On a trouvé de temps en temps des cendres et des ossements humains sous les *dolmens* et aux pieds des *menhirs*;

[1] *Antiquités du Morbihan*, par J. Mahé. Peut-être faudrait-il chercher dans quelque croyance druidique la véritable cause qui empêcha l'art architectural de se développer en Gaule; peut-être les druides regardaient-ils comme un sacrilége et un outrage à la nature de tailler les pierres avec le fer; les *pierres-levées* eussent perdu leur caractère sacré, si elles eussent été mutilées par la main des hommes.

néanmoins les véritables monuments tumulaires des Gaulois étaient ces buttes ou collines faites de main d'homme, connues sous les noms de *tombelles* (*tumuli*), de *barrows*, et sous celui de *galgals*, lorsqu'elles sont formées d'un monceau de cailloux. Ces collines funéraires étaient en usage chez tous les peuples de l'antiquité, et les Gaulois continuèrent plus tard d'élever des *tombelles* sous la domination romaine, comme l'attestent les armes, les monnaies, et les autres objets qu'on y découvre fréquemment.

Les éléments nous manquent pour apprécier jusqu'à quel point les druides étaient parvenus dans les diverses branches de la science. César (l. VI, c. 14) dit vaguement qu'ils enseignaient bien des choses sur le mouvement des astres, sur la grandeur de la terre et de l'univers, sur la force et la puissance des dieux immortels. Leur physique était mêlée de beaucoup de fables. Ils divisaient le temps par période de trente années : le sixième jour de la lune ouvrait toujours chez eux le mois, l'année et le siècle ; en ce jour auguste se célébraient les solennités les plus saintes de la religion, entre autres la fête de la récolte du gui. Cette plante parasite, d'une espèce si singulière, était regardée alors comme une sorte de panacée universelle, lorsqu'elle venait à croître sur le tronc du chêne. Le mariage du *saint gui* (*senani-veilo*) avec l'arbre sacré d'Hésus cachait apparemment, suivant eux, quelque auguste mystère. C'était ordinairement en février que les druides faisaient la recherche du gui : dès qu'ils l'avaient rencontré, une foule immense accourait de toutes parts autour du chêne privilégié ; un druide en robe blanche montait sur l'arbre, et coupait avec une serpe d'or le précieux végétal, que ses confrères recevaient dans une saie blanche, de peur qu'il ne touchât la terre en tombant et

ne fût souillé par un contact profane [1]. Le vieil usage de courir les rues le premier jour de l'an, aux cris de : *Au gui l'an neuf!* se rattache encore au culte des Gaulois.

D'autres cérémonies druidiques étaient moins innocentes. C'était surtout par l'inspection des entrailles des victimes que les prêtres d'Hésus prétendaient connaître l'avenir, et le corps de l'homme leur paraissait offrir de plus sûrs pronostics que le corps des êtres inférieurs. Les superstitions qui obscurcissaient chez eux le dogme de la métempsycose contribuèrent aussi à multiplier les horreurs de ce culte sacrilége. Les druides pouvaient, disaient-ils, détourner les coups des génies de la mort et racheter la vie d'un homme menacé d'une transmigration prochaine, en tranchant les jours d'un autre : opinion fatale aux captifs, aux esclaves, à tous les faibles, qu'on sacrifiait sans scrupule pour la rançon des puissants! Souvent même les clients, les *dévoués* du chef de clan, se livraient spontanément à la mort pour sauver leur *tiern,* et s'en allaient joyeusement dans l'autre monde [2]. Les victimes consacrées aux dieux étaient tantôt immolées sur la table granitique des *dolmens,* tantôt mises en croix ou percées de flèches; parfois, dans quelque clairière des forêts de chênes et de hêtres, on élevait un colosse d'osier à figure humaine, dont le corps vide était rempli d'hommes et de bestiaux : un prêtre y mettait le feu en chantant, et bientôt la prison et les captifs disparaissaient parmi des flots de flamme et de fumée [3]. Les funérailles des chefs étaient aussi de sanglantes

[1] Plin., l. XVI, c. 44.

[2] Les chefs les plus renommés, tant en Gaule qu'en Ibérie, avaient autour d'eux des guerriers d'élite, engagés par serment à ne les quitter, *ni dans la vie, ni dans la mort.* On les nommait, en Aquitaine, *soldures* ou *saldunes,* ce qui signifiait *dévoué*. Jamais un *saldune* ne survivait à son chef.

[3] Strabon, l. IV. Diodore de Sicile, l. V. César, l. VI, c. 16.

hécatombes; on y brûlait solennellement leurs habits, leurs armes, leurs chevaux, leurs esclaves favoris, auxquels se joignaient les *dévoués* qui n'étaient pas morts au dernier combat du *tiern*.

Néanmoins, dans le cours des deux derniers siècles avant l'ère chrétienne, ces cruautés devinrent de moins en moins fréquentes, principalement dans les contrées habitées par les Galls, plus civilisés que les Kimris, et surtout que les Belges. Les funérailles cessèrent d'être ensanglantées; on ne sacrifia plus aux dieux que les coupables condamnés pour vol, pour désertion, pour un crime quelconque, ou que des enthousiastes fanatiques, qui demandaient volontairement la mort aux ministres de la religion druidique.

Cette religion odieuse avait pourtant fondé l'unité de la Gaule : elle avait fait de la forêt sacrée des Carnutes la capitale du monde gallique; elle avait réuni les cent peuples galls et kimris par un même lien; mais ce lien n'était qu'une chaîne de fer : cette unité, immobile et inféconde, étouffait et ne dirigeait pas le mouvement de la vie nationale.

Cette unité fut brisée au profit du fédéralisme barbare : la vieille aristocratie des clans se souleva contre le despotisme sacerdotal; la royauté théocratique du grand druide s'écroula devant la révolte des rois guerriers et des chefs de tribus. La caste sacrée conserva l'éducation publique et les fonctions judiciaires (auxquelles on attachait un caractère essentiellement religieux[1], puisqu'on immolait les condamnés aux dieux et non à la société); mais elle perdit sa suprématie politique, et cette révolution, commencée

[1] Les druides excluaient des sacrifices les plaideurs qui ne se soumettaient pas à leur jugement : c'était une véritable excommunication. — César, l. VI, c. 13.



probablement chez les Galls, se propagea dans les pays kimriques.

Les chefs, n'étant plus retenus par une force supérieure et modératrice, ne connurent d'autre loi que celle du glaive. Cette anarchie militaire, qui produisit un chaos de guerres intestines, où les limites et la situation respective des nations gauloises changèrent continuellement de face, fut, après un certain laps de temps, modifiée à son tour par une seconde révolution.

Les villes gauloises s'étaient peuplées, agrandies, multipliées : l'esprit de cité, l'esprit des républiques antiques était né en Gaule, et cet élément nouveau, aidé par d'autres forces plus enracinées dans le pays, osa défier la tyrannie des rois héréditaires. Après une lutte dont nous ignorons les vicissitudes, la royauté fut proscrite presque partout; les princes furent détrônés, et, presque partout, furent remplacés par des magistrats électifs, entre lesquels reparurent fréquemment les druides, alliés du peuple en haine des princes qui les avaient dépouillés. Chez plusieurs nations, entre autres chez les Édues, la puissance politique fut concentrée aux mains d'un corps de notables, qui la déléguaient à un *vergobreith,* sorte de dictateur annuel, qui ne pouvait jamais sortir du territoire national; les druides recouvrèrent chez les Édues de hautes prérogatives[1]. Quelques cités instituèrent la démocratie pure, et la participation de tous aux affaires publiques.

Beaucoup de nations séparèrent complétement l'autorité civile de l'autorité militaire; un exemple singulier est celui des deux républiques rémoise et suessonne (sois-

[1] César, l. VII, c. 25. Sur ces révolutions que les historiens antiques ne racontent pas, mais laissent deviner, voy. Améd. Thierry; *Hist. des Gaulois,* part. II, c. 1.

sonnaise), qui étaient fédérées et régies par les mêmes magistrats civils, tout en guerroyant séparément sous des brenns différents. En général, le principal pouvoir appartint aux sénats ou conseils des anciens. César dit qu'il n'y avait que deux classes d'hommes influentes et honorées en Gaule, les druides, et les *chevaliers* (*equites;* c'est-à-dire les nobles, les chefs de clans, et leurs parents et alliés); probablement, beaucoup de chefs inférieurs avaient contribué au renversement des rois par jalousie et par soif d'indépendance; car le peuple des villes n'eût point été assez fort pour accomplir à lui seul une telle œuvre. D'ailleurs, dans les villes comme dans les campagnes, le peuple n'agissait guère par masses démocratiques, et se partageait en autant de groupes qu'il y avait de personnages riches et puissants, à chacun desquels s'attachait un certain nombre d'inférieurs, comme les clients romains à leurs patrons, ou comme les leudes germains à leurs chefs. Les villes aussi avaient donc des espèces de clans, mais mobiles, et factices, pour ainsi dire; c'étaient autant de petites sociétés formées au sein de la grande, trop faiblement organisée pour protéger ses membres.

Ce système de patronage existait à tous les degrés : les peuples les plus faibles se faisaient les clients des grandes nations; ainsi les Arvernes comptaient pour alliés ou clients les Rutènes (peuple du Rouergue), les Vélaunes (du Velai), les Gabales (du Gévaudan), les Helves (du Vivarais), les Cadurkes et les Nitiobriges (du Querci et de l'Agénois); les Édues, maîtres du pays entre le bas-Allier, la moyenne-Loire et la Saône, et qui avaient pour capitale Bibracte (Autun)[1], entraînaient dans leurs inté-

[1] Il y a près d'Autun une hauteur encore appelée le *Mont-Dru* (mont des druides); Montbard (le mont des bardes) est aussi sur l'ancien territoire éduen.

rêts les Mandubes (habitants de l'Auxois), dont le chef-lieu était la fameuse Alésia, les Ambarres (position incertaine; Bresse ou Charollais), les Ségusiens (du Forez et Lyonnais), les Bituriges (du Berri), autrefois si puissants, qui avaient lancé jadis Bellovèse sur l'Italie; les Séquanes disputaient aux Arvernes et aux Édues le premier rang. Les nations inférieures passaient souvent d'un patronage sous l'autre.

Il y avait plus de fixité chez les Kimris, divisés en deux confédérations principales, les Armoricains, entre la Seine et la Loire, et les Belges, entre le Rhin, la Seine et la Marne. A la ligue armoricaine se rattachaient la plupart des Kimris de la première invasion, surtout les peuples maritimes, tels que les Pictons (Poitou) et les Santons (Saintonge); car toutes les populations maritimes étaient kimriques, à l'exception des Bituriges-Viviskes, frères des Bituriges-Cubes du Berri, lesquels s'étaient établis dans le pays *d'Entre-deux-Mers*, enlevé aux Aquitains, et y avaient fondé la cité florissante de *Burdigala* (Bordeaux). Les Armoricains, Nannètes ou Nantais (du gallique *Nant;* eau courante, rivière), Redons (de Rennes), Curiosolites (de Saint-Malo), Osismes (du Léonnais et Trégorrois), Corisopites (de la Cornouaille), Abrincatues (d'Avranches), Unelles (du Cotentin), Baiocasses (du Bessin), Lexoves (de Lisieux), Aulerkes (d'Évreux, Maine et Perche), etc., reconnaissaient la suprématie des Vénètes (Vannes et Morbihan), les plus hardis marins de toute la Gaule. Les Vénètes régnaient sur le grand Océan comme les Massaliotes sur la Méditerranée : ils étaient les intermédiaires de toutes les relations commerciales de la Gaule avec les îles d'Albion ou de *Prydain* (*Britannia*) et d'Érin, et rappor-

taient les marchandises insulaires au port de *Corbilo* [1], chez les Nannètes, d'où elles remontaient la Loire : les Massaliotes venaient chercher ces marchandises dans les entrepôts de l'intérieur ; le grand marché de la moyenne-Loire était Genabe (Orléans), une des villes du peuple carnute, qui avait pour capitale Autrike (Chartres). Les principales nations kimriques de la Gaule centrale, outre les Carnutes, étaient les Sénons (Gâtinais et diocèses de Sens et d'Auxerre) et les Lingons (Langres, Dijon). Le petit peuple des Meldes (diocèse de Meaux), et celui des Parises ou Parisiens, dont le chef-lieu, Lutèce, était réservé à de si glorieux destins, subissaient le patronage des Sénons. Les Parises, suivant César (lib. VI, cap. 3), avaient même fait partie de la nation sénonaise. La confédération belge se composait des Suessons *aux longues lances* (peuple de Soissons, Senlis, Noyon, etc.); des Bellovakes (Beauvaisis); des Rèmes (Rémois, Réthelois, Thierrache, Laonnois); des Trévires (pays de Trèves), excellents cavaliers des vallées de la Moselle ; des Nerviens, fantassins sauvages et intrépides, qui n'avaient point de villes et habitaient les bois et les marais de l'Escauld et de la Sambre ; des Calètes (Cauchois); des Ambiens (Amiénois et Ponthieu); des Véromandues (Vermandois); des Vélocasses (Vexin); des Atrébates (Arras); des Morins (Boulonnais, Térouenne, Flandre maritime); des Ménapes (Brabant, Clèves, Gueldre), qui s'étendaient depuis les bouches de l'Escauld jusque vers l'Issel et la Lippe, au-delà du Rhin ; des Médiomatrikes (Metz et Basse-Lorraine), des Leukes (Haute-Lorraine), des Vérodunes (Verdun).

[1] *Coiron*, suivant Dom Bouquet, Sanson et Lebeuf. Sur le commerce des Gaulois, voy. Strabon, l. IV.

Parfois des assemblées, représentant toute la race gallo-kimrique, se réunissaient pour traiter des intérêts généraux de la Gaule, à peu près comme les Amphictyons en Grèce; mais trop d'intérêts hostiles et de rivalités locales s'y entre-heurtaient pour que des institutions nationales pussent sortir de ces tumultueuses réunions.

Tel était l'état social de la grande famille gauloise, arrivée à une demi-civilisation inégalement répartie entre ses diverses branches, lorsque la Gaule commença de se voir menacée, au sud-est, par une civilisation supérieure, essentiellement organisée pour la conquête, et, au nord-est, par une race barbare, assez analogue à ce qu'avaient été les Galls primitifs : d'une part, s'avançaient les Romains, de l'autre, les Teutons, plus connus sous le nom de Germains.

Teutons (*Teutschen*, *Deutschen*) signifie *ceux de la nation, ceux de la race;* les Teutons se qualifiaient ainsi entre eux pour se distinguer des autres races humaines, et l'Allemagne ne se donne encore aujourd'hui à elle-même d'autre nom que celui de *Deutsch-land* (terre des Teutons) : *Germains* (*Gher-manna*, *Wehr-mannen*) veut dire *hommes de guerre*.

Les Teutons, passant entre les deux peuples kimriques qui habitaient encore, l'un sur la mer Baltique, l'autre dans la Bohême, et refoulant les Helvètes dans la Suisse actuelle, touchaient enfin au Rhin. Des luttes sanglantes s'étaient engagées à plusieurs reprises entre eux et les Gaulois, et l'avantage était demeuré aux nouveaux venus : plusieurs tribus germaniques parvinrent à s'établir sur la rive gauche du grand fleuve; ainsi les Éburons (Liégeois), les Kérèses et Pémans (vers le Limbourg et le

Luxembourg), les Tribokes (Alsace), les Wangions (Worms), les Némètes (Spire).

Mais, avant de subir au nord ces premières irruptions, qui en présageaient d'autres plus formidables, le territoire gaulois avait déjà été entamé vers le midi. Les Romains avaient plusieurs fois mis le pied sur le sol de la Gaule, durant la seconde Guerre Punique : ils y rentrèrent bien tôt pour n'en plus sortir!

Ce fut Massalie qui attira en deçà des Alpes les armes romaines. La prospérité de cette république n'avait cessé de s'accroître depuis que le secours de Bellovèse et des Galls l'eût sauvée de la fureur des Ligures. Les Phocéens, pour ne pas courber le front sous le joug des Perses (du temps de Cyrus), avaient émigré en masse des plages éoliennes, et la métropole tout entière était venue demander asile à la colonie : Massalie se voyait à son tour métropole de vingt villes maritimes ; une vaste cité couvrait toute la presqu'île où Euxène et les siens avaient bâti autrefois quelques centaines d'habitations, et une foule de ports, de comptoirs, de forteresses, garantissaient à Massalie la domination de toute la côte gallo-ibérienne, depuis les Alpes-Maritimes jusqu'au-delà de l'embouchure de l'Èbre. Massalie avait relevé et englobé les anciens établissements phéniciens ou rhodiens, et fondé mainte ville nouvelle : le port d'Hercule Monœcos (Monaco), Nicæa (Nice), Antipolis (Antibes), Athénopolis et Rhodanousia (elles n'existent plus), Olbia (Eaube), Héracléa Cacabaria (Saint-Gilles), Agathê Tukhê (Agde), Rhoda (Roses), Emporion (Empurias), Dianion (Denia), étaient les entrepôts et les *colonies* enfantées ou adoptées par Massalie. Bien avant les Guerres Puniques, Massalie avait eu l'audace de se mesurer avec Carthage, et le bonheur d'imposer

une paix glorieuse à cette gigantesque puissance. Le commerce de la Gaule fut le prix de la victoire, et les marins de Massalie redoublèrent d'ardeur dans leurs aventureuses expéditions ; du temps d'Alexandre-le-Grand, le Massaliote Pythéas tenta de faire le tour de l'Europe, et navigua depuis l'embouchure du Tanaïs (le Don) jusqu'à la Scandinavie, en passant par le Bosphore, les colonnes d'Hercule (Gibraltar), et le *détroit Gallique* (Pas-de-Calais). Il avait écrit deux ouvrages, intitulés le *Périple du Monde* (Voyage autour du Monde), et le *Livre de l'Océan* [1]. Les sciences exactes, et surtout les connaissances applicables à la navigation, étaient cultivées avec éclat dans cette république, qui leur devait sa grandeur et sa gloire.

Le rôle de Massalie était tout tracé d'avance dans les Guerres Puniques : elle fut largement récompensée de l'assistance qu'elle donna aux Romains, et la chute de Carthage lui livra tout le commerce de l'Occident ; l'Orient lui fut bientôt ouvert par les conquêtes de Rome. Le lion massaliote suivait partout l'essor de l'aigle romaine, et partageait le fruit des victoires de cette terrible alliée. Massalie devint la seconde cité de la Méditerranée ; Alexandrie seule la surpassait en richesse.

Mais cette puissance exclusivement maritime manquait de base : l'empire massaliote, presque borné aux murailles de la métropole et des colonies, n'était, pour ainsi dire, que posé au bord du continent gaulois ; Massalie voulut prendre racine sur la terre-ferme par des conquêtes aux dépens des Gallo-Ligures. Ces tribus, tout habituées

[1] « Il détermina la latitude de sa ville natale, d'après l'ombre du gnomon.... Les savants modernes ne diffèrent avec lui que de 40 secondes. Il fut le premier qui constata la relation des marées avec les phases de la lune. » Améd. Thierry, *Hist. des Gaulois*, t. II, p. 145.

qu'elles fussent à fournir des artisans, des matelots et des soldats mercenaires à Massalie, ne lui vendirent pas leur indépendance nationale : les Oxybes et les Décéates (de la rive droite du Var) prirent l'offensive et assaillirent les colonies massaliotes d'Antibes et de Nice. Massalie, qui jadis avait soutenu sur mer le choc de Carthage, ne fut pas en état de réprimer sur terre quelques peuplades barbares : elle invoqua l'assistance de Rome. Une armée, commandée par le consul Opimius, pénétra dans la Gallo-Ligurie, accabla ces deux petits peuples, et les fit sujets de Massalie (154 av. J.-C.). Après les Oxybes et les Décéates, ce fut le tour des Salyes, nation ligurienne établie entre la basse Durance et la mer. Pour rendre impossibles dorénavant les pirateries des Ligures, leurs tribus vaincues et subjuguées furent refoulées à un mille de la mer, et le littoral entier, entre le Var et le Rhône, fut occupé par les Massaliotes [1]; mais ils n'eurent pas les terres de l'intérieur; les Romains s'en emparèrent pour leur propre compte, et le proconsul C. Sextius fonda chez les Salyes la colonie d'*Aquæ Sextiæ* (les *Eaux-Sextiennes*, Aix); on la nomme ainsi, dit Tite-Live, *pour l'abondance de ses sources chaudes et froides* (124 av. J.-C.).

Ce fut la première ville romaine de Gaule, la première cité, *fille de Rome*, qui apparut deçà les Alpes, avec son sénat ou *curie*, ses *duumvirs* représentant les consuls, ses préteurs, ses questeurs, ses censeurs, ses édiles, ses institutions et ses mœurs calquées sur celles de la métropole, ses citoyens enfin, qui, même dans leur nouvelle patrie, étaient encore avant tout citoyens de Rome et en conservaient l'orgueil et les droits. Avec les Romains, toujours la

[1] Polyb., *Excerpt. legat.* — Strabon, l. IV.

guerre enfantait la guerre. Le chef des Salyes, Teutomal, après l'asservissement de sa nation et des peuples voisins, était allé chercher un asile chez les belliqueux Allobroges, au nord de l'Isère, et avait été reçu à bras ouverts et assisté de *toute espèce de secours*, dit Tite-Live. Le consul Domitius Ænobarbus réclama l'extradition du fugitif. Les Allobroges répondirent en dévastant le territoire des Edues, devenus les alliés du peuple romain par l'entremise des Massaliotes, et en appelant à leur aide la puissante nation des Arvernes, rivale des Edues, qui avait alors une prépondérance décidée dans toute la Gaule. La royauté n'était point détruite encore chez les Galls, et Biteuth (*Bituitus*, *Bitœtus*), fils de Luern le Riche, régnait sur les Arvernes.

Après une tentative inutile d'accommodement, Biteuth, furieux de l'arrogance romaine, marcha vers le Rhône, à la tête d'une multitude prodigieuse de guerriers, levés chez tous les alliés et les clients des Arvernes. Les Allobroges, sans attendre la grande armée gallique, étaient descendus de leurs montagnes, et avaient imprudemment couru au-devant de l'ennemi jusqu'à la Durance. Ils furent battus à Vindalie (Venasque, non loin d'Avignon), perdirent plus de vingt mille hommes, et furent poursuivis au-delà de l'Isère par Domitius, qu'était venu joindre un nouveau consul, Fabius Maximus.

Les Romains et les Massaliotes firent un mouvement de retraite à la nouvelle de l'approche des Arvernes; mais ils rencontrèrent Biteuth à l'instant où sa formidable armée, forte de cent cinquante à deux cent mille combattants, achevait de passer le Rhône sur deux ponts dont le second venait d'être construit à la hâte avec des barques liées par des chaînes et recouvertes de planches.

A l'extrémité des lignes gauloises retentissaient les hur-

lements des chiens du roi arverne ; dressés aux combats comme un corps d'étranges auxiliaires.

Biteuth parcourut sur un char d'argent le vaste front de bataille de ses troupes.

« Voilà donc les Romains ! » s'écria-t-il, en jetant un regard de mépris sur l'étroit espace où se serraient les légions : « Ce n'est pas un repas de mes chiens ! »

Ce fut une bataille de géants. Les Romains, accablés par le nombre (ils n'avaient guère plus de trente mille soldats), commençaient à plier, quand leurs rangs s'ouvrirent pour laisser passer une troupe d'éléphants armés en guerre. Les rangs des Galls furent rompus par ces animaux monstrueux, dont l'aspect inconnu frappait de terreur hommes et chevaux. Au milieu d'une inexprimable confusion, l'armée gallique recula vers le fleuve, et se précipita sur les deux ponts ; le pont de bateaux, mal établi, rompit sous le poids des fuyards : la retraite ne fut plus alors qu'une horrible déroute ; l'armée gauloise fut anéantie, et cent vingt mille Gaulois, s'il faut en croire Tite-Live et Florus, périrent dans le fleuve ou sous l'épée romaine.

Le malheureux Biteuth, attiré à une conférence par Domitius, sous prétexte de traiter de la paix, fut arrêté par trahison, et envoyé à Rome. On le traîna en triomphe au Capitole *avec ses armes peintes d'éclatantes couleurs et son char d'argent*. Il mourut captif à Albe.

Domitius et Fabius, enivrés d'une si grande victoire, élevèrent sur le champ de bataille des tours de pierre, et, sur ces tours, de gigantesques trophées formés des monceaux d'armures gauloises. Le combat s'était donné vers le confluent du Rhône et de l'Isère. *C'était la première fois*, dit Florus, *que le peuple romain reprochait sa victoire aux*

ennemis vaincus (121 av. J.-C.)[1]. Domitius laissa un monument plus utile et plus durable en réparant l'ancienne route phénicienne du Rhône aux Alpes, qu'il appela, de son nom, *voie Domitia.*

Biteuth fut sans doute le dernier roi des Arvernes, car c'est vers cette époque que s'opéra la révolution démocratique qui renversa les royautés gauloises.

Le territoire des Allobroges, qui s'étendait jusqu'à *Genava* (Genève), et toutes les contrées qui forment aujourd'hui la Provence et le Dauphiné, sauf les possessions massaliotes, furent réduits en province romaine; on l'appela *Gallia braccata* (Gaule à *braies*), à cause du costume de ses habitants, vêtus de *braies* ou chausses, pour la distinguer de la Gaule cisalpine, nommée *Gallia togata* parce qu'elle avait adopté, depuis son assujettissement, la *toge* et les mœurs romaines.

Les vainqueurs n'essayèrent pas de pénétrer dans les montagnes de l'Arvernie, mais ils envahirent et réunirent à la nouvelle province les pays des Helves, des Sordes et des Volkes Arécomikes (le Vivarais et le Bas-Languedoc), et ils s'assurèrent le libre passage des Alpes maritimes et Graïes (*craigh;* roche) (le Petit-Saint-Bernard), en exterminant une partie des tribus qui les habitaient. Massalie avait espéré sans doute obtenir le littoral entre le Rhône et les Pyrénées, comme elle l'avait eu entre le Rhône et le Var; mais Rome cette fois se fit la part du lion : Rome avait de tout autres desseins, et Massalie vit bientôt, avec des alarmes trop fondées, une colonie romaine débarquer dans la ville maritime de Narbonne. L'Aude fut détournée de son lit et dirigée vers le lac *Rubrensis* (l'étang de Sigean); les

[1] Paul-Orose, l. V, c. 13, 14. — Florus, l. III, c. 2, 4. — Tit. Liv., *epit.* LXI. — Valère-Maxime, l. VI, c. 9.

vastes étangs, qui souvent inondaient les environs de Narbonne, furent contenus par des digues, coupés par des chaussées et des ponts. Aux bords de l'Aude s'éleva une *image de Rome*, avec capitole, curie (sénat), thermes, amphithéâtre et cirque, et le commerce massaliote eut bientôt à soutenir une concurrence redoutable (118 av. J.-C.). Narbonne, surnommée un peu plus tard *Martia*, parce qu'on y colonisa les vétérans de la légion *Martia*, fut constituée métropole de la Province Transalpine[1], et devint le séjour habituel du proconsul qui régissait le pays, dont la situation nouvelle était fort complexe. Chaque canton avait été traité d'une manière différente, suivant l'esprit des peuplades et la résistance plus ou moins énergique qu'elles avaient opposée à la conquête. Les Voconces et les Cavares de la rive gauche du Rhône (Comtat-Venaissin, Bas-Dauphiné), qui avaient accepté de bonne grâce la suprématie romaine, conservèrent leur liberté, quoique enclavés dans la Province, et reçurent le titre d'*alliés* ou *fédérés*, qui ne les obligeait qu'à aider les Romains de leurs armes; au contraire, les braves et malheureux Allobroges, ainsi que les Ligures de la côte, devinrent *sujets provinciaux*, livrés, comme tels, au despotisme avide et impitoyable des proconsuls et des questeurs.

Les événements se pressaient avec une effrayante rapidité : tandis que la Gaule méridionale courbait le front sous la domination étrangère, une horrible tempête, formée dans les profondeurs du Nord, allait fondre à la fois sur les oppresseurs et sur les opprimés. Vers

[1] La province *Narbonnaise*, la plus ancienne des conquêtes romaines en Gaule, resta toujours la *Province* par excellence pour les écrivains latins : de *Provincia*, on a fait au moyen âge *Proensa*, Provence, dénomination dans laquelle étaient jadis compris le Languedoc et la meilleure partie du Dauphiné.

l'année 115 avant notre ère, un vaste tremblement de terre bouleversa les régions du Nord : la Baltique soulevée déborda et dévora ses rivages ; une partie de la Chersonnèse kimrique et des plages septentrionales de la Germanie furent englouties sous les eaux[1]. Les Kimris septentrionaux (les *Cimbres* de l'histoire romaine), fuyant devant la fureur des éléments, abandonnèrent leur presqu'île, et s'associèrent à un peuple voisin (probablement du Mecklenbourg et de la Poméranie), qui avait été victime de la même catastrophe, et que les historiens appellent du nom générique de *Teutons,* parce qu'il était apparemment le noyau de la race teutonique, comme les *Cimbres* étaient celui de la race kimrique. Les deux nations alliées résolurent d'aller chercher au sud une demeure nouvelle, et un immense torrent de douze cent mille créatures humaines roula de la Baltique vers le Danube. Les deux hordes comptaient trois cent mille combattants. Repoussées par les Kimris-Boïes de la Bohême, ou les épargnant à cause de la fraternité originaire, elles franchirent le Danube, s'approchèrent de l'Italie, et rencontrèrent pour la première fois les Romains à Noreïa, dans les Alpes Carniques (en Frioul, près du Tagliamento); elles battirent le consul Papirius-Carbon, tournèrent vers l'Illyrie, qu'elles ravagèrent trois années durant ; puis, revenant sur leurs pas, elles entrèrent dans les vallées des Helvètes (110 av. J.-C.).

Les Helvètes, isolés du reste de la Gaule par le lac Léman et le Jura, et sans cesse en contact avec les sauvages Germains, n'avaient point participé au progrès de la civi-

[1] Appian., *Bell. Illyric.* Strabon, l. VII. Ce fut probablement ce cataclysme qui sépara du Jutland et de la Poméranie les îles de Seeland, de Fionie, de Rügen, d'Usedom, etc., etc.

lisation chez leurs voisins ; ils étaient demeurés fidèles aux vieilles habitudes nomades et aventureuses. La présence des Kimro-Teutons les enflamma d'une belliqueuse émulation, et trois de leurs six grandes tribus se joignirent à ces redoutables pèlerins : c'étaient les Tigurins (Zurich et cantons du nord-est); les Tughènes (Zug et les Waldstœtten) ; et les puissants Ambrons (cantons de Berne et Vaud), descendants de ces anciens Galls-Ombriens expulsés des rives du Pô par les Étrusques bien des siècles auparavant.

Ainsi grossie de soixante mille intrépides Galls, la grande horde tourna au nord du Jura, et se précipita sur la Belgique. Les Belges levés en masse les attendaient sur la frontière ; mais l'épouvantable choc n'eut point lieu : les Kimris d'outre-Rhin reconnurent leurs frères dans les Kimris de la Gaule. On négocia ; on se rapprocha si bien, que les Belges cédèrent aux envahisseurs, pour y déposer le butin amassé en trois années de pillage, la bourgade d'Aduat ou Atuat (*Atuatuca*), forte place qu'entourait une enceinte de rochers escarpés, et que la nature avait rendue presque imprenable (on croit que c'est Namur). Six mille Kimro-Teutons formèrent la garnison d'Aduat.

L'orage détourné des terres kimriques creva sur la Gaule centrale et méridionale. La plaie faite à la race gallique par le désastre de Biteuth saignait encore : les Arvernes et leurs voisins ne risquèrent pas de bataille, et se retirèrent à l'abri des remparts de leurs villes, sans essayer d'arrêter l'ouragan du Nord. Les campagnes furent pillées, brûlées, dévastées ; mais les villes, où les populations s'étaient entassées, ne furent point forcées par l'ennemi, et, dans plusieurs cités, les assiégés, réduits à une affreuse famine, mangèrent de la chair humaine plutôt que de se

rendre[1]. Les Kimro-Teutons et les Helvètes ne s'arrêtèrent qu'aux bords du Rhône, où ils retrouvèrent ces Romains déjà battus à Noreïa. La puissance de cet empire, dont ils avaient rencontré les frontières en Norique, en Illyrie, en Macédoine, et qui les arrêtait encore dans la Gaule, imposa un moment aux barbares : ils envoyèrent des députés au proconsul Silanus, commandant de la Province Narbonnaise, pour offrir leurs bras à la république en échange de terres. Silanus rejeta leurs propositions, et alla les attaquer au-delà du Rhône : il fut vaincu (109 av. J.-C.). Les Kimro-Teutons résolurent la conquête de la Province. La tribu helvète des Tigurins se chargea de pénétrer chez les Allobroges par Genève, tandis que la grande armée s'avançait vers le sud.

Le consul L. Cassius et son lieutenant Aurélius Scaurus voulurent faire face aux deux irruptions. Cassius fut défait et tué aux bords du lac Léman, et les débris de ses légions n'obtinrent la vie qu'en passant sous le joug des Tigurins, honte que Rome n'avait jamais subie qu'une seule fois dans ses guerres les plus désastreuses; Scaurus tomba vivant au pouvoir des vainqueurs, après avoir vu son armée mise en pleine déroute (108-107 av. J.-C.).

Les chefs kimro-teutons agitèrent alors la question de l'entrée en Italie ; les Romains, déjà quatre fois vaincus, devaient être facilement subjugués ou exterminés.

Ils interrogèrent leur captif Scaurus sur les forces de son pays : le lieutenant consulaire les menaça de la vengeance de Rome, comme si cent mille légionnaires eussent été là pour soutenir sa harangue de leurs armes. « Ne passez pas les Alpes, s'écria-t-il, ne mettez pas le pied en Italie, car ma patrie est invincible ! »

[1] César, l. VII, c. 77.

Furieux de ces paroles téméraires, Boïorigh[1], chef des Kimris, lui passa son épée au travers du corps. Cependant il fut décidé qu'on ne franchirait pas les barrières de l'Italie avant d'avoir expulsé les Romains de la Province; mais les cruautés qui avaient signalé le passage des hordes en Gaule étaient peu propres à leur gagner des alliés : de tels libérateurs n'étaient pas moins à craindre que les tyrans eux-mêmes. Les Volkes-Tectosages, Kimris d'origine, entrèrent seuls dans la ligue des barbares, bien qu'ils eussent accepté le titre de *confédérés* du peuple romain.

Ils eurent à s'en repentir : le consul Q. Servilius Cépion, arrivé d'Italie avec une puissante armée, marcha sur Tolosa, leur capitale, la prit par trahison, avant que les Kimro-Teutons pussent la défendre, et la livra au pillage. Tolosa était une des villes saintes de la Gaule; d'immenses trésors étaient accumulés dans ses murs et au fond de son étang sacré : dépouilles du temple de Delphes, lingots arrachés aux entrailles des Pyrénées, offrandes envoyées de toute la Gaule au sanctuaire révéré du dieu Bélen, tout devint la proie de l'avide consul et de ses légions (106 av. J.-C.).

Ceux-ci jouirent peu de ces trésors. Les barbares accouraient pour venger Tolosa; Cépion et un nouveau consul, Manlius, se portèrent au-devant d'eux. Ils n'eurent affaire qu'à la moitié de la grande horde : les Kimris et les Ambrons n'attendirent pas les Teutons et les Tigurins pour assaillir les deux camps consulaires. Les forces des deux partis étaient à peu près égales; mais, cette fois, l'im-

[1] Le mot *righ*, qui terminait beaucoup de noms gaulois, et que les Latins changeaient en *rix*, est analogue au *rex* latin et au *rik* tudesque ; il exprime, comme eux, l'idée de force, de puissance, de commandement. Les mots français *roi*, *royauté*, *riche*, *richesse*, *régir*, *règne*, dérivent de cette commune origine.

pétueux courage des Gaulois triompha de la discipline des légionnaires, mal dirigés, au reste, par deux généraux médiocres et jaloux l'un de l'autre : cent vingt mille cadavres romains et auxiliaires jonchèrent les rives de ce Rhône qu'avaient déjà rougi tant de scènes de carnage (105 av. J.-C.) !

Tout fut tué, soldats romains, soldats alliés, valets d'armée, tout, jusqu'aux chevaux et aux bêtes de somme. Les barbares avaient voué l'armée romaine tout entière aux dieux de la mort ; il n'y eut ni butin pour le vainqueur, ni miséricorde pour le vaincu : tout ce qui était Romain ou avait appartenu aux Romains fut sabré, pendu ou précipité dans le Rhône ; les armes mêmes et les habits des vaincus furent mis en pièces. On n'épargna que dix hommes pour les envoyer porter en Italie la nouvelle de la bataille.

Cépion, échappé par miracle au massacre, alla mourir dans la misère en Asie : l'or de Tolosa semblait avoir été funeste à ses ravisseurs, et il en resta dans Rome un proverbe fameux.

Au récit de cet immense désastre, Rome épouvantée croyait déjà voir les nouveaux Gaulois sous ses murailles : elle rappela d'Afrique Marius, le seul homme capable de sauver l'Italie, et l'expédia comme consul dans la partie de la Province qui lui restait encore : tout le pays à l'ouest du Rhône était au pouvoir des Kimris et des Teutons.

Après une telle victoire, un général romain eût accablé ses ennemis sans les laisser respirer un instant ; les barbares perdirent un temps précieux. Au lieu de franchir le Rhône et de fondre sur l'Italie, ils se divisèrent : les Teutons recommencèrent à saccager l'intérieur de la Gaule ; les Kimris franchirent les Pyrénées orientales, et em-

ployèrent deux années à ravager l'Espagne. Repoussés enfin par les Celtibères, ils revinrent joindre leurs confédérés en Gaule.

Ce fut seulement alors que les hordes exécutèrent leur grand projet. Résolus d'entamer l'Italie à la fois par le nord et par l'ouest, les Kimris et les Tigurins reprirent la route de l'Helvétie, pour descendre par les Alpes-Tridentines dans les plaines transpadanes; les Teutons et les Ambrons, auxquels s'étaient joints les Tughènes, se chargèrent de forcer le passage des Alpes maritimes et de déboucher par la Ligurie. Marius avait bien employé le délai accordé par les barbares : il s'était établi, avec toutes les forces romaines, dans un camp retranché près de la ville gallo-ligurienne d'*Arlath* (Arles)[1]; les deux bras du Rhône, engravés de sable et de limon, étant presque innavigables, le consul donna au fleuve une troisième embouchure à l'est de la principale bouche, en faisant creuser par ses troupes un large et profond canal depuis Arlath jusqu'à la plage où est maintenant le village de *Foz,* dont le nom rappelle encore aujourd'hui la *fosse* ou canal de Marius (*Fossæ Marianæ*). Assuré de ses communications avec la mer et Massalie, certain que l'ennemi ne pourrait le contraindre à combattre contre son gré, il attendit les assaillants dans une immobilité redoutable, que ceux-ci prirent pour l'effet de la crainte.

Les Teutons passèrent enfin le Rhône, et présentèrent la bataille à Marius : les Romains avaient eu trois ans pour se remettre de leur stupeur, et ne respiraient que vengeance; mais Marius déclara traîtres à la patrie ceux

[1] La fertilité de son territoire lui avait fait donner par les Massaliotes le nom de *Thèlinè* (la *nourricière,* de θηλη, mammelle). Sur les travaux de Marius, voy. Strabon, l. IV ; Pomp. Méla, l. II, c. 5 ; Plutarq., *Vie de Marius*.

qui sortiraient des lignes et iraient à l'ennemi sans ordre.

Les Ambro-Teutons, ne pouvant le forcer dans ses retranchements, défilèrent pendant six jours en vue de son camp. « Nous allons voir vos femmes, criaient-ils aux Romains : n'avez-vous rien à leur mander? »

Puis ils se dirigèrent vers les Alpes.

Marius alors leva son camp, et suivit l'ennemi jusqu'auprès des Eaux-Sextiennes (Aix) : il s'arrêta, en face des barbares, dans une position forte, mais privée d'eau. Ses soldats, haletants sous un ciel de feu, se plaignirent de la soif.

« Voilà de l'eau ! leur dit-il en leur montrant la petite rivière du Cœnus bordée d'ennemis ; voilà de l'eau, mais il faut l'acheter avec du sang ! » Les valets d'armée, la cruche dans une main, la hache ou la lance dans l'autre, se précipitèrent en foule vers la rivière.

Les Ambrons dispersés prenaient tranquillement leur repas aux bords du Cœnus, ou se baignaient dans la rivière et dans les *sources chaudes* du voisinage. Ils coururent aux armes, ébranlant les airs de leur terrible cri de guerre : *Amkra! Amkra!* et furent tout à coup frappés de surprise en entendant le même cri leur répondre des rangs opposés.

C'étaient des Gallo-Italiens au service de Rome, issus d'antiques tribus ambronnes refoulées jadis en Ligurie par les Étrusques. Ces frères d'origine se retrouvaient ainsi après neuf siècles de séparation [1] ! Ils ne se rencontrèrent que pour s'entr'égorger. Les Ambrons-Romains, soutenus par les légions, culbutèrent les Ambrons-Barbares dans le lit étroit et profond du Cœnus, qui fut comblé de

[1] Un incident tout-à-fait semblable arriva au dix-huitième siècle dans une descente que tentèrent les Anglais sur les côtes de Bretagne. Un corps de miliciens bas-bretons et un régiment gallois se reconnurent pour frères à la vieille harmonie kimrique qu'ils entonnèrent de part et d'autre en marchant au combat.

cadavres, et les vaincus s'enfuirent jusqu'à l'enceinte de chariots, où ils avaient laissé leurs familles et leurs bagages; mais, là, ils furent forcés de tourner la tête : leurs femmes s'élancèrent hors du camp, la hache et le couteau au poing, frappant indistinctement les fuyards et ceux qui les poursuivaient. Les Romains s'arrêtèrent devant ces étranges adversaires, et, voyant le jour baisser et la masse des Teutons approcher, ils se replièrent sur leur première position.

La victoire fut sans joie et la nuit sans repos pour les Romains, qui s'attendaient à chaque instant à être assaillis par les Teutons furieux. Tant que le ciel fut obscurci par les ténèbres, la plaine, les hauteurs et la rivière retentirent de hurlements qui n'avaient rien d'humain; on eût cru entendre rugir des myriades de bêtes féroces. Ce bruit, multiplié par les échos, avait quelque chose de si horrible, que Marius lui-même en était frappé de stupeur : les lamentations pour les morts de la veille s'entremêlaient chez les barbares aux chants d'extermination du lendemain.

Les deux armées demeurèrent immobiles durant trente-six heures. Au lever du second soleil, les Romains sortirent de leurs tentes, et se mirent en bataille sur la colline où était assis le camp de Marius. A cet aspect, les Teutons franchirent la rivière, et, poussant devant eux la cavalerie ennemie, se ruèrent contre les légions. La pente du terrain favorisa la résistance des Romains : le torrent des barbares reflua en arrière, et la lutte, engagée sur le penchant de la colline, continuait dans la plaine, lorsque trois mille guerriers d'élite, qui avaient fait un grand détour par ordre de Marius pour s'embusquer dans des ravins boisés sur les derrières de l'ennemi, chargèrent en queue les Teutons avec de grandes clameurs. Le désordre fut bientôt irremédiable dans cette multitude indisciplinée...

Cent mille guerriers barbares demeurèrent sur le champ de bataille ou dans les fers du vainqueur. Leur roi, Teutobokh, fameux par sa taille colossale et sa force presque surhumaine, voulut regagner la Germanie : il fut pris et livré vivant à Marius par des Séquanes. Les populations gauloises, qui avaient tant de souffrances à venger, exterminèrent en détail le reste des Teutons (102 av. J.-C.). Ainsi finit le prologue du plus gigantesque drame de l'histoire européenne, la lutte de Rome contre la race teutonique.

Marius laissa la vie aux captifs; mais il traita le reste du butin comme avaient fait les Kimro-Teutons après la journée du Rhône; il le brûla tout entier en l'honneur des dieux. Un temple fut élevé à la *Victoire*[1], et une pyramide fut érigée à Marius sur le champ de bataille, appelé le *Champ-Pourri*[2], à cause des milliers de corps morts qui l'engraissèrent, dit Plutarque, d'une prodigieuse fécondité.

On ne voyait plus, dans les vignobles massaliotes, d'autres échalas que des ossements humains. En comptant la multitude impropre aux armes, qui avait suivi les guerriers ambro-teutons, plus d'un demi-million d'hommes avait péri, ou encombrait les marchés d'esclaves des grandes cités.

Pendant ce temps, les Kimris et les Tigurins avaient poursuivi leur route. Arrivés aux Alpes-Tridentines (le Trentin), les Tigurins gardèrent les montagnes comme corps de réserve. La grande horde kimrique descendit la

[1] Les chrétiens en firent une église de *Sainte-Victoire*.

[2] De là le nom du village de *Pourrières*. Le fort du combat eut lieu entre Aix et Saint-Maximin. Voyez, dans Plutarque, *Vie de Marius*, la magnifique description de la bataille du Cœnus et de celle des champs Raudiens.

vallée de l'Adige, passa ce fleuve, en y jetant, au lieu de pont, des rocs énormes et une forêt entière, et envahit l'Italie transpadane, sans que le proconsul Catulus osât opposer la moindre résistance à ce débordement.

Si les Kimris eussent marché droit à Rome, la victoire des Eaux-Sextiennes eût été inutile à la république ; mais ils s'obstinèrent à attendre sur les rives du Pô la venue des Ambro-Teutons. Ce fut Marius qui vint remplacer ceux-ci au rendez-vous.

Étonnés et inquiets de son approche, les Kimris envoyèrent au consul des députés avec des propositions de paix.

« Donne-nous des terres, lui dirent-ils, des terres pour nous et nos frères les Teutons.

— Laissez là vos frères ! s'écria le Romain : nous leur avons donné une demeure pour l'éternité.

— Tu railles ! mais malheur à toi et à ton peuple, quand les Teutons seront arrivés en Italie !

— Ils y sont ! Embrassez-les ! » répliqua Marius.

Et il fit venir Teutobokh et les siens chargés de chaînes.

Le retour des députés ne laissa aux Kimris d'autre espoir que celui de la vengeance.

Boïo-righ (*le chef terrible*) vint à cheval aux avant-postes romains demander à Marius quel jour et quel lieu il choisissait pour *savoir à qui serait l'Italie*.

Marius désigna les vastes champs Raudiens, près de *Vercellæ* (Verceil). Les deux armées s'y rendirent le troisième jour après l'entrevue des deux chefs.

Les Kimris des premiers rangs, pour s'ôter toute possibilité de fuir ou de se débander, s'étaient liés entre eux avec des chaînes de fer : sur les flancs de leur immense infanterie se déployaient quinze mille cavaliers gigantes-

ques, coiffés de muffles de bêtes fauves que surmontaient des ailes d'aigles et de corbeaux. On juge quel effroyable choc dut avoir lieu entre des hommes résolus à tout pour vaincre, et les meilleurs soldats du monde combattant pour l'existence de Rome! L'accablante chaleur du jour, la poussière qu'un vent contraire leur chassait au visage, grâce à la position avantageuse prise par Marius, décidèrent enfin la perte des barbares. Après la déroute de l'armée kimrique, les Romains eurent un dernier et furieux combat à soutenir pour pénétrer dans le retranchement de chariots qui fermait l'enceinte du camp : les femmes défendirent cet asile jusqu'à l'extrémité avec un courage invincible; puis, quand tout fut perdu, elles égorgèrent leurs enfants et s'entre-tuèrent. Les Romains ne purent s'emparer du butin qu'après avoir exterminé à coups de flèches les chiens de la horde, qui défendaient encore les cadavres de leurs maîtres (101 av. J.-C.).

Les Tigurins, à cette fatale nouvelle, retournèrent dans la patrie que leurs frères les Ambrons et les Tughènes ne devaient plus revoir.

Telle fut l'issue de cette grande querelle où l'empire de l'Occident avait failli échapper aux mains de Rome. Marius, sauveur de la civilisation helléno-latine, reçut du sénat et du peuple romain des honneurs presque divins : on le nomma *troisième Romulus* et *troisième fondateur de Rome;* le *second* avait été Furius Camillus, honoré aussi de ce surnom à cause de ses victoires sur les mêmes ennemis.

Il n'y avait plus désormais de Gaulois libres dans les terres d'outre-Rhin que les Boïes (Bohême, Autriche), et de nombreuses tribus tectosages, scordiskes, tauriskes, japodes, entre le Danube et l'Adriatique, où elles se mêlaient aux populations illyriennes et pannoniennes

(Slaves). Ces Gallo-Illyriens finirent par tomber sous le joug romain, après avoir été vaincus par les Daces ou Gètes (de la Haute-Hongrie).

Après cette effroyable tourmente, il resta dans la Province narbonnaise une longue agitation, suivie de mouvements insurrectionnels, puis renouvelée bientôt par le contre-coup des guerres civiles de Rome. Les Massaliotes avaient été richement récompensés de leur coopération navale dans la guerre kimro-teutonique. Marius leur avait accordé la propriété de son fameux canal, et le péage, qu'ils exigèrent de tous les navires qui remontaient ou descendaient les *Fossæ Marianæ,* devint une des principales branches du revenu de leur république, tout le transit du Rhône se faisant par cette embouchure artificielle; les Massaliotes se regardaient comme propriétaires du fleuve, et leurs dieux avec eux en avaient pris possession par l'érection d'un temple de Diane dans l'île de la Camargue [1]; ils bâtirent près du canal une ville qui en prit le nom.

Les Massaliotes néanmoins n'embrassèrent pas les intérêts de Marius et de son héritier Sertorius, lorsque le monde romain, à peine affranchi des périls extérieurs, commença de tourner contre lui-même sa terrible activité. Massalie était régie par un sénat de six cents *notables* (*Timoukhes*), où les citoyens les plus riches siégeaient auprès des patriciens issus des fondateurs de la Cité : l'esprit aristocratique de ce gouvernement l'entraîna dans le parti de Sylla et de Pompée, et la colonie de Narbonne se rangea du même côté, tandis que les Gallo-Ligures de la Province s'armaient au nom de Sertorius contre le dictateur Sylla, maître de cette Rome qu'ils abhorraient au

[1] Le canal de Marius n'existe plus, mais on en voit les vestiges près du village de *Foz*, reste de la ville de *Fossæ Marianæ*. Voyez Strabon, l. IV.

fond du cœur. Les Aquitains, à l'instigation des Ibères d'Espagne, ralliés autour de Sertorius, prirent part à la lutte, et battirent une armée romaine qui était entrée sur leur territoire. Le *légat* ou lieutenant consulaire Valérius Præconinus fut tué, et le proconsul de la Province, L. Manilius, fut mis en fuite après avoir perdu ses bagages : un corps de volontaires gaulois et ligures, commandé par le consul Æmilius Lépidus, passa les Alpes, et s'avança jusqu'en Étrurie contre Rome; mais Pompée le repoussa facilement, arracha la Province aux lieutenants de Sertorius, et comprima, en versant des flots de sang, les soulèvements terribles des Voconces, des Helves, des Volkes-Arécomikes et Tectosages [1], et des Allobroges, qui avaient mis le siége à plusieurs reprises devant Massalie et devant Narbonne.

La présence de Pompée, trop bien secondé par le proconsul Fontéius, fut un cruel fléau pour la Gaule méridionale : les habitants des villes de Tolosa, Ruscinon (Rouskino ou Roussillon) et Biterræ (Béziers), furent expulsés pour faire place à des colonies militaires : les ravages passagers des barbares Teutons n'étaient rien auprès de ces nouvelles calamités, qui ravirent aux indigènes le sol même avec ses fruits ; car une grande partie des terres gallo-liguriennes furent confisquées au profit des colons et des alliés : les Massaliotes eurent pour leur part les terres enlevées aux Helves et aux Volkes-Arécomikes. Fontéius acheva la ruine de ces malheureuses populations par les énormes tributs de blé, d'argent et de chevaux qu'il en exigea (74 à 73 av. J.-C.).

Quelques années plus tard, quand Rome eut échappé

[1] Les Tectosages (Haut-Languedoc) avaient été réunis à la Province après la victoire de Marius.

à la tyrannie des héritiers de Sylla, les malheureux Provinciaux osèrent demander justice contre leur oppresseur; mais Cicéron mit au service de l'ex-proconsul sa merveilleuse éloquence, trop souvent employée au service des mauvaises causes : la voix qui avait poursuivi la condamnation de Verrès, l'odieux proconsul de Sicile, obtint l'absolution de Fontéius, plus rapace et plus cruel que Verrès (69 av. J.-C.)[1].

Encouragés par cet acquittement inique, les successeurs de Fontéius renchérirent, s'il était possible, sur ses exactions : les Allobroges, au moment de voir leurs terres confisquées et leurs familles traînées en esclavage pour n'avoir pu payer les tributs monstrueux qu'on leur imposait, envoyèrent des députés porter plainte au sénat : ils ne furent pas écoutés. Les envoyés, durant leur séjour à Rome, furent sollicités d'entrer dans une conjuration qui se tramait contre le sénat dominé alors par le consul Cicéron, un des ennemis du nom gaulois. Les plus brillantes promesses leur furent faites par les amis de Catilina, dans le cas où la Province Transalpine agirait de concert avec les conspirateurs.

Une révolution à Rome eût été assurément favorable à la liberté gauloise; néanmoins les députés, espérant de la reconnaissance du sénat ce que leur offraient les conjurés, eurent l'imprudence de révéler le complot. Catilina et les siens périrent ; mais, en dépit des vaines paroles de Cicéron, la liberté ne fut pas rendue aux Allobroges.

Ce brave peuple sortit alors de ses frontières et descendit au sud de l'Isère pour appeler aux armes le reste de la

[1] Cicéron, *pro Lege Maniliâ; pro Man. Fonteio.* — César, *de Bell. Civ.*, l. I.

Province et fondre sur Narbonne et Massalie, vouées à la haine héréditaire des Gaulois. Après deux victoires, leur chef Catugnat succomba sous les forces trop supérieures du préteur Pomptinus (61 av. J.-C.).

Ce fut le dernier effort de la Province Transalpine pour reconquérir son indépendance.

La Gaule centrale, déchirée par des dissensions intestines et par la guerre étrangère, n'était guère plus heureuse que le midi. La révolution politique ne s'était achevée qu'à travers les fréquentes conspirations des anciens princes et des ambitieux qui prétendaient au pouvoir arbitraire : les vieilles rivalités de peuple à peuple suscitaient des guerres continuelles, surtout chez les Galls ; depuis que la fatale journée du Rhône avait porté un si rude coup à l'Arvernie, les Édues avaient obtenu la suprématie possédée auparavant par les Arvernes. Enorgueillis du titre de *frères et alliés du peuple romain*, ils tyrannisaient leurs voisins, et poussaient à bout leurs véritables frères les Séquanes et les Arvernes. Les Séquanes d'ailleurs jalousaient la puissance des Édues, et s'efforçaient de détacher d'eux leurs clients. Les rivaux des Édues cherchèrent à leur tour des alliés au dehors : les Séquanes attirèrent en Gaule, par l'appât d'une forte solde, quinze mille mercenaires germains, conduits par Ariowist, le chef le plus renommé des Suèwes, vaste confédération de peuples teutoniques qui dominait dans la Germanie depuis la destruction des Kimro-Teutons [1].

[1] « Les Suèwes, dit César (l. IV, c. 1, 2 et 3), sont de beaucoup la plus grande et la plus vaillante des nations germaniques : ils sont divisés en cent cantons, d'où sortent chaque année cent mille hommes pour aller en guerre, tandis que les autres cultivent les champs ; et ceux-ci vont en guerre à leur tour l'an d'après. Les terres sont communes entre tous, et l'on n'habite jamais un même terrain plus d'un an. Les Suèwes vivent moins de blé que de lait, de viande et de gibier.

Les Séquanes et les Arvernes, renforcés par ces géants sauvages à demi-nus, attaquèrent les Édues et leurs clients, avant même que ceux-ci eussent eu le temps d'avertir Rome. Après avoir perdu, dans deux batailles successives, leur sénat, leur cavalerie, l'élite de leur nation, les Édues furent obligés de se reconnaître tributaires d'Ariowist et clients des Séquanes, de leur livrer en otages les fils des principaux de la nation, et de jurer qu'ils ne recourraient point à l'assistance des Romains.

Mais les Séquanes vainqueurs furent plus malheureux encore que leurs adversaires vaincus : quand on connut dans les forêts d'outre-Rhin l'abondance et la fertilité de la Gaule, tous les aventuriers de Teutonie voulurent quitter leurs âpres régions ; Ariowist, qu'étaient venus joindre une multitude de barbares, somma les Séquanes de lui céder le tiers de leur territoire à titre de solde. Les Séquanes indignés se réconcilièrent avec les Édues, et marchèrent avec eux contre les Suèwes : Ariowist, retranché dans les marais de la Saône, évita le combat pendant plusieurs mois ; puis, saisissant un instant favorable, il assaillit à l'improviste, culbuta et tailla en pièces l'armée gallique. La sanglante défaite de Magétobriga [1] jeta les deux nations épuisées

Ils ne portent d'autres vêtements que des peaux de bêtes, qui laissent à découvert la plus grande partie de leur corps. Ils vendent leur butin aux marchands étrangers, mais ne reçoivent presque rien du dehors, et ne souffrent pas qu'on introduise de vin chez eux, parce que le vin, pensent-ils, efféminе les hommes..... Ils regardent comme la plus belle gloire de leur nation d'avoir une large solitude et de vastes champs vides d'habitants autour de leurs frontières : c'est là preuve que beaucoup de peuples n'ont pu soutenir l'effort de leurs armes. On assure qu'ils ont fait d'une part (à l'orient) un désert de près de six cent mille pas (deux cents lieues) ; de l'autre (à l'ouest), ils confinent aux Ubiens (partie de la Westphalie, en face de Cologne), qu'ils ont rendus tributaires. » C'étaient ces terres vagues que les Germains appelaient *marche* (*mark* ; frontière, limite).

[1] Au lieu dit aujourd'hui Mogte-de-Broie, près du confluent de la Saône et de l'Ognon.

sous le joug du chef suèwe, qui se fit livrer, avec des otages, la troisième partie des terres séquanaises, *le meilleur pays de la Gaule* (dit César), et continua de promener ses tentes entre la Saône et le Jura [1].

La Gaule centrale penchait rapidement vers sa ruine : ouverte de tous côtés à la conquête, elle était à peine entamée par les Suèwes, qu'une autre invasion la menaçait déjà. Les Helvètes, Galls par le sang, Germains par la barbarie, enviant les succès d'Ariowist, voulurent aussi être conquérants ; ils avaient promptement oublié le désastre de la grande tribu des Ambrons. Un puissant chef de clan, nommé Orgétorigh (Or-cédo-righ, *chef-des-cent-vallées*), qui visait secrètement à la royauté, persuada à ses compatriotes que leur valeur les rendrait facilement maîtres de toute la Gaule, s'ils abandonnaient leur étroit territoire, et il lia ses intérêts avec ceux de deux autres grands personnages, l'Eduen Dumnorigh [2] (Dun-righ ; *le chef de la colline*) et le Séquanais Castic, dont le père avait été roi autrefois et déclaré *ami du peuple romain*. Orgétorigh leur promit de les aider à se faire rois de leurs nations, et sans doute de les délivrer des Germains ; lui, devait être monarque suprême de la Gaule, et s'établir dans le pays des Santons (la Saintonge).

Au premier bruit des projets d'Orgétorigh, les *Anciens*, les magistrats de la fédération helvétique, s'emparèrent de sa personne, et le mirent en jugement comme aspirant à la tyrannie. Le clan d'Orgétorigh, fort de dix mille hommes

[1] César, l. I, c. 31, 40.

[2] « Ce *Dumnorix*, rapporte César (l. I, c. 18), avait acheté à bas prix la perception des péages et de tous les impôts dans le pays éduen, ce qui lui valait de grandes richesses et le mettait à même d'acquérir la faveur populaire par ses largesses. » Ainsi les impôts, dans les états galliques, étaient déjà *mis en parti* : la vieille Gaule, il y a dix-neuf siècles, connaissait déjà les *fermiers-généraux*.

et grossi par les débiteurs et les partisans de ce chef, se révolta et délivra son *tiern*; mais tout le reste de la nation prit les armes à l'appel des magistrats. Orgétorigh, se sentant le plus faible, se tua de sa propre main. La mort d'Orgétorigh ne fit point abandonner aux Helvètes le dessein qu'il leur avait inspiré, et, entraînant avec eux plusieurs peuplades voisines, entre autres une tribu de ces Boïes qui s'étaient jadis exilés en masse de l'Italie [1], ils s'avancèrent vers Genève au nombre de trois cent soixante-huit mille individus, dont quatre-vingt-douze mille combattants; chiffre certain, car les Romains trouvèrent dans le camp helvétien les rôles du dénombrement écrits en caractères grecs (César, l. I. c. 29). Ils ne laissaient derrière eux que les débris fumants de leurs douze villes et de leurs quatre cents villages; ils y avaient mis le feu en partant pour s'ôter la possibilité du retour.

A la nouvelle du mouvement des Helvètes, Rome toute émue avait craint une nouvelle guerre des *Cimbres*, et s'était hâtée d'envoyer des députés aux nations gauloises pour les détourner de s'unir aux envahisseurs. Le sénat rechercha l'alliance d'Ariowist, l'oppresseur des alliés de Rome, et le proconsulat des deux Gaules cisalpine et transalpine fut donné pour cinq ans à un homme qui devait changer les destinées de la Gaule, de Rome et du monde, à CAIUS JULIUS CÆSAR!

(58 av. J.-C.) César accourut à Genève, dernière ville de la Province du côté du nord, et fit couper le pont du Rhône qui communiquait avec l'Helvétie. Les principaux chefs des Helvètes vinrent lui demander le passage à travers la Province, s'engageant à s'abstenir de toutes

[1] Ils venaient de quitter les bords de la Save pour s'établir dans la Norique, qui reçut d'eux le nom de *Boïoaria* (Bavière). Améd. Thierry, part. II, c. 5.

hostilités. César n'avait qu'une légion près de lui : il temporisa, différa de répondre positivement, et usa du délai qu'il obtint, pour creuser un fossé et construire un mur de seize pieds de haut, flanqué de tours, sur une étendue de dix-neuf milles entre le lac Léman et le Jura. Quand les ambassadeurs helvètes revinrent, ils essuyèrent un refus formel. Après d'inutiles tentatives pour pénétrer chez les Allobroges, la horde émigrante tourna vers le Jura, dont les défilés appartenaient aux Séquanes. Ceux-ci, circonvenus par Dumnorigh, qui s'était rapproché des Helvètes malgré la fin tragique de son ami et beau-père Orgétorigh, ne défendirent pas l'entrée des montagnes quoiqu'ils l'eussent promis aux Romains : Ariowist resta neutre.

Les Helvètes se dirigèrent sur la Saône, limite commune des Séquanes et des Édues, et commencèrent à passer cette rivière sur des radeaux, sans éprouver une grande résistance de la part des Édues, travaillés par les intrigues de Dumnorigh. Les Tigurins, qui formaient l'arrière-garde, étaient encore en-deçà de la Saône, quand César arriva comme la foudre et les tailla en pièces ; puis il fit jeter un pont sur la rivière, et se mit à la poursuite de la grande horde.

Les Helvètes avaient marché si lentement, que César avait eu le temps de courir en Italie, d'en ramener cinq légions, de traverser les Alpes par le plus court chemin, malgré la vigoureuse défense des Centrons, des Garocèles et des Caturiges (Tarentaise, Mont-Cenis, Alpes-Dauphinoises), peuplades ennemies des Romains, et d'arriver enfin au secours des Édues par les territoires allobroge et ségusien.

Après quelque temps de manœuvres, d'escarmouches

et de négociations inutiles, les Helvètes firent tout-à-coup volte-face, et assaillirent l'armée romaine à peu de distance de Bibracte, capitale des Édues. Le choc fut terrible : les forces étaient à peu près égales ; car les six légions de César, avec les corps auxiliaires, formaient une armée d'environ soixante-dix mille combattants. Les Romains, postés sur une colline, repoussèrent l'attaque avec avantage; mais, quand ils voulurent prendre l'offensive et poursuivre leurs ennemis, ils se virent chargés en flanc et en queue par la réserve helvétienne, composée surtout de Boïes, ces vieux et implacables ennemis de Rome : la lutte recommença plus furieuse et se prolongea longtemps dans les ténèbres. Les Helvètes furent enfin rompus pour la seconde fois, et l'enceinte de chariots qui formait leur camp fut forcée avec un horrible carnage.

Les débris de la nation helvétienne battirent en retraite à la faveur des dernières heures de la nuit : ils étaient réduits à cent trente mille âmes, le reste étant mort ou dispersé. César rejoignit les fugitifs sur les confins des Lingons (vers Dijon) ; hors d'état de soutenir un second choc, ils subirent les conditions du vainqueur, et retournèrent dans leur patrie, après avoir livré des otages et leurs armes [1]. César ne voulait pas que l'Helvétie, demeurée vide, fût occupée par les Germains ; il enjoignit aux Helvètes de relever leurs bourgades incendiées, et leur fit fournir du blé par les Allobroges.

Les Boïes seuls restèrent en Gaule, de l'aveu de César, et se fixèrent aux bords de l'Allier (en Bourbonnais), sous le patronage des Édues. C'était un étrange et romanesque destin que celui de cette race errante, la plus héroïque et la plus aventureuse de toutes les nations gauloises.

[1] César, l. I, c. 1 à 29.

Cette victoire porta la terreur du nom de César aux extrémités de la Gaule. Les régions centrales envoyèrent dans son camp des députés pour lui offrir des félicitations; mais cette mission cachait un mystère qui fut bientôt dévoilé au proconsul dans une entrevue secrète, à la suite d'une assemblée générale des peuples gallo-kimriques convoquée *avec la permission de César :* la Gaule était descendue à ce point d'abaissement! C'était l'assistance du proconsul contre la tyrannie d'Ariowist que les Gallo-Kimris imploraient par l'organe du druide Divitiac, frère aîné de Dumnorigh, et ancien vergobreith des Édues, qui s'était exilé pour ne pas souscrire à l'humiliant traité de ses concitoyens avec les Séquanes, et qui était allé à Rome invoquer inutilement le sénat. Les prétentions d'Ariowist grandissaient toujours. Il avait maintenant autour de lui cent vingt mille Germains, et voulait un second tiers des terres séquanaises pour vingt-quatre mille Harudes qui lui étaient récemment arrivés d'outre-Rhin.

Ariowist avait reçu naguère le titre d'*ami du peuple romain :* on l'avait comblé de caresses, tant qu'on avait pu craindre qu'il ne se joignît aux Helvètes; mais les temps étaient changés, et César, depuis la victoire de Bibracte, ne jugeait plus nécessaire de ménager le prince barbare.

Le proconsul députa vers Ariowist, pour lui demander un entretien *touchant des objets de haute importance.* — Si j'avais besoin de César, répliqua le farouche Suèwe, j'irais vers lui : s'il veut de moi quelque chose, qu'il vienne vers moi!

César alors lui signifia, par députés, qu'il eût à ne plus attirer en Gaule de nouvelles bandes d'outre-Rhin, à relâcher les otages des Édues et des Séquanes, et à cesser de ravager les terres des Édues.

— Je suis maître de ma province gauloise, que j'ai vaincue par les armes, comme les Romains de la leur : mon droit vaut autant que le droit des Romains. Que César vienne contre moi quand il voudra : il apprendra ce que peut la vaillance d'invincibles Germains, qui n'ont pas couché sous un toit depuis quatorze ans!

César reçut à la fois et cette superbe réponse, et la nouvelle que les cent cantons des Suèwes, s'avançant en masse vers le Rhin, se disposaient à traverser ce fleuve du côté du territoire trévirien.

César ne laissa point à son ennemi le temps d'attendre ce formidable renfort : il entra aussitôt en Séquanie, gagna de vitesse Ariowist qui marchait sur *Vesontio* (Besançon), s'empara de cette forte capitale des Séquanes, et y établit sa place d'armes et ses magasins.

Les légionnaires, ordinairement si intrépides, n'entraient en campagne cette fois qu'à regret, croyant marcher à une mort certaine, tant étaient terribles les récits des Gaulois sur la force et le courage des Germains. On ne voyait dans l'armée que gens faisant leurs testaments. César assembla dans son prétoire tous les officiers des légions. — Eh quoi! leur dit-il, ne connaissez-vous pas les ennemis que nous allons combattre? Ne sont-ce pas là ces Teutons que nos pères ont vaincus au temps de Marius, et sommes-nous devenus inférieurs à nos pères? — Si les autres m'abandonnent, j'irai avec la dixième légion seule; elle ne m'abandonnera pas!

Il fut interrompu par les acclamations des centurions : l'armée reprit toute son ardeur, et l'on se dirigea droit au camp du chef suèwe, qui était à huit journées au nord de Vesontio (vers l'Alsace).

Alors eut lieu l'entrevue que César avait auparavant de-

mandée en vain : les deux généraux, sans descendre de cheval, conférèrent sur un *tumulus* qui s'élevait entre les deux armées, rangées dans une vaste plaine ; la conférence fut sans résultat. Une semaine se passa en vives escarmouches : Ariowist s'efforçait de couper les vivres aux Romains, mais évitait toujours la bataille ; César apprit par des prisonniers le motif de cette timidité inattendue : les matrones des tribus, qui remplissaient chez les Germains le rôle des *Ovates* en Gaule [1], avaient consulté le sort, et défendaient de combattre avant la nouvelle lune. César crut l'occasion favorable pour attaquer.

A l'approche des Romains et des Gaulois, Ariowist sortit enfin d'entre ses chariots, avec ses guerriers et tous ceux qu'il avait pu appeler à lui des bords du Rhin : Harudes, Marcomans, Tribokes, Wangions, Némètes, peuples attachés à la confédération suèwe. On chargea si précipitamment des deux parts, que l'on combattit corps à corps sans avoir lancé les javelots. César en personne culbuta l'aile gauche des Germains ; mais leur aile droite arrêta les assaillants, qui plièrent, et le sort de la journée paraissait très-douteux, quand la troisième ligne des Romains, jusqu'alors immobile, s'ébranla pour soutenir les autres légions. Les Germains se débandèrent, et leur défaite fut bientôt un immense massacre : tout ce qui ne parvint point à repasser le Rhin, qui coulait à cinquante milles du champ de bataille, fut anéanti par la cavalerie romaine. Ariowist, perdant à la fois son armée, ses deux femmes et ses filles, alla mourir de désespoir en Germanie [2].

[1] « Les Germains, dit César, n'ont point de druides, » c'est-à-dire point de caste sacerdotale organisée. Suivant Plutarque, c'était d'une sorte d'*hydromancie* que se servaient les devineresses germaniques ; elles prédisaient l'avenir d'après les *cercles* et les murmures de l'eau.

[2] César, l. I, c. 50 à 54.

Le gros de la confédération suèwe, qui était déjà sur le Rhin, reprit avec effroi la route de ses forêts, et fut poursuivi avec acharnement durant sa retraite par les Ubiens, auparavant ses tributaires.

Cette double victoire, remportée dans une seule campagne sur deux puissantes nations, élevait César au niveau du grand Marius. Les Édues reprirent leur suprématie en Gaule : l'enthousiasme des Galls, surtout des Édues et des Séquanes, égala d'abord celui des Romains; mais ils ne furent pas longtemps à s'apercevoir qu'ils n'avaient fait que changer de maître. S'ils n'avaient plus à redouter les violences brutales du roi barbare ni les spoliations territoriales, la continuation de l'occupation militaire et les intrigues des agents de Rome, qui s'emparaient de toute l'administration dans l'intérieur des cités, leur annonçaient une domination étrangère plus savante et plus durable. (57 av. J.-C.) Un grand orage se forma bientôt dans le nord : les patriotes gaulois, qui ne voulaient être ni Romains ni Germains, les hommes influents des cités, qui se voyaient dépossédés de leur crédit, travaillèrent secrètement à pousser contre César les peuples belliqueux de la Belgique, jusqu'alors étrangers aux événements qui venaient d'agiter la Gaule centrale.

Les Belges, au rapport de César, étaient les plus vaillants de tous les Gaulois, *parce qu'ils étaient les plus éloignés de la politesse* (*cultu*) *et de la civilisation de la Province, et qu'ils commerçaient peu avec les marchands étrangers*. Ils se vantaient d'être plus Germains que Gaulois, et ressemblaient davantage en effet aux rudes tribus teutoniques du Rhin, qu'aux Galls un peu amollis du centre et du midi. Depuis près d'un siècle, le reste de la Gaule était réduit à une défensive malheureuse contre les agressions

du dehors; eux, au contraire, demeurés intacts lors de l'invasion kimro-teutonique, faisaient encore des conquêtes, et peu d'années s'étaient écoulées depuis qu'ils avaient opéré une descente dans l'île de Bretagne (*Prydain, Britannia*) sous la conduite de Divitiac, chef des Suessons, que la plupart des Belges avaient reconnu pour brenn ou chef suprême. On croit que Divitiac occupa la presqu'île située entre la Tamise et la Saverne [1], et c'est probablement à cette époque qu'il faut reporter l'établissement de tribus parisiennes et atrébates dans l'île de Bretagne, et de tribus ménapiennes dans l'île d'Erin.

Il ne fut pas difficile aux mécontents gallo-kimris d'exciter les alarmes de ces populations remuantes, et César fut informé que les nations belges, croyant leur indépendance menacée par le voisinage des Romains, se donnaient des ôtages les unes aux autres en signe de fédération, et s'apprêtaient à la guerre. César revint en hâte de la Gaule cisalpine, où il était allé chercher deux légions nouvelles; il rejoignit son armée, cantonnée dans la Séquanie, et se porta, en quinze jours, du Doubs sur la Marne. Il s'était ménagé d'avance, au sein même de la Belgique, des amis qui devaient l'aider puissamment à dissoudre la coalition : les Trévires, les meilleurs cavaliers de la Gaule, avaient eu recours à son alliance, lorsque les cent cantons des Suèwes menaçaient de franchir le Rhin, et les Rèmes, gagnés par ses menées et espérant obtenir par son secours la suprématie sur le reste des Belges, avaient aussi refusé de s'associer à la ligue antiromaine.

A l'approche des légions, les Rèmes se remirent *en la foi et puissance du peuple romain*, dont ils furent déclarés

[1] Améd. Thierry, *Hist. des Gaulois*, IIe part., c. 7.

les *frères et confédérés* (*fœderati*), et ils ouvrirent les portes de leur capitale Durocortore (Reims) et de leurs autres villes. La levée en masse de la Belgique se précipitait en ce moment même sur les terres des Rèmes : elle comptait plus de trois cent mille combattants ; soixante mille Bellovakes, cinquante mille Suessons, cinquante mille Nerviens, dix mille Vélocasses et Véromandues, dix mille Ambiens, dix mille Calètes, quinze mille Atrébates, vingt-cinq mille Morins, neuf mille Ménapes, vingt-neuf mille Aduatikes [1], et quarante mille Germains des tribus cisrhénanes, Eburons, Pémans, Kérèses et Condruses, qui s'étaient réunis aux Belges. On a peine à comprendre comment le sol de la Belgique, couvert de forêts et fort mal cultivé, pouvait nourrir une telle multitude d'hommes libres et de guerriers [2]; c'est que la barbarie gauloise n'était pas dévorée, comme la civilisation helléno-romaine, par la plaie de l'esclavage ; il n'y avait point là, comme en Italie, sous la population libre, une couche bien plus épaisse et plus profonde de population servile, et l'esclavage était presque une exception dans la Gaule septentrionale.

Les confédérés avaient élu pour généralissime le chef des Suessons, Galba, successeur du conquérant Divitiac. Irrités de la défection des Rèmes, ils mirent le siége devant la ville rémoise de *Bibrax* (Bièvre ou Berrieux, dans le Laonnois), tandis que César arrivait sur l'Aisne (*Axona*). L'approche de César sauva Bibrax, réduite à l'extrémité par les assiégeants ; mais il hésita quelque temps à livrer

[1] Descendants des six mille Kimro-Teutons demeurés autrefois dans la forteresse d'Aduat : grossis par une foule de braves de divers cantons, ils avaient fait souche de nation, et rendu tributaires la plupart de leurs voisins.

[2] Et tous n'y étaient pas. Les Bellovakes, qui pouvaient lever cent mille hommes, en avaient fourni soixante mille ; et ainsi des autres peuples.

bataille. Il avait à peine quatre-vingt mille hommes à opposer aux masses énormes des Belges.

Les confédérés essayèrent de tourner l'armée romaine et de couper ses communications avec la capitale des Rèmes; cette tentative fut déjouée après un engagement très-vif aux bords de l'Aisne (aux environs de Pont-à-Vaire, dans le Laonnois). Tout à coup, au milieu de la nuit, César apprit avec étonnement que les Belges décampaient et s'éloignaient en désordre.

Les Édues, entraînés par Divitiac, ce druide fameux qu'avaient séduit l'insidieuse amitié du proconsul et le prestige de la civilisation étrangère, venaient de se jeter sur les frontières des Bellovakes, pour faire une diversion en faveur des Romains : les Bellovakes, à cette nouvelle, déclarèrent qu'ils voulaient, avant tout, défendre leurs foyers, et les confédérés convinrent de soutenir la guerre chacun chez soi.

En effet, ils commencèrent à évacuer le territoire des Rèmes. César ne leur en laissa pas le temps : il poursuivit l'épée dans les reins cette multitude confuse et débandée, qu'il décimait en marchant; puis, se dirigeant brusquement à l'ouest, il entra chez les Suessons, et conduisit son armée tout d'une traite jusqu'à leur capitale, Noviodun (Soissons), qui fit peu de résistance : l'aspect des machines de siége, inconnues aux Belges, avait terrifié ses défenseurs; Bratepanse, capitale des Bellovakes[1], se soumit également. Les deux cités et les deux peuples obtinrent une capitulation; les Suessons, à la prière des Rèmes, leurs anciens frères et amis, et les Bellovakes, par l'intervention de Divitiac et des Édues. Toutefois, il leur fallut

[1] Aujourd'hui Beauvais, suivant la plupart des commentateurs. Suivant d'Anville et M. Am. Thierry, c'est le village de Gratepenche, à deux lieues de Breteuil.

livrer des otages et leurs armes. Les principaux moteurs de la coalition s'étaient sauvés jusque dans l'île de Bretagne. Les Ambiens (Amiénois) suivirent l'exemple de leurs voisins. Mais les conquêtes de César ne devaient pas être toutes aussi faciles.

Au-delà du pays des Ambiens s'étendait celui des Nerviens, le plus farouche et le plus intrépide de tous les peuples belges. Là, aucune ville, aucun bourg considérable ne s'offrait aux regards des légions, forcées de se frayer une route à travers une contrée sauvage, que coupaient en tous sens des haies entrelacées de main d'homme et des taillis presque impénétrables.

César apprit bientôt qu'il n'avait plus ici à recevoir à composition des suppliants épouvantés, et que l'armée nervienne l'attendait de l'autre côté de la Sambre, sous la conduite de Boddig-nat (*le fils de la Victoire*). Il pressa sa marche pour gagner une hauteur favorable à l'assiette d'un camp; mais il n'eût pas plus tôt fait halte sur une éminence dominant la Sambre, que les Nerviens, renforcés des tribus véromanduennes (habitants du Vermandois) et atrébates (Artésiens), descendirent comme un torrent d'une colline boisée, située à l'opposite, culbutèrent la cavalerie romaine et alliée, traversèrent la rivière, et s'élancèrent à l'assaut du camp à peine tracé. Les Romains n'eurent pas même le temps de déployer leurs enseignes ni de poser leurs casques.

Ce fut le plus terrible combat que César eût encore soutenu. Des huit légions qui composaient son armée, six seulement étaient près de lui : quatre d'entre elles tinrent tête aux Atrébates et aux Véromandues; mais les Nerviens se précipitèrent sur les deux dernières, qui formaient l'aile droite, les prirent en flanc, et, faisant le tour de la

hauteur où le camp était assis, parurent tout à coup au sommet.

A cette vue, la cavalerie romaine, déjà rompue, et toutes les troupes auxiliaires, commencèrent à se mettre en pleine déroute.

La bataille était perdue, si César, par sa présence, par son exemple, n'eût encouragé à des efforts presque surhumains les deux légions pressées de toutes parts.

Sa valeur et son habileté n'eussent fait pourtant que retarder sa perte, sans l'avantage que T. Labiénus, commandant de l'aile droite, remporta sur les Atrébates, qui furent rejetés au-delà du fleuve et de la forêt. Il put alors envoyer une partie de ses forces au secours de son général, et les deux légions de l'arrière-garde, arrivant enfin toutes fraîches avec les troupes fugitives qu'elles avaient ralliées, enveloppèrent les Nerviens.

Cette héroïque nation continua la lutte longtemps après que tout espoir fut évanoui : elle ne perdit pas un pouce de terrain ; ses rangs ne furent point enfoncés ; elle ne fut pas vaincue, mais anéantie. De soixante mille combattants qu'elle comptait au commencement de la guerre, cinq cents à peine échappèrent sans blessure.

César, saisi d'admiration pour un si grand courage, traita humainement les vieillards, les femmes et les enfants, seul reste du peuple magnanime qu'il n'avait plus à redouter : il leur laissa leurs biens et leurs terres. Il devait plus tard se montrer moins généreux en pareille circonstance.

Au bruit de ce désastre, les Aduatikes, qui étaient en marche pour secourir leurs voisins les Nerviens, retournèrent chez eux, évacuèrent toutes leurs bourgades, et s'entassèrent dans leur fameuse retraite d'Aduat. Elle

était entourée de rochers inabordables, et l'on n'y pouvait parvenir que par un défilé de deux cents pas de large, fermé d'une double muraille faite avec des quartiers de roc et des poutres aiguisées par le bout.

Les Aduatikes ne parurent pas d'abord s'inquiéter des premiers travaux du siége, de la circonvallation de quinze milles qui environna leur cité, ni de l'énorme tour de bois à plusieurs étages que construisirent les Romains : ils se raillaient beaucoup des petits hommes d'Italie qui croyaient pouvoir mettre en mouvement une si grande machine.

Mais, quand ils virent la tour roulante s'ébranler comme si elle eût été mue par une force magique, et s'approcher du seul point accessible de leur ville, une terreur superstitieuse glaça leurs courages ; ils demandèrent à capituler, et, sur l'injonction du proconsul, ils jetèrent dans le fossé du rempart une immense quantité d'armes, et ouvrirent leurs portes.

Tout-à-coup, vers la fin de la nuit suivante, une vive alerte fut donnée au camp romain : c'étaient les Aduatikes qui venaient prouver au conquérant qu'ils n'avaient pas livré toutes leurs armes. Ils comptaient surprendre leurs ennemis : la discipline romaine trompa leur espérance ; ils furent repoussés, accablés, rejetés dans la place, où les Romains entrèrent le lendemain matin sans résistance. Tout ce qui s'y trouva fut réduit en servitude et vendu à l'enchère. Les marchands d'esclaves, qui suivaient l'armée romaine comme le chakal suit le lion, emmenèrent d'Aduat cinquante-trois mille *têtes* humaines.

Cette campagne fut couronnée par la soumission de l'Armorique à une seule légion, que César, sans provocation aucune, avait détachée contre les pays de l'ouest

après la bataille de la Sambre. La Gaule maritime, effrayée de la prompte défaite des Belges, s'était laissé parcourir en tous sens par ce faible détachement, et lui avait remis des ôtages, en reconnaissant la suprématie de Rome[1].

La Gaule entière fut ainsi *pacifiée* à la fin de la seconde année du proconsulat de Jules César : Rome et l'Italie ne retentissaient que des louanges du vainqueur et des actions de grâces rendues aux dieux. Les succès de César cependant avaient été trop rapides pour être décisifs : ce calme trompeur ne dura guère. La belliqueuse Armorique, étourdie plutôt que domptée, se réveilla bientôt, toute honteuse de s'être avouée vaincue sans avoir combattu. L'armée romaine hivernait entre la Loire et la Seine, chez les Carnutes (Beauce et Orléanais), les Andes (Anjou), et les Turons (Touraine) : quelques officiers furent expédiés dans les régions maritimes pour faire des réquisitions de vivres. Les Vénètes se saisirent de deux de ces délégués, exemple qu'imitèrent les peuples voisins, et l'Armorique signifia aux généraux romains qu'ils eussent à lui rendre ses ôtages en échange de leurs officiers.

(56 av. J.-C.) César, qui était alors dans la Cisalpine, où il préparait chaque hiver les éléments d'un gigantesque dessein dont la conquête de la Gaule n'était que le prélude, César manda aussitôt à ses lieutenants de construire nombre de galères sur la Loire, reparut en deçà des Alpes avec le printemps, et entra sur-le-champ en Armorique, pour comprimer le soulèvement de l'ouest avant que le reste de la Gaule se décidât à secourir les Armoricains et peut-être à rappeler les Germains. Déjà presque toutes les

[1] César, l. II.

régions océaniques étaient en armes, depuis l'embouchure de la Loire jusqu'à celle du Rhin : les Morins et les Ménapes, Belges maritimes demeurés insoumis, s'étaient unis à la ligue armoricaine, et l'île de Bretagne elle-même, le grand foyer du druidisme, la terre-sainte de la race kimrique, avait envoyé des renforts aux Kimris du continent.

César dépêcha le *lieutenant* (*legatus*) Titurius Sabinus avec trois légions contre l'Armorique septentrionale (Normandie), qui s'était insurgée en massacrant une partie de ses *anciens*, favorables aux Romains, et marcha en personne contre les Vénètes, l'âme de la coalition. Ce fut une guerre d'une nature toute nouvelle pour les Romains : c'était bien pis encore que les retraites marécageuses et les haies touffues des Nerviens. Presque toutes les places des Vénètes offraient un site analogue à celui du fameux Mont-Saint-Michel; elles étaient bâties au milieu d'immenses marais d'eau salée, ou sur des langues de terre inondées chaque jour par le flux et inabordables aux gens de pied durant la marée haute, aux navires durant la marée basse.

Quand, avec d'immenses travaux, les Romains parvenaient à contenir la marée par des digues et à élever leurs terrasses de siége au niveau des remparts, les habitants s'embarquaient avec tout ce qu'ils possédaient, et ne laissaient à l'ennemi que des murailles vides. Ce peuple de matelots se jouait des efforts d'une armée de terre.

La flotte romaine, jusqu'alors écartée par les vents contraires, parut enfin entre les îles et les récifs de la côte vénétienne. Elle se composait de galères de la Méditerranée, aux ordres de Décimus Brutus, et de vaisseaux gaulois fournis par les Pictons, les Santons, les Bituriges-Viviskes, qui avaient fait défection à la ligue armoricaine : c'était avec les armes des Gaulois que César asser-

vissait la Gaule, en attendant qu'il les pût employer à conquérir Rome elle-même.

Toute la marine armoricaine, deux cent vingt navires réunis dans le port de Vannes (*Dariorigh*), levèrent l'ancre, et vinrent présenter la bataille aux Romains, à la vue des légions rangées sur les falaises, et de la population vénète pressée sur les remparts de Dariorigh. Les Romains parurent d'abord saisis d'étonnement à l'aspect de ces énormes nefs dont la solidité défiait les écueils et les tempêtes, et près desquelles les trirèmes semblaient de frêles barques[1]. Les éperons d'airain qui armaient la proue des galères romaines se brisaient contre les flancs épais des vaisseaux armoricains : les tours de bois, garnies d'archers et de frondeurs, qui s'élevaient sur le pont des trirèmes, étaient dominées par les poupes vénètes, pareilles à de hautes citadelles d'où tombaient incessamment des tourbillons de gais et de pierres, qui balayaient les tillacs des Romains, tandis que les traits et les balles de plomb de ceux-ci allaient hérisser les bordages ennemis ou mourir dans l'Océan.

Les Romains rétablirent le combat à l'aide d'une de ces armes à la fois simples et terribles qu'ils maniaient avec une adresse si fatale : c'étaient des faulx tranchantes emmanchées de longues perches, avec lesquelles ils accrochaient les cordages qui attachaient les vergues aux mâts gaulois, puis ils s'éloignaient à force de rames; les cordages cédaient, les vergues s'abattaient, et le bâtiment

[1] Les vaisseaux gaulois avaient la carène un peu aplatie, et, malgré leurs proportions bien supérieures, ils se tiraient plus facilement que les galères romaines d'entre les écueils et les bas-fonds. Leur poupe et leur proue étaient relevées, pour résister aux grandes vagues de l'océan ; leurs voiles étaient faites de peaux au lieu de toiles ; leurs ancres, attachées avec des chaînes de fer en guise de câbles : il n'entrait dans leur construction d'autre bois que le chêne. César, l. III, c. 13.

gaulois, privé de ses agrès, ne pouvait plus manœuvrer ni éviter l'abordage; car ces pesantes masses se gouvernaient à la voile, et non point à la rame. Le soldat romain obtint pour lors sur les Vénètes la supériorité qu'il avait eue à l'abordage sur les Carthaginois et sur tous les peuples maritimes. Chaque vaisseau désagréé était assailli et enlevé d'assaut par deux ou trois trirèmes.

Plusieurs navires avaient succombé ainsi : les Vénètes voulurent rentrer au port de Dariorigh; mais, au moment où la plupart de leurs vaisseaux viraient de bord, le vent tomba subitement, et un calme plat les livra sans défense à leurs ennemis.

La flotte vénète fut anéantie! La fleur de ce brave peuple était ensevelie dans les flots: les restes des Vénètes, forcés de se rendre, furent vendus à l'enchère et traînés en esclavage comme les Aduatikes, après avoir vu mettre à mort les anciens de leur nation; atroce expiation de la captivité de quelques officiers romains.

Pendant ce temps-là, les Unelles (du Cotentin), les Éburovikes (d'Évreux), les Lexoves (de Lisieux), réunis sous un chef unellien nommé Viridovigh, avaient été complétement battus par Titurius Sabinus, en assaillant imprudemment son camp[1].

Cette double défaite, sur mer et sur terre, détermina la ligue armoricaine à mettre bas les armes : les aigles romaines étaient partout triomphantes. En partant pour l'Armorique, César avait chargé un de ses lieutenants, le jeune Crassus, de contenir les Aquitains, dont les mouvements l'inquiétaient, et de les empêcher de tenter une diversion en faveur de l'Armorique. Crassus tripla sa division par des renforts de Gaulois auxiliaires et de colons romains de la

[1] César, l. III, c. 7 à 19.

Province [1], et envahit l'Aquitaine. Il devait s'attendre à une vigoureuse résistance de la part des Aquitains, peuples opiniâtres dans les guerres défensives comme toute la race espagnole, et *habiles dans l'art des mines*, dit César. Néanmoins une seule bataille décida la querelle. Après avoir subjugué les Sotiates (partie du diocèse d'Auch), Crassus s'étant avancé sur le territoire des Vocates ou Vasates (Bazadois) et des Tarusates (rives de l'Adour), ces peuples appelèrent à leur secours les autres Aquitains et les Cantabres d'Espagne, leurs frères d'origine, qui passèrent les Pyrénées sous la conduite de vieux compagnons de Sertorius. Crassus attaqua audacieusement l'armée ibérienne, forte de cinquante mille hommes, enleva son camp et la tailla en pièces. Presque toute l'Aquitaine se soumit et livra des otages au vainqueur [2].

Il ne restait plus dans toute la Gaule que deux peuples en armes contre la république romaine, à savoir : les Morins et les Ménapes. Leurs bois, leurs marécages et les pluies d'hiver les sauvèrent cette année-là de l'épée de César [3]. (55 av. J.-C.) Les Ménapes n'eurent pas le temps de respirer. A peine les légions romaines furent-elles rentrées dans leurs cantonnements, que les Germains débordèrent à leur tour sur la Belgique. Deux nations teutoniques, les Usipètes et les Tenctères, cédant aux armes des Suèwes, qui les tourmentaient depuis plusieurs années par des aggressions continuelles, abandonnèrent leur pays, envahirent les terres que possédaient les Ménapes au-delà du Rhin, franchirent ce fleuve, et se répandirent dans toute la contrée entre le Rhin et la Meuse depuis l'île des Bataves jusqu'aux

[1] En cette occasion, il est fait mention pour la première fois de la ville de Carcassonne (*Carcaso*).

[2] César l. III, c. 20 à 27. — [3] César, l. III, c. 28, 29.

confins des Éburons (Liégeois) : les Usipètes et les Tenctères formaient une masse de plus de quatre cent mille têtes. La Gaule opprimée projeta de recourir à ces barbares contre César, comme elle avait recouru à César contre Ariowist : la Gaule ne se faisait plus son destin à elle-même, et c'était entre les Romains et les Germains que se débattait désormais son sort.

Avant qu'aucune nation gauloise eût encore remué, César accourut avec ses légions du fond de l'Armorique : les deux peuples exilés députèrent vers lui et demandèrent des terres en Gaule et l'alliance de Rome. César répondit qu'il ne pouvait leur permettre de se fixer dans l'intérieur de la Gaule, mais seulement chez les Ubiens, qui s'étendaient sur les deux bords du Rhin (vers Cologne). Le proconsul eut sans doute un moment la pensée de fondre ensemble les Usipètes, les Tenctères et les Ubiens, pour en faire une barrière contre les Suèwes ; mais il ne s'arrêta guère à cette vue : tandis qu'on négociait, la cavalerie germanique ayant attaqué à l'improviste et mis en déroute la cavalerie gallo-romaine, César ne voulut plus rien entendre : il fit arrêter tous les chefs et les anciens des deux nations qui venaient le trouver avec confiance pour s'excuser de cette infraction fortuite à la trêve, et assaillit avec toutes ses forces la multitude confuse des Germains, qui ne s'attendaient nullement à combattre. Ce fut une boucherie plutôt qu'une bataille. Cette foule désordonnée d'hommes, de femmes et d'enfants, poursuivis et sabrés par la cavalerie romaine, s'enfuirent jusqu'au confluent de la Meuse et du Rhin ; les flots engloutirent presque tout ce qui avait échappé au glaive ou aux fers des Romains.

César cependant accorda la vie et la liberté aux principaux des deux peuples, comme s'il eût eu quelque remords

d'une victoire qualifiée de trahison à Rome même par les hommes qui ne croyaient pas légitimes tous les moyens de vaincre. Plutarque (*Vie de César*) rapporte que Caton s'écria en plein sénat qu'on devrait livrer César aux Germains.

Mais les Stoïciens ne gouvernaient point Rome, et César, plus populaire que jamais, fut récompensé par la prolongation de son proconsulat pour cinq années encore, chose inouïe dans les fastes de la république [1].

César avait terminé la campagne par deux courses aventureuses hors des limites de la Gaule : il avait franchi le large Rhin sur un pont construit en dix jours, pour aller poursuivre les débris des Usipètes et des Tenctères jusque chez les Sicambres, vers la Lippe, la Sig et la Roër, et surtout pour tâcher d'effrayer les Suèwes, qui recommençaient à harceler les Ubiens au bord du Rhin. De là, repassant le grand fleuve, il se porta dans la Morinie, qui n'osa braver une seconde fois ses armes, et il traversa le *détroit Gallique* (le Pas-de-Calais) avec deux légions et quelque cavalerie, prit terre sur la côte de Kent, battit deux fois les insulaires, dans lesquels il reconnut les frères des Belges de la Gaule, puis, sans s'engager dans l'intérieur du pays, il se rembarqua précipitamment à l'approche de l'équinoxe [2]. Cette sorte de reconnaissance militaire fut suivie d'une attaque plus sérieuse. César voulait forcer les races galliques dans leur dernier asile, et, au printemps suivant (54 av. J.-C.), une expédition considérable s'organisa dans le port *Itius* (Wissant, aujourd'hui à plus de quatre cents pas de la mer), qui appartenait aux Morins : César manda les principaux personnages

[1] César, l. IV. c. 1 à 15.
[2] César. l. IV, c. 16 à 36.

de toutes les nations gauloises pour les emmener avec lui outre-mer, et s'assurer ainsi de la tranquillité de la Gaule en son absence. Une inquiétude sourde régnait partout, et l'invasion de la Bretagne, de l'île sainte des druides, n'était pas propre à calmer les esprits. Dumnorigh, qui s'était rendu au camp du port Itius avec un contingent de cavalerie éduenne, refusa de s'embarquer, *alléguant des scrupules de religion*, dit César, et s'évada. On le poursuivit; il se fit tuer sur la place plutôt que de revenir. Les autres Gaulois partirent avec la flotte romaine, qui jeta cinq légions sur les plages britanniques. La mer prit parti pour les Bretons : la nuit même du débarquement, une tempête brisa, avaria, jeta à la côte presque tous les bâtiments romains. César répara ce désastre du mieux qu'il put, et n'en continua pas moins son entreprise : les rivalités locales vinrent à son secours en Bretagne comme en Gaule ; la défection de plusieurs peuples bretons l'aida à vaincre Casswellawn, roi du pays au nord de la Tamise, malgré ses milliers d'*essédaires*, montés sur de rapides et pesants chars de guerre (*covinus*). César ne réussit pourtant pas à établir la domination romaine en Bretagne; craignant de perdre ses anciennes conquêtes pendant qu'il en poursuivait de nouvelles, il n'osa hiverner outre-mer, et repartit au mois de septembre, après avoir accordé la paix aux Bretons moyennant quelques ôtages et la promesse d'un tribut [1].

C'étaient les mouvements de la Gaule qui avaient rappelé César : la haine de Rome fermentait dans tous les cœurs, et les anciens alliés de César étaient devenus, au fond de l'âme, ses plus implacables ennemis. Le meurtre

[1] Un tribut de marchandises, et non d'argent ; car les Bretons étaient aussi pauvres que les Gaulois étaient riches. César, l. V, c. 5 à 23.

de Dumnorigh, l'orgueil des Romains, l'intervention tyrannique du proconsul dans le gouvernement des peuples gaulois, causaient une irritation universelle. César travaillait à renverser les institutions républicaines pour rendre le sceptre aux descendants des anciens rois, dont il se faisait des instruments dociles, et il dominait, par ces princes et par ses autres créatures, les assemblées générales de la Gaule, qu'il s'arrogeait le droit de convoquer et de présider [1]; mais la colère des populations allait croissant.

Une vaste conspiration, organisée en Belgique par Indutiomar, chef trévirien, et Ambiorik, chef éburon, s'étendit rapidement dans toute la Gaule.

Malheureusement les Carnutes, poussés à bout par Tasget [2], homme de race royale que César leur avait imposé pour roi, n'eurent pas la patience d'attendre que le proconsul eût repassé les Alpes pour aller, suivant sa coutume, consacrer l'hiver aux intrigues politiques de l'Italie.

Ils se soulevèrent et massacrèrent Tasget : à cette nouvelle, Ambiorik crut voir la Gaule en feu; il appela aux armes ses concitoyens, et, ayant, par de faux avis et de faux serments, attiré hors de leur camp les lieutenants romains T. Sabinus et A. Cotta, qui avaient pris leurs quartiers d'hiver chez les Éburons avec une légion et demie, il les surprit au milieu des bois [3] que ces deux généraux traversaient sans défiance.

[1] Il tint l'assemblée générale des délégués de la Gaule cette année à Samarobrive, cité problématique, dont l'héritage est disputé entre Amiens et St-Quentin. Ce nom gaulois de *Samarobrive* signifie *Pont-de-la-Somme* (*Samara*). Ptolémée appelle Samarobrive *la cité des Ambiens*.

[2] On possède une médaille de ce Tasget : elle représente un profil coiffé d'un bandeau et portant des cheveux bouclés, une sorte de tête d'Apollon; on y lit le nom grécisé de TASJIITIOS. Revue de la Numismatiq. franç., mars-avril 1837.

[3] Ces bois faisaient partie de l'immense forêt des Ardennes ou plutôt d'Ardenne (*Ar-denn, la profonde, la forêt sans fonds*) qui s'étendait sans interruption,

Après un combat meurtrier, Sabinus sollicita une capitulation : Ambiorik ne lui accorda une entrevue que pour l'égorger en trahison, et fondre ensuite avec une nouvelle fureur sur les Romains découragés et consternés ; Cotta mourut les armes à la main, et la division romaine, forte d'au moins dix mille hommes, tomba tout entière sous le fer des impitoyables Éburons.

Ambiorik eut bientôt rallié sous ses drapeaux vainqueurs les faibles débris des Nerviens, des Aduatikes, et quelques tribus de l'Escauld, clientes des Nerviens ; ils vinrent assiéger dans ses retranchements une autre légion cantonnée sur le territoire nervien (dans le Hainaut), sous le commandement de Q. Cicéron, frère de l'orateur.

Tous les cantonnements romains, dans la Belgique et dans l'Armorique, étaient ou allaient être attaqués à la fois.

César se trouvait à Samarobrive, lorsqu'un messager de Cicéron parvint jusqu'à lui, à travers mille dangers, et lui apprit l'extrême détresse de ce lieutenant et de sa légion : les assiégeants déployaient une intelligence très-remarquable dans l'attaque, imitant les circonvallations, les tours et tous les ouvrages des Romains, faisant comme eux la tortue avec leurs boucliers pour tenter les approches.

César n'avait que sept mille hommes ; mais il sentit que l'audace seule pouvait raffermir sa fortune chancelante, et il partit à grandes journées pour délivrer les assiégés.

Ambiorik leva le blocus pour aller à sa rencontre. Il comptait près de soixante mille combattants, une foule de gens de toutes tribus l'étant venus joindre. La confiance

du nord-est au sud-ouest, depuis le confluent du Rhin et de la Moselle jusqu'à la Sambre et jusqu'aux sources de l'Oise et de l'Escauld. Le désastre de Sabinus eut lieu près d'un *Atuat* qui diffère de la célèbre place de ce nom.

des Gallo-Germains était si grande, qu'ils offrirent quartier à tout homme, Gaulois ou Romain, qui passerait de leur côté avant la *troisième heure* (neuf heures du matin); ils publièrent cette proclamation tout autour du camp de César. Trompés par la frayeur simulée des Romains, ils se ruèrent témérairement à l'assaut du camp de César; une sortie vigoureuse et inopinée les mit en pleine déroute, et le proconsul opéra sa jonction avec Cicéron.

Le bruit de cette défaite dispersa pour un moment les insurgés qui menaçaient les autres camps romains; mais bientôt les Sénons, suivant l'exemple des Carnutes, chassèrent et proscrivirent leur tyran Cavarin, roi, comme Tasget, par la grâce de César, et les Trévires, renonçant à l'alliance romaine, prirent les armes, à l'instigation d'Indutiomar, bien que les Germains d'outre-Rhin, encore épouvantés des désastres de leurs frères, eussent refusé d'assister les ennemis de Rome[1]. La mort d'Indutiomar, tué dans une escarmouche, ne fit point cesser les hostilités. Les Trévires, ainsi que les Sénons et les Carnutes, s'abstinrent d'envoyer des députés à l'assemblée générale des cités gauloises convoquée par César à Samarobrive, puis transférée à Lutèce.

(53 av. J.-C.) César se trouva en mesure d'agir avec énergie au retour du printemps; trois légions nouvelles, levées en Italie, avaient plus que réparé ses pertes. Les Sénons et les Carnutes, assaillis avec la célérité ordinaire de César, n'eurent pas même le temps de se mettre en défense : ils se soumirent, livrèrent des otages, et furent

[1] Cette levée de boucliers avait été résolue par une assemblée générale des Trévires réunis en armes. Les expéditions militaires se décidaient dans ces assemblées tout à fait semblables aux *mallen* des Germains. Tous les mâles arrivés à la puberté s'y devaient rendre armés, et le dernier venu était mis à mort devant tous, immolé apparemment à Hésus.

reçus à merci, par l'intervention des Édues et des Rèmes. Les Sénons étaient les anciens alliés des Édues; les Carnutes se firent les clients des Rèmes pour en obtenir protection, et César consentit à ne pas forcer les Sénons à recevoir le tyran Cavarin.

Il ne se montra si modéré envers ces deux peuples que pour pouvoir exercer à loisir sa vengeance sur les Éburons. Il commença par promener le fer et le feu chez tous leurs voisins, les Nerviens, les Ménapes, les Trévires, et les Germains des bords du Rhin, jusqu'à ce que ces diverses nations eussent rompu toute alliance avec le peuple voué à l'extermination; puis il fit cerner et envahir le territoire éburon de tous les côtés par dix légions et une formidable cavalerie, accompagnées d'un ramas de Gaulois et de Germains de toutes tribus, conviés au meurtre et au pillage. Le petit peuple éburon fut presque anéanti; cependant Ambiorik, objet de toutes les recherches des satellites de César, échappa vivant et libre de cet horrible massacre.

César quitta enfin la contrée qu'il avait changée en désert, tint une assemblée générale de la Gaule à Durocotore (Reims), et, revenant sur sa clémence antérieure, condamna à mort et livra au supplice Acco, chef de l'insurrection sénonaise contre Cavarin. Ne voyant plus un seul ennemi debout, il laissa les légions cantonnées en Belgique, et se hâta de reparaître en Italie, où de grandes agitations politiques réclamaient sa présence[1].

Mais, tandis que le silence de l'esclavage semblait s'appesantir sur la Gaule, elle s'apprêtait au plus terrible effort pour reconquérir son indépendance. La mort d'Acco avait excité une indignation plus vive encore que celle de

[1] César, l. V, c. 24 à 58. — l. VI.

Dumnorigh; les nouvelles des troubles de l'Italie encouragèrent les Gaulois, qui espérèrent que César serait retenu au-delà des monts. La coalition secrète, déconcertée par l'explosion prématurée des Carnutes et des Éburons, avait resserré ses liens : les députés de la plupart des peuples gallo-kimriques prêtèrent, au fond de la forêt sainte des Carnutes, le plus solennel de tous les serments : ils jurèrent, au nom de leurs nations, sur les étendards nationaux, réunis en faisceau dans l'enceinte sacrée du *Cromlech,* de ne jamais abandonner les étendards une fois déployés pour la guerre de la délivrance.

Les Carnutes revendiquèrent l'honneur de porter encore les premiers coups : le jour convenu, au lever du soleil, des milliers d'hommes armés se jetèrent sur Genabe (Orléans), devenu, depuis l'invasion, l'entrepôt du commerce romain en Gaule. Les habitants gaulois secondèrent le mouvement ; les marchands étrangers, l'intendant des vivres, Fusius Cotta, et tous les Romains, furent mis à mort et jetés dans la Loire.

L'annonce de cet événement, criée et transmise par les habitants des campagnes [1], vola de cité en cité, de village en village, avec une telle promptitude, qu'elle arriva avant la fin de la *première veille* (9 heures du soir), chez les Arvernes, à plus de cinquante lieues de Genabe. Alors vivait en Arvernie un jeune chef de grande puissance, *plus redoutable encore par son génie que par la force de son corps et sa valeur guerrière : son nom même inspirait la terreur* [2] ; il s'appelait Vercingétorigh (*Ver-cenn-cedo-righ*), c'est-à-dire,

[1] « Quand il arrive quelque événement d'importance, ceux qui en ont reçu la nouvelle, la proclament à grands cris par les campagnes; les gens qui entendent le cri, le répètent et le transmettent à leur tour à leurs voisins...... » César, l. VII, c. 3.

[2] Annæus-Florus, l. III.

le *grand-chef-des-cent-têtes* [1]. Son père Celtill, jadis le personnage le plus influent de toute la Gaule, avait été mis à mort par la nation arverne pour avoir voulu relever la royauté abolie depuis la ruine du malheureux Biteuth. Vercingétorigh eût pu se faire roi par l'appui de l'étranger, comme les Tasget et les Cavarin; Dion Cassius (l. XL.) rapporte que César lui avait offert son amitié. Mais le fils de Celtill ne répondit à ces avances qu'en se mettant à la tête du parti de l'indépendance nationale en Arvernie, tandis que son oncle Gobanitio soutenait les intérêts de César; car il y avait partout une faction romaine qui secondait l'œuvre de la conquête.

A la nouvelle de l'insurrection des Carnutes, Vercingétorigh leva l'étendard dans Gergovie, capitale des Arvernes (située, à ce qu'on croit, sur le *mont de Gergoie*, à une lieue de Clermont). Chassé de la ville par Gobanitio et par les principaux citoyens, qui se souciaient peu de risquer pour le pays leurs biens et leur vie, il courut aux montagnes, arma son clan et tout ce qu'il y avait d'hommes pauvres et courageux dans la contrée, et rentra dans Gergovie à la tête d'une armée entière qui le proclama chef du peuple arverne. Les Sénons, les Parises, les Pictons, les Santons, les Cadurkes, les Turons, les Aulerkes, les Lé-

[1] M. Améd. Thierry a pensé que le nom de *Vercingétorigh* équivalait au titre de *généralissime*, et ne fut donné à cet illustre guerrier qu'après sa promotion au commandement suprême des confédérés gaulois. Cependant César avait connu le chef arverne avant qu'il eût été élu généralissime, et devait savoir comment il se nommait. *Vercingétorigh*, comme *Orgétorigh, Dumnorigh, Cingétorigh,* et tant d'autres noms gaulois, composés et significatifs, nous paraissent des noms patronymiques, des titres héréditaires de chefs de clans, analogues à ces titres de *Seigneur-des-îles,* de *Mac-Callum-More,* etc., que les *tierns* écossais ont conservés presque jusqu'à nos jours. L'étude des mœurs du petit peuple *highlander* resté *gaulois* jusqu'au dix-huitième siècle, aide singulièrement à comprendre notre vieille Gaule.

movikes, les Andes, et tous les peuples armoricains, répondirent sur-le-champ à l'appel de Vercingétorigh en lui déférant le commandement suprême et en lui envoyant des ôtages comme garantie de leur foi. Les Arvernes reprirent leur ancien rang à la tête des nations galliques, et Vercingétorigh exécuta d'immenses préparatifs avec une célérité digne de César. Il rassembla une magnifique cavalerie, une multitude d'archers, et se vit bientôt à la tête de tous les contingents des peuples fédérés. La terreur faisait marcher ceux que l'égoïsme et l'indifférence eussent pu retenir chez eux ; on brûlait vifs les traîtres : on mutilait les réfractaires.

Vercingétorigh envoya son ami Lucter, chef des Cadurkes, dans le pays des Rutènes (le Rouergue), tandis que lui-même se portait contre les Bituriges-Cubes (Berri). Les Édues ne purent ou ne voulurent pas secourir les Bituriges, leurs clients, et les Bituriges passèrent dans les rangs de la coalition. Vercingétorigh devait attaquer, avec le gros de son armée, les légions hivernant dans la Belgique, et Lucter, se précipiter du haut des Cévennes sur la Province romaine, à la tête des Cadurkes, des Rutènes, des Nitiobriges, des Gabales, etc.

Ce plan si bien combiné fut déjoué par l'activité surhumaine de César : le proconsul revola du Tibre sur le Rhône avec la rapidité de la foudre, se forma une petite armée de *Provinciaux* réunis aux nouvelles levées de l'Italie, repoussa Lucter, qui menaçait déjà Narbonne, se dirigea vers le pays des Helves (Vivarais), franchit les Cévennes à travers six pieds de neige, et descendit en Arvernie avec une armée, par des sentiers que les habitants du pays ne croyaient pas praticables en hiver pour un seul homme.

Vercingétorigh fut contraint par ses guerriers de revenir défendre le sol de la patrie; alors César, quittant brusquement ses troupes, regagna le Rhône près de Vienne, et traversa le territoire éduen à marches forcées pour se mettre à la tête des dix légions du nord auxquelles il avait donné rendez-vous sur les terres des Lingons. Vercingétorigh, informé de cette jonction qu'il n'avait pas eu le temps d'empêcher, prit l'offensive et mit le siége devant Gergovie, cité qu'il ne faut pas confondre avec la Gergovie des Arvernes, et qui était habitée par les Boïes restés en Gaule après la défaite des Helvètes, sous le patronage des Édues[1].

César, craignant de perdre le petit nombre d'alliés qui lui restaient en Gaule, n'osa délaisser les Édues, et continua la campagne malgré la rigueur de la saison : il enleva les principales villes des Sénons, Agendike (Sens) et Vellaunodun (Château-Landon), laissa deux légions à Agendike, entra avec huit chez les Carnutes, saccagea et brûla Genabe, qui avait donné le signal de l'insurrection, fit esclaves la plupart des habitants, et vint assiéger la Noviodun des Bituriges (Neuvi ou Nouan-le-Fuselier). Vercingétorigh, qui cherchait à contraindre les Edues et les Boïes à quitter l'alliance romaine, fut obligé de suspendre ses projets pour secourir Noviodun; mais cette place se rendit presque aux yeux de l'armée gauloise, après une escarmouche de cavalerie où les Romains dûrent leur avantage à six cents mercenaires germains enrôlés par César; puis les Romains s'avancèrent contre *Avarike* (Bourges), capitale des Bituriges.

Alors fut adoptée, à l'instigation du chef arverne, une

[1] On croit que c'est Moulins en Bourbonnais.

des résolutions les plus extraordinaires et les plus sublimes dont l'histoire ait gardé le souvenir [1] : le conseil suprême de la confédération gauloise, afin d'affamer l'ennemi, décida qu'on détruirait toutes les maisons de campagne, tous les villages, toutes les villes de faible assiette et de difficile défense, dans les contrées qui étaient le théâtre de la guerre.

Pas une voix ne protesta contre cet immense sacrifice. Plus de vingt villes bituriges furent brûlées en un seul jour : celles des régions voisines eurent le même sort; les Romains se voyaient avec étonnement enfermés dans un vaste cercle de flammes. Mais, quand il fut question d'incendier aussi Avarike, une des plus belles cités de la Gaule, le cœur faillit aux Bituriges. Leurs chefs se jetèrent aux pieds des autres capitaines gaulois, suppliant qu'on ne les forçât pas de détruire de leurs propres mains la gloire de leur nation, et jurant qu'ils défendraient sans peine leur cité, protégée par la rivière (le Cher) et les marais qui l'environnaient presque de toutes parts.

Vercingétorigh ne céda qu'à regret, et l'événement ne justifia que trop ses prévisions. Les Bituriges tinrent parole et défendirent vaillamment Avarike : la grande armée gauloise, campée à quelques lieues, fit beaucoup de mal aux Romains, leur coupa les vivres, tailla maintes fois en pièces leurs fourrageurs, et jeta dix mille hommes de renfort dans la place. La nature des lieux rendait le blocus impossible, et les assiégés, communiquant sans cesse avec la grande armée, étaient pourvus de tout, pendant que

[1] Il est juste toutefois d'observer que les villes gauloises ne méritaient ce nom que parce qu'elles étaient closes de murs : c'étaient au reste de grands villages bâtis en bois, en terre et en chaume. La plupart eussent été facilement et promptement reconstruites après la victoire.

les assiégeants enduraient le froid, la faim et toutes les intempéries d'une saison rigoureuse; mais rien ne lassa la constance des légions. César, redoutant de mettre leur patience à une trop rude épreuve, leur offrit de lever le siége: elles refusèrent, s'estimant déshonorées *si elles abandonnaient une entreprise commencée.* Après vingt-six jours de siége, la garnison, repoussée dans une furieuse sortie qu'elle avait tentée pour incendier les machines des Romains, reçut de Vercingétorigh l'ordre d'évacuer la place et de se retirer la nuit par les marais. Les femmes de la ville, épouvantées de l'idée qu'on allait livrer Avarike à la merci de l'ennemi, avertirent les Romains par d'horribles clameurs, et il fallut renoncer au départ. Le lendemain, à la faveur d'une pluie violente durant laquelle les assiégés se relâchèrent un peu de leur vigilance, les Romains escaladèrent les remparts et les tours, et s'emparèrent de l'enceinte de la ville. La garnison et la population entière, femmes, enfants, vieillards, furent passés au fil de l'épée: sur quarante mille personnes, huit cents seulement parvinrent à rejoindre Vercingétorigh.

Les munitions trouvées dans Avarike rendirent inutile la perte de tant d'autres villes et la dévastation systématique du pays. Les légions purent se refaire à loisir de leurs fatigues et attendre le printemps qui approchait.

Les Gaulois néanmoins ne tombèrent pas dans le découragement, comme il leur était assez ordinaire après un grand revers: Vercingétorigh avait acquis sur eux un ascendant qui donne une haute idée de son génie; ces hommes indociles, turbulents, ennemis du travail, n'étaient plus reconnaissables; ils apprenaient à s'endurcir aux mêmes labeurs que les légionnaires; ils imitaient les camps retranchés et les machines de guerre des Romains.

Le but de Vercingétorigh, en ce moment, était de réunir sous les étendards de la fédération les peuples encore immobiles, comme les Belges, ou encore alliés des Romains, comme les Édues. Les Aquitains s'étaient déclarés, et avaient envoyé de la cavalerie au généralissime. Les Édues, agités par des querelles intestines, relatives à l'élection de leur *vergobreith* ou premier magistrat, ne prenaient point part à la guerre. César se rendit chez eux, convoqua les deux prétendants et le sénat éduen à *Decetia* (Decise-sur-Loire), décida en faveur de Convictolitan, candidat choisi par les druides, et se fit promettre le prompt envoi de toute la cavalerie éduenne et de dix mille fantassins; puis il alla retrouver son armée, donna quatre légions à T. Labiénus, pour dompter les Sénons et les Parises et contenir la Belgique, et se dirigea en personne, avec les six autres légions, contre la grande Gergovie, la Gergovie des Arvernes. Il franchit l'Allier (*Elaver*), en dérobant sa marche à Vercingétorigh, mais il ne put devancer le général gaulois, qu'il trouva déjà établi sur la montagne même de Gergovie, protégeant cette ville de ses nombreux bataillons. Le camp gaulois, partagé en autant de quartiers qu'il renfermait de nations, couvrait tous les mamelons de la montagne, dont la crête, élevée de douze cents pas au-dessus du niveau de la plaine, était couronnée par les murs de Gergovie, et offrait de toutes part un aspect imposant et terrible (*speciem horribilem præbebat*).

César campa dans la plaine (l'extrémité de la Limagne), où chaque jour les cavaliers et les archers gaulois vinrent escarmoucher contre les Romains.

Les deux partis, cependant, tournaient les yeux avec anxiété vers les Édues; la détermination de ce peuple pouvait avoir beaucoup d'influence sur le sort de la guerre.

Le corps d'armée, promis à César, était parti de Bibracte ; mais Vercingétorigh en attendait l'approche avec plus d'espoir que de crainte. La cavalerie arriva au camp romain : l'infanterie suivait à quelque distance ; son commandant Litavic l'arrête à dix lieues de Gergovie, et lui déclare que la cavalerie vient d'être massacrée en trahison par les Romains, sous prétexte d'intelligences avec les Arvernes. Aussitôt les milices éduennes se jettent sur les Romains qui se trouvent parmi elles, et les égorgent, puis se disposent à joindre Vercingétorigh.

César, averti à temps, sort de ses lignes la nuit avec quatre légions et les principaux Édues arrivés au camp : il court au-devant de l'infanterie éduenne, et lui montre sains et saufs Eporédorigh et Virdumar, chefs de la cavalerie dont Litavic avait annoncé le massacre. A cette vue, les fantassins stupéfaits demandent grâce, et suivent docilement César, à l'exception de Litavic et son clan, qui s'enfuient à Gergovie. Le vergobreith Convictolitan, bien qu'il dût sa dignité à César, avait organisé tout le complot avec Litavic et d'autres jeunes chefs. Le mauvais succès de cette tentative fit cesser les mouvements violents qui éclataient déjà contre les Romains à *Cabillonn* [1], (Chalon-sur-Saône), et dans tout le pays des Édues.

César avait regagné fort à propos son camp, assailli avec fureur par Vercingétorigh durant son absence. Sans la promptitude de son retour, il n'eût probablement retrouvé que les cadavres de deux légions qu'il y avait laissées. César reprit l'offensive.

Les Romains, d'abord campés dans la plaine, avaient enlevé aux Gaulois, par un coup de main nocturne, une

[1] Mâcon (*Matisco*) existait aussi déjà.

des collines qui touchaient aux dernières pentes du mont de Gergovie, et y avaient formé un second camp, joint au premier par deux tranchées de douze pieds de profondeur. Une autre colline dominait la route qui conduisait au revers opposé de la montagne : Vercingétorigh craignit que l'ennemi ne l'occupât aussi, et se hâta d'employer la plus grande partie de son armée à y construire des retranchements.

César s'aperçut que, durant ces travaux, les quartiers de Vercingétorigh étaient faiblement gardés; aussitôt, dirigeant une fausse attaque contre les travailleurs, il fit passer en secret toutes les légions dans son second camp, et attaqua les quartiers gaulois, qui furent forcés en un instant. Une affreuse consternation se répandit dans Gergovie, lorsque les habitants virent les Romains au pied de leurs murailles : déjà ceux-ci escaladaient les remparts, aux cris lamentables des femmes et des enfants, qui jétaient de l'or et des objets précieux aux assaillants, et conjuraient *qu'on ne fît point comme à Avarike.* La scène changea bientôt de face. Les bataillons de Vercingétorigh, qui travaillaient aux retranchements de la colline, s'élancent impétueusement au secours de la ville : les mères de famille, tout à l'heure, tendaient aux Romains des mains suppliantes; maintenant, debout sur les murailles, les cheveux épars, elles élèvent leurs enfants dans leurs bras, pour exciter les guerriers à sauver la cité; les plus braves soldats romains sont précipités des remparts; les légions sont repoussées, culbutées du haut de la montagne, menées battant jusque dans la plaine.

L'armée romaine eût été entièrement défaite, sans la fameuse dixième-légion, la favorite de César, qui l'avait placée en corps de réserve et la conduisit lui-même à l'en-

nemi. La *dixième* arrêta l'effort victorieux des Gaulois ; les légions parvinrent à rentrer dans le camp le plus proche. Quarante-six centurions étaient restés sur le champ de bataille.

Les conséquences de cette journée menaçaient d'être terribles : l'invincible César avait enfin essuyé un revers et le prestige de sa fortune semblait près de s'évanouir. Après avoir harangué ses soldats pour ranimer leur confiance en lui et en eux-mêmes, il offrit deux jours de suite la bataille en plaine aux Gaulois : Vercingétorigh ne descendit pas de la montagne.

César n'avait plus d'autre parti à prendre que de rejoindre Labiénus et de concentrer toutes ses forces : il repassa l'Allier, et se replia vers le territoire éduen sans être poursuivi. Vercingétorigh n'était pourtant pas resté inactif, et César fut informé, chemin faisant, que la cavalerie gauloise, conduite par Litavic, était déjà sur les terres des Édues. Les généraux éduens, Eporédorigh et Virdumar, prirent les devants avec leurs troupes, sous prétexte d'aller combattre Litavic. César apprit bientôt que Litavic avait été reçu en triomphe à Bibracte, et que la nation éduenne et ses clients avaient pactisé avec Vercingétorigh, tandis qu'Eporédorigh et Virdumar se saisissaient de *Noviodun* (Nevers), ville éduenne où César avait mis en dépôt une grande partie de ses bagages, ses provisions, le trésor de l'armée, les remontes de la cavalerie et les otages gaulois demeurés en son pouvoir. La garnison et tous les Romains, militaires ou non, qui se trouvaient à Noviodun, furent sabrés et jetés dans la Loire ; puis les Édues brûlèrent eux-mêmes la ville, *comme mal tenable,* et coupèrent tous les ponts de la Loire, espérant que l'ennemi ne pourrait franchir le fleuve grossi par la fonte des neiges, et

serait obligé de rétrograder vers la Province romaine.

Cette barrière eût été insurmontable en effet pour un autre général et pour une autre armée; mais les *Césariens* ne craignaient pas plus les éléments que les hommes : les légionnaires traversèrent la Loire à gué, ayant de l'eau jusqu'aux épaules, et tenant leurs armes élevées au-dessus de leurs têtes; la cavalerie passait en amont pour rompre la force du courant. César gagna rapidement le pays sénonais, afin de rejoindre Labiénus.

Ce lieutenant avait été plus heureux que le proconsul. Les Sénons et les Parises, renforcés par les Aulerkes et d'autres peuples voisins, ayant réuni leurs contingents dans les marais de la Bièvre, au midi de l'île de Lutèce (la *Cité* de Paris), Labiénus, jugeant trop périlleux d'attaquer l'ennemi de front, surprit *Melodun* (Melun), ville sénonaise, passa la Seine, et s'avança vers Lutèce avec ses quatre légions, le long de la rive droite du fleuve. Le brenn des confédérés, Camulogène, vieux guerrier aulerke de grande expérience, brûla Lutèce et ses deux ponts, et s'établit sur la rive gauche de la Seine, en face de l'ennemi. La nouvelle de l'échec de César à Gergovie arriva sur ces entrefaites; les Bellovakes se levaient en masse, et allaient entraîner les autres Belges : la position de Labiénus devenait très-critique. Il s'en tira comme eût pu faire César lui-même : il repassa le fleuve à la faveur d'une nuit orageuse, et s'ouvrit le chemin de la retraite par une victoire, en passant sur le ventre à l'armée de Camulogène. Le vieux héros gaulois mourut les armes à la main avec l'élite de ses guerriers[1]. Le vainqueur put se

[1] Cette bataille dut se livrer sur la rive gauche de la Seine, à quelques milles au-dessus du confluent de ce fleuve avec la Marne, vers Villeneuve-St-Georges.

retirer en sûreté sur Agendike, et opérer sa jonction avec César.

La guerre allait toujours grandissant. La Belgique avait adhéré à la fédération, et une assemblée solennelle des délégués de toute la Gaule se tenait en ce moment à Bibracte : trois nations seulement n'y furent point représentées; les Rèmes et les Lingons avaient refusé de rompre leur alliance avec l'étranger; les Trévires, sans cesse menacés sur le Rhin par les hordes suèves, ne pouvaient prendre part aux événements de l'intérieur. Les Édues réclamèrent la suprématie dans la coalition; mais les autres peuples, d'une voix unanime, confirmèrent le commandement suprême à l'illustre chef des Arvernes. Vercingétorigh revint alors à son premier projet d'attaque simultanée contre la Province et contre la grande armée romaine. Il lança un gros corps d'Édues et de Ségusiens (peuples du Forez, Lyonnais, Beaujolais) vers les frontières des Allobroges, chargea les Cadurkes, les Rutènes, les Gabales, etc., d'assaillir le pays des Helves et des Volkes-Arécomikes, et marcha droit à César avec quatre-vingt mille fantassins et quinze mille cavaliers. Le généralissime ne voulait point de ces levées en masse, si difficiles à nourrir, à conduire et à garder sous les drapeaux : il se proposait d'affamer l'ennemi, et non de livrer une bataille générale.

Les opérations de César prouvèrent qu'il appréciait le génie de son adversaire et la grandeur du péril. Le proconsul attira d'outre-Rhin et prit à sa solde un corps considérable de cavaliers germains (ubiens et autres), leur donna tous les chevaux des officiers, des chevaliers romains, des vétérans (*evocati*), pour remplacer leurs montures endurcies à la fatigue, mais laides, mal faites

et pesantes; puis, avec ses dix légions et ces sauvages auxiliaires, il se replia du pays des Sénons vers la Séquanie, afin de rouvrir ses communications avec le Rhône et la Province.

Vercingétorigh le poursuivit, et l'atteignit sur le territoire des Lingons, avant que les Romains eussent franchi la Saône. Le chef gaulois, ne connaissant point, à ce qu'il semble, l'importance du renfort qu'avait reçu César, crut pouvoir écraser la cavalerie ennemie, et pousser ensuite ses avantages plus loin; il fit jurer à tous ses cavaliers de ne revoir *toit, enfants, parents ni femmes, sans avoir chevauché par deux fois à travers les rangs ennemis,* et lança quinze mille chevaux sur les Romains : dix mille se déployèrent sur les deux flancs de l'armée romaine; cinq mille autres lui barrèrent le passage. Ce fut une sanglante journée! La cavalerie de César, malgré la féroce valeur des Germains et leur singulière tactique[1], eût été rompue et accablée, si les masses compactes des légions ne se fussent sans cesse portées au secours partout où le combat était le plus vif. La mêlée fut horrible. César, au dire de Plutarque (*Vie de César*), se vit un moment enveloppé par les Arvernes, et laissa son épée entre leurs mains[2].

Enfin les Germains, gagnant le sommet d'une hauteur voisine, se précipitèrent avec tant de violence sur une des trois divisions gauloises, qu'ils la culbutèrent, et la poursuivirent jusqu'à l'endroit où Vercingétorigh s'était arrêté

[1] A chaque cavalier germain était attaché un fantassin robuste et agile, qui le défendait et en était défendu, chargeait avec lui en se suspendant à la crinière de son cheval, et se glissait entre les chevaux ennemis pour les éventrer et renverser les cavaliers.

[2] Longtemps après, César retrouva cette épée suspendue en guise de trophée dans un temple des Arvernes ; il sourit, et, comme ses amis la voulaient enlever de ce lieu : — Laissez-là, dit-il, elle est sacrée. (Plutarque, *Vie de J. César*.)

avec son infanterie. A cette vue, les deux autres gros escadrons, craignant d'être enveloppés, se mirent à fuir à vau-de-route. Il ne fut plus possible d'arrêter cette panique, et Vercingétorigh, qui avait mis toutes ses espérances dans sa brillante cavalerie, battit en retraite vers Alésia, chef-lieu du petit pays des Mandubes (Auxois), antique cité qui passait pour avoir été fondée par les Phéniciens, et qui était bâtie au sommet d'une haute colline, appelée aujourd'hui le *Mont-Auxois* (à trois lieues de Semur). Le général gaulois assit son camp sur le versant oriental de la montagne.

César parut le lendemain : la situation respective de la place et des deux armées était analogue à celle du siége de Gergovie.

César n'était pas homme à retomber deux fois dans une même faute : il s'abstint de toute attaque de vive force contre un ennemi égal en nombre et supérieur par sa position ; mais il conçut le gigantesque projet d'enfermer à la fois la ville et l'armée gauloise dans une circonvallation de onze milles, flanquée de vingt-trois forts.

Vercingétorigh fit faire une sortie à sa cavalerie pour arrêter les effrayants travaux des Romains : les escadrons romains furent d'abord très maltraités ; les Germains rétablirent le combat, mirent les Gaulois en déroute et les chassèrent jusqu'au camp.

« Partez, dit alors Vercingétorigh à ses cavaliers, tandis que les passages ne sont pas encore fermés : retournez chacun dans votre patrie, et appelez aux armes tous les enfants de la Gaule, pour venir me délivrer, moi et mes compagnons. J'ai des vivres pour trente jours. » Il fit ensuite rentrer son infanterie dans la ville, et prit toutes

les mesures nécessaires pour prolonger ses ressources le plus longtemps possible.

Ce cri de détresse fut entendu comme l'avait été l'appel du héros au commencement de la guerre : de la Garonne au Rhin, des Alpes à l'Océan, toutes les nations gallo-kimriques armèrent en hâte pour la délivrance d'Alésia. Il n'y eut pas jusqu'aux malheureux débris des Helvètes, des Nerviens, des Vénètes, qui ne voulussent prendre part au dernier effort de la liberté : Ambiorik l'Eburon parut seul au nom de son peuple égorgé. A cette heure suprême, la Gaule, mutilée, décimée en détail depuis tant d'années, semblait enfin trouver cette unité nationale dont l'absence était la principale cause de ses malheurs ! Elle la trouvait bien tard !

Malgré tous leurs efforts, les confédérés, dont le rendez-vous général avait été assigné sur les terres éduennes, laissèrent passer le terme fixé par Vercingétorigh : la situation de l'armée assiégée devint si cruelle, que l'Arverne Critognat proposa en plein conseil de se nourrir de la chair des hommes *trop âgés pour être utiles à la guerre*. On adopta en gémissant un parti non moins inhumain, celui d'expulser comme bouches inutiles les infortunés habitants d'Alésia, qui expirèrent de faim entre la ville et les lignes romaines sans pouvoir obtenir de l'ennemi des fers et du pain.

La grande armée gauloise, forte de deux cent quarante mille fantassins et huit mille chevaux, et commandée par l'Atrébate Comm [1], les Édues Virdumar et Éporédorigh,

[1] Ce Comm avait été d'abord partisan des Romains, et César, après la soumission de la Belgique, l'avait fait roi des Atrébates et des Morins; mais l'exemple de Vercingétorigh lui parut plus beau à suivre que celui de Cavarin ou de Tasget. On a plusieurs médailles de lui. Du reste, le monnayage n'était point en Gaule l'at-

et l'Arverne Vergasillaun, se déploya enfin sur les collines qui s'élevaient en face du mont d'Alésia.

César ne s'était que trop bien préparé à la recevoir. Les ouvrages des Romains consistaient d'abord dans trois fossés à pic (de quinze à vingt pieds de largeur et de profondeur), dont le premier était à quatre cents pieds du second, et le troisième était baigné par les eaux d'une petite rivière voisine; puis une terrasse et un rempart, garnis d'un parapet crénelé, hérissés de ces pièces de bois fourchues que les Romains appelaient *cerfs* et que nous nommons *chevaux de frise*, fortifiés enfin par des tours, de quatre-vingts pieds en quatre-vingts pieds. César ne s'en contenta pas : en avant du rempart, il fit planter, dans une tranchée de cinq pieds, un quintuple rang de palissades aiguës, puis ouvrir huit rangées de petites fosses recouvertes de ronces et de broussailles pour cacher les pieux acérés qui se dressaient au fond. On ne pouvait arriver jusqu'à ces premières fosses qu'à travers une multitude de *chausse-trappes* ou *aiguillons* fichés en terre. A ces lignes de circonvallation, qui occupaient une étendue de onze milles, correspondaient des lignes de contrevallation absolument semblables sur un développement de quatorze milles (près de cinq lieues). César avait répété contre l'armée de secours ce qu'il avait fait contre Alésia, et ces inconcevables travaux avaient été exécutés dans l'espace de quelques semaines par moins de soixante mille[1] légion-

tribut exclusif de la souveraine puissance; car Litavic et probablement Dumnorigh ont battu monnaie. On croit avoir retrouvé récemment un *Vercingétorigh* en Auvergne : mais cela n'est pas certain, la légende ne portant que le nom incomplet de.... INGÉTORIXS. Revue numism., mai-juin 1837.

[1] Une armée de dix légions au grand complet, avec tous les corps alliés, eût dû présenter une masse de cent-vingt mille combattants; mais la défection des Édues et de presque tous les Gaulois avait bien réduit le nombre des corps auxiliaires, et César n'avait probablement pas quatre-vingt mille soldats, tout compris.

naires, que harcelaient sans cesse les vigoureuses sorties des assiégés. Après un premier choc de cavalerie soutenu avec succès par les Romains et les Germains hors des lignes, un assaut général fut tenté simultanément au milieu de la nuit par Vercingétorigh et par l'armée de secours. Le nombre et la valeur se brisèrent contre les merveilles de la science militaire, et, au point du jour, l'armée auxiliaire se replia sur son camp sans avoir pu pénétrer dans les retranchements romains. Vercingétorigh fut obligé de cesser également l'attaque après avoir comblé le premier fossé.

Plus irrités que découragés, les Gaulois renouvelèrent à la clarté du jour l'assaut qui avait échoué dans les ténèbres. Le général arverne Vergasillaun, parent de Vercingétorigh, avait fait un long détour avec cinquante-cinq mille hommes, l'élite de la grande armée, pour s'emparer d'une colline qui dominait les quartiers romains vers le nord et que son vaste circuit n'avait pas permis d'enfermer dans les lignes. C'était là le côté faible des retranchements, et, de ce point si bien choisi, Vergasillaun commença l'attaque avec fureur, tandis que Vercingétorigh et les assiégés, qui avaient tout vu du haut de la citadelle d'Alésia, se précipitaient contre les lignes de circonvallation, accablant d'une grêle de traits les défenseurs des tours, comblant les fossés de terre et de fascines, coupant le rempart et le parapet avec d'énormes faux.

Si toutes les forces coalisées eussent combattu comme les compagnons de Vercingétorigh et de Vergasillaun, cette terrible journée eût affranchi la Gaule. César, planant d'un poste élevé sur tout le champ de bataille, vit sur deux points ses formidables retranchements forcés, et les Gaulois pénétrant dans l'intérieur des lignes. Deux

corps de troupes fraîches avaient été repoussés successivement par Vercingétorigh. César s'élança en personne contre lui avec sa réserve, le rejeta hors des lignes, puis vola au secours de ses lieutenants, qui pliaient devant Vergasillaun.

La lutte recommence plus acharnée de ce côté, lorsque la cavalerie romaine et germanique, sortant du camp, vient prendre en queue les Gaulois. Ils se rompent, se débandent avec un affreux carnage; Vergasillaun est pris : le chef des Lémovikes (Limousins) est tué; la déroute de ce corps d'armée gagne le reste des troupes confédérées, qui, mal dirigées, peut-être à dessein, par les chefs édues Eporédorigh et Virdumar[1], avaient faiblement secondé l'attaque; bientôt la masse des Gaulois, poursuivie par la cavalerie ennemie, s'enfuit dans toutes les directions et se dissout pour ne plus se rallier. *Toute cette grande armée s'évanouit comme un rêve*, dit Plutarque.

Les infortunés défenseurs d'Alésia, abandonnés sans retour par leurs compatriotes, rentrèrent dans leur cité aux approches de la nuit; nuit d'horreur et de deuil, nuit suprême de l'indépendance gauloise!

Le lendemain, Vercingétorigh assembla ses compagnons, et s'offrit à eux *pour qu'ils satisfissent aux Romains par sa mort, ou le livrassent vivant à César*. Dévoué jusqu'à la fin à sa malheureuse patrie, il espérait que son sang rachèterait celui de ses frères, et suffirait au vainqueur. Les vaincus députèrent vers César pour savoir ses volontés: le proconsul ordonna qu'on lui amenât les chefs, et qu'on lui livrât toutes les armes. Vercingétorigh se revêtit de sa plus belle armure, monta sur son cheval de guerre splen-

[1] Ces deux jeunes Édues avaient disputé le commandement à Vercingétorigh dans l'assemblée de Bibracte, et lui obéissaient *malgré eux*, rapporte César.

didement harnaché, et sortit de la ville, suivi de ses malheureux soldats. César siégeait sur un tribunal élevé entre les retranchements, en avant des quartiers romains : Vercingétorigh fit tourner son cheval en cercle autour du siége de César, puis, sautant à terre, il jeta son casque, son sabre et sa lance aux pieds du proconsul, *et se tut.* (Plutarq.)

Le vainqueur se montra moins grand que le vaincu : César éclata en reproches sur *son amitié trahie, sur ses bienfaits méprisés ;* (Dion Cassius, l. XL), puis il livra le héros de la Gaule aux liens des licteurs ; Vercingétorigh fut réservé aux pompes outrageantes du *triomphe*, qu'il attendit six années entières dans les cachots de Rome.

César garda vingt mille prisonniers édues et arvernes, et donna tous les autres captifs comme *butin* (*præda*) à ses soldats : chaque Romain eut un esclave gaulois pour sa part. La liberté des prisonniers édues et arvernes fut le prix de la soumission de ces deux peuples : le magnanime dévouement de Vercingétorigh ne fut pas du moins perdu pour les siens ; cette grande victime expiatoire sauva l'Arvernie des vengeances romaines [1].

(51 av. J.-C.) La guerre des Gaules n'était pas encore finie, bien qu'en ce moment Rome remerciât les dieux de la conquête des Gaules, par *vingt jours d'actions de grâces.* La confédération, tranchée par le glaive romain, tenta encore de rapprocher ses tronçons saignants et mutilés : durant l'hiver qui suivit la catastrophe d'Alésia, César saccagea cruellement le territoire des Bituriges et des Carnutes, sans que ces derniers se résignassent à demander merci, et, avant le retour du printemps, il fut

[1] Sur toute cette campagne, voy. César, l. VII.

obligé d'entamer une nouvelle campagne contre les Bellovakes.

Ce peuple orgueilleux, qui avait refusé son contingent à la grande armée, et qui se prétendait assez fort pour faire la guerre, lui seul, aux Romains, s'était mis à la tête d'une nouvelle coalition kimro-belge, et une nombreuse armée de Bellovakes, d'Ambiens, d'Aulerkes, de Calètes, de Vélocasses, d'Atrébates, attendait l'ennemi sous le commandement du Bellovake Corrée et de l'Atrébate Comm. Retranchés dans une forte position, au milieu des marais, les généraux belges tinrent longtemps en échec sept légions romaines et les corps auxiliaires fournis à César par les peuples alliés ou soumis : ils remportèrent même quelques avantages et punirent les Rèmes du dévouement opiniâtre que cette nation témoignait aux oppresseurs de la Gaule ; la cavalerie rémoise fut attirée dans une embuscade, et taillée en pièces avec son chef Vertiske, premier magistrat des Rèmes, vieux guerrier qui n'avait pas voulu renoncer au commandement, bien qu'il pût à peine se tenir à cheval. Mais la mort de Vertiske ne fut que trop vengée : le brave chef des Bellovakes, Corrée, ayant quitté son camp avec sept mille hommes d'élite pour surprendre les fourrageurs romains, fut surpris lui-même, et enveloppé par toute l'armée ennemie ; sa vaillante troupe fut écrasée après un combat terrible, et il se fit tuer sur la place, sans vouloir ni se rendre ni chercher son salut dans la fuite.

De même que Vercingétorigh, Corrée avait poussé son peuple à l'insurrection, malgré les nobles et les riches : la mort de ce héros fit tomber les armes des mains des Bellovakes. César avait trop de hâte d'achever la victoire, pour réduire au désespoir les vaincus : il se contenta d'exiger de

naires, que harcelaient sans cesse les vigoureuses sorties des assiégés. Après un premier choc de cavalerie soutenu avec succès par les Romains et les Germains hors des lignes, un assaut général fut tenté simultanément au milieu de la nuit par Vercingétorigh et par l'armée de secours. Le nombre et la valeur se brisèrent contre les merveilles de la science militaire, et, au point du jour, l'armée auxiliaire se replia sur son camp sans avoir pu pénétrer dans les retranchements romains. Vercingétorigh fut obligé de cesser également l'attaque après avoir comblé le premier fossé.

Plus irrités que découragés, les Gaulois renouvelèrent à la clarté du jour l'assaut qui avait échoué dans les ténèbres. Le général arverne Vergasillaun, parent de Vercingétorigh, avait fait un long détour avec cinquante-cinq mille hommes, l'élite de la grande armée, pour s'emparer d'une colline qui dominait les quartiers romains vers le nord et que son vaste circuit n'avait pas permis d'enfermer dans les lignes. C'était là le côté faible des retranchements, et, de ce point si bien choisi, Vergasillaun commença l'attaque avec fureur, tandis que Vercingétorigh et les assiégés, qui avaient tout vu du haut de la citadelle d'Alésia, se précipitaient contre les lignes de circonvallation, accablant d'une grêle de traits les défenseurs des tours, comblant les fossés de terre et de fascines, coupant le rempart et le parapet avec d'énormes faux.

Si toutes les forces coalisées eussent combattu comme les compagnons de Vercingétorigh et de Vergasillaun, cette terrible journée eût affranchi la Gaule. César, planant d'un poste élevé sur tout le champ de bataille, vit sur deux points ses formidables retranchements forcés, et les Gaulois pénétrant dans l'intérieur des lignes. Deux

corps de troupes fraîches avaient été repoussés successivement par Vercingétorigh. César s'élança en personne contre lui avec sa réserve, le rejeta hors des lignes, puis vola au secours de ses lieutenants, qui pliaient devant Vergasillaun.

La lutte recommence plus acharnée de ce côté, lorsque la cavalerie romaine et germanique, sortant du camp, vient prendre en queue les Gaulois. Ils se rompent, se débandent avec un affreux carnage ; Vergasillaun est pris : le chef des Lémovikes (Limousins) est tué ; la déroute de ce corps d'armée gagne le reste des troupes confédérées, qui, mal dirigées, peut-être à dessein, par les chefs édues Eporédorigh et Virdumar [1], avaient faiblement secondé l'attaque ; bientôt la masse des Gaulois, poursuivie par la cavalerie ennemie, s'enfuit dans toutes les directions et se dissout pour ne plus se rallier. *Toute cette grande armée s'évanouit comme un rêve*, dit Plutarque.

Les infortunés défenseurs d'Alésia, abandonnés sans retour par leurs compatriotes, rentrèrent dans leur cité aux approches de la nuit; nuit d'horreur et de deuil, nuit suprême de l'indépendance gauloise !

Le lendemain, Vercingétorigh assembla ses compagnons, et s'offrit à eux *pour qu'ils satisfissent aux Romains par sa mort, ou le livrassent vivant à César*. Dévoué jusqu'à la fin à sa malheureuse patrie, il espérait que son sang rachèterait celui de ses frères, et suffirait au vainqueur. Les vaincus députèrent vers César pour savoir ses volontés: le proconsul ordonna qu'on lui amenât les chefs, et qu'on lui livrât toutes les armes. Vercingétorigh se revêtit de sa plus belle armure, monta sur son cheval de guerre splen-

[1] Ces deux jeunes Édues avaient disputé le commandement à Vercingétorigh dans l'assemblée de Bibracte, et lui obéissaient *malgré eux*, rapporte César.

naires, que harcelaient sans cesse les vigoureuses sorties des assiégés. Après un premier choc de cavalerie soutenu avec succès par les Romains et les Germains hors des lignes, un assaut général fut tenté simultanément au milieu de la nuit par Vercingétorigh et par l'armée de secours. Le nombre et la valeur se brisèrent contre les merveilles de la science militaire, et, au point du jour, l'armée auxiliaire se replia sur son camp sans avoir pu pénétrer dans les retranchements romains. Vercingétorigh fut obligé de cesser également l'attaque après avoir comblé le premier fossé.

Plus irrités que découragés, les Gaulois renouvelèrent à la clarté du jour l'assaut qui avait échoué dans les ténèbres. Le général arverne Vergasillaun, parent de Vercingétorigh, avait fait un long détour avec cinquante-cinq mille hommes, l'élite de la grande armée, pour s'emparer d'une colline qui dominait les quartiers romains vers le nord et que son vaste circuit n'avait pas permis d'enfermer dans les lignes. C'était là le côté faible des retranchements, et, de ce point si bien choisi, Vergasillaun commença l'attaque avec fureur, tandis que Vercingétorigh et les assiégés, qui avaient tout vu du haut de la citadelle d'Alésia, se précipitaient contre les lignes de circonvallation, accablant d'une grêle de traits les défenseurs des tours, comblant les fossés de terre et de fascines, coupant le rempart et le parapet avec d'énormes faux.

Si toutes les forces coalisées eussent combattu comme les compagnons de Vercingétorigh et de Vergasillaun, cette terrible journée eût affranchi la Gaule. César, planant d'un poste élevé sur tout le champ de bataille, vit sur deux points ses formidables retranchements forcés, et les Gaulois pénétrant dans l'intérieur des lignes. Deux

corps de troupes fraîches avaient été repoussés successivement par Vercingétorigh. César s'élança en personne contre lui avec sa réserve, le rejeta hors des lignes, puis vola au secours de ses lieutenants, qui pliaient devant Vergasillaun.

La lutte recommence plus acharnée de ce côté, lorsque la cavalerie romaine et germanique, sortant du camp, vient prendre en queue les Gaulois. Ils se rompent, se débandent avec un affreux carnage; Vergasillaun est pris: le chef des Lémovikes (Limousins) est tué; la déroute de ce corps d'armée gagne le reste des troupes confédérées, qui, mal dirigées, peut-être à dessein, par les chefs édues Eporédorigh et Virdumar[1], avaient faiblement secondé l'attaque; bientôt la masse des Gaulois, poursuivie par la cavalerie ennemie, s'enfuit dans toutes les directions et se dissout pour ne plus se rallier. *Toute cette grande armée s'évanouit comme un rêve*, dit Plutarque.

Les infortunés défenseurs d'Alésia, abandonnés sans retour par leurs compatriotes, rentrèrent dans leur cité aux approches de la nuit; nuit d'horreur et de deuil, nuit suprême de l'indépendance gauloise!

Le lendemain, Vercingétorigh assembla ses compagnons, et s'offrit à eux *pour qu'ils satisfissent aux Romains par sa mort, ou le livrassent vivant à César*. Dévoué jusqu'à la fin à sa malheureuse patrie, il espérait que son sang rachèterait celui de ses frères, et suffirait au vainqueur. Les vaincus députèrent vers César pour savoir ses volontés: le proconsul ordonna qu'on lui amenât les chefs, et qu'on lui livrât toutes les armes. Vercingétorigh se revêtit de sa plus belle armure, monta sur son cheval de guerre splen-

[1] Ces deux jeunes Édues avaient disputé le commandement à Vercingétorigh dans l'assemblée de Bibracte, et lui obéissaient *malgré eux*, rapporte César.

naires, que harcelaient sans cesse les vigoureuses sorties des assiégés. Après un premier choc de cavalerie soutenu avec succès par les Romains et les Germains hors des lignes, un assaut général fut tenté simultanément au milieu de la nuit par Vercingétorigh et par l'armée de secours. Le nombre et la valeur se brisèrent contre les merveilles de la science militaire, et, au point du jour, l'armée auxiliaire se replia sur son camp sans avoir pu pénétrer dans les retranchements romains. Vercingétorigh fut obligé de cesser également l'attaque après avoir comblé le premier fossé.

Plus irrités que découragés, les Gaulois renouvelèrent à la clarté du jour l'assaut qui avait échoué dans les ténèbres. Le général arverne Vergasillaun, parent de Vercingétorigh, avait fait un long détour avec cinquante-cinq mille hommes, l'élite de la grande armée, pour s'emparer d'une colline qui dominait les quartiers romains vers le nord et que son vaste circuit n'avait pas permis d'enfermer dans les lignes. C'était là le côté faible des retranchements, et, de ce point si bien choisi, Vergasillaun commença l'attaque avec fureur, tandis que Vercingétorigh et les assiégés, qui avaient tout vu du haut de la citadelle d'Alésia, se précipitaient contre les lignes de circonvallation, accablant d'une grêle de traits les défenseurs des tours, comblant les fossés de terre et de fascines, coupant le rempart et le parapet avec d'énormes faux.

Si toutes les forces coalisées eussent combattu comme les compagnons de Vercingétorigh et de Vergasillaun, cette terrible journée eût affranchi la Gaule. César, planant d'un poste élevé sur tout le champ de bataille, vit sur deux points ses formidables retranchements forcés, et les Gaulois pénétrant dans l'intérieur des lignes. Deux

corps de troupes fraîches avaient été repoussés successivement par Vercingétorigh. César s'élança en personne contre lui avec sa réserve, le rejeta hors des lignes, puis vola au secours de ses lieutenants, qui pliaient devant Vergasillaun.

La lutte recommence plus acharnée de ce côté, lorsque la cavalerie romaine et germanique, sortant du camp, vient prendre en queue les Gaulois. Ils se rompent, se débandent avec un affreux carnage; Vergasillaun est pris : le chef des Lémovikes (Limousins) est tué; la déroute de ce corps d'armée gagne le reste des troupes confédérées, qui, mal dirigées, peut-être à dessein, par les chefs édues Eporédorigh et Virdumar[1], avaient faiblement secondé l'attaque; bientôt la masse des Gaulois, poursuivie par la cavalerie ennemie, s'enfuit dans toutes les directions et se dissout pour ne plus se rallier. *Toute cette grande armée s'évanouit comme un rêve*, dit Plutarque.

Les infortunés défenseurs d'Alésia, abandonnés sans retour par leurs compatriotes, rentrèrent dans leur cité aux approches de la nuit; nuit d'horreur et de deuil, nuit suprême de l'indépendance gauloise!

Le lendemain, Vercingétorigh assembla ses compagnons, et s'offrit à eux *pour qu'ils satisfissent aux Romains par sa mort, ou le livrassent vivant à César*. Dévoué jusqu'à la fin à sa malheureuse patrie, il espérait que son sang rachèterait celui de ses frères, et suffirait au vainqueur. Les vaincus députèrent vers César pour savoir ses volontés: le proconsul ordonna qu'on lui amenât les chefs, et qu'on lui livrât toutes les armes. Vercingétorigh se revêtit de sa plus belle armure, monta sur son cheval de guerre splen-

[1] Ces deux jeunes Édues avaient disputé le commandement à Vercingétorigh dans l'assemblée de Bibracte, et lui obéissaient *malgré eux*, rapporte César.

naires, que harcelaient sans cesse les vigoureuses sorties des assiégés. Après un premier choc de cavalerie soutenu avec succès par les Romains et les Germains hors des lignes, un assaut général fut tenté simultanément au milieu de la nuit par Vercingétorigh et par l'armée de secours. Le nombre et la valeur se brisèrent contre les merveilles de la science militaire, et, au point du jour, l'armée auxiliaire se replia sur son camp sans avoir pu pénétrer dans les retranchements romains. Vercingétorigh fut obligé de cesser également l'attaque après avoir comblé le premier fossé.

Plus irrités que découragés, les Gaulois renouvelèrent à la clarté du jour l'assaut qui avait échoué dans les ténèbres. Le général arverne Vergasillaun, parent de Vercingétorigh, avait fait un long détour avec cinquante-cinq mille hommes, l'élite de la grande armée, pour s'emparer d'une colline qui dominait les quartiers romains vers le nord et que son vaste circuit n'avait pas permis d'enfermer dans les lignes. C'était là le côté faible des retranchements, et, de ce point si bien choisi, Vergasillaun commença l'attaque avec fureur, tandis que Vercingétorigh et les assiégés, qui avaient tout vu du haut de la citadelle d'Alésia, se précipitaient contre les lignes de circonvallation, accablant d'une grêle de traits les défenseurs des tours, comblant les fossés de terre et de fascines, coupant le rempart et le parapet avec d'énormes faux.

Si toutes les forces coalisées eussent combattu comme les compagnons de Vercingétorigh et de Vergasillaun, cette terrible journée eût affranchi la Gaule. César, planant d'un poste élevé sur tout le champ de bataille, vit sur deux points ses formidables retranchements forcés, et les Gaulois pénétrant dans l'intérieur des lignes. Deux

corps de troupes fraîches avaient été repoussés successivement par Vercingétorigh. César s'élança en personne contre lui avec sa réserve, le rejeta hors des lignes, puis vola au secours de ses lieutenants, qui pliaient devant Vergasillaun.

La lutte recommence plus acharnée de ce côté, lorsque la cavalerie romaine et germanique, sortant du camp, vient prendre en queue les Gaulois. Ils se rompent, se débandent avec un affreux carnage; Vergasillaun est pris : le chef des Lémovikes (Limousins) est tué; la déroute de ce corps d'armée gagne le reste des troupes confédérées, qui, mal dirigées, peut-être à dessein, par les chefs édues Eporédorigh et Virdumar [1], avaient faiblement secondé l'attaque; bientôt la masse des Gaulois, poursuivie par la cavalerie ennemie, s'enfuit dans toutes les directions et se dissout pour ne plus se rallier. *Toute cette grande armée s'évanouit comme un rêve*, dit Plutarque.

Les infortunés défenseurs d'Alésia, abandonnés sans retour par leurs compatriotes, rentrèrent dans leur cité aux approches de la nuit; nuit d'horreur et de deuil, nuit suprême de l'indépendance gauloise!

Le lendemain, Vercingétorigh assembla ses compagnons, et s'offrit à eux *pour qu'ils satisfissent aux Romains par sa mort, ou le livrassent vivant à César*. Dévoué jusqu'à la fin à sa malheureuse patrie, il espérait que son sang rachèterait celui de ses frères, et suffirait au vainqueur. Les vaincus députèrent vers César pour savoir ses volontés: le proconsul ordonna qu'on lui amenât les chefs, et qu'on lui livrât toutes les armes. Vercingétorigh se revêtit de sa plus belle armure, monta sur son cheval de guerre splen-

[1] Ces deux jeunes Édues avaient disputé le commandement à Vercingétorigh dans l'assemblée de Bibracte, et lui obéissaient *malgré eux*, rapporte César.

pereurs, et qui préserva jusqu'à un certain point la monarchie romaine de tomber dans l'avilissement radical des despotismes orientaux. Les provinces romaines furent partagées en *provinces du peuple* et *provinces de l'empereur*. L'empereur (*imperator*), c'est-à-dire le chef militaire de l'état, fut seul *proconsul* ou gouverneur de toutes les provinces *armées*, de toutes les provinces frontières et garnies de troupes, et il les délégua en sous-ordre à des *legati* ou lieutenants impériaux, révocables à sa volonté, et qualifiés seulement de *propréteurs*. Ces officiers, qui portaient le glaive et l'habit de guerre, possédaient l'autorité militaire, administrative et judiciaire, les fonctions financières étant attribuées à des *procurateurs* ou intendants, choisis par l'empereur entre les chevaliers romains, parfois même entre les affranchis impériaux. Les autres provinces, dites *du sénat et du peuple*, étaient gouvernées par des *proconsuls* tirés au sort parmi les sénateurs, et revêtus de tous les pouvoirs, sauf du pouvoir militaire, attribut exclusif de l'empereur ; un *questeur* gérait sous eux les finances, mais avec le contrôle des procurateurs impériaux, qui avaient seuls partout le maniement des *finances du prince*, c'est-à-dire des fonds destinés à l'armée.

La Gaule Transalpine, en l'an 28 avant J.-C., fut rangée entre les *provinces de l'empereur*. L'année suivante, Auguste convoqua dans Narbonne les députés de toutes les nations gauloises. Il fit rédiger dans cette assemblée un dénombrement général, qui servit de base à l'assiette d'impôts beaucoup plus considérables que le faible tribut établi par César, et il y promulgua les importantes mesures par lesquelles il se proposait d'assimiler la Gaule au reste de l'empire, en y effaçant les traces du passé. Les vieilles fédérations, les clientèles de peuple à peuple furent

brisées et morcelées; des divisions administratives purement arbitraires remplacèrent les divisions naturelles de sang et de race. Auguste ne toucha point à la Narbonnaise, suffisamment disciplinée à la domination romaine; mais il partagea la Gaule Chevelue en trois grandes provinces: l'Aquitaine, la *Lugdunaise* (Lyonnaise) et la Belgique. Quatorze nations de la Gaule centrale et occidentale furent associées à l'ancienne Aquitaine pour former la nouvelle province de ce nom, qui embrassa le pays des Arvernes et de tous leurs anciens clients, avec celui des Bituriges, des Lémovikes, des Pictons, des Santons, etc., et s'étendit des Pyrénées à la Loire, et de l'Océan aux Cévennes. La *Lugdunaise* emprunta son nom à une ville nouvelle, fondée par le proconsul Munatius Plancus, en l'année 43 avant J.-C., sur l'emplacement de Lugdun, bourgade ségusienne, dont l'admirable situation au confluent du Rhône et de la Saône n'avait pu échapper aux Romains. Jamais ville ne fit une fortune si rapide que *Lugdunum:* en quinze ans, elle devint d'obscur village cité splendide, métropole d'une vaste province et même de toute la Gaule (*V.* la *Table de Peutinger*), et séjour favori de l'empereur, qui en avait fait une colonie romaine. La province Lugdunaise comprit le territoire des Édues, des Ségusiens, des Sénons, des Parises, des Tricassiens (Troyes), des Meldes, des Carnutes, des Andes, des Turons, et toute l'Armorique, avec les Calètes et les Vélocasses : singulière délimitation, évidemment adoptée pour brouiller toutes les traditions. La vieille Belgique, qui avait perdu quelque terrain vers la Seine inférieure, fut largement augmentée au sud-est : on lui adjoignit l'Helvétie, la Séquanie et le pays des Lingons. Les quatre provinces (compris la Narbonnaise) furent divisées en soixante *cités* (*civitates*), qui avaient chacune

sous leur dépendance plusieurs *pagi* ou cantons. La plupart des petits peuples furent réduits à la condition de simples cantons, subordonnés à la *cité* voisine.

On ne négligea rien pour dénationaliser la Gaule. Des colonies militaires furent semées çà et là dans l'intérieur, afin d'y introduire les mœurs, la langue, le culte de Rome. Auguste savait le druidisme irréconciliable avec la domination étrangère : il ne le proscrivit pas, mais il en interdit l'usage à tout *citoyen romain*, tandis qu'il s'efforçait de faire souhaiter aux Gaulois le titre de citoyen comme la plus haute des récompenses. Il poursuivit la vieille Gaule jusque dans les noms de ses cités, qu'entouraient de respectables superstitions patriotiques, et amena les principales villes gauloises à abdiquer ces vieux et illustres noms pour s'imprimer sur le front le stigmate de la conquête, en se consacrant à César ou à son héritier. Ainsi Bibracte, qui avait déjà pris la qualification de *Julia* sous César, devint *Augustodunum* (Autun); Bratepans, *Cæsaromagus* (Beauvais; si toutefois Cæsaromagus ne fut pas une ville nouvelle, qui détrôna Bratepans); Noviodun fut *Augusta* des Suessons (Soissons); Climberri, *Augusta* des Auskes (Auch). Les capitales des Trévires, des Véromandues, des Turons, des Andes, se nommèrent *Augusta* des Trévires, *Augusta* des Véromandues, *Cæsarodunum*, *Juliomagus ;* l'illustre Gergovie des Arvernes, la patrie de Vercingétorigh, l'unique cité qui eût la gloire de repousser les armes romaines, perdit non-seulement son nom, mais son existence même : une ville nouvelle, *Augustonemetum* (Clermont), fut bâtie à quelque distance, et tous les moyens furent employés pour y attirer les habitants de Gergovie, qui s'éteignit lentement, abandonnée

de son peuple et oublié sur sa montagne solitaire [1].

Cette révolution fondamentale ne s'opéra pas sans résistances : des mouvements violents éclatèrent à plusieurs reprises, dans les diverses parties de la Gaule, surtout en Belgique, chez les Trévires, chez les Morins, etc. : les révoltes belges furent secondées par les irruptions menaçantes des Suèwes ; l'Aquitaine s'insurgea l'année même de l'assemblée de Narbonne ; mais tous les soulèvements furent étouffés sans lutte vraiment sérieuse, quoique la fiscalité romaine semblât bien dure aux Gaulois, qui demandèrent en vain justice à Auguste des exactions inouïes de son procurateur Licinius [2]. Ces exactions ne furent point punies ; mais la présence de l'empereur et de son beau-fils Drusus y mit sans doute un terme, et Auguste, qui ne quitta guère la Gaule et sa cité favorite de Lugdunum (ou Lyon), pendant plusieurs années (de l'an 16 à l'an 10 av. J.-C.), vit son œuvre couronnée par un acte solennel auquel prirent part toutes les nations gauloises : les soixante cités de la Gaule décrétèrent l'érection d'un

[1] Am. Thierry, p. III, c. 1.

[2] Ce Licinius était Gaulois de naissance : pris et fait esclave par César dans la grande guerre, il avait été plus tard affranchi, et s'était élevé à une haute faveur auprès d'Auguste. Devenu procurateur en Gaule, cet affranchi pressura ses compatriotes plus cruellement que n'eût pu faire le pire des chevaliers romains. Comme les impôts se payaient mensuellement, il exigeait des contribuables quatorze mois d'impôts au lieu de douze, prétendant que *décembre*, à cause de son nom, ne devait compter que pour le *dixième*. C'était à son profit, et non à celui de l'empereur, qu'il pillait ainsi la Gaule ; mais, quand il vit qu'Auguste allait le sacrifier aux plaintes des populations, il mena ce prince dans sa maison, et, lui montrant de *grands trésors d'argent et d'or*, et des monceaux d'objets précieux en tout genre : « Voilà, lui dit-il, ce que j'ai amassé pour toi et pour les Romains, de peur que les gens de ce pays ne tournassent contre Rome ces grandes richesses. C'est pour toi que j'ai conservé tout cela ; prends, c'est ton bien. » Un tel argument désarma l'empereur, et les Gaulois perdirent leurs paroles. Dion Cassius, l. LIV.

temple gigantesque dédié à Rome et à César Auguste ; on éleva ce monument près de Lugdunum, au confluent du Rhône et de la Saône, et les noms de soixante cités furent gravés sur l'autel des dieux étrangers, près duquel s'éleva la statue colossale de la Gaule, entourée des statues de ses soixante cités [1]. Le génie de Rome et son représentant remplacèrent ainsi le vieil Hésus au sommet de l'Olympe gaulois ; l'Eduen Vercundaridub, qui avait pris le nom de Caïus Julius, devint le pontife du nouveau temple, et la Gaule, sentant qu'une force surhumaine avait changé ses destinées, se résigna à son joug en divinisant ses maîtres : la fière Gaule ne pouvait s'avouer vaincue que par les dieux (12 av. J.-C.).

[1] Strabon, l. IV. — Tite-Live, *Epitome*, l. CXXXVII.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NATIONS ET DES VILLES DE LA GAULE

MENTIONNÉES DANS LE PRÉCÉDENT LIVRE.

A

Auskes (diocèse d'Auch); c'était le principal peuple ibérien d'Aquitaine; *Ausk* ou *Eusk* est la racine du nom *Eusk-ara*, que se donnent les populations basques.

B

Belgique ; tout le pays entre le Rhin, la Seine, la Marne et les Vosges.

Bellovakes; Beauvaisis.

Bibracte; depuis Augustodunum, capitale des Eudes; Autun.

Biterræ; Beziers; ville des Volkes-arécomikes.

Bituriges : { Cubes ; Berri.
Viviskes, Bordelais.

Boïes ; environs de la tête de Buch et Bourbonnais.

Bratepans ; capitale des Bellovakes; suivant les uns, c'est Cæsaromagus ou Beauvais ; suivant les autres, le village de Gratepenche, à quatre lieues d'Amiens.

Burdigala; Bordeaux; capitale des Bituriges-Viviskes.

C

Cabillonn; Châlon-sur-Saône; ville des Eudes.

Cadurkes; Querci.

Calètes; pays de Caux.

Carcaso; Carcassonne.

Carnutes; Beauce, Orléanais et Blaisois.

Carpentoracte; Carpentras; ville cavare.

Caturiges; environs d'Embrun.

Cavares; comtat Venaissin.

Centrons; Tarentaise.

Climberri; capitale des Auskes; depuis, Augusta des Auskes; Auch.

Condruses; Condrotz; environs d'Hui en Liégeois; peuple germain.

Corbilo; capitale des Nannètes; Nantes ou Coiron.

Curiosolites; environs de Saint-Malo.

Curiosopites; Cornouaille.

D

Dariorigh; capitale des Vénètes; Vannes.

Décéates; peuple ligurien, voisin du Var.

Decetia ; Décize en Nivernais; ville éduenne.

Durocortore; capitale des Rèmes; Reims.

E

Éburons; Liégeois; peuple germain (M. Am. Thierry les croit Gaulois; mais le texte de César nous a paru formel).

Édues; la plus grande partie du duché de Bourgogne et le Nivernais.

F

Fossæ-Marianæ; ville massaliote; Foz.

G

Gabales ; Gévaudan.
Genabe ; Orléans, ville carnute.
Geneva ; Genève, ville allobroge.
Gergovie ; capitale des Arvernes ; il n'en reste aucun vestige.
Gergovie ; capitale des Boïes du Bourbonnais ; peut-être Moulins.
Graïocèles ou Garocèles ; habitants des Alpes *graies* ou *craiches*, vers le mont Cenis.

H

Helves ; Vivarais.
Helvètes ; Suisses, moins les Grisons, le Valais et le canton de Bâle.

I

Illiberri ; ville ibérienne ; Elne en Roussillon.
Itius-Portus ; Wissant, dans le Boulonnais.

L

Léman (lac) ; lac de Genève.
Lémovikes ; Limousin.
Leukes ; Toul, Nanci, haute Lorraine.
Limonn ; capitale des Pictons ; Poitiers.
Lingons ; Langrois, avec Dijon et quelques cantons de Lorraine, Champagne et Bourgogne,
Lugdun ; Lyon, bourgade ségusienne, puis colonie romaine.
Lutèce ; chef-lieu des Parises ; Paris.

M

Mandubes ; Auxois.
Matisco ; Mâcon ; ville éduenne.
Médiomatrikes ; Metz et cantons voisins.
Meldes ; Meaux ; partie de la Brie.
Melodun ; Melun ; ville sénonaise.
Menapes ; Brabant et Gueldre.
Morins ; Boulonnais ; Calaisis ; Térouenne ; Saint-Omer ; partie de la West-Flandre.

N

Nannètes ; Nantais.
Narbo ; Narbonne, ville ibérienne, puis colonie romaine.
Némètes ; évêché de Spire ; peuple germain.
Némétocenne ; capitale des Atrébates ; Arras.

NERVIENS ; Hainaut et la plus grande partie de la Flandre ; Cambraisis ; Tournaisis.

NITIOBRIGES ; Agénois.

NOVIODUM des Bituriges ; Neufvi, ou Nouan-le-Fuselier.

Id. des Édues ; Nevers.

Id. des Suessons ; Soissons.

O

OSISMES ; Léonnais et Trégorrois (partie du Finistère et des Côtes-du-Nord).

P

PARISES ; pays de Parisis, s'étendant au nord de la Seine jusqu'entre Louvres et Senlis ; au midi, jusqu'entre Corbeil et Melun.

PÉMANS ; vers le Luxembourg ; peuple germain.

PÉTROCORES ; Périgord.

PICTONS ; Poitou ; l'analogie de ce nom avec celui des *Pictes* d'Écosse, nation gallique, n'est probablement pas fortuite.

R

RAURAKES ; canton de Bâle.

RÉDONS ; comté de Rennes.

RÈMES ; Rémois, Laonnois, Thierrache, Réthelois.

RUTÈNES ; Rouergue.

S

SAMAROBRIVE ; Amiens, ou peut-être Saint-Quentin.

SANTONS ; Saintonge.

SÉGUSIENS ; Forez et Lyonnais.

SÉNONS, diocèses de Sens et d'Auxerre ; Gâtinais, etc.

SÉQUANES ; Franche-Comté.

SOTIATES ; pays de Soz ; partie de l'Armagnac.

SUESSONS ; Soissonnais, avec Noyon, Compiègne, Senlis, etc.

T

TARUSATES ; peuple ibérien des bords de l'Adour.

TECTOSAGES ; haut Languedoc.

TIGURINS ; canton de Zurich et autres cantons du nord-est de la Suisse.

TOLOSA ; capitale des Tectosages ; Toulouse.

TRÉVIRES ; électorat de Trèves.

TRIBOKHES ; Alsace ; peuple germain.

TURONS ; Touraine.

U

UBIENS ; électorat de Cologne, sur les deux rives du Rhin ; peuple germain.

W

V

LIVRE II.

LA GAULE ROMAINE.

DE L'AN 12 AV. J.-C. A L'AN 497 AP. J.-C.

L'ordre nouveau qu'Auguste venait d'établir en Gaule n'avait d'unité que relativement au pouvoir romain, et ne reposait point sur l'égalité de toutes les parties du territoire, mais au contraire sur une hiérarchie de priviléges et de conditions diverses, résultat des événements antérieurs, que la politique impériale se réservait de modifier selon ses intérêts et ses plans. Toutes les *cités* ou nations encore gauloises de mœurs et de coutumes étaient organisées sur une échelle de trois degrés : 1o les *confédérés* ou *alliés* (*fœderati*), qui avaient conservé toutes leurs institutions, ne payaient point de tributs, et ne devaient à l'empereur que le service militaire ; 2o les *libres* ou *autonomes*, se gouvernant eux-mêmes comme les alliés, mais astreints au tribut ; 3o les *sujets*, immédiatement soumis à l'autorité des officiers impériaux. Les nations alliées étaient : les Massaliotes ; les Voconces, qui avaient deux chefs-lieux, *Vasio* (Vaisons) et *Lucus-Augusti* (*le bois sacré d'Auguste ;* Luc, près Die) ; les Edues, toujours qualifiés de frères du peuple romain ; les Carnutes, dont les vainqueurs semblaient avoir respecté les grands souvenirs et l'opiniâtre courage ; les Rèmes et les Lingons. Au rang des *autonomes* figuraient les Nerviens, si déchus de leur population et de

leur puissance; les Suessons; les Silvanectes (pays de Senlis), ancien canton suesson érigé en cité; les Leukes, les Trévires, les Meldes, les Ségusiens, les Santons, les Bituriges Cubes et Viviskes, enfin les célèbres et malheureux Arvernes. Le reste des peuples de la Belgique, de la Lugdunaise et de l'Aquitaine, étaient réduits à la condition de *sujets provinciaux*, un peu moins dure, il est vrai, sous le gouvernement impérial que sous le régime antérieur. Mais, dans la Province Narbonnaise, au-dessus de ce triple degré, s'élevait une autre hiérarchie, celle des cités *italianisées*, si l'on peut s'exprimer ainsi; c'étaient les colonies romaines et les colonies de droit *latin*; les citoyens de *Lugdunum*, de Narbonne, de *Biterræ* (Beziers), de *Forum-Julii* (Fréjus), d'*Arausio* (Orange), d'*Arelate* ou Arles, étaient les seuls, sous Auguste, qui jouissent pleinement du droit colonial et eussent qualité pour aller voter dans les comices du peuple romain; mais cet avantage, illusoire depuis l'établissement de la monarchie, était à peu près l'unique distinction qui séparât les colonies *romaines* des colonies *latines*, ainsi appelées parce qu'elles possédaient la constitution municipale attribuée jadis aux villes du Latium avant l'assimilation complète des Latins aux Romains. Aix ou *Eaux-Sextiennes*; *Julia-Valentia* (Valence), ville de fondation récente; Toulouse, et peut-être Carcassonne; *Carpento-racte-Julia* (Carpentras), *Cabellio* (Cavaillon), *Nemausus-Augusta* (Nîmes), étaient des colonies de droit latin: Vienne, capitale des Allobroges, et plusieurs villes gauloises et ibéro-liguriennes du midi, *Augusta* des Tricastins (Saint-Paul-Trois-Châteaux), *Augusta* des Auskes (Auch), *Lugdunum* des Convènes (Comminges), *Apta-Julia* (Apt), *Alba-Augusta* (Alps, près Viviers), furent gratifiées du

même privilége sans recevoir de colons italiens dans leur sein. Le droit colonial et les institutions italiennes se répandirent ainsi d'abord presque exclusivement dans l'ancienne Province, mais n'y restèrent pas confinés : il entrait dans les vues des Césars de faire désirer aux peuples gaulois cette transformation comme une précieuse faveur, aussi bien que de faire briguer aux particuliers le titre de citoyen romain comme un objet de haute ambition. Auguste demeura toujours très-avare des droits civiques : lors du recensement général de l'an 28 avant J.-C., les citoyens romains s'étaient trouvés au nombre de 4 millions 163,000. Ce chiffre ne reçut point d'accroissement durant les années suivantes, et n'était même plus que de 4 millions 130,000 quelques mois avant la mort d'Auguste (an 14 ap. J.-C.). Les recrues que le corps des citoyens avait dues à l'empereur, durant cet intervalle, ne compensaient même pas les pertes occasionnées par les causes générales de dépopulation qui menaient déjà sourdement le monde antique. Auguste eût craint de blesser l'orgueil romain en se montrant trop prodigue du droit de cité [1].

Le ministre et le gendre d'Auguste, l'illustre Agrippa, qui fut longtemps lieutenant de l'empereur deçà les Alpes, contribua plus que personne à la rénovation sociale de la Gaule; la facilité avec laquelle s'opéra cette rénovation, au moins dans les villes, prouve assez que l'ancien ordre de choses n'avait plus de bien fortes racines. Les forêts impénétrables furent entamées par la hache, et sillonnées

[1] Pline, l. III-IV. — Strabon, l. IV. — Pomponius-Méla, l. II, c. 5. — Tacite, *Annales*, l. III, c. 40 ; l. XI, c. 25 ; — *Hist.*, l. I, c. 65. — Am. Thierry, part. III, c. 1. — Guizot, *Essais sur l'Histoire de France; Du régime municipal dans l'empire romain.*

par ces indestructibles chaussées dont nous admirons encore aujourd'hui les restes épars dans notre France; sur le *forum* de Lugdunum, de la métropole romaine des Gaules, s'éleva un *milliaire* où aboutirent les routes de l'Italie et d'où partirent quatre grandes voies lancées vers le Rhin, le Détroit-Gallique, l'Océan occidental et les Pyrénées. La plus longue et la plus fameuse de ces chaussées était celle de Lugdunum au Détroit-Gallique, qu'elle atteignait à *Gessoriacum* (Boulogne), ancienne ville des Morins érigée en *cité;* l'autre route maritime gagnait l'Océan par les Cévennes, l'Aquitaine centrale et la Saintonge; le grand chemin des Pyrénées descendait d'abord tout droit au sud vers le littoral massaliote, puis tournait vers l'Espagne le long des plages narbonnaises. De ces quatre voies principales, dont la direction avait été combinée pour leur faire traverser le plus grand nombre de cités possible, se détachaient une multitude de rameaux secondaires, qui devaient établir de faciles et rapides relations entre toutes les parties du pays. Les grandes voies étaient principalement destinées aux services publics et au transport des armées, comme l'indiquaient et leur nom de chaussées ou *levées publiques militaires* (*aggera, strata; estrées*, en vieux français), et les relais de poste toujours prêts aux ordres impériaux, et les *lieux d'étapes* (*mansiones*) disposés pour les légions. Les communications avec l'Italie furent assurées, depuis le Var jusqu'aux Alpes-Pennines (Valais), par la destruction ou la soumission des tribus alpines, chez lesquelles furent établies des colonies romaines [1]; le roi montagnard Cotth (*Cottius*), dernier chef indépendant du haut pays, alla au-devant des désirs de l'empereur, et perça

[1] A Aoste (*Augusta-Prætoria*); à Turin (*Augusta-Taurinorum*); à *Augusta* des Vagiens, ville située dans le diocèse d'Embrun.

lui-même une grand'route à travers les gorges des Alpes, pour obtenir de mourir en paix dans son âpre royaume : ce fut la première route du mont Cenis; les montagnes voisines en gardèrent le nom d'Alpes-Cottiennes [1]. Tandis que les levées construites de main d'homme ouvraient le flanc des collines et se déroulaient au travers des plaines, les fleuves et les rivières, ces *voies* naturelles, qui avaient jadis apporté au cœur de la Gaule les premiers éléments de la civilisation, prêtaient leurs ondes aux milliers de bâtiments qui échangeaient les produits des provinces gauloises entre elles ou avec les productions des autres régions de l'Empire; on naviguait sur la Loire et sur la Meuse avec autant de sécurité que sur le Pô ou sur le Rhône [2].

Le mouvement intellectuel correspondait à ce progrès matériel : de la Province Narbonnaise, il se propagea dans la Gaule centrale, tandis que toutes les études libérales florissaient dans les gymnases de Toulouse, d'Arles, de Vienne. Augustodunum ou Autun devint pour les lettres latines ce qu'était Massalie pour les lettres grecques; tous les enfants des grandes familles gauloises accouraient dans la cité éduenne, s'instruire aux arts, aux lois et aux sciences de Rome. La langue et la littérature latines se répandirent avec une rapidité qu'on ne pourrait s'expliquer, si l'on ne se rappelait que le gallique et le kimrique étaient totalement dépourvus de monuments écrits; la science orale des druides eut trop de désavantage à lutter contre l'invasion des lettres classiques. La prompte victoire du latin, au moins chez les hautes classes, se re-

[1] Strabon, l. IV. — Ammien-Marcellin, l. XV, c. 10. — Bergier, *Hist. des grands chemins de l'Empire romain.*

[2] Dion-Cassius, l. XLIV.

connaît sans peine au changement des noms gaulois : dès le règne de Tibère, on voit tous les personnages importants affublés de noms et prénoms romains par lesquels ils avaient remplacé leurs titres patronymiques de chefs de clans. Les braies et la saie aux couleurs variées furent bientôt la seule différence qui distinguât le noble éduen ou rémois du vieux Romain; car les longs cheveux relevés en crinière touffue et les épaisses moustaches ne tardèrent point à tomber sous le ciseau, qui joua aussi son rôle dans l'œuvre de la civilisation. L'aristocratie gauloise ne se contenta pas d'emprunter les mœurs et la langue des vainqueurs; elle voulut aussi adopter leurs ancêtres, et une prétendue tradition, imaginée par des écrivains latins et favorisée par la politique impériale, obtint grande faveur en Gaule : on raconta gravement que *quelques Troyens, échappés à la fureur des Grecs, s'étaient établis dans la Gaule vide encore,* tandis que d'autres fugitifs de Troie se fixaient dans le Latium avec Énée; et les Arvernes, surtout, *se dirent frères des Latins* [1]. La popularité que l'Énéide attacha au souvenir de Troie contribua sans doute beaucoup à accréditer cette fable.

La physionomie des cités n'avait pas moins changé que celle des hommes qui les habitaient : aux villes de terre et de bois succédaient des villes de pierre et de marbre; de toutes parts s'élevaient comme par enchantement ces forums, ces curies, ces temples, ces thermes, ces cirques, ces amphithéâtres, ces arcs de triomphe, dont les débris attestent encore la main puissante du peuple-roi au sein de nos cités, surtout dans l'ancienne Province Narbonnaise, où les vestiges des Romains sont toujours

[1] Ammien-Marcellin, l. XV. — Lucain, *Pharsale*, l. I, v. 427.

restés si fortement marqués. La Gaule entière se revêtit d'une splendeur monumentale, qui n'a pu être égalée depuis que par la grande architecture catholique du moyen âge.

Cet éclat nouveau, dont les cités se décoraient, annonçait une modification capitale dans la société gauloise : la lutte du clan et de la cité était terminée ; Rome apportait ses principes en Gaule ; les villes étaient tout désormais, les campagnes, rien ; les chefs de tribus se transformaient en sénateurs [1].

La vieille nationalité pourtant n'était pas toute engloutie sous les flots de la civilisation conquérante : elle se réfugiait au cœur du peuple, toujours plus fidèle que les hautes classes aux affections et aux instincts patriotiques et surtout plus rebelle aux innovations importées par l'étranger. Elle trouvait asile, avec la langue et la religion indigènes, parmi les populations des campagnes, principalement dans l'ouest, énergique et inextinguible foyer du druidisme. Le gouvernement romain travaillait avec succès à absorber dans son large et tolérant polythéisme toute la partie extérieure des croyances gauloises : il ouvrait son Panthéon aux dieux de la Gaule, identifiant Teutatès à Mercure, Bélen à Phébus, Ogmi à Hercule, Ardoinna, la déesse des forêts, à Diane, adoptant Hu lui-même sous le nom d'Hésus ; mais le druidisme ne pouvait s'accommoder d'une pareille transaction, ni plier sa haute théogonie aux vagues et puériles superstitions de cette religion officielle de Rome, à laquelle les Romains eux-mêmes ne croyaient plus guère, et qu'ils n'introduisaient en Gaule qu'à cause de son étroite liaison avec

[1] Voyez, dans le *Cours d'histoire moderne* de M. Guizot, le beau morceau sur la suprématie des villes dans le monde romain, 2e leçon, — 15 avril 1828.

toutes leurs institutions civiles et politiques. Le druidisme, si hardiment métaphysique dans ses dogmes, si odieusement barbare dans ses rites, était trop au-dessus du paganisme romain par le fond, trop au-dessous par la forme, pour se pouvoir concilier avec lui. Aussi le sort des deux castes qui avaient naguère dominé la Gaule fut-il bien opposé; l'aristocratie, perdant son indépendance turbulente et guerrière, conserva son rang et ses honneurs à la tête de la société transformée; la caste sacerdotale, au contraire, fut comprimée, dépouillée, traitée en ennemie par le pouvoir romain partout où elle ne s'abjura pas elle-même; ses cruels sacrifices furent proscrits par la politique au nom de l'humanité; ses richesses furent livrées aux colléges des prêtres du polythéisme. Le gouvernement impérial procéda d'abord avec assez de mesure et de lenteur pour ne pas soulever trop violemment l'irritation des masses. On ne peut douter que le peuple ne s'émût profondément des attaques incessantes dirigées contre tout ce qu'il était habitué à révérer; mais sa colère couva longtemps sans explosion redoutable : les habitudes agricoles et pacifiques qui s'introduisaient dans les campagnes, et le désarmement opéré par Auguste dans la plus grande partie du pays, arrêtèrent les conséquences du mécontentement populaire. Les provinces transalpines arrivèrent peu à peu à un calme si rassurant, que les petits corps de milices régulières entretenus par les cités, depuis le désarmement du peuple, furent jugés suffisants pour le maintien de l'ordre, et que l'on ne conserva pas douze cents soldats romains dans l'intérieur de la Gaule[1].

[1] Josèphe, l. II, c. 28.

Mais il y avait huit légions à la frontière; il y avait deux armées entières sur le Rhin [1]!

Là, en effet, était le péril, le seul péril que dussent craindre et l'Empire et la Gaule elle-même, dont les intérêts se trouvaient identifiés à ceux de l'Empire.

Jules-César avait largement reculé les frontières de la civilisation; mais, par delà ces frontières, si larges qu'elles fussent, s'étendait un monde plus vaste encore, un monde ennemi et inconnu : la barbarie se déployait en liberté dans les plaines infinies du Nord et de l'Est, depuis le Rhin jusqu'aux extrémités de la terre, et c'était la plus forte, la plus indomptable des races barbares, la race teutonique, qui servait d'avant-garde à la barbarie contre Rome.

Les Romains apprécièrent nettement leur situation, et, suivant les coutumes que la République avait léguées à l'Empire, ils allèrent fièrement au-devant du danger, et tâchèrent de continuer l'œuvre de César : pour n'avoir plus à craindre la Germanie, ils s'efforcèrent de se l'assimiler ainsi qu'ils avaient fait de la Gaule, et tentèrent sa conquête moins par avidité que par prudence; qu'avaient-ils à prendre aux sauvages de l'Hercynie? Ils essayèrent tous les moyens, la douceur et la violence, la force des armes et l'exemple des mœurs; mais c'était une rude entreprise! La barbarie germanique se tenait arrêtée volontairement à un état social complet dans son infériorité : elle n'était pas indécise et entraînée vers la civilisation comme naguère la Gaule; elle avait conscience d'elle-même et sentait d'où lui venait sa force; César et Tacite s'accordent formellement là-dessus : c'était une barbarie,

[1] Tacite, *Annal.* — *Histor.*, passim.

pour ainsi dire, systématique, et douée d'une certaine grandeur et d'un remarquable instinct de la dignité humaine. La possession commune des eaux, des forêts, des landes, l'exploitation des terres labourables en commun et l'absence complète de propriété foncière individuelle, que César avait signalées chez les Suèwes, et que Tacite, près d'un siècle et demi plus tard, assure exister chez tous les Germains [1], caractérisent suffisamment cette société qui puisait sa force dans sa mobilité et qui craignait surtout de s'attacher au sol ; la proscription du vin, l'extrême difficulté que rencontrait chez les Suèwes l'importation de toute denrée étrangère, n'étaient pas moins significatives, mais furent, il est vrai, beaucoup moins durables ; les besoins et les goûts des hommes du Nord l'emportèrent promptement à cet égard sur leur politique.

Il est presque inutile d'ajouter que des tribus qui changeaient de cantonnements tous les ans ne possédaient point de villes : « Les Germains, dit Tacite, ne veulent pas même d'habitations jointes entre elles ; ils s'établissent isolément çà et là dans les champs, dans les bois, au bord des sources, sans autre loi que leur fantaisie ; chacune des maisons de leurs bourgades est entourée d'un espace vide, et séparée des autres par quelque intervalle. » Ces maisons

[1] Tacite, *de Moribus Germanorum*, § 27.

« On assigne beaucoup de causes diverses à cet usage : la crainte que l'habitude de cultiver toujours le même champ ne fasse perdre le goût de la guerre pour celui de l'agriculture, et que, chacun travaillant à étendre ses limites, les forts ne dépouillent les faibles ; l'appréhension que l'on ne construise des habitations plus commodes pour éviter le froid et le chaud, et que la mollesse ne s'introduise... ; enfin l'on y trouve le moyen de maintenir dans l'ordre la multitude, qui voit que les principaux de la nation ne sont pas mieux partagés que les autres quant aux *biens de la terre* (*opes*). » César, l. VI, c. 22. Peut-être les Germains ne se rendaient-ils pas compte de leurs propres motifs avec autant de précision que le fait César, mais ils en avaient le sentiment ; le reste nous importe peu.

n'étaient que de grandes cabanes en bois ou en terre, couvertes de paille; des grottes naturelles ou des cavernes creusées de main d'homme, et dont ils cachaient l'entrée dans des lieux de difficile accès, leur servaient de magasins, de demeure pendant les grands froids, et de refuge en temps de guerre. Le seul luxe qui distinguât les principales habitations consistait dans un revêtement de terre cuite, sorte de *faïence* à laquelle ils savaient donner un grand lustre et des couleurs variées.

On voit que cette société était fondée sur des principes diamétralement opposés à ceux de la civilisation romaine et italienne : ici, la concentration; là, la dissémination; ici, des *citadins* possédant les champs et les cultivant eux-mêmes autour de la cité (nous ne parlons que de l'Italie primitive); là, des campagnards dédaignant la culture des campagnes, et l'abandonnant à leurs esclaves.

Des peuples sans villes devaient avoir des dieux sans temples. Les Germains, comme les anciens Perses, estimaient attentatoire à la majesté divine d'enfermer les dieux entre des murailles, ou de les représenter sous une forme humaine (ce principe ne paraît pas toutefois avoir été général ni absolu) : leurs temples étaient les retraites les plus sombres des forêts; à ce recueillement, mêlé d'une sorte de terreur vague et mystérieuse, qui s'empare de l'âme humaine sous les dômes impénétrables des forêts, ils croyaient reconnaître la présence des puissances invisibles; et c'étaient dans ces noires sanctuaires que les prêtres germains, de même que les druides gaulois, célébraient les solennités religieuses et les cérémonies de la divination, quelquefois aussi ensanglantées par l'immolation de victimes humaines. Mais les prêtres de la Germanie ne formaient point une caste armée de prétentions

théocratiques et distincte du reste du peuple ; les rois et les autres magistrats prenaient part aux sacrifices et consultaient, avec les prêtres, les *chevaux sacrés*, qui remplissaient, chez les Teutons, le rôle des fameux poulets sacrés à Rome ; le père de famille était prêtre dans sa maison, et les rites divinatoires n'étaient un mystère pour personne. L'influence habituelle et normale des prêtres semble avoir été fort médiocre ; et, si l'indépendance germanique eût pu subir une théocratie quelconque, c'eût été une théocratie de femmes inspirées : le génie mystique des peuples germains croyait voir, dit Tacite, *quelque chose de saint et de providentiel* chez les femmes, et surtout chez les jeunes vierges, à cause de leur sensibilité nerveuse qui les prédispose plus que les hommes aux visions et aux extases. Les prophétesses appelées *fées* ou *elfes* figurèrent avec plus d'éclat encore dans l'histoire des Germains que les druidesses dans les fastes de la Gaule, et le respect qui les environna rejaillit sur leur sexe, dont la condition fut plus digne et moins misérable parmi les Germains que chez la plupart des peuples barbares.

Les croyances des Germains étaient un mélange de traditions nationales symbolisées, avec le culte de la nature et des éléments. César (l. VI, c. 21) rapporte qu'ils adoraient le soleil, la lune, le feu, etc. ; Tacite prétend que, de son temps, ils offraient des victimes humaines et animales à Mercure, à Mars, à Hercule, à Isis, etc. ; on pourrait probablement retrouver, dans ces dieux, Odin, Thor, Fréya, et les autres divinités du Walhalla ; car on ne saurait douter que, dès lors, les dogmes d'Odin, cette farouche religion de la guerre qui résume si bien le génie des anciens Teutons, ne fussent descendus de Scandinavie en Germanie ; mais les dogmes d'Odin n'étaient pas

le fond primitif de la religion germanique. *Hertha, c'est-à-dire la Terre*[1], dit Tacite, est la principale divinité des Suèwes. Les Suèwes étaient eux-mêmes la principale branche de la race teutonique, et tous les Germains, sans honorer aussi spécialement *Hertha*, dont le sanctuaire était dans l'île de Rügen, rattachaient à cette divinité primitive une sorte de Genèse nationale. *Hertha*, la Terre, ou, en d'autres termes, la Nature, mère de toutes choses, engendra *Mann* (l'homme), qui engendra *Teutsch* (le Teuton); *Teutsch* eut trois fils, appelés *Herminn* (le guerrier; *her*, *wehr*, *gher*, la guerre), *Ist* ou *Istev* (l'agile, le coureur; *ist*, d'où hâte), et *Ing* ou *Inghev* (le jeune), desquels sortirent les trois grands rameaux de la race teutonique, à savoir : les *Herminungs* (fils de Herminn); les *Istewungs* (fils d'Istev), et les *Inghewungs* (fils d'Inghev)[2]. Les Herminungs étaient les plus puissants des Teutons; parmi eux dominait la confédération suèwe, subdivisée en Semnungs (*Semnones*), Langobards (Lombards), Angles, Warnes, Hermundures, Markomans (*Mark-mannen, hommes de la*

[1] *Erde*, en allemand moderne.

[2] Voici le passage de Tacite qui renferme cette cosmogonie germanique, mais que nous n'avons pas cru devoir traduire textuellement : « *Celebrant carminibus antiquis Tuistonem* deum, *Terrâ* editum, et filium *Mannum*, originem gentis conditoresque. *Manno* tris filios... è quorum nominibus proximi Oceano *Ingævones*, medii *Hermiones*, cæteri *Istævones* vocentur. » Le mythe primitif est évidemment altéré ici, soit par le temps, soit plutôt par Tacite, qui, faute de savoir le sens des noms *Mann* et *Teutsch*, les aura transposés dans la série généalogique qu'il déroule. *Teutsch*, le Teuton, la race teutonique personnifiée, doit être le fils, et non le père de *Mann*, l'homme, l'humanité. Hertha était analogue à la Dourga des sivaïstes, à l'Isis des Egyptiens; mais la religion élémentaire et barbare des Germains ne distinguait pas, de la Nature, l'Esprit vivifiant, la Force divine, comme faisaient les religions de l'Inde et de l'Egypte.

Ing, *ung*, signifie le *fils*, l'*enfant*, le *jeune* : le *g* final se prononçant faiblement, les Romains le supprimaient en latinisant les noms germaniques; ainsi, de *Istewungen*, Tacite a fait *Istævones*, etc.

marche), Kwads (*Quadi*); et le nom de Herminungs paraît s'être identifié à celui de Suèwe. A la branche suéwique ou herminungienne des Teutons appartenaient, suivant Tacite, les peuples swéo-gothiques (Suédois, Norwégiens, Goths; *Suiones*, *Sitones*, *Gothoni*), qui jadis s'étaient dirigés vers le Nord et avaient enlevé la Scandinavie aux Finois, peuples d'origine mongole[1]. Les Wandales, que mentionne Tacite, pouvaient être aussi Herminungs. Les cent cantons ou tribus suèwes dont parle César, et qui avaient menacé de franchir le Rhin pour soutenir Ariowist, n'étaient probablement qu'une partie de la grande confédération; car les Semnons ou Semnungs des bords de la Baltique comptaient à eux seuls cent tribus au temps de Tacite. Le territoire herminung proprement dit était la Germanie centrale et orientale; mais les Suèwes, comme on l'a vu dans le récit de la *Guerre des Gaules,* avaient tendu depuis quelque temps à l'invasion des contrées occidentales, et harcelé constamment les populations voisines du Rhin.

Les Inghewungs, le moins considérable des trois rameaux teutoniques, occupaient le littoral de la mer du Nord, depuis les bouches du Rhin jusqu'à celles de l'Elbe et à la *Chersonèse Cimbrique,* où vivaient près d'eux quelques tribus de Kimris, restes de la formidable nation qui était allée mourir en Italie sous le glaive de Marius. Les Frisons, entre l'embouchure septentrionale du Rhin et celle de l'Ems, les Chaukes ou plutôt Haukes (*Hawken*), au-dessus de l'Ems, étaient Inghewungs; ces peuples, du moins les Haukes, passaient pour moins batailleurs et moins turbulents que les autres Germains[2]. Les Danois,

[1] On pense que les Finois, Lapons, etc., sont les frères des Huns.

[2] Hawk, en allemand, veut dire *hameçon*, qualification assez convenable à un peuple pêcheur. Nous écrivons *Haukes,* et non *Chaukes,* parce que le *ch* dur, du

dont les anciens rois sont appelés, dans les Sagas, *Inglings* ou fils d'Ing, appartenaient aussi au rameau inghevungien, et il n'est pas certain que Tacite ne se soit pas trompé en rattachant les Scandinaves aux Suèwes.

Mais, des trois branches du grand arbre germanique, la plus intéressante pour nous est celle des Istewungs ou Germains occidentaux, qui bordaient tout le cours du Rhin et touchaient à la Gaule par cent lieues de frontières : les Istewungs sont les aïeux des Franks. Les plus proches du Rhin étaient les Sicambres, les Usipètes et les Tenct-Wares ou Tenctères, si cruellement traités par César, les Bruct-Wares ou Bructères, les Hamaves (*Chamavi*), les Marses, les *Mattiaques;* puis, du Weser à l'Elbe, les Angriwares, les Héruskes (*Cherusci*), les Hattewares ou Hassewares (*Chattuarii*, *Chassuarii*), c'est-à-dire les *hommes de la Hesse*, etc.; et, plus au sud, les Kattes, fantassins nombreux et intrépides, qui peuplaient les vallées et les collines de l'immense *Forêt-Noire* (*Schwarz-Waldt*, l'Hercynie), et s'étendaient jusqu'au Danube.

Tous ces peuples non-seulement se ressemblaient entre eux, mais ressemblaient singulièrement aux Gaulois quant au type physique. C'étaient encore ces grands et larges hommes du Nord, à la peau blanche, aux crins blonds ou rouges, au regard torve jaillissant de prunelles azurées ou verdâtres, à la voix rude et retentissante ; ces guerriers terribles à l'attaque, mais facilement rebutés par les fatigues et les longs travaux, capables de supporter le froid et la faim, mais non la chaleur ni la soif, et fondant au

latin *Chauci*, était destiné à exprimer le son de l'*h* rudement aspirée du tudesque *Hawken :* le *ch* français, n'ayant pas le même son, ne peut être employé au même usage, et doit être remplacé par l'*h* fortement aspirée, toutes les fois qu'il se trouve placé devant une voyelle dans un nom germanique.

soleil comme la neige de leurs climats. Leur costume ne s'éloignait de celui des Gaulois que par sa simplicité grossière : la plupart portaient des saies faites de peaux de bêtes, avec le poil en dehors, et attachées par des épines en guise d'agrafes, et ils allaient les jambes nues, avec des bottines de blaireau aux pieds ; d'autres avaient des pantalons de cuir ou de drap grossier, et de petits manteaux de fourrures qu'ils ôtaient pour marcher au combat la poitrine nue ; les chefs, les *riches*, se distinguaient par des saies de drap bariolé à la mode gauloise, sous lesquels ils revêtaient des justaucorps étroits et collants. Les femmes avaient les bras et le sein découverts, avec des saies sans manches et des chemises ou robes de lin, teintes en couleur de pourpre. On reconnaissait les Suèwes à leurs cheveux relevés et noués au sommet de la tête en crinière de cheval : les chefs prenaient un soin particulier de leur chevelure (*ornatiorem habent*), et la laissaient flotter de toute sa longueur, *pour se rendre non plus beaux et plus aimables à leurs femmes, mais plus formidables d'aspect à leurs ennemis ;* cet usage, comme on le verra plus tard, passa des chefs suèwes aux rois chevelus des tribus de l'ouest. Les Kattes n'avaient pas une physionomie moins farouche que les Suèves : presque tous les jeunes gens, parmi eux, portaient volontairement un anneau de fer en signe de servage, et se laissaient croître la barbe et les cheveux, sans découvrir leur front hérissé, jusqu'à ce qu'ils eussent gagné le nom d'homme libre et payé la dette du sang à leur tribu en tuant un ennemi à la guerre.

Le caractère physique des Germains eût donc permis de les confondre avec les Gaulois, comme le firent quelques auteurs grecs du Bas-Empire, qui qualifièrent les

Germains de *Celtes*[1]; mais leur caractère moral, non moins que leur langue, indiquait une nationalité entièrement distincte de la nationalité gallo-kimrique, bien qu'elle eût pu sortir primitivement de la même souche et se former dans les mêmes régions du haut Orient. Le Gaulois, surtout le Gall de la vieille race, était vif, remuant, ingénieux, loquace, vantard et aussi hardi dans ses paroles que dans ses actions, aimant le merveilleux en fait de croyances, mais le merveilleux extérieur, par cette même vivacité d'imagination qui le rendait ami de l'hyperbole dans ses discours; le Germain, au contraire, lourd, indolent, concentré en lui-même, plus enclin à un mysticisme vague qu'aux croyances nettement formulées, n'avait d'activité qu'en temps de guerre. Durant la paix, le guerrier germain, lorsqu'il ne chassait point, restait des jours entiers immobile devant son foyer, laissant les soins du ménage aux femmes et ceux de l'agriculture aux *serfs;* le jeu ou la table pouvaient seuls l'arracher à sa torpeur, et il passait tour à tour de la plus extrême indolence à la passion la plus désordonnée, jouant avec une telle frénésie, qu'après avoir tout perdu, il risquait parfois, sur un coup de dé, sa liberté après tout le reste; le perdant devenait l'esclave du gagnant! Le goût de la table n'était pas moins immodéré : les banquets se prolongeaient souvent tout le jour et toute la nuit; il est vrai qu'on y traitait de grandes affaires; entre les pots de bière d'orge et les cruches de vin (lorsque le vin eut commencé de franchir les frontières, au grand scandale des vieux Teutons), on contractait des alliances, on s'occupait de l'élection des chefs de guerre, on apaisait les anciennes

[1] Libanius, *oratio III.* — Suidas, *Lexic.*, t. I, p. 265.

querelles et l'on en allumait de nouvelles ; car il était rare qu'un repas se terminât sans qu'on eût fait briller les *scramasax* (couteaux, poignards), et l'on échangeait plus promptement des coups de couteau que des injures.

Ces longs et orageux festins germaniques étaient plus abondants que somptueux : le gibier de leur chasse, la chair de leurs troupeaux, qu'ils aimaient mieux rôtie que bouillie à la manière gauloise, le fromage, la bière forte, en faisaient tous les frais ; les Germains consommaient proportionnellement moins de céréales que les peuples civilisés, et, comme on l'a dit plus haut, méprisaient l'agriculture, *estimant chose lâche et honteuse que d'acquérir par la sueur les fruits qu'on peut ravir au prix du sang.*

Les travaux agricoles étaient donc à peu près exclusivement le partage des *serfs*, appelés en langue teutonique *lites, c'est-à-dire les petits, les moindres personnes* (d'où *little,* en anglais moderne), et provenant des captifs pris par les Germains dans leurs guerres étrangères ou intestines : des tribus gallo-kimriques et slaves avaient été réduites tout entières en *servage* par les Germains. Nous disons *servage* et non point *esclavage*, car il existait entre le *serf* ou *lite* germain et l'*esclave* ou *mancipium* latin une différence très-marquée et très-essentielle à connaître pour se bien rendre compte des origines sociales du moyen âge. Le serf germain n'était point, ainsi que le *mancipium*, une *chose neutre*, un instrument domestique figurant parmi les biens meubles comme le bœuf ou comme la charrue ; c'était un *homme* assujetti à une condition dépendante et misérable, mais enfin c'était un *homme :* il avait une famille, un foyer à lui ; il occupait une cabane avec les siens, labourait, gardait les troupeaux, fabriquait des vêtements ou d'autres objets pour son maître, qui lui

imposait une certaine redevance en blé, en bétail, en étoffes, en fourrures; le serf vivait du surplus de son travail. L'état des serfs germains était comme intermédiaire entre les *mancipia* et ces *colons* ruraux [1], espèce de métayers auxquels les riches Romains donnaient une partie de leurs terres à ferme, et qui se multipliaient dans l'Empire à mesure que décroissait le nombre des petits propriétaires: les *colons* d'abord étaient libres, et l'on ne pouvait exiger d'eux que la redevance annuelle convenue; mais les lois impériales, lors de la décadence de l'Empire, ne les rapprochèrent que trop des serfs germains en les enchaînant à la glèbe.

Tacite vante beaucoup la chasteté et l'hospitalité des Germains : il loue et *les tardives amours des jeunes gens* (*sera juvenum venus*), dont la puberté n'était ni hâtée ni épuisée par ces excès précoces qui énervent les générations, et la fidélité avec laquelle les deux sexes respectaient le lien conjugal, les Germains se contentant généralement d'une seule femme, à l'exception de quelques chefs, polygames par politique plutôt que par volupté. Si Tacite, pour donner une leçon et un exemple à la civilisation corrompue de son temps, n'a pas exagéré la pureté des mœurs barbares (et la dureté des peines qui frappaient l'adultère, ainsi que le caractère grave et sévère des cérémonies nuptiales semblent confirmer son témoignage [2]), on doit

[1] Le changement d'acception du mot *colonus* est bien important à observer. Le *colon* de la République et des premiers temps de l'Empire est un citoyen romain, et le plus ordinairement un vétéran, qui devient propriétaire d'une portion de terre, et membre d'une *cité* nouvelle fondée en pays conquis : le *colon* du Bas-Empire n'est plus qu'un montagnard privé de tous droits municipaux, et travaillant pour le compte du citadin. La seconde acception ne chassa point brusquement l'autre, et toutes deux furent employées concurremment pendant un certain temps.

[2] Le châtiment de la femme adultère était laissé au mari, qui la chassait de la

avouer que les vertus *négatives* des Germains résistèrent mal aux enivrements de la conquête et aux délices du Midi : nos Franks ne brillèrent pas en Gaule sous le rapport de la chasteté.

Quant à l'hospitalité, ils l'exerçaient avec une effusion et une cordialité qui leur furent communes avec les Arabes Bédouins et beaucoup d'autres peuples nomades ou semi-nomades : prodigues du bien d'autrui comme du leur, ils donnaient et demandaient sans mesure ; le peu de développement qu'avait chez eux le sentiment de la propriété explique suffisamment et cette largesse et cette indiscrétion.

L'éducation des fils de tels pères était fort simple, ou plutôt tout à fait nulle : les enfants des hommes libres vivaient pêle-mêle avec ceux des esclaves, courant tout nus parmi les champs, couchant sur la dure ; les faibles en mouraient ; les forts allaient croissant en force et en taille, et ainsi se développaient ces vastes corps et ces robustes membres qu'admiraient tant les Romains ; la fécondité inépuisable des mères avait bien vite réparé la perte de ceux qui succombaient ; dans le monde barbare, les hommes étaient, ainsi que la nature, sans pitié pour le faible !

La seule science qu'on enseignât aux adolescents était le

maison en présence de ses parents, et la traînait, nue et les cheveux rasés, à travers toute la bourgade, en l'accablant de coups, puis l'abandonnait sans qu'elle pût espérer de retrouver un autre époux. *Voy.* Tacite, *de Mor. Ger.*, § 19, et § 18, pour les cérémonies du mariage. C'était le mari et non la femme qui donnait la dot. On la nommait la *Morgane-ghiba*, ou *présent du matin*, parce que le mari l'offrait à sa femme après la nuit des noces : une paire de bœufs accouplés sous le joug, un cheval avec son mors, un bouclier, une *framée*, un glaive, *tels* étaient ces dons symboliques, qui avertissaient la femme qu'elle était associée désormais aux travaux et aux dangers de son époux, sa compagne dans la victoire et dans la défaite, dans la vie et dans la mort. Plus tard, quand les chefs des aventuriers errants furent devenus des conquérants et des monarques, ils donnèrent à leurs femmes des cités et des provinces en *présent du matin*.

maniement des armes, accompagné d'exercices violents et périlleux, comme de sauter nus à travers les épées et les *framées* dressées ; qu'eût fait le faible au milieu de cette terrible gymnastique? Arrivé à l'âge de porter les armes, l'adolescent était reçu solennellement au nombre des guerriers ; un des chefs de la nation, ou bien le père ou l'un des proches du néophyte, lui remettait, en présence de l'assemblée nationale, la demi-pique au fer court et aigu (*framea, pfriem,* aigu), et le bouclier peint de brillantes couleurs. On peut voir dans cet usage germain, qui fut transformé par le temps et par le christianisme, l'origine d'une célèbre institution au moyen âge, la *chevalerie*.

Les cavaliers ne portaient généralement que le bouclier et la *framée* qui s'employait indifféremment pour frapper de près ou de loin, comme une lance ou comme un javelot : les gens de pied avaient en outre des armes de jet qu'ils dardaient à des distances prodigieuses ; les épées, les cuirasses, les cottes de mailles et les casques étaient rares. On a vu plus haut, dans le récit de la *Guerre des Gaules*, que des fantassins d'élite combattaient mêlés aux cavaliers, tactique souvent funeste aux adversaires des Germains ; ces fantassins étaient choisis dans la fleur de la jeunesse ; on les nommait les Cent, parce que chaque canton en fournissait ce nombre.

La guerre décidée, on tirait des bois sacrés les enseignes, les figures d'animaux sauvages que les tribus avaient adoptées pour emblèmes ; puis la nation ou la confédération marchait à l'ennemi en masse, hommes, femmes, enfants (on sent que ceci souffrait toutefois des exceptions) ; arrivée en face de ses adversaires, après les escarmouches de cavalerie, l'infanterie, qui presque toujours faisait la force des Germains, se rangeait en forme de

triangles ou de *coins*, la pointe en avant, les chefs et les gens d'élite à la pointe, chaque tribu faisait un bataillon, chaque famille, une escouade ; et toute l'armée en chœur entonnait le *bardit*, chant de guerre dont le nom est évidemment emprunté aux *bardes* gaulois : chaque guerrier, pour enfler le son de sa voix, portait son bouclier contre ses lèvres, et, de bouche en bouche, rebondissaient les intonations entrecoupées et mugissantes du *bardit*. Alors, les *coins* se précipitaient, heurtaient et trouaient les lignes ennemies ; une armée ainsi rompue au premier choc était perdue, à moins d'une puissante cavalerie qui pût charger en flanc les assaillants et rétablir le combat. Les cris perçants des enfants et des femmes, entassés à l'arrière-garde entre des barricades de chariots, arrivaient jusqu'aux oreilles des guerriers à travers les rugissements de la bataille, et les excitaient, vainqueurs, à poursuivre la victoire, vaincus, à revenir à la charge avec une nouvelle furie.

De même que chez les peuples civilisés, l'abandon du bouclier était une souveraine honte pour le guerrier, et l'abandon des morts ou des blessés, pour l'armée.

La décision de la guerre et de la paix ; l'élection des chefs militaires et des magistrats ; les procès criminels ; les accommodements des querelles entre les particuliers, les familles et les tribus ; la réception des jeunes gens au rang des hommes de guerre ; enfin tous les actes capitaux de la vie sociale avaient pour théâtre, chez presque tous les peuples germains, le *mall* ou assemblée générale de la nation, qui, sauf les cas imprévus, se réunissait à certaines époques annuelles correspondant à la pleine lune ou à son premier quartier. Les *bers*[1] ou hommes

[1] Le mot tudesque *berth* correspond au *ver* gaulois, au *vir* latin, et dérive,

de guerre de tous les cantons se rendaient en armes au *mall;* les prêtres, en imposant silence à la foule, ouvraient l'assemblée, et chacun pouvait prendre la parole selon son âge, son rang, sa gloire militaire ou sa faconde; la multitude repoussait les avis proposés par de longs murmures, ou les agréait en entrechoquant joyeusement ses framées. On prononçait par acclamation sur le sort des coupables : les traîtres et les transfuges étaient pendus à des arbres; les lâches et les gens de mœurs infâmes (*corpore infames*, sans doute les hommes adonnés au vice contre nature) étaient étouffés dans la vase des marais; c'étaient là les crimes que l'on estimait attentatoires à la société. Quant aux meurtres et aux violences, on les considérait comme choses privées : le droit de guerre semblait le droit naturel, aussi bien entre les particuliers qu'entre les nations; le sang payait le sang; chacun était tenu d'épouser les ressentiments de ses proches et de venger les griefs des siens sur l'offenseur ou sur les parents de l'offenseur; en cas d'homicide, au plus proche parent du mort appartenaient *son bien, ses armes et la vengeance*[1]. La société avait cependant compris la nécessité de mettre un frein à ces éternelles réactions : le *mall* national intervenait entre les parties belligérantes, et invitait ou obligeait souvent l'offensé à se contenter d'une amende, qui se payait encore en bétail au temps de Tacite, et qui fut acquittée plus tard en argent; on l'appela le *wehreghild* (l'argent de guerre). Les prêtres n'étaient pas juges comme

comme eux, du *virah* sanskrit. *Burgh*, moins usité, a le même sens : c'est l'homme complet, le *citoyen* des sociétés civilisées, le *guerrier* des sociétés barbares. *Mann* est l'homme en général, l'*homo* latin. *Ware*, qui termine tant de noms de peuples germains, semble n'être qu'une variante de *berth*.

[1] Le texte cité appartient à la *loi des Angles;* mais tous les autres Germains admettaient le même principe.

en Gaule : ils étaient seulement les exécuteurs des vengeances sociales, qu'ils exerçaient au nom du Dieu de la guerre ; eux seuls pouvaient porter la main sur les coupables.

Le *mall* choisissait les magistrats qui rendaient la justice dans les cantons, et qui décidaient les affaires d'une importance trop secondaire pour être déférées à l'assemblée générale. Chaque *graf* ou magistrat cantonnal siégeait assisté de cent *rekin-burghs* ou *riches hommes*, notables élus comme le graf lui-même. Le principe du *jury*, méconnu dans la *cité* romaine, où le pouvoir de juger avait passé du peuple en masse à des magistrats spéciaux, se trouvait ainsi en germe au fond de la barbarie teutonique. Lorsque la guerre était résolue, le mall procédait à l'élection du grand chef militaire, le *herezoghe* ou *heretoghe* (*dux*, en latin), qui devait guider dans les combats le peuple ou la confédération de peuples réunis en assemblée générale; car il y avait des *malls* de ces deux sortes [1]. On proclamait le hérezoghe en le promenant dans tous les rangs debout sur un pavois ou grand bouclier. L'autorité du hérezoghe était fort étendue, mais temporaire et subordonnée à la durée des hostilités; à côté du hérezoghe et au-dessus des grafs s'élevait un autre pouvoir, celui du *koning* (*konong*, *kong*, etc.; suivant les divers dialectes; *rex*, en latin), magistrat viager, qui était comme le graf suprême de toute la nation, de tous les cantons ensemble, qui présidait aux malls, aux sacrifices, et que l'on prenait communément dans certaines familles qu'une vieille illustration ou quelques superstitions nationales investissaient d'une influence héréditaire. La réunion des

[1] Le nom de *mall* s'appliquait du reste à toute espèce d'assemblée politique et judiciaire. On qualifiait de *malls* les assises que tenaient les *grafs* dans les cantons.

dignités de koning et de hérezoghe sur la tête de guerriers heureux devait fonder la royauté franke et en général la royauté teutonique ; mais, au premier siècle de notre ère, la royauté n'existait véritablement pas chez les Germains, et le peu qu'il y avait de force sociale parmi ces hommes passionnés non pour la liberté politique qu'ils ne soupçonnaient même pas, mais pour une indépendance anarchique, appartenait en apparence au mall, à la démocratie armée, et en réalité aux chefs de *trustes* qui dominaient le mall, c'est-à-dire à l'aristocratie de la force et du courage.

Chaque guerrier renommé s'entourait du plus grand nombre possible d'hommes braves et déterminés, qui s'attachaient inviolablement à sa personne, vivaient à sa table et sous son toit, formaient son cortége, sa *maison* pendant la paix, sa garde fidèle pendant la guerre, et, comme les *Saldunes* gallo-aquitains, estimaient chose infâme que de survivre à leur chef tué au combat. On nommait cette vaillante troupe la *truste*, et ses membres, les *fidèles*, les *antrustions*[1]. Le nombre et la valeur des antrustions faisaient de leur patron un homme puissant, un *homme riche* (*rik*), dans le sens primitif de ce mot, dont les variations ont si bien représenté celles de la société même, car la *richesse* territoriale n'existait point alors : on ne connaissait en Germanie que ce genre de *richesse* que le vainqueur peut chasser devant lui par troupeaux ou emporter sur la croupe de son cheval ; le chef n'entretenait point ses dévoués, mais avides compagnons, avec les produits de ses

[1] Le mot de *leudes*, si célèbre dans l'histoire des Franks, paraît avoir eu un caractère plus général que celui d'antrustions, quoiqu'on l'employât souvent dans le même sens. On disait la *leuderie* (*liude*) des Franks, pour la race des Franks ; on n'eût pas dit la *truste* des Franks dans cette acception. Voy. Aug. Thierry, *Lettres sur l'histoire de France*, édition de 1854.

terres ; le butin conquis par leurs exploits et par les siens, les dons volontaires de ses concitoyens ou des nations voisines qui recherchaient son amitié, telles étaient les ressources dont la nature précaire l'excitait impérieusement à chercher sans cesse de nouveaux périls ; si la nation n'était point en guerre, les plus vaillants capitaines s'en allaient au loin courir la fortune avec leurs trustes, et s'associer aux peuples qui avaient en ce moment quelque lutte à soutenir ; le chef de truste devenait parfois à son tour l'antrustion de quelque chef plus puissant que lui, auquel il engageait ses services et ceux de sa bande.

La truste était donc une tribu *factice*, une sorte de tribu dans la tribu, absorbant les éléments les plus énergiques et les plus vivaces de la population, et dominant tout le reste : le pouvoir légal des grafs s'identifiait avec le pouvoir de fait qu'avaient les chefs de trustes, ceux-ci profitant naturellement de leur crédit pour obtenir la dignité de grafs chacun dans son canton, et pour s'entredisputer le titre suprême de hérezoghe. Les élections devaient se faire souvent à coups de scramasax, et le mall, se terminer par d'horribles mêlées. Les faibles éléments d'ordre et de légalité qui s'efforçaient de surgir dans le chaos germanique étaient incessamment submergés par les flots furieux de la barbarie.

Entre les différences radicales qui séparaient la société tudesque de la société romaine, il en est une sur laquelle Tacite n'a point insisté dans son traité *des Mœurs des Germains*, et dont il n'avait pu pressentir les graves conséquences : c'est que les offices domestiques, remplis par des esclaves chez les riches Romains, étaient dans la maison des chefs germains le partage des hommes libres, des guerriers, qui n'y attachaient aucune idée de servilité ; les serfs, disséminés par la campagne, gardaient les trou-

peaux et cultivaient la terre; les *bers*, les antrustions, qui vivaient auprès du chef, prenaient soin, l'un des chevaux de guerre, l'autre des armes; un troisième avait la cave sous sa garde, un quatrième présidait au service de la table, un cinquième versait à boire, etc. Cette coutume survécut à des révolutions immenses, et ne changea que de proportions. Quand les chefs de bandes devinrent de puissants rois, les offices de leur maison devinrent les dignités de leur cour.

Telle était la Germanie primitive, autant du moins que nous pouvons l'entrevoir à travers les récits des historiens romains, surtout de l'immortel Tacite[1]; car la Germanie, pas plus que la Gaule, ne nous a laissé l'histoire de ses origines. Les chants héroïques d'outre-Rhin, les *bardits* teutons, ont disparu comme les poëmes druidiques des Gaulois. Les origines germaniques sont cependant pour nous d'une bien haute importance: la moitié de l'histoire moderne était en germe dans la société tudesque, ainsi que l'autre moitié dans la civilisation romaine.

La lutte des deux mondes romain et teutonique avait commencé aux bords du Rhin, sous des auspices favorables à la cause de la civilisation: Auguste et son fidèle Agrippa travaillèrent, non plus, comme César, à fermer la Gaule aux Germains, mais à faire au contraire d'une

[1] Presque tout le tableau qui précède est tiré du traité *de Moribus Germanorum*, qu'il nous eût fallu citer à chaque ligne. Nous n'avons guère fait que refondre et résumer ce beau livre en l'éclairant et le complétant à l'aide de la linguistique, des travaux modernes sur les origines tudesques, et des monuments de l'histoire des Franks. Voy. Aug. Thierry, *Lettres sur l'histoire de France*, édition de 1834, et *Nouvelles Lettres sur l'histoire de France*, publiées dans la *Revue des deux Mondes*. Voy. aussi M. Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, et *Histoire de la civilisation en France*, sur le caractère général de la société barbare. M. Aug. Thierry a bien voulu nous ouvrir les trésors de son érudition philologique, aussi inépuisable que sa bienveillance.

alors; l'Issel correspondait avec un canal de rivière appelé *Flevo*, qui traversait une partie du pays des Frisons, et qui se déchargeait dans la mer du Nord; Drusus descendit avec une flotte de l'Issel et du Flévo dans la pleine mer, tourna les côtes de la Frise, puis entra dans l'embouchure de l'Ems, et se porta tout à coup au cœur de la Germanie. Malgré la résistance des populations, il pénétra non-seulement jusqu'au Weser, mais jusqu'à l'Elbe, au bord duquel il éleva un trophée comme pour prendre possession des régions teutoniques; il bâtit un fort à Aliso, sur la Lippe (non loin de Paderborn), et la mort interrompit soudain ses succès, au moment où la Germanie entière semblait prête à courber la tête devant lui : il avait construit deux ponts (à Bonn et Mayence) et plus de quarante forteresses sur le Rhin (an 9 av. J.-C.)[1]. Après lui, le général romain Domitius franchit même l'Elbe.

Tibère, frère et successeur de Drusus, marcha sur ses traces : il écrasa les Sicambres, remporta de grands avantages sur les Suèwes occidentaux, et transféra en deçà du Rhin quarante mille Sicambres et Suèwes forcés de se résigner à cette expatriation. Jusqu'alors on n'avait établi en Gaule que des colons volontaires (an 8 av. J.-C.). On croit que ces Sicambres furent appelés depuis Gugherns. La tribu katte des Kaninefats fut soumise et envoyée, vers les bouches du Rhin, retrouver les Bataves, ses frères d'origine (an 4 ap. J.-C.). Durant treize ans, les légions par-

[1] Drusus a laissé des traces ineffaçables de son passage dans les Pays-Bas; les eaux du Rhin, refluant par la *fosse de Drusus* dans l'Issel et de là dans le Flévo, grossirent tellement cette dernière rivière, qu'elle déborda, inonda une partie du pays des Frisons, et forma un lac communiquant avec la mer. Le lac Flévo, très-largement agrandi par la mer au moyen âge, est devenu le Zuyderzée. Voyez le géographe d'Anville.

coururent et fouillèrent dans toutes les directions les forêts du nord sans que les peuples germains tentassent un effort général contre l'étranger qui venait leur extorquer des otages et des tributs, et bouleverser leurs mœurs et leur existence. L'an 5 de notre ère, les Romains tournèrent de nouveau la Germanie par mer, et firent entrer leurs galères dans l'Elbe, que les légions et la flotte remontèrent simultanément par terre et par eau ; Tibère pénétra jusque chez les Langobards (Lombards), peuple suèwe des bords de la Sprée (Brandebourg). Les Suèwes, qui jadis avaient aspiré à la conquête de la Gaule, ne songeaient désormais qu'à s'éloigner le plus possible de ce pays et de ses maîtres, et la masse entière des Herminungs recula vers l'est et le nord-est. Le contre-coup de ce grand mouvement fut fatal au dernier peuple gaulois qui eût conservé quelque ombre de puissance dans les régions transrhénanes : les Boïes, qu'avait épargnés le débordement des Kimro-Teutons, furent assaillis et dépossédés par les Suèwes-Markomans, que dirigeait le fameux Marobod ; la Bohême ne garda des Boïes que leur nom respecté des vainqueurs eux-mêmes (*Boïo-heim*, en tudesque, demeure des Boïes) ; un autre nom, celui de Bavière (*Boïoaria, Boïo-ware*), est le dernier vestige qu'ait laissé dans l'histoire ce vaillant peuple, qui alla s'éteindre apparemment dans les solitudes de l'Hercynie, où il acheva d'être absorbé et assujetti par les Germains [1].

La soumission des Istewungs et des Inghewungs paraissait assurée ; les Suèwes seuls, malgré leur retraite vers l'est, gardaient une attitude imposante, et leur confédération se resserrait autour du Markoman Marobod, qui

[1] Suétone, *Vie d'Auguste*. — *Id. de Tibère*. — Tacite, *de Mor. Germ.*, c. 38 : — Velleius Paterculus, l. 11, c. 108.

visait à fonder une sorte de monarchie militaire parmi les Herminungs. Les Romains n'eussent point tardé à diriger leurs armes contre Marobod, si Tibère n'eût été rappelé de Germanie en Illyrie par le soulèvement des Pannoniens et des Dalmates contre l'Empire. Pendant cette guerre, qui fut sérieuse et nécessita de grands efforts, la lieutenance impériale de Gaule, à laquelle étaient naturellement annexées les affaires d'outre-Rhin, se trouva entre les mains du propréteur Quintilius Varus, homme présomptueux et léger, médiocre politique, et surtout plus habitué à la jurisprudence qu'aux armes. Fidèle à sa mission, il voulut imposer aux Germains les mœurs et les lois romaines : il s'immisçait dans tous leurs démêlés; il mandait les chefs rivaux devant son siége prétorial, les obligeait à emprunter le ministère des avocats, et à plaider entre eux selon les formes judiciaires de Rome; il bouleversait violemment toutes les traditions et tous les usages teutoniques. Bien qu'il agît sans ménagements, sans prudence et sans mesure, tout sembla d'abord lui réussir; les Germains venaient d'eux-mêmes soumettre à son arbitrage les différends qu'il avait fait naître ou du moins fomentés; les chefs les plus renommés l'environnaient d'une cour assidue.

Varus, enivré de ses faciles triomphes, croyait son œuvre terminée, et s'imaginait déjà voir la Germanie gouvernée comme la Gaule par les *édits du préteur*, lorsqu'il fut informé que des dissensions violentes éclataient entre les populations des bords du Weser. Il se mit aussitôt en marche avec trois légions (environ trente-six mille soldats), persuadé que sa présence suffirait pour concilier les partis et les dominer les uns par les autres, et projetant sans doute de pénétrer ensuite chez les Suèwes. Il ne passa

point le Weser : arrivé dans la forêt du *Mont-de-Teutsch* (*Teutschberg*, Dethmold en Westphalie, entre Paderborn et Lemgow), lieu sacré en Germanie ainsi que la forêt des Carnutes en Gaule, il fut cerné et attaqué à l'improviste par les Istewungs confédérés sous le hérezoghe héruske Arminn (ou Irminn, *Arminius*), qui avait contribué plus que personne à attirer Varus dans le piége. Arminn avait servi dans les armées romaines, et accepté le titre de citoyen romain. Le valeur des barbares acheva ce qu'avait commencé leur astuce : l'armée romaine fut anéantie; Varus blessé se tua de sa propre main, pour se dérober aux outrages d'un vainqueur implacable; tous les tribuns et les centurions échappés au carnage furent immolés sur les autels de Teutsch, dont les Romains avaient profané le sanctuaire. Les avocats, les juristes qui accompagnaient partout Varus, et qui substituaient leur jurisprudence hérissée d'arguties à la simple procédure des rekinburgs, furent massacrés ou mutilés avec des raffinements de cruauté qui dénotaient une bien profonde haine. « Cesse de siffler maintenant, vipère maudite! » s'écria le sacrificateur de Teutsch en coupant la langue à l'un des avocats romains (9 ap. J.-C.)[1].

Cette nouvelle accabla Auguste : dans sa frayeur, il chassa de Rome non-seulement les Germains, mais les Gaulois, qui s'y trouvaient comme voyageurs, marchands ou soldats, et ordonna la levée de tous les citoyens au dessous de trente-cinq ans. Il savait combien de passions mal éteintes et de souvenirs vivaces encore fermentaient dans la Gaule contre ses réformes, et il tremblait que les populations gauloises ne s'insurgeassent et ne s'unissent

[1] Tacite, *Annal.*, l. I, c. 60, 61, 62.

aux Germains. La Gaule toutefois ne remua point; Tibère, envoyé à la hâte avec de grandes forces, raffermit les partisans de l'Empire, et contint les opinions hostiles. Auguste s'était trompé sur l'imminence, mais non sur la grandeur du péril que révélait la catastrophe de Teutschberg : l'Empire avait peu de chose à craindre dans le présent, mais l'avenir était menaçant et sombre. La barbarie teutonique venait de dévoiler son véritable caractère, son invincible opiniâtreté, qui promettait à Rome une lutte éternelle.

Outre les trois légions exterminées avec Varus, deux autres se trouvaient alors dans l'intérieur de la Germanie : elles parvinrent à regagner le Rhin, ainsi que la garnison du fort d'Aliso sur la Lippe, et l'évacuation de la Germanie trans-rhénane fut le seul résultat immédiat de la défaite des Romains. Les vainqueurs n'essayèrent pas de forcer le passage du Rhin, défendu par Tibère, et celui-ci, trois ans après la bataille de Teutschberg, ressaisit même l'offensive par une excursion au delà du grand fleuve. La mort d'Auguste ayant, sur ces entrefaites, appelé Tibère à l'Empire (14 ans ap. J.-C.), son neveu Germanicus, fils de Drusus, qui avait reçu le commandement de la Gaule et de l'armée du Rhin [1], ne pensa plus qu'à venger Varus et à effacer l'affront des armes romaines. Il eut d'abord toutefois à dompter ses propres soldats avant d'essayer de dompter ses adversaires : l'Empire, à peine constitué, se voyait déjà entre les deux dangers, extérieur et intérieur, qui ne cessèrent jamais de troubler son orageuse existence, à savoir : les agres-

[1] Quand nous parlons du gouvernement de le Gaule, on doit en excepter la Province Narbonnaise ; Auguste avait rendu l'*ancienne Province* au sénat ; elle était gouvernée par un proconsul.

sions barbares au dehors, et les révoltes militaires au dedans. La vieille *plèbe* romaine, qui rentrait sous ses toits et retournait à ses sillons après chaque campagne, avait disparu depuis longtemps, laissant son nom à la multitude sans cohérence et sans nationalité qui peuplait la Rome impériale, et sa gloire aux armées permanentes qui avaient remplacé les citoyens-soldats. Si quelque chose était encore digne du nom de peuple romain, c'étaient les légions [1] : elles le sentaient; elles savaient aussi qu'elles seules avaient fondé l'Empire malgré les grands et les riches de Rome, et, à ce double titre, elles nourrissaient une haute opinion de leurs forces et de leurs droits. La position des soldats cependant n'était point heureuse : au milieu d'une civilisation enivrée de faste et de volupté, eux seuls étaient astreints à de grandes privations, à une existence austère et sobre, à de rudes et continuels exercices; les légions du Rhin, cantonnées dans des quartiers éloignés des cités, et sans cesse occupées à guerroyer sous un ciel inclément contre des peuplades à demi sauvages, croyaient surtout avoir à se plaindre de leur sort. Il était dur en effet de consumer de la sorte les trois quarts de sa vie pour gagner les faibles avantages de la vétérance; passe encore quand les larges confiscations de Sylla ou des triumvirs récompensaient les services du vétéran ! Le légionnaire se prenait à regretter le bon temps des guerres civiles. La solde, de dix as ou six sous trois deniers par jour, assise par Auguste (au rapport de Dion-Cassius) sur l'impôt du vingtième qui frappait les successions collatérales et les legs testamentaires, était insuffisante en raison de la cherté des denrées toujours croissante

[1] Les légions étaient formées exclusivement d'hommes investis du droit de *cité romaine*, ce qui subsista jusqu'à Caracalla.

dans cette société sans industrie libre. Les légionnaires avaient compté qu'Auguste, à l'exemple de César, leur ferait des legs considérables; mais l'avare Tibère ne se hâta pas d'acquitter la dette de son prédécesseur. Le mécontentement des armées éclata par de furieux soulèvements en Pannonie et en Gaule : les quatre légions de la Germanie inférieure, cantonnées sur le territoire des Ubiens, voulurent proclamer Germanicus empereur, à condition qu'il acquitterait les legs d'Auguste, qu'il diminuerait le temps du service, et augmenterait la solde. Germanicus, alors occupé à faire le recensement de la Gaule, se rendit en toute hâte aux quartiers des légions; mais ce fut pour les ramener au devoir et non pour profiter de leur révolte. Ce prince courut risque de la vie et ne rétablit l'ordre qu'au péril de ses jours et au prix de grandes concessions; il fallut doubler le legs d'Auguste aux soldats, et promettre la vétérance après seize ans, le congé plein (*dimissio*), après vingt ans de service [1].

Aussitôt la sédition apaisée, Germanicus mena ses troupes à l'ennemi, et passa le Rhin à la tête d'une armée où figuraient des corps nombreux d'auxiliaires gaulois et de Germains cis-rhénans. Germanicus défit les Usipètes, les Bructères, etc.; saccagea la contrée entre l'Ems et la Lippe, profana le sanctuaire de Tanfana, déesse des forêts, et revint sur le Rhin se préparer à une campagne plus sérieuse pour l'année suivante (15 ap. J.-C.). Le désastre de Varus n'avait point anéanti le parti romain qui avait commencé de se former en Germanie, mais dont les destinées ne devaient point être semblables à celles du parti romain de la Gaule. Séghest, beau-père

[1] Tacite, *Annal.*, l. I.

du grand Arminn, était le rival et l'ennemi de son gendre, et appelait les Romains au bord du Weser. Germanicus ravagea le pays des Kattes, pénétra dans la forêt de Teutschberg, où il retrouva et ensevelit sous un haut *tumulus* les ossements blanchis des trois légions égorgées avec Varus; puis il s'efforça d'attirer Arminn à une action générale. La victoire demeura indécise, et, l'hiver approchant, les Romains furent obligés à une retraite pleine de fatigues et de dangers. La moitié de l'armée eût péri sans le courage et le sang-froid de Cécina, lieutenant de Germanicus. L'année d'après, Germanicus rassembla toutes ses forces de terre et de mer dans l'île des Bataves, et revint à la charge avec une nouvelle ardeur. Les rives du Weser furent rougies par de sanglants combats, où périt Hariowald, chef des auxiliaires bataves. Malgré la valeur et le génie du hérezoghe Arminn, les Istewungs perdirent deux batailles, et Germanicus, aux approches de l'hiver, se rembarqua et revint vers le Rhin sans autre obstacle que les flots et les vents. La gloire de Rome fut vengée; mais les Istewungs restèrent libres, et les Romains ne gardèrent pied au delà du Rhin que sur une étroite lisière où ils avaient bâti quelques forts, et dans le pays des Frisons, où une garnison romaine occupait un château fort qui commandait l'embouchure du lac Flévo dans la mer. Les Frisons et les Haukes étaient demeurés alliés de l'Empire. Tibère, jaloux du renom de Germanicus, et jugeant d'ailleurs la conquête de la Germanie impossible, rappela son neveu pour l'envoyer de Gaule en Syrie. Les propréteurs qui succédèrent à Germanicus se contentèrent de défendre la ligne du Rhin et les environs de l'île des Bataves et du lac Flévo. L'épreuve avait été jugée décisive, et l'Empire cessait déjà

d'inutiles tentatives, espérant que la mobilité qui rendait les Germains insaisissables et indomptables chez eux les empêcherait de réunir leurs forces contre les barrières du monde civilisé[1].

La retraite des Romains n'avait pas rendu la paix à la Germanie : à peine les Istewungs se virent-ils délivrés des attaques de Germanicus, qu'ils entrèrent en lutte avec la puissante ligue suéwique, à la tête de laquelle était placé le Markoman Marobod. Les Héruskes, après la bataille de Teutschberg, avaient envoyé au chef suèwe la tête de Varus en signe d'alliance : mais Marobod, rendant ce lugubre trophée aux Romains, était resté neutre pendant la guerre de Germanie. Arminn l'attaqua audacieusement : les Istewungs triomphèrent des Herminungs, grâce à la défection des Semnungs et des Langobards. L'espèce de monarchie guerrière élevée par Marobod s'écroula rapidement; les Markomans chassèrent eux-mêmes leur roi vaincu, et Marobod alla mourir exilé chez les Romains. Le vainqueur n'eut pas un meilleur sort que le vaincu : Marobod fut renversé du pavois par les Markomans pour avoir perdu sa puissance; Arminn tomba sous les scramasax des Héruskes, parce qu'il était trop puissant. On l'accusa de vouloir perpétuer son commandement militaire, et se faire de général monarque, et le libérateur de la Germanie fut massacré par les siens. Comme Romulus, il fut divinisé par ses meurtriers, et la colonne funéraire d'Arminn (*Irminn-sul*) devint la plus célèbre idole des Teutons occidentaux.

(21 ap. J.-C.) Durant ces luttes intestines des Germains, la Gaule aussi fut en proie à des troubles vio-

[1] Tacite, *Annal.*, l. I, II. — Velleius Paterculus.

lents; les impôts, déjà lourds du temps d'Auguste, s'étaient aggravés sous Tibère. Chaque nouveau recensement amenait un accroissement de charges pour les populations; les particuliers et les cités qui ne pouvaient payer comptant les sommes exigées par le gouvernement impérial étaient obligés de subir la loi des *publicains*, des usuriers romains. Aux emprunts succédaient les poursuites, les expropriations, la ruine des débiteurs. La patience manqua aux victimes de ces exactions. Deux hommes de courage et d'intelligence, issus d'anciennes et illustres familles gauloises, le Trévire Julius Florus et l'Eduen Julius Sacrovir, se mirent à la tête d'une conjuration qui n'aspirait à rien moins qu'à rétablir l'indépendance de la Gaule. Ils pratiquèrent des intelligences dans toutes les cités, et préparèrent avec beaucoup d'habileté leur téméraire entreprise. Les Andecaves et les Turons (Angevins et Tourangeaux) ayant pris les armes prématurément, Florus et Sacrovir eurent la prudence de ne pas se déclarer; et Sacrovir et d'autres grands de la Gaule affiliés au complot marchèrent même avec les détachements romains qui comprimèrent les rebelles. Sacrovir, pour faire connaître, disait-il, *sa vaillance*, combattit au premier rang, la tête découverte. Les Romains apprirent, par le rapport des prisonniers, que le chef éduen avait un tout autre motif, et qu'en montrant son visage il savait bien qu'il n'attirerait pas, mais détournerait les coups de gens avec lesquels il était secrètement d'accord. L'empereur fut averti, et négligea cette dénonciation, chose étrange de la part de l'ombrageux Tibère! Sacrovir et Florus étaient citoyens romains, et portaient tous deux ce nom de *Jules* qui attachait, comme par adoption, certaines familles et certaines cités gauloises à la maison

des Césars. L'empereur ne crut point à leur défection.

Tibère ne tarda pas à être détrompé par la nouvelle de la révolte de Florus chez les Trévires. Florus, après avoir tenté en vain de séduire la cavalerie trévirienne *auxiliaire,* arma son clan, ses débiteurs, ses partisans, et voulut se jeter dans les Ardennes; les légions des haute et basse Germanies lui barrèrent le chemin de la grande forêt, et le Trévire Julius Indus, son compatriote et son ennemi personnel, l'assaillit et le mit en fuite. Florus se tua de sa propre main.

Le mouvement fut plus sérieux chez les Édues : les armées romaines étaient loin, et Sacrovir eut le temps d'organiser l'insurrection. A la tête des cohortes de la cité (espèce de garde bourgeoise), il se saisit d'Augustodunum, distribua des armes fabriquées en secret malgré les édits impériaux, au peuple de la ville et des campagnes voisines; il enrôla tout le monde, depuis les étudiants du gymnase d'Augustodunum, fleur de la jeunesse aristocratique des Gaules, jusqu'aux esclaves gladiateurs qu'on appelait en Gaule les *crupellaires*, c'est-à-dire les *perclus* (*crupach*, impotent), à cause de la massive armure de fer qui les rendait à la fois invulnérables aux coups, et incapables de frapper. Sacrovir eut bientôt quarante mille combattants sous ses ordres : les Séquanes suivirent l'exemple des Édues; les autres cités, sans se déclarer, laissaient leurs citoyens joindre individuellement les insurgés. La renommée, à Rome, faisant le mal bien plus grand qu'il n'était, proclamait que les SOIXANTE-QUATRE cités de la Gaule avaient levé l'étendard, que les Germains s'avançaient pour les soutenir, et que l'Ibérie même chancelait dans sa foi.

La guerre était déjà terminée, pendant que les oisifs de

Rome commentaient sur le forum ces menaçantes nouvelles. Le lieutenant qui commandait l'armée du haut Rhin, C. Silius, entra chez les Séquanes avec deux légions et des corps auxiliaires belges et germains, culbuta en passant les rebelles de la Séquanie, et se dirigea rapidement sur Augustodunum. Sacrovir attendait l'ennemi à douze milles de cette ville. Sur ses quarante mille hommes, huit mille seulement étaient équipés à la manière des légionnaires; il les plaça aux deux ailes, mit au centre les *crupellaires*, et rejeta en arrière la multitude armée d'épieux, de couteaux et de mauvaises piques. Une bataille livrée en plaine avec de pareilles troupes contre les légions était décidée d'avance : les deux ailes furent enfoncées par la cavalerie romaine et auxiliaire; la cohue entassée en seconde ligne se dispersa sans combat; les *crupellaires*, impénétrables aux javelots et aux glaives, furent renversés avec des fourches et pourfendus à coups de hache par les légionnaires. Cette journée prouva combien le peuple en Gaule avait déjà perdu l'habitude des armes! Sacrovir se sauva dans Augustodunum, puis, voyant toute résistance impossible, et craignant d'être livré à Silius, le chef vaincu se retira dans une maison de campagne (*villa*) avec ses plus chers amis; ils incendièrent la *villa*, puis s'entretuèrent. La villa embrasée leur servit de bûcher [1].

(22 à 37.) La défaite des rebelles ne paraît pas avoir été suivie d'une réaction sanglante : Tibère, âme noire et dépravée, mais esprit intelligent, n'entretint point l'agitation des provinces transalpines par des vengeances impolitiques; du moins on n'en trouve aucune trace

[1] Tacite, *Annal.* l. III. — Velleius, l. II.

dans l'histoire. L'inquiétude que de nouvelles irruptions germaniques causèrent sur ces entrefaites à la Gaule dut la rallier au pouvoir impérial, qui sans doute la ménagea davantage; et les relations amicales qui s'établirent entre les armées du Rhin et les peuples belges, ainsi que le progrès croissant des mœurs romaines dans les contrées du centre [1], serrèrent de plus en plus étroitement les nœuds qui unissaient la Gaule à l'Empire. Les Frisons assiégèrent à plusieurs reprises le château Flévo, et s'efforcèrent d'expulser les Romains de leur pays; les peuples istewungs, enorgueillis de leur victoire sur les Suèwes, prirent l'offensive vers le Rhin, et tentèrent de fréquentes incursions au delà de ce fleuve : Gaulois et Romains ne pensèrent plus qu'à la défense commune [2].

La Gaule vit avec plaisir la couronne impériale passer du front de Tibère sur celui du jeune Caïus Caligula, fils du grand Germanicus, né chez les Trévires (suivant Pline), et nourri parmi les populations belges et les légionnaires du Rhin; mais ces dispositions favorables se changèrent bientôt en mépris et en indignation, lorsqu'on eut vu de près le fou furieux qui venait de succéder au froid et dur Tibère. En deux ans, les profusions monstrueuses de Caligula eurent épuisé l'Italie : la Gaule eut son tour. L'empereur franchit les Alpes, sous prétexte de porter la guerre aux Germains et aux Bretons, vit le Rhin et le Détroit-Gallique, et s'en revint comme il était

[1] Quant à la Narbonnaise, elle était aussi romaine que l'Italie; elle fournit, dans le cours de ce siècle, à la littérature latine, une foule de noms célèbres : l'historien Trogus Pompéius, les poëtes Varron et Cornélius Gallus, le romancier Pétrone, le stoïcien Votiénus Montanus, l'orateur Domitius Afer, aussi fameux, à la vérité, par son odieux caractère que par ses grands talents.

[2] Am. Thierry, p. III, c. 1. — Tacite, *Annal.*, l. III. — Suétone, *Vie de Tibère*. — Aurel. Victor, *Epitome*, c. 2.

venu, sans avoir tiré l'épée. Un monument utile, à la vérité, marqua sa visite aux bords de la mer : il fit ériger à Gessoriacum (Boulogne) *une tour très-élevée, au haut de laquelle rayonnaient des feux nocturnes qui signalaient aux navires leur route durant les ténèbres* (Suétone, *Vie de Caïus*, c. 46) [1]; mais ce fut là le seul acte raisonnable de Caligula pendant les deux années qu'il passa en Gaule (39-40 ap. J.-C.). N'ayant pu se procurer assez de prisonniers germains pour orner le triomphe qu'il se destinait à son retour à Rome, il fit enlever des Gaulois de toute condition, les plus grands de taille qu'on put trouver, les força de se rougir les cheveux avec de l'eau de chaux, suivant l'ancienne mode barbare, et d'apprendre à bégayer des mots tudesques, puis les envoya en Italie attendre la cérémonie pompeuse où ils devaient figurer en qualité de captifs germains.

C'était le prélude de folies plus atroces. Caligula resta plusieurs mois à Lugdunum, occupé à dévorer la Gaule, confisquant les propriétés des uns, obligeant les autres d'acheter à un prix exorbitant les biens confisqués, et accompagnant presque toujours ses confiscations d'une sentence de mort; pillant indifféremment citoyens romains, alliés et sujets provinciaux, et prodiguant le fruit de ses rapines en jeux publics à Lugdunum, ou en dons aux armées. Un jour qu'il jouait aux dés, n'ayant plus d'argent, il demande les rôles du recensement de la Gaule, ordonne la mort d'un certain nombre des plus riches contribuables, et, revenant vers ses compagnons de jeu : « Vous vous donnez grand'peine pour gagner quelques drachmes, leur dit-il; moi, d'un seul coup, je viens d'en

[1] La *tour d'Ordre* de Boulogne est située sur l'emplacement de ce phare, et serait ce phare même, suivant Montfaucon.

gagner cent cinquante millions (75 millions de francs)! »

Il s'avisa ensuite d'une autre ressource : ses sœurs ayant trempé dans une conspiration contre lui à Rome, il fit vendre à l'encan sur le forum de Lugdunum leurs meubles, leurs esclaves, etc. Encouragé par le bénéfice qu'il en retira, il se mit à vendre son propre mobilier, qu'il se fit amener de ses palais et de ses *villas*, remplissant lui-même l'office de crieur public et d'huissier priseur, et offrant à tout venant la défroque de César, d'Auguste, d'Antoine et de Germanicus. Les grands de la Gaule se ruinaient en enchères pour éviter la confiscation directe et la mort. Les vieux Romains étaient saisis d'horreur, les Gaulois, de stupéfaction, à la vue de toutes les gloires de Rome ainsi livrées à la dérision par le fils des Césars. Les majestés de l'Olympe n'étaient pas plus respectées que celles de la terre : Caligula, déguisé en Jupiter, s'amusait à rendre des oracles dans le forum de Lugdunum. Un pauvre cordonnier gaulois eut l'audace de rire au nez de Jupiter : Caligula lui cria d'approcher : « Eh bien ! que te semble-t-il de moi? — Tu me sembles, répliqua le Gaulois, *une grande extravagance!* » Jupiter était en veine de magnanimité ce jour-là, et le téméraire cordonnier se retira sain et sauf. L'empereur fut moins clément envers les méchants écrivains : dans un célèbre concours d'éloquence grecque et latine qu'il établit à Lugdunum, il condamna les auteurs qui présenteraient de mauvais ouvrages à effacer leurs écrits avec la langue, si mieux ils n'aimaient recevoir publiquement des férules devant l'autel d'Auguste (au confluent du Rhône et de la Saône), ou bien être plongés dans le Rhône [1].

[1] Suétone, *Vie de Caligula*. — Dion Cassius, l. LIX.

Cet insensé monarque, dont le pouvoir absolu avait tourné la faible tête, ne quitta Lugdunum que pour aller mourir à Rome sous le poignard de Chéréas. Le Viennois Valérius Asiaticus, célèbre par ses talents et ses richesses, fut un des principaux auteurs de la conjuration qui délivra l'Empire de Caligula (41 ap. J.-C.). On connaît la fière réponse de Valérius à la populace romaine et aux prétoriens ameutés, qui demandaient avec menaces le nom du meurtrier de *Caïus : Plût aux dieux que ce fût moi!* s'écria Valérius. Tous se turent. La populace de Rome et les soldats de la garde prétorienne (ou impériale)[1] n'avaient point senti la pesanteur du joug de Caligula, et regrettaient ses fêtes merveilleuses et ses largesses plus merveilleuses encore. La Gaule ne partagea certes pas ces regrets, mais elle eut à s'applaudir de l'opposition des prétoriens aux projets du sénat, qui avait en un moment la velléité de rétablir l'ancienne république aristocratique, et qui se vit contraint, par ses soldats, à proclamer empereur l'oncle du César assassiné et le frère de Germanicus.

C'était ce Claudius, qu'on repoussera comme un tyran stupide si l'on s'arrête aux déclamations des historiens romains, et qu'on révérera comme un ami de l'humanité si l'on ne considère que ses actes politiques tels que les exposent ses détracteurs eux-mêmes. Ses défauts et ses vertus contribuèrent également à lui attirer la haine

[1] Toutes les institutions de l'Empire tiraient leur origine des institutions de la République. Dans les anciennes armées romaines, on appelait cohortes *prétoriennes* les cohortes qui faisaient le service dans le prétoire du consul ou du proconsul commandant l'armée, et qui formaient sa garde. Quand il y eut à Rome un chef suprême des armées, les prétoriens devinrent sa garde permanente, et ne quittèrent plus la capitale que lorsque l'empereur la quittait lui-même. Ils étaient au nombre de dix mille hommes d'élite.

des grands de Rome. Ils lui eussent peut-être pardonné sa rudesse, sa gaucherie, ses infirmités, ses manières grossières et timides à la fois, qui lui donnaient la tournure d'un esclave barbare et affublé de la pourpre ; mais ils ne lui pardonnèrent pas de considérer les esclaves comme des hommes, de protéger leur vie par des lois bienfaisantes contre la cruauté des maîtres, de livrer la direction des affaires publiques à ses affranchis, hommes d'abord très-habiles et très-capables, ni surtout de travailler à faire des sujets provinciaux les égaux des vieux Romains. Les historiens latins, et le grand Tacite lui-même, les yeux sans cesse tournés vers un passé désormais impossible, et absorbés dans leur vieil idéal de patriciat républicain et de nationalité égoïste, n'ont été que les échos des haines aristocratiques contre l'empereur Claudius.

Aucun empereur ne travailla plus énergiquement que Claude à l'unité de l'Empire, et ce fut dans la Gaule, sa terre natale [1], qu'on vit sa politique se déployer avec le plus d'éclat et d'efficacité : tandis qu'il comblait de faveurs les populations gauloises et les enchaînait à l'Empire par ses bienfaits, il proscrivit et s'efforça d'anéantir la caste druidique, et l'alla poursuivre jusque dans ses dernières retraites d'outre-mer ; Claude traita également en ennemis deux classes bien diverses, mais également hostiles à l'unité de l'Empire, les druides gaulois et les patriciens romains. Ne se croyant point assuré de la Gaule romaine tant qu'il subsisterait au dehors une Gaule barbare, un foyer de résistance contre le régime impérial, il résolut de soumettre les derniers restes du vieux monde gallique qui fussent demeurés indépendants, et

[1] Il était né à Lyon le jour où fut dédié l'autel d'Auguste et de Rome. Suétone, *Vie de Claudius*.

alla en personne assaillir l'île de Bretagne dans l'année 43 de notre ère, après avoir interdit aux Gaulois, sous peine de mort, l'exercice du culte druidique et le port des insignes de ce culte Il franchit la Tamise, remporta une grande victoire sur Caradawg (*Caractatus*), roi des Bretons méridionaux, et chargea ses lieutenants de pousser plus loin des avantages qui aboutirent bientôt à la conquête de la plus grande partie de la Bretagne : cette conquête toutefois ne fut jamais complétement achevée, et si les Kimris d'Albion subirent le joug romain, les Galls d'Alben (la haute Écosse) gardèrent leur sauvage indépendance à l'abri des roches Grampiennes et au bord des lacs brumeux de Morven. Les Romains ne tentèrent jamais l'invasion de l'île d'Érin ou d'Hibernie.

Le druidisme, saignant et mutilé, n'expira pourtant pas sous les coups de l'empereur : réfugié dans les landes solitaires de l'Armorique et dans les montagnes de la Cambrie occidentale (le pays de Galles), il brava les édits de Claude, redoubla dans l'ombre ses cruels sacrifices pour rappeler la faveur des dieux qui l'avaient abandonné, et conserva encore assez de vitalité pour tenter, peu d'années après, de redoutables efforts contre l'Empire. Claude n'atteignit donc pas son but par ses rigueurs outrées envers les druides et leurs sectateurs, rigueurs qui furent presque son seul mérite aux yeux des historiens latins, et qui sont aujourd'hui presque sa seule tache aux yeux de la philosophie et de l'humanité. Il réussit mieux par les voies de douceur : il octroya le droit de cité à une multitude de Gaulois et d'autres sujets de Rome, en sorte que le recensement de l'an 48 ap. J.-C. montra le nombre des citoyens romains élevé à sept millions; puis il fit plus pour la Gaule : il fit rendre, mal-

gré l'opposition virulente des vieux patriciens, un sénatus-consulte qui ouvrait aux habitants de la Gaule-Chevelue l'entrée du sénat et l'accès à toutes les dignités de l'Empire, ainsi que Jules-César les avait ouverts jadis aux Gaulois de la Province-Narbonnaise. Le discours que Tacite a mis dans la bouche de Claude à cette occasion, et par lequel ce prince réfute les objections des sénateurs à l'innovation qu'il propose, est un chef-d'œuvre de raison et d'intelligence politique; Tacite n'est cependant pas suspect de partialité en faveur de Claude. Le discours de l'empereur, gravé sur des tables d'airain, fut exposé devant l'autel d'Auguste, à Lugdunum. On a retrouvé un fragment de ce monument précieux [1].

Les Édues, qui, malgré leurs insurrections contre César et contre Tibère, se disaient toujours *frères du peuple romain*, furent les premiers admis au bénéfice de la loi de Claude : après eux, les autres Gaulois eurent leur tour; de cette époque commencent à dater toutes ces familles *sénatoriales* dont le nom se retrouve si fréquemment dans l'histoire de la Gaule romaine, et qui n'étaient autres que les anciennes familles des chefs de clans et des notables gaulois, revêtues d'une dénomination nouvelle. Les honneurs sénatoriaux avaient au reste des compensations assez onéreuses : sans parler des périls auxquels les sénateurs étaient exposés sous les mauvais empereurs par le fait même de leur haute position, ils ne pouvaient s'éloigner du sénat ni voyager hors de l'Italie qu'avec la permission du prince. Claude autorisa les sénateurs de la Narbonnaise à visiter librement leur province sans autorisation spéciale.

[1] Am. Thierry, p. III, c. 2. — Tacite, *Annal.*, l. XIII, c. 25. — Pline, l. XXX, c. 1. — Suétone, *Vie de Claudius.*

L'intérieur de la Gaule fut calme sous Claude, malgré la persécution druidique ; mais l'éternelle guerre germanique ne cessa point d'infester les provinces du nord : les peuples maritimes, les Inghewungs, devenaient aggresseurs à leur tour, et les légères flottilles des pirates haukes, dirigées par le transfuge kaninéfat Gannask, ravagèrent cruellement les côtes de la Germanie inférieure et même de la Belgique. « Ce Gannask, dit Tacite, savait les Gaulois riches et *peu guerriers* (*imbelles*). » La Gaule était déjà bien changée ! Le célèbre Corbulon, commandant l'armée de la Germanie inférieure, battit Gannask sur mer, poursuivit avec ses trirèmes les barques des pirates dans le lit du Rhin, mit les provinces rhénanes à l'abri de ces incursions pour quelque temps, et creusa, entre le Rhin (sans doute le Wahal) et la Meuse, un canal de vingt-trois milles bordé d'une digue destinée à arrêter les ravages de l'Océan (47 ap. J.-C.). La domination romaine sur le Rhin fut fortifiée par l'établissement d'une colonie de vétérans chez les Ubiens, ce peuple allié, qu'on avait amené à quitter les mœurs tudesques et à bâtir des villes; Agrippine, seconde femme de Claude, et fille de Germanicus, voulut imposer son nom à la colonie fondée dans la principale ville des Ubiens, où elle avait reçu le jour, et la *Colonie Agrippinienne* (Cologne) devint une grande et illustre cité (50 ap. J.-C.). Les Ubiens furent désormais qualifiés d'*Agrippiniens* (*Agrippinenses*).

La dernière mesure importante de Claude fut l'attribution des fonctions judiciaires aux procurateurs ou intendants, qui n'avaient d'abord présidé qu'à la levée des deniers et à l'administration du domaine impérial. C'était encore un empiétement sur les droits des patriciens :

car les fonctions des procurateurs n'étaient point de celles réservées aux sénateurs, et Claude n'en investissait guère que ses affranchis (53 ap. J.-C.). Claude eût probablement fini par être victime de la haine des nobles romains, si un crime domestique n'eût prévenu leurs poignards. Il fut empoisonné par sa femme, et le fils d'Agrippine, Néron, monta au trône sur le cadavre de son beau-père (54 ap. J.-C.). On sait si son règne fut digne d'une telle inauguration! Bien qu'il s'enveloppât d'apparences hypocrites dans les premiers temps, son véritable caractère avait transpiré au dehors, et la crainte qu'il inspirait empêcha l'exécution d'un projet aussi utile à la Gaule que glorieux aux Romains : Antistius Vétus, commandant l'armée de la Germanie supérieure, avait formé le dessein de joindre la Méditerranée à la mer du Nord par un canal entre la Saône et la Moselle ; Ælius Gracilis, gouverneur de Belgique, détourna Vétus de cette entreprise, qui l'eût fait soupçonner par l'empereur de *brigue et d'affection des Gaules*, et Vétus demeura dans une prudente inaction (58 ap. J.-C.). Néron acquit cependant quelques partisans en Gaule par sa conduite envers la ville de Lugdunum, dévorée par un vaste incendie en l'année 64 de notre ère : Néron donna 4 millions de sesterces (820,000 fr.) aux Lugdunais pour les aider à rebâtir leur belle cité, l'*ornement de la Gaule*.

(68 ap. J.-C.) Ce fut néanmoins dans la Province Lugdunaise que se forma l'orage qui devait renverser ce tyran, l'opprobre du monde civilisé. C. Julius Vindex, sénateur gaulois et propréteur de la Lugdunaise, appela la Gaule à l'insurrection, non contre l'Empire, mais contre l'empereur, et proclama empereur le vieux Sergius Sulpicius Galba, général des légions d'Espagne. *Le*

chant des coqs [1], dit Suétone, *réveilla Néron* : il promit 10 millions de sesterces à quiconque lui apporterait la tête de Vindex ; le chef gaulois répondit en offrant sa propre tête en échange de celle de Néron. L'est, le centre et le midi de la Gaule s'étaient levés à l'appel de Vindex, sauf la ville de Lugdunum, qui demeura fidèle à son bienfaiteur, et qui, à peine relevée de ses cendres, fut assaillie avec fureur par ses voisins les Viennois. Une antipathie mortelle divisait Vienne et Lugdunum. Vienne, quoique très-florissante et décorée de nombreux monuments, dont il subsiste encore de beaux vestiges [2], était éclipsée par Lugdunum, et regardait la puissance et la prospérité de cette cité nouvelle comme un vol qui lui avait été fait à elle-même. Il suffisait qu'une de ces deux cités se jetât dans une faction, pour que l'autre embrassât le parti contraire, et ce n'était point là un fait exceptionnel en Gaule : les rivalités de peuple à peuple étaient devenues des rivalités de ville à ville ; il y avait unité de gouvernement, mais non point unité de patrie, et le patriotisme ne dépassait guère les limites du territoire de la cité. Lugdunum eût été bientôt accablé par Vindex, qui avait déjà cent mille combattants autour de lui, si les mouvements hostiles des armées du Rhin n'eussent appelé ce propréteur dans la Séquanie. Les légions du Rhin, mécontentes que les Gaulois s'ingérassent d'imposer un maître à l'Empire, et refusant de

[1] On sait que *Gallus*, en latin, signifie également *Gaulois* et *Coq*. L'emblème national qui orne les étendards de la France moderne n'a pas d'autre origine que ce jeu de mots des Romains, qui avaient apparemment trouvé quelque analogie entre le caractère des Gaulois et celui de cet oiseau bruyant, turbulent et intrépide.

[2] Voy. l'important ouvrage publié sur les *Monuments de Vienne* par MM. E. Rey et Vietti. Paris, 1820, in-folio.

reconnaître Galba, entrèrent en ennemies sur les terres des Séquanes, et entraînèrent avec elles les populations belges. Vindex marcha au secours des Séquanes : on se rencontra sous les murs de *Vesontio* (Besançon); les deux armées s'attaquèrent sur-le-champ, malgré leurs généraux, tout disposés à un accommodement : les Galls furent mis en déroute, avec perte de vingt mille hommes, par les Romains et par les Belges, et Vindex désespéré se poignarda.

Sa défaite ne sauva pas Néron; car les vainqueurs ne voulaient pas plus de Néron que de Galba, et bientôt on reçut la nouvelle de la révolte de Rome et de la mort du tyran. Les légions victorieuses ne savaient que faire de leur victoire, leur général Verginius ayant refusé l'Empire. Sur ces entrefaites, Galba, proclamé dans le sénat et le peuple romain, passa par Narbonne en se rendant à Rome : il fut reconnu un moment par toute la Gaule, et il eût pu regagner assez facilement les légions et les peuples du nord; ses rigueurs imprudentes envenimèrent au contraire leur haine. Il donna les droits de citoyens romains en masse à toutes les populations galliques qui s'étaient déclarées pour Vindex, et leur accorda une diminution de tribut, pendant qu'il sévissait durement contre les Belges et d'autres peuples kimris, ôtait aux Trévires leur liberté pour les réduire au rang de sujets provinciaux, enlevait aux Lingons des lambeaux de territoire au profit des Séquanes et des Édues, et aggravait les charges des populations belges. Cette conduite porta bientôt ses fruits (69 ap. J.-C.). Les armées du Rhin et la Gaule septentrionale se révoltèrent d'un commun accord, et déférèrent la pourpre à Vitellius, commandant de la Germanie inférieure. L'armée de Bretagne et

la ville de Lugdunum, très-maltraitée par Galba, se déclarèrent pour Vitellius, qui chargea ses lieutenants Valens et Cécina d'aller lui conquérir l'Empire, tandis qu'il solennisait son avénement par les longues et crapuleuses orgies qui ont attaché à son nom une flétrissante célébrité. Galba était détrôné et mis à mort, et un nouvel empereur, Othon, proclamé à Rome avant que les légions *vitelliennes* eussent franchi les Alpes. Elles continuèrent leur route, rançonnant l'est et le midi, quoique tout le pays se fût soumis à Vitellius. Excitées par les Lugdunais, qui avaient de graves injures à venger, elles faillirent mettre Vienne à feu et à sang, et Vienne ne les apaisa qu'à force d'argent et de supplications. La lutte ne fut pas longue après leur descente dans les plaines cisalpines : Othon, vaincu, fut réduit à se donner la mort, et Vitellius n'avait plus d'ennemis à combattre en Italie lorsqu'il prit enfin le chemin de Rome[1].

Mais il laissait derrière lui en Gaule les germes de nouveaux bouleversements : aux rébellions *gallo-romaines* de Vindex et des Belges succédèrent des mouvements d'une tout autre nature, le vieux parti druidique, mutilé, écrasé, mais non point anéanti par Claude, releva la tête à son tour, et, avant même que Vitellius eût traversé les Alpes, un Boïen de la plus basse classe du peuple, nommé Marie, se faisant passer pour une incarnation divine (probablement pour le dieu Hésus), annonça dans les campagnes éduennes et boïennes qu'il venait délivrer la Gaule du joug étranger. Quelques cohortes *vitelliennes*, renforcées par la jeunesse aristocratique d'Augustodunum, dissipèrent le ramas de paysans que le

[1] Dion Cassius, l. LXIII. — Tacite, *Annal.*, l. XII, c. 25-27 ; l. XIII, c. 58 ; l. XVI, c. 15 ; *Histor.*, l. I, c. 8, 12, 51-65. — Pline, l. IV, c. 17.

prétendu dieu traînait après lui, et Marie fut exposé aux bêtes en présence de Vitellius. Mais les animaux féroces ne le touchèrent pas, et déjà la populace d'Augustodunum criait que c'était vraiment un dieu, quand l'empereur le fit massacrer par ses soldats. Des événements plus graves ne tardèrent point à éclater sur le Rhin : un chef batave, d'un grand courage et d'une haute intelligence, qui avait pris le nom latin de Claudius Civilis en devenant citoyen romain et préfet d'une cohorte auxiliaire, étant tombé dans la disgrâce des généraux et des légions du Rhin, avait vu son frère périr dans les supplices, et n'était parvenu lui-même qu'à grand'peine à regagner son île natale. Il jura de ne plus couper sa chevelure jusqu'à ce qu'il se fût vengé des Romains. L'occasion s'en présenta bientôt : les armées d'Orient et d'Illyrie avaient proclamé empereur Vespasien, gouverneur de Syrie, pendant que les légions du Rhin couronnaient Vitellius; le Toulousain Antonius Primus, plus connu sous le surnom gaulois de *Bec*, commandant les troupes de Pannonie, écrivit à Civilis pour l'engager à remuer en faveur de Vespasien. Les Bataves, alliés fidèles de l'Empire, avaient à se plaindre grièvement de l'insolence des préposés et des recruteurs romains : Civilis souleva sans peine ces hommes irascibles et intrépides. La tribu voisine des Kaninefats prit aussi les armes, en élevant sur le pavois un chef appelé Brinnio, et les Frisons accoururent renforcer les insurgés. Les châteaux romains de l'île des Bataves furent brûlés; les garnisons, défaites; la flottille du Rhin, livrée à Civilis par les rameurs, qui étaient pour la plupart Germains. Tous les auxiliaires bataves désertèrent, et joignirent Civilis, qui battit deux légions romaines, les obligea de se retirer dans un ancien camp

du temps d'Auguste (*Vetera Castra*; Santen, dans le pays de Clèves), et les y assiégea. Les vieilles troupes du Rhin étaient parties avec Vitellius, qui avait complété par des recrues gallo-romaines, les cadres dégarnis des légions laissées dans les Germanies, et cette armée affaiblie était en outre livrée à la discorde, les soldats tenant pour Vitellius, les officiers penchant pour Vespasien. Les cités gauloises refusèrent tout secours d'hommes et d'argent; les Bructères, enflammés par les prédictions de leur *elfe Welléda*, prophétesse qui rendait ses oracles du fond d'une tour isolée, les Tenctères, les Usipètes, les Kattes, les Mattiaques, passèrent le Rhin et la Meuse, saccagèrent le pays des Ubiens, et coururent au loin la Belgique. L'Empire semblait près de perdre la barrière naturelle du Rhin, qu'une sécheresse excessive rendait guéable en mille endroits. Un plus terrible présage, l'incendie qui consuma le Capitole parmi les sanglants débats des partisans de Vespasien et de Vitellius, vint ajouter au découragement des légions et aux espérances de leurs ennemis. Les légions eurent beau déclarer qu'elles reconnaissaient Vespasien, au nom de qui Civilis avait pris les armes; Civilis, levant le masque, n'en continua pas moins les hostilités, et, sans abandonner le blocus du *Vieux-Camp*, il mit en déroute à *Novesium* (Nuys) l'armée de la Germanie supérieure. Tous les Germains cis-rhénans et les Belges septentrionaux se joignirent à lui les uns après les autres. (70 ap. J.-C.) En même temps l'insurrection druidique de Marie se renouvelait sur une plus vaste échelle : les druides et les bardes sortaient de leurs retraites sauvages, chantant la ruine prochaine de Rome. « Les dieux de la Gaule ressaisissent le monde, s'écriaient-ils; le Capitole et le temple de Jupiter ne sont plus; la

possession des choses humaines est transférée aux nations transalpines! » Et ils excitaient les Gaulois à s'unir aux Germains pour achever la ruine de l'Empire. Le nord et l'ouest s'ébranlèrent à la voix des prêtres d'Hésus; les Trévires et les Lingons, ces vieux alliés de Rome, cédèrent à l'impulsion de trois chefs ambitieux, Classicus, Julius Tutor et Julius Sabinus, et proclamèrent l'établissement de l'*Empire des Gaules;* les généraux romains furent massacrés par leurs propres soldats, et les légions qui avaient été battues à Novesium, formées, pour la plus grande partie, de Gaulois jouissant des droits de cité romaine, prêtèrent serment à l'*Empire Gaulois;* les Agrippiniens (Ubiens), les garnisons du Rhin, enfin les deux légions bloquées dans le *Vieux-Camp*, se résignèrent à prendre le même parti; mais les assiégés du *Vieux-Camp* ne furent pas sauvés par leur soumission : après avoir évacué leur asile, ils furent assaillis et mis en pièces par les Germains de Civilis, qui coupa enfin sa longue chevelure rouge : sa vengeance était satisfaite, et son vœu, rempli! On raconta qu'il avait *donné pour but, aux flèches de son jeune fils, plusieurs captifs romains;* d'autres furent envoyés en présent à la prophétesse Velléda. Les officiers nés en Gaule furent épargnés et gardés comme otages de l'alliance des cités gauloises avec les Germains[1].

Le péril qu'Auguste avait cru prêt à fondre sur l'Empire après la défaite de Varus se réalisait cette fois : un nouvel *Arminius* était en deçà du Rhin, conviant les Gaules à la liberté, et une partie des Gaules avait déjà répondu à sa voix : le reste montrait une hésitation bien légitimée par l'importance incalculable de la résolution

[1] Tacite, *Hist.*, l. IV. c. 1-61. — Le nom de *Velléda*, dérive de *wald*, puissant, redoutable.

qu'on avait à prendre. Sabinus, un des moteurs de la rébellion, voulut résoudre la crise à son profit : par une inconséquence assez étrange chez un *libérateur de la Gaule,* il se vantait d'être issu de l'adultère de sa bisaïeule avec le conquérant Jules-César, et, prenant le titre de César, il entra sur les terres des Séquanes, à la tête de ses compatriotes les Lingons. Les Séquanes, demeurés fidèles à Rome, battirent les Lingons; Sabinus s'enfuit, se cacha, et se fit passer pour mort. La guerre intestine s'arrêta devant la convocation d'une assemblée générale des délégués de la Gaule, qui se réunit à *Durocortorum* (Reims), sur l'invitation des Rèmes. Ce fut un des moments les plus solennels que présentent les fastes de notre patrie! La Gaule, rendue à elle-même après avoir été soumise plus d'un siècle aux Romains, avait à disposer de ses propres destinées : l'armée vespasienne, qui venait de détrôner Vitellius, était sur les Alpes; le chef des Germains était sur la Meuse; la Gaule, entre les deux, libre de choisir. Les Rèmes et les Trévires remplirent les principaux rôles dans ce débat plein de grandeur : les Rèmes, inébranlables dans leur attachement aux Romains, servirent l'Empire aussi efficacement par la parole, que les Séquanes l'avaient fait par les armes; les arguments ne leur manquaient pas : « Votre *Empire Gaulois,* disaient-ils aux partisans de l'indépendance, n'est qu'un vain fantôme, votre liberté, qu'une chimère! Civilis et ses Germains n'ont-ils pas refusé de prêter serment à l'*Empire Gaulois?* Vous verrez quels sont leurs desseins, et à quel prix ils vous vendront leur assistance contre les sept légions qui sont déjà sur nos têtes? Voulez-vous échanger le titre de membres du grand Empire, pour celui de sujets des Kattes et des Bructères? »

Cependant le parti de l'indépendance sembla d'abord l'emporter; mais, lorsqu'il fut question de poser les bases de l'*Empire Gaulois*, les vieilles rivalités éclatèrent aussitôt avec violence : chaque cité voulait être capitale de la Gaule; chaque peuple voulait qu'on choisît le généralissime dans son sein; l'anarchie régnait d'avance dans cette république encore à naître. Une réaction instantanée s'opéra dans les esprits : *le dégoût de l'avenir*, dit Tacite, *fit aimer le présent*. La majorité des cités gauloises décidèrent que l'on ne se séparerait point de l'Empire romain, et l'antipathie des classes lettrées pour le druidisme ne fut probablement pas sans influence sur cette grande résolution. Les Trévires, les Lingons, les Nerviens et quelques autres peuples belges persistèrent dans la révolte, et refusèrent la médiation de l'assemblée générale : leurs efforts toutefois ne furent point à la hauteur de leur entreprise; leurs chefs montrèrent peu d'union et peu d'activité. A l'approche des troupes de Vespasien, arrivées par la Rhétie et l'Helvétie, les légions qui avaient juré fidélité à l'*Empire des Gaules* retournèrent à leurs premiers étendards : les tribus teutoniques de la Germanie supérieure se soumirent; les Trévires furent défaits dans deux combats avant que Civilis eût pu les secourir : leur capitale Augusta se rendit, et Civilis, accouru avec une armée de Germains et de Belges, risqua en vain une sanglante bataille pour reprendre Augusta : il fut repoussé; les Lingons déposèrent les armes; les Agrippiniens, qui n'avaient pactisé avec Civilis que pour ne pas voir leur cité rasée par les barbares, se hâtèrent de revenir aux Romains, et une légion, débarquée de Bretagne, contraignit les Nerviens et les Tongriens à rentrer sous l'obéissance impériale.

Civilis se retira dans ce *Vieux-Camp* (Santen) où il avait détruit deux légions romaines; il inonda les campagnes voisines en barrant le Rhin par une digue, et, renforcé par les Haukes, les Frisons, les Bructères, les Tenctères, il attendit l'attaque du lieutenant de Vespasien, Cérialis. La lutte dura deux jours, dans les marais qui environnaient le *Vieux-Camp* : les Bataves et les Inghewungs, ces enfants de la mer, habitués à se jouer au milieu des eaux et à sauter au travers des fondrières avec leurs longues piques, eurent d'abord l'avantage sur les légionnaires, mauvais nageurs et embarrassés par le poids de leurs armes; mais, le lendemain, la cavalerie romaine, guidée par un transfuge, tourna les marais et prit les barbares à dos : les Germains furent culbutés et dispersés; Civilis évacua le pays des Gugherns ou Sicambres cis-rhénans (Gueldre méridionale, Clèves) ainsi que les terres bataviques situées au midi du Rhin, et rentra dans l'île de Batavie. La guerre se resserrait dans son foyer primitif pour y mourir; mais elle ne s'éteignit pas sans de grands exploits. Drusus, autrefois, voulant grossir le Lech ou bras septentrional du Rhin pour fortifier la barrière de l'Empire, avait fait refluer les eaux du fleuve, par une vaste digue, dans le Lech et dans le canal du Rhin à l'Issel; le Wahal ou bras méridional était presque tari. Civilis ruina la digue de Drusus, et le fleuve, reprenant sa pente naturelle, gonfla de nouveau le Wahal aux dépens du Lech et de la *fosse Drusienne*. Il y avait quelque chose de vraiment colossal dans ces guerres qui déplaçaient le lit des fleuves, changeaient les plaines en lacs et prenaient les éléments pour armes.

Cérialis franchit cependant le Wahal : on se battait à la fois sur les flots et sur la terre; le camp romain, et la flotte amarrée dans le Wahal, furent surpris une nuit

par Civilis; Cérialis n'échappa que par miracle, et sa trirème prétorienne fut envoyée par la rivière de Lippe à l'Elfe Velléda. Civilis fut enfin forcé de quitter l'île et de s'en aller au nord du Rhin; mais les pluies d'automne ayant fait déborder le Wahal, l'île devint comme un immense étang, et l'armée romaine se trouva dans la position la plus critique. Civilis n'en profita pas : sentant la réalisation de ses projets impossible, et craignant d'être à la fin abandonné par ses Bataves, il avait écouté les propositions de Cérialis, et Velléda elle-même conseillait la paix aux Germains découragés. La paix fut conclue à l'entrée de l'hiver : Civilis rentra librement en Batavie avec les siens, redevenus alliés de l'Empire aux mêmes conditions qu'auparavant, et les Transrhénans promirent de ne plus franchir le Rhin; mais il n'y eut point de merci pour les rebelles gaulois qui avaient continué de combattre dans les rangs des Germains : cent treize sénateurs tréviriens, avec leurs chefs Classicus et Tutor, se donnèrent la mort ou allèrent chercher un asile au fond des forêts germaniques; quelques-uns furent livrés aux Romains. Julius Sabinus, ce chef des Lingons, qui avait usurpé la pourpre et s'était fait passer pour mort après sa défaite, ne fut découvert et arrêté qu'au bout de neuf années; il était resté presque tout ce temps enseveli dans un souterrain avec sa femme Éponine ou Péponila, dont Plutarque a immortalisé le dévouement par ses touchants récits. Sabinus et Éponine furent enfin pris et conduits à Rome, eux et leurs deux enfants, qu'Éponine avait *mis au monde et élevés, comme une lionne, au fond de son antre*. Elle se prosterna avec ses enfants devant l'empereur : « Vois, dit-elle, César, je les ai engendrés et nourris dans les tombeaux pour que nous fussions plus

de suppliants à t'implorer. » Vespasien fut inflexible, et ordonna le supplice de Sabinus. « Fais-moi donc mourir aussi, s'écria-t-elle alors en se relevant fièrement; car j'aime mieux les ténèbres de mon antre que la lumière du jour en face de Vespasien empereur! » Et elle suivit son époux au supplice[1].

Cette dernière tentative de résurrection de l'indépendance gauloise, repoussée par les Gaulois eux-mêmes, avait prouvé tout à la fois la force des liens qui attachaient la Gaule à l'Empire, et l'impuissance des efforts tentés pour étendre ces liens aux Germains. Il était effrayant de voir avec quelle facilité les chefs barbares, introduits dans les armées, dans la *cité,* dans la vie sociale et politique de l'Empire, secouaient leur enveloppe civilisée, et tournaient contre la civilisation les armes dont elle leur avait enseigné l'usage. Le périlleux système de transplantation des Germains en Gaule ne put être néanmoins abandonné pour toujours.

L'histoire de la Gaule, après la grande guerre des années 69-70, est longtemps vide d'événements : les Germains occidentaux paraissaient comprendre que leur temps n'était pas venu. Velléda les avait engagés à la paix; une autre prophétesse teutonique, Ganna, fit même un voyage à Rome, où elle reçut un accueil très-honorable de Domitien. On ne connaît de ce fils de Vespasien qu'un seul acte qui intéresse spécialement la Gaule, à savoir, l'édit par lequel il ordonna d'arracher les vignes dans les provinces *chevelues*, parce qu'il s'imaginait apparemment que la trop grande extension des vignobles nuirait aux céréales. Les restrictions imposées à la culture

[1] Tacit. *Histor.*, l. V, c. 14-26. — Plutarque, *in Amatorio.* — Dion Cassius, l. LXVI.

de la vigne en Gaule ne furent complétement abrogées qu'au bout de deux siècles.

Ce fut en Séquanie, suivant Aurélius-Victor, que le vieux Nerva reçut la nouvelle de son élévation à l'Empire après le meurtre de Domitien (an. 96); et ce fut aussi en Gaule que Trajan, l'année suivante, apprit qu'il était adopté par Nerva et appelé à la pourpre. Trajan commandait alors l'armée de la Germanie inférieure. Son règne fut l'apogée de la grandeur impériale, et les limites de l'Empire parvinrent sous lui au plus vaste développement qu'elles dussent jamais atteindre. Trajan soumit le pays des Daces ou Gètes (peuple probablement slave, qui occupait la haute Hongrie, la Transylvanie, la Valachie, la Moldavie), et porta la frontière romaine du Danube au fleuve Tiras (le Dniester); il subjugua les régions du Caucase, une partie de l'Arabie, l'Arménie, la Mésopotamie, l'Assyrie, et pénétra jusqu'à Suse et à Ormus. Après lui, le flot de la conquête romaine, qui semblait devoir engloutir l'univers, s'arrêta et recula : l'héritier de Trajan évacua les régions situées au delà du Danube et de l'Euphrate.

(117-138.) Le dernier des beaux siècles de l'antiquité avait commencé avec Trajan : au héros succéda un artiste, un poëte, cet Adrien dont le règne ne fut qu'un long voyage, qu'une Odyssée impériale. De l'Euphrate à la Tamise, du Nil au Rhin, l'infatigable empereur promena treize années son brillant cortége de littérateurs, d'érudits, d'architectes, de peintres et de statuaires, semant partout les monuments sur ses pas. L'art savant d'une civilisation vieillie s'efforçait à sa voix de lutter avec les chefs-d'œuvre de l'art primitif et inspiré des Hellènes. Le nombre et la grandeur des monuments élevés

par Adrien étonnent l'imagination la plus hardie : la Gaule eut une large part à ses fondations ; les *Arènes* ou amphithéâtre de Nîmes, et le magnifique aqueduc connu sous le nom de *pont du Gard,* lui appartiennent ; il fit bâtir de plus à Nîmes, en l'honneur de Plautina, femme de son prédécesseur Trajan et sa mère adoptive, *une basilique d'un travail admirable*, dit l'historien Ælius Spartianus. A sa noble passion pour les arts, Adrien joignait cette bienveillance pour les classes opprimées qui avait autrefois animé le malheureux Claude : il répandit de grands bienfaits en Gaule, et protégea les esclaves dans tout l'Empire par ses édits ; il interdit aux maîtres non-seulement de punir de mort leurs esclaves, mais d'avoir dans leurs maisons des prisons particulières pour enfermer ces malheureux ; les esclaves ne purent plus être incarcérés que dans les prisons publiques, où ils se trouvaient du moins à l'abri des châtiments cruellement arbitraires qu'on leur infligeait auparavant, et les magistrats eurent le droit d'empêcher les maîtres de vendre leurs esclaves malgré eux pour en faire des gladiateurs ou des prostituées.

La Gaule produisit sous Adrien beaucoup d'hommes éminents dans les lettres et dans la politique : le plus célèbre fut le philosophe-orateur Favorinus, d'Arles.

(138-180.) Après Adrien vinrent les deux Antonins, Titus-Antoninus [1] et Marc-Aurèle. Tout a été dit sur ces hommes admirables, qui réalisèrent l'utopie de Platon en faisant asseoir la philosophie sur le trône. Le bonheur dont l'Occident jouit sous Marc-Aurèle ne fut troublé que par le renouvellement de la guerre germanique, qui, cette fois, n'eut plus les bords du Rhin pour théâtre.

[1] Ce fut la Gaule qui donn ce grand prince à l'Empire. Il était originaire de Nîmes.

Les Istewungs, agités par des dissensions que fomentait la politique romaine, laissaient la Gaule en repos, ou du moins ne tentaient rien de sérieux contre elle : ces peuples se ruaient sans cesse les uns sur les autres, et les *marches*, les forêts, les rivières, changeaient continuellement de maîtres : les Hermundures enlevèrent aux Kattes les marais salants de la Sala (la Saale, an 58); les Kattes se jetèrent sur les Héruskes, les battirent, et ruinèrent la gloire et la puissance de cette nation qui avait jadis enfanté le grand Arminn (an 83). Les Bructères, aussi puissants sous Velléda que les Héruskes sous Arminn, furent à leur tour écrasés et presque anéantis par les Hamaves et les Angriwares. La bataille se livra près du Rhin, et les garnisons romaines contemplèrent avec une joie cruelle, du haut de leurs forteresses, cette lutte effroyable qui coûta la vie à plus de soixante mille barbares [1]. Pendant tout un siècle, à partir de l'avénement de Vespasien, l'Empire n'eut point à repousser d'agression tudesque; mais, dans les premières années du règne de Marc-Aurèle, les Germains reprirent l'offensive, non plus vers le Rhin comme autrefois, mais vers le Danube : les Kattes, sortant de la forêt Hercynie, pénétrèrent dans la Rhétie (Tyrol et Grisons), et voulurent descendre dans la Gaule cisalpine. Ils furent repoussés et vaincus; mais bientôt les Markomans et les Quades (*Kwaden*), renforcés par d'autres peuples suèwes et même slaves que les Goths refoulaient de la Baltique vers le Danube, menacèrent la Pannonie et l'Illyrie d'une invasion beaucoup plus redoutable (164). La guerre fut très-longue, très-mêlée de succès divers; les Germains, en 169, défirent complète-

[1] Tacite, *de Mor. German.*, c. 34.

ment le préfet du prétoire Vindex, lui tuèrent vingt mille hommes, firent une multitude de prisonniers, et, traversant la Pannonie, s'avancèrent jusqu'à Aquilée. L'empereur et le sénat jugèrent le péril assez grand pour enrôler les gladiateurs, et pour armer jusqu'aux esclaves de bonne volonté; triste indice de la diminution des hommes libres! On n'aurait pas eu besoin d'une telle ressource dans les anciens temps. Marc-Aurèle écarta les barbares des frontières de l'Italie, et les poursuivit jusque dans leur patrie : durant cinq ans entiers, les hostilités continuèrent sur les rives du Danube, puis au nord du fleuve; Marc-Aurèle faillit même périr avec toute son armée dans le pays des Quades (Moravie). Les barbares furent enfin réduits à demander la paix, et rendirent plus de cent mille citoyens ou sujets romains qu'ils avaient faits esclaves. Mais l'empereur consentit à recevoir des colonies teutoniques dans la Dacie, dans la Pannonie et dans la Germanie cis-rhénane.

La guerre toutefois commença bientôt, quoique moins violemment, et Marc-Aurèle fut obligé de retourner aux bords du Danube pour comprimer de nouveau les Markomans; il mourut à *Vindobona* en Pannonie (Vienne en Autriche), le 17 mars 180 : avec lui finirent les beaux jours du monde grec et romain. Jamais on n'avait vu à la tête des nations une succession d'hommes comparables à ceux qui gouvernèrent l'Empire romain depuis Nerva jusqu'à Marc-Aurèle : les rêves les plus brillants des écoles philosophiques étaient réalisés; le sceptre appartenait aux plus dignes, qui se le transmettaient de main en main par voie d'adoption. La modération n'ôtait rien à la force d'un gouvernement aimé au dedans, respecté au dehors. La gloire militaire était intacte : la gloire des lettres se

soutenait encore; les arts resplendissaient d'un éclat plus vif que jamais; la douceur et l'équité des princes se reflétaient chez leurs officiers, qui craignaient d'abuser d'un pouvoir soumis à une constante surveillance, et le monde antique semblait avoir retrouvé dans sa vieillesse ce fabuleux *âge d'or*, que ses poëtes cherchaient, auprès de son berceau, dans les ténèbres du passé.

Ce bonheur allait s'évanouir comme un songe, pour ne laisser aux peuples que d'amers regrets et d'impérissables souvenirs : le bonheur public était l'œuvre des princes et non des institutions, et le despotisme ne peut rien fonder; le despote le plus vertueux emporte avec lui tout le bien qu'il a pu faire! Les grands empereurs du deuxième siècle ne l'ignoraient pas, et s'étaient attachés avec un pieux respect aux formes républicaines, encore subsistantes; mais il n'avait point dépendu d'eux de rendre la vie à ces fantômes, ni d'abolir le despotisme, créé par la force des choses plutôt que par la perversité des hommes. L'Empire n'était qu'une agglomération de cités liées entre elles par l'unique lien de l'autorité impériale; tout se fût dissous avec cette autorité, car il n'y avait que désordre moral sous l'ordre extérieur et l'unité matérielle que représentaient l'empereur, ses fonctionnaires et ses soldats. Les magnificences du monde romain cachaient des plaies incurables : l'esclavage dévorait l'Empire; dès le temps de la République, la guerre ne recrutait pas seule des esclaves pour les riches; la fraude, la violence, l'usure, précipitaient parfois les citoyens romains eux-mêmes au rang des captifs pris à la guerre ou nés dans la servitude. Ces iniquités s'étaient multipliées à mesure que l'arbitraire et la confusion s'étendaient avec les limites de la domination romaine. Les preuves de la possession d'état étaient souvent

impossibles à produire, jusqu'à ce que Marc-Aurèle, renouvelant un antique règlement attribué à Servius Tullius, eût établi à Rome et dans toutes les provinces la salutaire institution des *registres de l'état civil*[1]. Malheureusement les édits impériaux, en réprimant les attentats individuels contre la personne des hommes libres, ne pouvaient arrêter l'action des causes générales qui poussaient à l'extension de l'esclavage. Une révolution diamétralement opposée à celle qui s'opère dans notre France moderne avait concentré, en Italie, la plupart des terres dans un petit nombre de mains : une multitude de petits propriétaires avaient été réduits à se faire prolétaires ou *colons*, ou même à aliéner leur liberté pour vivre. Cette concentration eut lieu aussi dans la Gaule, mais avec des circonstances différentes, car la condition des terres, antérieurement à la conquête, n'était pas la même au delà des Alpes qu'en Italie ; la propriété avait d'autres lois dans le clan que dans la cité ; elle était plus collective qu'individuelle, et tous les membres du clan avaient probablement droit, dans une certaine mesure, aux produits du sol appartenant à la tribu. Dans la Haute-Écosse, depuis la destruction du régime gallique en 1746, les chefs de clans se sont approprié le territoire de leur tribu, et les hommes du clan, leurs frères d'origine, se sont vus changés en simples métayers, ou même expulsés au profit de fermiers étrangers plus industrieux[2]. Des faits analogues durent se manifester en Gaule sur une échelle immense. Les habitants des campagnes ne furent plus que

[1] A Rome, le nom de tout enfant libre, dans les trente jours après sa naissance, devait être porté aux archives du trésor, dans le temple de Saturne.

[2] Voyez les préfaces et les introductions de quelques-uns de ces romans de Walter Scott, qui renferment plus d'enseignements que bien des histoires.

les *colons* de leurs anciens *tierns*, devenus *sénateurs*, entourés d'esclaves, et vivant à la romaine. Une grande partie des terres furent même exploitées par les *mancipia*, dont les bras étaient substitués, presque en tout genre d'industrie, à ceux des travailleurs libres. La Gaule payait cher l'amélioration matérielle de son sol, où des populations inertes et serviles succédaient peu à peu aux mâles campagnards du temps de l'indépendance.

A ce fléau social correspondait un mal d'un autre ordre : l'anarchie religieuse, la décomposition de toutes les croyances. La religion officielle de Rome, mélange de symboles étrusques et de fables helléniques, n'avait jamais été qu'un socialisme dans lequel des superstitions *naturalistes* tenaient lieu de métaphysique et de théologie. Le patriotisme était l'âme de ce culte : l'âme disparue, le corps resta; Rome oublia sa morale sans dogmes, garda ses rites, et les mêla, dans une confusion bizarre, à toutes les superstitions de l'Orient et de l'Occident. La plupart des penseurs, avant la fin de la République, s'étaient jetés dans un épicuréisme dissolu qui procédait d'Aristippe plutôt que d'Épicure : quelques âmes fortes se réfugiaient dans le stoïcisme; quelques esprits élevés, dans le platonisme; mais la doctrine de l'Idéal, la métaphysique sublime de Platon, restait enveloppée de nuages, et ne descendait pas de sa haute région pour se formuler en dogmes; et le stoïcisme, asile des forts, inaccessible aux faibles, pouvait faire isolément de grands hommes, mais non renouveler la société. La foule flottait, indécise, de toutes les superstitions à toutes les philosophies, croyant à tout et à rien, et profitant, pour ainsi dire, de cet interrègne religieux pour se rouler avec frénésie dans les excès d'un sensualisme effréné. L'épicuréisme théo-

rique commençait, il est vrai, à perdre du terrain devant les idées mystiques de l'Orient; mais l'épicuréisme pratique se confondait avec le *naturalisme* licencieux que déguisaient mal ces idées mystiques, et l'existence des heureux et des riches n'était plus qu'une longue orgie. Parfois le monde romain s'éveillait aux paroles sévères des philosophes et de leurs disciples couronnés, puis il retombait dans ses voluptés honteuses et dans ses tristes joies, y retrouvait l'ennui, le vide et le néant, et se relevait encore pour demander d'autres émotions, d'autres espérances, pour chercher, en un mot, la vie qui lui échappait, dans les visions de la magie et de la théurgie, dans les exaltations nerveuses de l'extase et du somnambulisme. La philosophie elle-même donnait la main aux sciences occultes, et plus d'un sage se croyait le pouvoir d'opérer des miracles et de communiquer avec les essences supérieures à la nôtre. C'était un chaos indéfinissable de scepticisme et de crédulité, de dégoût de la vie et d'aspiration vers l'inconnu, d'inquiétude et d'attente universelles. Il n'est que trop facile au siècle où nous vivons de comprendre cette situation des âmes dans un autre âge!

L'attente du monde ne fut pas trompée : il s'éleva une religion qui apporta une nouvelle théorie de la vie universelle; elle vint, cette religion de l'Amour et de l'Esprit, rajeunir l'Occident périssant d'égoïsme et de sensualité. On raconta qu'un Dieu était apparu sur la terre, qu'il avait vécu pauvre, et était mort sur la croix pour racheter l'humanité d'une chute originelle, cause de tous ses maux; qu'il avait proclamé tous les hommes frères et égaux devant le Seigneur, et promis, en échange des plaisirs et des vanités terrestres, une résurrection future

leurs *agapes*. Ils nièrent ces infamies, mais non leur titre de chrétiens, et moururent héroïquement au nombre de quarante-huit, plutôt que d'apostasier : les citoyens romains furent décapités, les autres, exposés aux bêtes. Parmi les martyrs figurèrent *l'évêque* (Επισχοπος ; *surveillant*) ou chef de l'église de Lugdunum, Pothin, vieillard de quatre-vingt-dix ans, et l'esclave Blandina. Cette femme et quelques autres souffrirent la torture avec une insensibilité qui inspirait une sorte de terreur aux bourreaux; les femmes, que le sensualisme païen traitait comme de simples instruments de plaisir, embrassaient ardemment une doctrine qui les appelait à de plus nobles et plus sérieuses destinées.

De Lugdunum, la persécution gagna Vienne, Augustodunum, Cabillonum (Chalon). A Augustodunum, Symphorianus, jeune homme de famille sénatoriale, fut condamné à mort pour avoir refusé dédaigneusement de saluer la statue de Cybèle, qu'on promenait par les rues sur un char, le jour de la fête de cette *Mère des Dieux*. Tandis qu'on le menait hors de la ville pour l'exécuter, sa mère lui criait du haut des murailles : « Mon fils, mon fils Symphorianus, souviens-toi du Dieu vivant; élève ton cœur en haut, et regarde celui qui règne dans le ciel! On ne t'ôte pas aujourd'hui la vie; on te la change en une meilleure! » Les mères chrétiennes renouvelaient les effrayantes vertus des mères de Lacédémone. Ce n'étaient pas les superstitions puériles du paganisme qui pouvaient inspirer une telle énergie, et la victoire de l'Évangile ne devait pas rester longtemps douteuse, malgré la coalition de toutes les idées et de toutes les passions que heurtaient ses rigoureux préceptes. L'église de Lugdunum grandit sous l'épiscopat du Grec Irénée, suc-

cesseur de Pothin, et l'un des plus célèbres docteurs des premiers siècles. Le christianisme, dont la théologie n'était pas aussi nettement formulée que la morale, avait alors à combattre non-seulement le paganisme officiel, l'ennemi extérieur, mais encore les mouvements désordonnés qui s'opéraient dans son propre sein, les déviations d'idées qui menaçaient à chaque instant de l'emporter hors de lui-même et de le perdre dans les rêveries orientales. Irénée, qui avait reçu la tradition immédiate des apôtres par Polycarpe d'Ephèse, disciple de saint Jean, prit une part éclatante aux discussions de ce temps; sa lettre sur la *Monarchie céleste*, c'est-à-dire sur l'unité de Dieu, et son *Traité des hérésies*, eurent un retentissement immense : il repoussa victorieusement la doctrine persane des deux principes (le Dieu Bon et le Dieu Mauvais), qui cherchait à s'infiltrer dans la croyance évangélique, et les chimères des *gnostiques* (les *savants*, les *éclairés*), qui disaient le monde et la matière créés par des anges ou des dieux subalternes rebelles au Seigneur, et proclamaient la création mauvaise par son essence. Le dogme fondamental de la SAINTE-TRINITÉ, que Théophile d'Antioche avait récemment appelée de ce nom pour la première fois, est clairement établi dans le *Traité des hérésies*. Ce livre est un monument précieux de l'état des croyances chrétiennes à la fin du deuxième siècle; Irénée y donne une explication fort singulière de *l'eucharistie*. Suivant lui, le pain et le vin consacrés et devenus le corps et le sang de Jésus-Christ ne sanctifient pas seulement l'âme, mais le corps du fidèle qui les reçoit, et lui communiquent l'incorruptibilité et la certitude d'une résurrection matérielle : les saints doivent ressusciter et régner sur la terre pendant mille ans avec Jésus-Christ

avant la résurrection générale et le jugement dernier. Ces opinions, si étranges qu'elles puissent paraître, étaient probablement aussi répandues parmi les chrétiens orthodoxes que l'attente de la fin prochaine du monde. La manière dont Irénée discute touchant l'eucharistie paraît prouver que les hérétiques aussi bien que les orthodoxes attachaient alors à ce sacrement un sens mystique tout différent d'une simple commémoration de la *cène*.

Irénée présida, en 196, la première assemblée ecclésiastique que les chrétiens aient tenue en Gaule : ce premier *concile* gaulois contribua à fixer la célébration de la Pâque au dimanche de la Résurrection ; toutes les églises chrétiennes s'étaient réunies dans les diverses provinces de l'Empire, pour décider cette question [1].

(180-192.) Pendant que les chrétiens débattaient ainsi les choses du ciel et de la vie future, la terre tremblait autour d'eux, et d'effroyables tempêtes bouleversaient l'Empire sans pouvoir les arracher à leurs contemplations. Commode, indigne fils de Marc-Aurèle, si toutefois il ne devait pas le jour aux déréglements de l'impératrice Faustine, montrait au monde étonné un nouveau Néron dans l'héritier des Antonins ; les fruits d'un siècle entier de bon gouvernement furent perdus en quelques années : le bien public ne reposant que sur l'intelligence et la vertu du prince, dès que les rênes de l'état flottèrent dans une main énervée, l'anarchie leva partout la tête. Commode, aussitôt après la mort de son père, s'était hâté de traiter avec les barbares, en leur promettant des tributs sous le

[1] Fleury, *Histoire ecclésiastique*, t. I, l. IV, *passim* ; *Acta Sanctor. ap. Bolland.* D'après un passage du *Traité des hérésies*, on voit que la langue *barbare*, c'est-à-dire la gallique, se parlait encore à cette époque dans la Province Lugdunaise, concurremment avec le latin.

nom de *pensions*, et de ramener les légions en deçà du Danube. Cette paix honteuse fut suivie des plus graves désordres : les soldats désertèrent en foule, non-seulement dans l'armée d'Illyrie, mais dans toutes les autres provinces, et s'organisèrent en bandes de brigands ; les barbares recommencèrent à insulter la Pannonie et la Gaule ; mais leurs ravages n'étaient rien auprès de ceux des déserteurs, qui avaient formé une véritable armée sous le commandement d'un soldat appelé Maternus. Les petits corps de milices des cités n'étaient point en état de leur résister, et ils forcèrent, incendièrent et pillèrent beaucoup de grandes villes en Gaule et en Espagne. Maternus délivrait partout les prisonniers, et appelait les esclaves à la liberté. Un général célèbre, Pescennius Niger, fut enfin envoyé contre les déserteurs, tandis qu'un second lieutenant impérial, Clodius Albinus, chassait les Frisons et d'autres Germains qui avaient franchi le Rhin. Maternus, traqué par Niger et par les gouverneurs des provinces, entre autres par Septimius Sévérus, propréteur de la Lugdunaise, tenta un coup d'une audace inouïe : il ordonna aux plus déterminés de ses compagnons de passer les Alpes par petites troupes, et de gagner Rome isolément. Les brigands devaient profiter du tumulte qui régnait dans la ville le jour de la fête de Cybèle, pour pénétrer jusqu'à Commode, le massacrer, et proclamer Maternus empereur. Cet incroyable projet eût probablement réussi, sans la défection de quelques déserteurs qui trahirent leur chef et révélèrent le complot. Maternus et beaucoup des siens furent arrêtés et mis à mort (187). [1]

Commode n'évita ce danger que pour périr par les

[1] Hérodien, l. I. — Spartien, *Vie de Pescen. Niger.*

mains de ses propres domestiques, qui craignaient de devenir les victimes de sa cruauté. Il laissa après lui le chaos (193). Pertinax, vieux consulaire rempli de mérite et de vertu, qui avait été proclamé empereur par les meurtriers de Commode, d'accord avec le sénat, fut massacré au bout de trois mois par les prétoriens, irrités de ses efforts pour rétablir la discipline militaire, et surtout de ce qu'ils nommaient son *avarice*[1]. Pertinax ne leur avait donné en montant sur le trône que 12,000 sesterces (1500 francs) à chacun ; ils étaient habitués à recevoir au moins le double à chaque avénement impérial, et considéraient ces dons énormes, qui épuisaient le trésor, comme un droit aussi bien acquis que leur solde de retraite. Pour n'être pas trompés cette fois dans leur attente, ils prirent le parti de mettre l'Empire à l'encan, et l'adjugèrent au plus fort enchérisseur, le sénateur Didius Julianus, moyennant 6,250 drachmes (4,600 fr.) par tête de prétorien. L'Empire n'était point encore tombé si bas, qu'une telle infamie n'excitât l'indignation universelle : de violents soulèvements éclatèrent dans Rome, et toutes les armées refusèrent de reconnaître l'empereur des prétoriens. Comme après la mort de Néron, chaque armée voulut revêtir son chef de la pourpre, et une conflagration générale s'alluma dans l'Empire ; mais les conséquences en devaient être plus cruelles encore pour la Gaule.

Les trois lieutenants impériaux qui s'étaient trouvés ensemble dans la Gaule lors de la *guerre des déserteurs*, Niger, Albinus et Sévère, réclamèrent à la fois la succes-

[1] Ce fut un soldat tongrien, de la cavalerie batave auxiliaire, qui porta le coup mortel à Pertinax. — Pertinax avait, par une loi, donné les terres abandonnées et en friches, avec exemption d'impôts pour dix ans à quiconque les mettrait en culture. Cette mesure annonce suffisamment les progrès de la dépopulation.

sion de Pertinax : Niger prit la pourpre en Orient ; Sévère, en Pannonie ; et Albinus se disposait à en faire autant dans l'île de Bretagne, lorsqu'il reçut de Sévère l'offre du titre de *César,* qui équivalait à celui d'héritier de l'*Auguste* ou empereur. Sévère était déjà maître de Rome : Didius avait été détrôné et mis à mort après deux mois de règne, et les prétoriens s'étaient laissé, sans combat, décimer et casser ignominieusement. Albinus accepta la transaction proposée, et Sévère, rassuré à cet égard, alla en Asie détruire son autre compétiteur Niger. La ruine de celui-ci fut bientôt suivie d'une rupture éclatante entre l'*Auguste* et le *César :* Sévère n'avait jamais pensé qu'à tromper et à perdre Albinus, qui, de son côté, s'ennuya de n'être que le second dans l'Empire, et se proclama *Auguste,* après avoir attiré dans ses intérêts la Gaule et l'Espagne, qui avaient d'abord reconnu Sévère. Albinus passa de Bretagne en Gaule, et se dirigea vers l'Italie, où il était appelé par un parti puissant ; mais Sévère le prévint avec une célérité digne du grand César : accourant du fond de la Mœsie, il occupa les défilés des Alpes avant son ennemi, et entra en Gaule au moment où Albinus prenait possession de Lyon. Les deux armées se rencontrèrent aux bords de la Saône, et, le 19 février 197, trois cent mille combattants s'entre-heurtèrent dans les vastes plaines qui s'étendent de Lyon à Trévoux (*Trivurtium*). L'historien contemporain Hérodien fait d'Albinus un lâche qui serait resté enfermé dans les murs de Lyon, tandis que des milliers de braves mouraient pour lui. Dion Cassius, qui siégeait alors au sénat, dit au contraire que les deux compétiteurs commandèrent en personne leurs armées. Quoi qu'il en soit, la lutte fut terrible, acharnée et longtemps douteuse, surtout entre les lé-

gions de Pannonie et celles de Bretagne, qui se disputaient avec rage l'honneur de donner un maître à l'Empire. L'aile gauche de Sévère fut mise en déroute, tandis qu'un corps nombreux de *Sévériens*, aux ordres de Lætus, demeurait dans une immobilité inexplicable. Sévère lui-même fut renversé de son cheval par la balle de plomb d'un frondeur, et le bruit de sa mort se répandit parmi les combattants. Lætus alors s'ébranla, et vint fondre, à la tête de ses troupes fraîches, sur les *Albiniens* fatigués; mais déjà le manteau de pourpre de Sévère avait reparu au premier rang, et les *Sévériens* revenaient à la charge avec une nouvelle furie. Les *Albiniens* plièrent à leur tour, se débandèrent et s'enfuirent vers Lyon, où les vainqueurs entrèrent après eux, le glaive dans une main et la torche dans l'autre; le carnage continua jusque dans Lyon, aux lueurs des flammes qui ravageaient la cité livrée au pillage. Les *Sévériens* trouvèrent Albinus dans une *villa* voisine de Lyon : il s'y était retiré pour mourir, et venait de se plonger un poignard dans le sein. Les soldats ennemis le portèrent presque sans vie devant Sévère, qui foula sous les pieds de son cheval le corps de son ennemi expirant, lui fit couper la tête, et envoya au sénat ce hideux trophée de sa victoire. L'un des chefs de l'armée victorieuse, Lætus, n'eut pas un meilleur sort qu'Albinus : sa conduite équivoque pendant la bataille lui coûta la vie un peu plus tard. Sévère pensa que Lætus avait voulu le laisser périr pour hériter de lui[1].

Les torrents de sang versés sur le champ de bataille ne rassasièrent pas la cruauté de Sévère : il fit égorger et jeter dans le Rhône la femme et les enfants d'Albinus

[1] Dion, l. LXXV. — Hérodien, l. III, c. 21-25. — Spartien, *Vie de Sévère*.

avec le cadavre de cet infortuné César, qu'il avait gardé gisant devant le seuil de son prétoire, jusqu'à ce que les vers lui vinssent disputer sa proie; il ordonna le massacre de tous les prisonniers de distinction, défendit d'ensevelir les restes des vaincus, et condamna à la confiscation et à la mort les principaux habitants des cités de Gaule et d'Espagne qui avaient fourni quelques secours à Albinus. Une foule de familles illustres virent leurs chefs traînés au supplice et leurs biens réunis au domaine impérial ou vendus à l'encan. Sévère avait besoin de trouver beaucoup de coupables, et les dépouilles des victimes suffirent à peine à solder les dettes de l'empereur envers ceux qui lui avaient donné l'Empire. Sévère, en marchant contre Didius-Julianus, avait promis à ses légionnaires de Pannonie le double de la somme payée aux prétoriens par Didius, et tout son règne répondit à ce début. Le prétendu vengeur de Pertinax détruisit ce qui restait de discipline dans les armées : tyran des citoyens, esclave des soldats, il foula aux pieds ces formes républicaines qui rendaient plus supportable la réalité du pouvoir absolu, et mit le despotisme dans les mots comme il était dans les choses. Mais le despote avait à son tour quatre cent mille maîtres, et ne se soutenait qu'en donnant d'une main aux soldats ce qu'il arrachait de l'autre aux citoyens. La domination de la force militaire, auparavant contenue et tempérée par la prudence des princes, s'étalait désormais dons toute sa brutalité, et les armées, chose inévitable, perdirent les vertus guerrières qui leur avaient valu cette domination, dès qu'elles l'eurent saisie. Sévère, afin de comprimer plus aisément les révoltes qui pourraient éclater parmi les légions des frontières, rétablit et quadrupla le corps des prétoriens, qu'il avait

cassé, et en fit une armée de quarante à cinquante mille hommes d'élite, choisis dans tous les autres corps : il tomba ainsi d'un péril dans un autre, et livra au préfet du prétoire, général de cette armée, le pouvoir le plus formidable. Sous un gouvernement où tout était subordonné au pouvoir militaire, le chef de la garde impériale, le plus haut dignitaire de l'armée, s'était emparé tout naturellement de la direction des affaires législatives, administratives et financières, et l'accroissement des forces matérielles dont il disposait le mit pour ainsi dire aux prises avec une tentation continuelle d'usurpation. Les successeurs de Sévère tâchèrent d'affaiblir ce danger en partageant entre deux officiers les attributions de la préfecture.

Des guerres brillantes et heureuses en Orient, des palliatifs habiles, des améliorations administratives [1], un bon choix de fonctionnaires, dissimulèrent la profondeur du mal tant que vécut Sévère, qui s'efforça de faire oublier ses cruautés en ménageant les pauvres après avoir décimé les riches. Les proscriptions d'ailleurs avaient cessé ; la Gaule commençait à se remettre des calamités de l'an 197, lorsque les persécutions religieuses vinrent frapper, pour la seconde fois, la malheureuse cité de Lyon. Le christianisme avait fait, depuis vingt-cinq ans, des progrès qui effrayèrent les gouverneurs des provinces et l'empereur lui-même, et qui amenèrent Sévère à gé-

[1] Sévère mit au compte du fisc les frais des postes impériales, qui étaient auparavant une charge ruineuse pour les propriétaires voisins des routes, soumis à des réquisitions continuelles. De grands travaux voyers furent exécutés sous Sévère et sous son fils Caracalla, comme l'attestent les nombreuses bornes milliaires qui portent leurs noms, et qu'on retrouve enfouies dans nos campagnes. Ces bornes étaient plantées, non de *mille* en *mille*, ainsi qu'en Italie, mais de *leugue* en *leugue* ; la *leugue* ou lieue gauloise valait une demi-lieue de 25 au degré.

néraliser les poursuites par un édit spécial. L'évêque de Lyon, le célèbre Irénée, mourut pour l'Évangile, avec une multitude de chrétiens lyonnais. Le troupeau suivit en foule son pasteur au martyre (203). Il y eut aussi des victimes dans la cité des Helves (le Vivarais).

Sévère mourut en 211 au fond de la Bretagne, où il était allé attaquer les Calédoniens, qui se maintenaient toujours libres dans le nord de l'île. Les misères des temps postérieurs furent telles, qu'on regretta ce despote avide et impitoyable, mais dont les talents n'étaient pas moins grands que les vices. Sévère avait laissé deux fils, Bassianus, surnommé *Caracalla*, parce qu'il portait habituellement une casaque gauloise appelée *caracalle*, et Géta. L'aîné [1], pour commander seul, égorgea le second dans les bras de leur mère commune, et son règne de six années ne fut qu'une longue série de meurtres et de pillages. Parmi les proscrits figura Papinien, préfet du prétoire, le plus grand de ces jurisconsultes qui perfectionnèrent le droit romain, en firent, comme on l'a dit, la *raison écrite*, et introduisirent dans les lois civiles un esprit d'équité et d'égalité inconnu au vieux temps des nationalités étroites et haineuses. Leur influence, traversant les siècles, devait survivre à la ruine du monde romain et contribuer avec éclat à la formation de la civilisation moderne.

Caracalla, outrant les vices de son père sans avoir aucune de ses qualités, frappa les provinces de calamités inouïes, même après les Caligula, les Néron et les Commode : la spoliation était le principe de son gouvernement, et des impôts écrasants régularisaient en quelque sorte la confiscation, et la réduisaient en système au

[1] Il était né à Lyon.

profit des armées. Caracalla imprimait partout des traces sanglantes de son passage : en 215, étant venu deçà les Alpes, il mit à mort le proconsul de la Narbonnaise, *dépossédà tous ceux qui avaient quelque autorité en Gaule* (dit Spartien), et rançonna cruellement la contrée.

On doit pourtant à ce méprisable tyran la plus grande mesure qu'ait peut-être jamais prise un empereur, l'extension du droit de cité romaine à tous les alliés et sujets de Rome, acte qui consomma l'unité de l'Empire (212). Il n'y eut plus dorénavant qu'une seule loi et un seul droit dans le monde romain : les fonctions civiles et militaires furent accessibles à tous; il n'y eut plus que des citoyens dans l'Empire. On ne saurait méconnaître, dans la célèbre *Constitution* de l'an 212, la pensée sociale des grands juristes et des sages administrateurs, qui parvinrent à emprunter l'organe même du bourreau de Papinien; mais Caracalla ne réalisa leurs plans que par des motifs d'un ordre moins relevé, et ne vit là qu'une question fiscale. En généralisant le droit de cité, l'empereur abolissait implicitement les exemptions d'impôts dont jouissaient les alliés, et les obligeait à contribuer à toutes les charges publiques ; les Rèmes, les Édues, les Massaliotes, etc., perdirent ainsi leurs priviléges ; mais ce ne fut pas là le seul bénéfice que Caracalla retira de son édit : il ordonna expressément que les *sujets*, devenus *citoyens*, et astreints aux *impôts* que payaient les *citoyens*, continueraient de payer en outre les *tributs* auxquels ils étaient auparavant soumis comme *sujets*.

Les derniers vestiges des coutumes gauloises, conservés chez les cités alliées ou *autonomes*, disparurent alors devant le droit romain, et les variétés qui existaient dans le régime municipal des cités s'effacèrent peu à peu : dans

le cours du troisième siècle, toutes les cités de la Gaule furent régies par des *curies*, municipalités *timocratiques* qui se composaient des propriétaires les plus aisés, et excluaient des droits municipaux les petits propriétaires (*possessores*) et les artisans libres (*opifices*). Il fallait posséder au moins vingt-cinq arpents (*jugera*) pour être membre de la curie (*decurio; curialis*): la curie administrait les affaires de la cité, ses dépenses et ses revenus; outre ces attributions municipales, elle répartissait et percevait les divers impôts, soit en argent, soit en denrées, pour le compte de l'état, et veillait à l'entretien des routes et des étapes militaires, le plus important des services publics sous un gouvernement de cette nature. Les *curiales* ou *décurions* étaient exempts de la torture et de certaines peines afflictives et infamantes; mais, par compensation, ils répondaient solidairement de la levée des impôts et des besoins de la cité, responsabilité qui eut pour eux des conséquences terribles. La curie confiait l'autorité exécutive à des magistrats élus sous les titres de *duumvirs*, *quatuorvirs*, *édiles*, etc., et même de *consuls*, dans quelques cités qui qualifiaient fastueusement leur curie de *sénat*, et leur lieu d'assemblée de *capitole* (comme à Poitiers, à Bordeaux, à Toulouse, etc.). Les magistrats curiales donnaient l'authenticité aux transactions entre les particuliers, qui sont aujourd'hui de la compétence des notaires, et jugeaient en première instance les causes civiles d'une importance secondaire; les procès plus graves étaient portés directement au tribunal du gouverneur de la province, qui pouvait toujours casser les décisions des magistrats municipaux.

Quant aux familles dont les chefs avaient siégé au sénat romain et occupé les grands offices de l'Empire, elles

formaient, non pas une aristocratie véritable, car elles n'avaient point de pouvoir collectif, mais une espèce de noblesse héréditaire, distincte de *l'ordre des curiales*, et gratifiée de priviléges honorifiques; cette haute classe s'affranchit des soins et des charges de la curie, et les rejeta sur la moyenne propriété, qui ne tarda pas à plier sous le faix[1].

Du temps de Caracalla, l'histoire mentionne pour la première fois un peuple dont le nom était destiné à une grande célébrité. Après que les Markomans, sous Auguste, eurent abandonné la Souabe pour se jeter sur la Bohême, des bandes d'aventuriers gaulois, *enhardis par leur indigence*, dit Tacite, allèrent s'établir sur une partie du territoire abandonné, entre le Rhin, le Danube et le Necker, sous la protection de l'Empire, auquel ils payèrent une *dîme* qui les fit qualifier de *Décumates*: les *champs décumates* furent plus tard englobés dans la frontière romaine, et couverts par des postes militaires, que liaient entre eux de longues lignes de fossés et de palissades. Près des Décumates, le reste des *marches* qu'avaient évacuées les Markomans fut occupé par diverses tribus suéwiques, qui formèrent une confédération nouvelle sous le nom d'Alamans ou *Allemannen* (littéralement les *tout à fait hommes; les hommes virils*). En 214, Caracalla entra chez les Alamans, construisit sur leurs terres plusieurs forteresses sans qu'ils essayassent de s'y opposer, et offrit à leur jeunesse de la prendre à sa solde. Les Alamans acceptèrent cette proposition; mais, lorsqu'ils vinrent au camp ro-

[1] Guizot, *Cours de* 1829, 2e leçon. — Fauriel, *Histoire de la Gaule méridionale*, etc., t. I, c. 10. — Savigny, *Histoire du droit romain*, etc., c. 1-2. — Digeste, l. I, tit. 5, loi 17. — Spanheim, *Dissertation sur la Constitution de Caracalla*, etc., dans le t. XI des *Antiquités romaines* de Grævius.

main, l'empereur les fit envelopper et massacrer par ses légions : tout fier de cette honteuse victoire, il envahit le pays des Kattes ; mais la résistance de ce peuple redoutable fut telle, que Caracalla se trouva trop heureux d'acheter sa retraite à prix d'or. Il n'en *triompha* pas moins des Alamans et des Kattes, et, en mémoire de ses exploits, il s'entoura désormais d'une garde levée à grands frais parmi les Germains, et quitta sa *caracalle* gauloise pour la casaque de fourrures que portaient les chefs teutons.

(215.) L'année suivante, Caracalla tourna ses armes contre un grand peuple tudesque, qui commençait à se trouver en contact avec l'Empire, auquel il devait être bien funeste ! Tacite, dans son *Traité des mœurs des Germains*, écrit sous Trajan, place vaguement au nord-est de la Germanie (vers l'embouchure de la Wistule, selon d'Anville), une nation nommée les *Gothons* (*Gothones, Gothungen?*) [1]. Ces *Gothons*, si obscurs encore à l'époque où écrivait le grand historien romain, c'étaient les Goths, établis alors, partie dans la Scandinavie, où ils ont laissé leur nom (*Gothland*), partie sur la rive méridionale de la Baltique (en Prusse et en Pologne). Dans le cours du deuxième siècle, ils descendirent de la Baltique vers le bas Danube, se trouvèrent ainsi portés sur les derrières des peuples slaves de la Dacie, et secondèrent même par quelques diversions les entreprises de Marc-Aurèle contre les Suèwes et les Slaves-Sarmates ; ils étaient si peu connus des Grecs et des Latins, que ceux-ci les confondirent avec

[1] Tacite, *de Moribus Germanorum*, c. 44. Il ne faut pas confondre les *Gothones* ou Goths avec les *Gothini*, petit peuple que Tacite place *en arrière des Markomans et des Quades* (vers la Silésie), et qui parlait *la langue gauloise*. Ceux-ci étaient un reste de population gallo-kimrique, tributaire des Germains et des Slaves, qui l'enclavaient de toutes parts.

les Slaves-Gètes ou Daces, qu'ils avaient envahis et subjugués[1]. Les Goths furent bientôt, pour la Mœsie (Bulgarie, Servie) et la Thrace, des voisins aussi dangereux que les Germains occidentaux pour la Gaule : Caracalla ou ses lieutenants repoussèrent quelques incursions de ces barbares, mais ne les empêchèrent pas d'étendre leur domination sur les vastes contrées situées entre la Theyss et le Don ou Tanaïs ; la moitié du cours du Danube et tout le nord du Pont-Euxin jusqu'aux Palus-Méotides (la mer d'Azof) étaient bordés par les tribus gothiques.

(217-235.) Après la mort du tyran, assassiné et remplacé par un de ses préfets du prétoire, Macrinus, qui le suivit de près au tombeau, le monde romain flotta de nouveau entre le sensualisme et la philosophie, personnifiés dans Élagabal et Alexandre-Sévère. Élagabal résuma, dans une immense et dernière orgie, tous les délires impurs des vieux cultes naturalistes de l'Orient; Alexandre-Sévère, ce jeune philosophe qui associait dans sa vénération Platon et Jésus-Christ, et les maximes des chrétiens à celles du Portique, tenta ensuite de ramener l'Empire aux beaux jours des Antonins, et d'effacer quarante ans de crimes et de malheurs. On revit quelques heureuses années ; le soleil de la civilisation antique jeta encore quelques brillantes clartés avant de s'ensevelir

[1] Le nom des *Slaves* (*Sclavini, Sclovini*, etc.) n'apparaît pas chez les auteurs grecs et latins avant le sixième siècle, et Procope est le premier qui l'ait employé en parlant d'événements arrivés en 449, cent ans avant l'époque où il écrivait. Nous avons cru pouvoir néanmoins, dans tout le cours de nos récits, nous servir de ce nom collectif pour désigner les Sarmates, les Daces, les Illyriens, etc., etc., membres d'une même famille humaine, aussi ancienne peut-être en Europe que les races gallique, ibérienne et pélasgique, et fort antérieure aux Teutons. Probablement ces peuples se donnaient à eux-mêmes, de temps immémorial, le nom de *Slovini*, qui signifie, en esclavon, *ceux de la langue, ceux qui parlent la langue*, par opposition à leurs voisins de la langue teutonique, finoise, grecque, etc.

dans les nuages de ce crépuscule auquel devait succéder une si longue nuit! Les peuples respirèrent : la vie et les biens des particuliers furent protégés par une administration équitable et humaine; le sénat reprit son influence; le titre de citoyen, accordé par Caracalla aux *sujets* de l'Empire, cessa d'être une amère dérision; à force d'ordre et d'économie. Alexandre trouva moyen de subvenir aux frais énormes des armées, tout en soulageant les populations, et les tributs qui pesaient sur les anciens *sujets* investis du droit de cité furent réduits au TRENTIÈME. Le jeune empereur voulut réformer les armées comme l'administration civile : il s'efforça de leur rendre l'austère discipline qui avait fait leur force et leur gloire, et imagina un établissement qui eût sauvé l'Empire, si l'Empire eût pu être sauvé. Il décréta que tout officier ou soldat vétéran recevrait, en même temps que son congé, une portion de terre voisine des frontières, avec les esclaves, les bestiaux et les instruments de labour nécessaires pour la mettre en valeur. *Ces bénéfices militaires* ne devaient passer aux fils des *bénéficiaires*, qu'à la condition qu'ils suivraient la profession des armes. Alexandre espérait créer ainsi, le long des limites romaines, une population guerrière qui ferait face aux barbares, et mettrait les provinces paisibles de l'intérieur à l'abri de leurs incursions [1]. Ces bénéfices peuvent être considérés comme type primitif des fiefs. On donna aux soldats bénéficiaires établis sur la rive des fleuves qui servaient de frontières à l'Empire, comme le Rhin et le Danube, le nom de *riparienses* ou *riverains*.

Mais l'entreprise d'Alexandre était au-dessus des forces humaines : le sort de son préfet du prétoire, le célèbre

[1] Lampridius, *Vie d'Alexandre Sévère*, c. 53.

jurisconsulte Ulpien, disciple et successeur de Papinien, qui fut massacré entre ses bras par les prétoriens révoltés, lui annonçait son propre destin ! Depuis longtemps, l'Empire ayant été moins sérieusement inquiété vers le Rhin que vers le Danube et l'Euphrate, on avait dégarni les deux Germanies pour renforcer les armées d'Illyrie et d'Orient; il n'y avait plus que trois légions en Gaule, au lieu de huit. Les Germains occidentaux en profitèrent pour renouveler leurs déprédations, et Alexandre, en 234, fut obligé d'accourir d'Orient, où il combattait les Perses, afin de marcher en personne contre les Germains. Leurs bandes pillardes ne l'attendirent pas, et Alexandre, arrivé durant l'automne sur le Rhin, y passa l'hiver, occupé aux préparatifs d'une guerre offensive. Il ne revit pas le printemps : les mauvaises passions contre lesquelles il soutenait une longue et douloureuse lutte fermentèrent avec violence contre les masses de troupes concentrées autour de lui près du Rhin, et éclatèrent par une explosion formidable ; Alexandre disparut dans la tempête. Les historiens ne sont pas d'accord sur les circonstances de sa mort, qui arriva dans le bourg de *Sicila* (Siclingen, près Mayence) : suivant son biographe Lampridius, il fut assassiné en trahison dans sa tente ; suivant Hérodien, il fut massacré après une révolte générale : ce qui est certain c'est qu'il périt victime de la haine et de l'avidité des soldats (19 mars 235) ; il n'avait que vingt-sept ans, et en avait déjà régné treize ; les soldats s'ennuyèrent d'avoir trop longtemps à attendre le bénéfice d'un nouvel avénement ; ils eussent sans doute pris patience, si Alexandre eût consenti, comme Caracalla, à ruiner pour eux tous les autres ordres de l'état. [1]. La mort de ce grand homme

[1] Le biographe Lampridius raconte que, tandis qu'Alexandre se dirigeait vers

déchaîna sur le monde des calamités sans bornes et sans fin.

Un officier, qui avait répondu aux bienfaits d'Alexandre en conspirant le meurtre de son bienfaiteur, Maximin, recueillit le sanglant héritage de ce malheureux prince. Maximin égorgeant Alexandre, c'était la barbarie égorgeant la civilisation : ce farouche géant, né, au fond de la Thrace, d'un père goth et d'une mère alaine, n'eût pas même eu le droit d'entrer dans une légion avant l'édit de Caracalla ; tel fut l'empereur que les légions imposèrent *au sénat et au peuple romain*.

Maximin rendit d'abord quelques honneurs funèbres à son prédécesseur, dont il n'eût pu avouer le lâche assassinat sans quelque péril ; car les légions de Germanie avaient seules trempé dans le complot : celles d'Orient, qui avaient servi sous Alexandre et subi l'ascendant de sa vertu, le regrettaient hautement. Mais bientôt Maximin secoua tout frein et s'abandonna en toute liberté à sa férocité native ; on eût dit que l'Empire était déjà livré aux compatriotes de cet *Auguste* goth : le sang coulait à grands flots ; les familles sénatoriales, les lettrés, les jurisconsultes, étaient persécutés, ruinés, écartés des emplois ; l'empereur ne s'entourait que de soldats grossiers, d'esclaves barbares, de gladiateurs, et semblait avoir déclaré la guerre à tout le reste du genre humain ; le peuple

le Rhin, une *druidesse* (*mulier druias*) s'était présentée sur son passage et lui avait crié *en langue gallique :* « Va ! mais n'espère pas la victoire, et garde-toi de tes soldats. »

Les persécutions n'avaient pu détruire ni la caste ni la religion des druides, et la science divinatoire des druidesses était toujours en grand renom. Il semblerait que le pouvoir avait renoncé à les inquiéter. Vopiscus nous montre l'empereur Aurélien consultant des druidesses. On croit que l'*aiguille* ou pyramide qui se voit près de Vienne a été élevée à la mémoire d'Alexandre-Sévère.

n'était pas moins opprimé que les riches; les revenus des cités, qui servaient à donner du *pain et des spectacles* à la multitude, étaient confisqués; les temples, dépouillés de leurs trésors; l'Empire tout entier avait l'air d'une ville mise au sac et au pillage. Pendant que les agents du tyran traitaient ainsi les cités romaines, Maximin se posait en héros et en vengeur de l'Empire : à la tête de la nombreuse armée rassemblée par Alexandre-Sévère, il avait passé le Rhin, pénétré à plus de cent lieues dans l'intérieur de la Germanie, et ramené en Gaule une prodigieuse quantité de captifs et de bestiaux; mais il ne monta point en triomphe au Capitole et n'entra jamais dans Rome. Les populations indignées s'étaient partout soulevées contre lui : deux empereurs (les deux premiers Gordiens) avaient été proclamés en Afrique; puis trois autres (Maxime, Balbin et Gordien III), à Rome; dans l'espace de treize mois (juin 237-juillet 238), six princes revêtus de la pourpre périrent de mort violente, au milieu de furieuses guerres civiles; Gordien le père et Gordien le fils, d'abord; puis Maximin et son fils, qu'abandonnèrent leurs soldats; et enfin Maxime et Balbin, égorgés par les prétoriens; la pourpre resta au troisième Gordien, fils ou neveu du second et petit-fils du premier.

Au court règne du jeune Gordien appartient vraisemblablement une circonstance de haute importance pour nos origines nationales. « *Aurelianus* (depuis l'empereur Aurélien), était alors tribun de la sixième légion gauloise à *Maguntiacum* (Mayence), défit les Francs, qui couraient par toute la Gaule, en tua sept cents, et en prit trois cents, qu'il vendit comme esclaves (*sub coronâ vendidit*); sur quoi les soldats firent cette chanson : *Nous avons*

tué mille Franks et mille Sarmates : nous cherchons maintenant mille, mille, mille, mille, mille Perses[1]. »

Cet événement dut avoir lieu vers l'année 241, époque à laquelle une aggression vigoureuse du roi de Perse Schâpour (*Sapor*) obligea Gordien de marcher contre les Perses avec ses principales forces. C'est la première fois que ce grand nom des Franks retentit dans les fastes de l'Europe ! La chanson que nous a conservée Vopiscus atteste que le soldat romain les regardait comme ses ennemis les plus difficiles à vaincre. Les Franks et les légionnaires du Rhin se connaissaient en effet de vieille date : les Franks n'étaient autres que ces Istewungs, ces peuples de l'ouest, Kattes, Sicambres (ou *Sigambres*, du nom de la rivière de Sieg), Angriwares, Hamaves, Hattewares, Bruktwares ou Bructères, Usipètes, Tenktwares ou Tenctères, Ampsiwares (ou *Emsiwares*, hommes de l'Ems), etc., avec lesquels l'Empire était en contact depuis trois siècles. Les Franks n'avaient donc rien de nouveau que leur nom ; mais ce nom superbe (*Fraken ; Franken ;* les hardis, les indomptables), adopté collectivement par tant de petits peuples, était quelque chose de bien menaçant : il annonçait que désormais toutes ces tribus, si longtemps affaiblies et presque annihilées par leurs discordes, s'étaient réunies dans une confédération offensive contre Rome et la Gaule. L'empereur Maximin avait récemment porté le fer et le feu dans toute la Germanie occidentale, brûlant les villages, fouillant les bois et les marais, massacrant les populations ou les emmenant captives : la formation de la ligue des Franks fut peut-être le contre-coup de cette expédition[2].

[1] Flavius Vopiscus, *Inter script. hist. Augustæ*, Paris, 1620.

[2] A partir de cette époque, le nom de *Franks* et celui de *Germains* ne deviennent

Les Franks ne cessèrent dorénavant de harceler la Gaule avec un acharnement infatigable, tandis que les Goths, renforcés par les Sarmates, les Alains, et une foule d'autres barbares, se précipitaient par myriades sur la Mœsie, l'Illyrie et la Thrace. L'empereur Décius tomba sous les coups des Goths avec toute son armée, aux bords du Danube, et son successeur Gallus, qui l'avait, dit-on, trahi et vendu aux barbares, n'obtint l'évacuation des provinces envahies que moyennant la promesse d'un tribut considérable : la Chronique Alexandrine cite les Franks entre les peuples qui vainquirent Décius; des bandes frankes avaient pu traverser la forêt Hercynie pour aller joindre les Goths (251). Le monde barbare s'ébranla tout entier au bruit de la défaite des Romains, comme si Odin, le dieu farouche du Nord, eût appelé tous ses enfants à la proie : *le fatal secret de l'opulence et de la faiblesse de l'Empire avait été révélé à l'univers*, dit un historien célèbre (Gibbon). Les barbares orientaux, Goths et Slaves, continuèrent leurs horribles ravages au sud du Danube, et débordèrent bientôt jusque dans la Grèce et l'Asie-Mineure, dont les riches et molles cités n'opposèrent presque aucune résistance à quelques milliers de pirates goths : les Franks se ruèrent sur les deux Provinces Germaniques et

synonymes chez les historiens grecs et latins ; les Franks sont les Germains par excellence ; les autres peuples ou confédération germanique sont toujours désignés par leur nom particulier. — Ce serait perdre son temps aujourd'hui que de discuter l'identité des Franks avec les Germains occidentaux, les *Istævones* de Tacite, fait qui ne souffre pas l'ombre d'un doute. On ne peut toutefois se dispenser de mentionner une tradition rapportée par Grégoire de Tours, l. II, c. 9 et suivant laquelle les Franks seraient *venus de Pannonie*. Beaucoup d'hypothèses plus ou moins ingénieuses ont été bâties sur ce passage, dans lequel nous ne saurions voir que le vague et lointain souvenir d'une primitive immigration teutonique, arrivée en Allemagne par la vallée du Danube et la forêt Hercynie.

la Belgique; les Alamans, que la perfidie de Caracalla n'avait pu détruire, et qui s'étaient au contraire grossis de nombreuses bandes suèwes, et vraisemblablement fusionnés avec les Hermundures, forcèrent la frontière, pénétrèrent par la Rhétie dans la Gaule cisalpine, et s'avancèrent quasi jusqu'aux portes de Rome; les Perses saccagèrent la Syrie. Les lâches légions d'Orient fuyaient partout devant les barbares, si même elles ne les aidaient à dévaster les régions confiées à leur garde; les armées de Gaule et d'Illyrie, moins énervées, mais aussi indisciplinées, avaient abandonné la garde des frontières pour s'arracher les lambeaux de l'Empire: les légions d'Illyrie s'étaient portées en Italie afin de détrôner Gallus et de couronner leur chef Émilien; les légions de Gaule prirent la même route pour renverser à son tour Émilien et introniser Valérien. Valérien, demeuré en possession de la couronne, s'efforça de faire face au danger, et partit pour l'Illyrie, en renvoyant dans la Gaule les légions des deux Germanies, sous les ordres de son fils Gallien, associé à l'Empire. Les Franks furent refoulés au delà du Rhin, non par le voluptueux Gallien, mais par son lieutenant Posthumus, grand capitaine qui délivra la Gaule pendant que le jeune empereur étalait un faste efféminé tantôt à Trèves, tantôt à Bordeaux, où il éleva un vaste amphithéâtre (253-257). Valérien, de son côté, repoussa les Goths et les Sarmates; mais l'Empire n'eut pas le temps de respirer, et bientôt un désastre égal à celui de Décius jeta le monde romain dans des convulsions plus terribles qu'auparavant. Valérien fut défait et pris en Mésopotamie par le roi de Perse, Schapour (260): l'empereur des Romains, traîné en esclavage à la suite du padischah iranien, vengeait dans a

personne tous les rois d'Orient foulés sous le char triomphal de Rome !

Cette catastrophe, suivie d'une immense anarchie, sembla devoir être le signal de la chute et du démembrement de l'Empire : presque tous les gouverneurs et les généraux se proclamèrent empereurs, chacun dans leur province, et les barbares pénétrèrent derechef au cœur de l'Italie ; à chaque instant, des noms inconnus retentissaient aux oreilles épouvantées des malheureux habitants de l'Empire, et leur révélaient de nouveaux ennemis ; les peuples wandaliques, anciens voisins et frères des Goths, envoyaient à leur tour leur jeunesse chercher une part dans la grande proie : c'étaient les Wandales proprement dits et les Burgondes, venus des plages et des îles de la Baltique (Poméranie, Prusse)[1], c'étaient les Érules (*iarl; eorl,* noble), les Juthungs (*Juth-Ungen*), sortis de la *Chersonnèse Cimbrique,* à laquelle ils ont donné leur nom (Jutland). Les Érules désolèrent la Grèce, pendant qu'une horde de Goths, évitant la rencontre des légions d'Illyrie, suivait en Italie les traces des Alamans ; le *sénat et le peuple romain* retrouvèrent une ombre de courage à l'approche des barbares, et, à défaut de troupes régulières, on parvint à lever une armée de *citoyens* pour la défense de Rome. Les Goths, peu nombreux, se retirèrent devant cette démonstration patriotique, et Gallien, raccouru de Gaule à Rome, ne trouva plus d'ennemis. Ce

[1] L'île de Bornholm est appelée *Borgundar-Holm* dans le *Heimskringla* de Snorro. Burgondes *Burg-Gund*) signifie guerriers-associés, guerriers se *cautionnant, se garantissant* mutuellement ; *Burgh, caution,* et *homme susceptible de donner caution,* homme jouissant des droits civils et politiques. Le plus important de ces droits était celui de donner *caution* pour ses parents et amis, c'est-à-dire de jurer qu'ils étaient innocents, lorsqu'ils étaient accusés devant le *mall.*

voyage lui coûta les trois grandes provinces occidentales. Son humeur à la fois efféminée et sanguinaire, son odieuse indifférence pour les malheurs publics, l'avaient rendu très-impopulaire en Gaule : à peine eut-il passé les Alpes, que les troupes et les populations se révoltèrent d'un commun accord. Gallien avait laissé au delà des monts son fils Salonius, associé à l'Empire, avec Posthumus pour général, et Silvanus pour gouverneur. Les légions gauloises ne voulurent point obéir à un enfant incapable de les guider et de les défendre, et déférèrent la pourpre au plus digne, à Posthumus, guerrier qui s'était élevé, par son seul mérite, de la condition la plus obscure au rang de *duc*[1] *de la frontière transrhénane* et de *président* ou propréteur des Gaules. Posthumus, à la tête des insurgés, mit le siége devant *Agrippina* ou Cologne, où s'étaient renfermés le jeune *Auguste* et son gouverneur. La garnison livra Salonius et Silvanus, qui furent mis à mort sur-le-champ. La Gaule, l'Espagne et l'île de Bretagne reconnurent Posthumus.

(260-269.) Le meurtre du jeune fils de Gallien fut la seule tache qui souilla la carrière de Posthumus, si toutefois les soldats gaulois ne commirent pas ce meurtre sans son ordre, comme le dit un historien (Trébellius Pollion). Le règne de Posthumus ne fut qu'un long et glorieux combat, et, durant neuf années, ce grand homme n'eut d'autre pensée que le salut de la malheureuse Gaule, qui le proclama son *libérateur* à juste titre (*restitutor Galliæ*) : à l'intérieur, il rétablit l'ordre, la justice, la sécurité ; à

[1] Trébillon Pollion, *in Posthumo*. Le mot vague de *dux*, qui désignait primitivement le *guide*, le chef d'une armée en campagne, avait fini par devenir le titre officiel des lieutenants impériaux qui commandaient les armées stationnaires et les provinces frontières.

l'extérieur il repoussa les irruptions des Franks, vainquit une partie de leurs tribus, amena les autres à rechercher son alliance, et à lui fournir des soldats, dangereux auxiliaires auxquels la triste nécessité des temps le forçait de recourir. Les tentatives de Gallien pour ressaisir les provinces d'Occident compromirent les premiers résultats du gouvernement de Posthumus, et attirèrent de nouvelles calamités sur ces contrées. Gallien avait paru aussi indifférent à la mort de son fils qu'à la captivité ignominieuse de son père, et, en apprenant la perte de la Gaule, il s'était d'abord contenté de dire en riant que la République pouvait se passer de *saies d'Arras* (*sagis atrebatibus*, vêtement alors fort à la mode): il semblait satisfait pourvu qu'on lui laissât l'Italie et ses voluptés; malheureusement il ne persista pas dans cette résignation insouciante, et, appelant à son aide Auréolus, général des troupes d'Illyrie, il franchit les Alpes et vint attaquer Posthumus à deux reprises. Rien n'est plus incohérent, plus sec et plus confus à la fois que les rares monuments historiques de ce siècle; on ne connaît pas les détails de la guerre. Il paraît que Posthumus fut défait par Auréolus; mais que celui-ci, craignant de rendre Gallien trop puissant, perdit volontairement le fruit de sa victoire : Posthumus put se retirer dans une grande cité (on ne sait laquelle), et y soutenir un siége; Gallien, blessé d'un coup de flèche devant les murs de la ville assiégée, fut contraint d'abandonner les opérations militaires, et finit par évacuer la Gaule[1]. Le *grand amour des Gaulois* avait puissamment soutenu l'empereur de Gaule contre l'empereur de Rome, et beaucoup d'auxiliaires franks avaient combattu

[1] Eutrope, *Histoire romaine*, l. IX. — Tréb. Pollion. — Zosime, l. I. — Paul Orose, l. VIII. — Aurél. Victor.

vaillamment pour Posthumus. Mais tandis que ce chef était obligé d'employer toutes ses forces à sa défense personnelle, d'affreuses misères désolaient ses provinces ouvertes à l'étranger : des bandes de Franks, de ceux-là même peut-être que Posthumus avait attirés à sa solde, exercèrent des ravages terribles en Gaule; puis, craignant la vengeance de ce redoutable capitaine, et entraînés au loin par leur soif d'aventures et de pillage, ils s'écartèrent du centre de la Gaule, percèrent jusqu'aux Pyrénées orientales, traversèrent ces montagnes et fondirent sur la riche Province Tarragonaise (Catalogne, Valence, etc.), où ils commirent des dévastations inouïes; ils renversèrent presque de fond en comble Tarragone et *Ilerda* (Lérida), pillèrent et brûlèrent bien d'autres villes, et, s'emparant des navires qu'ils trouvèrent dans les ports de la Tarragonaise, ils allèrent saccager les côtes d'Afrique; aussi audacieux sur mer que sur terre, ils ne cessèrent, durant douze années, d'infester de leurs pirateries les deux rivages espagnol et africain.

Tandis que les Franks pénétraient en Espagne, une grande horde d'Alamans avait franchi la frontière vide de gardiens, et s'était précipitée à son tour sur la Gaule. A la faveur du désordre universel causé par la guerre civile, ces barbares, commandés par un chef nommé Chroch (*Chrocus*), promenèrent le fer et la flamme dans toutes les contrées de l'est et du sud, depuis les Vosges jusqu'aux Cévennes et jusqu'au Rhône; ils incendiaient les villes et les maisons de campagne, massacraient les habitants, ruinaient les monuments. A leur approche, une terreur panique saisissait les populations, que protégeaient en vain les épaisses murailles romaines des cités, et les Ger-

mains n'avaient que la peine d'escalader ces remparts imprenables.

La cité des Lingons (Langres), qui renfermait beaucoup de chrétiens, fut ainsi enlevée d'assaut. Un légendaire du septième siècle raconte qu'au milieu du carnage l'évêque Désidérius se présenta devant le roi des ennemis, le suppliant, au nom du Christ, d'épargner ses malheureux concitoyens; « mais le très cruel roi n'entendit pas ce que le saint évêque disait, et lui répondit, dans son langage barbare, des choses que l'évêque, de son côté, ne put comprendre par aucun effort d'intelligence. » Désidérius offrit de nouveau sa vie pour le salut des siens: Chroch, impatienté, lui fit abattre la tête [1]. Chroch ne traita pas mieux l'évêque des Gabales (de Gévaudan), Privatus, qui fut assommé de coups de bâton pour avoir refusé de *sacrifier aux démons*, dit Grégoire de Tours, c'est-à-dire apparemment à Hertha ou à Odin, que tous les peuples suéwiques adoraient ainsi que les Goths. Les dieux du polythéisme n'étaient pas plus respectés par les barbares que le Dieu des chrétiens, et Chroch, étant entré à *Augustonemetum* (Clermont-Ferrand), « brûla, ruina et renversa un temple que les Gaulois appelaient *Vasso* en langue gallique, merveilleux ouvrage et d'une étonnante solidité; la muraille en était double, faite au dedans de petites pierres, au dehors de grandes pierres carrées, et elle avait trente pieds d'épaisseur; les parois étaient incrustées de mosaïques et de marbres de diverses couleurs; tout l'édifice était pavé en marbre et couvert en plomb. » On identifiait le dieu arverne *Vasso* à Mars ou à

[1] *Acta sancti Desiderii, ap.* Bolland XXIII *maii*. Le rédacteur de ces *Actes* appelle Chroch *roi des Vandales*; mais le témoignage de Grégoire de Tours, qui le fait chef des Alamans, est évidemment préférable.

Mercure, et l'on croit que c'était pour ce temple que le sculpteur grec Zénodore avait fait, sous Claude et Néron, une statue colossale de Mercure en bronze, qui coûta 40 millions de sesterces (neuf millions de francs), et dix années de travail (Pline, l. XXXIV, c. 8). « Chroch, dit Grégoire de Tours, était excité à l'iniquité par les conseils de sa mère. » Probablement ce farouche dévastateur avait pour mère quelque Elfe germanique qui le poussait à la destruction des dieux de Rome. Chroch fut enfin battu et pris auprès d'Arles par les troupes de Posthumus, sans doute après la retraite de Gallien ; un chroniqueur prétend qu'on le promena, enchaîné comme une bête féroce, par toutes les villes qui avaient été en proie à ses fureurs ; il expia, dans de longs et cruels supplices, les maux dont il avait accablé la Gaule [1].

On voit, par les récits qui précèdent, que les chrétiens se multipliaient dans les diverses parties de la Gaule ; les malheurs publics étaient favorables aux progrès d'une religion qui apprenait à se détacher d'un monde si misérable et d'une vie si troublée [2] ! La tempête qui avait fondu sur la Gaule se dissipa cependant encore une fois : Posthumus, débarrassé de la guerre civile, purgea le pays des pillards germains, remit la frontière en état de défense, et, s'avançant même sur les terres des Franks, établit au delà du Rhin des postes retranchés et des garnisons pour

[1] Grégoire de Tours, l. I, c. 30-32. Le chroniqueur mentionné est Sigebert de Gembloux, écrivain du onzième siècle.

[2] Les chrétiens avaient été persécutés sous Décius et Valérien : vers 259, Saturninus, premier évêque connu de Toulouse, subit le martyre dans le *Capitole* de cette cité ; on l'attacha à la queue d'un taureau furieux, qui le mit en pièces. Grégoire de Tours veut que saint Trophime, évêque d'Arles, Gatien, de Tours, Paul, de Narbonne, Strémoine, des Avernes (de Clermont), Martial, de Limoges, enfin le fameux saint Denis, fondateur de l'église de Paris, aient été contemporains de Saturnin. Grégoire de Tours, l. I, c. 28.

contenir les barbares. *A force de valeur et de modération*, dit Eutrope, *il restaura les provinces presque anéanties*. Tant de services et d'exploits ne purent lui enchaîner l'affection des soldats aussi bien que la reconnaissance du peuple, ce grand homme fut, comme Alexandre-Sévère, la victime de ses vertus. Un de ses lieutenants, Lollianus, se révolta contre lui dans le Première Germanie, et entraîna dans la rébellion une partie des légions et la cité de *Maguntiacum* (Mayence), capitale de cette province : Posthumus défit les rebelles ; ses soldats victorieux demandèrent alors à grands cris le pillage de Mayence ; Posthumus refusa ; les légions se soulevèrent et le massacrèrent avec son fils. Lollianus hérita de son vainqueur (269).

A la nouvelle de la mort du grand empereur des Gaulois, les Franks coururent aux armes, assaillirent et emportèrent les forts construits chez eux par Posthumus, et, passant le Rhin, recommencèrent leurs ravages en Gaule ; mais Lollianus leur résista comme eût pu faire Posthumus lui-même : il les chassa, les poursuivit au delà du fleuve, et rétablit les forts. Son zèle pour la discipline lui coûta la vie : au bout de quelques mois, les soldats le tuèrent, *parce qu'il exigeait d'eux de trop grands travaux*. Victorinus, principal lieutenant de Posthumus, se proclama empereur : tous ces usurpateurs, ces *tyrans*, ainsi que les nomment les historiens latins, parce qu'ils ne furent point reconnus empereurs par le fantôme de sénat qui végétait à Rome, étaient des hommes de courage et de mérite, sortis pour la plupart des classes inférieures; au sein des convulsions sociales, les distinctions factices s'effacent, et les supériorités naturelles se font jour à la surface. Victorinus avait pour conseiller et pour guide sa mère Victoria, femme d'une haute intelligence et d'un

génie héroïque; les soldats l'appelaient la *mère des camps;* elle portait le titre d'impératrice (*Augusta*), et l'on battait la monnaie à son nom à Trèves (*Treviri*). Victorinus cependant ne fut pas plus heureux que ses devanciers, mais il s'attira son sort par les violences odieuses où l'entraînait sa passion pour les femmes : un greffier, dont il avait outragé l'épouse, trama contre lui une conspiration, et Victorinus fut assassiné à Cologne. Victoria pour lors fit successivement trois empereurs; d'abord, son petit-fils Victorinus; les soldats n'en voulurent point, et l'égorgèrent; ensuite, un simple ouvrier armurier, Marius, qui était parvenu aux hauts grades par sa valeur et sa force prodigieuse, et à qui, suivant une tradition, l'on aurait dû la prise du terrible Chroch. Marius régna trois jours, et fut tué par un de ses anciens compagnons de travail, qu'il avait mal accueilli au milieu de sa nouvelle grandeur. « Reconnais-tu cette épée? lui cria l'autre en le frappant; c'est toi qui l'as forgée! » Victoria eut encore le crédit de revêtir de la pourpre son parent Tétricus, personnage consulaire, qui était gouverneur d'Aquitaine, et qu'on proclama dans Bordeaux, capitale de cette province (271).

Les souffrances des peuples étaient inexprimables : à peine l'espérance publique se rattachait-elle à quelque chef intelligent et ami de l'ordre, que ce chef disparaissait dans un *tumulte militaire*, et que le chaos renaissait : les soldats devenaient plus exigeants à mesure que les populations, écrasées d'impôts, ruinées, pillées par les amis et par les ennemis, étaient plus incapables de satisfaire à leurs exigences; toute sécurité, tout commerce, étaient anéantis : les grands propriétaires et les lettrés soupirèrent après le rétablissement de l'unité de l'Empire; la classe inférieure, au contraire, et surtout les malheureux habitants des

campagnes, prirent en horreur le régime romain, l'ordre romain et la *civilisation* même, dans le sens littéral du mot, c'est-à-dire la société organisée par *cités ;* ils se soulevèrent contre les officiers civils et militaires, contre les percepteurs, contre les curies ; « d'ignorants agriculteurs prirent les habitudes des guerriers ; le paysan (*rusticus*) imita l'ennemi barbare en ravageant son propre pays, » et une multitude de ces *Bagaudes*, nom gallique qu'ils se donnèrent probablement à eux-mêmes, et qui signifie *les insurgés*, *les attroupés* (de *bagad*, attroupement), mirent le siége devant Autun, quelques mois après la mort de Posthumus (269). La cité des Édues implora l'assistance, non point de *l'empereur de Gaule*, Victorinus, qui était aux bords du Rhin, mais de *l'empereur romain* Claudius, qui venait de succéder à Gallien en Italie et en Illyrie. Le bruit des victoires de Claudius était arrivé jusque dans la Gaule, et la gloire de l'Empire renaissait sous cet illustre capitaine, qui détruisit, en Mœsie et en Macédoine, une immense horde de Goths, évaluée à trois cent vingt mille têtes dans une lettre du vainqueur à un de ses lieutenants ; presque tout périt ou fut réduit en servitude, sauf l'élite de la jeunesse, qu'on enrôla dans les légions. Claudius, occupé à terminer cette vaste guerre, ne put secourir Autun, que les Bagaudes forcèrent et saccagèrent après un siége de sept mois. Autun *fut frappé d'une grande plaie,* et ne se releva jamais complétement de ce coup terrible : ses édifices avaient été ruinés, ses florissantes écoles, fermées, son enceinte, dépeuplée, ses murs abattus. La Zénobie gauloise, Victoria n'était plus, et l'anarchie désola la Gaule trois années encore, sous l'impuissante autorité de Tétricus[1].

[1] Eumène, *Pro scholis restaurandis.* — Trébellius. — Eutrope.

Claudius *le Gothique* était mort de maladie (270), fin peu commune chez un empereur de ce siècle, et avait été remplacé dignement par cet Aurélien, qui s'était autrefois signalé en Gaule par ses exploits contre les Franks. Claudius avait relevé l'honneur de l'Empire : Aurélien en rétablit l'unité ; il chassa d'Italie une nuée d'Alamans, de Wandales, de Markomans, de Juthungs, descendus des Alpes rhétiques dans les plaines du Pô ; puis il recouvra les provinces d'Orient, réunies au petit royaume gréco-arabe de Palmyre sous le sceptre de la fameuse Zénobie, qui, de concert avec son mari Odénat, avait sauvé l'Asie romaine de l'invasion persane ; il entreprit enfin de reconquérir la Gaule et ses annexes, l'Espagne et la Bretagne. Il fut plus heureux que Gallien dans ce dessein, et les événements qui lui livrèrent l'Occident eurent quelque chose de singulièrement bizarre : Tétricus, qui n'avait d'empereur que le titre, se lassant d'être le jouet de ses officiers et de la soldatesque, et n'osant abdiquer de peur d'être égorgé par ceux qui opprimaient la Gaule en son nom, conspira contre sa propre couronne, et écrivit secrètement à Aurélien, l'invitant à passer les Alpes, par cette citation de Virgile : *Eripe me his, invicte, malis* (Délivre-moi de ces maux, guerrier invincible) ! Aurélien entra en Gaule, et s'avança jusqu'à *Catalauni* (Châlons-sur-Marne), où Tétricus lui présenta la bataille à la tête de ses légions : au premier choc, Tétricus, son fils et leurs affidés, passèrent à l'ennemi : les légions de Gaule, qui se battaient pour leur compte, et non pour celui de Tétricus, contre le sévère restaurateur de la discipline romaine, continuèrent à se défendre avec fureur ; mais enfin, culbutées et taillées en pièces, elles expièrent leur licence et leur tyrannie par une sanglante défaite (273). Aurélien ren-

voya en Germanie les auxiliaires franks des empereurs gaulois, traita durement Lyon, qui lui avait apparemment fermé ses portes tandis qu'il marchait vers la Belgique, et fut peu généreux envers Tétricus, qu'il obligea de figurer dans la pompe de son *triomphe*, à côté de Zénobie et des rois barbares pris à la guerre : Tétricus suivit au Capitole le char du vainqueur, *avec un manteau de pourpre, une tunique couleur de safran et des braies gauloises*. Aurélien chercha plus tard à lui faire oublier cette humiliation en lui donnant le gouvernement d'une province d'Italie[1].

(273-274.) Ce fut ainsi que la Gaule fut de nouveau réunie à Rome, après treize années de séparation, et que l'Empire sortit glorieusement de l'épouvantable crise qui avait failli l'anéantir : le monde romain avait encore quelques générations à vivre ! Les cités gauloises respirèrent un moment sous l'administration sévère, mais équitable, de l'empereur Aurélien, qui, né dans l'obscurité, se montra rude aux grands et bienveillant pour les petits. Les Bagaudes furent réprimés, et la remise de tout l'arriéré des impôts, accompagnée d'une amnistie aux rebelles, fut sans doute plus efficace que les armes pour étouffer les insurrections. Aurélien revint en Gaule l'année d'après la bataille de Châlons, et, dans ce voyage, il élargit et reconstruisit l'enceinte de la ville de Genabum sur Loire, la détacha de la *cité* des Carnutes, dont elle avait dépendu jusqu'alors, l'érigea en *cité* et lui donna son nom (*Aurelianum* ou *Aureliani*, Orléans). On attribue aussi à Aurélien d'avoir changé Dijon (*Divio*), simple bourgade lingonaise, en un *château*, en une place fortifiée (*castrum*). Peut-être pourrait-on reculer jusqu'à lui la formation des compagnies de *nautes*

[1] Eutrope. — Trébellius.

ou mariniers de la Seine et de la Loire, corporation de négociants qui eurent le monopole du transit des marchandises par eau, à la condition de se charger des transports d'armes, de grains, de denrées qui se faisaient par les rivières pour le service de l'état : il est certain au moins, d'après le témoignage de Vopiscus, qu'Aurélien organisa des compagnies de cette espèce sur le Nil et sur le Tibre.

Ce prince mérita véritablement le titre de restaurateur de l'Empire : il y rétablit si bien l'ordre, que sa mort n'occasionna nul trouble intérieur (275) : les armées semblaient lasses de leurs propres excès, et, au lieu de choisir le successeur d'Aurélien, elles renvoyèrent l'élection impériale au sénat, qui n'osa y procéder que sur une invitation deux fois réitérée par les soldats; Vopiscus nous a conservé une lettre dans laquelle le sénat romain invite la curie de Trèves à prendre part à sa joie, et lui mande *que le choix du prince est rendu au sénat.*

Cette lettre n'arriva sans doute pas à sa destination : la curie de Trèves, en ce moment même, était dispersée, égorgée, ou captive, et la moitié de la Gaule était au pouvoir de l'ennemi. Les Franks, poussés et suivis par les peuples de la Baltique, de l'Oder et de la Wistule, s'étaient rués en masse sur la rive gauche du Rhin, et un déluge de barbares inondait les provinces gauloises. Les circonstances de cette effrayante invasion nous sont inconnues; on sait seulement que soixante ou soixante-dix des principales villes de la Gaule furent saccagées par les hordes teutoniques, derrière lesquelles s'avançait un grand corps de nation sarmate, les Lyges de la Wistule et de la Warta.

(277.) L'empereur Probus, qui rappelait, par son héroïque simplicité et ses manières républicaines, les héros de l'ancienne Rome, accourut avec toutes les forces de l'Em-

pire, et la Gaule devint le théâtre d'une guerre immense qui eût été digne d'avoir d'autres historiens que Zosime et Vopiscus. Probus défit successivement, dans plusieurs grandes batailles, les Franks, les peuples wandaliques (Wandales et Burgondes), les Lyges, et, suivant le bulletin qu'il adressa au sénat, *tailla en pièces quatre cent mille ennemis*, chiffre qui ne paraîtra pas invraisemblable, si l'on considère que les barbares s'étaient avancés, non plus en pillards, mais en hordes conquérantes, avec leurs femmes et leurs enfants. Les Lyges furent détruits, et leur nom ne reparaît plus dans l'histoire : les Wandales et les Burgondes regagnèrent leur ancienne patrie ; les Franks furent refoulés dans leurs bois et leurs marais, et menés battant bien au delà du Rhin par Probus, qui pénétra jusqu'à l'Elbe en poursuivant les vaincus. Neuf rois ou chefs de peuples teutoniques vinrent implorer la paix à ses genoux ; la terreur était si grande parmi les Franks, qu'ils se soumirent à toutes les conditions imposées par Probus, rendirent tout ce qui leur restait du butin conquis en Gaule, livrèrent une multitude de bestiaux, qui furent distribués aux laboureurs gaulois, se soumirent à entretenir de blé, de chevaux, de bétail, les garnisons que l'empereur plaça sur la rive droite du Rhin, et ne conservèrent pour ainsi dire que leur liberté et leurs armes ; encore se virent-ils obligés de fournir à l'empereur seize mille hommes de troupes auxiliaires. Des milliers de captifs furent colonisés dans les deux provinces Germaniques, dont la population belliqueuse était très-affaiblie par les hostilités incessantes qu'elle avait à soutenir : la Toxandrie (Zélande et partie du Brabant), et même le pays des Nerviens et des Trévires, reçurent beaucoup de ces colons germains, appartenant vraisemblablement pour la plupart à la classe inférieure

des *lites* ou serfs, habitués à labourer pour les guerriers et à mener une vie sédentaire et paisible [1]; quant aux seize mille auxiliaires, aux hommes libres, aux vrais Franks, bien que Probus eût pris la précaution de les disperser par petites troupes dans tout l'Empire, ils portèrent partout le désordre et la révolte, aussitôt leur premier étourdissement passé. Eumène et Zosime racontent un trait d'audace inouïe de leur part : Probus avait envoyé un détachement de ces Franks à l'extrémité du monde romain, sur la côte de l'ancien royaume du Pont ; ils s'emparèrent de quelques navires, traversèrent le Bosphore, la Propontide, l'Hellespont, piratèrent dans toute la mer Égée, passèrent de là dans la Méditerranée, allèrent surprendre et piller la grande cité de Syracuse, tentèrent d'en faire autant à Carthage ; puis, repoussés des plages africaines, ils franchirent le détroit de Gadès (ou de Gibraltar), se lancèrent avec intrépidité sur le grand Océan, *et parvinrent à regagner leur demeure sans avoir souffert aucune perte*, Cette demeure était peut-être la Batavie ; car les Bataves, ces vieux alliés de l'Empire, avaient été englobés dans la ligue des Franks.

La prodigieuse énergie qu'attestaient de telles actions était bien effrayante pour une société amollie, où les membres du sénat regardaient comme une faveur l'édit de Gallien qui les excluait de l'armée !

[1] Le nom de *Lètes* (*Læti*) appliqué depuis par les Romains à tous les barbares qui reçurent des terres dans l'intérieur de l'Empire, quelles que fussent leur race et leur condition, paraît n'avoir été que le mot tudesque *Lite*, légèrement altéré. Les *Lètes* ne furent pas exclusivement occupés aux travaux agricoles, et on les organisa en corps de milices pour la défense des provinces. L'abbé Dubos (*Histoire critique de l'établissement de la monarchie française*, l. I, c. 10), s'appuyant sur le latin de *lætus* (joyeux, content), a prétendu que *Lète* signifiait *content, satisfait*, que les *Lètes* étaient les barbares contents et soumis, étymologie tant soit peu forcée.

(280.) Cependant l'impression produite sur la masse des Germains par les victoires de Probus, et la grandeur de leurs pertes, les empêchèrent de mettre à profit la double rébellion de Proculus et de Bonosus, lieutenants impériaux en Gaule, qui prirent, l'un après l'autre, la pourpre à Cologne, *et revendiquèrent les Gaules, l'Espagne et la Bretagne*. Il semblerait que, parmi les cités gauloises, il se fût conservé, depuis le temps de Posthumus, un parti hostile à l'unité de l'Empire, et que Lyon, malgré son titre de colonie romaine, fût le foyer de ce parti. Les Lyonnais, selon Vopiscus, excitèrent Proculus à la révolte : Proculus, battu par l'invincible Probus, et acculé à l'extrême frontière du nord, espérait être secouru par les Franks, qui lui avaient promis leur assistance, *et desquels il disait tirer son origine ;* mais les Franks, *qui ont coutume de violer leurs serments en riant*, dit Vopiscus, le livrèrent à l'empereur. Bonosus ne fut pas plus heureux : il se pendit de sa propre main pour éviter le châtiment de sa témérité.

(281.) Ce fut après cette guerre civile que Probus, pour ôter aux Gaulois tout grief contre l'Empire, révoqua entièrement les restrictions qui gênaient la culture de la vigne, et *remplit lui-même de vignobles les collines des Gaules*, suivant l'expression d'Aurélius-Victor.

(282.) A Probus succéda un empereur né dans la Gaule, Carus, de Narbonne, qui périt bientôt en Orient avec un de ses fils par la trahison de son préfet du prétoire, Aper : Dioclétien, *comte des domestiques*, c'est-à-dire commandant de la *maison* de l'empereur, chef des gardes du palais[1],

[1] Corps différent des prétoriens, auxquels les empereurs ne confiaient plus la garde du palais. — Auguste et ses successeurs, sauf les tyrans, avaient coutume de prendre les avis d'un certain nombre de sénateurs choisis, qui les accompagnaient toujours, et qu'on nommait les *comites* ou *compagnons* du prince. Cette qualifi-

vengea son prince par la mort d'Aper, et tua ce préfet de sa propre main, moins par zèle pour la mémoire de Carus que par un motif de superstition assez bizarre. Vopiscus raconte que Dioclétien, séjournant dans une hôtellerie du pays tongrien, *tandis qu'il servait encore dans les grades inférieurs de la milice*, se débattit fort avec l'hôtesse sur le prix de ses repas. « Dioclétien, lui dit cette femme, tu es trop avare ! — Je serai généreux, répliqua-t-il en riant, quand je deviendrai empereur. — Dioclétien, reprit-elle, ne plaisante pas : tu seras empereur, quand tu auras tué un sanglier ! » Cette femme était une druidesse. Dioclétien, frappé de la prédiction, fit, depuis ce temps, une guerre acharnée aux sangliers; mais il avait beau immoler des porcs sauvages, l'Empire ne venait pas : il crut enfin avoir trouvé le sens caché de l'oracle, en tuant le préfet *Aper*, dont le nom, en latin, signifie *sanglier*, et ce fils d'esclave se fit proclamer empereur sans difficulté par l'armée d'Orient, bien que Carinus, fils aîné de Carus, eût été associé à la couronne par son père et gouvernât en ce moment même l'Occident. La lutte qui s'éleva entre Dioclétien et Carinus fut promptement terminée par la mort de ce dernier, que massacrèrent ses propres officiers irrités de ses cruautés et de ses débauches.

(285.) Dioclétien, en montant sur le trône, trouva les provinces occidentales dans une situation déplorable : les exactions de Carinus avaient déterminé en Gaule une nouvelle explosion populaire, une seconde *Bagauderie*, plus

cation d'abord vague comme celle de *dux* ou *duc*, prit un caractère plus arrêté, et devint le titre de la plupart des fonctionnaires impériaux, entre autres des officiers qui représentaient l'empereur dans chaque cité, auprès des curies municipales, et qui étaient subordonnés aux gouverneurs des provinces. De ces *comites* proviennent les *comtes* du moyen âge.

terrible que la première ; les Bagaudes pillaient et brûlaient les *villae* des sénateurs et des curiales, attaquaient et forçaient les cités, et poursuivaient avec fureur les officiers impériaux : ce ramas d'esclaves, de colons, de petits propriétaires ruinés, de chrétiens persécutés, de vieux Gaulois héritiers des haines druidiques contre Rome, ce peuple de barbares, que le désespoir avait enfanté dans les entrailles d'une civilisation incomplète et oppressive, s'entendit d'un bout à l'autre de la Gaule, essaya de s'organiser et se choisit deux empereurs, Ælianus et Amandus, dont les médailles ont été conservées jusqu'à nous. Suivant une légende du septième siècle, ces empereurs des Bagaudes étaient chrétiens. La Bagauderie menaçait de gagner les autres grandes régions de l'Empire, où existaient les mêmes souffrances et les mêmes ressentiments, et le danger parut très-grave à Dioclétien : retenu en Orient par la nécessité de contenir les Perses et les barbares du bas Danube, il se résigna au partage de la dignité impériale avec son principal lieutenant Maximien, pour s'assurer de sa fidélité, et, après l'avoir associé à la pourpre, il se hâta de l'envoyer contre les rebelles gaulois. La marche de Maximien et de son armée fut, dit-on, signalée par un événement fameux dans les annales du christianisme, mais que l'absence de témoignages contemporains a fait reléguer au rang des fables par plusieurs historiens modernes : c'est le massacre de la *Légion Thébaine*. Une légende du septième siècle rattache cette catastrophe problématique d'une manière très-spécieuse à la guerre des Bagaudes. On sait que, suivant la tradition, Maximien, en traversant le Valais, près d'*Agaune* (Saint-Maurice), fit décimer à plusieurs reprises, et enfin passer tout entière au fil de l'épée une légion de chrétiens d'Égypte, la *Thé-*

baine, qui refusait de *l'aider à persécuter les chrétiens des Gaules.* Si cette histoire n'est pas apocryphe, ce ne fut point sans doute pour avoir refusé de prêter main-forte aux magistrats et aux bourreaux contre des chrétiens isolés, qu'un corps de six mille soldats fut ainsi chargé et taillé en pièces par tout le reste de l'armée, sur l'ordre de l'empereur : *ces chrétiens,* que la légion Thébaine *refusait de persécuter*, c'étaient les Bagaudes, qui comptaient beaucoup de chrétiens dans leurs rangs, et qui avaient mis deux chrétiens à leur tête. Les Gaulois avaient l'humeur trop énergique et trop active pour accepter, avec les dogmes du christianisme, sa tendance à la résignation passive; les *Thébains*, plus fidèles à cet esprit de soumission et d'indifférence pour la vie, ne voulurent point combattre leurs frères, mais n'opposèrent qu'une force d'inertie aux injonctions et à la colère de Maximien. Arrivés au défilé d'Agaune, on ne put les faire avancer davantage, et ils se laissèrent massacrer sans résistance plutôt que d'entrer en Gaule.

Maximien poursuivit sa route, assaillit les Bagaudes, et les défit, à ce qu'on croit, sur le territoire des Êdues (près de Cussi en Bourgogne); après divers échecs, la plus grande partie de cette multitude indisciplinée se dispersa et mit bas les armes; les plus braves, avec leurs chefs Ælianus et Amandus, se retirèrent dans la presqu'île que forme la Marne un peu au-dessus de son confluent avec la Seine, et qui était alors complétement isolée de la terre-ferme par un mur et un fossé attribués à Jules-César; ils se défendirent jusqu'à la dernière extrémité dans ce camp retranché, que les légions finirent par emporter d'assaut après un long siége; Ælianus et Amandus moururent les armes à la main. Ce lieu conserva,

pendant plusieurs siècles le nom de *Camp des Bagaudes* ou *Fossé des Bagaudes;* c'est aujourd'hui Saint-Maur-des-Fossés près Paris [1]. Les Bagaudes ne tentèrent plus d'insurrection générale; mais la *Bagauderie* ne fut point anéantie, car les causes qui l'avaient engendrée subsistaient et croissaient encore d'intensité : elle dégénéra en brigandage, et, jusqu'à la chute de l'Empire, il y eut toujours, dans les forêts et les montagnes de la Gaule, une population errante et poursuivie, vivant en état de guerre contre toutes les lois et tous les pouvoirs sociaux.

(286.) Maximien tourna ensuite ses armes contre les barbares, qui avaient profité des troubles de la Gaule pour infester, par terre et par mer, les provinces septentrionales et les côtes. Le retour triomphal des exilés franks et leurs étranges aventures avaient enflammé d'émulation toute la jeunesse des pays maritimes entre le Rhin et le Jutland, et une nuée de hardis pirates, bravant les tempêtes de la mer du Nord et les flottes romaines avec leurs légères nacelles d'osier recouvertes de cuir, pillaient les rivages de la Gaule et de la Bretagne, et enlevaient les vaisseaux marchands jusque dans le lit des fleuves. La plupart de ces corsaires n'étaient pas de la ligue des Franks, mais de celle des *Saxons* (*sax, sex*, arme ; les gens d'armes, les gens de guerre), qui paraissaient identiques aux anciens Haukes (*Chauci*), le plus puissant des peuples inghewungs[2]. Ce changement de dénominations, qui a

[1] Voy. la *Vie de saint Babolen*, premier abbé de Saint-Maur, dans les *Scriptores rerum francic.*, de Duchesne, t. I, p. 656. Cette légende est très-curieuse et très-digne d'attention, quoiqu'elle exagère évidemment l'importance de l'élément chrétien dans la Bagauderie. — Eutrope, l. IX. — Aurél. Victor, *de Cæsaribus*.

[2] D'après Ptolémée (*Description de la Germanie*), on n'aurait d'abord appelé *Saxons* que les habitants des trois îles situées près des bouches de l'Elbe, et que le savant Cuvier dit être Nordstrand, Buren et Heiligeland (*Germania anti-*

jeté tant d'obscurité dans l'histoire des Germains, apparaît comme un fait presque général au troisième siècle, et tous ces noms nouveaux ont un caractère également belliqueux et menaçant. Pendant ce temps, des bandes nombreuses d'Alamans, de Burgondes, d'Érules, de *Haïbons* ou *Kavions* (*Hawiungen?*) couraient les deux Germanies et la Belgique : Maximien coupa les vivres aux Alamans et aux Burgondes, et les réduisit à périr de misère et de typhus ; puis il écrasa les Érules et les Haïbons, passa le Rhin, saccagea les terres des Franks et obligea deux de leurs petits peuples à recevoir de sa main deux chefs appelés Ghénobaud et Atekh ; il transporta un grand nombre de barbares sur les territoires des Nerviens et des Trévires, et repeupla ainsi beaucoup de champs qui demeuraient en friche, et qui furent cultivés, dit le panégyriste Euménius, *par le Lète, rétabli dans ses foyers*[1], et *par le Frank soumis aux lois romaines.* C'est la première fois qu'on rencontre chez un écrivain latin ce nom de *Lète*, qui a été si diversement interprété.

(286-289.) Maximien, en marchant contre les brigands de terre, avait confié la répression des brigands de mer au Ménapien Carausius, habile navigateur, et l'avait établi duc du *Tractus* armoricain et belge, c'est-à-dire commandant des régions maritimes de la Gironde au Rhin. Carausius rassembla une flotte considérable dans

qua, l. III, c. 23). Eumène, dans ses Panégyriques, parle encore des Haukos : les Saxons étaient sans doute primitivement une tribu de Haukes.

1 *Postliminio restitutus. Panegyric. in Constantium*, c. 21. Ces Lètes, *rétablis* sur des terres qu'ils avaient déjà occupées, n'étaient autres probablement que les captifs colonisés par Probus. Les Franks, dans leurs incursions, les avaient soulevés et ramenés en Germanie, et Maximien exigea qu'on les lui rendît, comme condition de la paix. C'est là l'explication la plus vraisemblable de ce passage, qui a donné lieu à tant de débats et d'hypothèses.

le port de Boulogne (*Bononia* ou *Gessoriacum*), mais il fut peu fidèle à sa mission; au lieu de protéger les côtes, il laissait les pirates piller en liberté pour les attaquer au retour et s'emparer de leur butin. Maximien résolut la mort de Carausius : celui-ci, prévenu du péril, se saisit de la ville et du port de Boulogne, passa dans l'île de Bretagne avec la flotte, prit la pourpre, et s'allia aux Franks, aux Frisons et aux Saxons contre l'Empire. Ce Ménapien, né sur les confins de la Batavie, était lui-même plus Germain que Romain. Tous les efforts de Maximien pour le soumettre et recouvrer la Bretagne furent inutiles : Carausius resta maître de cette île et de la mer, et les empereurs Dioclétien et Maximien se virent obligés de traiter avec lui afin de mettre les parages de Gaule et d'Espagne à couvert de ses déprédations.

(292.) Les dangers de l'Empire augmentaient toujours : l'habileté administrative de Dioclétien et la farouche valeur de Maximien ne suffisaient plus à y faire face, et Dioclétien, qui était la tête du gouvernement comme Maximien en était le bras, jugea nécessaire de partager de nouveau le pouvoir pour lui donner plus de défenseurs; il empêcha les gouverneurs des provinces d'imiter Carausius, en conférant la dignité de *César* aux deux principaux d'entre eux, Constance-Chlore et Galérius: on vit alors quatre princes dans l'Empire, sans compter Carausius ; Dioclétien à Nicomédie, Galérius en Illyrie, Maximien en Italie, et Constance en Gaule. Constance eut pour département la Gaule et l'Espagne, son annexe accoutumée ; le *César* Constance était subordonné à l'*Auguste* Maximien, et le *César* Galérius, à l'*Auguste* Dioclétien. Chacun des quatre princes eut son préfet du prétoire : chaque préfecture fut divisée en *diocèses*, régis

par des vicaires préfectoriaux ; le département de Constance forma deux diocèses ou vicariats, la Gaule et l'Espagne, et le nombre des provinces fut augmenté ; la Belgique fut démembrée en trois ; la Première Belgique, ayant pour métropole Augusta des Trévires ou Trèves (*Treviri*) ; la Seconde Belgique ; capitale, Ducortorum des Rèmes ou Reims (*Remi*) ; et la Séquanaise ; capitale Besançon : l'Helvétie était comprise dans la Séquanaise. La Lugdunaise ou Lyonnaise fut aussi partagée en deux provinces, ayant leurs chefs-lieux à Lyon et à Rouen (*Rotomagus*) ; on détacha l'Aquitaine primitive de l'Aquitaine romaine, et on l'appela Novempopulanie ou pays des neuf peuples, en lui donnant Eause (*Elusa*) pour métropole : la contrée entre le Rhône et les Alpes fut séparée de la Narbonnaise sous le titre de Viennoise. Dans le cours du quatrième siècle, les provinces allèrent encore se subdivisant ; Tours (*Cæsarodunum, Turones*) et Sens (*Agendicum, Senones*) devinrent capitales d'une Troisième et d'une Quatrième Lyonnaises ; on coupa en deux l'Aquitaine, avec Bourges (*Avaricum, Bituriges*) et Bordeaux pour chefs-lieux. *Aquæ-Sextiæ* ou Aix fut la capitale d'une Seconde Narbonnaise démembrée de la Viennoise ; enfin, les Alpes firent deux petites provinces ; les Alpes Maritimes, chef-lieu, Embrun (*Ebrodunum*), et les Alpes Graïes et Pennines (haute Savoie et Valais), chef-lieu, *Darantasia* (Moustier en Tarantaise). Le diocèse de Gaule fut à son tour partagé en deux vicariats, dont l'un embrassa les dix provinces au nord de la Loire et du Rhône ; l'autre, les sept provinces méridionales ; division qui n'avait rien d'arbitraire et dont il resta des vestiges très-durables ; les régions aquitaniques et narbonnaises étaient bien plus profondément romaines d'esprit et de mœurs

que celles du nord, et résistèrent avec bien plus d'opiniâtreté à l'invasion du régime barbare.

Ce fractionnement territorial se rattachait à des changements plus importants, commencés par Dioclétien, et achevés plus tard par Constantin dans la constitution de l'Empire, et qui peuvent se résumer en deux faits généraux : 1° la substitution des formes d'une monarchie despotique aux formes d'une dictature républicaine créée par l'élection du sénat, du peuple et de l'armée; 2° la séparation du pouvoir civil et du pouvoir militaire, innovation inconnue à l'antiquité romaine. Les mauvais empereurs, les tyrans, avaient souvent emprunté l'étiquette servile des monarchies orientales; mais tous les princes amis de l'ordre et des lois s'étaient empressés jusque-là de protester contre ces importations étrangères en montant sur le trône, et, tout récemment encore, Probus avait affecté en toute occasion, à l'égard du sénat, le langage d'un général de la République. Dioclétien organisa regulièrement le despotisme, ceignit le diadème oriental au lieu de la couronne de laurier, revêtit la robe d'étoffe d'or brodée de pierreries au lieu du manteau de pourpre, éleva au niveau des grands dignitaires les serviteurs de son palais, qui remplissaient des offices autrefois livrés aux esclaves, et laissa le sénat s'éteindre obscurément dans Rome, abandonnée des empereurs avec ses traditions et ses souvenirs. Maximien, toujours docile aux inspirations de son collègue, s'était installé à Milan, et le palais impérial de Rome demeura vide durant les vingt années de leur règne. Le faste systématique de Dioclétien accrut les charges publiques déjà si pesantes, et la séparation des pouvoirs civil et militaire, très-sage et très utile en principe, ne contribua pas moins

que les nouvelles formes monarchiques à compliquer les rouages du gouvernement, auparavant si simples, et à multiplier les fonctionnaires au delà de toute mesure. Dioclétien créa une véritable armée d'employés administratifs et fiscaux, qui servaient presque autant que les soldats à maintenir les provinces, dans l'obéissance du prince, mais qui rançonnaient les citoyens plus encore qu'ils ne servaient l'empereur : *le nombre des salariés*, dit Lactance, *devenait plus grand que celui des contribuables qui les payaient*. Cet écrivain, que sa haine contre les derniers empereurs païens entraîne peut-être à charger un peu ses couleurs, trace, dans son *Traité de la mort des persécuteurs,* un horrible tableau de la situation des peuples dévorés par une fiscalité impitoyable.

La Gaule était la moins malheureuse des grandes régions de l'Empire : Constance Chlore, prince intelligent, brave et humain, allégeait de tout son pouvoir le fardeau des populations qui lui étaient confiées, en même temps qu'il les protégeait avec vigueur contre les attaques des barbares. L'année même de la promotion, au rang de César (292), il prit l'offensive contre Carausius, mit le siége devant Boulogne, qui rendait l'empereur de Bretagne maître du détroit, barra le port par une estacade qui en interdit l'entrée à tout secours maritime, et força la garnison à capituler : il s'avança ensuite vers la Batavie, et reconquit cette île, qui avait été enlevée par les Franks à la domination romaine, ainsi que d'autres cantons deçà le Rhin (sans doute la Toxandrie et la Ménapie): il pénétra dans l'intérieur du pays frank (*Francia*), remporta de grands avantages sur les Hamaves et les autres Franks, sur les Frisons, sur les Haukes (ou Saxons), les contraignit par la terreur de ses armes à rompre leur al-

liance avec Carausius, et transporta des milliers de captifs sur les territoires d'Amiens (*Ambiani*), de Beauvais (*Cæsaromagus, Bellovaci*), de Troyes (*Tricasses*) et de Langres (*Lingones*) ; on en fit des pâtres, des laboureurs et des soldats. Constance crut enfin pouvoir marcher directement à son principal but, le recouvrement de la Bretagne : Maximien vint d'Italie en Gaule pour veiller sur la frontière du Rhin, pendant que Constance combattrait outre-mer, et deux flottes, rassemblées l'une à Boulogne, l'autre à l'embouchure de la Seine, débarquèrent sur les plages britanniques deux armées commandées par le César et par son préfet du prétoire, Asclépiodotus. Carausius n'était plus : il avait été assassiné et remplacé par son lieutenant Allectus, et ce fut celui-ci qui soutint le choc : la flotte d'Asclépiodotus, favorisée par un brouillard qui déroba sa marche aux navires ennemis placés près de l'île de *Vectis* (Wight), toucha la première au rivage breton; à cette nouvelle, Allectus, qui faisait face à Constance et à la flotte de Boulogne, abandonna son poste pour s'élancer au-devant du préfet : son armée, presque entièrement formée de Franks et d'autres Germains, fut taillée en pièces ; il périt dans la déroute, et une seule bataille rendit la Bretagne à l'Empire : elle fut ajoutée au département de Constance.

(301.) Constance, après son retour de Bretagne, eut de nouveaux combats à livrer pour la défense de la Gaule : les Alamans avaient renversé la grande muraille élevée par Probus sur la lisière des Champs Décumates, entre le Rhin et le Danube, et ils se précipitaient en masse dans la Séquanie. Constance faillit être victime de l'ardeur avec laquelle il courut à la rencontre des barbares : arrivé près de Langres avec une faible avant-garde, il fut assailli à

l'improviste par toute la horde alamannique : son escorte fut mise en déroute, et les barbares le serrèrent de si près, qu'il se vit réduit à se faire hisser avec des cordes par-dessus les murs de la ville, les habitants n'osant pas même lui ouvrir leurs portes. Le gros de l'armée gallo-romaine parut quelques heures après sous les remparts : Constance, quoique blessé, sortit de la ville, se mit à la tête des légions, et prit une sanglante revanche de sa fuite : *vaincu et vainqueur tour à tour dans la même journée*, dit Eutrope, *il extermina soixante mille Alamans !* Ce nombre est prodigieusement exagéré. Il poursuivit les Alamans jusque chez eux, saccagea leur pays comme il avait fait de celui des Franks [1], rétablit et renforça tous les postes des frontières, depuis le haut Danube jusqu'au Lech et à l'Issel.

Sa conduite envers la ville d'Autun ne contribua pas moins que ses exploits à lui gagner le cœur des populations gauloises : il releva aux frais du trésor, non-seulement les édifices publics, mais les maisons particulières de cette antique et illustre cité, qui avait été presque entièrement ruinée durant la première Bagauderie ; il rouvrit ses écoles sous la direction du rhéteur Eumène, et n'épargna rien pour la repeupler et lui rendre son ancien éclat. Eumène dit que Constance envoya dans Autun des *artisans* (ou *artistes*) *d'outre-mer* (*artifices transmarinos*), *desquels les Provinces Britanniques avaient alors grande abondance;* ces *artifices* étaient des architectes et des maçons [2].

[1] Le pays frank (*Francia*, *Franken-land*, d'où *Franconie*), et le pays alaman (*Alamannia*, *Allemannen-land*, d'où *Allemagne*), étaient séparés par le cours du Mein.

[2] Eumène, *Pro scholis restaurandis*, et *Panegyric. in Constantium*. On a conservé la lettre par laquelle Constance charge Eumène de la direction des écoles : elle fait honneur à tous deux. Eumène consacra les appointements très-considérables qu'il recevait du prince (environ 70,000) à la reconstruction des écoles.

Sous le gouvernement de Constance, le christianisme, depuis longtemps florissant à Lyon et dans le midi, commença de se répandre dans le nord de la Gaule, où il fut prêché, suivant les légendes, non par des apôtres gaulois, mais par de jeunes Italiens, qui avaient reçu, des mains de l'évêque de Rome, l'anneau et le bâton pastoral auprès du tombeau de saint Pierre. Constance aimait et estimait les chrétiens; cependant les apôtres de l'Amiénois, du Beauvaisis, du Vermandois, du Soissonnais, etc., saint Firmin, saint Quentin, saint Crépin et saint Crépinien (*Crispinus*, *Crispinianus*), moururent tous dans les supplices; les légendes accusent de leur martyre Riccius Varus, gouverneur de Belgique, et l'empereur Maximien : cette persécution aurait donc eu lieu pendant l'expédition de Constance en Bretagne (295-296), époque où Maximien séjourna dans le nord de la Gaule [1] : les légendes prétendent que Trèves compta beaucoup de martyrs; Trèves passait alors pour la cité la plus populeuse de la Gaule, et c'était dans le menu peuple des grandes villes que le christianisme, comme toute espèce d'innovations, se propageait le plus rapidement. Ces rigueurs ne furent que le prélude de l'attaque générale dirigée par le gouvernement impérial contre la nouvelle foi. Les chrétiens faisaient des progrès immenses : ils étaient partout, à l'armée, au palais, au sénat; ils formaient dans l'état un autre état gouverné par les évêques, ayant son trésor, ses impôts (volontaires, il est vrai), ses lois, ses tribunaux; car tous les procès entre chrétiens étaient déférés aux évêques; le despote Dioclétien toléra néanmoins longtemps cette république réligieuse : l'esprit de paix et de soumis-

[1] Peut-être pourrait-on faire remonter la persécution jusqu'en 285. La guerre des Bagaudes avait pu fournir à Maximien un prétexte de sévir.

sion que montraient la plupart des chrétiens, la docilité avec laquelle ils subissaient les charges publiques et les volontés du prince, tout en s'imposant des obligations d'une autre nature, le rassuraient sur leurs intentions, et la crainte de les pousser au désespoir retenait ses coups; son collègue Maximien et le César Galérius, hommes violents et fortement attachés au paganisme, soit conviction, soit politique, le poussèrent enfin hors de cette modération, et lui persuadèrent qu'on ne devait pas souffrir davantage une association qui tôt ou tard porterait ses chefs à l'Empire et son Dieu au Capitole, si on ne l'accablait quand il était temps encore. Dioclétien consentit à signer le fameux édit du 24 février 303, qui ordonna la destruction de toutes les églises, la confiscation de toutes les propriétés ecclésiastiques (leur revenu servait à l'entretien du culte et des pauvres), et défendit sous peine de mort les assemblées des chrétiens. Deux autres édits enjoignirent aux magistrats d'employer la force pour contraindre les chrétiens à *abjurer leurs superstitions.* Cette épreuve fut la plus terrible qu'eût jamais soufferte l'Église : Constance n'osa refuser de promulguer dans son département les édits des deux *Augustes;* mais son humanité en adoucit beaucoup l'exécution, et bientôt, élevé au rang d'*Auguste* par l'abdication de Dioclétien et de Maximien (mai 305), il n'eut plus à dépendre de personne, et la persécution s'éteignit en Occident, quoique l'*Auguste* Galérius la continuât avec fureur en Orient.

Constance ne porta le titre d'empereur qu'un an, et mourut à York, dans l'île de Bretagne, le 25 juillet 306 : ses soldats proclamèrent *Auguste* son fils aîné Constantin, qui hérita de la Gaule, de l'Espagne et de la Bretagne, tandis que Galérius dominait tout le reste de l'Empire,

par lui-même et par ses créatures, Sévère et Maximin-Daza. Les premières années du nouveau règne, qui allait marquer une phase solennelle dans l'histoire de l'humanité, furent remplies par des guerres heureuses contre les Franks et les Alamans, que nulle défaite ne pouvait abattre, que nul traité ne pouvait lier. Lorsque les magistrats des tribus, les anciens, les hommes mûrs et prudents, souhaitaient le maintien des traités et empêchaient que la guerre ne fût proclamée dans le mall national, la jeunesse, avide de gloire et de butin, se groupait autour de quelque hardi chef de *truste*, et partait, sans que rien pût la retenir, pour aller tenter en Gaule des incursions qui attiraient ensuite sur toute la confédération les vengeances romaines. La *perfidie* tant reprochée aux Franks par les écrivains latins tenait surtout à la faiblesse des pouvoirs sociaux chez ces peuples. Pendant le dernier séjour de Constance en Bretagne, deux chefs franks, Askarik et Raghis, avaient violé la paix et dévasté les terres romaines; Constantin, revenu d'outre-mer, les battit, les fit prisonniers, porta une guerre d'extermination dans le pays frank et surtout chez les Bructères, et exposa aux bêtes tous ses captifs dans l'amphithéâtre de Trèves! Les rois farouches des Germains furent déchirés par les lions et les ours sur cette arène qui peut-être avait bu naguère le sang des martyrs chrétiens, et les populations belges, exaspérées par leurs souffrances et leurs alarmes éternelles, applaudirent à ces cruelles représailles de la rupture des traités. Des *Jeux Franciques* furent institués en mémoire du désastre des Franks. Constantin, *bravant les haines opiniâtres et les implacables colères des barbares,* avait voulu les frapper d'épouvante par un exemple terrible, et de grands travaux militaires consolidèrent ses succès: les postes qui

protégeaient tout le cours du Rhin, le long de la rive germanique, furent réparés et fortifiés; une multitude de barques armées furent disposées de distance en distance dans le lit du fleuve, et le rétablissement de l'ancien pont de Cologne annonça l'intention où était Constantin de garder l'offensive. Mais la rage l'emporta sur la crainte dans le cœur des Franks, et ils recommencèrent à remuer au bout de deux ans, animés par l'éloignement de Constantin, qu'une trahison domestique appelait précipitamment dans le midi de la Gaule : l'ex-*Auguste* Maximien, beau-père de ce prince, s'était bientôt repenti d'avoir déposé la pourpre à l'exemple de Dioclétien, et, après d'inutiles efforts pour ressaisir l'Empire en Italie et en Illyrie, il s'était retiré auprès de son gendre : Maximien paya l'hospitalité de Constantin en séduisant une partie de ses soldats et en s'emparant du trésor destiné à la solde de l'armée, lequel était déposé dans la cité d'Arles. A la nouvelle de cette perfidie, Constantin accourut du Rhin sur la Saône avec l'élite de ses troupes, les embarqua sur des bateaux rassemblés dans le port de Chalon, descendit la Saône à force de rames, puis le Rhône, et fit une telle diligence, que Maximien, surpris et hors d'état de résister, eut à peine le temps d'évacuer Arles et de se jeter dans Marseille. Le siége de Marseille ne fut pas long, et la muraille, hérissée de tours, qui fermait la presqu'île, eût été enlevée de vive force dès le premier jour, si les échelles des *Constantiniens* ne se fussent trouvées trop courtes : Constantin n'eut pas besoin de renouveler l'assaut; une des portes lui fut livrée par les habitants ou par les soldats, et il entra dans la ville sans coup férir. Maximien dut d'abord la vie aux prières de sa fille Fausta ; mais, quelques mois après, cette grâce fut révoquée, et Maximien, condamné

à mourir, n'obtint plus que la permission d'être son propre bourreau. Il avait, dit-on, essayé d'assassiner son gendre (308-310)[1].

Ce fut quelques années après ces événements que la ville d'Arles, rentrée avec joie sous l'obéissance de Constantin, et embellie par les soins de ce prince, prit le titre de *Constantina*, qui n'a point prévalu sur le vieux nom d'*Arelate*. Autun, visitée par Constantin, quitta le patronage des Césars pour celui des Flavius (nom de famille de Constantin), et *Augustodunum* devint *Flavia*. Les Édues ne furent point guidés par un motif de base flatterie, mais par l'impulsion d'une légitime reconnaissance : malgré les bienfaits du père de Constantin, leur cité n'avait plus que l'ombre de son ancienne splendeur ; les cantons les moins fertiles du territoire éduen, abandonnés par les petits propriétaires et par les colons écrasés de dettes et de misère, n'offraient plus que des marais, des bruyères et des halliers ; les vignobles renommés du canton *Arebrignus* (Danville croit que c'est le Beaunois) dépérissaient d'abandon et de vétusté. L'arriéré des impôts, que la cité ne pouvait payer, allait s'accumulant, et ce triste état de choses eût abouti à une expropriation presque générale, si le prince eût usé de rigueur envers les Édues : Constantin leur remit cinq années d'arriéré, et réduisit de plus du quart le chiffre total de la *capitation* : il y avait, dans la cité éduenne et ses dépendances, vingt-cinq mille contribuables assujettis à l'impôt personnel et fixe qu'on nommait *capitation;* Constantin réduisit les vingt-cinq mille parts à dix-huit mille, diminuant ainsi, non pas le nombre des contribuables, mais la quotité de

[1] Eumène, *Panegyric. in Constantin.* — Zosime. — Eutrope. — Lactance.

la contribution pour chacun d'eux. Ces chiffres sont d'un haut intérêt pour l'histoire : ainsi le vaste territoire éduen, qui comprenait les trois quarts de la Bourgogne et le Nivernais, ne contenait que trente et quelques mille *personnes adultes* de condition libre ; car les femmes, et les fils de famille, parvenus à l'âge d'homme, étaient assujettis à la capitation [1] ; seulement les femmes ne payaient que demi-part ; deux femmes comptaient pour *une tête*. En évaluant la population de la Gaule d'après celle de la cité éduenne, on peut conjecturer que la Gaule n'avait plus qu'un million à un million et demi d'habitants libres, tout le reste étant esclave ou cultivateur attaché à la glèbe.

D'Autun, Constantin était retourné à Trèves : son père et lui avaient érigé, pour ainsi dire, cette cité en capitale de la Gaule et de l'Occident ; il y éleva de somptueux édifices, que le rhéteur Eumène a célébrés en termes magnifiques, mais qui se ressentaient sans doute de la décadence des arts et devaient être déjà loin des admirables constructions d'Adrien ; il bâtit un cirque, une basilique (salle d'assemblée entourée de portiques), un forum, un prétoire, *dont le faîte touchait les cieux :* Trèves, bouleversée par les barbares dans la grande invasion de 275 à 277, s'était relevée plus promptement qu'Autun.

Les mouvements hostiles des Franks troublèrent ces

[1] Eumène, *Gratiarum actio ad Constant.*, etc. — Plus tard, une loi de Valentinien et Valens permit de diviser les *têtes* ou quotes-parts de capitation entre deux et trois hommes, trop pauvres pour en payer une entière, et entre quatre femmes. *Code Justinien*, l. II, t. 47, *lex* 10. Outre l'impôt *personnel*, les propriétaires fonciers payaient une taxe *réelle*, à tant l'arpent, appelée *jugeratio ;* les commerçants, fabricants et artisans libres étaient soumis à un impôt proportionnel sur leurs bénéfices, qui donnait lieu aux vexations les plus criantes et les plus destructives de tout progrès industriel. *Code Théodosien*, l. XIII, t. 1 et 4.

pacifiques travaux ; la confédération franke, un moment déconcertée par la prompte victoire de Constantin sur Maximien, se préparait, en 310, à une attaque générale, lorsque Constantin prévint l'ennemi en passant le Rhin ; les Franks, parmi lesquels le panégyriste Nazarius nomme les Bructères, les Hamaves et les Héruskes, essuyèrent une défaite qui permit à Constantin de porter ses armes sur de plus illustres champs de bataille, sans craindre de perdre la Gaule en conquérant l'Italie. Galérius était mort à Nicomédie (mai 311), et quatre empereurs se partageaient le monde romain ; Maxence, fils de Maximien, avait enlevé l'Italie et l'Afrique à Sévère : Licinius régnait sur l'Illyrie, la Thrace et la Grèce, et Maximin Daza, sur l'Asie, la Syrie et l'Égypte. Galérius avait reconnu en mourant l'impossibilité de détruire le christianisme, et les édits de persécution avaient été officiellement révoqués ; mais Maximin n'en continuait pas moins à opprimer les chrétiens : Licinius les tolérait ; quant à Maxence, appuyé sur une soldatesque sans frein, il faisait peser sur tout le reste de ses sujets une brutale et infâme tyrannie. Ce prince lâche et sanguinaire eut la témérité de provoquer le vainqueur des Franks, sous prétexte de venger son père Maximien, et les légions de Maxenee menacèrent d'entrer en Gaule par la Rhétie. Constantin ne leur en laissa pas le temps : ravi sans doute d'une agression qui justifiait d'avance ses conquêtes, il se mit aussitôt à la tête d'une armée faible en nombre, mais formidable par le courage et la discipline, se déclara le chef du grand parti chrétien en arborant l'étendard de la croix (*le labarum*), et descendit dans les plaines de l'Italie par le Pas de Suze : trois batailles consécutives dissipèrent le ramas de soldats débauchés et indisciplinés que Maxence oppo-

sait aux héroïques vétérans du Rhin ; Maxence périt dans la troisième journée, et le christianisme entra victorieux dans Rome avec Constantin par la *Porte Triomphale* (29 octobre 312). L'exercice du culte chrétien fut solennellement autorisé dans tout l'Empire, du consentement de Licinius, qui sur ces entrefaites traita Maximin comme Constantin avait traité Maxence ; les chrétiens furent remis en possession de tous leurs droits et de tous leurs biens ; les églises surgirent partout de leurs ruines, et la foi évangélique se répandit désormais sans obstacles dans les contrées les plus reculées et les plus étrangères jusqu'alors à ses doctrines. La Gaule avait eu l'honneur d'être le point de départ de cette grande révolution, présage de l'initiative glorieuse que devaient posséder les habitants de la Gaule dans l'ère moderne ! Cependant la Gaule n'était certes pas la région de l'Empire qui renfermait le plus de chrétiens, et ses provinces septentrionales n'en comptaient encore qu'un petit nombre : l'organisation régulière de l'Église dans toutes les provinces, sous la protection de l'empereur, accéléra le rapide développement de la religion ; cette organisation se modela tout naturellement sur celle de l'ordre civil et politique ; chaque cité gauloise eut son évêque [1], élu par les *fidèles clercs* et laïques ; les évêques des cités métropolitaines acquirent peu à peu une certaine suprématie sur les autres évêques *comprovinciaux*, et reconnurent à leur

[1] Le nombre des cités s'était fort augmenté : de soixante environ, il se trouve porté à cent quinze vers la fin du quatrième siècle. Dans le cours de ce siècle, les vieilles dénominations gauloises ou latines des cités tombèrent pour la plupart en désuétude, et les cités des Gaules n'eurent plus d'autres noms que ceux des petits peuples dont elles étaient les chefs-lieux. On ne dit plus *Augusta Trevirorum*, mais *Treviri*; *Durocortorum*, mais *Remi*; *Augustonemetum*, mais *Arverni*, etc. Bordeaux, Rouen, Besançon, Autun, etc. font exception.

tour la prééminence de l'évêque de Rome, patriarche d'Occident, de même que les évêques orientaux reconnurent la préséance des patriarches d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie. Des *chorévêques* ou *évêques errants,* indépendants de leurs confrères fixés dans les cités, parcouraient les campagnes, et prêchaient la foi aux paysans (*pagani,* d'où *païens*), toujours plus attachés aux vieilles croyances et plus rétifs aux choses nouvelles que les citadins : les chorévêques furent peu à peu remplacés par de simples prêtres, groupés autour d'*archiprêtres* ou *doyens,* qui étaient subordonnés eux-mêmes aux évêques des cités ; les évêques avaient pour vicaires et pour économes des *archidiacres* chargés de veiller aux besoins du bas-clergé, de distribuer les aumônes, de gérer les propriétés ecclésiastiques.

La société chrétienne, qui depuis si longtemps travaillait à se former sous la société officielle, avait enfin obtenu la sanction de la loi : l'importance de ce grand fait éclata aux yeux de toute la Gaule lorsque Constantin, en 314, convoqua dans la cité d'Arles les évêques d'Occident, pour juger un schisme élevé entre les chrétiens d'Afrique. Constantin avait été rappelé en Gaule, dès l'année qui suivit sa victoire sur Maxence (313), par les hostilités des Franks : il les laissa cette fois passer le Rhin et pénétrer dans la Germanie inférieure ; puis, leur faisant fermer la retraite par la flottille du Rhin, il les enveloppa, les tailla en pièces, et envoya tous les prisonniers mourir aux arènes de Trèves. Tout couvert du sang des barbares, il partit de Trèves pour aller présider à Arles un *concile* où siégèrent trente-trois évêques et beaucoup de prêtres et de diacres délégués par le reste des évêques occidentaux : sans être encore au nombre des *fidèles,* puisqu'il ne reçut

le baptême qu'à la fin de sa vie, il semblait se croire le chef de l'église, parce qu'il en était le libérateur, et se qualifiait d'*évêque du dehors,* d'évêque laïque. Le concile d'Arles, entre autres *canons* ou règlements, excommunia les clercs *usuriers*, et, par *usurier*, on entendait toute personne qui prêtait moyennant un intérêt quelconque; l'abus monstrueux de l'usure dans la civilisation romaine explique l'horreur de l'église pour le prêt à intérêt et l'exagération de la réaction : le christianisme, au reste, la question théologique à part, ne fut-il pas surtout une immense réaction contre les abus et les vices de l'ancien monde?

Le concile d'Arles établit aussi qu'un évêque élu ne pourrait être *ordonné* par moins de quatre autres évêques, afin de prévenir les *ordinations* précipitées et scandaleuses.

La joie des chrétiens était inexprimable : ils pouvaient penser que le retour du Christ sur la terre et le règne des saints approchaient; l'esprit évangélique envahissait la loi civile, si longtemps l'arsenal du paganisme, et non-seulement les chrétiens, mais tout ce qui souffrait, tout ce qui avait enduré l'oppression, tressaillait d'espérance à la voix d'un prince qui s'annonçait comme le réparateur de tous les maux, qui remettait à toutes les cités l'arriéré des impôts, qui lançait des édits foudroyants contre les magistrats concussionnaires, et invitait les citoyens lésés, les veuves, les orphelins, à lui porter directement leurs plaintes. L'odieuse coutume d'exposer les enfants, fruit du vice et de la misère, fut défendue sous de graves peines, et le trésor se chargea de nourrir et de vêtir les enfants nouveau-nés des plus pauvres citoyens. L'émancipation des esclaves fut encouragée, et ses formalités furent simplifiées : la loi se contenta dorénavant d'une simple déclaration d'affranchissement faite dans l'église et cer-

tifiée par l'évêque, et il fut permis d'émanciper des esclaves le dimanche, tandis que les autres actes civils et judiciaires étaient interdits ce jour-là, ainsi que tous les travaux, sauf ceux de l'agriculture. Les agents du fisc reçurent défense de saisir les esclaves laboureurs et les bœufs de labour; et des édits sages et humains adoucirent beaucoup la condition des esclaves, en défendant à leurs maîtres de les appliquer à la torture dans aucun cas, et de séparer les parents des enfants, ou les maris des femmes, dans les ventes et les partages de biens. Le fardeau des curiales s'était accru par les exemptions accordées aux membres du clergé et aux officiers impériaux; Constantin essaya de soulager les curies en leur donnant les biens des curiales morts sans testament et sans héritiers, biens qui auparavant échéaient à l'état; mais cette compensation fut bien insuffisante. L'empereur réduisit à 12 pour 100 l'intérêt légal, qui était à peu près illimité. Les citoyens qui avaient cinq enfants furent exemptés des charges de la curie; les médecins, les grammairiens et les professeurs de belles-lettres furent déclarés à la fois exempts des *charges* (*munera*), et susceptibles des *honneurs* (*honores*), c'est-à-dire des magistratures municipales. Les vétérans obtinrent aussi divers priviléges, outre leurs *bénéfices*. Les coryphées du christianisme, qui entouraient l'empereur, l'évêque de Cordoue, Osius (rédacteur du Symbole de Nicée), l'éloquent Lactance, le docte Eusèbe de Césarée, l'excitaient à porter sur toutes les plaies sociales une bienfaisante sollicitude. Ce furent les belles années du règne de Constantin; le vieux monde croyait renaître à la vie : illusion bientôt dissipée, aurore trompeuse qui ne précédait point le jour! La transformation de l'Europe devait coûter plus cher.

Les vœux des peuples accompagnèrent Constantin dans ses deux guerres contre l'*Auguste* d'Orient, Licinius (314-323). La première de ces campagnes, suivie d'une paix de huit années, valut à Constantin la plus grande partie de l'Illyrie, la Macédoine et la Grèce : la seconde lui valut tout l'Empire. Constantin, à son départ de la Gaule en 314, avait confié ce département à son jeune fils Crispus, décoré du titre de César, avec Lactance pour conseil. Le système d'extermination adopté par Constantin contre les Franks n'avait pu mettre un terme à leurs attaques : toujours battus, ils revenaient toujours à la charge, et Crispus remporta sur eux une victoire assez considérable en 320. Leur opiniâtreté se lassa enfin de tant de revers; et, l'or impérial aidant sans doute aux armes romaines, le parti pacifique l'emporta pour quelques années outre-Rhin.

Constantin était parvenu au comble de la prospérité, et le christianisme régnait avec lui sur tout l'Empire; mais les hommes qui, dans la simplicité de leur âme, avaient salué le triomphe de la foi comme l'avénement de la paix et du bonheur universels, virent leurs espérances cruellement déçues, et le jour de la victoire fut celui de la guerre civile. Le christianisme vainqueur manifesta à la face du ciel les dissensions sourdes qui fermentaient dans son sein, et se déchira de ses propres mains, tout en poursuivant le paganisme. La révolution chrétienne, ainsi que toutes les révolutions, fut accompagnée de destructions violentes, et d'une guerre acharnée contre le passé; on commença de s'attaquer aux temples, aux tombeaux, aux statues, à ces innombrables chefs-d'œuvre dont l'art païen avait couvert la surface de la terre, et l'œuvre de ruine que les barbares étaient destinés à ac-

complir fut bien avancée par les chrétiens civilisés dans le cours du quatrième siècle : on ne pouvait prévoir alors que le christianisme remplirait à son tour l'Europe de merveilles, et qu'il lui rendrait une parure monumentale aussi magnifique que celle dont il la dépouillait[1]; les premières églises n'étaient généralement que des *basiliques* ou salles d'assemblées publiques, appropriées aux besoins du culte, et n'annonçaient pas encore la création d'une architecture nouvelle.

(325.) Deux ans après la chute de Licinius, Constantin présida une assemblée ecclésiastique dont les débats eurent bien une autre gravité que les discussions du concile d'Arles. Ce fut le grand concile de Nicée.

Le christianisme, au moment où il devint la religion de l'Empire, avait écarté et rejeté successivement les superstitions étrangères qui s'étaient efforcées de le dénaturer, et la croyance au Dieu un et triple, au Père, au Fils et au Saint-Esprit, et à l'identité du Fils ou Verbe créateur avec Jésus-Christ, était demeurée le fondement de la foi; mais le vrai sens du dogme fondamental de la Trinité, l'essence des trois Personnes Divines, le lien qui les unit, demeuraient obscurs et mal définis pour la plupart des chrétiens; le gnoticisme et le manichéisme vaincus, les orthodoxes se divisèrent sur la grande question du Père et du Fils. La lutte éclata dans Alexandrie, qui était alors la métropole de la philosophie et de la science; l'évêque Alexandre et le diacre Athanase voulaient que le Verbe, par lequel Dieu a créé le monde, fût coéternel à Dieu,

[1] Les temples ne furent fermés par mesure générale que sous Théodose, à la fin du quatrième siècle; mais Constantin avait détruit ou dépouillé plusieurs des plus célèbres, et toutes les curies où dominaient les chrétiens s'emparaient des édifices païens et changeaient leur destination, lorsqu'elles ne les démolissaient pas.

au Père tout-puissant, et de même substance que lui ; le prêtre Arius prétendit que le Fils ou le Verbe n'avait pas toujours été, que Dieu l'avait tiré du néant pour créer les autres créatures par son intermédiaire ; qu'il était peccable et muable aussi bien que les hommes. Tous les chrétiens alors croyaient que l'univers avait eu un commencement, et, confondant la création de l'univers infini avec la formation de notre globe terrestre, transportaient dans le TEMPS l'opération par laquelle Dieu crée incessamment l'univers dans le sein de l'ÉTERNITÉ : Arius alla plus loin ; il transporta dans le TEMPS l'opération éternelle par laquelle Dieu engendre son Verbe, par laquelle l'ÊTRE ABSOLU, la PUISSANCE divine, engendre son INTELLIGENCE et se connaît soi-même : en donnant ainsi un commencement au Verbe, et en l'abaissant au niveau des créatures, Arius tendait, sans le savoir ni le vouloir peut-être, à la ruine du dogme de la Trinité, c'est-à-dire de toute théologie et de toute métaphysique, et allait au pur déisme. Il fut condamné par le concile de Nicée, qui déclara le Fils consubstantiel et coéternel au Père [1].

La faction arienne, très-puissante dans tout l'Orient, ne se soumit point à cette décision solennelle, et continua la guerre théologique à la faveur des équivoques et des définitions subtiles dont elle enveloppa ses doctrines. Constantin, alarmé peut-être de l'exaltation des *Athana-*

[1] D'après les lettres de l'évêque Alexandre, il paraîtrait qu'Arius confessait l'existence d'un Verbe substantiel de Dieu, d'une Sagesse incréée, qu'il distinguait du Verbe créé, et qu'il confondait avec le Père. La question de la Troisième Personne divine, du Saint-Esprit, sembla d'abord négligée par les deux partis, absorbés dans leurs débats sur la nature du Verbe. Elle fut résolue plus tard par l'église contre les *Macédoniens*, qui, faisant de la Troisième Personne une créature, ouvrage du Verbe, niaient qu'elle procédât du Père, et détruisaient ainsi la Trinité, aussi bien qu'Arius lui-même.

siens, qui tendaient à bouleverser la société romaine et à pousser les populations en masse dans la vie monastique, finit par se tourner du côté des Ariens, ou du moins des *demi-Ariens*, qu'il avait d'abord persécutés; il exila le grand Athanase à Trèves, et mourut baptisé par des prélats de cette secte. Athanase fut accueilli avec respect en Gaule, où les idées ariennes avaient eu peu de retentissement : les évêques gaulois, tout occupés à convertir les païens, semblaient d'abord ne se rendre compte que bien vaguement du problème métaphysique débattu entre les théologiens orientaux; la question de l'arianisme était pourtant destinée à exercer, vers la fin du siècle suivant, une grande influence sur la destinée de la Gaule, et le clergé gaulois devint le plus ardent soutien de l'orthodoxie.

Le concile de Nicée fut suivi d'un événement aussi important que la conversion même de Constantin au christianisme, la fondation de Constantinople. Dioclétien avait déjà eu la pensée de transférer en Orient le siége principal de l'Empire, et Nicomédie avait été, sous lui, une espèce de capitale. Constantin, qui, sauf à l'égard de la religion, ne fit que continuer et développer la politique de Dioclétien [1], créa une seconde Rome aux dépens de l'ancienne, et déclara sa cité nouvelle, capitale de la moitié de l'Empire comprise entre le Danube et le Nil, l'Adriatique et le Tigre, c'est-à-dire de tous les pays de langue grecque. Cette création gigantesque ne fut pas le fruit d'un orgueil-

[1] Constantin fut l'inventeur ou du moins le régulateur de tous ces titres ampoulés de *Nobilissimes*, de *Clarissimes*, d'*Illustrissimes*, d'Éminences, d'Altesses, de Magnificences, de Sublimités, etc., etc., qui, empruntés par l'orgueil des rois barbares, sont parvenus jusqu'aux temps modernes à travers le moyen âge. Constantin avait distingué par là les divers degrés de la *divine hiérarchie* des fonctionnaires impériaux, et l'usurpation de ces titres fut réputée *sacrilége*.

leux caprice : la Rome d'Orient, assise dans la plus admirable situation du monde, est restée onze siècles, avec l'Empire grec dont elle était le centre, aux mains des successeurs de Constantin ; mais la chute inévitable de la vieille Rome et du véritable Empire romain, de l'Empire d'Occident, fut accélérée par la fondation de Constantinople ; la richesse et le commerce refluèrent du Tibre au Bosphore ; la vie s'éloigna de Rome et de l'Italie, et la force de résistance contre la barbarie diminua rapidement. Les changements introduits par Constantin dans le régime des armées furent plus funestes encore à l'Occident : lui qui avait si bien défendu les barrières de l'Empire, il les ouvrit, pour ainsi dire, aux barbares ; exclusivement préoccupé d'affermir le pouvoir impérial et de le mettre à l'abri des révoltes militaires, il avait cassé le corps dangereux des prétoriens, réduit les quatre préfets du prétoire à une autorité purement civile, et transféré le commandement des troupes à des *maîtres de la cavalerie et de l'infanterie*, auxquels furent subordonnés les ducs et les comtes militaires, tandis que les vicaires des diocèses, les gouverneurs des provinces et les comtes civils relevaient des préfets du prétoire [1]. Ces garanties ne lui parurent pas suffisantes : après avoir dissous les prétoriens, il dis-

[1] A l'époque où fut rédigée la *Notice des dignités de l'Empire*, vers le commencement du cinquième siècle, le commandement militaire des Gaules appartenait à un maître de la cavalerie, ayant sous lui six généraux, le comte d'*Argentoratum* (de Strasbourg) et les ducs de la Séquanie, de la Région Armoricaine et Nervienne, de la Seconde Belgique, de la *Première* (ou plutôt *Seconde*) Germanie, et de Mayence. Le duc de la Région Armoricaine et Nervienne commandait toutes les flottilles et les corps de troupes destinées à la défense des côtes, depuis la Gironde jusqu'à l'Escauld. Son autorité s'étendait jusque sur les stations navales de la Moyenne-Loire et de la Moyenne-Seine, dans les provinces centrales, telles que la Première Aquitaine et la Quatrième Lyonnaise. Paris était le siége d'une de ces stations.

persa les légions des frontières. « Abolissant, dit Zosime, cette forte barrière de garnisons qui protégeaient l'Empire, il retira des frontières la plupart des soldats et les logea dans des villes qui n'avaient nul besoin de garnisons ; il priva ainsi de secours les lieux exposés aux ravages des barbares, et mit à la charge des tranquilles cités de l'intérieur une soldatesque insolente qui s'amollit et perdit toute discipline parmi les plaisirs des théâtres et la licence des villes. » Les nombreux camps romains, épars dans nos provinces, attestent cependant que toutes les troupes retirées des frontières ne furent pas logées dans les villes : ces campements, que la voix populaire qualifie partout de *camps de César*, ne datent évidemment que du quatrième siècle, et leur configuration, qui souvent n'offre aucun rapport avec la forme primitive et consacrée des camps de Rome païenne, suffirait à prouver qu'ils n'appartiennent pas au haut Empire.

Constantin mourut en 337, après avoir consommé la plus grande révolution qui eût remué le monde depuis César et Auguste : ses cruautés contre son propre sang avaient appris à l'univers que la morale évangélique n'était pas montée sur le trône avec le dogme chrétien, et les catastrophes dont sa mort fut le signal démontrèrent aussi que Constantin, en affermissant le despotisme, n'avait pas réussi à assurer la paix de l'Empire. Constantin, suivant toujours les exemples de Dioclétien, avait conféré le titre de César à ses trois fils et à l'un de ses neveux, et désigné la part que chacun prendrait dans son héritage : un second neveu devait être roi de Pont et de Cappadoce. Dès que l'empereur eut fermé les yeux, les soldats, excités par Constance, le second fils du feu monarque, en l'absence des deux autres fils, massacrèrent les

deux neveux destinés à régner, avec tout le reste des parents et alliés de la famille impériale, sauf deux enfants, dont le plus jeune fut l'empereur Julien.

Les trois fils de Constantin procédèrent alors à un nouveau partage : la préfecture des Gaules (Gaule, Espagne et Bretagne) était échue à l'aîné, Constantin II, né à Arles; mais ce prince ne s'en contenta pas longtemps, et le plus jeune frère, Constant, qui régnait sur l'Italie, l'Afrique, l'Illyrie et la Grèce, ayant refusé de céder l'Afrique à son aîné, la guerre éclata entre eux; Constantin, se précipitant sur la Rhétie et la Vénétie avec une aveugle fureur, alla périr auprès d'Aquilée, dans une embuscade dressée par les lieutenants de Constant (340), et la préfecture des Gaules passa sous les lois du vainqueur.

Il la trouva morcelée et entamée par les barbares : Constantin II, si ardent à envahir les provinces de son frère, n'avait pas su défendre les siennes propres, et, l'année même de la mort du grand Constantin, « l'état de l'Empire, dit l'évêque Idace dans sa *Descriptio consulum*, avait été grandement troublé, parce que les Franks qui habitent sur les frontières firent une irruption en deçà. » Plusieurs peuplades frankes pénétrèrent dans la Batavie, dans la Seconde Germanie et dans les deux Belgiques, et, durant quatre années, aucun effort sérieux ne fut tenté pour les expulser : en 341 seulement, après la soumission de la Gaule à Constant, une chronique (celle de saint Jérôme) rapporte que Constant combattit les Franks *avec des succès divers;* puis la même chronique et l'évêque Idace ajoutent qu'en 342 Constant *vainquit ou pacifia les Franks*. La plupart des envahisseurs furent probablement rejetés au delà du Rhin; mais une des principales

peuplades obtint de rester cantonnée, comme sujette ou alliée de l'Empire, en Batavie et en Toxandrie, région mal limitée, dans laquelle on avait fini par comprendre tout l'ancien pays ménapien (le Brabant) entre l'Escauld et la Meuse. Ces premiers Franks établis dans la Gaule étaient les fameux Saliens, dont le nom, alors tout récent, paraît emprunté à la rivière de *Sala* ou d'Issel : suivant Zosime (l. III), chassés par les Saxons de la demeure primitive qu'ils occupaient dans l'intérieur de la Germanie, ils s'étaient avancés vers les bords de l'Issel et l'île de Batavie. Les belliqueux Bataves se confondirent avec les Saliens, et les *colons* de la Toxandrie, pays sauvage, mal peuplé et dénué de villes, devinrent les *lites* des Saliens; la population toxandrienne était en grande partie de sang germanique[1]. Depuis cette époque, les Franks furent aussi mêlés aux affaires de l'Empire d'Occident, que les Goths à celles de l'Empire d'Orient ; et les aventuriers de cette nation, s'enrôlant en foule à la solde romaine, dominèrent et bouleversèrent souvent la cour impériale par leur ambition, leur turbulence et leur audace.

(350.) Ce fut un guerrier d'origine barbare et probablement franke, Magnentius, élevé parmi les Lètes (Zosime, l. II), qui arracha la couronne et la vie à Constant. Cet empereur, qui n'avait dû ses succès qu'à ses généraux, s'était attiré le mépris universel par ses vices et son incapacité : une conspiration éclata contre lui à Autun, où se trouvait en ce moment la cour : au milieu d'un grand festin que le *comte des sacrées largesses* (grand trésorier), Marcellinus, donnait aux principaux fonction-

[1] Voy. l'*Histoire de la Gaule méridionale*, par M. Fauriel, t. I, c. 4. M. Fauriel a établi, avec une rare sagacité, la véritable époque de l'entrée des Saliens en Gaule.

naires civils et militaires, Magnentius, d'accord avec Marcellinus, se montra tout à coup revêtu de la pourpre : les conjurés le saluèrent *Auguste*, et entraînèrent le reste de l'assistance ; les soldats, et jusqu'aux gardes de Constant, abandonnèrent ce malheureux prince, qui était à la chasse dans la forêt voisine, et qui n'eut que le temps de s'enfuir au plus vite (18 janvier 350) : craignant que la route d'Italie ne fût déjà interceptée, il se dirigea vers l'Espagne ; mais, avant d'avoir pu traverser les *ports* des Pyrénées orientales, il fut rejoint et massacré à Elne (*Helena*)[1] par les émissaires de Magnentius. Les deux préfectures des Gaules et d'Italie se soumirent à Magnentius.

L'empereur d'Orient, Constance, ayant repoussé tout accommodement avec le meurtrier de son frère, ce refus devint le signal d'une guerre qui eut pour la Gaule d'effroyables conséquences. Magnentius attira sous ses étendards une multitude pillarde de Franks et de Saxons, et s'avança jusqu'en Pannonie contre Constance. Vaincu dans la sanglante bataille de Mursa (Essek) sur la Drave, (28 septembre 351), où périt de part et d'autre l'élite des légions romaines, il se replia sur l'Italie, puis sur la Gaule, après la défection de l'Italie, de l'Afrique et de l'Espagne, et les légions de Constance franchirent à la fois les Alpes et les Pyrénées, secondées par une violente irruption des Alamans, qui passèrent le Rhin et inondèrent les provinces de l'est. C'était le fils de Constantin qui avait convié les barbares à déchirer l'Empire ; Constance, prodiguant l'or aux chefs des Alamans pour obtenir d'eux une puissante diversion, leur avait promis toutes les terres

[1] Elne est l'ancienne ville d'*Illiberri* : Constantin lui donna le nom de sa mère, *Helena*.

qu'ils pourraient conquérir en deçà du Rhin ! Les deux rivaux semblaient se disputer à qui ferait le plus de mal à la Gaule : Magnentius écrasait ce malheureux pays d'exactions intolérables pour lui extorquer de l'argent et des soldats, et travaillait à reformer son armée à Lyon, pendant que son frère Décentius, qu'il avait associé à l'Empire, courait en Belgique pour tâcher de tenir tête aux Germains. Trèves, poussée à bout par les exigences des officiers de Magnentius, ferma ses portes à Décentius, qui se retira vers Sens, fut battu en route par les Alamans, et là, pressé, cerné par ces farouches auxiliaires de Constance, abandonné de ses troupes, il s'étrangla de ses propres mains. Magnentius, voyant sa cause perdue, se plongea son épée dans le cœur, après avoir, dit-on, poignardé sa mère et son plus jeune frère (août 353).

La fin de la guerre civile ne fut, pour ainsi dire, que le commencement des misères de la Gaule, tombée sous un gouvernement de vils eunuques, de lâches courtisans et de prêtres intrigants et serviles. Constance était arrivé à Lyon peu de jours après la mort de Magnentius, amenant avec lui deux nouveaux fléaux, les vengeances politiques et les persécutions religieuses : les Franks ravageaient les provinces du nord, vides de défenseurs ; l'est était en proie aux Alamans ; Constance ne vit rien de plus urgent que de convoquer à Arles (novembre 353) un concile, où tous les moyens de séduction et de violence furent employés pour contraindre les évêques d'Occident à ratifier la condamnation prononcée par les évêques d'Asie contre le grand Athanase. Constance, qui s'était fait le patron dévoué des anti-trinitaires, *l'évêque des évêques* ariens, poursuivait le chef du parti orthodoxe comme un ennemi personnel et comme un autre Magnentius : plusieurs des

prélats gaulois, qui ne voulurent pas être les instruments des passions de l'empereur, furent exilés au fond de l'Orient : parmi ces *confesseurs* du catholicisme figurèrent saint Paulin, évêque de Trèves, et saint Hilaire, évêque de Poitiers, l'un des plus illustres propagateurs de l'Évangile dans la Gaule; mais tous les efforts de Constance, aidés par l'évêque d'Arles, Saturninus, ne purent faire prendre racine à l'arianisme en deçà des Alpes.

(354.) Les cris de détresse des populations de la Séquanie et de la Première Germanie déterminèrent enfin Constance à marcher contre ses alliés les Alamans, et à rompre le pacte odieux et absurde qu'il avait contracté avec eux; les rois des Alamans, Gondomad et Wadomar, reculèrent jusqu'au Rhin, et, s'arrêtant sur la rive droite, près de la cité des Raurakes (Augst, près Bâle), ils disputèrent vivement le passage aux Romains : un homme du pays enseigna un gué aux légions, qui traversèrent le fleuve, tournèrent l'ennemi, et l'eussent accablé à l'improviste, si quelques Alamans au service de l'Empire n'eussent prévenu leurs compatriotes par des messages secrets : on négocia ; les Alamans jurèrent, *selon les rites des nations barbares* (*gentium ritu*), de se renfermer dans leurs anciennes limites, ou peut-être de se contenter de la cession des Champs Décumates, et Constance repassa les Alpes pour aller tenir un nouveau concile à Milan. D'énormes impôts, des services publics désorganisés, et des frontières ouvertes de toutes parts, tel fut l'état dans lequel il laissa la Gaule : les Alamans y rentrèrent aussitôt ; les Franks n'en étaient pas sortis ; Constance envoya cependant d'Italie le *maître de l'infanterie* d'Occident, Silvanus, Frank d'origine, avec la mission de repousser les barbares ; mais à peine ce brave guerrier avait-il commencé d'agir, qu'il apprit

qu'on l'avait perdu dans l'esprit de l'empereur, que ses biens étaient séquestrés, et sa vie en danger : réduit à commettre, pour se sauver, le crime dont on l'avait injustement accusé, il usurpa la pourpre à Cologne, et menaçait déjà d'occuper les passages des Alpes, lorsque ses officiers, gagnés par l'or de Constance, le tuèrent en trahison, sur le seuil d'une chapelle chrétienne où il courait se réfugier : il avait régné vingt-huit jours. Avec lui périrent plusieurs comtes et beaucoup d'autres de ses partisans; tous les Franks au service de l'Empire s'étaient déclarés pour lui, car *une multitude de Franks,* dit Ammien Marcellin (liv. XIV, c. 10), *florissaient alors dans le palais* (355).

Le meurtre de Silvanus fut suivi d'un débordement de calamités inexprimables : Constance, n'osant plus confier le commandement de la Gaule à l'un de ses généraux, prit le parti d'y envoyer un César; il manda de Grèce son cousin Julien, dont il avait jadis égorgé toute la famille, et conféra la pourpre à ce jeune homme, jusqu'alors écarté des affaires publiques et absorbé dans des études philosophiques et littéraires; puis il lui enjoignit de passer les Alpes. Mais, en chargeant Julien d'affranchir la Gaule, le jaloux monarque lui en refusait les moyens par une inconséquence absurde. Julien partit de Milan au milieu de l'hiver (355-356), avec une escorte de trois cent soixante soldats, et reçut en chemin la nouvelle de la prise et du sac de Cologne par les Franks : quand il arriva à Vienne, toute la population de la cité vint à sa rencontre, lui tendant les bras et le saluant d'avance comme le libérateur des Gaules! La mission que lui imposait cette voix populaire eût épouvanté le plus fier génie et la plus grande âme : Trèves, Cologne, Mayence, *Argentoratum* (Strasbourg),

quarante-cinq villes, sans compter les forteresses et les tours isolées, avaient été forcées et démantelées par les barbares : les Franks et les Alamans occupaient en corps de nations toute la rive gauche du Rhin, depuis le lac de Constance jusqu'à la Batavie, dans une largeur de plus de quinze lieues, et, à l'exemple des anciens Suèwes, ils avaient fait devant eux une solitude immense ; un espace trois fois aussi étendu que la lisière envahie était vide d'habitants; ceux qui avaient pu éviter l'esclavage s'étaient réfugiés dans l'intérieur de la Gaule ; mais les barbares les y suivaient : les bandes germaniques, laissant le gros de leurs nations sur le Rhin, la Meuse et la Moselle, sillonnaient toutes les provinces de leurs courses dévastatrices, portant partout le pillage, l'incendie et la mort ; en ce moment même, Autun était assiégé par les Alamans. Et les barbares n'étaient pas encore les plus cruels ennemis de la Gaule ; les malheureux Gaulois attendaient avec indifférence l'approche des Germains, ne se souciant plus si leur sang serait versé à grands flots par leurs sauvages ennemis, ou épuisé goutte à goutte par l'impitoyable rapacité de leurs maîtres.

Le nouveau César n'avait reçu ni le pouvoir de réprimer les mille tyrans du peuple, ni même la libre disposition des forces militaires contre l'étranger : toute l'autorité civile était aux mains du préfet du prétoire Florentius, et l'autorité militaire était partagée entre des officiers chargés de surveiller le César, plutôt que de lui obéir. Julien envisagea d'un œil ferme sa situation, lui fit face et la vainquit. La délivrance d'Autun, abandonné lâchement par les *soldats présents* (troupes mobiles, différentes des garnisons stationnaires), et sauvé par le courage d'une poignée de vétérans, parut d'un heureux présage à Julien, qui, obligé de disperser dans les cités menacées le peu de troupes ras-

semblées autour de lui, ne put entrer en campagne qu'à la fin de juin 356. Il assigna hardiment Reims pour lieu de rendez-vous aux différents corps de sa petite armée, gagna lui-même cette ville avec un faible détachement à travers des nuées de barbares, et, après quelques combats incertains contre les Alamans, il se tourna contre les Franks, recouvra Cologne, releva les fortifications de cette cité à demi ruinée, et conclut paix ou trêve avec les chefs des Franks, pour concentrer tous ses efforts vers l'expulsion des Alamans, qui poussaient beaucoup plus loin leurs ravages. Tout le pays frontière, et même la Première Belgique, étant entièrement dévastés, Julien revint, par Trèves, hiverner à Sens; mais à peine y avait-il établi ses quartiers, qu'il se vit bloqué dans Sens par une multitude d'Alamans, et, durant un mois entier, il ne reçut aucun secours du maître de la cavalerie d'Occident, Marcellus, cantonné dans les environs; ce général croyait apparemment servir Constance en trahissant Julien. Les barbares heureusement étaient malhabiles dans l'art des siéges: la résistance opiniâtre du César les contraignit à la retraite (356-357).

(357). Julien espérait obtenir de plus grands résultats au printemps suivant: il avait réussi à obtenir le rappel de Marcellus, et l'envoi du maître de l'infanterie, Barbation, avec un renfort de vingt-cinq mille hommes; l'armée de Julien et celle de Barbation, partant l'une de Reims, l'autre de Bâle, devaient prendre les Alamans comme entre des tenailles. Une fâcheuse nouvelle surprit Julien au milieu de ses préparatifs: les Lètes de la Belgique s'étaient soulevés, et, animés par l'exemple des barbares indépendants, leurs anciens compatriotes, ils avaient passé entre les deux armées de Reims et de Bâle, et se portaient

rapidement sur Lyon. Ils faillirent surprendre cette grande cité, qui n'eut que le temps de fermer ses portes et de se mettre en défense, et ils dévastèrent toute la contrée; trois corps d'infanterie et de cavalerie, détachés en toute hâte par Julien, rejoignirent et dissipèrent les rebelles, qui continuèrent en détail les brigandages qu'ils ne pouvaient plus exercer en masse, et trouvèrent même un asile au camp de Barbation, s'il en faut croire Ammien Marcellin; ce qui est certain, c'est que la lâcheté ou la perfidie de ce maître de l'infanterie fit avorter les plans si bien dressés par Julien contre les Alamans.

Barbation rentra dans l'intérieur de l'Helvétie après un échec ignominieux, et les barbares, qui avaient évacué la Germanie supérieure et repassé le Rhin, ressaisirent l'offensive en apprenant la retraite du maître de l'infanterie: trente-cinq mille Alamans, conduits par Chnodomar et par six autres rois ou chefs de tribus, franchirent de nouveau le fleuve près d'*Argentoratum* (Strasbourg) : informés que Julien n'avait que treize mille soldats dans son camp de Saverne (*Tres-Tabernæ*), ils le sommèrent arrogamment de sortir des terres qu'ils avaient conquises par leur vaillance.

Julien répondit en marchant à l'ennemi. Ce fut une terrible journée : les cavaliers pesamment armés (*cataphracti*) et les gens de trait plièrent d'abord devant la furie des barbares, et la bataille sembla un moment perdue. Julien ressaisit la victoire par des prodiges de valeur et d'intelligence; le nombre succomba sous la discipline : six mille Alamans jonchèrent la plaine de leurs corps, sans les milliers de cadavres que le Rhin emporta dans ses flots. Le farouche Chnodomar, le vainqueur de Barbation et du César Décentius, le destructeur des villes de la

Gaule, fut pris avec deux cents guerriers de sa truste, et *trois amis plus étroitement dévoués à sa personne, qui eussent regardé comme un crime de lui survivre,* dit Ammien. Julien envoya ces redoutables captifs à l'empereur, et termina la campagne en faisant prisonniers six cents guerriers franks, qui, après avoir pillé la Belgique, s'étaient cantonnés dans deux forteresses romaines sur la Meuse. Cette poignée de Franks fut plus difficile à vaincre que toutes les hordes alamanniques, et l'excès de la famine put seul amener les assiégés à se rendre; *chose nouvelle*, dit Libanius, *car la loi des Franks leur ordonne de vaincre ou de mourir*. Ils furent expédiés en Italie, de même que les Alamans, et incorporés dans la garde de l'empereur.

(358.) Julien revint séjourner le reste de l'hiver à Lutèce, la *petite ville des Parises* (ou Paris, *Parisii*), qu'il affectionnait entre toutes les cités gauloises, et dont il a fait une intéressante description dans son *Misopogon*[1]. Durant le peu de semaines qu'il resta dans ses quartiers, il acquit de nouveaux droits à la reconnaissance des peuples, en empêchant le préfet du prétoire, Florentius, d'imposer sur les provinces gauloises une *superindiction* ou contribution extraordinaire[2], alors que les contribua-

[1] « J'étais en quartier d'hiver dans ma chère Lutèce..., qui est située au milieu d'un fleuve, dans une île de médiocre étendue, jointe au rivage par deux ponts... L'hiver y est moins rigoureux qu'ailleurs, peut-être à cause des douces brises de la mer, qui arrivent jusqu'à Lutèce; la distance de cette ville à l'Océan n'étant que de neuf cents stades (quarante-cinq lieues)... Aussi ce pays possède-t-il d'excellents vignobles; on y élève aussi beaucoup de figuiers qu'on protége contre le froid de l'hiver par des couvertures de paille, etc. » *Misopogon*, p. 340. Julien n'habitait cependant pas l'île de Lutèce ou de la *Cité*, mais un vaste palais bâti par Constance-Chlore dans le faubourg de la rive méridionale. La tradition a conservé aux derniers vestiges de cet édifice le nom de *Thermes de Julien.*

[2] La *superindiction* était une taxe imposée soudainement sur les propriétés en sus de la *jugération*, qui était toujours *indiquée* à l'avance.

bles succombaient sous l'impôt ordinaire. Il jeta à terre avec indignation l'ordonnance du préfet, et obtint que nulle voie de contrainte ne fût employée pour le recouvrement de l'impôt dans la Seconde Belgique, qui avait tant souffert de l'invasion. Ces voies de contrainte étaient non-seulement l'expropriation et la détention, mais la torture et la perte de la liberté. Sous les plus mauvais règnes, on alla jusqu'à vendre comme esclaves les enfants des parents qui ne pouvaient payer. Les Gaulois, pénétrés de reconnaissance, s'épuisèrent volontairement pour entretenir l'armée de leur généreux protecteur.

La délivrance de la Gaule n'était pas complète ; la moitié de la seconde Germanie se trouvait encore au pouvoir des Franks : la peuplade des Hamaves s'était cantonnée à côté des Saliens, qui, établis depuis une vingtaine d'années dans la Toxandrie, avaient secoué l'autorité romaine et secondé les entreprises des autres Franks. Les Saliens, espérant détourner de leurs têtes le glaive du vainqueur d'Argentoratum, lui dépêchèrent des députés pour demander la paix ; mais Julien voulait davantage, et, sans s'arrêter aux propositions des ambassadeurs, qui l'avaient rencontré à Tongres, il fondit comme la foudre sur les Saliens, auxquels une division romaine ferma la retraite du côté de la Meuse. Toute la peuplade, épouvantée, se remit à sa discrétion. Il usa envers les Saliens d'une *clémence opportune,* leur permit de vivre, selon leurs coutumes, dans la Toxandrie, et se contenta d'exiger d'eux un tribut de soldats et de bestiaux. Les Hamaves, nouveaux venus en Gaule, ne furent point si favorablement traités : assaillis avec la même impétuosité que les Saliens, qui servirent Julien contre eux, ils s'estimèrent heureux d'obtenir la permission de regagner leurs ancien-

nes demeures au delà du Rhin. Julien les eût facilement écrasés, mais il avait résolu d'essayer envers les barbares d'une autre politique que son oncle Constantin, et cherchait à émouvoir leurs âmes grossières par sa supériorité morale et son humanité, comme il avait frappé leur imagination par sa supériorité militaire.

Un auteur grec[1] raconte une anecdote intéressante sur le traité conclu par Julien avec les Hamaves. Le roi et les principaux de ce petit peuple avaient demandé au César une entrevue sur les bords du Rhin, et le suppliaient de leur accorder la paix. « Vous n'aurez point de paix, répondit Julien, si vous ne me livrez en otage Nébisgast, le fils de votre roi. » Alors le roi et les autres barbares se jetèrent à ses pieds, fondant en larmes, éclatant en sanglots. « Hélas ! s'écrièrent-ils, ne nous demande point ce qui est hors de notre puissance ; car nous ne pouvons rappeler à la vie ceux qui ont péri au combat, ni donner les morts en otage : Nébisgast est tombé sous les coups des Romains ! » Julien affecta d'abord de ne pas croire à leurs paroles. « Malheur à moi ! répétait le père désolé : j'ai perdu avec mon fils la paix de ma nation, et il faut que ma misère s'accroisse des misères de tous les miens ! » Julien, attendri, ne supporta pas davantage le spectacle de cette douleur qu'il savait trop réelle, et fit paraître tout à coup un nouvel acteur qui dénoua inopinément le drame : c'était le jeune Nébisgast en personne, qui avait été pris, épargné et comblé de bontés par Julien. Les cris et les pleurs s'arrêtèrent court. Plongés dans une stupeur muette, les barbares s'imaginaient voir un spectre. « Vous ne vous trompez pas, dit Julien, c'est bien là celui que

[1] Eunape, *Excerpta de Legationibus*, etc. ; dans les *Historiens des Gaules et de la France*, t. I, p. 567.

vous pleuriez ! La guerre vous l'avait enlevé, Dieu et les Romains vous le rendent ; je le garde toutefois en otage, l'ayant reçu de la guerre plutôt que de vous ; mais, si vous violez le pacte que je vous accorde, le châtiment retombera sur vous seuls, et non sur lui : car c'est chose impie devant Dieu que de faire porter à l'innocent la peine du coupable !

« Les barbares, ajoute le narrateur grec, crurent que c'était un Dieu qui leur parlait !... »

Il est consolant de penser que la politique de la vertu et de la philosophie réussit où avait échoué celle de la corruption et de la cruauté, et qu'en s'adressant aux sentiments nobles qui existent chez l'homme, même au plus bas degré de la civilisation, Julien ne fut pas trompé dans son calcul. Tant qu'il vécut, les Saliens et les Hamaves demeurèrent fidèles à leurs serments.

« Les Franks, dit Libanius, l'ami de Julien (*Oratio* III), surpassent tout calcul par leur nombre prodigieux, et surpassent leur nombre par leur force et leur courage. Ils ne craignent pas plus l'Océan furieux que la terre-ferme, et ils aiment autant le froid glacial du Nord que l'atmosphère la plus tempérée.... Mutilés au combat, ils continuent de combattre avec la partie de leur corps restée entière... Les gardes des frontières, occupés jour et nuit de résister à leurs incursions, ne pouvaient quitter le glaive pour manger, ni déposer le casque pour dormir : leurs mouvements ressemblaient à ceux de la mer agitée par des vents contraires ; de même que le premier flot, avant de s'être brisé contre les rochers, est suivi d'un second, puis d'un troisième, puis d'autres sans fin, jusqu'à ce que les vents s'apaisent, ainsi se précipitaient les uns après les autres les tribus des Franks, enflammés d'un

amour frénétique pour les exploits guerriers; et, avant que vous eussiez repoussé leur premier bataillon, un autre chef et une autre bande étaient déjà sur vos têtes... Ces vagues orageuses se calmèrent enfin..... Il s'éleva un empereur, qui.... leur apprit à tendre les mains, non plus pour lancer le javelot, mais pour implorer la paix....; et ils reçurent de nous des *gouverneurs* (Αρχοντας) chargés de surveiller leur conduite future. »

(359.) L'année suivante, Julien couronna ses héroïques travaux en passant le Rhin au-dessus de Mayence, et en pénétrant chez les Alamans, qui, après avoir essuyé à leur tour une partie des maux qu'ils avaient infligés à la Gaule, restituèrent au César vingt mille captifs gallo-romains, et se soumirent à rebâtir de leurs propres mains les cités et les forteresses ruinées sur la frontière de l'est : les Franks furent assujettis aux mêmes corvées sur le bas Rhin, et les lignes de places fortes du Rhin et de la Meuse surgirent rapidement de leurs cendres : la flottille du Rhin fut reconstruite, et les communications rétablies avec la Bretagne, d'où l'on tira le blé nécessaire à la subsistance des troupes[1]. On eût dit que la Gaule sortait du tombeau : les arts et le commerce renaissaient ; on recommençait, dit Libanius (*Oratio* X), *à se marier, à voyager, à célébrer les jours de fêtes et les cérémonies publiques*.

(360.) Le concert de louanges que la reconnaissance des Gaulois élevait de toutes parts vers Julien franchit les Alpes et retentit dans tout l'Empire. Le lâche empereur, qui s'était attribué, aux yeux des provinces éloignées, l'honneur des victoires remportées, malgré lui, par des

[1] Le nord et l'est de la Gaule étaient tellement ruinés, que, pendant toute cette guerre, on avait été obligé de faire venir des deux Aquitaines les approvisionnements des armées.

soldats qu'il ne payait même pas, craignit que Julien n'aspirât à devenir son égal, et résolut de dissoudre l'armée qui avait délivré la Gaule. Tandis que le César hivernait à Lutèce, rendant assidûment la justice aux peuples qu'il avait affranchis, deux officiers de Constance vinrent lui signifier d'envoyer à l'empereur ses deux meilleures légions, la *Pétulante* et la *Celtique*, ses plus braves auxiliaires barbares, les archers érules et les cavaliers bataves, avec l'élite de tous les autres corps : Constance prétendait avoir besoin de ce renfort pour soutenir la guerre en Asie contre les Perses. L'ordre impérial fut accueilli avec un sombre mécontentement par les troupes, et avec une consternation profonde par les citoyens : les populations gauloises croyaient déjà voir les barbares rentrer dans les provinces privées de défenseurs ; quant aux soldats, les auxiliaires germains ne s'étaient enrôlés qu'à la condition de ne point passer les Alpes, et les légionnaires, presque tous nés en Gaule, s'indignaient d'être arrachés à leur patrie et à leur vaillant chef pour aller servir un méprisable despote au fond de l'Orient. Julien cependant s'était résigné à obéir, mais en quittant la pourpre, qu'il ne pouvait plus porter avec honneur, et il conseilla aux agents impériaux d'emmener les troupes désignées sans qu'elles prissent congé de lui. Les officiers de Constance s'imaginèrent que cet avis cachait quelque piége, et ordonnèrent au contraire que les soldats traversassent Paris. Julien alla au-devant de ses compagnons d'armes, dans le faubourg, et leur adressa de touchants adieux, en les exhortant à se soumettre et à bien mériter de l'empereur. Les soldats l'écoutèrent dans un morne silence, et se retirèrent tristement dans leurs quartiers ; mais, au commencement de la nuit, de terribles clameurs s'entendirent

autour du palais des Thermes; toutes les issues étaient cernées par les troupes soulevées, et des milliers de voix proclamaient Julien *Auguste*, avec des cris d'amour et de colère. Après plusieurs heures d'attente, le César ne paraissant pas, les soldats enfoncèrent les portes : Julien, qui avait passé cette nuit à se débattre dans d'étranges perplexités, et à prier, non le Christ, mais Jupiter, résista longtemps encore à la fougue des soldats; enfin, cédant, dit-il, aux auspices envoyés par les dieux dont il projetait de restaurer les autels, il se laissa élever sur un bouclier, à la manière des Germains, et couronner avec le collier d'un *dragonnaire* (porte-enseigne) en guise de diadème.

Le lendemain, les troupes et le peuple furent convoqués dans le Champ-de-Mars, voisin du palais, et Julien, revêtu de la pourpre impériale, les harangua du haut d'un tribunal qu'entouraient les aigles d'or et les enseignes victorieuses des légions : il jura et fit jurer aux soldats de ne rien entreprendre contre l'empereur, si celui-ci annulait ses ordres et reconnaissait Julien pour collègue. Julien s'abstint même de prendre le titre d'Auguste en attendant la réponse de Constance, et, tout en privant de leurs emplois les rapaces et cruels officiers de ce prince, il les préserva du courroux populaire et les renvoya sains et saufs. Constance répondit à la modération du César en recourant pour la seconde fois à l'infâme expédient qu'il avait employé contre Magnentius : il s'efforça de précipiter les Franks et les Alamans sur la Gaule. Les Hattewares seuls, entre les Franks, écoutèrent ses instigations; mais Julien, passant brusquement le bas Rhin, assaillit chez elle cette peuplade, qui habitait, aux bords de la Lippe, un pays sauvage et de difficile accès : les Hattewares, attaqués à l'improviste, furent écrasés et

contraints à implorer la merci du vainqueur. Les Alamans n'osèrent tenter de mouvement sérieux.

Ce ne fut point la Gaule qui servit de théâtre à la lutte de Julien contre Constance : Julien, menacé en Gaule par les vastes préparatifs de son ennemi, résolut de les prévenir, et les mêmes soldats, qui s'étaient révoltés pour ne pas quitter leur pays, reçurent avec des clameurs d'allégresse la proposition de suivre Julien jusqu'au bout de l'Empire. Julien déclara la guerre tout à la fois à l'héritier et à la religion de Constantin : emporté par son admiration pour l'antiquité hellénique, et ne comprenant point l'avenir réservé au christianisme, dont les furieuses discordes intestines lui semblaient des convulsions d'agonie, il se crut destiné à délivrer le monde romain de cette *superstition étrangère*, et se jeta ainsi dans l'erreur fatale qui a dévoué son nom aux malédictions du christianisme vainqueur durant tant de siècles [1].

Il quitta la Gaule au printemps de 361 : il avait trouvé, en prenant le gouvernement de ce pays, la capitation accrue jusqu'à 25 pièces d'or par tête ; il la laissa réduite à 7. Ce furent ses adieux à la Gaule. Les Gaulois apprirent bientôt avec joie que la victoire était restée fidèle aux étendards de leur libérateur, et que Constance n'existait plus. La cour impure de Constantinople, la tourbe d'eunuques et de valets titrés qui dévoraient les peuples, avait été balayée par la seule apparition du guerrier simple et austère qui apporta les mœurs de Marc-Aurèle sur le trône fastueux de Dioclétien. L'administration de Julien fut vraiment inspirée par le génie romain, le génie du

[1] Sur les campagnes de Julien et son élévation à l'Empire, voyez Ammien Marcellin, l. XV, c. 8 ; l. XVI-XX ; et Julien lui-même, *Lettre au sénat et au peuple d'Athènes*.

droit commun et de l'équité, tandis que le régime précédent avait eu pour principes le privilége et le monopole[1]. Julien ne fut injuste qu'envers les chrétiens, auxquels il imputait la décadence de l'Empire. Indigné de ne pas trouver chez eux des vertus politiques qui n'existaient plus nulle part, il ne leur tenait point compte des vertus morales, qui n'existaient presque que chez eux. Cette injustice a coûté assez cher à sa mémoire!

La majorité des Gaules, païenne encore, donna d'amers regrets à son héros, tombé sous les flèches persanes, dans les plaines du Tigre (363); et tous les hommes encore attachés à l'antique société qui s'écroulait pleurèrent Julien comme le dernier des Romains. Les chrétiens, au contraire, assez durement traités par le préfet du prétoire Salluste, ami dévoué et coreligionnaire de Julien, remercièrent le ciel d'avoir mis un terme à la réaction païenne, et d'avoir frappé Julien *l'Apostat* après Constance l'hérétique. Rien n'arrêta plus désormais la victoire du christianisme.

L'Évangile avait alors pour principal champion dans l'Occident le fameux saint Martin, *la lumière nouvelle, la lampe dont les rayons éclairèrent la Gaule*, dit Grégoire de Tours. C'était un homme d'une imagination ardente, d'une activité prodigieuse, et d'une charité tout évangélique. Né en 317, à *Sabarca* (Szombatel ou Sarwar), en Pannonie, de parents païens, il se réfugia dans le sein de l'église, et se fit recevoir catéchumène dès l'âge de dix ans, ayant grande répugnance à devenir soldat comme son père, qui

[1] Parmi les nombreuses lois de Constance, on doit remarquer celle qui interdit de commercer avec l'étranger autrement que par voie d'échange. L'exportation de l'or et de l'argent dans l'Inde par la voie de l'Égypte alarmait le gouvernement impérial.

était tribun parmi les vétérans du Danube. A douze ans, il voulait déjà se retirer entre les moines, et mener la vie du désert. Un édit impérial ayant ordonné d'enrôler les fils de vétérans, son père le livra : il fut enlevé, chargé de chaînes, et contraint de prêter le serment militaire... Il se contenta d'un seul esclave pour le servir, et souvent c'était le maître qui servait l'esclave; il lui déliait sa chaussure, le lavait de ses propres mains, et mangeait à la même table que lui...... Pendant un rude hiver, dont la rigueur causait la mort de beaucoup de gens, il rencontra à la porte d'Amiens un pauvre tout nu; ce malheureux suppliait tous les passants, et tous se détournaient. Martin n'avait plus que ses armes et ses habits : il avait donné tout le reste; il tire son glaive, coupe son manteau en deux et en donne la moitié au pauvre.... La nuit suivante, Jésus-Christ lui apparut vêtu de cette moitié de manteau qui avait couvert la nudité du pauvre. Cette vision le détermina à recevoir le baptême, car il n'était point encore baptisé, bien qu'il eût près de quarante ans. Il porta les armes encore deux ans; puis, le temps de sa vétérance étant arrivé, il demanda son congé au César Julien. « Je t'ai servi fidèlement jusqu'ici, César, lui dit-il; maintenant permets-moi de servir Dieu! »

C'était au milieu d'une campagne contre les barbares : Julien lui reprocha qu'il s'en allait de peur de se trouver à la prochaine bataille.

« Je serai demain sans armes au premier rang, et, muni seulement du signe de la croix, je percerai sans crainte les bataillons ennemis. »

On le mit aux fers pour l'obliger à tenir parole; mais,

le lendemain, les barbares implorèrent la paix, et se rendirent corps et biens au César... Martin, sorti de la milice, s'en alla en Pannonie convertir sa mère, et, après diverses aventures, revint en Gaule à la nouvelle du retour de l'illustre Hilaire de Poitiers, exilé naguère par Constance [1]. Martin fonda près de Poitiers le monastère de *Ligugiacum* (Ligugé), et fut ainsi le premier introducteur du monachisme en Gaule; mais il ne demeura pas longtemps absorbé dans la vie contemplative, et le peuple de Tours le voulut pour pasteur. De moine on le fit évêque, mission plus conforme à l'activité de son caractère, et il ne cessa désormais, durant sa longue carrière, de guerroyer contre le paganisme et l'*hérésie* (l'arianisme); il joncha la Gaule de ruines, renversant les temples, brisant les simulacres, coupant les bois sacrés; aussi humain du reste envers les hommes qu'impitoyable pour les monuments *consacrés aux démons*... « Jamais, dit son biographe, jamais il ne s'irritait; jamais il ne s'affligeait ni ne riait : toujours impassible, et portant une joie céleste sur son visage, il semblait supérieur à la nature humaine; il n'avait sur les lèvres que le nom du Christ, il n'avait dans le cœur que la charité, la paix et la miséricorde [2]. »

Saint Martin, que les empereurs chrétiens, successeurs de Julien, faisaient servir avant eux à leur propre table, passait pour doué du don des miracles, ainsi que son ami saint Hilaire, et pouvait être redevable des respects excessifs qu'on lui témoignait à sa réputation personnelle.

[1] Peu après le retour d'Hilaire, il se tint à Paris un concile où les évêques des Gaules se prononcèrent fortement contre les ariens.

[2] Sulpice Sévère, *Vie de saint Martin*.

L'accroissement de la puissance épiscopale était toutefois un fait général, et coïncidait avec la décadence de toutes les institutions politiques : tout ce qui restait de vie dans la société romaine se retirait dans le sein du clergé, et la force du clergé se concentrait à son tour dans l'épiscopat, où affluait l'élite de l'*ordre* sénatorial. Violemment divisés entre eux par les questions de dogme, quelquefois persécutés par des empereurs hérétiques, qui préféraient les ariens comme plus malléables et moins enclins à la théocratie que les orthodoxes, les évêques grandissaient pourtant de règne en règne, et empiétaient incessamment sur le domaine des magistrats civils. Constantin le Grand leur avait accordé une haute juridiction, et les avait autorisés à recevoir les appels des procès jugés par les magistrats curiaux, sur lesquels ils eurent droit de surveillance. Ils siégèrent dans les curies, sans en supporter les charges, et s'emparèrent bientôt d'une institution chrétienne et populaire tout ensemble, que les cris de désespoir des populations arrachèrent à l'empereur Valentinien en 365. Ce prince décréta que, dans chaque cité, tous les hommes libres, clercs, curiales, simples citoyens, se réuniraient pour élire un *défenseur* chargé de s'opposer aux exactions des curiales contre le peuple, et des officiers impériaux contre les curiales, et de poursuivre la punition des coupables puissants que les magistrats ordinaires n'osaient attaquer; en cas de résistance, le *défenseur* devait s'adresser aux gouverneurs des provinces. Les évêques s'emparèrent peu à peu des fonctions de *défenseurs,* et devinrent les premiers magistrats des cités et les chefs des curies. Les conséquences de cette nouvelle position des prélats chrétiens furent plus vastes qu'on ne saurait l'indiquer ici, et la catastrophe immense qui s'appro-

chait, la chute de l'Empire d'Occident, devait les développer au lieu de les étouffer [1].

Mais l'institution des *défenseurs* ne fut qu'un faible palliatif pour les maux intérieurs de la Gaule, et les périls du dehors n'avaient été conjurés qu'un moment par Julien. Au premier bruit de la mort de ce grand homme, toute l'Alamannie fut en armes, et les irruptions recommencèrent. Après Julien et son éphémère successeur, Jovien, le monde romain avait été partagé entre deux frères, Valentinien et Valens : Valentinien, l'empereur d'Occident, fixa en vain son séjour dans la Gaule; sa présence n'effraya point les barbares. Trois bandes nombreuses d'Alamans traversèrent à pied sec le Rhin glacé, et passèrent sur le corps à une division romaine commandée par le Frank Hariett (*Charietto*), comte des deux Germanies, qui se fit tuer plutôt que de suivre ses soldats dans leur honteuse déroute. Les vainqueurs se répandirent au loin dans les deux Belgiques. Hariett cependant fut vengé : Valentinien, de son quartier général de Paris, dépêcha contre les barbares un brave et habile capitaine, Jovinus, maître de la cavalerie [2], qui surprit et accabla, près de la Moselle, aux environs de Metz, deux des hordes ennemies, puis alla fondre sur leur principale armée,

[1] Guizot, *Essais sur l'histoire de France.* — Savigny, *Histoire du droit romain*, t. I, c. 2. — *Code Théodosien, de Defensoribus*, l. 1, 2-4; *de Episcopis*, l. 22, 26, 50, 55. A l'exemple des cités, les églises se donnèrent des *défenseurs*, qui défendirent leurs intérêts par la parole devant les tribunaux romains, et plus tard les défendirent par le sabre, lorsque le régime de la force eut triomphé avec les barbares. Ce fut là l'origine des vidames et des avoués du moyen-âge.

[2] Le tombeau de Jovinus, conservé à Reims, est un des plus célèbres monuments romains que possède la France. La beauté de ses bas-reliefs a fait penser qu'il n'appartenait pas à ce temps de décadence, et qu'on avait dépossédé de son dernier asile quelque grand personnage du premier ou du deuxième siècle pour y installer les restes de Jovinus. Dusommerard, *les Arts au moyen âge*, p. 29.

qui dévastait la belle vallée de la Marne. Une lutte sanglante s'engagea dans les champs Catalauniques (territoire de Châlons) : dix mille Alamans morts ou blessés restèrent sur la place, et leur hérezoghe fut accroché à un gibet par les soldats victorieux.

(366.) Ces revers n'empêchèrent pas les Alamans de surprendre Mayence *pendant une solennité du rite chrétien*, et d'emmener en esclavage une grande partie des habitants. Mais Valentinien exerça de terribles représailles : il envahit l'Alamannie par le Rhin et par le Danube, écrasa les forces des Alamans réunies sur la montagne de Saltz, aux bords de la rivière de Necker, et revint triomphant dans sa résidence impériale de Trèves (368). Pendant ce temps, le comte de la région armoricaine ou maritime, secondé par le maître de l'infanterie, Sévérus, détruisit une flottille de pirates saxons, qui avait remonté par les rivières jusqu'au cœur de la Gaule. Toutes les côtes de Gaule et de Bretagne étaient horriblement ravagées par les corsaires franks, saxons et frisons. Le comte Théodose (père de l'empereur Théodose), suivant un panégyriste (*Panegyr. Latini Pacati*) *vainquit les Saxons sur mer, et la Batavie sur terre.* Les Bataves et apparemment les Saliens s'étaient révoltés et associés aux autres barbares.

Mais Valentinien, comme Julien, fut surtout et toujours occupé à combattre l'hydre alamannique : elle croissait et se multipliait sous l'épée qui la frappait et la mutilait sans relâche ; la population mobile des Alamans, avant-garde des Suèwes, se recrutait éternellement parmi toutes les tribus suéwiques. Cependant, du côté du nord-est, un peuple germain d'une autre race pesait sur les Alamans depuis le milieu de ce siècle : les Burgondes s'étaient avancés de l'Oder jusqu'au delà du haut Elbe, et dispu-

taient les rives de la Saale aux Alamans, Valentinien conclut une alliance avec les Burgondes, et les invita à concerter leurs efforts avec ceux des Romains contre l'ennemi commun; mais, lorsqu'on vit arriver au bord du Rhin quatre-vingt mille Burgondes réclamant les subsides offerts par l'empereur, on trouva de tels alliés plus dangereux que l'ennemi; la jonction ne s'opéra pas, et la solde promise ne fut point envoyée (370). Les Burgondes irrités s'en retournèrent dans l'intérieur de la Germanie; et, sans doute, la Gaule n'évita les effets de leur ressentiment que grâce à l'imposant état de défense dans lequel Valentinien avait mis la ligne du Rhin. Les fortifications élevées par Julien ne servirent en quelque sorte que de base aux vastes travaux de Valentinien, qui construisit, depuis la Rhétie jusqu'à la Batavie, une multitude de tours, de châteaux et de boulevards, sur tous les points où les barbares pouvaient tenter le passage du Rhin : vaine protection, quand une telle barrière n'est point elle-même protégée par le cœur et le bras d'un peuple nombreux et dévoué à défendre la patrie!

Les hostilités, sous Valentinien, avaient perdu ce caractère de grandeur et de magnanimité que leur avait imprimé Julien : l'empereur et ses généraux employaient indifféremment la force et la trahison, et plusieurs chefs germains, qu'on avait pu tuer ou prendre les armes à la main, furent lâchement assassinés. Le sentiment de son impuissance contre la barbarie inspirait une sorte de rage continuelle au violent Valentinien : il mourut d'un accès de colère après une entrevue avec les ambassadeurs des Quades (375). Il avait rendu, en 370, une loi pour interdire les mariages entre Romains et barbares : il eût fallu alors pouvoir se passer des corps d'auxiliaires bar-

bares qui faisaient la force des armées impériales ; une telle loi n'était propre qu'à empêcher les auxiliaires de se fondre dans la société qu'on les appelait à défendre ; il était malséant au monde civilisé, dans sa décrépitude, de repousser si fièrement le mélange du sang étranger !

A Valentinien succéda son fils aîné, le jeune Gratien, qu'il avait proclamé Auguste à Amiens tout enfant encore, dès l'an 368. L'année de l'avénement de Gratien en Occident fut le théâtre d'événements qui exercèrent sur la destinée de l'Europe une influence décisive. D'immenses mouvements de peuples, comparables aux migrations des premiers âges du monde, eurent lieu dans les steppes sans bornes de la Scythie : les Huns, nation nomade appartenant à la race mongole, que nous appelons improprement tartare, s'élancèrent du fond de l'Asie, envahirent et assujettirent les Alains, tribus de pasteurs qui habitaient entre le Wolga et le Don ou Tanaïs, les entraînèrent avec eux, et se précipitèrent comme la tempête sur les Goths. Ceux-ci, divisés en deux principaux corps de nations, les Ostrogoths (Goths orientaux), entre le Tanaïs et le Dniester, et les Wisigoths ou Westgoths (Goths de l'ouest), entre le Dniester et la Theyss, étaient alors au comble de la prospérité : leur empire s'étendait depuis la mer d'Azof jusqu'à la Baltique, et tous les peuples germains ou slaves de la Sarmatie (Russie, Pologne) subissaient leur orgueilleuse domination. Toute cette grandeur s'écroula au premier choc des Huns : la large épée des fantassins goths ne les défendit pas contre les flèches rapides des cavaliers mongols ; les Ostrogoths subirent la vassalité des Huns, et les Wisigoths, préférant celle des Romains, refluèrent en masse sur la rive septentrionale du Danube, demandant le passage du fleuve et des terres

à cultiver dans le sein de l'Empire. Les Goths avaient récemment quitté la religion d'Odin pour l'arianisme, et cette circonstance contribua sans doute à faire agréer leur requête par l'empereur arien Valens, qui s'enorgueillit follement de compter un million de sujets de plus.

De tels sujets n'étaient pas disposés à se laisser traiter comme les populations dégénérées de la Grèce et de l'Asie: après avoir accueilli ces dangereux hôtes avec imprudence, on les opprima avec insolence et rapacité; ils se soulevèrent, battirent les armées de Valens et s'emparèrent de la Mœsie et de la plus grande partie de la Thrace. Gratien, averti du péril où se trouvait son oncle Valens, détacha l'élite de ses troupes par la Rhétie vers le Danube. A cette nouvelle, le cri de guerre retentit dans tous les *gaws* ou cantons de l'Alamannie, et quarante mille Alamans assaillirent la Première Germanie : les légions heureusement n'étaient pas loin; elles furent rappelées en toute hâte, et les Gallo-Romains coururent présenter la bataille aux barbares près d'*Argentaria* (Colmar), dans le pays des Tribokes, dont *Argentoratum* ou Strasbourg était le chef-lieu. Les Romains plièrent d'abord, abandonnèrent la plaine à l'ennemi, et reculèrent vers un terrain inégal, boisé, coupé de ravins buissonneux; mais, là, ils firent face avec opiniâtreté, et profitèrent habilement des accidents du sol pour dissimuler leur infériorité numérique: le faux bruit de l'approche de l'empereur avec une seconde armée jeta enfin la terreur parmi les barbares, et le désordre se mit dans les rangs; le carnage devint horrible. Ce fut la plus cruelle défaite que les Alamans eussent encore éprouvée; ils perdirent trente mille hommes avec le *chef de la guerre*, le hérezoghe Priar (*Priarius*). La

gloire de la journée fut surtout attribuée au Frank Mellobaud ou Mérobaud, ennemi implacable des Alamans, qui était en même temps chef d'une tribu franke et *comte des domestiques* de l'empereur, circonstance assez remarquable. Ce *roi* frank obtint le consulat cette même année (377) en récompense de ses services (*Chroniq. de Cassiodore*), et l'on vit un nom germain figurer dans les fastes consulaires. Les auxiliaires barbares ne daignaient plus, comme autrefois, se déguiser en Romains, et ne changeaient plus de nom ni de costume; les *satellites vêtus de fourrures* faisaient la loi dans l'Empire, longtemps avant que leurs nations l'eussent conquis[1].

L'éclatante victoire d'Argentaria permit à Gratien de reprendre son projet : se croyant assuré de la tranquillité des Franks par les tributs qu'il leur payait sous le titre de pensions, il conduisit lui-même les légions en Orient, et, au lieu de suivre la rive méridionale du Danube, il s'ouvrit un passage, au nord de ce fleuve, à travers l'Alamannie terrifiée : les Alamans furent réduits à lui livrer l'élite de leur jeunesse comme troupes auxiliaires. Gratien toutefois n'arriva pas à temps pour secourir Valens; l'inepte et téméraire monarque d'Orient, sans attendre son collègue, avait attaqué les Goths, et l'armée impériale gisait tout entière avec son empereur dans les plaines d'Andrinople (9 août 378). Gratien, craignant que ce grand désastre n'encourageât les barbares occidentaux à fondre sur la Gaule, se hâta de regagner les Alpes, après avoir conféré l'empire d'Orient au célèbre Théodose, dont le père avait jadis combattu glorieuse-

[1] Ammien, l. XXXI, c. 10. Mérobaud fut deux fois consul; d'autres noms franks, ceux de Rikomer et de Baud ou Bald (*Baudo, Bauto*), apparaissent ensuite dans les fastes consulaires.

ment les Franks et les Saxons. Théodose se montra digne de ce choix, et, après quatre ans d'une guerre acharnée, ne pouvant expulser les Wisigoths, il les amena du moins à reconnaître de nouveau la souveraineté impériale, moyennant des concessions de terre et une forte solde, et, tant qu'il vécut, la nation wisigothe observa fidèlement le traité de l'an 382.

Tandis que Théodose sauvait ainsi l'empire d'Orient, le jeune Gratien terminait, par une fin tragique et prématurée, un règne commencé sous de brillants auspices : la popularité qu'il avait due aux succès de ses généraux et aux sages inspirations de ses ministres s'était promptement évanouie ; sa négligence et sa passion exclusive pour la chasse favorisèrent les complots des ambitieux mécontents ; les citoyens des villes gauloises, aussi insatiables de spectacles que les vrais Romains, eussent pardonné à Gratien de passer sa vie à tuer des bêtes fauves dans les amphithéâtres de Trèves et de Paris[1] ; mais les légionnaires et les Germains même ne lui pardonnèrent pas de réserver toutes ses faveurs pour une bande d'archers alains, lestes et adroits chasseurs, qu'il avait attirés à son service à force d'or. Une révolte ayant éclaté parmi les légions de la Bretagne, qui proclamèrent empereur un Espagnol nommé Maxime, l'usurpateur franchit le détroit à la tête de ses soldats et d'une multitude de Bretons, et envahit la Gaule : les légions de Gaule se rangèrent aussitôt sous les étendards de Maxime ; les *domestiques* même ou gardes du palais abandonnèrent Gratien, qui s'enfuit de Paris à Lyon avec trois cents chevaux. Trahi

[1] Un jour il fit lâcher à la fois cent lions dans l'amphithéâtre, et les tua tous avec diverses armes de jet. Chacun d'eux fut abattu d'un seul coup. — Ammien Marcellin, l. XXX, c. 10.

par le gouverneur de la Première Lyonnaise, il fut livré à ses adversaires, et mis à mort, ainsi que le Frank Mellobaud, qui avait été élevé au rang de maître des milices (généralissime) (383).

La situation de l'Orient ne permit pas à Théodose de venger immédiatement le meurtre de son bienfaiteur, et ce prince reconnut Maxime comme empereur, en l'obligeant seulement de se contenter de la préfecture des Gaules : l'Italie, l'Illyrie occidentale et l'Afrique demeurèrent à Valentinien II, frère de Gratien, encore en bas âge. Le règne de Maxime fut signalé par la première persécution religieuse qu'eussent exercée les catholiques contre les hérétiques : dans les longues et furieuses luttes des trinitaires et des ariens, les deux partis s'étaient souvent disputé de vive force la possession des églises, et s'étaient traités réciproquement en factieux et en rebelles; mais le principe de la persécution des hérétiques, la répression des erreurs d'opinion par les tortures et les supplices, n'avaient point encore été adoptés par les évêques ni par les princes chrétiens; la triste gloire de cette innovation était réservée à Maxime, catholique plus violent que Théodose lui-même, ce grand destructeur de l'arianisme et du paganisme. L'Égyptien Marcus ayant apporté en Espagne une doctrine hétérodoxe, qui paraît avoir été un mélange de gnosticisme et de manichéisme, beaucoup de gens de distinction, et même plusieurs évêques, embrassèrent cette hérésie : les évêques espagnols Idacius et Ithacius étaient venus à Trèves dénoncer les novateurs à l'empereur Gratien, qui, bien qu'élevé par un précepteur païen ou indifférent, le poëte Ausonius, avait rendu plusieurs décrets assez sévères contre les hérétiques. Maxime montra beaucoup plus de zèle que Gratien : il convoqua

un concile à Bordeaux pour juger Priscillianus, chef des novateurs, et ses partisans : Priscillianus, ayant appelé des évêques à l'empereur, fut mené à Trèves devant Maxime; mais il y retrouva ses accusateurs Idacius et Ithacius, qui réclamèrent sa mort à grands cris : il fut condamné et exécuté avec plusieurs de ses disciples, entre autres une femme. Saint Martin, évêque de Tours, s'était opposé avec une extrême énergie à l'odieux arrêt que sollicitait la majorité des prélats, et, soutenant que c'était bien assez de chasser les hérétiques des églises, il avait obtenu de Maxime la promesse d'épargner leurs jours. Mais, après que Martin eut quitté Trèves, les accusateurs de Priscillianus entraînèrent l'empereur à violer sa parole, et lui arrachèrent même l'ordre d'envoyer des officiers en Espagne pour rechercher tous les hérétiques et *leur ôter la vie et les biens*. « Cette tempête, » dit le biographe de saint Martin, « eût enveloppé une multitude d'hommes pieux; car la distinction n'était pas facile à faire. »

Martin s'était séparé avec éclat de la communion des évêques qui avaient versé le sang : lorsqu'il sut le cruel décret de Maxime, il retourna en toute hâte à Trèves : « Les évêques se jetèrent aux genoux de l'empereur, le suppliant avec larmes de ne pas préférer l'avis d'un seul à celui de tous... l'empereur interdit sa présence à Martin... celui-ci promit alors de communier avec les évêques, pourvu qu'on rappelât les tribuns déjà expédiés pour la destruction des églises d'Espagne. » Maxime accorda tout, et Martin, le lendemain, se présenta à la communion, *aimant mieux céder que d'exposer ceux dont la tête était sous le glaive*. Il se reprocha ensuite cette concession,

et ne se mêla plus à la communion des bourreaux de Priscillianus [1].

Une telle conduite peut faire pardonner bien des destructions de monuments! Le métropolitain de Milan, l'illustre saint Ambroise, Gaulois de naissance [2], se prononça aussi hautement que saint Martin contre le fanatisme persécuteur. Saint Martin n'en continua pas moins à propager la foi catholique, tout en combattant les conséquences funestes qu'on tirait du triomphe de l'orthodoxie, et termina ses jours dans une grande vieillesse, vers l'an 397 (400, suivant d'autres). *Beaucoup de personnes entendirent à sa mort un concert dans les cieux*, dit Grégoire de Tours, qui raconte sur ses funérailles une anecdote assez curieuse.

« Quand il fut trépassé dans le bourg de Cande (au confluent de la Vienne et de la Loire), il s'éleva, au sujet de la possession de son corps, une vive altercation entre les gens de Tours et ceux de Poitiers.

« Les Poitevins disaient : C'est notre moine ; il a été notre abbé ; nous demandons qu'on nous le remette. Qu'il vous suffise d'avoir joui de sa parole, d'avoir été soutenus par ses bénédictions et réconfortés par ses miracles pendant qu'il était évêque en ce monde : permettez-nous au moins d'emporter son cadavre.

« Ceux de Tours répondaient : Si vous dites que ses miracles nous suffisent, sachez que, pendant qu'il était parmi vous, il en a fait bien plus qu'ici. Car, pour en passer un grand nombre sous silence, il vous a ressuscité deux morts, et, à nous, un seul ; et, comme il le disait lui-même, il avait un plus grand pouvoir avant d'être évêque

[1] Sulpice Sévère, *Historia sacra*, l. II. — Dialog. III.
[2] Il était fils d'un préfet du prétoire des Gaules, et né à Trèves.

qu'après. Il est donc juste que ce qu'il n'a pas fait pour nous, vivant, il le fasse, étant mort : Dieu vous l'a enlevé et nous l'a donné.

« Le jour fit place à la nuit avant que leur dispute fût finie : le corps du saint, déposé dans la maison mortuaire, était gardé par les deux peuples. Les Poitevins avaient projeté de l'enlever par force le lendemain matin; mais, au milieu de la nuit, toutes les bandes des gens de Poitiers furent accablées de sommeil, et il ne resta pas un homme de cette multitude qui veillât. Les Tourangeaux, les voyant endormis, prirent le corps du saint : les uns le descendirent par la fenêtre, les autres le reçurent au dehors, et, l'ayant placé sur un bateau, ils naviguèrent avec tous ceux de leur pays sur la rivière de Vienne ; puis, entrant dans le lit de la Loire, ils se dirigèrent vers la ville de Tours en chantant des cantiques et des psaumes. »

La gloire de saint Martin de Tours alla toujours croissant : l'époque de sa mort fut pendant longtemps une sorte d'ère nationale pour les Gaulois ; son tombeau, son fameux couvent de Marmoûtier (*Majus-monasterium*), et la basilique que lui consacra l'un de ses successeurs, tinrent plus tard une place extrêmement importante dans l'histoire de la Gaule franke ; trois siècles après, son ombre révérée protégeait encore les proscrits contre le courroux des rois barbares.

Si saint Martin avait le don de ressusciter les morts, il n'y joignait pas le don de prophétie ; car il avait *prédit* qu'il serait tué par l'*Antichrist*, et que l'avénement de cet être mystérieux, puis le retour du vrai Christ et la fin du monde, approchaient. Martin ne s'était pas complétement trompé : un monde en effet allait finir !

Saint Martin, avant de mourir, vit la Gaule changer trois fois de maîtres.

Maxime, se trouvant trop à l'étroit dans les provinces occidentales, envahit l'Italie en 387, et le jeune Valentinien, pour éviter le sort de Gratien, fut forcé d'aller chercher un refuge auprès de Théodose : l'empereur d'Orient se déclara aussitôt en faveur de l'opprimé, et une seule bataille décida la querelle; les Gallo-Romains et les Germains de Maxime furent culbutés, aux[1] bords de la Save, par les Illyriens, les Goths et les Tartares (Huns et Alains) de Théodose; et Maxime, abandonné de son armée après un seul échec, fut pris et décapité. Le comte Arbogast, général frank, qui avait passé du service de Gratien à celui de Théodose, reçut la mission d'aller soumettre les Gaules à Valentinien, Théodose ayant généreusement gratifié ce jeune prince de toute la dépouille de l'usurpateur. Arbogast fit mourir le fils de Maxime, Victor, que son père avait associé à l'Empire, et ne rencontra aucune résistance parmi les partisans du tyran ; mais il eut d'autres ennemis à combattre : ce furent ses compatriotes les Franks. Trois chefs de peuplades frankes, Ghénobaud, Markomer et Sunn (*Sunno*), rompant leurs relations amicales avec les Romains, tandis que Maxime disputait l'empire à Théodose, s'étaient jetés sur les deux Germanies : les maîtres de la cavalerie et de l'infanterie, Nannenus et Quintinus, que Maxime avaient chargés de la défense des Gaules, rassemblèrent à Trèves les troupes dont ils pouvaient disposer, et se portèrent au secours de Cologne menacée par les Franks; mais le gros des barbares avait déjà repassé le Rhin avec son butin : les Romains ne purent atteindre que les traînards, qu'ils taillèrent en pièces dans la forêt Charbon-

nière (partie des Ardennes). Quintinus, contre l'avis de Nannenus, capitaine expérimenté qui avait partagé avec Mellobaud le commandement de l'armée romaine à la fameuse bataille d'Argentaria, voulut pousser plus loin cet avantage, et suivre l'ennemi au delà du Rhin. Nannenus retourna à Mayence : Quintinus passa le Rhin à Nuyss (*Novesium*) ; mais il ne trouva que des bourgades vides sur l'autre rive : les Franks s'étaient retirés au fond des bois ; il les y suivit, et s'égara dans des fourrés inextricables ; tous les sentiers étaient coupés par des troncs d'arbres et des barricades, du haut desquelles les barbares faisaient pleuvoir sur leurs ennemis des flèches empoisonnées *qui donnaient la mort rien qu'en effleurant la peau;* enfin, la petite armée de Quintinus, attirée et enfermée par les Franks dans un vallon plein de fondrières, resta presque tout entière ensevelie sous la vase des marais (388). Arbogast arriva sur ces entrefaites (389), empêcha les Franks de poursuivre les résultats de leur victoire, et les menaça de tirer une vengeance terrible de leur perfidie, s'ils ne rendaient tout le butin conquis l'année précédente, et ne lui livraient les instigateurs de la guerre. Une implacable haine de famille ou de tribu (*gentilia odia*) l'animait contre les deux frères Suun et Markomer ; cependant il consentit à traiter avec eux, et en reçut des otages ; mais les hostilités recommencèrent bientôt, et, en 392, Arbogast, profitant de la saison *où les forêts dépouillées de feuillages ne peuvent recéler d'embuscades,* pénétra chez les Franks au milieu des plus grandes rigueurs de l'hiver, et saccagea le pays des Bructères et des Hamaves, personne ne s'opposant à lui, si ce n'est qu'un petit nombre d'Ampsiwares et de Hatties (ou Hatte-Wares), commandés par Markomer, se montrèrent de loin sur les

collines [1]. Il est probable qu'une partie des tribus frankes servirent d'auxiliaires à Arbogast dans cette guerre.

Ce n'était pas pour Valentinien, mais pour lui-même, qu'Arbogast défendait ainsi la Gaule, et le superbe Frank était le véritable empereur d'Occident. Il s'était conféré, de sa propre autorité, le titre de maître des deux milices (cavalerie et infanterie), avait rempli le palais et l'armée d'officiers franks, gagné les principaux fonctionnaires civils, et traitait Valentinien en esclave couronné. Le jeune prince, confiné dans la cité de Vienne, entouré des affidés et des espions de son généralissime, plus dénué de crédit que le dernier des amis d'Arbogast, se lassa d'une sujétion si honteuse, et écrivit à Théodose pour le supplier de l'arracher à la tyrannie d'un nouveau Maxime. Malheureusement pour lui, Valentinien n'eut pas la patience d'attendre que Théodose fût à portée de le secourir : un jour qu'Arbogast venait saluer l'empereur à Vienne, Valentinien reçut le maître des milices du haut de son trône, entouré de toute la pompe impériale, et, lui lançant des regards de colère, lui mit entre les mains l'arrêt de sa destitution. Arbogast lut le rescrit, et, souriant dédaigneusement : « Tu veux m'enlever ma puissance ! s'écria-t-il. Ce n'est pas toi qui me l'as donnée ; ce n'est pas toi qui me l'ôteras ! » Il déchira l'ordre impérial, le foula aux pieds, et sortit. Peu de temps après, on trouva l'empereur étranglé au fond de son palais (15 mai 392).

Arbogast, craignant apparemment qu'un reste d'orgueil romain ne se réveillât dans le cœur des légionnaires, s'ils voyaient le diadème orner le front d'un barbare, se contenta de la réalité du pouvoir et en accorda les apparences

[1] Sulpice Alexandre, dans Grégoire de Tours, l. II, c. 9.

à un littérateur nommé Eugène, qui, après avoir enseigné la grammaire et la rhétorique, s'était élevé, par l'appui d'Arbogast, à la plus haute des dignités civiles, celle de *maître des offices* [1]. Eugène fut proclamé empereur; mais il ne jouit guère des vains honneurs que lui avait conférés Arbogast, et le redoutable Théodose leva bientôt l'étendard contre l'assassin de son beau-frère Valentinien. Une nuée de Goths et d'autres barbares orientaux s'avancèrent contre l'Italie et la Gaule sous les ordres de Théodose : Arbogast attendait l'empereur d'Orient sous les murs d'Aquilée; on combattit deux jours durant; le premier jour, dix mille Goths périrent, et Arbogast eut l'avantage; mais le lendemain, la défection d'un corps considérable, et un ouragan soudain qui jeta le désordre parmi le reste des Occidentaux, firent tourner la chance en faveur de Théodose; Eugène fut livré par ses propres gardes et mis à mort : Arbogast évita les fers et le supplice en se perçant de son épée (septembre 394). Les folles espérances des païens tombèrent avec Eugène et Arbogast, qui avaient relevé un moment les autels de l'ancienne religion.

(395-406.) Théodose ne survécut que peu de mois aux vaincus, et laissa, sur les bras de deux faibles enfants,

[1] Le maître des offices, dignité créée par Constantin, était une sorte de *ministre de l'intérieur*, dont les attributions empiétaient un peu sur les autres départements : par exemple, les fabriques d'armes étaient sous sa surveillance. Il y en avait huit en Gaule : une de toute espèce d'armes à Strasbourg; une de flèches à Mâcon; une de cuirasses à Autun; une de boucliers, de machines de jet (*balistæ*) et d'armures en écailles de fer (*clibani*) à Soissons; une de grandes épées (*spathæ*) à Reims; deux de boucliers et de balistes à Trèves; enfin une d'épées et de boucliers à Amiens. Les grands ateliers d'hommes et de femmes où se fabriquaient les habits des troupes ne dépendaient cependant pas du maître des offices, mais du *comte des sacrées largesses* (ministre des finances), qui avait aussi sous sa direction les ateliers où les étoffes se teignaient en pourpre (*baphii*) et se brochaient d'or et d'argent (*brambari carii*) pour l'usage de la cour. Voy. la *Notitia dignitat... Imperii.*

Arcadius et Honorius, le fardeau du double Empire. Il y avait de la vitalité dans l'Empire d'Orient, malgré ses misères ; mais l'Empire l'Occident penchait de jour en jour vers sa ruine, qui fut retardée quelque temps par un grand homme, le maître des milices, Stilicon, Wandale d'origine, mais Romain de cœur et de génie. Arbogast et Eugène, avant de marcher contre Théodose, s'étaient montrés aux bords du Rhin avec de grandes forces, pour imposer aux *rois des Franks et des Alamans*, et *les obliger à renouveler les anciens traités de paix*. Mais à peine l'armée d'Occident fut-elle partie pour l'Italie, que les Germains renouvelèrent leurs furieuses irruptions : la cité de Trèves, la capitale de la Gaule, fut surprise et pillée par les barbares. Stilicon accourut en Gaule, et sans livrer une seule bataille, il parvint, par son habileté politique plus encore que par sa valeur, à effrayer, à diviser les Germains, et à rendre aux partisans de l'alliance romaine, chez les Franks et les Alamans, une prépondérance durable ; *les rois aux longues chevelures blondes, les rois aux formidables noms, implorèrent la paix qu'ils étaient accoutumés à vendre;* les Franks et les Alamans reçurent des chefs de la main de Stilicon, et le fameux Markomer, ayant encore cherché à soulever ses compatriotes, fut enlevé par les Romains et envoyé en exil dans la Toscane. Son frère Sunn voulut le venger ; il fut massacré par les Franks eux-mêmes. La Gaule obtint plusieurs années de repos[1].

C'était une dernière halte aux bords de l'abîme! Nulle force humaine n'était capable d'arrêter l'effroyable travail de dissolution qui s'opérait dans le sein l'Empire : de règne en règne, d'année en année, le mal avait été crois-

[1] Claudien, *de Laudibus Stiliconis.*

sant : la liberté civile disparaissait après la liberté politique ; la plaie mortelle de l'esclavage avait gagné, pour ainsi dire, les parties vitales du corps social. Chacun s'efforçant de quitter sa condition, afin de se soustraire aux charges publiques, des lois impitoyables avaient enchaîné successivement tous les ordres de citoyens à leurs professions respectives ; comme le colon était attachés à sa glèbe, le commerçant et l'artisan furent attachés à leur négoce, à leur industrie ; le curiale, à sa curie ; le vétéran, à son bénéfice ; le fils du vétéran fut soldat de droit. Les commerçants et artisans libres, organisés en corporations, furent solidairement responsables de l'impôt industriel, de même que les curiales, des impôts foncier et personnel. Une main de fer étouffait l'industrie libre, et l'empêchait de lutter avec avantage contre l'industrie des esclaves, qui fabriquaient pour le compte des riches ou pour celui du fisc impérial : la classe industrielle était donc comprimée et entravée dans son développement ; la moyenne propriété, *l'ordre* des *curiales*, était ruiné, écrasé. Les malheureux curiales cherchaient en vain à s'échapper de la curie, et à se réfugier dans les classes privilégiées : on leur interdit la milice, les offices impériaux, la cléricature même, parce que les soldats, les fonctionnaires et les ecclésiastiques étaient exempts des charges municipales. On leur défendit d'habiter leurs maisons de campagne, de sortir des villes sans la permission des magistrats, et de vendre les propriétés dont la possession les constituait membres de la curie ; leur désespoir était tel, qu'ils abandonnaient leurs maisons par troupes, et s'en allaient vivre dans les bois et dans les déserts avec les Bagaudes et les esclaves fugitifs. Les membres des curies ne pouvaient alléger leurs propres souffrances qu'en faisant peser

d'horribles misères sur la plèbe; ils étaient tour à tour les instruments et les victimes de la tyrannie; ils dévoraient le peuple, dévorés eux-mêmes par les agents du pouvoir central; des contributions indirectes de toute nature, péages, douanes, impôt du sel, extorquaient aux sujets le peu que leur laissait l'impôt direct, et la substance populaire, qui ne se renouvelait pas incessamment par l'industrie comme dans nos sociétés modernes, s'épuisait à engraisser la cour et l'administration impériale, tête monstrueuse d'un corps amaigri et desséché. Une seule classe, l'ordre sénatorial, qui remplissait presque toutes les hautes fonctions et qui aggravait l'oppression publique en se soustrayant aux charges communes, jouissait encore de grandes richesses et de vastes possessions; mais l'opulence et la fastueuse mollesse de quelques citoyens n'offraient qu'un odieux contraste avec la misère de tous les autres [1].

Ainsi, tandis que d'incalculables dangers présageaient à l'état une subversion imminente, l'immense majorité des citoyens avait perdu tout intérêt à la défense de l'état, et il n'y avait plus de peuple derrière les armées. Ces armées, peu nombreuses, difficilement recrutées, se composaient, moitié de légions romaines, c'est-à-dire de sujets impériaux, moitié d'auxiliaires barbares : les légions, efféminées, dégénérées, n'avaient plus ni la discipline, ni même les armes des anciens Romains; le casque et la cuirasse leur semblaient trop pesants, et *le glaive et le formidable pilum* (javelot), *qui avaient subjugué l'univers, tombaient de leurs débiles mains* [2]; l'existence de l'Empire

[1] Salvien, *de Gubernatione Dei, passim*. Code Théodosien, l. VIII, X, XII, *passim*, pour les lois relatives aux curiales.

[2] Gibbon, c. XVII.

était subordonnée au bon vouloir des intrépides et farouches auxiliaires qu'on payait pour le défendre. Tout se dissolvait, tout se mourait en Occident, sauf le christianisme, sauf l'Église, qui, respectée de tous, abritée par la protection des empereurs contre l'oppression générale, continuait ses débats intellectuels avec autant de liberté d'esprit et d'activité que si le monde politique, au milieu duquel elle vivait, n'eût point été prêt à s'écrouler : elle était sûre de ne pas mourir avec lui ; mais elle n'avait pas le pouvoir de le sauver. Le christianisme avait même contribué à accélérer la décadence de l'Empire, en amortissant l'esprit militaire, en excitant les plus grands cœurs au mépris des choses de la terre, et en propageant l'opinion de la fin prochaine du monde. Le christianisme relevait l'homme, mais non le citoyen ; la forte impulsion qu'il avait rendue aux âmes dans la sphère de la métaphysique ne se communiquait pas à la sphère politique, et n'y réveillait pas le sentiment de la dignité humaine, de la liberté individuelle, étouffé par le despotisme à un point qui épouvantait les despotes eux-mêmes. Gratien, en 382, avait autorisé, excité même les provinces à former des assemblées pour délibérer sur les intérêts publics[1] ; les provinces ne répondirent point à cet appel.

L'arrêt suprême de l'Empire était donc porté ! Le régime romain ne pouvait plus rien pour l'Occident ni pour notre Gaule, et périssait par le despotisme, comme le vieux régime gallique avait péri par l'anarchie ; il fallait que ce monde condamné rentrât dans le chaos, afin qu'une vie nouvelle surgît du sein de ses débris, et que ce chaos fécond enfantât la France.

[1] Code Théodosien, l. XII, t. 12.

Pour renverser les faibles barrières de l'Empire d'Occident, il suffisait qu'il s'opérât du Danube au Rhin un mouvement de peuples analogue à celui qui s'était opéré du Tanaïs au Danube, et l'heure en était venue! le funèbre cinquième siècle avait commencé !

Aussitôt après la mort du grand Théodose, les Wisigoths, dont ce prince avait su faire les instruments de ses victoires, étaient devenus, d'alliés et de vassaux, les tyrans de l'Empire d'Orient. Réunis en monarchie militaire sous le célèbre Alarik, chef de la race des Balthes et descendant d'Odin, ils avaient forcé l'empereur Arcadius à revêtir Alarik de la dignité de maître des milices; puis le roi goth, disposant des forces de l'Empire d'Orient comme des siennes propres, s'était jeté sur l'Empire d'Occident. L'épuisement des ressources, l'affaiblissement numérique des armées, l'atonie des populations, étaient tels, que le généralissime d'Honorius[1], Stilicon, fut obligé de mander en deçà des Alpes une partie des légions de Gaule et même de Bretagne, pour pouvoir défendre l'Italie. Stilicon parvint à repousser Alarik (400-403), et à le rejeter en Illyrie; mais l'attaque des Wisigoths n'avait été que le prélude d'une invasion plus vaste et plus terrible. Vers l'année 405, le monde barbare fut agité par d'immenses tempêtes; les peuples de l'Europe orientale et centrale refluèrent les uns sur les autres, et beaucoup de nations quittèrent leurs anciennes demeures. Les Huns, héritiers de la puissance des Goths, plantaient leurs pavillons du Wolga jusqu'à la Wistule, et pesaient, au nord, sur les Sarmates, au midi, sur les Ostrogoths; et les Sarmates et

[1] Stilicon était maître des milices dans les deux préfectures d'Italie et des Gaules. Voy. Claudien *de Bello Getico*, v. 416, pour le rappel des légions.

les Ostrogoths pressaient à leur tour les Germains orientaux et les peuples du moyen Danube. Le poids de cette formidable pression retomba sur l'Empire d'Occident. Deux émigrations s'organisèrent, la première dans les steppes de la Sarmatie ou sur les rives de la Wistule, la seconde aux bords du Danube. Un demi-million de Sarmates, d'Ostrogoths et de Germains septentrionaux, conduits par un chef qui portait le nom germain de Radaghis (*Radagaisus*), descendirent du nord-est au sud-ouest, et se ruèrent contre l'Italie (406), pendant qu'une autre horde, formée d'Alains et de Wandales, et partie de la Pannonie et de la Dacie, se précipitait vers la Gaule, entraînant sur ses pas les Markomans et les Quades [1].

A l'approche de ce déluge d'ennemis, Stilicon, si absurdement accusé de trahison, après sa mort, par des écrivains passionnés et mal informés[2], se conduisit en héros de l'ancienne Rome ; il rappela de nouveau en Italie les légions transalpines, les joignit aux troupes italiennes, pour mourir à leur tête ou sauver l'Empire, offrit la liberté aux esclaves qui prendraient les armes, et rassembla ainsi trente à quarante mille soldats : c'était la dernière des armées romaines ! Elle fut grossie par trente mille auxiliaires Goths, Huns et Alains, et Stilicon attendit avec toutes ses forces, qui ne dépassaient pas soixante ou soixante-dix mille combattants, les deux cent mille guerriers de Radaghis. Il n'avait pas néanmoins abandonné la Gaule. En lui enlevant ses défenseurs accoutumés, il lui avait donné pour défenseurs ses éternels ennemis ; il avait

[1] La plupart des historiens désignent cette troisième portion de la masse émigrante sous le nom générique de Suèwes, qui a prévalu.

[2] Orose, l. VII. — Saint Jérôme, *Epist. ad Ageruchiam*. Ils l'accusent d'avoir *excité contre la Gaule les nations des Alains et des Wandales.*

prodigué l'or et les promesses aux Germains occidentaux, réveillé les vieilles haines nationales des Franks contre les Suèwes et les Wandales, et obtenu, des deux confédérations franke et alamannique, l'engagement de fermer le passage à la multitude émigrante. Et les mobiles Alamans, les Franks, qui *regardaient le parjure comme une forme de langage et non comme un crime*[1], furent, cette fois, fidèles à leur serment!

L'Empire eut encore quelques jours de gloire avant d'expirer, et les derniers poëtes de Rome eurent à chanter un autre Marius, vainqueur d'autres Cimbres : l'innombrable horde de Radaghis fut affamée, exterminée ou réduite en esclavage par Stilicon; mais les nouvelles de la Gaule troublèrent bientôt la joie de cette grande victoire. Tout avait paru d'abord répondre aux espérances du maître des milices : les Alains et les Wandales s'étant avancés, ceux-ci vers le pays frank, ceux-là vers l'Alamannie, avaient été arrêtés par les Franks et les Alamans, et Goar, l'un des deux principaux chefs des Alains, gagné apparemment par Stilicon, s'était même détaché de la ligue barbare pour se ranger du côté des Romains et se joindre aux Alamans, tandis que les Franks et les Wandales étaient aux prises. Les Wandales perdirent une sanglante bataille : près de vingt mille de leurs guerriers *moururent par le fer*, avec leur roi Codeghisel, et les Franks, poursuivant les vaincus avec furie, s'apprêtaient à *détruire entièrement la nation des Wandales.* Mais le gros des Alains et les autres coalisés quittèrent les confins de l'Alamannie, et accoururent au secours de leurs alliés; les Franks, assaillis par toutes les tribus liguées, succombèrent sous le

[1] Salvien, *de Gubernatione Dei*, l. II, p. 86.

clamèrent empereur un soldat obscur, appelé Constantin, nom qui parut d'un heureux présage à leurs imaginations superstitieuses. Le nouveau Constantin, quittant la Bretagne, où les aigles romaines ne devaient jamais reparaître, vint débarquer à Boulogne, fut reconnu ou subi avec une morne indifférence par les restes des populations belges, rallia les rares cohortes gallo-romaines ou auxiliaires, éparses dans la Gaule, et entama des négociations avec les principaux chefs des nations émigrantes, afin d'obtenir qu'ils cessassent leurs affreuses dévastations, qu'ils employassent leurs forces à son service, et fermassent du moins le Rhin aux autres barbares ; mais *Constantin*, dit Paul Orose, *fut incessamment trompé par les pactes illusoires des barbares.* Ce qui est certain, toutefois, c'est que les barbares ne lui refusèrent pas leur assistance pour aller enlever le pays d'outre-Rhône aux officiers d'Honorius; la désolation et la mort entrèrent dans la Province Viennoise avec le prétendu libérateur des Gaules (408). Constantin cependant ne s'empara point de ce pays sans combat. Un corps d'armée, envoyé par Stilicon, avait enfin franchi les Alpes, et le lieutenant de Stilicon, le Goth Sare (*Sarus*), tailla en pièces la nombreuse avant-garde des barbares à la solde de Constantin. L'usurpateur, effrayé de cet échec, se réfugia dans les murs de Valence, et essaya de traiter avec Sare; mais le général goth fit égorger traîtreusement le négociateur de Constantin, le Frank Nébiogast, le même peut-être que ce Nébisgast, qui, dans son enfance, avait dû la vie et la liberté au César Julien ; puis Sare mit le siége devant Valence. Constantin fut promptement secouru par ses farouches alliés, et Sare, au bout de sept jours, fut contraint de lever le siége et de se replier vers les Alpes. Arrivé au pied des

montagnes, il se trouva enfermé entre les barbares auxiliaires de Constantin et les montagnards insurgés, et se vit réduit à acheter le passage des défilés par l'abandon de tout son butin aux populations des Alpes. Les dépouilles des cités gauloises, enlevées aux Alains ou aux Wandales par les soldats impériaux, finirent ainsi par rester entre les mains des *Bagaudes* de la montagne[1].

La Bagauderie prenait, sur ces entrefaites, une extension immense et un caractère tout différent de celui qui l'avait jusqu'alors signalée : ce n'étaient plus seulement les pauvres, les esclaves, les colons, qui se révoltaient contre l'ordre social, mais toutes les classes de la société, mais les cités et les provinces entières, qui rejetaient le pouvoir romain et le gouvernement impérial. Après le départ de Constantin pour la Gaule, la Bretagne avait ressaisi son indépendance sous des chefs de race kimrique : la Gaule occidentale suivit l'exemple de la Bretagne ; les provinces de l'ouest, moins épuisées, moins complétement désolées que les autres par les barbares, chassèrent les *gouverneurs romains*, qui ne savaient que les piller et non les défendre, se détachèrent d'un Empire croulant de toutes parts, et se donnèrent, dit Zosime[2], un *gouvernement à leur convenance*. Rien n'est plus obscur que ce fait si grave et si digne d'intérêt : aucun monument écrit par les acteurs de cette révolution n'est parvenu jusqu'à nous, et les détails en sont tout à fait inconnus. On ne sait pas même jusqu'où s'étendit l'espèce de république fédérative qui brisa le joug d'Honorius et de Constantin : Zosime dit qu'elle embrassa *toute l'Armorique* (Αρμορίχος

[1] Zosime, l. IV. — Orose, l. VII. — Olympiodore, dans les hist. des Gaules, t. I, p. 599.

[2] L. VI, dans les *Hist. des Gaules*, t. I, p. 587.

ἅπας) *et d'autres provinces gauloises;* diverses inductions autorisent à présumer que la Seconde Aquitaine, la Troisième et la Seconde Lyonnaise, les cantons maritimes de la Seconde Belgique, et quelques cités des Provinces centrales, au moins de la Quatrième Lyonnaise, entrèrent dans la confédération. Ce noble effort, tenté pour le salut de la Gaule, ne fut malheureusement pas couronné de succès. Une jeune et forte république ne pouvait sortir ainsi, par un coup de désespoir, du sein d'une société agonisante : on obtint quelques succès partiels contre les bandes errantes des brigands étrangers; mais on ne put constituer un ordre un peu stable : l'anarchie succéda, dans les cités insurgées, à la tyrannie des présidents et des comtes impériaux ; les artisans, les esclaves, les colons, secouèrent la domination écrasante des maîtres et des riches, et dominèrent tumultueusement à leur tour, mais sans être capables d'organiser la démocratie. La révolution ne fonda quelque chose de durable que dans un coin du territoire confédéré ; mais cette chose fut tout simplement le retour à la vieille barbarie gauloise : la pointe occidentale de l'Armorique (Basse-Bretagne), cette extrémité lointaine du continent gaulois, où l'influence romaine n'avait jamais effacé les mœurs ni la langue des anciens Kimris, redevint à peu près ce qu'elle avait été avant César, si ce n'est que les druides n'y formaient plus une caste théocratique, et qu'un mélange bizarre d'innovations chrétiennes et de superstitions druidiques y remplaçait la religion primitive.

Constantin, maître du reste de la Gaule, de compte à demi, pour ainsi dire, avec les Alains, les Wandales et les Suèwes, ne paraît point avoir tenté de ramener la

confédération armoricaine à son obéissance : il tourna ses efforts vers l'Espagne, et envoya au delà des Pyrénées le peu de troupes régulières dont il disposait. L'Espagne était habituée à saluer pour son maître quiconque régnait en Gaule, et Honorius, loin d'être à portée de s'opposer aux progrès de l'usurpateur, lui reconnaissait, en ce moment même, le titre d'*Auguste*, et implorait son assistance contre Alarik. Stilicon n'était plus : l'ingrat et inepte Honorius avait sacrifié à de perfides délateurs l'appui de sa jeunesse, le dernier défenseur de Rome (août 408), et les hordes des Wisigoths, assurées désormais de la victoire, inondaient de nouveau l'Italie. Ce n'était pas Constantin qui pouvait remplir la place de Stilicon, et le monde civilisé apprit bientôt avec terreur l'entrée des Goths dans la VILLE ÉTERNELLE. Rome, deux fois assiégée et mise à rançon par Alarik, fut enfin prise d'assaut et livrée au pillage le 24 août 410 !

L'Empire romain, frappé au cœur, n'expira pourtant pas sur-le-champ de cette mortelle blessure : il devait traîner encore bien des années sa douloureuse agonie ! Alarik sembla épouvanté de son triomphe, et n'osa rester dans Rome. Il mourut quelques mois après, comme il se disposait à passer en Sicile et en Afrique, et son successeur Ataülf, cantonné dans la Toscane, consentit à une sorte de trêve avec la cour impériale, réfugiée à Ravenne. Les ministres d'Honorius, réduits à recevoir la loi des Wisigoths au sein de l'Italie, voulurent néanmoins reconquérir la Gaule, et profitèrent, pour exécuter leur dessein, du répit que daignait leur accorder Ataülf. La situation de la Gaule favorisa cette entreprise. Deux ans auparavant (409), un des lieutenants de Constantin,

Gérontius, lui avait enlevé l'Espagne : Constantin s'était vengé en poussant les Alains, les Wandales et les Suèwes à réaliser leur premier projet et à se jeter sur la Péninsule ; les *ports* des Pyrénées leur furent livrés par les troupes régulières, qui se joignirent aux hordes conquérantes, et l'Espagne, jusqu'alors presque étrangère aux calamités de l'Empire, expia sa longue prospérité par des maux sans nom (octobre 409) ; les trois quarts de la Péninsule furent partagés entre les trois peuples émigrés, et la Province Tarragonaise demeura seule au pouvoir de Gérontius. Les deux usurpateurs de Gaule et d'Espagne continuèrent à guerroyer sur les ruines de leurs provinces, et Gérontius, attirant à sa solde les bandes des envahisseurs, vint assaillir Constantin au nord des Pyrénées : il remonta le Rhône jusqu'à Vienne, s'empara de cette ville, et fit décapiter Constant, fils de Constantin et son associé à l'Empire, qui avait présidé à la défense de Vienne ; de là, il se rabattit sur Arles ; le siége de la préfecture des Gaules avait été transféré à Arles depuis le sac de Trèves par les Franks, dans les dernières années du quatrième siècle, et Constantin y avait fixé sa résidence. L'empereur de Gaule se défendit opiniâtrément dans Arles, en attendant l'arrivée des secours qu'il avait envoyé demander aux Franks et aux Alamans, et la lutte se prolongeait entre Constantin et Gérontius, lorsque l'armée d'Honorius, commandée par le Romain Constance et le Goth Ulfila, parut en deçà des Alpes et s'avança droit à Arles. La plupart des soldats de Gérontius, gagnés par les chefs impériaux, abandonnèrent leur général, et Gérontius se tua pour éviter d'être livré à l'empereur. « A peine abandonné par Gérontius, le siége d'Arles fut repris et continué avec une nouvelle vigueur par Con-

stance [1]. » L'approche des bandes frankes et alamannes, qu'amenait des bords du Rhin le Frank Edowig, maître des milices de Constantin, obligea cependant les impériaux à suspendre les opérations du siége, mais pour courir de l'autre côté du Rhône au-devant des auxiliaires germains. Les manœuvres de Constance, brave et habile capitaine, décidèrent la victoire : Edowig fut défait et tué, et Constantin, perdant toute espérance, se fit ordonner prêtre et se rendit, sans autre condition que d'avoir la vie sauve ; la capitulation fut violée, non par Constance, mais par Honorius, à qui le vainqueur expédia l'usurpateur captif : Constantin fut mis à mort avec son jeune fils Julien (411) [2].

Le passage des barbares en Espagne et la chute de Constantin ne rendirent pourtant pas la Gaule au gouvernement impérial : les confédérés de l'ouest ne se soumirent point, et un nouvel usurpateur avait revêtu la pourpre dans le nord, avant même que Constantin eût succombé ; le Gallo-Romain Jovinus s'était proclamé *Auguste* à Mayence ou plutôt parmi les débris de Mayence, *à l'instigation*, dit Olympiodore, *de l'Alain Goar, et de Gonther, qui commandait aux Burgondes*. Goar était ce chef alain qui avait abandonné la coalition des émigrants en 406, et qui était resté avec sa peuplade sur le territoire des Alamans ; quant aux Burgondes, par suite des bouleversements qui avaient eu lieu dans l'intérieur de la Germanie en 406, ils s'étaient aussi avancés dans l'Alamannie, et, touchant au Rhin, ils frappaient à leur tour, pour ainsi dire, aux portes de la Gaule ; Jovinus les leur ouvrit, noua des re-

[1] Fauriel, *Hist. de la Gaule mérid.*, etc , t. I, p. 105.
[2] Sozomène, *Histoire ecclésiastique*, l. IX. — Olympiodore. — Zosime, l. IV.

lations avec les Franks irrités de la défaite de leurs compatriotes par Constance, et, grâce à l'appui des barbares du nord, fut reconnu empereur par toute la Gaule orientale et centrale, depuis Mayence et Trèves jusqu'à l'Arvernie et jusqu'à Arles, Constance n'ayant point apparemment les moyens de lui résister.

Tandis que la peuplade alaine de Goar, et, derrière elle, la nation entière des Burgondes, se disposaient à traverser le Rhin, la Gaule voyait descendre du haut des Alpes dans ses provinces méridionales des hôtes plus formidables encore. Après avoir longtemps hésité sur le choix de leur établissement définitif, les Wisigoths, par suite de négociations mal connues avec Jovinus, s'étaient décidés pour la Gaule, et les hordes des vainqueurs de Rome, parties de la Toscane, arrivèrent aux bords du Rhône dans le courant de l'année 412 : la Viennoise et la Seconde Narbonnaise furent comme englouties par ce débordement de trois à quatre cent mille barbares. Jovinus ne tarda pas à devenir la victime de ses redoutables alliés : le roi des Wisigoths, Ataülf, s'étant brouillé avec l'usurpateur, la princesse Placidie, sœur d'Honorius, qui était demeurée prisonnière des Wisigoths depuis le sac de Rome, et qu'Ataülf aimait éperdument, poussa son amant à se rapprocher de son frère, et Ataülf offrit à Honorius la tête de Jovinus en gage de réconciliation. Jovinus, mal secondé par les barbares du nord, s'étant retiré dans les murs de Valence, la ville fut enlevée de vive force et cruellement saccagée par les Wisigoths, qui livrèrent Jovinus au préfet du prétoire Dardanus, chef du parti *honorien* en Gaule. Dardanus poignarda le vaincu de sa propre main à Narbonne, et dirigea une réaction san-

glante contre les officiers et les partisans de l'usurpateur : la noblesse averne surtout fut cruellement décimée (413).

La mésintelligence recommençait déjà entre les Wisigoths et la cour impériale : Ataülf avait promis de rendre Placidie à l'empereur, et les ministres d'Honorius s'étaient engagés à fournir des grains et du bétail aux Wisigoths, dont la multitude avait peine à subsister dans des régions tourmentées par une grande famine, suite inévitable des ravages de l'invasion et de l'abandon de l'agriculture. On ne se tint parole ni d'un côté ni de l'autre, et Ataülf, après avoir tenté inutilement de s'emparer de Marseille, vigoureusement défendue par le comte Boniface, traversa le Rhône à la tête de son peuple et des Alains de Goar, qui étaient venus se joindre à la horde gothique, et envahit toute la contrée entre les deux mers, des Cévennes aux Pyrénées et du Rhône à la Gironde. Narbonne, Toulouse et Bordeaux, les trois principales cités de cette région, furent occupées par les Wisigoths dans l'automne de 413. Pendant ce temps, les Burgondes, s'avançant en corps de nation dans la Première Germanie, s'étendaient dans les campagnes entre les Vosges et le Rhin, depuis Mayence jusqu'au Jura et à la Séquanie : à la droite des Burgondes, les Franks, qui avaient soutenu successivement Constantin et Jovinus contre les généraux d'Honorius, signalaient leur rupture définitive avec l'empereur par une impétueuse incursion dans la Première Belgique et la Seconde Germanie, et saccageaient la malheureuse ville de Trèves, éternel objet de leurs attaques. Le but de cette agression était moins la conquête que le butin ; néanmoins on pourrait y rattacher sans invraisemblance le premier établissement des bandes frankes sur les deux rives de la

Meuse, dans la Tongrie (pays de Liége), au sud-est des anciens Saliens de Toxandrie [1].

L'entrée des Wisigoths dans les contrées à l'ouest du Rhône ne fut point accompagnée de semblables violences : un séjour de trente-huit années dans l'intérieur de l'Empire avait déjà modifié sensiblement, sinon ce peuple, du moins ses chefs, et Ataülf, résolu de se fixer dans la Gaule méridionale, ne voulait pas achever de ruiner son futur royaume ; son cœur était d'ailleurs gagné à la cause de la civilisation, et, en épousant la princesse Placidie à Narbonne (janvier 414), ce fut, pour ainsi dire, la société romaine qu'il épousa ; dans la cérémonie nuptiale, il se montra complétement vêtu à la romaine. La majesté de l'Empire, même dans sa profonde décadence, frappait d'admiration et de terreur l'héritier d'Alarik ; il semblait craindre qu'une si grande ruine, en tombant, n'écrasât le monde. On lit, dans un écrivain contemporain, un passage très-remarquable sur les idées et les vues d'Ataülf : « Le roi des Goths, » dit Orose, « homme de grand cœur et de grand esprit, avait coutume de dire que son ambition la plus ardente avait été d'abord d'anéantir le nom romain, et de faire, dans toute l'étendue des terres romaines, un nouvel Empire appelé Gothique; de sorte que, pour parler vulgairement, tout ce qui était *Romanie* devint *Gothie*, et qu'Ataülf joua le même rôle qu'autrefois César-Auguste; mais qu'après s'être assuré par l'expérience que ses Goths étaient incapables d'obéissance aux lois, à cause de leur barbarie indisciplinable, jugeant qu'il ne fallait pas toucher aux lois, sans lesquelles la république cesserait d'être république, il avait pris le parti de chercher la gloire en

[1] Prosper d'Aquitaine. — Prosper Tyro. — Olympiodore. — Idace, *chronic.* — Renatus Frigeridus. — Cassiodore, *chronic.*

consacrant les forces des Goths à rétablir dans son intégrité, à augmenter même la puissance du nom romain, afin qu'au moins la postérité le regardât comme le restaurateur de l'Empire, qu'il ne pouvait transporter ailleurs. Dans cette vue, il s'abstenait de la guerre et recherchait soigneusement la paix [1].

Mais la *conversion* même des barbares ne pouvait sauver l'Empire, trahi par ses propres chefs quand ses ennemis lui offraient leurs secours. L'empereur, qui avait tué Stilicon, repoussa l'amitié d'Ataülf; le patrice [2] Constance, ennemi personnel d'Ataülf, engagea Honorius à gagner les Burgondes en ratifiant leur passage sur la rive gauche du Rhin, et poussa contre les Wisigoths toutes les forces dont l'Empire pouvait encore disposer. Constance dirigea du reste avec habileté cette guerre impolitique. L'armée impériale, marchant rapidement d'Arles sur Narbonne, surprit et enferma le roi goth dans cette dernière ville, sans qu'il eût le temps de rassembler tous ses guerriers épars du Rhône à la Gironde. Ataülf, assiégé par terre et par mer, se vit réduit à capituler et à promettre d'évacuer la Gaule, pour aller en Espagne combattre les Alains, les Wandales et les Suèves ; mais cette évacuation ne fut qu'un malheur de plus pour les provinces gauloises : les Wisigoths, n'ayant plus rien à ménager, rançonnèrent durement les cités qu'on les forçait de quitter. Les Alains de Goar restèrent en Gaule comme milices auxiliaires de l'Empire (fin 414) [3].

Ce fut là un succès bien inutile ; car les Wisigoths ne

[1] Orose, l. III, c. 43, traduit par M. Augustin Thierry ; — *Lettres sur l'histoire de France*, p. 404, édit. de 1856.

[2] Titre créé par Constantin. C'était la plus haute dignité de l'Empire ; elle était supérieure à celle de préfet du prétoire et de maître des milices.

[3] Orose, l. VII, c. 43. — *Paulini Eucharisticon*.

tardèrent point à reparaître au nord des Pyrénées, du consentement de l'empereur. Après la mort d'Ataülf, son successeur Wallia conclut avec le patrice Constance, en 416 ou 417, un traité qui autorisa les Wisigoths à s'établir dans la Seconde Aquitaine et dans quelques cantons de la Première Narbonnaise et de la Novempopulanie, à condition qu'ils reconquerraient l'Espagne sur les autres barbares pour le compte de l'Empire. Les Wisigoths écrasèrent les Alains, maltraitèrent fort les Wandales : puis, dès 418, rappelés peut-être par la cour impériale elle-même, qui ne voulait pas les laisser se cantonner sur les côtes tarragonaises, ils vinrent demander le prix de leurs travaux inachevés. En 419, les Wisigoths furent mis en possession du territoire promis, et les habitants des cités de Poitiers, de Saintes, d'Angoulême, de Bordeaux, de Périgueux (*Petrocorii* d'Agen, *Aginum* des Nitiobriges), de Toulouse, de Carcassonne, etc., durent, ainsi que l'atteste le code des Wisigoths, céder les deux tiers de leurs terres et le tiers de leurs esclaves aux *hôtes* barbares qui s'installèrent parmi eux. Les vastes domaines du fisc impérial, les *villas césariennes*, les haras, les ateliers d'hommes et de femmes esclaves, devinrent sans doute la propriété du roi des Wisigoths. Ainsi fut commencé le partage de la Gaule entre les peuples teutoniques ; ainsi fut consommé le premier acte du grand drame de la conquête !

L'état des esprits après ces prodigieux bouleversements, la situation du monde moral et intellectuel, offrent un spectacle plein de grandeur et de tristesse : les derniers adorateurs de Jupiter s'enveloppaient dans leur manteau, annonçant d'une voix mélancolique que la prédiction faite à Romulus s'accomplissait, et que Rome, après douze siècles d'existence, allait finir avec l'univers; les sceptiques,

les indifférents, les hommes ébranlés dans leurs croyances par l'aspect du chaos sanglant qui les faisait douter de Dieu, se jetaient par désespoir dans tous les délires des sens, comme leurs aïeux s'y étaient jetés autrefois par ennui: chacun d'eux étant exposé à perdre, d'un instant à l'autre, les biens, la liberté, la vie, ils s'efforçaient de fermer leurs oreilles aux rumeurs sinistres qui grondaient dans le lointain, jusqu'à ce qu'elles éclatassent sur leurs têtes en cris d'extermination; ils mouraient ivres, les fleurs au front et la coupe en main; sans être résignés à périr, ils ne tentaient nul effort pour prévenir leur perte. *L'assoupissement du Seigneur,* dit Salvien, *était tombé sur eux!* La cité de Trèves fut pillée, brûlée, ruinée quatre fois par les Franks dans l'espace d'un demi-siècle; à peine les barbares étaient-ils partis, que les restes des citoyens, échappés au massacre de leurs pères, de leurs frères, de leurs amis, réparaient le cirque et rouvraient le théâtre parmi les décombres ensanglantés et les ossements épars [1]!

Les chrétiens fervents, au contraire, redoublaient d'exaltation spiritualiste : ils fuyaient dans les îles de la mer et dans les grottes des montagnes, pour y vivre seuls avec Dieu, ou savaient se créer une vie ascétique au sein même des palais [2]; mais, en adjurant les intérêts maté-

[1] Salvien, *de Gubernatione Dei*, l. VI.

[2] L'histoire de sainte Scholastique, rapportée par Grégoire de Tours (l. I, c. 12) est un des exemples les plus surprenants de ce renoncement absolu à *la matière*.

« Injuriosus, un des sénateurs d'Arvernie, homme fort riche, rechercha en mariage une jeune fille de même condition, et après lui avoir donné des gages de sa foi, il fixa le jour des noces : ils étaient tous deux enfants uniques de leurs pères. Le jour arrivé, la cérémonie des noces ayant été célébrée, ils se placèrent, selon la coutume, dans le même lit; mais la jeune fille, grandement affligée, se tourna du côté de la muraille et se prit à pleurer amèrement. Son mari lui dit :

riels et presque la vie sociale, en se séparant, par un puissant effort, de la déplorable réalité, ils n'absorbaient point leur intelligence dans une contemplation isolée. Aux clameurs des hordes barbares, au bruit des cités croulantes, les philosophes et les théologiens discutaient fièrement sur la liberté morale de l'homme et la grâce divine, et débattaient le problème de la chute originelle : admi-

— Qu'est-ce qui te chagrine? dis-le-moi, je t'en supplie. » Comme elle gardait le silence : — Je te conjure par Jésus-Christ, fils de Dieu, reprit-il, de me faire part de ce qui t'afflige. »

« S'étant alors retournée vers lui, elle répondit : — Dussé-je pleurer tous les jours de ma vie, mes larmes ne seraient jamais assez abondantes pour effacer la douleur immense de mon cœur. J'avais résolu de consacrer à Jésus-Christ mon corps pur de tout attouchement d'homme ; mais malheur à moi, qu'il a tellement abandonnée que je ne pourrai accomplir mon désir! Faut-il que je perde en ce jour, que je n'aurais jamais dû voir, ce que j'avais conservé depuis le commencement de ma jeunesse! Voilà que, délaissée par le Christ immortel qui me promettait le paradis pour dot, je suis liée à un homme mortel, et, au lieu d'être parée d'une couronne de roses incorruptibles, je recevrai du mariage la triste parure d'une couronne de roses flétries. Je devais revêtir l'étole de pureté aux bords des fleuves célestes où règne l'Agneau, et voilà que la robe que je porte est pour moi un fardeau et non un honneur. Mais pourquoi plus de paroles? Malheureuse! moi qui devais obtenir la demeure des cieux, je suis aujourd'hui précipitée dans les abîmes! Oh! si tel était mon avenir, pourquoi le jour qui fut le commencement de ma vie n'en fut-il pas la fin? Oh! plût au ciel que j'eusse passé par la porte de la mort avant d'avoir goûté le lait d'une femme! Plût au ciel que les baisers de mes douces nourrices ne m'eussent été donnés que dans le cercueil! Les pompes de la terre me font horreur, car je me représente les mains du Rédempteur percées pour le salut du monde! Je ne puis voir les diadèmes rayonnants de pierreries, lorsque je porte le regard de ma pensée sur sa couronne d'épines. Je méprise les vastes espaces de la terre, car je souhaite ardemment les douceurs du paradis. Les palais élevés me font pitié lorsque je regarde le Seigneur élevé au-dessus des astres! »

« A ces paroles, prononcées avec des torrents de larmes, le jeune homme, touché de pitié, lui dit :

—Nous sommes les enfants uniques des parents les plus nobles de l'Arvernie, et ils ont voulu nous unir pour propager leur race, de peur qu'à leur sortie du monde un héritier étranger ne vînt à leur succéder. »

« Elle lui dit : — Le monde n'est rien, les richesses ne sont rien, la pompe de

rable puissance de l'esprit humain à se dégager du temps et des faits pour s'élancer dans la sphère éternelle des idées! Le monde intellectuel avait alors sa grande guerre comme le monde matériel, et la nature de l'homme, cette fois, non plus la nature de Dieu, ainsi qu'au temps d'Arius, était le champ clos des deux illustres combattants, saint Augustin et Pélage. La question du libre arbitre hu-

cette terre n'est rien, la vie même dont nous jouissons n'est rien. Il vaut bien mieux rechercher cette autre vie que la mort même ne termine point, qu'aucun accident, aucun malheur, ne peut interrompre ni finir, où l'homme, plongé dans la béatitude éternelle, s'abreuve d'une lumière qui n'a point de coucher, et, ce qui vaut bien plus encore, où la présence et la contemplation du Seigneur lui-même transporte le bienheureux au niveau des anges, et le pénètre d'une joie intarissable. »

« Il répondit : — A tes douces paroles, la vie éternelle brille à mes yeux comme un soleil resplendissant! Si donc tu veux t'abstenir de toute concupiscence charnelle, je m'unirai à tes pensées. »

Elle lui répliqua : — Il est difficile que les hommes accordent aux femmes de telles choses. Cependant, si tu fais en sorte que nous demeurions sans tache dans ce monde, je te donnerai une part de la dot qui m'a été promise par mon époux, mon seigneur Jésus-Christ, à qui je me suis consacrée comme épouse et servante. »

« S'étant alors armé du signe de la croix, il reprit : — Je ferai ce à quoi tu m'exhortes. » S'étant donné les mains, ils s'endormirent. Ils couchèrent depuis, pendant un grand nombre d'années, dans un seul lit, et vécurent dans une admirable chasteté, comme leur mort le prouva par la suite.

« Leur épreuve étant accomplie, lorsque Scholastique monta vers le Christ, son mari, après s'être acquitté des devoirs funéraires, dit en la déposant au tombeau :

— Je te rends grâces, ô notre Seigneur, Dieu éternel ; je rends à ton amour ce trésor sans tache, comme je l'ai reçu de toi ! »

« A ces paroles, elle se mit à sourire dans son cercueil, et lui dit :

— Pourquoi révèles-tu ce qu'on ne te demande pas? »

« Il ne tarda pas longtemps à la suivre.

« Comme on les avait placés dans deux tombeaux séparés par une cloison, l'on vit un nouveau miracle qui mit au grand jour leur chasteté. Le lendemain matin, le peuple, s'étant approché de cet endroit, trouva réunis les tombeaux qu'il avait laissés à distance l'un de l'autre, comme si la tombe avait dû ne pas séparer les corps de ceux que le ciel avait réunis. »

main et des rapports de l'homme avec Dieu n'était pas nouvelle chez les chrétiens ; mais elle avait été longtemps tenue dans l'ombre par la question de la Trinité ; maintenant que l'arianisme s'éteignait au sein de l'Église, elle se levait à son tour de toute sa hauteur. Le Breton Pélage[1] posait en principe le libre-arbitre absolu de l'homme, sans tenir compte des forces extérieures qui modifient et transforment la volonté individuelle ; la responsabilité uniquement personnelle, la faculté pour chaque homme de s'élever au bien par sa propre force, sans secours extérieur, la négation du péché originel et de la rédemption, s'enchaînaient naturellement dans sa théorie, qui tendait à changer le christianisme en philosophie rationaliste. Les chefs de l'orthodoxie, saint Augustin et saint Jérôme, comprenant la portée de cette tentative, et d'ailleurs profondément pénétrés de l'insuffisance de l'homme individuel, engagèrent aussitôt la lutte avec une extrême énergie, et saint Augustin opposa au libre arbitre absolu la nécessité absolue de la grâce divine, don gratuit de Dieu, sans lequel l'homme, vicié par la chute primitive, serait radicalement impuissant à rentrer dans la voie du bien. De ces deux doctrines exclusives, ce fut celle de la grâce qui l'emporta, et le pélagianisme, anathématisé dans divers conciles, s'éteignit pour plusieurs siècles. Il avait d'abord rencontré beaucoup de sympathies en Gaule et en Bretagne. Le génie de notre Occident se reconnaissait dans cette doctrine de liberté et de volonté ; mais les circonstances étouffèrent son développement : au milieu de tant d'horribles tempêtes, l'homme sentait sa faiblesse bien plus vivement que sa liberté, et la croyance à la nécessité de l'impulsion

[1] Il s'appelait, dit-on, Morgan, et les Grecs et les Latins traduisirent ce nom gaulois par celui de *Pélagius* (Morgan, de *Mór*, mer).

divine, la soumission au Ciel et à l'autorité collective de ses ministres, l'enthousiasme mystique de la foi, pouvaient seuls conserver le lien de l'Église, que le rationalisme eût dissous; à ce lien se rattachait l'unique espoir du monde civilisé.

La Gaule pourtant ne renonça pas sans peine à la défense du libre arbitre, et un essai de transaction entre la grâce et la liberté partit de deux monastères fondés récemment, l'un, dans la petite île de Lérins, par saint Honorat, évêque d'Arles, et l'autre, à Marseille, par Cassien. Lérins et Saint-Victor de Marseille, surtout Lérins, l'*île Bienheureuse*, l'*île des Saints*, figuraient parmi les principales écoles théologiques du christianisme, et comptèrent, dit-on, jusqu'à cinq mille moines : c'étaient des pépinières d'évêques et de docteurs, il en sortit une foule d'hommes éminents. Néanmoins, le *semi-pélagianisme* fut condamné à son tour : les lumières et la modération de ses sectateurs ne le sauvèrent pas.

Ces luttes purement abstraites n'épuisaient pas toute l'activité des théologiens ; ils étaient bien obligés de s'occuper parfois du présent, ne fût-ce que pour combattre les doutes désespérés qui s'emparaient des peuples et pour justifier la Providence des calamités de la terre. Cette nécessité enfanta le grand ouvrage de saint Augustin, la *Cité de Dieu,* qui transporta dans un autre monde la *Jérusalem céleste*, le règne du Christ, attendu sur la terre par les millénaires et par tous ceux qui prenaient l'Écriture à la lettre. Tel fut aussi le motif qui dirigea la plume de Salvien, lorsqu'il écrivit, à Marseille, trente ans après (de 441 à 450), son traité du *Gouvernement de Dieu ;* mais dans ce livre, plus politique et moins métaphysique que la *Cité de Dieu,* Salvien s'attacha surtout à prouver que les hommes

civilisés, les riches, les puissants, avaient mérité leurs malheurs. Retraçant avec audace les causes de la ruine de l'Empire, la corruption et l'égoïsme des grands, la misère des petits et des faibles, qui portaient tout le poids des impôts, et se voyaient réduits, pour obtenir protection et subsistance, à se faire les clients et les serviteurs des riches [1], il n'hésita pas à disculper les Bagaudes, les rebelles, et à déclarer la domination des barbares mêmes plus supportable que le gouvernement impérial.

Et Salvien avait raison! La tyrannie des empereurs, ou plutôt des cours impériales, croissait en raison de leur faiblesse; la *divine hiérarchie* des fonctionnaires, protégée contre le ressentiment des opprimés par des lois aussi ineptes qu'atroces [2], semblait se hâter de dévorer les débris des provinces pour prévenir les barbares. La plèbe des contrées encore *romaines* enviait le sort des populations soumises aux Wisigoths et aux Burgondes. Dans ces provinces, les familles sénatoriales étaient, à la vérité, humiliées et appauvries par le partage de leurs biens avec les *hôtes* germains; mais les classes inférieures souffraient moins qu'auparavant : les exacteurs s'étaient retirés avec les présidents et les comtes de l'empereur. Les conquérants, satisfaits des terres et des habitations qu'ils s'étaient appropriées, ne songeaient pas plus à grever leurs sujets

[1] On peut voir, dans ce groupement des pauvres autour des riches, une des lointaines origines de la vassalité et du régime féodal, de même qu'un retour à l'ancien régime gallique. La retraite de beaucoup de sénateurs, avec leurs gens, dans des *villas* isolées et fortifiées où ils pouvaient se défendre contre les bandes barbares, est un fait saillant du même ordre. Toutes les origines de la féodalité ne sont pas exclusivement germaniques.

[2] Voy. dans Gibbon, c. 32, la loi d'Arcadius qui punit de mort la *pensée* même de conspiration contre les *membres de la maison impériale*, c'est-à-dire contre tout officier, fonctionnaire ou serviteur du palais, avec infamie héréditaire sur la postérité des criminels de lèse-majesté.

de contributions régulières qu'à s'immiscer dans l'administration municipale des cités, bien que le roi des Wisigoths trônât dans le prétoire de Toulouse. Les Wisigoths étaient, à cette époque, les moins barbares entre les barbares. Quant aux Burgondes, qui occupaient les territoires de Mayence, de Worms, de Spire, de Strasbourg, de Bâle et peut-être de Besançon, malgré leur taille colossale, leur voix rauque, leur figure rude et grossière, on les trouvait assez pacifiques et faciles à vivre; bien inférieurs en héroïsme et en intelligence aux Franks, leurs voisins du nord, ils n'en avaient ni l'arrogance ni la fureur guerrière. « Il paraît que cette bonhomie, qui est l'un des caractères actuels de la race germanique, se montra de bonne heure chez ce peuple... Presque tous les Burgondes étaient gens de métiers, ouvriers en charpente ou en menuiserie. Ils gagnaient leur vie à ce travail dans les intervalles de paix, et étaient ainsi étrangers à ce double orgueil du guerrier et du propriétaire oisif, qui nourrissaient l'insolence des autres conquérants barbares[1]. » Suivant Ammien Marcellin, lorsqu'ils erraient dans la Germanie centrale, du temps de Julien et de Valentinien Ier, ils avaient à leur tête un roi qualifié de *hendinos* et un grand prêtre appelé *sinnistus*, et ils déposaient leur roi quand la nation était battue à la guerre, ou la récolte, mauvaise. Mais, aussitôt après leur établissement en Gaule, ils se laissèrent convertir par les prêtres catholiques qu'on leur envoya, et, si l'on en doit croire Orose (l. VII, c. 32), ils *traitèrent les Gaulois, parmi lesquels ils vivaient, moins en sujets qu'en frères.*

Quelque exagéré que puisse paraître le témoignage

[1] Aug. Thierry, *Lettres sur l'hist. de France*, p. 104. — Socrate, l. VII, c. 30.

d'Orose, on ne saurait douter que la masse populaire, indifférente, hostile même à une civilisation qui réservait tous ses bienfaits pour quelques privilégiés, n'eût plus d'horreur pour l'oppression savante et systématique de l'Empire que pour le régime brutal et capricieux des barbares ; la classe même des curiales seconda faiblement les efforts du gouvernement impérial, qui tentait de ressaisir et de réorganiser la Gaule : les familles sénatoriales étaient seules enchaînées à l'Empire par leurs idées et leurs intérêts. Après le passage d'Ataülf en Espagne, des négociations avaient été entamées entre le gouvernement d'Honorius et les rebelles de l'Armorique, par l'entremise du sénateur poitevin Exupérantius ; les riches citoyens, fatigués d'être *les esclaves de leurs serviteurs*, secondèrent le négociateur, et, vers l'an 416, suivant le poëte Rutilius [1], *les lois et la paix furent rétablies sur les plages armoricaines*, c'est-à-dire dans la partie méridionale de la région armoricaine qu'habitait Exupérantius, dans la Seconde Aquitaine. Les sénateurs aquitains n'y gagnèrent que d'être obligés, trois ans après, de partager leurs terres avec les Wisigoths. Après la soumission d'une partie de l'Armorique, le gouvernement impérial promulga, en 418, un édit célèbre, qui rétablissait à perpétuité une institution de Gratien, tombée en désuétude *par les désordres des temps et l'incurie des usurpateurs* : Honorius ordonna que tous les *juges* ou gouverneurs provinciaux, magistrats municipaux (*honorati*) et simples curiales des Sept Provinces (les deux Narbonnaises, la Viennoise, les deux Aquitaines, la Novempopulanie et les Alpes-Maritimes), se rassemblassent chaque année à Arles, *des ides d'août aux ides de septembre*,

[1] *Rutilii Numantiani itinerar.*, dans Dubos, t. I, p. 336.

sous la présidence du préfet du prétoire des Gaules, pour soumettre à ce haut fonctionnaire leurs vues *touchant les nécessités publiques et privées*[1]. La Seconde Aquitaine et les cités voisines, où allaient s'installer les Wisigoths par suite de leur traité avec le patrice Constance, étaient comprises dans cette convocation. L'Empire prétendait ne recevoir les barbares qu'à titre d'hôtes et d'auxiliaires, et ne pas perdre ses droits politiques sur les provinces cédées; mais ni les Goths ni les *Romains* du nouveau pays goth ne l'entendirent ainsi, et l'assemblée d'Arles ne réunit guère, entre les citoyens convoqués, que ceux qui n'osèrent braver l'amende de trois livres d'or imposée par l'empereur aux absents. Les curiales ne virent là qu'une nouvelle charge fiscale et non une institution de liberté politique.

Pendant que les Wisigoths et les Burgondes prenaient possession du territoire concédé, le gouvernement impérial dirigea une expédition contre les Franks, qui ne cessaient d'infester la Seconde Germanie et la Première Belgique, et qui pillèrent encore Trèves, en 418 ou 420. Cette guerre, vaguement indiquée par Grégoire de Tours (liv. II, c. 9), n'amena point de résultat important : les Franks furent probablement repoussés, sans qu'on pût les débusquer entièrement des bois marécageux de la Tongrie et du pays de Cologne[2]. Les événements d'Espagne,

[1] Voy. l'édit dans les *histor. des Gaules*, t. I, p. 766. Le rédacteur de l'édit s'étend avec complaisance sur la beauté de la ville d'Arles, et sur le commerce florissant dont elle était encore le centre.

[2] C'est à cette date (418 ou 420) que l'abbé Velly et tant d'autres font gravement commencer le règne de *Pharamond, premier roi de France*, d'après ces mots interpolés, on ne sait à quelle époque, dans la chronique de *Prosper Tyro : Faramundus regnat in Franciâ*. Le plus ancien ouvrage authentique qui ait parlé de Faramond, est le *Gesta Regum Francorum*, chronique du huitième siècle, écrite sous Karle-Martel. « Les Franks, dit cette chronique, voulant avoir un seul roi comme les autres nations, élurent Faramond, fils de Markomir, et l'é-

puis la mort d'Honorius et les troubles qu'elle causa (425), rappelèrent les généraux romains des bords de la Meuse et du Rhin sur ceux de l'Èbre et du Rhône.

Le successeur de Wallia, le jeune Théoderik, petit-fils du grand Alarik, n'avait point hérité des dispositions de son oncle Ataülf envers l'Empire, et regardait le territoire concédé à ses Wisigoths comme le noyau d'un royaume qui devait se former aux dépens de la monarchie romaine : ce fut là désormais la politique des rois goths ; elle découlait tout naturellement de leur situation. De grands désordres avaient suivi la mort d'Honorius, la couronne étant disputée entre son neveu Valentinien III, encore enfant, et un usurpateur nommé Joannès : Exupérantius de Poitiers, ce fidèle partisan de l'Empire, récompensé récemment par la dignité de préfet du prétoire, fut massacré à Arles par les soldats révoltés en faveur de Joannès. Théoderik profita de ces dissensions pour envahir les cités *romaines* de la Première Narbonnaise et assiéger Arles, dont la possession lui eût livré tout le pays entre le Rhône et les Alpes ; mais la capitale de la Gaule romaine fut secourue par un guerrier qui commençait dès lors à jouer un rôle immense, et que la Providence réservait à sauver l'Occident d'un malheur plus grand encore que la domination germanique ! C'était ce fameux Aétius, qui, Romain de naissance et de génie, mais nourri sous

levèrent au-dessus d'eux comme roi chevelu. » Cette fausse tradition, dont on a fait si longtemps le point de départ de l'histoire de France, repose en partie sur une erreur de Grégoire de Tours : Grégoire ne parle pas de Faramond, mais, interprétant mal un passage de Sulpicius-Alexander, il paraît croire que les Franks n'eurent que des chefs, des *ducs*, jusqu'à Markomir et Sunn, et qu'ils eurent ensuite des rois, distinction sans nul fondement. Quant à Faramond, il put être, pendant une campagne, le *chef de guerre* de toute la confédération franke, mais il ne fut roi que d'une tribu.

les tentes des Goths et des Huns, et aussi familier avec chacun des peuples barbares que s'il eût été de leur race à tous, passa sa vie à retarder la chute définitive de l'Empire, en opposant les nations les unes aux autres et la barbarie à la barbarie. Le comte Aétius, à la tête des légions de Valentinien III, accourut d'Italie et força les Goths à lever le siége d'Arles avec perte (425) : la paix se fit un an ou deux après, et les Wisigoths rentrèrent dans leurs limites ; mais de telles paix ne pouvaient être que des trêves. Aétius tourna ensuite ses armes contre les Burgondes, qui, à l'exemple des Wisigoths, avaient voulu étendre leurs possessions, et se répandaient au delà des Vosges jusqu'à la Moselle : il les refoula dans la Première Germanie, puis alla fondre sur les Franks, *tailla en pièces beaucoup d'entre eux, et recouvra la partie de la Gaule voisine du Rhin, qu'ils avaient envahie pour y fixer leur demeure* (428)[1]. Faut-il entendre par ce *recouvrement* de la Gaule rhénane l'expulsion des bandes frankes, ou leur soumission à la suprématie romaine et au service militaire? Cette seconde explication est peut-être préférable, d'autant plus qu'une autre chronique, celle d'Idace, dit qu'Aétius *accorda la paix aux Franks* (*suscepit in pacem*). Rien n'est vague et incertain comme l'histoire de l'établissement des Franks dans le nord de la Gaule : ils ne traversèrent pas bruyamment le Rhin en masse, un beau jour, comme avaient fait les Burgondes ; ils le franchirent cent fois pour aller surprendre et piller les grandes villes du nord, se retirant avec leur butin, mais laissant à chaque expédition, en deçà du fleuve, quelque bande aventurière cantonnée dans les marais du Wahal, dans les ro-

[1] Prosper d'Aquitaine — Cassiodore, chronic.

chers de la Meuse, parmi des campagnards qui étaient de même sang et de même langue que les Franks, et qui les aidaient peut-être à saccager les cités *romaines*. Toute cette contrée devenait de plus en plus inculte et sauvage, et ce qui s'y passait n'avait guère de retentissement dans le reste de la Gaule ; à peine les chroniqueurs mentionnent-ils les calamités qui accablaient les rares cités clairsemées dans ces déserts.

Les Burgondes renouvelèrent leurs usurpations dès qu'Aétius eut quitté la Gaule pour aller en Italie disputer à ses rivaux les rênes de l'État. Les discordes intestines de l'Empire avaient empêché ce grand capitaine de poursuivre ses succès, et de soumettre les provinces armoricaines qui persistaient dans leur séparation depuis vingt-cinq ans, à savoir : la Seconde et la Troisième Lyonnaises et peut-être quelques cités de la Quatrième ; durant l'absence d'Aétius, un mouvement analogue à celui de l'Armorique éclata dans les contrées centrales situées entre l'Armorique et le territoire des Burgondes ; la *Gaule ultérieure*, dit Prosper Tyro (la Gaule au nord de la Loire, par opposition aux Sept Provinces ou Gaule citérieure), *la Gaule ultérieure, entraînée à la révolte par Tibato, se sépara de la société romaine;* l'autorité impériale fut partout rejetée entre le Rhin et la Loire, et, dans le midi même, dans la Gaule citérieure, presque tous les esclaves et les pauvres s'agitèrent et complotèrent de propager la *Bagaudie* jusqu'aux Alpes (*in Bagaudiam conjuravere*) (435). Aétius, revêtu de la dignité de patrice, se hâta de raccourir en Gaule, à la tête d'une armée qui consistait principalement en mercenaires huns, étranges défenseurs des lois et de la civilisation : il joignit à ses Huns la peuplade d'Alains qu'avait commandée Goar, et, marchant

d'abord contre les Burgondes, il battit leur roi Gonther ou Gondeher (*Guntharius, Gundicharius*), et le força d'implorer une paix dont ce chef des Burgondes ne jouit pas longtemps, car, l'année suivante, *les Huns le détruisirent avec son peuple et sa race*[1] : vingt mille Burgondes furent taillés en pièces par les féroces auxiliaires d'Aétius. On ignore si cette soudaine et terrible attaque avait été motivée par quelque nouvelle entreprise de Gonther ; le massacre de vingt mille Burgondes ne *détruisit* pas leur nation, comme le dit hyperboliquement le chroniqueur, mais l'affaiblit beaucoup, et la livra en quelque sorte à la discrétion d'Aétius. Depuis cette catastrophe, il n'est plus question des Burgondes vers la Moselle ni dans la Première Germanie, et, quelques années après (445), on voit le gros de la nation transféré par Aétius dans la Savoie (*Sabaudia*), district qui s'étendait beaucoup plus au nord-ouest que la Savoie moderne, et embrassait le midi de la Séquanie (Bresse, etc.). Tibato et ses Bagaudes n'eurent pas un meilleur sort que Gonther : *ce prince de la rébellion* fut défait, pris et mis à mort avec les plus importants de ses adhérents, ce qui *apaisa le soulèvement des Bagaudes ;* et les deux Belgiques, la Première Lyonnaise et sans doute une partie de la Quatrième, avec la Séquanie, rentrèrent sous l'obéissance impériale. Aétius n'eut pas le temps de contraindre les cités armoricaines à en faire autant : le roi des Wisigoths avait repris les armes ; il pressait vivement Narbonne, et cette ville, réduite à une cruelle disette, allait capituler, lorsque Aétius et son lieutenant Litorius, arrivés à marches forcées, parurent en vue des murailles et ravitaillèrent la place de vive force

[1] Prosper d'Aquitaine. — Idace. — Prosper Tyro.

(437). Cet avantage fut suivi de quelques autres; mais tout le fruit des succès d'Aétius disparaissait aussitôt que ce chef, qui portait tout le fardeau de l'Empire, était rappelé au delà des monts par les affaires d'Italie ou d'Afrique. Litorius, qui commandait en son absence, ayant été attaquer les Armoricains sur la Loire, les Wisigoths ressaisirent l'offensive : Litorius retourna sur ses pas, traversa rapidement la Première Aquitaine, dans laquelle ses Huns commirent autant de ravages qu'en pays ennemi, atteignit les Goths, et les poussa jusqu'au pied des remparts de Toulouse, résidence de leur roi. Théoderik fit demander la paix à Litorius par Orientius, évêque d'Ausch, et par d'autres prélats catholiques du royaume des Goths: le général romain refusa; les Goths ariens, dont le catholique Salvien ne peut s'empêcher de louer la piété, se préparèrent alors à la bataille par la prière et les macérations. Des torrents de sang coulèrent! La victoire fût demeurée à Litorius, si son aveugle impétuosité ne l'eût emporté trop avant dans les rangs de ses adversaires; les soldats de Théoderik s'emparèrent de sa personne, et les auxiliaires huns furent hachés par les Goths, leurs vieux ennemis. Mais la perte des vainqueurs avait été si considérable, que Théoderik tira peu de parti de sa victoire, et consentit bientôt à traiter derechef avec Aétius par l'intermédiaire du sénateur arverne Avitus, préfet du Prétoire des Gaules, qui avait contracté avec le roi goth une étroite amitié (439). Prosper d'Aquitaine impute le malheur de Litorius à sa confiance criminelle dans les *réponses des aruspices et les signes envoyés par les démons*. Il y avait donc encore des païens dans les hautes dignités de l'Empire au milieu du cinquième siècle [1].

[1] Prosper d'Aquitaine. — Idace. — Prosper Tyro. « En l'année 436, dit cette

Cette lutte meurtrière fut suivie de calamités plus cruelles pour la Gaule que l'extermination des barbares soldats de Litorius : les Franks, encouragés par l'affaiblissement des troupes impériales, firent, vers 440, une irruption terrible dans tout le nord, prirent, saccagèrent et brûlèrent Cologne, Mayence et Trèves ; les populations de ces grandes cités se laissaient égorger presque sans résistance, comme de vils troupeaux, tant les pauvres étaient abâtardis par une misère oisive, et les riches, par l'abus des voluptés. « L'avarice et l'ivrognerie, dit Salvien, perdirent la magnifique cité de Cologne... On y était si furieusement adonné au vin, que l'ennemi entra dans les murailles avant que les principaux de la cité se fussent résolus à quitter la table... Dans cette ville, on ne trouvait nulle différence entre les jeunes gens et les vieillards : les uns étaient aussi légers, aussi frivoles que les autres ; ce n'étaient que luxe, *buveries* (*potationes*), perditions ! Les anciens, les magistrats, débilités par l'âge, trouvaient toujours des forces pour boire ; les plus cassés et ceux qui marchaient à peine redevenaient lestes et dispos pour danser des danses lascives. » Les malheureux expièrent durement leurs folles débauches : les barbares aux crins fauves enduits de beurre rance s'installèrent dans les somptueux *triclinia* rougis du sang de leurs pre-

dernière chronique, fut publié pour la première fois le Livre Théodosien, qui renferme toutes les lois des empereurs légitimes, réunies en un seul corps. » Cette vaste compilation, promulguée à Constantinople sous le nom de l'empereur Théodose II, successeur d'Arcadius, contenait tous les rescrits impériaux publiés depuis Constantin, et devint le code de tous les sujets romains, en Orient et en Occident. On y inséra une Constitution de Valentinien III, de l'an 426, laquelle donnait force de loi aux *réponses* de Papinien, Paul, Gaïus, Ulpien et Modestin. Les travaux de ces cinq grands jurisconsultes sur les anciennes sources du droit romain remplacèrent ainsi ces sources mêmes, dont l'étude était devenue trop difficile et trop obscure.

miers maîtres, et les nobles matrones, qui avaient perdu leurs maris et leurs biens, furent réduites, pour vivre, à servir les femmes des Franks !

Trèves essuya un sort plus affreux encore : cette ancienne capitale des Gaules, déjà si déchue de sa grandeur, fut changée en un monceau de ruines. Salvien dit avoir vu de ses propres yeux les rues et les places jonchées de cadavres nus, que se disputaient les chiens et les oiseaux de proie. Les Franks ne s'étaient point établis à Trèves comme à Cologne, et les restes des habitants, dépouillés, affamés, mutilés par le fer et les flammes, se traînaient comme des spectres parmi les décombres. La faim, le froid, les miasmes exhalés de tant de corps en putréfaction, décimaient chaque jour les Trévíriens échappés à la rage des barbares. *Quelques nobles avaient survécu au massacre : quel était le remède suprême qu'ils demandaient pour leur ville presque anéantie ? Ils demandaient à l'empereur le rétablissement des jeux du cirque !* (Salvien, liv. VI, p. 130-142.)

L'invasion de 440 accrut probablement beaucoup le nombre des Franks établis dans la Seconde Germanie; mais les Franks n'entreprirent pas encore cette fois de garder les cités qu'ils avaient conquises : le séjour des villes répugnait à leurs habitudes vagabondes, et ils s'ennuyèrent bientôt de vivre entre les ruines qu'ils avaient faites. Cologne fut abandonnée après Mayence et Trèves, sans qu'Aétius eût recouvré par force ces trois chefs-lieux de provinces. Aétius était alors tout occupé de ses projets sur la région armoricaine, qu'il s'efforçait d'amener à recevoir les officiers civils et militaires de l'Empire : on ignore complétement quelle était la situation des provinces rebelles; elles ne formaient certainement point

une république régulière avec un centre politique bien déterminé, une capitale, un conseil suprême ; c'était tout au plus une vague et anarchique fédération ; les cités s'estimaient indépendantes les unes des autres, et les petites villes, à leur tour, ayant leurs corps municipaux à elles, leurs curies subalternes, ainsi que l'atteste Salvien (l. V, p. 105), ne respectaient sans doute guère l'autorité des curies supérieures. Les limites de la *Bagaudie*, comme l'appelaient les sujets de l'Empire, ne sont pas mieux connues que son état politique : Orléans, Chartres, Paris, y étaient peut-être compris. Aétius, qui en 440 avait donné à un corps d'Alains les terres incultes de la cité de Valence, expédia, deux ans après, le reste des Alains auxiliaires dans la Gaule ultérieure, avec l'autorisation de prendre pour eux une partie des terres de la cité d'Orléans ; les habitants défendirent vigoureusement leurs biens contre les *hôtes* qu'on leur envoyait ; mais les Alains eurent le dessus et expulsèrent les légitimes possesseurs. Aétius avait-il voulu punir les Orléanais de leur participation à la rébellion armoricaine ou au mouvement de Tibato? L'on ne saurait rien affirmer à ce sujet ; car, vers le même temps, ce patrice octroyait de la même manière aux Burgondes une partie des biens-fonds dans la région entre l'Isère et le Rhône, région paisible et obéissante [1].

Aétius avait espéré obtenir la soumission des Armoricains sans recourir aux armes. « Après la mort de l'évêque Xiste (Sixte), (en 440), dit Prosper d'Aquitaine, l'église de Rome demeura plus de quarante jours sans pasteur..., en attendant le retour du diacre Léon, qui travaillait alors dans la Gaule à rétablir la bonne intelligence entre Aétius

[1] Prosper Tyro.

et Albinus. » Le diacre Léon, à son retour, fut proclamé évêque de Rome : c'est le célèbre pape saint Léon. Quant à Albinus, l'histoire ne parle plus de lui, et aucun chroniqueur que Prosper n'a même cité son nom ; ce devait être néanmoins un personnage important et redoutable, pour qu'un homme tel que Léon vînt tout exprès de Rome négocier son accommodement avec le grand patrice Aétius. Un historien a établi, par des rapprochements très-ingénieux et très-plausibles, qu'Albinus figurait entre les principaux chefs des Armoricains, et qu'il était de la cité de Vannes ou des Vénètes [1]. Peut-être était-il un des évêques de l'Armorique : l'expulsion des présidents et des comtes impériaux, l'hostilité de la multitude contre les nobles laïques et les curiales dans les provinces rebelles, avaient dû profiter au pouvoir épiscopal, seule autorité que le peuple craignît sans la haïr. Quoi qu'il en soit, l'intervention de Léon ne porta pas de fruits, ou n'en porta que de bien éphémères ; car, vers 446, Aétius donna l'ordre à Eokarik, chef des Alains cantonnés dans l'Orléanais, d'envahir l'Armorique avec sa cavalerie barbare. La conduite des Armoricains à l'approche de l'ennemi fut bien celle d'une population dominée par l'influence ecclésiastique : en ce temps-là florissait à Auxerre (*Altissiodorum*) [2] l'évêque saint Germain (*Germanus*), dont toute la Gaule révérait la sainteté, et qui était allé récemment, à travers mille périls, combattre le pélagianisme dans l'île de Bretagne, berceau et foyer de cette *hérésie;* les Armoricains se hâtèrent d'envoyer des députés à saint Germain pour le prier d'interposer sa médiation auprès

[1] Dubos, l. II, c. 10.

[2] La cité d'Auxerre était un démembrement de celle des Sénons ou de Sens.

d'Eokarik. Germain part, accompagné seulement d'un interprète, rejoint les Alains, perce à travers les *cavaliers couverts de fer qui remplissaient toute la route*; se présente devant Eokarik, le somme de s'arrêter; le supplie et le menace tour à tour au nom du ciel. Le chef alain, peu sensible aux remontrances que lui traduisait l'interprète, voulait passer outre et pousser en avant son coursier tartare : l'intrépide vieillard se jette alors à la tête du cheval et saisit la bride, prêt à se faire fouler aux pieds plutôt que de laisser le passage libre. Eokarik, tout païen qu'il fût, sembla frappé de respect et d'effroi en voyant ce vieux prêtre chrétien entreprendre d'arrêter à lui seul une armée; il céda, consentit aux conditions de paix proposées par le saint évêque, pourvu qu'elles fussent ratifiées par Aétius et par l'empereur, et retourna dans ses cantonnements [1].

Tel est du moins le récit de biographe de saint Germain, le prêtre auxerrois Constance, qui écrivit sa légende peu d'années après la mort du célèbre évêque d'Auxerre; et le fait, si surprenant qu'il puisse être, n'a rien d'invraisemblable : on rencontrera, dans la suite de cette histoire, maint autre exemple de l'espèce de fascination que les évêques, les moines, les saints du christianisme, exerçaient souvent sur l'esprit mobile et impressionnable des barbares, même des barbares païens, qui les croyaient armés d'une puissance surnaturelle; c'était l'ascendant de la force morale sur la force physique, presque celui de l'homme sur la brute.

Saint Germain voulut conduire à bonne fin la mission

[1] Saint Germain n'avait pas montré moins d'énergie en Bretagne : il avait mené les Bretons au combat contre les pirates saxons qui désolaient leur pays, et remporté une victoire à leur tête, aux cris d'*Alleluia*.

conciliatrice qu'il avait acceptée : après la suspension d'armes, il traversa les Alpes, se rendit à la cour de Ravenne, où l'empereur Valentinien et sa mère Placidie l'accueillirent avec *grand respect;* l'empereur promit une amnistie générale et une *sécurité perpétuelle* (c'est-à-dire apparemment des garanties contre les exactions de ses officiers). La réunion de l'Armorique à l'Empire paraissait assurée, lorsqu'on fut informé qu'une partie des Armoricains rejetaient la pacification, et avaient même pris l'offensive contre ceux de leurs confédérés qui s'étaient déjà soumis au patrice Aétius. Le poëte lyonnais Sidonius Apollinaris, partisan de l'unité romaine, appelle Aétius, dans une de ses lettres (l. VII, *epist.* 12), le *libérateur de la Loire*, sans doute parce que le patrice avait reçu la soumission de quelques villes des bords de la Loire, Tours et Angers, par exemple. D'autres cités de l'intérieur des terres et peut-être de la Seconde Lyonnaise (Normandie) se rallièrent également au général romain; mais la presqu'île occidentale de l'Armorique (Bretagne), où la réaction anti-romaine était plus opiniâtre, et les évêques moins influents, refusa tout rapprochement, et les rebelles marchèrent sur Tours, dans l'hiver de 446 à 447, pour reprendre cette métropole de la Troisième Lyonnaise. Aétius dépêcha au secours de la cité menacée le plus illustre de ses lieutenants, Majorien, qui depuis fut empereur, et les Armoricains furent repoussés; cependant cet avantage n'eut rien de décisif. Un parti nombreux, dans les petites villes et dans les campagnes, secondait les bandes insurgées, et le comte Ægidius, autre lieutenant d'Aétius, ne réussit pas à s'emparer de la forte place de Chinon (*Cainonense castrum*), qui tenait pour les rebelles.

Le vénérable évêque d'Auxerre n'était plus là pour s'interposer entre les combattants : saint Germain ne revit pas sa patrie, et mourut à Ravenne, poursuivi, sur son lit de mort, par le regret de n'avoir pas réussi à pacifier la Gaule. Une grande partie de l'Armorique demeura donc indépendante [1].

(447.) Aétius avait été obligé de rappeler Majorien avec l'élite de ses troupes pour combattre d'autres ennemis que les Armoricains; la nouvelle attitude que prenaient en ce moment les Franks semblait tellement menaçante au patrice, qu'il se hâta d'aller en personne arrêter leurs progrès : les pillards du Nord commençaient à agir en conquérants.

Cette époque est d'une haute importance dans l'histoire de la race franke. Si l'on prenait le récit de Grégoire de Tours au pied de la lettre, les Franks seraient alors arrivés en corps de nation dans la Tongrie : « On rapporte, dit cet historien (l. II, c. 9), qu'ils habitèrent d'abord les rives du Rhin, puis, qu'ayant franchi ce fleuve, ils passèrent dans la Tongrie, et, là, établirent au-dessus d'eux, dans chaque canton ou tribu (*juxta pagos vel civitates*), des *rois chevelus* tirés de la première et de la plus noble de leurs familles. » Mais on ne doit voir dans le fait général énoncé par Grégoire que le résumé, et, pour ainsi dire, la concentration d'une longue série de faits partiels. Lorsque les anciens Saliens se fixèrent dans la Toxandrie, où Julien les trouva et les toléra, ils avaient laissé, au nord du Rhin, sur les bords de l'Issel, d'autres tribus de leur nation : les hommes de l'Issel acquirent, depuis

[1] Constantius, *Vita sancti Germani*, dans les Hist. des Gaules, t. I, p. 643. — Bède, *Hist. eccles.*, l. I, c. 22. — Sidonius Apollinaris, *Paneg. Majoriani*. — Grégoire de Tours, *de Gloriâ Confessorum*, c. 22.

ce temps, une certaine prépondérance sur leurs voisins, et les peuplades frankes du nord-ouest se groupèrent autour d'eux et adoptèrent, comme dénomination collective, le nom de *Salisken* ou Saliens. Les nouveaux Saliens débordèrent peu à peu en deçà du Rhin dans la première moitié du v[e] siècle, et finirent par se trouver en masse sur les rives de la Meuse, à la suite de la furieuse irruption qui ruina Cologne, Mayence et Trèves, vers 440 ou 441. Selon toute apparence, les anciens Saliens, bien qu'ayant un peu perdu de la barbarie et de l'humeur inquiète et aventureuse des hommes d'outre-Rhin, rentrèrent alors dans la fédération salienne, et les diverses peuplades, tout en conservant leur indépendance respective et leurs chefs particuliers, furent réunies par le lien d'une alliance offensive et défensive et par l'identité de leurs coutumes judiciaires : ce sont ces coutumes, apportées d'outre-Rhin et conservées par la tradition orale, qui ont donné naissance à la fameuse loi salique laquelle ne fut certainement jamais écrite en langue tudesque [1].

[1] Voici comment l'origine de la loi salique est racontée dans le préambule de cette loi :

« La nation des Franks, illustre, ayant Dieu (ou un Dieu) pour fondateur, forte sous les armes, ferme dans les traités de paix, profonde en conseil, noble et saine de corps, d'une blancheur et d'une beauté singulières, hardie, agile et rude au combat, depuis peu convertie à la foi catholique, libre d'hérésie lorsqu'elle était encore sous une croyance barbare, avec l'inspiration de Dieu, recherchant la clef de la science, et, selon la nature de ses qualités, désirant la justice, gardant la piété ; la loi salique fut dictée par les chefs de cette nation, qui, en ce temps, commandaient chez elle.

» On choisit, entre plusieurs, quatre hommes, savoir : le Gast de Wise, le Gast de Bode, le Gast de Sale et le Gast de Winde, dans les lieux appelés canton de Wise, canton de Sale, canton de Bode et canton de Winde. Ces hommes se réunirent dans trois *mâls* (*malls*, assemblées), discutèrent avec soin les causes de procès, traitèrent de chacune en particulier, et décrétèrent leur jugement en la manière qui suit, etc. » (*Lex salica*, dans les *Historiens des Gaules*, t. IV, p. 122.)

« *Gast*, dans les dialectes actuels de la langue germanique, signifie *hôte* : il

Tous ou presque tous les chefs (*reges*, *koningen*) non-seulement des tribus saliennes, mais des autres peuplades frankes répandues le long du Rhin jusqu'au Mein et jusqu'au Necker, appartenaient, comme nous l'apprend Grégoire de Tours, à une même souche [1], celle des Mérowingiens ou enfants de Mérowig (*Merowig-ingen;* par contraction, *Merowingen*). Cet avénement d'une seule famille, à la tête de tant de tribus indépendantes, se rattachait à quelque grand fait, dont la tradition avait disparu dès le temps de Grégoire de Tours, et doit vraisemblablement se reporter au-delà du passage des Saliens en Gaule; peut-être pourrait-on en reculer l'origine jusqu'à l'époque même où les peuples istewungs se confédérèrent pour former la ligue des Franks : peut-être cette fédération eut-elle lieu sous les auspices d'une race héroïque et sacerdotale tout ensemble. Le respect superstitieux dont on entourait la race mérowingienne [2], le signe particulier qui distinguait ses membres, semblent avoir eu primitivement un caractère religieux au moins autant que politique. Tandis que les autres Franks relevaient et nouaient sur le som-

paraît que, dans l'ancienne langue, il servait à exprimer la dignité patriarcale des chefs de tribu ou de canton. On trouve encore dans la province d'Over-Issel, antique demeure des Saliens, un canton nommé Salland et un autre appelé Twente, peut-être plus correctement T'Wente, ce qui répond au Winde de la loi salique. Le canton de Wise tirait probablement son nom de sa situation occidentale (Wise, West, Ouest), et celui de Bode rappelle l'ancien nom de l'île des Bataves. »

(Aug. Thierry, *Lettres sur l'hist. de France*, p. 414, édit. de 1836.)

[1] Chlodowig (*Clovis*) appelle les rois des Ripuaires ses *parents*, dans Grégoire de Tours, l. II. c. 40. Les Ripuaires étaient la principale des peuplades frankes non saliennes.

[2] On se révoltait contre les rois mérowingiens, on les déposait, on les chassait; mais ce n'était que pour leur substituer d'autres chefs de même sang; l'histoire de Hilderik (*Childéric*) est la seule exception connue; encore Hilderik fut-il bientôt rappelé au commandement.

met du crâne, leurs cheveux d'un blond ardent, qui retombaient en forme d'aigrette ou de queue de cheval, et se rasaient le derrière de la tête, les Mérowingiens séparaient sur leur front leur chevelure à laquelle le ciseau ne touchait jamais, et la laissaient flotter de chaque côté sur leurs épaules, partagée en longues tresses[1]; usage qui paraît du reste emprunté aux chefs suèwes.

Au moment où les affaires de l'Armorique préoccupaient le plus sérieusement Aétius, l'une des tribus saliennes, qui habitait autour du château de *Dispargum* (Duysborch, entre Bruxelles et Louvain), sur les confins de la Tongrie et de la Toxandrie, avait pour roi un *noble et vaillant homme* appelé Chlodio[2], que la chronique des *Gestes des rois franks* veut avoir été le fils de Faramond. Chlodio résolut d'entreprendre une grande expédition contre l'Empire : il appela autour de lui les plus renommés chefs de *trustes* de toutes les autres peuplades, ou se fit élire *chef de la guerre* dans un *mall* général, et, *après avoir envoyé devant lui*, disent les chroniques, *des explorateurs pour reconnaître le pays,* il s'enfonça dans la forêt *Carbonaria* ou Charbonnière, partie des Ardennes qui s'étendait à l'ouest de la Meuse et qui joignait la Tongrie au territoire des cités nerviennes : les Franks, sortant des profondeurs de la forêt, apparurent soudain aux bords de l'Escaut, surprirent et occupèrent la cité de Tournai, s'élancèrent de là sur Cambrai, l'emportèrent de vive force, massacrèrent tous les *Romains* (les Gallo-Romains) qu'ils y trouvèrent, et, après

[1] Grégoire de Tours, l. VI, c. 24; l. VIII, c. 10. — Agathias, l. I, p. 14. — Sidonius, *Panegyric. Majorian.* Les Franks se rasaient les joues et le menton, et portaient seulement de longues moustaches.

[2] Clodio, Clogio, Cloio, Clodéo; dans les divers historiens. Le vrai nom, suivant M. Aug. Thierry, est Chlodi ou Chlodio.

avoir séjourné quelque temps à Cambrai, envahirent toute la contrée voisine jusqu'à la Somme[1].

Aétius, en apprenant que la moitié de la Seconde Belgique était au pouvoir des Franks, crut devoir quitter la guerre civile pour repousser l'invasion étrangère : il accourut avec Majorien, de la Loire sur la Somme, passa ce fleuve et fondit sur l'armée franke, qui avait assis son camp, fermé par des barricades de chariots, auprès d'une petite rivière voisine de la bourgade d'*Héléna*[2], dans le pays des Atrébates. Les Franks, habitués à assaillir inopinément les cités romaines, furent surpris à leur tour au milieu d'une fête. Ils célébraient le mariage d'un de leurs chefs : les collines retentissaient d'une sauvage harmonie, et l'on voyait la fumée du feu où cuisaient les viandes du banquet. Tout à coup la cavalerie romaine déboucha par une chaussée étroite et un pont de bois qui traversait la rivière. Les Franks, malgré le désordre où ils étaient, se défendirent avec leur valeur accoutumée; *ils lançaient leurs rapides haches à travers les airs, et savaient d'avance où les haches iraient frapper ; ils dardaient leurs traits d'une main robuste et suivaient le dard avec des bonds si prodigieux qu'ils arrivaient avant lui sur l'ennemi*[3]. Les Franks cependant furent culbu-

[1] Grég. de Tours, l. II, c. 9. — *Gesta reg. franc.*, c. 5.

[2] Lens, en Artois, suivant Adrien de Valois et M. Aug. Thierry ; le Vieil-Hesdin, suivant Sirmond, Dubos et M. Fauriel.

[3] Sidonius, *Paneg. Major*. La hache était l'arme nationale des Franks, *l'arme franke* par excellence, la *frankiske*, ainsi qu'ils l'appelaient. « Ils avaient en outre une arme de trait qui leur était particulière, et qu'ils nommaient *hang*, c'est-à-dire hameçon. C'était une pique de médiocre longueur et capable de servir également de près et de loin. La pointe, longue et forte, était armée de plusieurs barbes ou crochets tranchants et recourbés comme des hameçons. Le bois était recouvert de lames de fer dans presque toute sa longueur, de manière à ne pouvoir être brisé ni entamé à coups d'épée. Lorsque le *hang* s'était fiché au travers d'un bouclier, les crocs dont il était garni en rendaient l'extraction impossible : il restait suspendu, balayant la terre par son extrémité : alors le Frank qui l'avait jeté

tés, mis en déroute, et la *blonde épousée* demeura entre les mains des vainqueurs avec tous les apprêts du gigantesque festin, les chariots, les mets, les vastes chaudières ornées de guirlandes.

Sidoine Apollinaire, le seul auteur qui ait parlé du combat d'*Héléna* (dans son Panégyrique de Majorien), n'en raconte point les suites ; Chlodio et ses Franks durent être chassés de la contrée entre la Somme et le haut Escaut, ainsi que des deux cités de l'Escaut, Cambrai et Tournai ; mais on peut douter qu'Aétius les ait refoulés jusqu'à la Meuse ; la partie septentrionale de la région nervienne, cette terre où devaient s'élever un jour les grandes communes de Flandre, où devaient se presser plus de population et de richesses que dans aucune autre région de l'Europe, n'offrait guère alors qu'un sol inondé d'eaux stagnantes ou hérissé de halliers ; que des sables, des marais et des bois : on ne rencontrait pas une seule ville au-delà de Tournai jusqu'au Wahal. Il n'était pas facile d'expulser les Franks d'un pays si approprié à leurs habitudes, et, d'ailleurs, la paix ne tarda pas à se rétablir entre eux et Aétius. Le patrice romain voyait de loin s'amasser contre l'Occident une formidable tempête, et ju-

s'élançait, et, posant un pied sur le javelot, appuyait de tout le poids de son corps et forçait l'adversaire à baisser le bras et à se dégarnir ainsi la tête et la poitrine. Quelquefois le *hang*, attaché au bout d'une corde, servait en guise de harpon à amener tout ce qu'il atteignait. Pendant qu'un des Franks lançait le trait, son compagnon tenait la corde, puis tous deux joignaient leurs efforts, soit pour désarmer leur ennemi, soit pour l'attirer lui-même par son vêtement ou son armure. » Aug. Thierry, *Lettres sur l'Hist. de France*, p. 97, 98, d'après Agathias, l. II.

Quelques Franks joignaient au hang et à la frankiske une épée suspendue à un large baudrier : ils n'usaient ni de l'arc ni de la fronde, et ne portaient point de cuirasses ; les casques même étaient rares parmi eux, et ils combattaient souvent nus jusqu'à la ceinture, avec des pantalons d'étoffe grossière ou de cuir pour tout vêtement, et un grand bouclier pour toute arme défensive.

geait nécessaire, pour pouvoir la conjurer, d'étouffer ou de suspendre à tout prix les luttes intérieures qui divisaient la Gaule.

La puissance des Huns n'avait cessé de s'accroître depuis leur entrée en Europe : les hordes hunniques, agglomérées en monarchie conquérante, avaient marché de victoire en victoire pendant soixante-quinze ans, et tous les nomades des steppes tartares et sarmates, toutes les tribus slaves, toutes les populations teutoniques, enfin le monde barbare presque entier, de la mer Caspienne et de la mer Noire jusqu'au Rhin et à l'Océan du Nord, reconnaissait Attila pour *seigneur*, et s'ébranlait dans ses plus sombres profondeurs à l'appel de ce terrible roi des Huns, la barbarie incarnée : 5 ou 600,000 hommes de guerre se levaient au premier ordre d'Attila. L'Empire barbare, une fois formé, déborda sur l'Empire romain : Attila venait (de 444 à 447) d'envahir les états byzantins, et les cités, les forteresses, les bourgades, rasées au niveau du sol, avaient disparu sous ses pas comme s'il eût été le génie de la destruction et de la mort ; la Mœsie, l'Illyrie, la Thrace, la Macédoine, étaient changées en déserts ; le faible Théodose II n'avait racheté Constantinople que par un tribut ignominieux et par la cession d'une grande partie de l'Illyrie et de la Mœsie. L'Occident était menacé à son tour, et Aétius, malgré ses vieilles relations avec les Huns, perdait l'espoir de conserver la paix : les intrigues du Wandale Ghenserik l'emportaient sur les siennes auprès d'Attila ; le roi des Wandales, qui avait arraché les provinces africaines à l'Empire [1] et fait une offense mortelle au roi des

[1] Les Vandales étaient passés d'Espagne en Afrique en 428, et, avec l'aide des barbares de l'Atlas, ils ruinèrent la civilisation romaine dans la Mauritanie, la Numidie et l'Afrique proprement dite.

Wisigoths, en lui demandant sa fille et la lui renvoyant ensuite cruellement mutilée, craignait que Théoderick et Aétius ne se liguassent contre lui ; il s'efforçait donc de pousser Attila sur la Gaule : le monarque des Huns était aussi attiré vers le Rhin par les querelles des Franks ; une peuplade franke, établie sur le Necker, à côté ou au milieu des Alamans, ayant perdu son chef, les deux fils du koning trépassé se disputaient le commandement ; l'aîné invoqua la protection d'Attila ; l'autre recourut au patrice Aétius, et alla même à la cour de Ravenne solliciter l'appui de l'empereur ; l'accueil que ce jeune homme reçut d'Aétius et de Valentinien irrita l'orgueilleux Attila, qui installa son protégé à la tête des Franks du Necker, sans qu'Aétius pût s'y opposer, et accéléra ses préparatifs d'invasion.

(450-451.) Une terreur universelle régnait en Gaule : les peuples épouvantés croyaient voir de funestes présages dans chaque phénomène qui apparaissait au ciel ou sur la terre. « Il y eut de fréquents tremblements de terre, » dit l'évêque Idace ; « la lune fut éclipsée du côté de l'Orient, et, vers le soleil couchant, apparut une comète d'une surprenante grandeur. Du côté de l'aquilon, le ciel devint rouge comme du sang, et cette lueur rouge se sillonna de lignes de feu qui ressemblaient à des lances resplendissantes. » L'effroi populaire n'avait pas ce caractère vague que peut produire l'attente d'un ennemi inconnu ; on ne connaissait que trop ces Huns, qui passaient pour avoir été engendrés, dans les déserts de la Scythie, par des sorcières accouplées avec les esprits infernaux ; l'on avait vu, en Gaule, à la suite d'Aétius lui-même, ces hideux cavaliers au crâne pointu, au teint livide, aux petits yeux enfoncés dans la tête, au nez écrasé, aux larges

épaules, qui vivaient de viande crue et de lait aigre, et qui buvaient le sang de leurs chevaux quand les vivres leur manquaient. Tous les autres barbares pouvaient passer pour civilisés auprès d'eux, et ceux même des Germains qui suivaient par force les étendards du *roi des rois*, avaient les Huns en horreur. Aétius profita de ce sentiment général, avec son habileté ordinaire, afin de coaliser toutes les populations de la Gaule contre l'ennemi commun; mais ce ne fut pas chose facile que de réunir, bien qu'en présence d'un si grand péril, tant d'intérêts divers et hostiles. Les Franks cis-rhénans promirent leur assistance : Chlodio n'existait plus, et la principale tribu salienne avait alors pour roi Mérowig (*Merovechus*, le *Mérovée* de nos historiens), *que quelques-uns*, dit Grégoire de Tours, *assurent avoir été de la race de Chlodio* [1]. Les Armoricains rebelles pactisèrent aussi avec Aétius, et probablement reconnurent de nom l'autorité impériale, en conservant leur indépendance effective et les chefs qu'ils s'étaient donnés. Quant aux Wisigoths, ennemis héréditaires des Huns, Aétius croyait pouvoir compter sur eux autant que sur ses propres soldats. Attila, de son côté, ne

[1] Les historiens parlent fort peu de *Mérovée* ou Mérowig; mais il paraît avoir joui d'une haute renommée parmi les Franks. Sa naissance fut enveloppée de traditions fabuleuses : Frédegher, l'abréviateur et le continuateur de Grégoire de Tours, rapporte à ce sujet un conte populaire qui avait cours chez les Franks au septième siècle : « On raconte, dit-il, qu'un jour d'été, vers le midi, *Chlodéo* se reposant avec sa femme sur le rivage de la mer, la femme se leva pour s'aller baigner dans les eaux, et fut épouvantée par un monstre marin (*bestia Neptuni*), semblable au minotaure, qui avait eu désir d'elle.... Ayant été touchée soit par la bête, soit par son mari, elle conçut, et engendra un fils appelé *Mérovéus*, du nom duquel les rois des Franks furent depuis nommés Mérovingiens. » Cette dernière assertion n'est pas plus vraie que l'histoire de la *bête de Neptune*, et prouve seulement combien les traditions orales s'altèrent et s'effacent promptement. Le Mérowig qui donna son nom à la race mérovingienne avait vécu, selon toute apparence, à une époque bien antérieure.

négligeait rien pour diviser et endormir les adversaires qu'il se proposait d'accabler ; le rusé barbare écrivait en même temps à l'empereur qui n'en voulait qu'aux Goths, et à Théoderik qu'il n'armait que contre les Romains; les plus grands obstacles que rencontrât Aétius dans ces apprêts de résistance lui venaient de l'imbécile cour de Ravenne, dupe des artifices du monarque tartare ; Valentinien III était le digne successeur d'Honorius, avec des vices honteux de plus. Aétius, pour briser les misérables intrigues du palais impérial, fut obligé de courir en Italie pendant l'hiver de 450 à 451, et, lorsqu'il reparut en deçà des Alpes, il apprit à la fois le passage du Rhin par Attila, et la résolution où était Théoderik d'attendre les Huns sur son territoire sans coopérer à la défense du reste de la Gaule. Aétius, assiégé par de cruelles anxiétés, dépêcha aussitôt le sénateur arverne Avitus vers Théoderik : la vieille amitié qui liait ce noble Gaulois au prince wisigoth avait déjà été fort utile à l'Empire après le désastre de Litorius ; Avitus démontra sans peine à Théoderik le danger auquel il s'exposait en abandonnant la cause commune, et *les escadrons gothiques couverts de fourrures se levèrent au son des trompettes romaines*. De tous les points de la Gaule les masses des coalisés se dirigeaient vers le lieu du rendez-vous général assigné par Aétius près de la Loire; les Burgondes arrivèrent des bords de l'Isère et du Rhône, et les Franks saliens, des rives du bas Escaut, de la Meuse et des bouches du Rhin; les Armoricains, des plages baignées par la mer Britannique. Les Lètes des provinces de l'ouest, qui, autrefois sujets et soldats de l'Empire, s'étaient rendus indépendants à la faveur de la révolution armoricaine, retournèrent à leurs anciens drapeaux : on vit accourir les Saxons, colonisés dans le pays de Bayeux depuis

le quatrième siècle[1]; les Sarmates auxiliaires, restes des garnisons de la Gaule; les Bréons ou Ibrions, nation qui habitait à l'est du lac de Constance, au delà de l'Helvétie, enfin les Ripuaires, peuplade franke d'outre-Rhin, qui s'était avancée derrière les Saliens, et qui occupait déjà vraisemblablement le plat pays aux environs de Cologne, des deux côtés du fleuve. Ces Ripuaires ou Ripewares[2] étaient destinés à agglomérer autour d'eux les Franks orientaux, comme les Saliens avaient fait des Franks du nord et de l'ouest. « Telle fut, dit Prosper d'Aquitaine, la prévoyance du patrice Aétius, qu'ayant rassemblé de toutes parts une foule d'hommes belliqueux, il put marcher à forces presque égales contre l'immense multitude des ennemis. »

Mais il s'était écoulé plusieurs mois avant que l'armée des confédérés gallo-romains et barbares fût au complet, et le roi des Huns avait eu le temps de *désoler la Gaule par une grande tempête*. Les hordes hunniques, remontant le Danube, s'étaient précipitées à travers la Germanie, et cette énorme avalanche, grossissant à mesure qu'elle approchait du Rhin, avait tout entraîné avec elle : Sarmates, Ostrogoths, Gépides, Rugiens, Thuringiens (*Thoringi*, *Thoringen*), Franks et Burgondes d'outre-Rhin[3], sans parler de

[1] On ne connaît pas les circonstances de l'établissement de ces Lètes saxons, qui conservèrent leur langue nationale pendant six à sept siècles.

[2] *Riparioli*, *Riparii*, dans Jornandès (c. 36); *Ripuarii* dans les écrivains postérieurs. Ce nom paraît composé du latin *ripa* et en tudesque *ware*, et signifie *hommes de la rive*. Il fut adopté par ceux des Franks qui se fixèrent dans le pays entre Rhin et Meuse, qu'on appelait vulgairement *Ripa*, la *rive* romaine, la *rive* par excellence, et dont les habitants se nommaient *Riparienses*.

[3] L'île de Rügen a conservé le nom des Rughes ou Rugiens. Les Thuringiens, frères des anciens Tongriens de la Gaule, habitaient à l'est des Franks, sur les rives de l'Unstrutt, et appartenaient probablement à la souche *ingævone*, quoiqu'ils ne fussent pas entrés dans la confédération franke. Sidonius, dans le pané-

vingt peuples oubliés dont on ignore la demeure et l'origine, fondirent sur la Gaule à la suite d'Attila; *la forêt Hercynie, tombant sous la hache, se transforma en barques innombrables qui couvrirent au loin le lit du Rhin*. Le passage fut effectué, à ce que l'on peut croire, auprès de l'embouchure du Necker, vers la fin de février 451, et les provinces du nord furent comme submergées par les flots furieux des barbares : ils entassèrent de nouvelles ruines sur les ruines faites à Trèves par les Franks; ils détruisirent la ville de Tongres, qui, située au milieu des tribus frankes, avait jusqu'alors échappé aux périls d'un tel voisinage; ils forcèrent Metz (*Metensis urbs*) la veille de Pâques, et livrèrent la cité aux flammes, les habitants au tranchant du glaive : les populations, au premier bruit de l'approche des Huns, s'enfuyaient par troupeaux dans les bois et sur les montagnes: le peuple de Troyes (*Tricasses*) se réfugia ainsi sur la hauteur de Lainçon (*Latisco*, aujourd'hui Saint-Germain), à une lieue de sa cité; cependant Attila, désarmé, dit-on, par les prières de l'évêque Lupus (saint Loup), épargna Troyes, ville tout ouverte et incapable de défense: saint Loup obtint sur Attila le même triomphe que son ami saint Germain avait remporté naguère sur le chef alain Eokarik. Le roi des Huns, d'ailleurs, continuait à user de ruse et *tâchait de surprendre les cités gauloises par de faux semblants de paix;* mais les horribles dévastations de son armée n'aidaient pas au succès de ses artifices : à Paris, les citoyens, saisis d'épouvante, voulaient abandonner la ville et s'en aller, avec tout ce qui se pouvait emporter de

gyrique d'Avitus, cite les Bructères et les Franks du Nekcer parmi les Germains qui suivirent Attila. Ceux des Burgondes qui étaient restés en Germanie furent aussi emportés par ce torrent irrésistible. Personne ne parle de ce que firent les Alamans; mais on ne saurait douter qu'ils n'aient figuré dans l'armée du *roi des rois*.

leurs biens, dans des cités moins exposées à l'invasion; ils furent détournés de ce dessein par une sainte recluse, la célèbre Genovefa ou Ghénowèfe (sainte Geneviève), qui sortit de sa cellule pour leur annoncer que les Huns *se détourneraient de Paris* et ne l'attaqueraient pas[1].

La prédiction fut vérifiée par l'événement : Attila, se dirigeant du nord-est au sud-ouest, marcha par Troyes sur Orléans et arriva devant cette dernière ville au mois de juin : il croyait prendre Orléans et franchir la Loire sans combat. Sangiban, successeur d'Eokarik et roi des Alains de l'Orléanais, ne s'imaginant pas que personne pût résister à l'invincible monarque des Huns, avait promis secrètement de lui livrer la ville ; mais Sangiban ne réalisa pas sa promesse : les intelligences qu'il entretenait depuis longtemps avec Attila ayant été découvertes par l'évêque Anianus (saint Aignan), ce prélat avait couru au-devant d'Aétius pour le presser de secourir Orléans, et l'avait rejoint à Arles lors de son retour d'Italie. Aétius, partant d'Arles, ordonna aussitôt à Sangiban de venir le joindre avec ses Alains : le chef tartare craignit d'être écrasé entre tous les corps de l'armée coalisée avant d'avoir pu se réunir aux Huns, et obéit, tandis que les Orléanais travaillaient ardemment à fortifier, par de grands boulevards, leurs tours, leurs portes et leurs murailles.

Les escadrons asiatiques parurent bientôt dans la vallée de la Loire, et les Huns commencèrent à battre les remparts d'Orléans à grands coups de bélier, instrument de guerre dont ils avaient emprunté l'usage aux Romains : les habitants se défendirent d'abord avec énergie ; mais les

[1] Grégoire de Tours, l. II, c. 7-9. — *Gesta reg. franc.*, c. 5. — Vie de saint Loup, dans les *Bollandistes*, au XXIX juillet. — Vie de sainte Geneviève, id. au III janvier.

jours s'écoulaient, et le secours ne paraissait pas ; les malheureux Orléanais ouvrirent leurs portes et se remirent à la discrétion du vainqueur, espérant du moins obtenir la vie sauve. Les khans des Huns entrèrent à cheval dans Orléans, réunirent sur les places publiques toute la proie, hommes et choses, et déjà ils tiraient au sort les captifs et faisaient charger sur des chariots les dépouilles de la cité, lorsqu'un horrible tumulte les arracha aux joies de leur facile victoire. C'étaient Aétius et Théoderik qui arrivaient à la tête de toutes les forces confédérées et qui chargeaient les Huns à l'improviste : on se battit avec fureur autour de la ville et dans la ville même ; les Huns furent chassés d'Orléans ; plusieurs milliers d'entre eux furent taillés en pièces ou jetés dans la Loire, et Attila, étonné de ce revers, le premier qu'il eût encore essuyé, fit un mouvement de retraite du côté du nord-est, et se replia vers la Seine et la Marne, « ne cherchant, selon toute apparence, pour accepter la bataille, qu'une position où il pût déployer librement son immense cavalerie[1]. » (21 juin 451.)

[1] Fauriel, *Histoire de la Gaule mérid.*, t. I, 228. — Nous avons cru devoir suivre, pour le siége d'Orléans, la légende de saint Aignan (dans le recueil de Duchesne, t. I, p. 521), qui explique si bien les paroles du contemporain Sidonius ; *Orléans fut bloqué, assailli, envahi, mais non pillé* (l. VIII, *epist.* 12). Le récit de Grégoire de Tours, un peu différent et moins authentique, est d'une admirable poésie : « Dans le temps où Attila, roi des Huns, assiégea Orléans, vivait dans cette ville l'évêque Anianus, homme de haute prudence et de grande sainteté. .. Comme le peuple enfermé dans la cité demandait à grands cris à son évêque ce qu'il fallait faire, Anianus, mettant sa confiance en Dieu, leur commande à tous de se prosterner en oraison, et d'implorer avec larmes l'assistance du Seigneur. Ils firent ainsi qu'il avait prescrit, et il leur dit : « Regardez du haut des murailles si la miséricorde de Dieu vient vous secourir. » Et ils regardèrent du haut des murailles, et ne virent personne. Mais lui : « Priez avec instance, reprit-il, car le Seigneur vous délivrera aujourd'hui. » Et ils prièrent de nouveau. « Regardez derechef, » dit-il alors. Ils regardèrent encore et ne virent personne

Les alliés l'avaient suivi, et la rencontre eût lieu dans des plaines vaguement désignées par les chroniqueurs sous les noms de champs Mauriciens et de champs Catalauniques, *non loin du territoire de Metz;* Jornandès, l'historien des Goths, donne à *cette partie de la terre, qui fut foulée aux pieds de tant de peuples*, cent lieues gauloises de long sur soixante-dix de large (50 lieues sur 35), dimensions exagérées qui désignent l'ensemble des grandes plaines appelées un peu plus tard *Campania* ou Champagne. D'après Frédegher (*Excerpta*, III), on a voulu retrouver dans Mauriac Méry-sur-Seine, ville du diocèse de Troyes; peut-être les environs de Méry furent-ils le théâtre des premiers engagements, et Attila recula-t-il de Méry jusqu'au pays de Châlons, où se rencontrèrent enfin les deux innombrables armées *pour combattre à force ouverte et sans stratagèmes*. L'arrière-garde d'Attila, composée des bandes gépides, fut atteinte durant la nuit par les tribus frankes, qui, probablement sous les ordres de Mérowig, ouvraient la marche des confédérés. Les Franks et les Gépides s'entr'égorgèrent dans les ténèbres pendant plusieurs heures, et, le matin, on vit la plaine jonchée de quinze mille cadavres. Ce ne fut là que le prologue de l'épouvantable drame du lendemain.

Le roi des Huns avait montré une incertitude toute nouvelle chez lui : il hésitait à tirer le fameux cimeterre qui lui avait été, dit-on, envoyé par les Dieux; il semblait douter de

qui leur portât secours. Il leur dit pour la troisième fois : « Si vous demandez avec instance, le Seigneur va paraître. » Ils implorèrent alors le Seigneur avec larmes et grandes plaintes, puis ils regardèrent pour la troisième fois, et ils virent de loin comme un nuage qui s'élevait de terre. « Voilà le secours du Seigneur ! » dit l'évêque. Et, comme les murailles trembaient déjà aux chocs redoublés des béliers et allaient tomber, voici qu'Aétius, et Théodérik, roi des Goths, et Thorismond son fils, avec leurs armées, accoururent vers la cité, et repoussèrent et chassèrent l'ennemi. » (L. II, c. 7.)

sa fortune depuis l'échec d'Orléans; si l'on en doit croire Jornandès, il consulta ses prêtres, ses sorciers, qui lui prédirent des choses fatales pour les Huns, mais lui annoncèrent, comme consolation, que *le grand chef des ennemis* mourrait dans le combat. Attila, pensant que ce présage concernait Aétius, et souhaitant la mort d'Aétius au prix de sa propre défaite, *parce que Aétius était le seul homme qui se pût opposer à lui*, donna le signal vers la neuvième heure du jour (trois heures de l'après-midi), et ses hordes s'ébranlèrent au son des tambours tartares et des trompes gothiques[1]. Attila se plaça au centre avec ses Huns, étendant sur sa gauche les bataillons des Ostrogoths, que conduisaient les trois frères Walamir, Théodemir et Widemir, de l'illustre race des Amales; sur sa droite, les tribus des Gépides, commandées par Ardarik, *roi très-fameux* et son plus fidèle ami, et distribuant entre les deux ailes *la foule des rois et des chefs de nations* qui formaient son armée. Vis-à-vis se déployaient les longues lignes des défenseurs de la Gaule : à la droite, Théoderik avec les Wisigoths; à la gauche, Aétius et les Gallo-Romains; au centre, Sangiban et les Alains de la Loire, serrés de toutes parts entre des cohortes fidèles qui surveillaient ces auxiliaires suspects; les Goths étaient opposés aux Goths; les Franks, aux Franks; les Burgondes, aux Burgondes, dans cette gigantesque guerre civile du monde barbare.

Les retards du *roi des rois* avaient été favorables à ses adversaires : la plaine était dominée par une colline dont la possession importait également aux deux partis; Aétius et Thorismond, fils aîné du roi des Wisigoths, prévinrent

[1] C'étaient des cornes de bœuf sauvage (*auroch*).

Attila, occupèrent le sommet de l'éminence, et, du haut de ce poste avantageux, culbutèrent les escadrons des Huns qui gravissaient sur la pente opposée. Attila ranima ses gens par une harangue véhémente.

« Voyez, s'écriait-il ; l'ennemi n'ose nous attendre en plaine : fâché d'avoir quitté les murs de ses villes, il cherche des postes qui lui tiennent lieu de murailles ; ne les connaissez-vous pas, ces lâches Romains que la poussière seule met hors de combat? Ils ne sont bons qu'à des évolutions de parade : ne tenez nul compte d'eux ; chargez les Alains, tombez sur les Wisigoths ! Ceux-ci détruits, la guerre est finie. »

Les Huns se précipitèrent à la charge avec une nouvelle fureur, et ces deux mers d'hommes commencèrent à mêler leurs flots rugissants : la bataille couvrait pour ainsi dire toute une province de ses tourbillons d'hommes et de chevaux ; jamais l'Occident n'avait vu s'entre-heurter de si prodigieuses masses. « Ce fut une lutte horrible, immense, inouïe : l'antiquité ne raconte rien de semblable, et il s'y fit de tels exploits, que tout ce que l'œil humain avait jamais pu voir n'était rien auprès ; on mourut des deux parts dans des massacres incalculables..... Les vieillards racontent qu'un petit ruisseau qui coulait à travers le champ de bataille, grossi, non par les pluies, mais par une liqueur inaccoutumée, fut changé en torrent et roula des flots de sang[1] ! »

Les Wisigoths décidèrent enfin le sort de la journée : ils repoussèrent les Ostrogoths qui leur faisaient face, et, par un mouvement oblique, se repliant de la droite sur le centre et passant devant le front des Alains, ils

[1] Jornandès, c. 36-41.

fondirent comme un ouragan sur le flanc des Huns : au milieu de cette évolution, le vieux roi Théoderik, atteint d'un trait jeté par l'Ostrogoth Andaghis, « tomba parmi ces files ondoyantes de chevaux, qui, dans leur irrésistible flux et reflux, l'écrasèrent mourant ou déjà mort[1]. » Les Wisigoths, lancés en avant, avaient passé sur le cadavre de leur roi sans s'apercevoir de sa chute ; leur charge fut si terrible, que les Huns, rompus et enfoncés, ne purent se rallier que derrière l'enceinte de chariots qui défendait le camp d'Attila. La nuit protégea la retraite des Huns, et les débris mutilés des cent corps divers qui composaient les deux armées, errant dans la vaste plaine et s'entre-croisant dans l'ombre, cherchèrent à gagner, les uns, le camp des Huns, les autres, le camp des Wisigoths. Cette nuit fut encore témoin de bien des scènes de carnage : Thorismond, qui, avec un fort détachement de Wisigoths, s'était séparé de Théoderik pour aider Aétius à se saisir de l'éminence qui commandait la plaine, ayant voulu rejoindre le gros de sa nation, alla donner contre les barricades d'Attila : les Huns sortirent d'entre leurs chariots, et Thorismond, blessé à la tête et renversé de cheval, ne fut sauvé qu'à grand'peine par les siens. Aétius s'égara aussi avec une faible escorte, et marcha longtemps au hasard parmi les bandes ennemies, jusqu'à ce qu'il eût rencontré le camp des Wisigoths.

L'aurore ne tarda pas à paraître ; car on était alors aux plus longs jours de l'année : le soleil éclaira un lugubre spectacle ; aussi loin que la vue pouvait s'étendre, les champs Catalauniques étaient couverts de morts innombrables : l'historien goth Jornandès assure que, *dans cette*

[1] Fauriel, t. I, p. 230.

très-grande bataille des plus vaillantes nations du monde, il avait péri des deux parts cent soixante-cinq mille hommes, sans compter les morts franks et gépides de la veille. L'Espagnol Idace, auteur contemporain, élève le nombre des victimes jusqu'à trois cent mille, comprenant apparemment dans ce chiffre effrayant tout ce qui périt de barbares et de Gaulois dans le cours de la guerre.

Les confédérés ne se reconnurent vainqueurs qu'à l'immobilité des ennemis derrière leurs barricades, immobilité menaçante encore : on entendait bruire les armes, sonner les trompes et les instruments de cuivre ; et des nuées d'archers, postés entre les chariots, accablaient d'une grêle de flèches tout ce qui s'approchait du camp d'Attila. Les chefs victorieux projetèrent de bloquer un adversaire qu'ils jugeaient trop dangereux d'assaillir dans ses retranchements. La matinée cependant avançait, et l'on s'étonnait que le roi Théoderik ne se montrât point dans le conseil des chefs : on le chercha partout, jusqu'au pied des barricades ennemies, et on le retrouva enseveli sous un tas de cadavres. Les Goths emportèrent le corps du vieux héros en chantant des chansons de guerre, sans que les Huns essayassent de leur disputer les dépouilles de Théoderik, et Thorismond, fils aîné de ce prince, fut proclamé roi sur le champ de bataille, au bruit des épées et des boucliers entre-choqués. Le reste du jour fut consacré aux funérailles.

Les suites de la bataille sont étranges et difficiles à expliquer. Attila, se jugeant perdu, se préparait déjà une mort digne de sa vie : il avait, dit-on, fait empiler en guise de bûcher un énorme monceau de selles de chevaux, résolu d'y mettre le feu et de se précipiter dans les flammes, si son camp était forcé, *afin que personne ne se*

glorifiât de l'avoir tué et que le seigneur de tant de nations ne vînt point au pouvoir de ses adversaires. Mais Attila ne fut pas attaqué : un matin, à sa grande surprise, il ne vit plus d'ennemis, et le long silence qui régna dans la plaine lui prouva que leur départ n'était point une ruse de guerre. Suivant le témoignage de Jornandès, confirmé par Grégoire de Tours, Aétius craignit que l'extermination des Huns ne donnât trop de prépondérance aux Goths ; il détourna donc Thorismond de venger son père sur les restes des Huns, et lui conseilla de retourner au plus vite dans le royaume paternel, de peur que ses frères, qui étaient demeurés outre-Loire, ne s'emparassent des trésors de Théoderik et ne disputassent le royaume à leur aîné. Thorismond se rendit à cet avis, et décampa sans délai avec ses Wisigoths. Grégoire de Tours ajoute qu'Aétius éloigna le chef des Franks (apparemment Méro-wig) par une semblable ruse. Peut-être l'événement attribué par les historiens aux artifices d'Aétius n'eut-il d'autre cause qu'une de ces paniques qui saisissent parfois les grandes masses d'hommes, surtout lorsqu'elles sont formées d'éléments aussi hétérogènes. Tous ces peuples, associés un moment par une impérieuse nécessité, mais ennemis de la veille et destinés à redevenir ennemis le lendemain, se défiaient les uns des autres, et purent être saisis tous à la fois par de vagues terreurs qui les dispersèrent et les chassèrent chacun vers ses propres foyers.

L'armée coalisée ne se dissipa sans doute point entièrement, et Aétius continua d'observer Attila, qui avait levé son camp et repris la route de la Germanie avec les restes de ses hordes. Le roi des Huns emmena, dit-on, jusqu'au Rhin l'évêque de Troyes, Lupus, qu'il croyait armé d'une puissance surhumaine, et dont la présence lui semblait

une garantie de salut; puis il le remit respectueusement en liberté lorsqu'il eut atteint le grand fleuve.

Ainsi furent sauvés la Gaule et l'Occident de la domination tartare.

Après cet immense ébranlement, toutes les populations de la Gaule, épuisées de sang et de fatigue, s'affaissèrent un moment sur elles-mêmes : la lassitude était universelle, et le jeune roi des Wisigoths, le fougueux Thorismond, ayant voulu contraindre ses sujets à de nouveaux efforts, fut la victime de son ambition. Après avoir assailli et battu les Alains de la Loire, peut-être pour les obliger à déposer le traître Sangiban, il rompit la paix avec l'Empire, et, sans s'arrêter aux cités de la Narbonnaise, alla brusquement assaillir Arles (452); mais il ne put réduire cette ville, et les Wisigoths, irrités de son obstination à guerroyer malgré eux, se soulevèrent contre lui; il fut égorgé par deux de ses frères, Théoderik et Frédérik, ou du moins à leur instigation, et Théodorik II, l'un de ses meurtriers, lui succéda au trône (août 453). Cette révolution, la mort du roi des Huns, arrivée la même année, et la dissolution du grand empire barbare, dont tous les vassaux ressaisirent leur indépendance, promettaient un peu de repos à l'Occident : tout fut bouleversé par le meurtrier de l'homme qui, depuis près de trente années, était comme l'Atlas de ce monde chancelant.

Au bruit de la mort du grand Aétius, assassiné de la propre main du jaloux et lâche Valentinien, ce *demi-homme,* ainsi que l'appelle énergiquement Sidonius, les Franks d'outre-Rhin envahirent la Première Germanie : les Saliens se jetèrent sur la Seconde Belgique; les Alamans pénétrèrent en Helvétie; les pirates saxons infestèrent les côtes de l'Armorique (454). Valentinien, assassiné

à son tour en mars 455, n'avait guère survécu à l'illustre patrice, et Maxime, auteur de sa mort et son héritier, conféra la charge de maître des milices à l'Arverne Avitus, en le chargeant de défendre la Gaule romaine. Avitus repoussa les Franks et les autres barbares d'outre-Rhin, et renoua avec Théoderik II les relations amicales qu'il avait eues avec l'ancien Théoderik : suivant le poëte Sidonius, qui fut le gendre d'Avitus et qui connut personnellement Théoderik, ce jeune roi goth avait dû aux conseils d'Avitus une éducation libérale et littéraire; il savait le droit romain et lisait Virgile, ce qui, du reste, ne l'avait pas empêché de s'élever au trône par un fratricide [1].

On apprit bientôt en Gaule que Maxime avait péri au bout de deux mois de règne, et que Rome avait été surprise et pillée, durant quatorze jours, par les Wandales d'Afrique (juin 455). Théoderik n'abusa point des malheurs de l'Empire : il engagea son ami Avitus, qui était à Toulouse auprès de lui, à se saisir de la pourpre, et lui promit son assistance; Avitus, proclamé à Toulouse au milieu des Goths, fut accepté avec acclamation dans une assemblée des principaux citoyens de la Gaule impériale et des milices gallo-romaines, réunie à Ugernum (Beaucaire); puis il entra solennellement dans Arles avec ses alliés les princes goths. Ce fut là qu'Avitus et Théoderik se séparèrent, l'un, pour se rendre en Italie, l'autre pour aller combattre les Suèwes au delà des Pyrénées. Depuis la destruction presque totale des Alains par les Wisigoths et le passage des Wandales en Afrique, les Suèwes, de leurs cantonnements de Galice, s'étaient répandus dans tout l'intérieur de l'Espagne, et envahissaient maintenant

[1] Sidonius, *Panegyric. Aviti.*

la Province Tarragonaise. Avitus, pour engager Théoderik à sauver cette grande province maritime, lui offrit vraisemblablement la concession des terres qu'il pourrait enlever aux Suèwes dans le reste de l'Espagne. Théoderik, renforcé par les chefs des Burgondes, Hilperik et Gondiok, poussa les Suèwes du bas Èbre jusqu'aux confins de la Galice, gagna sur eux une bataille décisive à Astorga (octobre 456), et les eût probablement subjugés ou exterminés, si la nouvelle de la chute d'Avitus n'eût décidé le roi goth à retourner en toute hâte dans la Gaule.

Avitus avait perdu le sceptre impérial par ses fautes et ses débordements, qui ternirent la gloire de ses services et donnèrent beau jeu aux intrigues du Suèwe Rikimer, chef des auxiliaires barbares en Italie. Déposé par le sénat, puis proscrit, Avitus était mort, on ne sait trop de quelle manière, tandis qu'il cherchait à regagner la Gaule. Cette catastrophe plongea la Gaule dans une complète anarchie : les Gallo-Romains, irrités du traitement qu'avait subi leur compatriote, l'empereur de leur choix, refusèrent de recevoir les ordres du sénat et de Rikimer, qui s'était fait nommer patrice durant l'interrègne qui suivit la déposition d'Avitus; les Burgondes, qui avaient repris des forces depuis vingt ans, élargirent leur territoire, sans doute de l'aveu de Rikimer, débordèrent hors de la *Sabaudie*, envahirent, des deux côtés de la Saône, tout le pays éduen et séquanais, et contraignirent *les sénateurs gaulois* [1] *à partager leurs terres avec eux*, dit la chro-

[1] Les Burgondes ne prirent donc pas toute espèce de terre, mais n'envahirent que les grandes propriétés. « Le territoire ne fut pas pris en masse et divisé entre tous les Burgondes, mais on assigna à chaque Burgonde un héritage que le *Romain* propriétaire dut partager avec lui. Le *Romain*, par rapport au Burgonde, est appelé *hospes* (hôte), et réciproquement. La propriété que le partage donnait au Burgonde s'appelait *sors* (sort, lot), et son droit, *hospitalitas*... Les Bur-

nique de Marius d'Avenches. Les Saliens de Mérowig, à qui venait de succéder son fils Hilderik (le Childéric de nos historiens), s'étendirent de nouveau dans la Nervie. Les Wisigoths s'apprêtèrent aussi à tirer parti de l'état des choses; mais un homme supérieur se retrouvait encore une fois à la tête de l'Empire : Rikimer, n'osant aspirer à la pourpre, avait été obligé de souffrir que le sénat couronnât Majorien, le plus illustre des anciens lieutenants d'Aétius; et Majorien, accompagné du Lyonnais Ægidius Syagrius, son frère d'armes et son maître des milices, descendit en Gaule à travers les neiges et les glaces des Alpes, au mois de décembre 458, à la tête d'une puissante armée d'auxiliaires barbares. La Gaule romaine, ou du moins un parti considérable, secondé par les Wisigoths, et dirigé par un certain Pœonius qui s'était arrogé le titre de préfet du prétoire, résista vivement à Majorien; mais, malgré l'appui du roi Théoderik, les rebelles furent battus, et Lyon, foyer de cette faction, fut emporté, pillé et incendié. Majorien n'employait ses armes qu'à regret contre les Gaulois; une amnistie générale suivit la victoire, et l'empereur n'oublia rien pour regagner les esprits : il conclut une prompte paix avec Théoderik, contint les autres barbares soit par la force, soit par la voie des négociations, et tâcha d'alléguer les misères publiques par des lois sages et humaines. « Les curiales, » dit-il dans un de ses rescrits, « sont, comme personne ne l'ignore, les serviteurs de la république et les entrailles des cités, et, cependant, l'iniquité des juges (gouverneurs) et l'avarice des exacteurs ont réduit beaucoup d'entre eux à

gondes eurent la moitié des cours et jardins, les deux tiers des terres labourées et le tiers des esclaves. » Savigny, t. I, c. 5, d'après la *Loi des Burgondes*. Les choses s'étaient passées de la même manière dans le pays occupé par les Wisigoths.

déserter leur patrie, à se cacher dans d'obscures retraites ou à chercher un asile sous *des lois étrangères.* » Il était plus facile d'avouer le mal que de trouver le remède, et l'Empire d'ailleurs n'eut pas le bonheur de conserver longtemps Majorien[1].

(460.) Ce prince, après la pacification de la Gaule, était passé en Espagne pour diriger les préparatifs d'une grande expédition contre les Wandales, sur lesquels il voulait reconquérir l'Afrique; mais ces barbares surprirent et enlevèrent ses bâtiments de transport sur la côte de Carthagène, et il fut obligé de retourner en Italie sans avoir réalisé son dessein.

En quittant la Gaule, il avait confié le commandement militaire de cette région à son fidèle compagnon d'armes Ægidius, et c'est probablement à la fin de l'année 459 qu'on doit rapporter la célèbre aventure d'Ægidius et de Hilderik. « Hilderik, dit Grégoire de Tours (l. II, c. 12), se livrant à une extrême dissolution, se prit à abuser des filles des Franks : eux, indignés de cela, le destituèrent de la royauté... Informé en outre qu'on voulait le mettre à mort, il partit et s'en alla dans la Thuringe, laissant chez les Franks un homme dévoué à sa personne, qui pût apaiser par de douces paroles les esprits courroucés[2]. Ils convinrent d'un certain signe afin que Hilderik sût quand il pourrait revenir dans sa patrie : ils partagèrent ensemble un sou (*solidus*) d'or; Hilderik en prit une part, et son ami garda l'autre part, en lui disant : « Lorsque je t'enverrai cette moitié, et que les moitiés réunies formeront un tout, reviens sans crainte dans ta patrie. » Il s'en

[1] Sidonius Apollinaris. — Idace. — Marius d'Avenches.

[2] Frédegher dit que cet ami, appelé Wiomad, avait autrefois délivré Hilderik et sa mère des mains des Huns qui les emmenaient captifs.

alla donc en Thuringe, et se cacha chez le roi Basin et sa femme Basine. Et les Franks, qui l'avaient rejeté, choisirent unanimement pour roi le Maître des milices Ægidius. »

Grégoire de Tours n'ajoute pas la moindre réflexion sur ce fait si extraordinaire d'un général romain élu *roi* par les Franks : sans doute Ægidius, aussi habile politique que brave guerrier, avait contracté d'utiles relations avec les principaux des Saliens, lors de la grande confédération qui avait rallié Mérowig et ses compatriotes aux aigles de l'Empire. Après la mort de Mérowig, son jeune et fougueux successeur rompit la paix, contre le gré de beaucoup de Franks, qui se ressentaient encore de la terrible secousse de 451 ; ce put être là, surtout parmi les vieux Saliens de Toxandrie, un grief qu'aggravèrent ensuite les débauches de Hilderik ; et l'arrivée de Majorien et d'Ægidius, leurs menées, soutenues par leurs armes victorieuses, déterminèrent, dans la tribu de Hilderik, une révolution analogue à celle qui, chez les Wisigoths, avait récemment arraché le trône et la vie à Thorismond. Mais on n'en a pas moins beaucoup de peine à comprendre que les Saliens ou une portion des Saliens aient choisi Ægidius pour *roi :* ils le prirent apparemment pour chef militaire, c'est-à-dire qu'ils s'engagèrent à servir l'Empire sous ses ordres ; mais on ne peut guère croire qu'Ægidius ait présidé leurs *malls* et leur ait rendu la justice selon les coutumes saliques.

Ægidius apprit, sur ces entrefaites, la fin tragique de son prince et de son ami : Majorien venait de périr victime de ses vertus, comme Avitus l'avait été de ses vices ; le patrice Rikimer, irrité de ne pouvoir gouverner sous le nom de l'empereur, excita contre lui une sédition

militaire à Tortone, au moment où Majorien se disposait à repasser en Gaule pour châtier les brigandages des Alains de la Loire, et ce héros fut massacré par les auxiliaires barbares (août 461). Rikimer remplaça Majorien par un fantôme d'empereur appelé Sévère. Ægidius, indigné, rompit avec le tyran de l'Italie, s'empara du pouvoir suprême sans prendre le titre d'*Auguste*, et s'efforça de réunir sous ses étendards toutes les populations *romaines* et barbares de la Gaule pour venger Majorien ; mais Rikimer lui créa des embarras qui ne lui permirent pas de franchir les Alpes. Rikimer gagna Gondiok, l'un des deux frères qui régnaient alors sur les Burgondes, en conférant à ce chef germain le titre de Maître des milices, excita le roi des Wisigoths à assaillir la Gaule romaine, et envoya des émissaires jusque chez les Franks et les Saxons pour susciter des ennemis à Ægidius. Ce valeureux Maître des milices, que Sidonius compare aux plus glorieux héros de l'ancienne Rome, et que tous les chroniqueurs s'accordent à représenter comme aussi grand par le cœur que par l'intelligence, soutint la lutte avec une constance inébranlable.

L'Empire n'existait plus que de nom : les mercenaires barbares régnaient sur Rome et l'Italie ; les Wisigoths et les Burgondes pressaient entre eux la Gaule romaine, qui allait toujours s'amoindrissant et se rétrécissant ; les Saliens chancelaient dans leur foi ; la masse des Gaulois était indifférente, sinon hostile ; les nobles gallo-romains eux-mêmes, jusqu'alors fidèles à la cause impériale, s'en détachaient peu à peu, et beaucoup d'entre eux ne songeaient plus qu'à s'accommoder avec les rois barbares aux dépens de leur patrie. Le Gaulois Agrippinus, comte de Narbonne ou peut-être même *président* de la Première

Narbonnaise, livra la capitale de sa province à Théoderik : Ægidius se jeta dans Arles avec tout ce qu'il avait de soldats, afin de préserver cette importante cité d'un semblable sort; Théoderik vint l'y assiéger ; mais le général romain se défendit si vigoureusement, que les Wisigoths, battus et mis en déroute dans une sortie meurtrière, furent forcés de lever le siége à la hâte (462)[1].

Les événements du Nord empêchèrent Ægidius de mettre à profit cet avantage et de recouvrer Narbonne, qui ne sortit plus des mains des Goths : dans l'hiver de 462 à 463, les Franks d'outre-Rhin et les Ripuaires, excités par Hilderik, qui, du fond de sa retraite, avait travaillé activement à préparer sa vengeance contre Ægidius, prirent tout à coup les armes et assaillirent les cités de la Gaule septentrionale. Hilderik avait, dit-on, reçu la moitié du sou d'or gardée par Wiomad, et avait reconnu à ce signal que les Saliens *étaient apaisés.* Ægidius accourut du Rhône sur le Rhin, et entreprit de défendre Cologne; mais il fut moins heureux contre les Franks que contre les Goths : les Franks emportèrent Cologne d'assaut et *tuèrent une grande foule de Romains du parti d'Ægidius;* Ægidius n'évita qu'à grand'peine la mort ou la captivité, et s'échappa de la ville ravagée par le fer et les flammes. Les Franks victorieux se répandirent dans tout le pays entre le Rhin, la Meuse et la Moselle, et bouleversèrent encore une fois ce qui restait de Trèves. Hilderik fut restauré à la tête de sa tribu, après plusieurs combats où une partie des Saliens soutinrent probablement la cause d'Ægidius. Pendant ce temps, les Wisigoths, secondés par les Alains de l'Orléanais et par une flotte de pirates saxons entrée dans

[1] Lettre du pape Hilaire à l'évêque d'Arles. — Idace. — Paulin de Périgueux, l. VI. — Grégoire de Tours, *de Miraculis sancti Martini,* l. II.

l'embouchure de la Loire, envahissaient les cités voisines de ce fleuve : les Burgondes occupaient sans résistance Lyon, Vienne, Genève, Ægidius et la Gaule romaine semblaient perdus[1] !

Ægidius sortit plus grand encore de cette terrible épreuve : sentant l'impossibilité de résister tout ensemble aux Goths et aux Franks, il employa toute l'habileté politique dont il était doué à se réconcilier avec ces derniers, et à enflammer leur jalousie contre les Goths ; il abandonna Cologne et son territoire aux Ripuaires, ratifia la restauration de Hilderik, qui n'était peut-être pas encore reconnu de tous ses Saliens, changea son plus mortel ennemi en allié, et, avant la fin de l'année 463, reparut aux bords de la Loire avec une nombreuse armée de Gallo-Romains, d'Armoricains et de Franks. L'Orléanais devint le théâtre d'une guerre acharnée ; les Wisigoths, que commandait Fréderik, frère du roi Théoderik, furent défaits par Ægidius et Hilderik *sous les murs d'Orléans, entre la Loire et le Loiret,* dit le chroniqueur Marius d'Avenches, et Fréderik resta sur le champ de bataille. Depuis ce temps, les Alains de l'Orléanais disparaissent de l'histoire : ils furent apparemment chassés des cantons où ils avaient appelé l'ennemi, et dispersés dans l'intérieur de la Gaule romaine, ou refoulés chez les Wisigoths. Suivant quelques anciens monuments de l'abbaye de Saint-Satur en Berri, Ægidius aurait eu à punir non-seulement les Alains, mais une partie des populations de la Première Aquitaine, qui avaient soutenu les Goths. « Le comte Ægidius, disent ces légendes, après avoir vaincu les Goths, vint d'Orléans avec une grande armée pour détruire le

[1] Grég. de Tours, l. II, c. 12. — Fredegar. *epitom.*, c. II. — *Gesta reg. franc.*, c. VIII.

château de Gordon (depuis Saint-Satur ou Sancerre), non loin de la cité de Bourges : » il prit d'assaut cette place et la livra au pillage; mais l'abbé Romulus (saint Romble) obtint de lui, à force de prières, la grâce des habitants et la restitution de tout ce qui leur avait été ravi [1]. Quant aux pirates saxons, qui s'étaient avancés jusque dans l'Anjou sous la conduite de leur chef, de leur *roi de mer* Andowaker, ils furent vraisemblablement repoussés de ce pays, mais se retranchèrent dans les petites îles de l'embouchure de la Loire, sans qu'on pût les en expulser.

La campagne de 463 avait donc relevé les affaires d'Ægidius au lieu d'achever sa ruine; le Maître des milices résolut de prendre l'offensive contre Rikimer, et d'opposer coalition à coalition. Il s'accommoda sans doute avec les Burgondes, qui ne paraissent point avoir participé aux hostilités contre lui, et envoya, par l'Océan, une ambassade au roi des Wandales, malgré sa répugnance pour cette monarchie de brigands et de corsaires, qui siégeait sur les débris des cités romaines de l'Afrique. La lutte allait s'engager dans tout l'Occident entre les deux ligues qui avaient à leur tête le défenseur de la Gaule et le tyran de l'Italie; mais Rikimer employa des armes d'une autre nature pour prévenir son rival, et le grand Ægidius mourut avant la fin de l'année 464, assassiné ou empoisonné par quelques-uns des siens qu'avait corrompus Rikimer. C'est là du moins ce que fait entendre le contemporain Idace. Depuis Stilicon, tous les hommes qui s'étaient dévoués à la cause de la civilisation expirante avaient obtenu la même récompense!

[1] *Breviarium antiq. abbatiæ sancti Satyri*, dans les *Hist. des Gaules*, t. I, p. 821. La bataille d'Ægidius contre Fréderik se livra, suivant Idace, dans la *Province Armoricaine*. Orléans avait fait partie du *Tractus Armoricanus*.

(465.) L'esclave couronné de Rikimer, l'inepte Sévère, disparut peu de mois après Ægidius; et Rikimer, ne daignant pas remplacer ce mannequin impérial, régna pendant deux années en Italie sous le titre de patrice, et abandonna la Gaule à elle-même, si ce n'est qu'il conféra le patriciat à Hilperik, l'un des deux rois des Burgondes; il avait nommé l'autre Maître des milices. Les chefs burgondes profitèrent de ces dignités romaines pour faire accepter leur autorité aux cités de la Première Lyonnaise, de la Séquanie et de la Viennoise, et pour s'avancer, sans éclat et sans bruit, des bords du Doubs, de la Saône et de l'Yonne, jusqu'à ceux de la Durance. Les flottilles saxonnes d'Adowaker, rentrant dans le lit de la Loire, assaillirent de nouveau la ville d'Angers et d'*autres lieux*, qui se rachetèrent par une forte rançon, et furent obligés de livrer des otages aux barbares en garantie du paiement. Les Goths, de leur côté, *envahirent les régions qu'Ægidius avait conservées au nom romain*. Les Franks reprirent possession de Tournai, de Cambrai, et se répandirent de la Nervie dans la Morinie, sur les territoires de Térouenne, de Boulogne et d'Arras. Les cités de la Gaule centrale et de l'Armorique, livrées à une confusion inextricable, se défendaient ou négociaient en détail avec les agresseurs. Les deux principaux foyers de résistance étaient l'Arvernie et le Soissonnais. La noblesse montagnarde de l'Arvernie, qui, tout en adoptant les mœurs et les goûts de la civilisation romaine, avait conservé quelque chose de la puissance et de l'énergie des chefs de clans ses aïeux, se voyait avec indignation menacée de perdre sa grande existence et de livrer ses terres aux Wisigoths; et le peuple, loin d'être indifférent ou hostile là comme ailleurs, soutenait opiniâtrément les

grands contre l'étranger : à Soissons, la résistance prenait un caractère différent ; elle reposait sur un seul homme et non sur une aristocratie. On croit qu'Ægidius avait rempli d'abord l'office de comte à Soissons, et que cette ville avait été ensuite sa résidence la plus ordinaire ; la situation de Soissons convenait en effet à ses relations continuelles avec les Franks, et lui permettait de surveiller et de contenir les Saliens et les Ripuaires, sans être exposé à une surprise de leur part. Ce fut là probablement qu'il mourut. Son fils Syagrius, qui avait hérité de son courage et peut-être de ses talents, se fixa dans Soissons, y exerça une autorité illimitée, soit sous le titre de comte, soit sous celui de duc de la Seconde Belgique, et groupa autour de lui les restes des garnisons et des Lètes de la province. Son pouvoir direct s'étendait probablement sur les cantons de la Somme, de l'Oise, de l'Aisne et de la Marne, et son influence, sur toutes les contrées où le nom de son père était encore en vénération. Il y avait aussi à Angers un chef indépendant, le comte Paulus, qui, suivant une chronique bretonne, était le fils d'un puissant chef des Kimris armoricains [1].

(467-470.) L'Empire romain tenta un dernier effort pour se relever et sauver les restes de la Gaule : l'empereur d'Orient, Léon, traita avec Rikimer, lui fit épouser la fille du patrice Anthémius, et l'amena à souffrir l'installation d'Anthémius sur le trône d'Occident. A la nouvelle de l'arrivée d'Anthémius en Italie, les Gaulois du parti romain se hâtèrent d'envoyer au nouvel empereur une députation, à la tête de laquelle était le célèbre Sidonius Apollinaris, chef d'une des premières familles de la

[1] *Vie de saint Lupicin*, dans les *Hist. des Gaules*, I, 646. — Grégoire de Tours, l. II, c. 18. — Idace. — Fauriel, t. I, p. 289.

Gaule, et plus considéré encore par son mérite littéraire que par sa position sociale. Sidonius fut nommé préfet de Rome ; ses amis Arvandus et Eodicius (celui-ci était fils ou beau-fils de l'empereur Avitus) eurent les charges de préfet du Prétoire et de Maître des milices de la Gaule, et Anthémius travailla énergiquement à prévenir la perte totale de cette région. Les rois burgondes Hilperik et Gondiok étaient morts et avaient laissé leur héritage aux quatre fils de Gondiok, à savoir : Gondebald (le fameux Gondebaud), Godeghisel, Hilperik et Godomar. Ces princes se rallièrent volontiers à l'Empire, dont ils ne nièrent jamais la suprématie ; et Anthémius, sans doute par l'intermédiaire de Syagrius, obtint aussi l'alliance de Hilderik et de ses Franks contre les Goths, alliance plus active, mais aussi plus dangereuse ; puis *il sollicita*, dit Jornandès (c. 45), *le secours des Bretons* (*Britonum*), *dont le roi Riothime vint de l'Océan sur ses vaisseaux, avec douze mille hommes de guerre, et fut reçu dans la cité de Bourges.*

L'apparition de ce nom de Bretons dans les fastes de la Gaule continentale est un incident grave pour l'histoire de nos origines. Il se rencontre pour la première fois en 461, l'année de la mort de Majorien. Cette année-là, les évêques de la Troisième Lyonnaise s'étant réunis en concile à Tours, les actes du concile nomment Mansuétus, *évêque des Bretons*, entre les prélats qui composèrent l'assemblée. Il existait donc déjà, en 461, dans l'Armorique, une masse considérable de Bretons, une colonie venue de l'île de Bretagne, qui avait donné son nom à une partie de la contrée. A quelle époque et de quelle manière s'était opéré le passage des Bretons ? Aucun fait historique n'est plus difficile à préciser : les traditions fabuleuses surabondent, les documents positifs

manquent complétement. Ce qui est certain, c'est que les relations étroites qui avaient existé de tout temps entre les Kimris de l'île de Bretagne et les Kimris de la presqu'île armoricaine, frères de race, de mœurs et de langage, se resserrèrent au lieu de s'affaiblir à l'époque où furent rompus les liens de la Bretagne avec l'Empire : un mouvement incessant d'émigration eut lieu de Bretagne en Armorique dans le courant du cinquième siècle, et les Bretons devinrent la population dominante sur le territoire des Osismes (Léonnais, Trégorrois) et des Corisopites (Cornouaille, d'où ils se répandirent plus avant dans la péninsule. Les chroniqueurs et les historiens de Bretagne font remonter le premier établissement des Bretons en Gaule à l'an 383 et à l'invasion du tyran Maxime, qui, disent-ils, amena avec lui d'outre-mer, pour détrôner Gratien, une grande multitude de Bretons, et donna le gouvernement de l'Armorique à leur chef Conan [1]. Mais l'existence même de Conan est assez hypothétique, et il est bien plus rationnel d'attribuer le principe de l'émigration bretonne aux cruelles et incessantes irruptions des Galls barbares du Nord (Scotts et Pictes) et des Saxons dans la Bretagne.

[1] Les historiens bretons attribuent à ce Conan, qu'ils surnomment *Mériadec* (le *grand chef*, le *grand roi*), la fondation d'un royaume qui aurait embrassé toute l'Armorique, et travestissent ainsi la révolution armoricaine : ils font de Conan la tige de tous les petits rois (*reith, rei, riah*) ou chefs indépendants, qui commandèrent dans la Bretagne armoricaine depuis le cinquième siècle, et desquels toutes les nobles familles de Bretagne ont voulu tirer leur origine. L'imagination bretonne a bâti sur cette époque de nationalité indépendante tout un monde de traditions poétiques, dont les héros sont aussi renommés dans les contes populaires qu'inconnus dans l'histoire : nous avons indiqué (t. I, p. 54) la légende de la fabuleuse ville d'Is, Babylone bretonne de la côte de Cornouaille, engloutie par l'Océan avec tout son peuple, moins le bon roi Grallon. Grallon est le plus célèbre de ces romanesques personnages.

Abandonnés de l'Empire, qui ne pouvait plus les régir ni les défendre, les malheureux Bretons n'avaient pas su porter le fardeau de leur indépendance, ni se donner un gouvernement capable de diriger leur résistance contre l'étranger. Assaillis, au milieu de leur folles discordes, par la Calédonie et la Saxe qui débordaient sur eux tout entières, ils avaient naguère (en 447) élevé vers Aétius leurs gémissements, et redemandé à grands cris les Romains. « Les barbares, s'écrient-ils, nous repoussent vers la mer : la mer nous repousse vers les barbares ; nous sommes pressés entre deux genres de mort ! Nous périssons sous le fer ou dans les flots [1]... ! » Mais Aétius n'avait rien pu faire pour eux, et ils n'avaient pas même réussi à trouver un maître. La masse des Bretons libres recula peu à peu vers la Cambrie (Galles) et la Cornouaille insulaire (Cornwall) ; mais beaucoup de fugitifs traversèrent la Manche et gagnèrent l'Armorique. Peut-être quelque superstition nationale, quelque impulsion dont la trace s'est effacée de l'histoire, contribua-t-elle à faire choisir pour asile à des milliers de Bretons ce continent gaulois d'où étaient sortis leurs premiers aïeux. Ces colons, à ce qu'il semblerait, appartenaient généralement à la portion la moins civilisée, la moins *romaine* de la Bretagne, et leur fusion avec les Armoricains, fusion volontaire et fraternelle, effaça du pays nommé plus tard Basse-Bretagne tout ce qui pouvait y subsister d'éléments romains. Les Bretons-Armoricains s'enfoncèrent de plus en plus profondément dans la vieille barbarie gauloise, et retrouvèrent l'esprit héroïque de leurs ancêtres en reprenant leur grossièreté. L'émigration qui se prolongea durant plus

[1] Beda, *Hist. eccl.*, l. I, c. 13.

de cent années, ainsi que l'atteste Procope (*Bel. gothic.* l. IV, c. 20), n'avait reçu un grand développement que vers le milieu du cinquième siècle, et Riothime ou plutôt Riotham était un des principaux chefs des émigrants. On peut douter toutefois que ce prince breton soit venu directement de l'île de Bretagne avec sa petite armée : il était probablement établi depuis plusieurs années en Armorique, lorsque Anthémius l'appela au secours de l'Empire, comme allié, non comme sujet, et lui donna des cantonnements dans le pays Biturige ou Berri, en le chargeant de défendre la Première Aquitaine et les bords de la Loire contre les Goths.

L'attitude des Wisgoths était plus menaçante que jamais, depuis une catastrophe qui avait ensanglanté récemment le palais de Toulouse : Théoderik II avait été traité par son plus jeune frère, Eurik ou Ewarik, comme il avait lui-même traité son aîné Thorismond ; une conspiration tramée par Ewarik lui enleva le sceptre et la vie (467). Cet événement eut de graves conséquences : deux factions, ou au moins deux tendances opposées existaient chez les Wisigoths ; une partie d'entre eux inclinaient aux mœurs romaines, à la civilisation et à la tolérance religieuse : les autres voyaient de mauvais œil les progrès qu'avait faits l'autorité de leurs rois aux dépens des chefs subalternes, gardaient fidèlement les traditions barbares et professaient pour l'arianisme un attachement fanatique. Théoderik avait été élevé au trône par le parti qu'on pourrait appeler *romain*, et, tout en élargissant ses états sans scrupule aux dépens de l'Empire, il s'était généralement montré bienveillant pour ses sujets *romains* de Gaule et d'Espagne ; il aimait la pompe et l'élégance des cités, et sa cour offrait, jusqu'à un certain point, l'image de celle des em-

pereurs[1]. Il habitait ordinairement le palais de Toulouse, y rendait la justice avec assiduité aux Goths et aux Gallo-Romains, chacun suivant sa loi nationale, et on ne pouvait guère le reconnaître pour barbare qu'aux *longues tresses qui lui couvraient les oreilles*. Tant qu'il régna, les deux races et les deux religions vécurent assez pacifiquement côte à côte : les Goths ariens avaient leurs évêques; les *Romains* catholiques avaient les leurs, et ces derniers n'étaient l'objet d'aucunes persécutions.

Les choses changèrent par l'avénement d'Ewarik, âme ardente, esprit violent et superbe, qui se croyait né pour achever la ruine de l'Empire romain et pour conquérir l'Occident à la foi arienne. « Il avait, dit Sidonius (l. VI, *epist.* 7), tant d'animosité dans le cœur contre le nom catholique, qu'on eût pu douter s'il était le prince de sa nation ou celui de sa secte! » Ewarik ne renonça point aux pompes royales de son frère, et la puissance monarchique s'accrut même entre ses mains; mais il obtint ce résultat en excitant et non en contenant les passions religieuses et guerrières de ses Goths : il ne s'attacha ceux-ci qu'en s'aliénant la masse des *Romains*, profondément dévoués au christianisme orthodoxe, et son brillant règne n'eut point de résultats durables dans la Gaule[2].

(468-469.) Ewarik avait commencé par porter ses armes en Espagne, dont la conquête avait été fort avancée

[1] Les principaux dignitaires de la cour de Toulouse étaient le comte des trésors, le comte des *spathaires* (chef des gardes armés de *spathes* ou grandes épées), le comte des notaires (présidant à la rédaction des lettres et actes officiels du roi), le comte de l'écurie ou des haras (*comes stabuli*; d'où connétable), le comte de la chambre (grand chambellan), le comte du patrimoine (intendant des biens-fonds du roi), le comte des échansons. Sur Théoderik et sa cour, voy. Sidonius, l. I, ep. 2.

[2] Dans ses relations avec les ambassadeurs impériaux, il affectait de ne pas savoir le latin, et de se servir d'un interprète. Voy. la Vie de saint Epiphane.

par Théoderik : les Suèwes, refoulés dans les montagnes de la Galice, se virent forcés d'abandonner aux Goths la Bétique et la Lusitanie. Ewarik eût pu achever de subjuguer l'Espagne ; mais, pensant que cette vaste région ne lui échapperait dans aucun cas, il jugea plus urgent d'étendre sa domination en Gaule, et de conquérir au royaume des Goths les limites de la Loire et du Rhône, ou même des Alpes. Une vaste expédition concertée entre les empereurs d'Orient et d'Occident, Léon et Anthémius, contre les Wandales, venait d'échouer complétement, et ce grand revers encourageait Ewarik à se déclarer ouvertement l'ennemi de l'Empire : il s'apprêta à fondre sur les Bretons qui défendaient la moyenne Loire et la Première Aquitaine. Plusieurs des grands de la Gaule, convaincus que la cause impériale était perdue, allaient au-devant de la conquête, et le préfet du Prétoire, Arvandus, le représentant de l'empereur en deçà des Alpes, écrivit lui-même à Ewarik pour l'inviter à chasser les Bretons et à partager la Gaule de gré à gré avec les Burgondes ! La lettre d'Arvandus fut interceptée : ce préfet fut arrêté, envoyé à Rome et relégué dans une île déserte ; et un autre conspirateur, Séronatus, président ou gouverneur de la Première Aquitaine, pris par les fidèles Arvernes, subit la peine capitale [1].

(470-475.) Les Wisigoths n'en poursuivirent pas moins leurs projets : Ewarik entra brusquement dans le Berri avec une puissante armée ; Riotham, forcé de soutenir seul l'effort des Goths, avant que le Maître des milices, Ecdicius, eût pu se joindre à lui, accepta bravement la bataille à Bourg-Déols (*vicus Dolensis*, près de Château-

[1] Sidonius, l. I, ep. 7.

roux); mais les Bretons furent accablés par le nombre, et Riotham, après une lutte sanglante et opiniâtre, évacua le Berri avec le reste de ses compagnons et se réfugia dans la Première Lyonnaise, sur le territoire des Burgondes, alliés de l'Empire. Cette victoire valut à Ewarik la possession du Limousin (*Lemovices*), du Querci (*Cadurci*), du Rouergue (*Ruteni*), et d'autres cantons de la Première Aquitaine; mais Ecdicius préserva la cité des Arvernes, et il paraît que les Goths n'entrèrent point dans Bourges (l'ancien *Avaricum*); une armée de Gallo-Romains du nord, de Franks, de Bretons-Armoricains, réunie sous les ordres de Paulus, comte d'Angers, arrêta les progrès des Goths du côté de la Loire, et fit *du butin sur eux*, dit Grégoire de Tours. Le comte Paulus fut rappelé à Angers par une diversion des Saxons, qui avaient déjà rançonné cette cité en 464. Le roi saxon Adowaker, sans doute à l'instigation d'Ewarik, reparut dans la Loire avec ses navires, et attaqua de nouveau Angers. Le récit de Grégoire de Tours, qui seul a mentionné cette guerre, est très-obscur : ce qui semble en résulter, c'est que Paulus fut tué en défendant Angers, que la ville fut emportée d'assaut et incendiée par les Saxons, puis reprise le lendemain par Hilderik, arrivé à la tête de nouvelles troupes frankes et gallo-romaines. « Les Saxons, dit Grégoire, tournèrent le dos, poursuivis par les Romains, et abandonnèrent beaucoup d'entre eux au glaive. Leurs îles, avec beaucoup de peuple, furent prises et bouleversées par les Franks. » S'agit-il ici de quelques îles de la Loire occupées par les Saxons, ou bien des fameuses îles saxonnes des bouches de l'Elbe? La question est fort douteuse. Peut-être une guerre générale entre les Franks d'outre-Rhin et les Saxons se rattachait-elle alors à la guerre de la Gaule.

Quoi qu'il en soit, la paix se conclut promptement entre Hilderik et Adowaker; et ces deux ennemis, devenus tout à coup frères d'armes, entreprirent en commun une expédition aussi aventureuse que singulière, s'il n'y a pas quelque erreur matérielle dans le texte de Grégoire de Tours : le Frank et le Saxon s'en allèrent, Grégoire ne dit pas par quel chemin, attaquer et battre les Alamans qui avaient fait une invasion en Italie, apparemment afin de leur enlever le riche butin qu'ils en rapportaient [1].

Les quatre chefs des Burgondes, qui exerçaient dans leurs possessions tous les droits souverains en reconnaissant la souveraineté nominale de l'empereur, étaient demeurés les alliés de l'Empire sans l'assister avec beaucoup de zèle. Leurs discordes intérieures les préoccupaient trop pour leur permettre d'agir efficacement au dehors. On n'entrevoit ce qui se passa dans la *Burgondie* que par quelques allusions des lettres de Sidonius : il semblerait que deux des quatre frères, Hilperik et Godomar, chassèrent les deux autres, avec l'assistance de mercenaires alamans, et régnèrent seuls quelque temps en Burgondie [2]. Gondebald, vaincu devant Autun et contraint de quitter la Gaule, alla chercher fortune auprès de Rikimer, dont il avait épousé une parente, et sut gagner à un si haut degré la faveur de ce tyran de l'Italie, que Rikimer se l'associa dans la dignité de patrice. Anthémius avait bientôt rejoint Avitus et Majorien. Le lien de famille qui l'unissait à Rikimer ne put le protéger : Rikimer, irrité que l'empereur osât avoir une volonté personnelle, le fit déposer par les soldats, puis massacrer (juillet 472), et

[1] Grég. de Tours, l. II, c. 18. Jornandès, c. 45.

[2] Fauriel, t. I, p. 517. — Valesius, *Rerum franc.* l. V, p. 230. Cela est très-obscur.

lui substitua un obscur personnage appelé Olybrius. Anthémius fut le dernier prince qui mérita le nom d'empereur d'Occident. Son meurtrier ne se glorifia pas longtemps de ce nouveau crime : Rikimer, qui avait été depuis seize ans le mauvais génie de l'Empire, expira quarante jours après Anthémius. Olybrius mourut la même année, et Gondebald fit empereur à sa place un certain Glycérius (mars 473). Le chef burgonde pouvait aspirer au rôle de Rikimer ; mais il préféra se venger des frères qui l'avaient dépossédé, et commander à sa propre nation plutôt qu'aux mercenaires de toute race qui dominaient l'Italie. Il repassa les Alpes avant la fin de 473 ; puis, secondé par Godeghisel et par un parti burgondien et gallo-romain, il vainquit Hilperik et Godomar, prit Vienne, *fit mourir Hilperik et ses deux fils par le glaive, et jeter sa femme dans l'eau avec une pierre au cou.* La malheureuse reine fut pleurée des Gallo-Romains : elle les avait toujours protégés contre la brutalité des barbares et contre les délations de leurs propres compatriotes ; car le plus grand mal de la domination étrangère était peut-être l'influence des *Romains* avides et corrompus qui s'insinuaient auprès des nouveaux maîtres. L'écume de la civilisation remontait à la surface après ces grands bouleversements[1].

Godomar avait été brûlé vif dans une tour où il s'était réfugié : Gondebald s'établit à Lyon ; Godeghisel, à Genève ; le premier eut le pays entre le Rhône et la Durance, et la Première Lyonnaise ; l'autre, la Séquanie et l'Helvétie. Les deux filles de Hilperik furent envoyées en exil : l'aînée, Chrone (*Chrona*), embrassa la vie religieuse ; la seconde, encore enfant, fut la célèbre Chlothilde (*Chrotechildis*).

[1] Greg., l. II, c. 28. — Sidonius, l. V, ep. I ; — l. VI, ep. 7. — Fredegar, *Epitom.*, c. 47. — Vales., *Rer. francic.*, l. V, p. 250.

La puissance des Wisigoths, favorisée par les dissensions de leurs rivaux, allait toujours croissant : Ewarik reçut avant 474 un formidable renfort. Après la mort d'Attila, les peuples soumis à la suprématie des Huns s'étaient révoltés en masse contre ces féroces dominateurs ; les Huns avaient été vaincus et repoussés vers l'Asie, et les Ostrogoths, une des nations affranchies, jetés hors de leur ancienne demeure par ces vastes tempêtes, s'étaient arrêtés quelques années dans la Pannonie, entre le Danube et la Save : ils en sortirent en 473, se divisèrent en deux grands corps, dont l'un exigea de l'empereur d'Orient Léon une concession territoriale dans la Mœsie, et l'autre, conduit par un chef nommé Widemir, pénétra en Italie, demandant pareillement des terres à Glycérius. Celui-ci s'en débarrassa en les engageant à aller joindre dans la Gaule les Wisigoths, leurs frères d'origine. Ewarik accueillit avec une vive joie ces nouveaux soldats qui lui offraient leurs bras et leurs vies, et il leur donna sans doute des terres aux dépens des cantons qu'il avait récemment conquis.

L'Arvernie était le théâtre des hostilités depuis la défaite des Bretons, et la résistance des Arvernes, secondée avec tiédeur par les Burgondes, arrêtait seule l'accomplissement des projets d'Ewarik. Chaque année, les moissons de la Limagne étaient brûlées ou coupées sur pied ; les bourgades et les petites villes de la montagne et de la plaine étaient saccagées ; la cité (Clermont), assiégée ou bloquée : les Arvernes supportaient toutes les horreurs de la guerre et de la disette, plutôt que de se résigner à subir le joug, et défendaient la cause romaine avec autant de constance et de magnanimité que leurs ancêtres avaient jadis défendu la cause de l'indépendance gauloise sous le

grand Vercingétorigh. Le chef qui les dirigeait, Ecdicius, fils d'Avitus, n'était point indigne d'être comparé au héros de l'antique Gaule : sa valeur n'avait d'égale que sa générosité. Durant une famine qui avait désolé récemment la Burgondie, il avait envoyé ses serviteurs, ses chevaux et ses chariots parcourir les cités burgondiennes voisines de l'Arvernie, pour rassembler les plus malheureux de leurs habitants; s'était fait amener ainsi jusques à quatre mille pauvres, et les avait nourris à ses frais jusqu'à la fin de la disette. Lorsque l'Arvernie fut à son tour en proie à la faim, Patiens, évêque de Lyon, rendit aux Arvernes le bienfait que les Lyonnais et les Édues avaient reçu d'Ecdicius. Sidonius raconte d'Ecdicius un exploit vraiment fabuleux : tandis que les Goths assiégeaient la cité des Arvernes, Ecdicius tenta un jour une sortie à la tête de dix-huit cavaliers; à son aspect, à son nom redouté, une terreur panique s'empara des ennemis; plusieurs milliers d'hommes s'enfuirent devant dix-neuf guerriers, et toute l'armée assiégeante se retira en désordre sur une colline, abandonnant un moment la plaine à cette poignée de braves, qui rentrèrent triomphants dans la cité.

Sidonius Apollinaris était plus que le témoin de la lutte héroïque des Arvernes contre les Goths; il en était le principal acteur après Ecdicius : il avait quitté la préfecture de Rome pour entrer dans les rangs du clergé, et avait été élu évêque d'Arvernie; ce poëte courtisan, changeant de caractère en changeant de profession, déployait dans sa nouvelle situation une énergie, une force d'âme qu'on n'eût pas dû attendre du panégyriste officiel de toutes les puissances; il appelait l'exaltation religieuse au secours du patriotisme : il avait introduit dans sa cité les processions

expiatoires dites des *Rogations*, instituées par Mamertus, évêque métropolitain de Vienne[1], pour demander au ciel la fin des malheurs de la Gaule, et promenait sur les remparts cet imposant appareil au milieu des alarmes et des assauts. « Ce qui soutient notre courage parmi les terreurs qui nous environnent, écrivait Sidonius à Mamertus, ce ne sont pas nos murailles noircies par les flammes, nos palissades pourries, nos parapets usés par nos poitrines durant nos longues veilles, c'est votre sainte institution des Rogations ! »

(474.) Les Goths rebutés levèrent encore une fois le siége ; mais ils n'eurent pas besoin de renouveler leurs efforts. Ewarik obtint par les négociations ce que n'avaient pu lui donner ses armes. Un des faibles monarques qui passaient comme des ombres sur le trône vermoulu de l'Occident, Julius Népos, successeur de Glycérius, traitait en ce moment même avec le roi des Goths, par l'intermédiaire des évêques Léontius d'Arles, Græcus de Marseille et Faustus de Riez (*Reii*), et lui cédait toute la Gaule à l'ouest du Rhône, afin de sauver la contrée entre le Rhône, la Durance et les Alpes (Provence), que menaçait Ewarik. Les Arvernes accueillirent cette fatale nouvelle avec des cris d'indignation et de désespoir. « Voilà donc, s'écrie Sidonius (*Lettre à Græcus*), voilà la récompense de nos sacrifices ! c'est pour cette glorieuse paix que nous avons été décimés par la misère, par le fer, par le feu, par la peste ; que nous avons été réduits à arracher, de nos mains livides, les herbes vénéneuses de nos remparts, pour apaiser notre faim ! Faut-il

[1] La Viennoise était divisée en deux provinces ecclésiastiques, dont Vienne et Arles étaient les métropoles. — Sur toute cette guerre, voy. Sidonius, l. III, ep. 3 ; — l. V, ep. 14 ; — VI, 12 ; — VII, 1.

encore soutenir un siége? encore combattre? encore avoir faim? nous sommes prêts! mais ne nous livrez pas aux Goths!... » Les plaintes et les reproches furent inutiles, et le honteux traité reçut son exécution. Ecdicius se réfugia chez les Burgondes; Sidonius attendit son sort dans sa cité épiscopale : Ewarik se contenta de l'exiler dans la Narbonnaise. L'intrépidité des Arvernes avait inspiré une sorte de respect au fier conquérant : il n'exerça point contre eux les vengeances qu'on redoutait de son humeur violente, et il leur donna pour gouverneur, pour comte, un de leurs compatriotes appelé Victorius, qui paraîtrait avoir commandé, au nom des Goths, dans toute la Première Aquitaine; car Grégoire de Tours le qualifie de *duc*. Ce titre, sous les rois goths, désignait les gouverneurs des provinces, ou au moins des grandes divisions territoriales; chaque cité était régie par un comte qui réunissait, ainsi que le duc, les pouvoirs civil et militaire, auparavant séparés sous le gouvernement impérial.

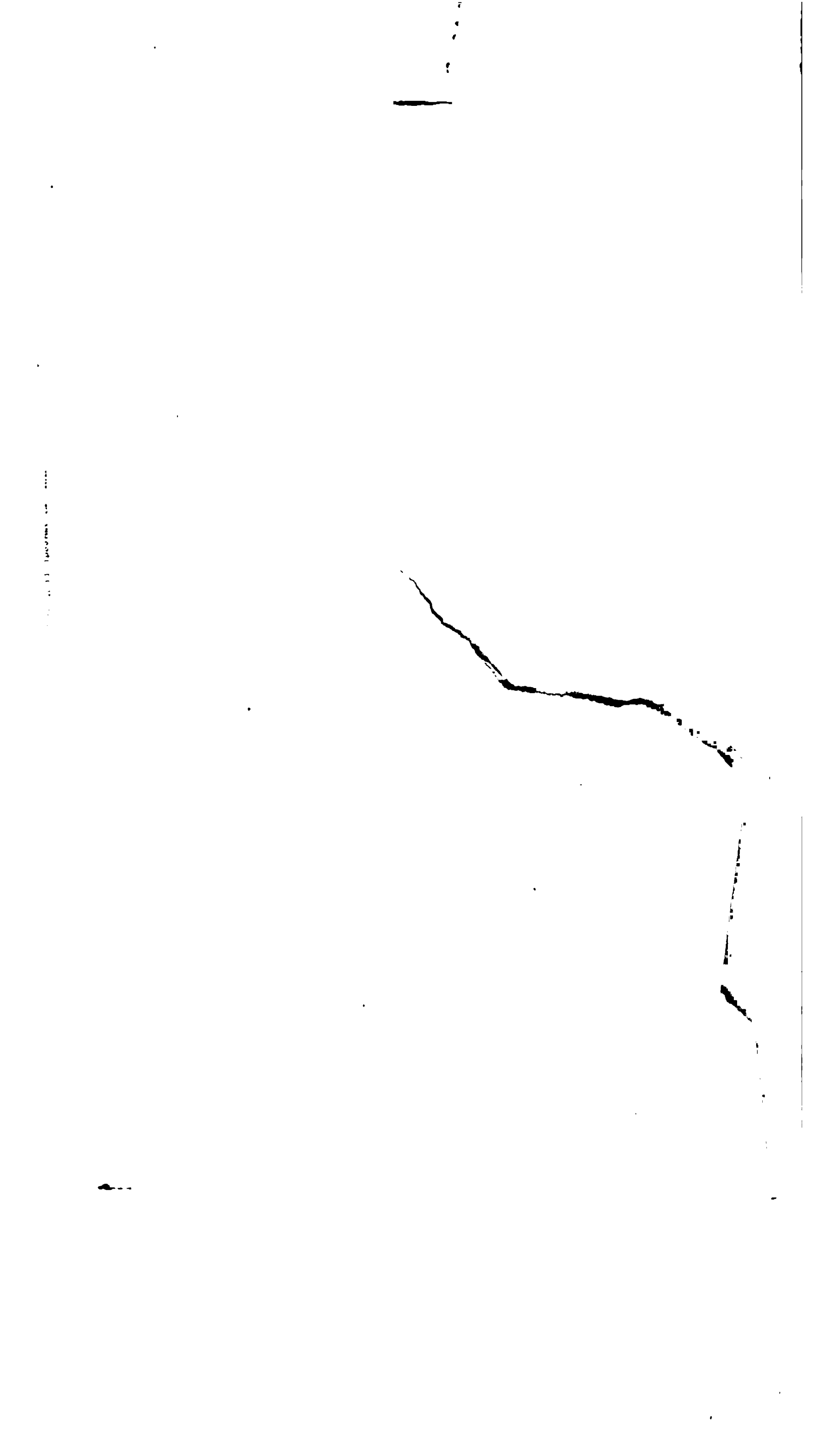
Pourquoi, en effet, l'Empire eût-il accepté jusqu'au bout le dévouement des Arvernes? ce dévouement ne pouvait plus retarder la fin de sa longue agonie. Ce n'était plus même pour concentrer son existence en Italie, mais pour achever d'y mourir, que l'Empire d'Occident se retirait de la Gaule. Népos, envoyé par l'empereur d'Orient, avait renversé Glycérius, la créature de Gondebald. Népos fut à son tour chassé par le patrice Oreste, qui, né en Pannonie, sur les terres de l'Empire, était devenu le sujet et le favori d'Attila, puis était rentré au service impérial, et avait succédé à Rikimer et à Gondebald dans le commandement des milices barbares de l'Italie. Oreste éleva au trône, à la place de Népos, son propre fils Romulus, que le dédain populaire surnomma *Augustu-*

lus, ou la *petit empereur* (octobre 475). A peine Augustulus avait-il été proclamé, que les milices barbares, lasses du rôle de mercenaires, et jalouses du sort des Wisigoths et des Burgondes, demandèrent à Oreste le tiers des terres de l'Italie. Ce patrice eut le courage de le refuser : les milices se soulevèrent, tuèrent Oreste, déposèrent *Augustule*, et proclamèrent roi Odowaker (Odoacre), un de leurs chefs, Érule ou Goth de nation. Odowaker contraignit le sénat de Rome d'envoyer les députés à l'empereur d'Orient Zénon, pour lui reporter les insignes de la dignité impériale et tous les ornements du palais, *l'Occident n'ayant plus besoin d'empereur*, disait-il, *et l'autorité d'un patrice suffisant à gouverner l'Italie sous la souveraineté de l'Empire d'Orient*. A cette nouvelle, les derniers *Romains* de la Gaule, Syagrius et les autres chefs gaulois du pays du nord de la Loire, d'accord sans doute avec les Burgondes, expédièrent une ambassade à Constantinople, pour offrir à Zénon d'agir de concert contre l'usurpateur Odowaker et contre le conquérant Ewarik. Mais Zénon ne se fit point illusion sur leurs ressources ni sur les siennes ; il abandonna la Gaule à elle-même et se résigna à accepter les propositions d'Odowaker, qui, demeuré maître de l'Italie, céda au roi des Wisigoths tous les droits de l'Empire sur la Gaule et l'Espagne. La Province Tarragonaise subit le joug d'Ewarik ; les Wisigoths franchirent le Rhône, prirent possession sans résistance d'Arles, d'Aix et de Marseille, et atteignirent la limite des Alpes Maritimes [1].

Ainsi furent brisés, après plus de cinq siècles, les liens qui unissaient la Gaule à Rome; mais le génie romain

[1] *Excerpta Candidi, ap. biblioth. Photii*, p. 175. — Jornandès, c. 44.

n'était pas mort en deçà des Alpes avec la domination des empereurs : il y laissait d'impérissables souvenirs, des traces qui ne s'effaceront jamais, et les germes d'une civilisation et d'un peuple nouveaux, qui devaient surgir du chaos sanglant où s'était abîmé le grand Empire !



LIVRE III.

LA GAULE SOUS LA DOMINATION DES FRANKS.

RACE MÉROVINGIENNE.

CHAPITRE PREMIER.

Conquête franke. Chlodowig (Clovis) le Grand.

477 — 511.

177-486). Après la chute de l'Empire d'Occident, il t en deçà des Alpes un grand silence, comme si la le se fût recueillie un moment en elle-même devant ›nir sombre et inconnu. Une paix telle qu'on la peut cevoir dans un pareil temps, paix incomplète, agitée pleine d'orages, s'établit pour quelques années entre ›s divers peuples qui occupaient le territoire gaulois. Les Visigoths, séparés des cités gauloises indépendantes par la basse et la moyenne Loire, des Burgondes par la haute Loire, le Rhône, la Durance et le Verdon, se reposaient sur leurs armes victorieuses : le roi Ewarik s'occupait à consolider sa vaste domination, qui embrassait l'Espagne presque entière et plus du tiers de la Gaule, et qu'il espérait reculer un jour de la Loire jusqu'au Rhin. Les Suèwes en Espagne, les Burgondes en Gaule, avaient reconnu la suprématie du conquérant goth. Les rois des

Franks, à la suite de revers vaguement indiqués dans les lettres de Sidonius, avaient aussi sollicité la paix d'Ewarik. On voyait se presser à la cour de Toulouse « le Saxon aux yeux bleus, accoutumé à se jouer parmi les tempêtes de l'Océan; le vieux Sicambre, dont le *chef*, tondu après sa défaite (en signe de servitude), se recouvre de nouveaux cheveux relevés sur le crâne, depuis que la paix lui a rendu la liberté ; l'Érule aux joues tatouées de bleu, au teint pareil à l'eau de la mer; le Burgonde haut de sept pieds [1]; l'Ostrogoth fier de l'appui d'Ewarik contre les Huns... ; et jusqu'aux envoyés des souverains de la Perse. « Ewarik étendait le bras au fond de la Germanie, et protégeait les Warnes, les Thuringiens et les Érules contre les Franks d'outre-Rhin et les Saxons. Tout le monde barbare subissait son influence : les Franks avaient renoncé à lutter contre lui, et se tenaient en repos sur les deux rives du Rhin, dans les deux Provinces Germaniques et la partie septentrionale des deux Belgiques. Il y avait encore un comte *romain* à Trèves, dans le voisinage des tribus ripuaires : c'était un Frank d'origine, appelé Arbogast, et descendant du fameux maître des milices de ce nom; Hildérik possédait Tournai ; un autre chef salien, Cambrai; et leurs tribus *touchaient* peut-être déjà la rive nord de la Somme. Au midi de ce fleuve, le fils d'Ægidius, le comte Syagrius, dominait sur la contrée voisine de Soissons ; le reste de la Gaule indépendante se fractionnait en petits gouvernements locaux, sinon en anarchies locales; l'*administration* provinciale avait complétement disparu ; la *cité* restait, mais fort ébranlée, ou même démembrée en *pays* (*pagi*) ou cantons; les comtes, les évêques, les curies, et,

[1] Sidonius, l. VIII, ep. 9. — Le pied romain était de onze pouces.

au fond de l'Armorique, les petits rois bretons, tiraillaient entre eux les lambeaux du pouvoir; la meilleure part restait vraisemblablement aux évêques.

Dans une telle situation, la paix ne pouvait être qu'une trêve, qu'un temps d'arrêt précédant une crise décisive : la question pour les provinces encore indépendantes n'était pas posée entre la liberté et l'esclavage, mais entre des sujétions diverses; les éléments d'un état libre, d'une fédération gauloise, n'existaient pas; l'exemple de l'Armorique l'avait prouvé depuis soixante-dix ans, et, quel que fût le mérite personnel de Syagrius, l'érection d'une royauté gallo-romaine était plus impossible encore que celle d'une république [1]. Les provinces libres se voyaient destinées à disparaître sous la pression des états barbares qui les environnaient : leur conquête était infaillible; elles n'avaient plus que le choix entre des maîtres étrangers. Mais quels seraient ces maîtres?

A ne considérer que la surface des choses et l'aspect du moment, la réponse n'eût point été douteuse : l'un des trois peuples qui se partageaient la Gaule avait une prépondérance éclatante sur les deux autres.

Les Burgondes, race sans élan et sans gloire, qui devait ses progrès non pas à ses exploits, mais au besoin qu'avait eu le gouvernement impérial d'opposer un contre-poids aux Goths, n'étaient évidemment point appelés à régner sur la Gaule, bien que le plus puissant de leurs deux rois, le fratricide Gondebald, fût doué d'une intelligence remarquable, et ne négligeât rien pour se concilier les Gallo-Romains. C'était aux Wisigoths que cette haute fortune

[1] Grégoire de Tours appelle Syagrius *roi des Romains*; mais le titre de *roi* n'a ici que le sens de *chef indépendant* d'une partie des *Romains* : Syagrius ne dépendait plus d'aucun pouvoir supérieur depuis l'extinction de l'Empire.

semblait réservée, et la formation d'un grand empire goth englobant tout l'Occident paraissait le dénoûment le plus probable de l'immense drame du cinquième siècle. Ewarik, après avoir agrandi son pouvoir par ses conquêtes, l'affermissait par des travaux d'une autre nature : ramené par la force des choses et par son intérêt monarchique dans la voie de la civilisation romaine, il donnait en ce moment des lois écrites à ses Goths, *qui, auparavant*, dit Isidore de Séville, *ne connaissaient que leurs mœurs et leurs coutumes.* Ces lois, écrites en latin et « indubitablement rédigées par quelques-uns des jurisconsultes gallo-romains devenus sujets des rois wisigoths[1] » forment la première partie du célèbre code des Wisigoths, et offrent une imitation continuelle de la législation impériale : le meurtre y est puni de mort, et le rachat du sang, le *wehre-ghild* germanique, en a disparu; les affranchissements et les autres actes les plus importants de la vie civile y sont soumis à des formes purement romaines. Le nouveau régime et l'esprit gothique reparaissent seulement dans les peines excessives portées contre l'adultère, le rapt et la prostitution, et dans les dispositions concernant le partage des terres et l'organisation politique du peuple conquérant : on y voit que le système de la *truste,* universel chez les nations teutoniques, était resté la base de l'existence sociale des Wisigoths, et que la masse des hommes libres ne s'était point dispersée sur les terres enlevées aux Gallo-Romains, mais demeurait groupée autour des chefs. Sans doute il y avait mainte exception, et plus d'un homme libre de condition inférieure avait demandé son *lot* dans le grand partage, et vivait indépendant et isolé sur son coin de

[1] Fauriel, t. I, p. 513.

terre ; mais la plupart préféraient la vie en commun dans la maison de chefs qui étaient devenus de véritables seigneurs héréditaires [1], et beaucoup d'autres, sans vivre à la table d'un chef, se *recommandaient*, eux et leurs terres, à son patronage, ou recevaient de lui des armes, des chevaux, des biens-fonds, à condition de service militaire ; la féodalité était déjà complétement constituée chez les Goths. Le vassal qui renonçait à l'obéissance de son seigneur, ou qui le trahissait, perdait la terre et les autres dons qu'il avait reçus de lui, avec la moitié des acquisitions qu'il avait pu faire depuis qu'il était entré sous le patronage du seigneur ; les filles héritaient de la *terre recommandée* (du fief) à défaut d'héritiers mâles, et le seigneur devait prendre soin d'elles et les marier.

Ewarik, ne pouvant détruire ce régime si peu favorable au pouvoir royal, avait du moins tâché de le régulariser, et d'arrêter les violences et les déprédations auxquelles tous les chefs de bandes n'avaient pas renoncé en devenant de grands propriétaires : les Goths voulaient sans cesse revenir sur les partages opérés entre eux et les anciens propriétaires *romains ;* Ewarik rendit à ces derniers un peu de sécurité, par une loi qui déclara les partages irrévocables ; mais il ne fit rien pour la fusion des deux races, et n'abrogea point la loi impériale qui interdisait les mariages entre barbares et Romains. Le code wisigoth semble au contraire singulièrement préoccupé de maintenir les barrières qui séparaient les races et les conditions diverses ; il punit de mort la femme qui épouse son esclave ou même son affranchi !

[1] La loi des Wisigoths appelle ces compagnons du seigneur les *buccellaires* (de *bucca*, bouche), c'est-à-dire les *bouches* que nourrit le chef, le *patron*. Voyez *Wisigoth. Cod.*, l. V, t. 3.

Malgré la dureté de quelques-unes de leurs dispositions, les lois d'Ewarik étaient un progrès dans la vie nationale des Wisigoths, et la législation civile et politique de ce peuple ne faisait point obstacle au splendide avenir que rêvait son monarque : l'obstacle existait pourtant, obstacle profond, grave, insurmontable. Ewarik ne pouvait régner sur la Gaule sans le concours des masses gallo-romaines, et ces masses, au dedans comme au dehors des états gothiques, étaient animées d'une malveillance croissante contre les Goths ; elles les avaient autrefois accueillis comme des libérateurs ; elles les haïssaient maintenant comme des tyrans. Les efforts d'Ewarik pour asseoir l'arianisme sur les ruines de l'orthodoxie avaient rendu tous les évêques gaulois ennemis mortels du gouvernement wisigoth, et les évêques avaient un crédit absolu sur les populations.

La destinée de l'arianisme est un des faits les plus intéressants de l'histoire des religions : *chassé du monde romain*, dit un chroniqueur (Prosper Tyro), *il s'était réfugié chez les nations barbares et relevé par leur secours.* Au moment où, foudroyé par les conciles et par le pouvoir impérial, abandonné de l'opinion publique, foulé aux pieds par le grand Théodose et ses successeurs, il s'éteignait dans le sein de la civilisation, il s'était rallumé avec éclat parmi la barbarie, et, dans le cours du cinquième siècle, il avait conquis presque tous les peuples teutoniques établis sur les terres de l'Empire ; saint Augustin avait vu en mourant la grande hérésie envahir l'Afrique à la suite des Wandales ; les Goths l'avaient partout propagée autour d'eux, et les Suèwes en Espagne, les Burgondes en Gaule, convertis d'abord du paganisme au catholicisme par des prêtres orthodoxes, venaient d'abandonner le

catholicisme pour se faire ariens. Les Goths avaient jadis reçu l'arianisme des missionnaires de l'empereur arien Valence, et leur influence aida ensuite son développement chez les autres branches de la race teutonique; mais ces circonstances accidentelles ne suffisent point à expliquer l'entraînement des peuples barbares vers la religion anti-trinitaire, et la cause en fut sans nul doute plus générale et plus philosophique : si les Goths eux-mêmes n'eussent embrassé l'arianisme que par hasard, ils eussent cédé aux instigations de Théodose et du clergé catholique, et fussent entrés dans l'église en entrant dans l'Empire. C'était la nature même de l'arianisme qui attirait vers lui les barbares : ces dogmes sublimes du Verbe divin et de la Trinité, qui résumaient toute la sagesse de l'Orient et de l'Hellénie, cette haute métaphysique qui avait éclairé et persuadé les esprits des Grecs et des Romains, étaient insaisissables pour l'intelligence des Teutons, tout enveloppée encore dans les langes de la nature et de la vie physique; les barbares se perdaient dans ces augustes obscurités; c'était déjà pour eux un assez grand effort que de passer du polythéisme cosmogonique de Herta ou d'Odin à la connaissance du Dieu unique, de l'Absolu, sans essayer de sonder les mystères de son essence; quand ils connurent ce Dieu unique, ils traitèrent d'impies les trinitaires qui lui donnaient deux égaux et deux rivaux: l'arianisme, qui n'admettait pas cette égalité coéternelle des trois *personnes* divines, leur convenait beaucoup mieux, et ne tarda pas à tourner au déisme pur entre leurs mains. [1].

[1] Voy., dans l'Encyclopédie nouvelle, l'art. Arianisme, par M. Pierre Leroux. M. Leroux a traité le côté historique de cette grande question avec une hauteur de vues et une lucidité admirables : les lumières qu'il y a jetées ne laissent plus rien à désirer.

Pendant bien des années, les rois goths avaient maintenu en paix leurs coreligionnaires ariens avec les catholiques ; mais le bruit des violences que les Wandales et les hérétiques africains exerçaient sur les orthodoxes de l'Afrique arrivait jusqu'en Gaule, et y entretenait toujours une certaine répulsion contre toute la secte : ce fut bien pis lorsque Ewarik prit lui-même le rôle de persécuteur, et manifesta l'intention d'anéantir l'épiscopat orthodoxe dans ses états ; quand un évêque mourait, il ne permettait pas qu'on lui donnât de successeur, et, dès 474, les diocèses de Bordeaux, de Périgueux, de Rodez (*Ruteni*), de Limoges, de Javouls (*Gabali*, Gévaudan), d'Eause, de Bazas, de Comminges (*Convenæ*), d'Auch, de Nîmes, et plusieurs autres, étaient sans pasteurs [1] : les toits des églises tombaient en ruines ; les portes étaient arrachées de leurs gonds ; l'entrée des basiliques était obstruée de ronces et d'épines, et les troupeaux allaient brouter l'herbe qui croissait autour des autels déserts. Les paroisses rurales étaient abandonnées, et mille entraves gênaient l'exercice du culte dans les cités mêmes.

La politique d'Ewarik ne fut point couronnée de succès : il n'imposa pas sa croyance religieuse à ses sujets *romains*, et il ne réussit qu'à décider les hommes qui dominaient la Gaule septentrionale à tout souffrir et à tout faire plutôt que de subir le joug des Goths.

Des trois nations teutoniques de la Gaule, restaient donc les Franks.

Inférieurs d'un degré aux Burgondes et aux Goths sur

[1] Sidonius. l, VII, ep. 6. — Grégoire de Tours, interprétant mal la lettre de Sidonius, prétend qu'Ewarik avait tué tous ces évêques ; mais, bien que les expressions de Sidonius (*morte truncatis*) semblent au premier abord indiquer une mort violente, le reste de la lettre et l'ensemble des monuments contemporains ne permettent pas de croire à une persécution aussi atroce.

l'échelle de la civilisation, ils en étaient encore à la tribu dans l'ordre politique, au paganisme dans l'ordre religieux. Les écrivains contemporains ne jettent que peu de lumière sur le paganisme que professaient les tribus frankes : Grégoire de Tours dit seulement qu'ils adoraient les esprits des forêts, des eaux et des autres éléments, ainsi que certaines figures d'animaux qui personnifiaient apparemment les puissances de la nature. On croit qu'ils avaient reçu des Scandinaves et des Saxons les croyances odiniques, déification des passions guerrières, orageuse cosmogonie, où l'existence de l'univers est représentée comme un éternel combat. Cette religion, qui inspirait à ses sectateurs, au lieu de visions mystiques, des transports de frénésie furieuse, et qui avait pour prophètes et pour *voyants les enragés Berserkars*[1], était en harmonie avec les mœurs violentes et barbares de la race franke. Les clairières des Ardennes virent probablement se renouveler plus d'une fois, en l'honneur d'Odin ou de Thor, les sacrifices sanglants d'Hésus et de Teutatès.

Le fanatisme odinique cependant avait commencé à s'affaiblir parmi les tribus cis-rhénanes, qui étaient en contact incessant avec les Gallo-Romains, et les évêques redoutaient moins cette idolâtrie que l'hérésie des ariens : ils la jugeaient, avec raison, beaucoup moins fortement enracinée, et ne pensaient pas que le paganisme fût plus invincible chez les Franks que chez tant d'autres peuples barbares. Quant à l'infériorité politique des Franks vis-à-

[1] « Les plus jeunes et les plus violents d'entre eux éprouvaient quelquefois dans le combat des accès d'extase frénétique, pendant lesquels ils paraissaient insensibles à la douleur et doués d'une puissance de vie tout à fait extraordinaire. Ils restaient debout et combattaient encore, atteints de plusieurs blessures dont la moindre eût suffi pour terrasser d'autres hommes. » Aug. Thierry, *Lettres sur l'histoire de France*, p. 99.

vis des Goths et des Burgondes, elle tenait à ce que, n'ayant point émigré en masse comme ces deux peuples, la fédération franke n'avait pas encore éprouvé la nécessité de se concentrer en corps de nation compacte : les Franks y tendaient néanmoins, mais lentement et presque insensiblement. Chlodio, Mérowig et Hilderik avaient acquis peu à peu une certaine prépondérance à la tribu salienne dont ils s'étaient transmis le commandement. Les Franks avaient jusqu'alors éparpillé leur activité et leur élan guerrier en efforts partiels, en courses aventureuses, en exploits sans but et sans résultats; mais on pouvait pressentir que cette force vague, capricieuse et disséminée, lorsqu'elle se concentrerait sous l'empire d'une passion ou d'une idée, deviendrait irrésistible; il y avait dans cette race quelque chose de grand et de formidable, et sa barbarie même était une cause de supériorité relative sur les Goths amollis par les délices de l'Aquitaine.

Depuis Ægidius, les relations avaient été continuelles entre les chefs religieux et militaires de la Gaule septentrionale et les petits rois des Franks : les Mérovingiens, quoiqu'ils eussent conservé les mœurs errantes et sauvages des forêts germaniques et qu'ils ne différassent guère des anciens chefs teutons que par le faste de leur costume et de leurs armes[1], n'étaient pas demeurés sur un pied

[1] Sidonius, (l. IV, ep. 20) fait une description splendide de l'entrée du jeune chef Sighismer à Lyon, où il venait épouser la fille d'un des rois burgondes. « Le royal jeune homme était précédé et suivi de chevaux dont les caparaçons rayonnaient de pierreries...; sa chevelure ressemblait à l'or de ses vêtements; son teint était aussi éclatant que l'écarlate de son habit; sa peau égalait en blancheur la soie dont il était paré... Il s'avançait à pied, entouré d'une troupe de chefs de tribus (*regulorum*) et d'un cortége de compagnons (*antrustions*) terribles à voir même au sein de la paix : leurs pieds étaient chaussés de bottines velues, leurs jambes étaient nues, et leur vêtement court et serré descendait à peine au jarret; c'était une saie de soie verte bordée d'écarlate. Ils portaient des glaives suspendus

d'hostilité permanente contre leurs chefs civilisés; ils s'étaient souvent associés aux *Romains* contre les Goths; Hilderik avait dix fois parcouru, tantôt en ennemi, tantôt en allié, le pays entre la Somme et la Loire, et la Vie de sainte Geneviève, monument très-authentique, mentionne le passage de ce roi frank à Paris : Hilderik montrait, suivant la légende, un grand respect à Geneviève, cette sainte visionnaire qui intervenait dans toutes les affaires politiques du temps, et qui, aux yeux d'un Frank, devait ressembler singulièrement aux Elfes de Germanie. Sans doute les évêques de Tournai, de Cambrai, de Tongres et des autres cantons occupés par les Franks, avaient obtenu aussi d'eux quelques égards, après les premières violences et la première effervescence de la conquête apaisées. Quoi qu'il en soit, on ne peut douter qu'une partie du clergé n'ait tourné les yeux vers les Franks dès la chute de l'Empire, et n'ait conçu l'espoir de diriger leurs armes contre les royaumes ariens : ces espérances se traduisirent bientôt en intrigues et en complots. « En ce temps-là, dit Grégoire de Tours (l. II, c. 23), comme la terreur des Franks retentissait déjà dans ces contrées (dans le nord de la Burgondie), et que tout le monde souhaitait ardemment leur règne, Aprunculus, évêque de la cité de Langres, commença de passer pour suspect chez les Burgondes, et, la haine croissant de jour en jour contre lui, l'ordre fut donné de le frapper secrètement du glaive.... mais il se fit descendre, la nuit, du haut des murs du château de Dijon, et il s'en alla chez les Arvernes.... qui l'élurent évêque à la place de Sidonius. » C'é-

à leurs épaules par de riches baudriers, des lances recourbées (*hang*), des haches de jet, et des boucliers doublés de fer et de cuivre bien polis. »

tait apparemment avec les Ripuaires de la Moselle et du Rhin qu'avait correspondu Aprunculus.

Cet événement se passa vers 484, époque où mourut Sidonius Apollinaris, à qui Ewarik avait fini par permettre de retourner dans son diocèse : Ewarik n'eût pas souffert l'installation d'un évêque partisan des Franks en Arvernie; mais le grand roi des Goths n'était plus! Ewarik venait de mourir prématurément à Arles en 485, emportant avec lui ses vastes projets et la fortune de sa nation, et laissant son trône, mais non pas son génie, à son jeune fils Alarik II. L'enfant qui régnait à Toulouse n'inspirait plus de crainte à ses sujets ni à ses ennemis : les seigneurs goths ressaisissaient leur turbulente indépendance; l'anarchie avait succédé à un *gouvernement de fer*, et tous les rivaux de la nation gothique relevaient la tête; Gondebald, rompant ses traités avec la cour de Toulouse, envahit le pays entre la Durance et la mer, et s'empara d'Aix et de Marseille. Le prestige de la puissance gothique reçut dès lors une profonde atteinte.

Hilderik avait précédé Ewarik dans la tombe ; mais sa mort fut le signal de la grandeur des Franks, ainsi que celle d'Ewarik le fut de la décadence des Wisigoths. Hilderik, jadis, lors de son exil, s'était retiré au delà du Weser, chez le roi des Thuringiens. Après son retour, la femme de ce roi, appelée Basine, « quitta son mari et vint vers Hilderik. Celui-ci demandant à Basine avec curiosité pourquoi elle était venue vers lui d'une si lointaine région, l'on rapporte qu'elle répondit : « J'ai reconnu ton mérite (*utilitatem tuam*) et ta grande vaillance, et c'est pour cela que je suis venue habiter avec toi ; sache que si j'eusse connu dans le pays d'outre-mer un plus vaillant homme que toi, j'eusse été certainement le

chercher et habiter avec lui. » Hilderik, tout joyeux, se la joignit par mariage ; elle conçut [1] et engendra un fils, et lui donna le nom de Chlodowig (*Chlodoveshus*, Clovis); celui-ci fut grand et illustre dans les combats [2]. »

Hilderik mourut en 481, et fut enseveli dans le faubourg de Tournai, où l'on a découvert son tombeau en 1655. On trouva, près des restes du héros frank, un anneau d'or sur le chaton duquel était gravée une tête chevelue avec la légende *Childerici regis*, beaucoup de monnaies d'or romaines, un petit globe de cristal, un fer de hache, et un grand nombre de paillettes ou fleu-

[1] Frédegher, qui paraît avoir puisé dans un fonds de superstitions frankes négligé à dessein par Grégoire de Tours, rapporte, sur la première nuit du mariage de Hilderik, une tradition qui avait cours au septième siècle, alors que commençait la décadence des Mérovingiens. Dans ce récit, la belle Basine, cette Hélène germanique, qui cherche partout le plus beau et le plus brave des guerriers pour se donner à lui, prend une physionomie sévère et mystérieuse : c'est une Elfe savante dans les arts de la divination ; la nuit de ses noces, elle et son mari veillent *dans une chaste abstinence*, et elle dit à Hilderik : — *Sors secrètement, et dis à ta servante ce que tu auras vu au dehors*. Hilderik sort à trois reprises, et voit comme des *apparences d'animaux* qui passent devant sa demeure, d'abord un lion, une licorne et un léopard, puis un ours et un loup, enfin un chien et d'autres bêtes de moindre grandeur. — Les choses que tu as vues de tes yeux, dit alors Basine, sont vraies, et voici leur signification : il naîtra de nous un fils semblable au lion par la force et le courage : le léopard et la licorne désignent ses fils, qui engendreront d'autres fils pareils à l'ours et au loup en force et en voracité ; mais les fils de ceux-ci régneront comme le chien et les animaux inférieurs en courage. » La croyance superstitieuse sur laquelle repose cette tradition était fort accréditée chez les barbares ; ils pensaient que l'avenir se révélait aux nouveaux époux qui passaient chastement la nuit des noces.

[2] Grég. de Tours, l. II, c. 12. — Ces derniers mots semblent la traduction de *Chlodo-Wig*, qui signifie *illustre guerrier*. Les Latins écrivirent ce nom *Chlodovechus* plutôt que *Chlodovichus*, parce que l'*i* avait presque le son de l'*e* : le *g* final de *Chlodowig* se prononçant faiblement, beaucoup d'auteurs latins supprimèrent le *ch* qui y correspondait, et Frédegher, dès le septième siècle, écrivit *Chlodoveus*, d'où nos plus anciens chroniqueurs français ont fait *Chlodovées*, puis les modernes, *Clovis*. Le nom du fondateur de la monarchie franke est le plus étrangement défiguré de tous nos vieux noms germaniques.

rons d'or détachés d'un manteau de soie rouge, dont les débris tombèrent en poussière au contact de l'air [1].

Chlodowig avait quinze ans à la mort de son père, et lui succéda sans obstacle. Sa peuplade occupait presque toute la moderne Flandre : on ne sait si elle avait conservé ses anciennes possessions dans la Tongrie, ou si, en avançant vers l'Escaut, elle avait abandonné les cantons de la Meuse à d'autres Franks ; une seconde tribu, dont le chef se nommait Hararik (*Chararicus*), possédait, à ce qu'on croit, le pays maritime ou Morinie (*mór*, mer) entre la Lys et le détroit Gallique. Un autre roi frank, Raghenaher (*Ragnacharius*), commandait à Cambrai, aux bords de la Sambre et du haut Escaut ; et le territoire des cités de la Somme (Amiens et Saint-Quentin) était probablement entamé. A l'est des tribus saliennes, au delà des Ardennes et de la Meuse, s'étendaient les puissants Ripuaires, dont le roi résidait aux environs de Cologne ; tous les Franks d'outre-Rhin se rattachaient à l'alliance ripuaire, et la ligue des Franks était ainsi subdivisée en deux grandes associations.

L'histoire n'a conservé aucun souvenir de la première période du règne de Chlodowig : seulement une lettre du fameux Rémigius ou saint Remi, évêque métropolitain de Reims, qui était alors le prélat le plus influent de la Gaule septentrionale, donnerait la preuve des espérances que Rémigius et ses collègues avaient dès lors fondées sur l'héritier de Hilderik, si la date de cette lettre était établie avec plus de certitude. L'évêque de Reims y félicite

[1] Les uns ont voulu voir dans ces fleurons des abeilles, les autres, des crapauds, qui eussent été l'insigne national des Saliens, en mémoire des marais de la Batavie, leur berceau ; et ces hypothèses ont longtemps amusé l'imagination des antiquaires et des héraldistes.

le roi Chlodowig, *seigneur illustre et magnifique en mérite*, d'avoir pris le *gouvernement des choses de la guerre, et d'être ainsi ce que ses pères avaient toujours été avant lui.* Rémigius exhorte ensuite Chlodowig à rendre honneur aux évêques du pays où il commande, à écouter leurs conseils, s'il veut que la situation de sa *province* (son état) s'améliore (ou s'agrandisse), et à gouverner équitablement son *bénéfice*, expression que les *Romains* appliquaient encore aux possessions des rois barbares dans ce qui avait été l'Empire. Les premières lignes de cette lettre semblent se rapporter à l'avénement de Chlodowig; mais le reste conviendrait mieux à une époque beaucoup plus avancée de sa vie[1].

Ce qui paraît certain, c'est que les évêques n'employèrent pas leur pouvoir à seconder la résistance de l'homme que les barbares appelaient le *roi des Romains*, du dernier chef militaire de la Gaule romaine, lorsque ce chef fut assailli par les Franks.

(486.) Les dernières années de Hilderik, les premières du jeune Chlodowig, avaient été pour Syagrius un temps de trêve et de répit; mais l'orage éclata sur sa tête dès que l'enfant eut atteint l'âge d'homme. Chlodowig, à vingt ans, jeta un regard d'aigle sur les Gaules, et comprit sur-le-champ ses destinées. La tribu tournaisienne salua par des acclamations enthousiastes le projet de dépouiller Syagrius : le roi du Cambraisis, Raghenaher, dont les possessions séparaient le Tournaisis du territoire de Syagrius, s'empressa d'adhérer aux propositions de Chlodowig, qui sollicita pareillement l'assistance de Hararik,

[1] D. Bouquet et M. Fauriel rejettent la date de ce document jusqu'à l'année 507, ce qui ne nous paraît pas admissible; nous ne croyons pas qu'il puisse être postérieur à 495, ou tout au plus à 497.

roi de Térouenne et de la Morinie; mais Hararik, dit Grégoire de Tours (l. II, c. 27), *se tint à l'écart, n'aidant ni l'un ni l'autre parti, et attendant l'événement pour lier amitié avec le vainqueur.*

Chlodowig et Raghenaher, renforcés par les plus braves aventuriers de toutes les tribus saliennes, partirent des environs de Cambrai, entrèrent sur les terres de Syagrius, et, à la manière des temps héroïques, lui dépêchèrent des messagers pour l'inviter *à fixer un champ de bataille.* Syagrius accepta le défi *sans délai et sans crainte :* il marcha au-devant des barbares avec une armée peu nombreuse et composée vraisemblablement des Lètes et des autres troupes régulières du nord de la Gaule, joints aux milices de Soissons et de quelques villes voisines ; la plupart des cités ne lui envoyèrent point de secours, et Reims même semble avoir été maintenu dans la neutralité par saint Remi. Les Franks et les Gallo-Romains se rencontrèrent à quelques lieues au nord de Soissons, peut-être aux bords de la petite rivière d'Ailette, qui sépare le Soissonnais du Laonnais. On ignore les circonstances de cette célèbre bataille : l'armée de Syagrius fut écrasée par les barbares, et le chef romain, après d'opiniâtres et inutiles efforts, quitta enfin le champ de carnage couvert des cadavres de ses soldats. Le désastre était sans remède : Syagrius, n'espérant pas être secouru, après sa défaite, par les populations qui l'avaient abandonné lorsque le sort était incertain, prit le parti désespéré d'aller chercher un asile à la cour de Toulouse, chez ses ennemis et ceux de son père. Sa noble confiance dans la loyauté des Goths fut mal récompensée : Chlodowig, maître de Soissons et du *royaume* de Syagrius, envoya vers Alarik pour réclamer le chef vaincu, comme il eût ré-

clamé un esclave fugitif, et signifia au monarque wisigoth que le refus de *rendre* Syagrius équivaudrait à une déclaration de guerre. « C'est la coutume des Goths d'avoir peur, dit dédaigneusement Grégoire de Tours : Alarik craignit d'encourir la colère des Franks à cause de Syagrius, et il le livra enchaîné aux députés de Chlodowig. Chlodowig ordonna qu'on enfermât Syagrius dans une prison.... et le fit mourir secrètement par le glaive. »

Si c'était *la coutume des Goths d'avoir peur,* ainsi que le prétend Grégoire, leur mortel ennemi, cette coutume était nouvelle chez le peuple qui avait pris Rome et défait Attila ! Les Goths avaient été jusqu'alors la plus glorieuse des races barbares, et leur brillant courage n'était pas encore éteint; mais ils n'avaient plus un Ewarik à leur tête, et le jeune efféminé qui régnait à Toulouse, environné d'une cour de Goths dégénérés et de *Romains* corrompus, s'était laissé effrayer par l'appréhension de voir les Franks se liguer avec les Burgondes, qui ne cessaient de harceler les Wisigoths depuis la mort d'Ewarik. Il n'est pas vraisemblable toutefois que la trahison d'Alarik et la mort de Syagrius aient immédiatement suivi la bataille et la prise de Soissons; et sans doute il fallut que les progrès ultérieurs de Chlodowig eussent grandi l'impression de son premier succès et rapproché les frontières frankes de la Loire.

La défaite de Syagrius en effet n'avait pas donné la Gaule indépendante à Chlodowig : elle ne valut d'abord aux Franks que le Vermandois, le Soissonnais et quelques cantons voisins de la Marne. Raghenaher s'en retourna au nord de la Somme avec sa part de butin, et garda probablement la cité de Vermandois (Saint-Quentin) : Chlodowig s'installa dans Soissons après le pillage et le sac de

cette ville, et en fit son point d'appui pour porter la guerre dans toutes les directions et assaillir l'une après l'autre les cités gallo-romaines. L'établissement des Franks dans les cantons entre la Somme, l'Oise, l'Aisne et la Marne, fut accompagné de violents bouleversements : c'était une contrée riche, fertile, populeuse et très-civilisée, bien différente sous tous les rapports de la Tongrie ou du Tournaisis ; la crise de la conquête dut être d'autant plus terrible. Tout le pays, villes et campagnes, fut d'abord pillé de fond en comble ; puis Chlodowig, comme chef de la guerre, s'empara des vastes propriétés du domaine impérial, et s'en servit pour augmenter sa truste en distribuant des bénéfices aux braves de toutes tribus qui s'associèrent à sa fortune. Quant aux biens des officiers de Syagrius, des sénateurs, des curiales, ils furent certainement envahis en grande partie par les deux rois, par les grafs et par les autres Franks ; mais on ne trouve aucune trace d'un partage régulier des terres, analogue à ce qui était arrivé chez les Wisigoths et les Burgondes. Les vainqueurs prirent ce qui leur plut : beaucoup de riches Gallo-Romains furent entièrement dépouillés ; d'autres conservèrent leurs terres et leurs maisons en gagnant par leurs services la faveur des *konings* victorieux.

Au milieu de cet effroyable désordre, Chlodowig gardait quelques ménagements pour les chefs de l'église, sans vouloir ni pouvoir toutefois empêcher ses Franks de piller les églises partout où ils passaient. Après la conquête de Soissons, Chlodowig marcha sur Châlons et sur Troyes, mais épargna Reims par égard pour saint Remi, *qu'il écoutait volontiers, et pour l'amour de qui il s'abstenait de beaucoup de méchancetés :* il poursuivit sa route le long de la cité de Reims, *par le chemin qui conserve, à cause de*

ce passage des barbares, le nom de rue Barbarigue (via Barbarica)[1], *sans vouloir entrer dans la cité, de peur que son armée n'y fît quelque mal*. Mais une troupe de Franks indisciplinés, comme les habitants n'étaient point préparés à résister par les armes, pénétrèrent dans la ville, à l'insu du roi, forcèrent les églises, et enlevèrent beaucoup d'ornements et de vases sacrés, entre autres une cruche d'une grandeur et d'une beauté merveilleuses. Saint Remi, affligé de cette perte, fit prier Chlodowig de lui rendre au moins ce vase, s'il n'était pas possible de recouvrer le reste.

Le roi répondit aux envoyés : « Suivez-moi jusqu'à Soissons, parce que là sera partagé tout ce qui aura été *acquis*, et, lorsque ce vase sera tombé dans mon lot, je remplirai le désir du *pape*[2]. »

De retour à Soissons, les Franks mirent en commun *toute la proie*, et, quand la masse du butin fut réunie, le roi dit : « Je vous prie, mes braves guerriers, de ne pas me refuser ce vase hors part. »

Tous acquiesçaient d'une commune voix, lorsqu'un Frank, *léger, envieux et écervelé*, leva sa *frankiske* et en frappa le vase, en s'écriant : « Tu n'auras rien, ô roi, que ce que le sort t'accordera ! »

Tous s'étonnèrent de cette action : le roi souffrit son injure avec patience, et, prenant le vase, de l'aveu des assistants, il le rendit tout fracassé à l'envoyé de l'église de Reims; *mais il garda sa colère enfermée en son cœur*.

(487.) L'année s'écoula, et l'époque du *mall* revint : c'était à la suite de cette assemblée qu'on entrait en campagne, et elle se tenait annuellement au mois de mars,

[1] Hincmar, *Vie de saint Remi*. — On croit que c'est la rue *Barbastre*, renfermée plus tard dans l'enceinte de Reims.

[2] Tous les évêques prenaient alors le titre de *papa* ou père, grec d'origine : on sait que ce fut Grégoire VII qui le réserva exclusivement à l'évêque de Rome.

dans chaque peuplade, ce qui lui fit donner par les Gallo-Romains le nom de *Champ-de-Mars*. Lorsque tous les guerriers furent réunis, Chlodowig commença de parcourir leurs rangs et d'examiner leurs armes. Arrivé devant le Frank qui avait frappé le vase : « Nul, lui dit-il, n'a ici des armes aussi mal entretenues que les tiennes : ni ta pique (*hang*), ni ton glaive, ni ta frankiske, ne sont en état de service.

Et, lui arrachant sa hache, il la jeta par terre.

Et, comme cet homme se baissait pour ramasser son arme, Chlodowig leva sa propre hache, et lui fendit la tête, en s'écriant : « Qu'il te soit fait ainsi que tu as *fait* au vase l'an passé dans Soissons[1]. » *Il parvint de la sorte à s'environner d'une grande crainte,* ajoute Grégoire de Tours.

Cette anecdote si connue jette beaucoup de lumière sur les mœurs des Franks et sur l'autorité toute militaire de leurs rois. Les rois n'étaient encore que des chefs de bandes.

Chlodowig, dit ensuite Grégoire de Tours, *fit beaucoup de guerres et remporta beaucoup de victoires.* Les quatre années qui suivirent la prise de Soissons (487-491) furent remplies par une lutte entremêlée de négociations entre le vainqueur de Syagrius et les cités indépendantes : le bruit des dévastations et des violences commises par les Franks avait déterminé tardivement les peuples à concerter leur défense contre ces farouches envahisseurs, et les évêques hésitaient à servir un roi païen, dont la conversion n'était encore qu'une vague espérance. Les hostilités se concentrèrent durant plusieurs années autour de Paris[2] :

[1] Grég. de Tours, l. II, c. 27. — Hincmar, *Vie de saint Remi.*

[2] Dix ans, ou cinq ans, suivant les divers manuscrits de la *Vie de sainte Geneviève :* ce dernier chiffre est le seul vraisemblable.

Chlodowig avait compris l'importance de la position de cette ville, et voulait s'en emparer à tout prix; chaque printemps ramenait les barbares du Soissonnais dans le Parisis, et la belle vallée de la Seine était ravagée sans relâche; mais les Parisiens, secourus sans doute par les cités armoricaines, résistaient aussi opiniâtrément aux Franks que naguère les Arvernes aux Goths. Sainte Geneviève encourageait ses concitoyens, et s'embarqua un jour sur la Seine pour aller chercher à Corbeil et à Melun un grand convoi de vivres, qu'elle ramena dans la ville affamée.

Les événements de la Germanie interrompirent momentanément cette guerre : l'accroissement continuel de la population franke cis-rhénane, sans cesse grossie par l'élite des aventuriers d'outre-Rhin, avait affaibli la vieille *France* germanique, où n'était demeurée que la partie la moins belliqueuse de la confédération : les Franks d'outre-Rhin, assaillis par les Thuringiens, leurs voisins orientaux, demandèrent la paix et livrèrent des otages, mais les Thuringiens égorgèrent les otages, saccagèrent le pays frank, et y exercèrent d'horribles cruautés, pendant les enfants aux arbres par les nerfs de la cuisse, écartelant les jeunes filles, écrasant les vieillards sous les roues de leurs chariots. — Toutes les tribus frankes coururent aux armes avec fureur : les Ripuaires appelèrent les Saliens à leur aide; Chlodowig, à ce qu'il paraît, fut élu hérezoghe ou chef de la guerre, et la confédération franke, se précipitant en masse sur les Thuringiens, leur rendit avec usure tous les maux qu'ils avaient infligés aux tribus d'outre-Rhin (491). La Thuringe néanmoins ne fut que dévastée, mais non

conquise, comme le dit inexactement Grégoire de Tours[1].

(491-493.) Chlodowig repassa le Rhin, et revint victorieux à Soissons : chaque nouveau succès, en augmentant sa renommée, augmentait pareillement les ressources matérielles dont il disposait ; les meilleurs soldats, les hommes *utiles*[2], suivant l'énergique expression de Grégoire de Tours, se détachaient incessamment des autres peuplades pour entrer dans la *truste* de Chlodowig ; cependant la Gaule indépendante se défendait toujours, et les forces du chef salien suffisaient pour la désoler, mais non pour la dompter. Un événement capital dans la vie de Chlodowig, son mariage, lui fut plus profitable que ses victoires.

La nièce des deux rois burgondes, la jeune Chlothilde, épargnée autrefois lors du massacre de toute sa famille, vivait obscurément dans le royaume de ses oncles ; « Chlodowig envoyait souvent des ambassadeurs en Burgondie : les députés franks découvrirent *Chrotehilde* (Chlothilde), et, la voyant belle et sage, et apprenant qu'elle était du sang royal, annoncèrent ces choses au roi Chlodowig. Celui-ci dépêcha sans délai une autre ambassade à Gondebald pour demander la jeune fille en mariage : Gondebald, n'osant refuser, la remit aux hommes de Chlodowig, et ceux-ci la conduisirent au plus vite vers leur roi. Le roi, fort réjoui de voir Chlothilde, se la joignit par mariage. »

Le simple récit de Grégoire de Tours (l. II, c. 28) ne ferait guère soupçonner l'importance politique de cette alliance, qui eut des résultats incalculables, et qui fut l'œuvre et l'instrument du parti catholique gaulois. Chlot-

[1] Greg., l. I, c. 27 ; III, c. 7.

[2] *Utilis*, en latin : *nit, nut, nutze*, en tudesque.

hilde était restée catholique comme sa malheureuse mère, et ce furent, selon toute apparence, les évêques de la Burgondie qui suggérèrent le projet de cette union aux conseillers chrétiens de Chlodowig; plusieurs nobles *romains* de Soissons et des autres cités conquises avaient été admis dans la *truste* du roi salien, et ce fut le *Romain* Aurélianus qui conduisit toute l'affaire du mariage. Cette union et ses graves conséquences frappèrent vivement l'imagination populaire, et le mariage de Chlothilde devint le texte de récits romanesques, qui allèrent s'ornant et s'embellissant de génération en génération. Frédegher raconte qu'Aurélianus se déguisa en mendiant pour parvenir jusqu'à Chlothilde et lui remettre l'anneau de Chlodowig, *où étaient gravés son nom et sa figure* : Chlothilde échange avec allégresse son anneau contre celui de Chlodowig, et engage Aurélianus à presser la conclusion, de peur qu'un *sage Romain*, nommé Arédius, ne revienne de Constantinople où Gondebald l'a envoyé, et ne fasse manquer le mariage par ses conseils. Chlodowig se hâte d'expédier une ambassade officielle à Gondebald, qui, non sans hésiter, permet aux députés d'épouser Chlothilde au nom de Chlodowig, par le sou d'or et le denier d'argent, selon la coutume salique[1], et, après un *plaid* (*placitum*, conférence) tenu à Chalon entre les grands de Burgondie et les envoyés franks, ceux-ci emmènent Chlothilde dans une *basterne*, chariot couvert traîné par des bœufs. Le cortége apprend chemin faisant qu'Arédius est revenu de sa mission dans l'Empire d'Orient : Chlothilde, à cette nouvelle, quitte sa basterne, monte à cheval

[1] Le mari était censé acheter sa femme par ces deux pièces de monnaie; notre *denier de mariage* semble un vestige de cette coutume analogue à *l'emption fictive* de l'épousée chez les Romains.

et se dirige à grandes journées vers le pays frank, tandis qu'Arédius excite Gondebald à retirer sa parole et à dépêcher ses soldats après sa nièce, *de crainte qu'elle ne cherche à venger ses parents mis à mort, si jamais elle croît en puissance.* Mais l'escorte franke a les devants et gagne le territoire de Troyes, première cité du royaume de Chlodowig. Avant de franchir la frontière et de joindre Chlodowig, qui l'attend à *Villariacum* (Villers ou Villori), Chlothilde prie ses conducteurs de piller et de brûler deux lieues du pays burgondien de chaque côté de la route : on va demander la permission à Chlodowig, qui s'empresse de l'accorder, et les Franks se mettent à l'œuvre : — *Dieu tout-puissant, je te rends grâces !* s'écrie alors Chlothilde ; *je vois enfin commencer la vengeance de mes parents et de mes frères !*

Ce dernier trait si profondément germanique, ce cri de l'âme, n'a certes pas été inventé par le chroniqueur. Chlothilde manifesta longtemps après, par de plus terribles marques, cet esprit de vengeance aveugle et implacable : chez les barbares les plus zélés pour la foi chrétienne, l'Évangile ne modifiait que bien faiblement le fond du cœur : le christianisme n'existait guère qu'à la surface, et le génie de la barbarie reprenait sans cesse le dessus sur les nouvelles croyances.

L'auteur anonyme des *Gesta* ajoute que Chlodowig, à la prière de sa femme, renvoya Aurélianus en Burgondie pour demander à Gondebald les trésors qui avaient appartenu aux parents de Chlothilde : Gondebald, exaspéré, veut d'abord tuer Aurélianus ; mais ses Burgondes l'engagent à ne point attirer sur leur terre l'invasion des Franks, *peuple très-féroce et qui n'a point de Dieu*, et Gon-

debald fait droit, d'assez mauvaise grâce, à la requête de Chlodowig.

En ces jours-là, disent les *Gesta* immédiatement après le récit du mariage, *Chlodowig étendit son royaume jusqu'à la Seine :* l'union du roi salien avec une femme catholique, les relations toujours plus étroites de Chlodowig avec saint Remi et les autres prélats du nord, la naissance du premier enfant de Chlothilde, que le roi permit de *consacrer au Christ par le baptême,* produisirent une grande impression sur les peuples, et les cités entre la basse Somme et la basse Seine, Amiens, Beauvais, Paris, Rouen (*Rotomagus*), déposèrent les armes et reconnurent la souveraineté de Chlodowig[1], qui donna la place forte de Melun avec le commandement du pays environnant, sous le titre de *duché,* à son favori Aurélianus. Le domaine impérial passa aux mains de Chlodowig et de ses antrustions : l'on ignore entièrement si les Gallo-Romains de ces contrées durent en outre céder aux Franks une portion de leurs propriétés particulières ; le silence de la Loi Salique permet d'en douter ; mais, s'il n'y eut pas de partage régulier, les usurpations et les empiètements ne manquèrent sans doute point, et les *bénéficiaires* franks durent être de terribles voisins pour les Gallo-Romains.

(494-496.) Les hostilités, éteintes au nord de la Seine, continuèrent entre ce fleuve et la Loire : les cités de l'Armorique, accoutumées, dans tout le cours de ce siècle, à une orageuse indépendance, qui avait rendu à leurs populations un peu de ressort et d'énergie, ne voulurent point

[1] Suivant de très-anciens manuscrits de Grég. de Tours, appartenant aux églises cathédrales de Beauvais et d'Amiens, on comptait, dans ces deux cités, les années du règne de Chlodovig à partir de 492 ou 493, ce qui fait correspondre la soumission de Beauvais et d'Amiens avec l'époque du mariage de Chlothilde. V. les notes de Ruinart sur Grég. de Tours, l. II, c. 37.

encore reconnaître la royauté de Chlodowig; les Bretons de la presqu'île armoricaine prenaient probablement une part très-active à la lutte, et servaient en quelque sorte d'arrière-garde aux cités libres de la Seconde et de la Troisième Lyonnaise. Les Franks avançaient cependant; mais leurs avantages étaient vivement disputés et toujours incomplets : une bande de Franks, auxiliaires de Chlodowig, parvinrent à s'établir sur le territoire du Mans (*Genomanni*) : c'était sans doute un détachement de la peuplade du Cambraisis; car leur chef Rignomer était frère du roi Raghenaher. Une armée barbare, commandée par un chef appelé Hill ou Hillo (*Chillo*), mit le siége devant Nantes (l'ancien *Condivicum* des Nannètes), et pressa vigoureusement cette ville durant soixante jours; mais une terreur panique, que Grégoire de Tours attribue à l'apparition des martyrs Donatien et Rogatien, patrons de la cité de Nantes, dispersa pendant la nuit les bandes des assiégeants, *si bien qu'au retour de l'aurore on ne vit plus un seul ennemi*. Grégoire ne dit pas si les Franks avaient marché contre Nantes par le pays du Mans et d'Angers, ou s'ils étaient arrivés par mer des bouches de l'Escaut ou de la Seine[1]. C'est là tout ce qu'on sait de la guerre d'Armorique.

Chlothilde cependant faisait tous ses efforts pour remplir l'attente des évêques, et Chlodowig, chaque fois qu'il revenait, après quelque expédition, dans ses *villas* du Soissonnais, était en butte aux pieuses obsessions de sa femme, que ses serviteurs *romains* ne manquaient pas d'appuyer par d'excellents arguments politiques. Mais la crainte de mécontenter les Franks, et aussi l'habitude, les

[1] Greg., *de Gloriâ martyrum*, l. I, c. 60.

préjugés nationaux et religieux, retenaient fortement le chef salien. Chlothilde avait beau disserter sur les erreurs du paganisme et l'unité de Dieu, Chlodowig secouait la tête, et répondait que *toutes choses étaient créées et produites par ses divinités.* « Il est évident, disait-il, que votre Dieu ne peut rien ; ce n'est pas même un Dieu, car il n'est pas de la *race divine!* »

Cette *race des dieux,* dont parlait le roi frank, était sans doute la famille des Ases, la race héroïque d'Odin, qui avait apporté jadis du fond de l'Asie une religion nouvelle aux Teutons, et qui présidait, dans un autre monde, aux joies belliqueuses de la *salle des morts* (Walhall).

Chlodowig cependant consentit à ce que son premier-né fût présenté au baptême ; mais cette espèce d'essai réussit mal ; car l'enfant, appelé Ingomer, mourut *étant encore dans les aubes* (*in albis*), c'est-à-dire dans la robe blanche que portaient les nouveaux baptisés pendant la semaine qui suivait leur baptême, en signe de régénération et de pureté. Le roi fut fort chagrin de cette perte, et prétendit que l'enfant ne fût point mort s'il eût été consacré au nom de ses dieux. Chlothilde assura qu'on devait au contraire remercier le Dieu tout-puissant d'avoir appelé l'enfant dans son royaume, *parce que ceux qui mouraient dans les aubes étaient nourris des regards de Dieu dans le ciel.*

« Elle engendra un second fils, et le nomma Chlodomir (ou Chlodomer). Or voici que celui-là tomba malade à son tour. *Cela doit être ainsi,* commençait à dire le roi : *il en sera de cet enfant comme de l'autre ; il va mourir pour avoir été arrosé d'eau au nom de votre Christ!* — Mais le Seigneur accorda la vie de l'enfant aux prières de la mère. »

Un grand péril, qui menaçait toute la race des Franks, obligea sur ces entrefaites Chlodowig à suspendre ses

progrès en Gaule, et à prendre derechef la route du Rhin avec ses guerriers. Les Alamans, après s'être montrés, dans la seconde moitié du IVe siècle, les plus dangereux voisins de la Gaule, n'avaient plus joué qu'un rôle assez secondaire depuis l'invasion de 406 : ils avaient occupé obscurément le territoire rauracien (canton de Bâle), la rive helvétique du haut Rhin, et probablement quelques cantons de la Première Germanie, sans tenter d'effort sérieux pour pénétrer dans les provinces de l'intérieur. Vers 495, ils se décidèrent enfin à réclamer leur part de cette Gaule tant de fois sillonnée par les pas de leurs ancêtres. Lors du passage des Suèwes proprement dits (Markomans et Kwads) en Gaule et en Espagne, une partie de ces émigrants étaient restés, à côté des Alamans, dans la contrée qui reçut d'eux le nom de Suévie ou Souabe (*Schwab*), et les deux peuples avaient fini par s'allier étroitement et se fondre dans une même fédération : au commencement de 496, le ban de guerre fut publié depuis le Mein jusqu'au lac de Constance; les Alamans et les Suèwes se portèrent en masse sur la rive gauche du Rhin, dans la Première Germanie, et envahirent le territoire des Ripuaires, qui s'étaient vraisemblablement étendus dans la Première Belgique, autour de Trèves, de Metz et de Verdun, pendant que les Saliens s'avançaient vers le centre et l'ouest de la Gaule. Les Ripuaires se replièrent sur Cologne, où Chlodowig accourut les joindre avec tous les petits rois saliens, et la confédération franke présenta la bataille aux Alamans près de Tolbiacum, à quatre lieues de Cologne (Zulpich, dans le duché de Juliers).

Comme au temps d'Attila, il s'agissait de savoir si le sort de la Gaule resterait à débattre entre les popula-

tions diverses qui se partageaient son territoire, ou si elle serait livrée sans fin à tous les débordements de tous les barbares errants : les conquérants de la Gaule la défendaient contre une nouvelle conquête ; c'étaient les descendants des vainqueurs de Varus, qui défendaient les provinces romaines contre les fils des compagnons d'Ariowist.

La bataille fut longue, opiniâtre et furieusement disputée entre ces deux peuples semblables d'origine, de mœurs et de courage. Des milliers de braves tombèrent de part et d'autre : Sighebert, roi des Ripuaires, ayant été atteint d'une blessure au genou et forcé de quitter le combat, le désordre se mit parmi ses soldats, et toute l'armée franke commença de plier et de *pencher grandement vers sa perte*. Chlodowig, entraîné dans le mouvement rétrogade des siens et reculant pour la première fois, appelait à son secours avec de grands cris ses dieux et ses déesses; mais *il n'en reçut aucun aide : il vit les siens fuir et tomber en foule ;* blessé au visage et tout couvert de son sang et de celui des ennemis, il tâchait en vain d'arrêter ses guerriers saisis d'épouvante, lorsque son fidèle conseiller Aurélianus lui conseilla d'invoquer ce Dieu du ciel que lui avait prêché Chlothilde.

« J'ai appelé mes dieux, s'écria Chlodowig, et ils ne m'assistent point dans ma détresse : ils ne peuvent donc rien, puisqu'ils ne secourent pas ceux qui les servent? Christ, que Chlothilde assure être le fils du Dieu vivant, j'invoque avec foi ton assistance : si tu m'accordes la victoire sur mes ennemis, et que je fasse l'épreuve de cette *vertu* que t'attribue le peuple qui t'est consacré, je croirai en toi, et je me ferai baptiser en ton nom !

« Comme il parlait de la sorte, voici que les Alamans

tournèrent le dos, et commencèrent à prendre la fuite; et, quand ils virent leur roi tué, ils se soumirent au pouvoir de Chlodowig [1]. »

Sans doute les circonstances de cette mémorable journée ont été un peu poétisées par la pieuse imagination des chroniqueurs : Frédegher, moins romanesque en cet endroit que Grégoire de Tours, laisse entendre que Chlothilde avait obtenu de son mari, au moment du départ de l'armée, la promesse d'embrasser la religion chrétienne en cas de victoire, et que Chlodowig renouvela seulement son vœu à l'instant du danger. La foi que Chlodowig et ses antrustions eurent dans un *secours* surnaturel les rendit capables de faire eux-mêmes les prodiges qu'ils attendaient d'en haut; ils ressaisirent l'avantage, et la mort du chef de la fédération alamannique décida la défaite des agresseurs.

La victoire fut complète et eut des résultats immenses : les deux peuples avaient déployé toutes leurs forces et joué leurs destinées dans les champs de Tolbiac : les Franks passèrent le Rhin, le Mein, le Necker, à la suite des vaincus, qui avaient précipité leur fuite vers leur patrie; toute l'Alamannie et la Souabe furent envahies; la meilleure partie des populations implorèrent la paix, se soumirent à la suprématie des Franks, et s'obligèrent à leur fournir des troupes auxiliaires dans toutes leurs guerres : les Boïowares (hommes Boïes, Bavarois), population de sang mêlé, mais de langue germanique, qui habitait, sur les deux rives du Danube, à l'est de la Souabe, la contrée colonisée par les fameux Boïes après leur expulsion de la Bohême, devinrent aussi vassaux des Franks;

[1] Grég., l. II, c. 30. — *Gesta reg. franc.*, c. 19. — *Vie de saint Remi.* — *Vie de saint Arnoul*, dans D. Bouquet, t. III, p. 383.

les restes des Alamans indépendants traversèrent le Danube, se réfugièrent dans les montagnes de la Rhétie (Grisons et Tyrol), et, *frappés de terreur*, allèrent se cacher au sein des hautes vallées alpestres, sur les confins de l'Italie. Les Franks les eussent poursuivis jusque dans ces asiles sauvages, si le prince qui régnait alors sur l'Italie n'eût pris ces malheureux fugitifs sous sa protection, et n'eût détourné Chlodowig, par la voie des négociations, de porter ses armes entre les anciennes provinces romaines au sud du Danube (Vindélicie et Rhétie) [1].

Ce n'était plus Odowaker, mais le grand Théoderik, qui gouvernait l'Italie : une nouvelle révolution avait arraché la péninsule au roi des mercenaires barbares, En 475, la moitié de la nation des Ostrogoths avait reçu des concessions de terre dans la Mæsie et la Thrace ; un de leurs chefs, Théoderik, du sang royal des Amales, les réunit tous sous son commandement, et domina, pendant plusieurs années, l'Empire d'Orient, où il avait été revêtu des dignités de patrice et de consul. L'empereur Zénon se délivra de ce redoutable serviteur en lui proposant une glorieuse entreprise, la conquête de l'Italie sur Odowaker. Théoderik accepta, entra en Italie avec tout son peuple (489), et détrôna et tua Odowaker après une lutte opiniâtre de quatre années (493), que l'assistance des Wisigoths décida en sa faveur. L'Italie respirait enfin sous le gouvernement du monarque ostrogoth, qui, également honoré des barbares et des Romains, et s'entourant des hommes les plus éminents de la péninsule, témoignait aux restes de la civilisation antique un noble amour, un respect éclairé et actif. Théoderik avait promptement ré-

[1] Grég. — Frédeg. — *Annal. Boiorum* ; dans Dubos, t. II, p. 492. — Lettre de Théoderik à Chlodowig, dans D. Bouquet, t. IV, p. 2.

primé les courses dévastatrices que Gondebald et ses Burgondes faisaient en Ligurie durant la guerre des Goths contre Odowaker, et racheté de leurs mains tous leurs captifs italiens : l'influence du roi d'Italie s'étendait pacifiquement sur la Gaule ; il avait donné une de ses filles à Alarik et demandé en mariage une sœur de Chlodowig, se ménageant ainsi les moyens et le droit de s'immiscer dans les affaires des royaumes transalpins [1].

Le vainqueur de Tolbiac retourna enfin du Danube sur le Rhin, et reprit, par les Vosges et par Toul, le chemin de Reims et de Soissons : sans doute les cités de Bâle (*Basilea*), d'Argentoratum ou Strasbourg, et celle de Toul et des Leukes, avec son vaste territoire qui s'élargissait depuis la haute Marne jusqu'au revers occidental des Vosges, avaient reconnu la souveraineté du roi salien. Chlodowig revint trouver Chlothilde *à Juviniacum* (Juvigny) *dans le pays des Soissonnais*, une de ces *villas* ou métairies du domaine qu'il préférait aux palais des cités, et ce fut là qu'il raconta à la reine comment il avait obtenu la victoire en invoquant le nom du Christ. Chlothilde aussitôt manda secrètement saint Remi, le priant *d'insinuer au roi la parole du salut ;* car Remi, *singulièrement versé dans la science de la rhétorique*, possédait à un haut degré le don de persuasion.

« Je t'écouterai volontiers, très-saint père, répondit Chlodowig, qui, dans le trajet de Toul à Soissons, avait déjà été endoctriné par le moine Wédast (saint Waast) ; mais il reste un obstacle : c'est que le peuple qui me suit

[1] Théoderik, lorsqu'il intercéda pour les Alamans auprès de Chlodowig, lui envoya un habile musicien d'Italie, *qui chantait en s'accompagnant sur la lyre pendant le festin royal.*

ne veut pas abandonner ses dieux; j'irai vers lui, et je lui parlerai d'après tes paroles. »

« Il assembla donc les siens; mais, avant qu'il eût ouvert la bouche, la puissance de Dieu le prévint, et tout le peuple s'écria d'une commune voix : « Nous rejetons les dieux mortels, et nous sommes prêts à reconnaître le Dieu immortel que prêche Rémigius. »

Chlodowig sans doute avait bien aidé l'influence de la *grâce* en disposant à l'avance les esprits de ses antrustions et des chefs subalternes; et, quoi qu'en dise l'enthousiaste Grégoire de Tours, toute la peuplade sur laquelle régnait ce prince n'adopta point ainsi le christianisme par acclamation : une grande partie des compagnons de Chlodowig firent scission d'avec les néophytes.

« L'évêque cependant, transporté d'allégresse, ordonne qu'on prépare la piscine sacrée. On tend, d'un toit à l'autre, dans les rues et sur les parvis de l'église, des voiles aux brillantes couleurs; on orne les murailles de blanches draperies; on dispose le baptistère; l'encens fume, les cierges brillent, et le baptistère et le temple tout entier sont remplis d'un parfum divin. Le cortége se met en marche, précédé par les crucifix et les saints Évangiles, au chant des hymnes, des cantiques et des litanies, et aux acclamations poussées en l'honneur des saints... Le saint pontife menait le roi par la main du logis royal au baptistère... « Patron, s'écriait Chlodowig émerveillé de tant de splendeur, n'est-ce pas là le royaume de Dieu que tu m'as promis? — Non, répliqua l'évêque, ce n'est pas le royaume de Dieu, mais la route qui y conduit [1]. »

[1] Ce fut, suivant l'opinion commune, à Notre-Dame de Reims que Chlodowig reçut le baptême; une charte de Lodewig ou Louis le Débonnaire le dit positivement; cependant un document du sixième siècle, cité dans le recueil de Duchesne,

Le nouveau Constantin descendit dans la cuve, où les catéchumènes, à cette époque, se plongeaient encore presque nus : ce fut alors que saint Remi prononça ces paroles célèbres : « Adoucis-toi, Sicambre, et courbe la tête (*mitis depone colla, Sicamber*) : adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré [1] ! » Le roi confessa donc le Dieu tout-puissant dans la Trinité, et fut baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et oint du saint chrême avec le signe de la croix du Christ. Et plus de trois mille de ses guerriers [2] furent baptisés avec lui, ainsi que sa sœur Albofléde ; et son autre sœur Lanthilde, qui était tombée dans l'hérésie des ariens, confessa le Fils et l'Esprit égaux au Père, et fut ointe du chrême. »

Ce grand événement arriva le jour de Noël de l'année 496.

t. I. p. 855, semble indiquer que ce prince fut baptisé dans une église de saint Martin. — C'est à l'instant de l'arrivée du cortége au baptistère, que les légendes racontent l'apparition d'une colombe *plus blanche que la neige, qui apporta dans son bec une fiole* (ampullam) *pleine d'un chrême qui répandit sur toute l'assemblée des parfums d'une suavité sans égale*. Cette fable poétique de la *Sainte Ampoule* fut pour la France ce qu'avaient été pour Rome le palladium et les boucliers tombés du ciel : le premier monument écrit qui en fasse mention est la *Vie de saint Remi*, rédigée par l'archevêque Hincmar au neuvième siècle ; mais la tradition remontait plus haut : les fraudes pieuses sont plus rares qu'on ne croit, et cette fameuse *Ampoule*, gardée si précieusement dans le trésor de Reims, pouvait bien être la vraie fiole dont s'était servi saint Remi ; le temps et l'imagination enthousiaste des clercs de Reims avaient fait le reste, et lui avaient donné une origine miraculeuse.

[1] *Sicambre* n'est-il ici qu'une variante poétique du nom de *Frank*, ou bien Chlodowig était-il réellement de race sicambre ? Les Sicambres auraient-ils été ainsi le noyau de la fédération salienne ? Ce sont là des problèmes qu'il faut se résoudre à laisser sans solution.

[2] Il ne faut pas croire que ces trois mille Franks aient été les seuls qu'entraîna l'exemple de Chlodowig. Ce prince fut baptisé au retour d'une longue et terrible campagne ; beaucoup de Saliens qui étaient retournés dans leurs bénéfices, et dispersés depuis l'Escaut jusqu'à la Seine, ne vinrent sans doute point au mall extraordinaire qui précéda la conversion de leur chef.

Quelques jours après, raconte Frédegher (c. 22), Chlodowig, étant encore dans les *aubes*, écoutait la lecture de l'Évangile que lui faisait saint Remi : quand le prélat vint à réciter comment Jésus-Christ avait été livré aux bourreaux, Chlodowig entra en fureur : « Que n'étais-je là avec mes Franks! s'écria-t-il, j'eusse promptement vengé son injure. »

On voit comment les néophytes franks comprenaient les mystères de leur nouvelle foi. La position particulière où se trouvaient les Franks, leur alliance avec le clergé orthodoxe, et les premiers triomphes qu'ils remportèrent au nom du catholicisme, amortirent à leur égard l'influence générale que l'arianisme exerçait sur les barbares : le Christ leur apparut comme un puissant allié qui les appelait à le venger de ses ennemis, un chef invisible qui les menait à la victoire pour les récompenser de proclamer sa divinité. Le Christ ainsi remplaça Odin dans leur vénération. *Vive le Christ qui aime les Franks!* s'écrie le préambule de la Loi Salique : *qu'il garde le royaume, qu'il protége leur armée!*

(497.) La conversion de Chlodowig porta d'abord quelque atteinte à sa popularité parmi les Franks, et il paraîtrait, d'après la *Vie de saint Remi*, que beaucoup de ses compagnons le quittèrent, afin d'aller, au nord de la Somme, grossir la peuplade de Raghenaher, le roi de Cambrai; mais le paganisme n'avait plus assez de force ni de vie pour que le mécontentement grandît jusqu'à l'hostilité; et, à la première guerre, la soif des aventures et du pillage devait ramener bien vite les païens les plus opiniâtres sous les victorieuses bannières du roi de Soissons. Rien ne fut négligé d'ailleurs pour répandre la foi évangélique chez les Franks : le moine Wédast ou Waast fut

envoyé comme évêque au milieu des tribus saliennes, à Arras (*Atrebates*), l'ancien *Nemetacum*, cité qui avait été complétement ruinée par les barbares, et Chlodowig employa dans le même but tous les moyens que lui fournissaient sa renommée et ses richesses.

Qu'était-ce, au surplus, que la défection de quelques soldats, auprès du vaste accroissement de puissance que la cérémonie de Reims valut à Chlodowig? Dès ce jour, on peut dire que la Gaule fut à lui. Le clergé catholique jeta un long cri de joie et de menace en apprenant que cette formidable épée s'était mise au service de l'orthodoxie, et tous les trônes ariens furent ébranlés sur leur base : Chlodowig fut proclamé le fils unique de l'église entre les rois d'Occident [1].

Le premier des évêques occidentaux, le pape de Rome, Anastase, exhorta le roi des Franks, son *glorieux et illustre fils*, à être désormais pour l'église *une colonne de fer*, et l'on a conservé une lettre encore plus remarquable que Chlodowig reçut d'Avitus, évêque métropolitain de Vienne, grand poëte religieux, théologien et politique éminent, qui avait dans la Burgondie le même crédit que saint Remi dans le nord de la Gaule : l'évêque de Vienne était un proche parent de l'empereur Avitus et du maître des milices Ecdicius.

« La divine Providence, écrit Avitus, vous a donné pour arbitre à notre siècle : en choisissant pour vous la vraie croyance, vous décidez pour tous; votre foi est notre victoire!... Bien que je n'aie point assisté corporellement aux pompes de votre régénération, j'ai participé aux joies de ce grand jour : grâce à la bonté divine, nos régions

[1] De là ce titre de fils aîné de l'Église, que prirent les rois de France après les rois franks.

avaient appris l'heureuse nouvelle avant que votre baptême fût accompli ; notre anxiété avait disparu, et la nuit sacrée de la Nativité nous a trouvés assurés de vous ! Nous en suivions en esprit toutes les cérémonies ; nous voyions la troupe des pontifes répandre sur vos membres royaux les ondes vivifiantes ; nous voyions cette tête redoutée des nations se courber devant les serviteurs de Dieu, ces cheveux, nourris sous le casque, revêtir l'armure de l'onction sainte, et ce corps purifié déposer la cuirasse de fer, pour briller sous la blanche robe du nouveau chrétien... Ce léger vêtement fera plus pour vous qu'une impénétrable armure ! Poursuivez vos triomphes ; désormais, partout où vous combattez, nous vainquons ! »

Avitus achevait en annonçant à Chlodowig la visite d'un jeune Gallo-Romain de haute naissance, qu'il lui envoyait de la part de l'empereur d'Orient, Anastase, avec qui le roi frank commençait à nouer quelques lointaines relations.

Les promesses de saint Remi et d'Avitus s'étaient déjà réalisées : le baptême de Chlodowig avait fait tomber les armes de la main des Armoricains, qui, las d'une longue et douloureuse lutte, cédèrent enfin aux instigations de leurs évêques ; *Chlodowig étendit son royaume de la Seine jusqu'à la Loire.* « Les *Germains* (les Franks), dit l'historien grec Procope, voulant imposer leur joug aux Armoricains [1], qui étaient leurs voisins et avaient abandonné l'ancienne forme de gouvernement, les harcelèrent d'abord par des incursions continuelles, puis les attaquèrent à force ouverte ; mais les Armoricains, témoignant cou-

[1] Il a, dans Procope, Αρσορυχοι au lieu de Αρμορυχοι : cette erreur matérielle, qui n'est probablement qu'une faute de copistes, a donné lieu à beaucoup de faux systèmes et d'interprétations erronées.

rageusement leur bon vouloir envers les Romains, agirent en vaillants hommes dans cette guerre. Les Germains, ne gagnant rien sur eux par la force, leur proposèrent un traité d'alliance : les Armoricains y consentirent, parce que les uns et les autres étaient chrétiens, et, réunis par ce pacte en un même peuple, ils devinrent très-puissants. » Ce passage de Procope, qui écrivit un demi-siècle après les événements, loin de leur théâtre et sur des informations confuses, a été la source de graves erreurs historiques ; ce ne fut pas sur le pied de l'égalité, la Loi Salique l'atteste assez, que s'opéra l'union des Franks avec les Gaulois, et les deux races ne formèrent point *un même peuple,* bien qu'elles reconnussent l'autorité du même chef. Les *Romains,* ainsi que les barbares nommaient tous les hommes de langue latine, continuèrent de vivre sous la loi romaine, du moins dans leurs rapports entre eux, et les Franks, sous la coutume salique, qui reçut des modifications analogues à la nouvelle situation des Saliens ; la Loi Salique, punissant tous les délits et tous les crimes par une composition en argent, imposait au meurtrier d'un barbare une amende double de celle qui atteignait le meurtrier d'un Romain. Le clergé seul marcha l'égal des conquérants qui lui devaient leur conquête. Les propriétaires ne furent point spoliés régulièrement d'une portion de leurs biens ; mais assurément, ni dans l'Armorique, ni dans le reste de la Gaule, les terres occupées à main armée dans le cours de la guerre ne furent restituées à leurs légitimes possesseurs, et ces terres devaient être en grand nombre, puisqu'un petit royaume frank fut fondé dans le seul territoire du Mans.

Les cités romaines de Nantes, de Rennes et de Vannes suivirent l'exemple des autres villes ; mais on peut douter

que les Bretons-Kimris, qui occupaient la péninsule armoricaine presque jusqu'aux portes de ces cités, aient participé aucunement au traité de paix. Ils ne reçurent ni comtes ni ducs de la main de Chlodowig, et, si les chefs héréditaires qui se partageaient la *Petite-Bretagne* reconnurent au roi frank quelque suprématie, ils s'en affranchirent à la première occasion. Grégoire de Tours, en affirmant (l. IV, c. 5) que les Bretons n'eurent, depuis Chlodowig, que des *comtes* et non des *rois*, énonce une prétention des Franks plutôt qu'un fait historique. Le petit peuple breton fut, durant plusieurs siècles, l'ennemi le plus opiniâtre et le plus acharné des Franks.

Après avoir raconté la jonction des Armoricains avec les Franks, Procope ajoute ces lignes à la fois curieuses et obscures : « Les autres soldats des Romains qui étaient chargés de garder les extrémités de la Gaule, ne pouvant retourner à Rome, et ne voulant point se donner aux ennemis ariens, passèrent aux Armoricains et aux Germains avec leurs étendards et la contrée qu'ils gardaient auparavant pour les Romains, et conservèrent les mœurs de leur pays, qui subsistent encore chez leurs descendants. Aujourd'hui encore (vers 550) ceux-ci conservent l'ancienne organisation militaire, se reconnaissent à leurs enseignes particulières, à leurs habits romains et à leur coiffure. » On a voulu voir, dans ces soldats romains, les garnisons d'Orléans, d'Angers et de quelques places voisines de la Loire et des Wisigoths ; sans doute il faudrait généraliser davantage et appliquer ce récit aux débris des troupes régulières de toute origine, dispersés en divers lieux de la Gaule. Peut-être quelques cités du Rhin, comme Mayence et Argentoratum, n'avaient-elles point jusqu'alors ouvert leurs portes aux Franks.

(498-499.) Les Franks et les Goths se trouvaient enfin face à face sur les deux rives de la Loire : le vaste intervalle qui séparait ces deux peuples avait disparu sous les pas des compagnons de Chlodowig, sans que le faible gouvernement d'Alarik eût tenté d'arrêter ce flot de la domination franke qui menaçait de tout envahir. Le roi des Wisigoths, qui, emporté sans doute par l'opinion populaire, avait retrouvé quelque énergie pour secourir les Ostrogoths en Italie, était retombé dans son engourdissement apathique, et ne demandait à ses rivaux que de respecter les barrières de la Loire et du Rhône; mais ce partage amiable de la Gaule entre les trois nations teutoniques n'était pas dans la force des choses : les Franks, poussés en avant par leurs propres passions et par celles du grand parti ecclésiastique, ne pouvaient s'arrêter, et leur approche faisait fermenter avec une violence croissante les éléments de dissolution qui existaient dans le royaume des Wisigoths. Le clergé orthodoxe n'avait pourtant pas contre Alarik les mêmes griefs que contre son père : le relâchement général du pouvoir après la mort d'Ewarik avait profité à l'Église ; on n'apportait plus de tyranniques empêchements à l'élection des évêques ; on ne suivait plus contre le catholicisme un plan habilement combiné ; mais le clergé sut peu de gré à Alarik d'une modération qui n'était guère que de l'incurie, et, n'y voyant aucune garantie contre le retour de la persécution, ne se fit nul scrupule d'employer à tramer la ruine de la royauté gothique le répit que celle-ci lui accordait. La cité de Tours, située sur la rive méridionale de la Loire, appartenait aux Wisigoths, bien que tout le reste de la Troisième Lyonnaise, dont elle avait été la métropole administrative, et dont elle était encore la métropole

religieuse, fût au pouvoir des Franks et des Bretons : Volusianus, riche *sénateur*[1] de Tours, qui avait été élu évêque de cette cité, conspira pour livrer Tours aux Franks ; le complot fut découvert, et Volusianus conduit à Toulouse, où on le condamna à être relégué en Espagne.

La guerre, toutefois, ne s'alluma point encore entre les Franks et les Goths : le roi d'Italie interposa sa médiation, et, secondé par la vindicative Chlothilde, excita Chlodowig à porter ailleurs ses étendards. Le roi de Lyon, Gondebald le Burgonde, avait assumé sur sa tête bien des haines : sa nièce, son frère, ses voisins, étaient tous ses ennemis mortels ; en restituant sans rançon les captifs qu'il avait faits dans ses brigandages au delà des Alpes, il n'avait pas restitué les villes de la Province Marseillaise, ainsi que l'on commençait à nommer le pays entre la Durance et la mer, et Théoderik aspirait à ressaisir sur les Burgondes cette contrée, qui eût permis aux deux monarchies gothiques de se donner librement la main par-dessus les Alpes ; une alliance offensive fut donc conclue en 499 entre les Franks et les Ostrogoths, non point contre les deux rois des Burgondes, mais contre Gondebald seul ; car le roi de Genève, Godeghisel, était secrètement d'accord avec Chlodowig, quoiqu'il feignît de s'apprêter à secourir Gondebald, et il avait juré au roi frank de lui payer un tribut annuel, si, grâce à son aide, il devenait roi de tous les Burgondes.

[1] Grég., l. II, c. 26 ; l. X, c. 31. — Le titre de *sénateur*, après la conquête, semble se confondre avec celui de *curiale* : les hommes de race sénatoriale, isolés de ce pouvoir impérial d'où ils recevaient tout leur lustre, s'étaient rattachés à la curie comme au dernier élément politique qui eût survécu au grand naufrage, et la curie avait repris quelque importance dans les royaumes des Wisigoths et des Burgondes.

Le clergé, qui haïssait moins les rois burgondes que les rois goths, et qui n'avait jamais été opprimé par eux, chercha un moment à conjurer l'orage : Gondebald ne paraissait pas fort zélé pour sa secte, et le clergé, ayant quelque crainte des calamités qui allaient fondre sur les provinces burgondiennes, tâcha d'amener ce prince à embrasser le catholicisme ; saint Remi, à ce que laisse entendre un monument contemporain, avait mis à ce prix son intervention auprès de Chlodowig, et promis de détourner le roi frank de la guerre. Beaucoup d'évêques méridionaux se réunirent à Lyon, en septembre 499, sous prétexte de célébrer la fête de saint Just, fameux évêque de Lyon dans le quatrième siècle, mais en réalité dans le but *d'essayer si les ariens, qui divisaient la religion catholique, se pourraient ramener à l'unité* : ils allèrent trouver Gondebald dans sa *villa* de *Sarbiniacum,* et Avitus, évêque de Vienne, porta la parole au nom de tous : — « Si *votre Excellence,* dit-il au roi, voulait procurer la paix de l'église, nous sommes prêts à démontrer que notre foi, et non la vôtre, est selon l'Évangile et les apôtres : vous avez ici quelques-uns des vôtres instruits en toutes sciences ; ordonnez qu'ils s'entretiennent avec nous, et qu'ils essayent de répondre à nos raisons comme nous répondrons aux leurs. — Si votre foi est la vraie, répliqua Gondebald, d'où vient que vos évêques n'empêchent pas le roi des Franks de s'associer à mes ennemis pour me détruire ? car la foi n'est pas là où sont le désir du bien d'autrui et la soif du sang des peuples. Que le roi des Franks montre sa foi par ses œuvres ! — Nous ne savons, reprit Avitus, pourquoi le roi des Franks fait ce que vous dites, mais l'Écriture nous apprend que le Seigneur suscite des ennemis de toutes parts contre ceux qui se déclarent ses

ennemis : revenez avec votre peuple à la loi de Dieu, et il donnera la paix à votre royaume. »

Gondebald entendit, sans montrer de colère, ces menaces mal déguisées par le ton respectueux du prélat, et se contenta de répondre qu'il n'était point hors la loi de Dieu, *parce qu'il ne croyait pas à trois dieux :* il écouta paisiblement les explications d'Avitus sur la Trinité, releva ce prélat, qui s'était jeté à ses pieds ainsi que les autres évêques, et accorda la conférence pour le lendemain. Elle se tint dans le palais royal de Lyon, en présence des principaux personnages barbares et romains de la contrée ; mais, comme il arrive d'ordinaire en ces sortes de discussions, l'on se querella pendant deux jours sans se convaincre réciproquement ; et, après qu'Avitus eut déployé beaucoup d'éloquence contre le champion des ariens, le théologien hérétique Bonifacius, on se sépara, plus aigris qu'auparavant. Gondebald, soit scrupule sincère, soit crainte de s'aliéner les Burgondes en gagnant les Gallo-Romains, ne changea pas de religion, et laissa échapper la seule chance qu'il eût de détourner la tempête [1].

(500.) Les hostilités éclatèrent dans les premiers mois de l'année suivante : les Wisigoths avaient sans doute adhéré à la ligue, quoique l'histoire n'en dise rien ; les Franks et les Ostrogoths s'étaient préparés à la guerre avec une ardeur et une activité fort inégales. Quoiqu'on eût stipulé dans le pacte d'alliance une forte amende contre celle des deux nations qui ne remplirait pas ses engagements, Théoderik ne mit pas ses troupes en campagne au commencement de la saison, et prescrivit à ses

[1] *Excerpta ex conciliis*, dans D. Bouquet, t. IV, p. 99.

généraux de marcher le plus lentement possible, de laisser Chlodowig s'engager seul, et de faire halte si les Franks étaient vaincus. Théoderik eût autant aimé apprendre la défaite de ses alliés que celle de ses ennemis.

Chlodowig, sans se soucier des délais du roi goth, s'était précipité en avant avec ses bandes impétueuses; Gondebald, malgré ses justes soupçons contre Godeghisel, l'appela à son secours. Godeghisel vint avec les guerriers de l'Helvétie et de la Séquanie, et les deux rois burgondes rencontrèrent les Franks près de Dijon. « Tandis que l'on combattait aux bords de la rivière d'Ouche (*Oscara*), Godeghisel se joignit tout à coup à Chlodowig, et leurs armées réunies accablèrent le peuple de Gondebald. Celui-ci, voyant la trahison de son frère, tourna le dos, s'enfuit vers le Rhône, et courut, le long des rivages et des marais de ce fleuve, jusqu'à la ville d'Avignon, où il s'enferma; Godeghisel, ayant ainsi obtenu la victoire, promit à Chlodowig de lui céder une portion de son royaume, et, se séparant pacifiquement d'avec les Franks, entra triomphant à Vienne, comme s'il eût déjà possédé tout le royaume. Le roi Chlodowig, ayant encore augmenté ses forces, s'en alla après Gondebald pour le tirer de la cité où il s'était réfugié, et le faire mourir[1]. »

Ces *nouvelles forces,* dont Grégoire de Tours mentionne vaguement l'adjonction, c'étaient les bataillons ostrogoths envoyés par Théoderik : ils avaient passé tardivement les Alpes, et n'étaient entrés sur les terres burgondiennes qu'à la nouvelle du désastre de Gondebald à Dijon. Les Ostrogoths avaient alors recouvré sans rési-

[1] Grég., l. II, c. 32. — Marius d'Avenches, *Chronic.*

stance la province de Marseille, enlevée naguère aux Wisigoths par Gondebald; puis ils joignirent Chlodowig au nord de la Durance. « Les Goths, dit Procope (l. I, c. 12), répondirent aux reproches des *Germains* (des Franks) en arguant de la difficulté des chemins, et payèrent l'amende fixée à l'avance; moyennant quoi ils partagèrent le pays avec les vainqueurs, ainsi qu'on en était convenu. » Théoderik garda la province de Marseille au lieu de la rendre à Alarik.

Le roi Gondebald, cependant, caché derrière les murs de sa forte cité d'Avignon, était en proie à de cruelles anxiétés : une seule bataille avait renversé de fond en comble l'édifice de sa puissance; l'élite de ses Burgondes étaient morts sous les remparts de Dijon ou séduits par Godeghisel, et ses sujets romains l'avaient abandonné en masse au premier bruit de son malheur : Autun, Lyon, Vienne, Valence, avaient ouvert leurs portes aux Franks, comme Fréjus, Aix et Marseille, aux Goths; et Avignon, dernier asile du roi vaincu, était assailli par les armes de Chlodowig. Le malheureux Gondebald eut recours à son favori Arédius, personnage qui, dans les récits des chroniqueurs, semble le type poétisé de ces nobles Romains qui mettaient leur esprit au service de la force, pour la diriger vers le bien ou vers le mal, régnaient humblement à la cour des rois *barbares*, et les dominaient, en les servant, de toute la supériorité intellectuelle que la civilisation dégradée gardait encore sur la barbarie triomphante.

« Gondebald, dit Grégoire de Tours, manda près de lui Arédius, homme illustre, prudent et sage : —Les angoisses m'assiégent de toutes parts, et j'ignore ce que je

vasté horriblement le pays, traîné les populations captives, porté la désolation dans des cantons où ils n'éprouvaient aucune résistance : une réaction violente éclata contre eux et contre leur allié Godeghisel, et le clergé ne tenta point d'arrêter cette impulsion ; Gondebald avait saisi, avec promptitude et habileté, l'unique chance qui lui restât de se relever : il donna aux évêques de grandes espérances de conversion, laissa son fils Sighismond embrasser publiquement le catholicisme, et promit aux sujets romains d'améliorer législativement leur condition vis-à-vis des barbares. Le soulèvement fut général, et à peine Chlodowig eut-il évacué la Burgondie, que Gondebald se revit à la tête d'une nombreuse armée : peut-être même les commencements menaçants de l'insurrection populaire, joints à une défiance assez motivée envers les Ostrogoths, avaient-ils déterminé Chlodowig à accorder si vite la paix au roi vaincu.

Gondebald, déclarant fièrement qu'il ne payerait plus de tribut à Chlodowig, passa l'Isère, marcha droit à Godeghisel, qui se trouva hors d'état de tenir la campagne, le rejeta sur Vienne, le força de s'enfermer dans cette ville, et l'y assiégea. Quand les aliments commencèrent de manquer *au menu peuple,* Godeghisel, *craignant que la faim n'arrivât jusqu'à lui, fit expulser de la ville les moindres du peuple :* on chasse, entre autres, un artisan, auquel était confiée la garde de l'aqueduc ; cet homme, indigné de peu de cas qu'on faisait de lui, s'en va trouver Gondebald, lui révèle le moyen de surprendre son frère, et guide un corps de soldats ennemis, par le conduit de l'aqueduc, jusque dans l'intérieur de la ville : tout à coup, aux sons d'une trompette qui s'élève du milieu de la cité, le gros des assiégeants court à l'assaut, attaque

les portes, et les défenseurs des remparts se trouvent pris entre deux armées. Godeghisel, jugeant tout perdu, se réfugia dans l'*église des hérétiques,* mais il y fut massacré avec l'évêque aérien de Vienne. Les Franks qui étaient auprès de Godeghisel se retirèrent tous dans une tour : Gondebald défendit qu'on leur fît aucun mal, et, après les avoir obligés à se rendre, il les envoya captifs à Toulouse vers le roi Alarik, comme un glorieux présent et un témoignage de réconciliation entre les Burgondes et les Goths ; quant aux sénateurs gallo-romains et aux chefs burgondiens qui avaient soutenu jusqu'au bout le parti de Godeghisel, Gondebald les fit périr dans de cruels supplices, et plusieurs évêques et prêtres furent contraints de s'enfuir chez les Franks ; « ce fut ainsi que Gondebald, recouvrant le royaume qu'il avait perdu et acquérant celui que Godeghisel avait possédé, devint roi de toute la Burgondie [1]. » Il recouvra même Langres sur les Franks, mais non pas la Province Marseillaise sur les Ostrogoths.

Gondebald ne remplit qu'à demi ses engagements envers le clergé orthodoxe : il consentit à recevoir de la main d'Avitus cette onction du chrême, qui était le signe du Christ et de ceux qui croyaient à sa divinité, mais il ne voulait jamais confesser publiquement l'égalité du Fils et de l'Esprit avec le Père. Il tint parole à ses sujets romains, *prescrivit,* dit Grégoire de Tours, *des lois plus douces aux Burgondes, afin qu'ils n'opprimassent point les Romains,* et publia, en 501 ou 502, le code burgondien appelé *Lois de Gondebald* (par corruption, *Loi Gombette*). Ce code dut être accueilli par les acclamations des Gallo-Romains : il les mettait sur un pied d'égalité parfaite

[1] Grég. — Marius.

avec les barbares, leur accordait, contre les violences et les vexations de ceux-ci, toutes les garanties que le pouvoir royal avait pu imaginer, et donnait même aux propriétaires romains quelque ouverture de rentrer dans l'intégralité des biens qui avaient été partagés entre eux et les *hôtes* burgondes ; la loi établit que le propriétaire romain aurait la préférence, dans le cas où l'*hôte* burgonde voudrait vendre son *lot*. La clôture définitive des partages fut ordonnée par Gondebald, ainsi qu'elle l'avait été autrefois chez les Wisigoths par Ewarik, et les *possesseurs* n'eurent plus à craindre de nouvelles spoliations.

A côté de ces articles inspirés par le désir de favoriser les anciens propriétaires, on remarque, dans le droit territorial du code burgondien, quelques dispositions purement germaniques : la permission, octroyée à tout homme qui n'a point de forêt à lui, de couper, dans la forêt d'autrui, le bois dont il a besoin, fut acceptée avec joie et reconnaissance par le pauvre romain ; quant au Burgonde, il avait toujours usé de ce droit ; c'était pour lui un souvenir du temps où les bois et les *marches* de la Germanie étaient communs entre tous. La loi qui punit d'une amende le refus de l'hospitalité appartenait aussi à la tradition d'outre-Rhin ; dans le code burgondien, comme dans la loi des Goths, on voit poindre la féodalité : les bénéfices (*munera*) accordés par le roi sont déclarés héréditaires. Le droit civil institué par Gondebald est tout à fait romain ; le droit pénal est mixte : il punit de mort le meurtre d'un homme libre, sauf le cas où la victime s'est attiré son sort en provoquant le meurtrier ; le meurtre d'un esclave est puni d'une amende variable suivant la profession ou l'art qu'exerçait l'esclave ; la compensation (*Wehre-ghild*) d'un esclave orfévre est quintuple de celle

d'un laboureur ou d'un pâtre, et s'élève à cent cinquante sous d'or[1], maximum qui est aussi le taux du meurtre d'un esclave romain du roi; le meurtre d'un serviteur barbare du roi est puni de mort. C'est la seule trace d'inégalité entre les deux races qui se trouve dans le code. La femme qui abandonne son mari est étouffée dans la boue, aggravation atroce de l'ancienne sévérité germanique : l'homme qui divorce d'avec sa femme, sans qu'elle ait commis de crime, doit abandonner à sa femme sa maison et son bien. Un article très-important introduit, dans les procès criminels et même civils, un usage profondément contraire au droit romain, le combat judiciaire entre deux champions, le *jugement de Dieu* par les armes, lorsque le plaignant refuse de se contenter de la dénégation de l'accusé confirmée par le serment de douze parents et amis. Avitus s'était opposé en vain à l'établissement du duel judiciaire, motivé, dans la loi de Gondebald, sur la fréquence et le scandale des faux serments.

On reconnaît, dans le code burgondien, que, sans compter les esclaves proprement dits, la société burgondienne se composait de trois classes correspondant aux *ordres* romains des sénateurs et curiales, des petits propriétaires, et des *moindres personnes*, c'est-à-dire apparemment des artisans et des colons. La classe supérieure, parmi les Burgondes, c'étaient les *Faramannen* ou *Farons* (de *Fara*, famille, *gens*), chefs de familles, et, par extension, chefs de clans ou de bandes, de familles factices : au-dessous d'eux se trouvaient les hommes libres isolés, et enfin les *lites*[2].

(502-506.) Gondebald n'eut pas à faire l'épreuve de la gratitude des Romains : Chlodowig ne tenta point d'efforts

[1] Le sou d'or valait environ 15 francs de notre monnaie.

[2] *Cod. Burgond., passim,* dans D. Bouquet, t. IV, p. 252-282.

sérieux pour châtier le monarque burgonde de la mort de Godeghisel ni de la violation du pacte d'Avignon. Le parti ecclésiastique, assez content de l'aspect qu'avaient pris les affaires de Burgondie, travailla sans doute à empêcher le renouvellement de la lutte, et à pousser Chlodowig contre un autre ennemi. La mésintelligence entre les Goths et leurs sujets romains continuait toujours au midi de la Loire, et une faction puissante ne cessait d'appeler secrètement les Franks : l'on n'eut pas beaucoup de peine à tourner de nouveau vers le pays d'outre Loire l'ambition de Chlodowig; la guerre de Burgondie n'avait été qu'une diversion pour lui, et il revint avec ardeur à ses projets contre les Goths. La colère rendait de l'énergie au roi Alarik, exaspéré par les menaces des Franks et les complots de leurs partisans; et ce prince semblait disposé à prévenir l'attaque. Le grand Théoderik s'interposa encore une fois : il écrivit à Alarik de ne point entamer les hostilités : « Quelque confiance que vous inspirent la longue suite de glorieux ancêtres dont vous descendez, et le souvenir du puissant Attila terrassé par les forces des Wisigoths, gardez-vous de jouer votre destin sur un coup de dé : une longue paix amollit les cœurs des plus vaillants peuples, et voici bien longtemps que les Wisigoths ne sont plus exercés aux combats! » Le roi d'Italie dépêcha en même temps une ambassade à Gondebald, avec qui il avait conclu la paix et contracté une alliance de famille, et il envoya des députés au fond de la Germanie, vers les rois des Thuringiens, des Erules et des Warnes[1], qui avaient été autrefois secourus par Ewarik contre les Franks. Une coalition défensive se

[1] Théoderik, dans ses lettres, qualifie tous ces princes d'*Excellence*.

forma sous les auspices du roi d'Italie, et les ambassadeurs des princes ligués dénoncèrent la guerre au nom de tous à Chlodowig, s'il refusait d'accepter une paix équitable avec les Wisigoths. Chlodowig n'abandonna pas, mais suspendit l'exécution de ses plans, et consentit à une entrevue avec Alarik : la conférence eut lieu sur la frontière des deux peuples, dans une île de la Loire, près d'Amboise (*Ambacia*), *bourgade du territoire de Tours*. Les deux rois s'entretinrent pacifiquement, *mangèrent et burent ensemble, et se séparèrent de bon accord après s'être promis amitié.*

Grâce à la politique du roi d'Italie, qui remplissait avec tant de noblesse et d'habileté le rôle de médiateur de l'Occident, et grâce peut-être aussi à une bien petite cause, à une fièvre quarte qui tourmenta Chlodowig pendant deux ans, la Gaule compta six années de paix ou de trêve à partir du meurtre de Godeghisel. C'est vraisemblablement dans cet intervalle qu'on doit placer la première révision des coutumes saliennes, qui, dans leur forme antique, n'étaient plus en rapport avec la nouvelle situation des Franks : « Quand, par la faveur de Dieu, Chlodowig le Chevelu, le beau, l'illustre roi des Franks, eut reçu le premier le baptême catholique, tout ce qui, dans le pacte salique, paraissait le moins convenable, fut éclairci et amendé par les glorieux rois Chlodowig, Hildebert et Chlother[1]. » La Loi Salique, telle qu'elle est parvenue jusqu'à nous, ne date point toutefois de Chlodowig ni de ses fils, et sa rédaction n'est pas antérieure au septième siècle : elle fut probablement d'abord révisée de vive voix dans un mall particulier de la tribu sur laquelle régnait Chlodowig, puis le reste des Saliens, quelques années après, ratifièrent la révision.

[1] *Prolog. Leg. Salic.*

Cette fameuse loi des Saliens offre un caractère bien différent du code des Wisigoths ou de celui des Burgondes: son génie est purement germanique et barbare, et l'on n'y sent guère ces influences nouvelles qui apparaissent dans les lois d'Ewarik ou de Gondebald; la forme et le fond, empreints parfois d'une poésie sauvage, rappellent sans cesse la vie des forêts et les libres *assemblées de la montagne* (*malberg*); l'orgueil des conquérants teutons se déploie, avec toute sa rudesse, dans les articles qui règlent les rapports, la valeur relative du barbare et du Romain. Nulle dignité, nulle fonction n'est interdite au Romain : il peut être antrustion du roi, comte d'une cité, duc d'une province; mais si haut qu'il parvienne, il ne vaudra jamais que la moitié d'un Frank ou d'un barbare de condition analogue à la sienne; le meurtrier d'un Romain *convive du roi* (antrustion) ou d'un lite germain du roi, doit payer 300 sous d'or aux héritiers du mort; le meurtrier d'un antrustion barbare doit payer 600 sous. Le meurtre d'un barbare libre, étranger à la truste du roi, est taxé à 200 sous d'or; celui d'un propriétaire romain, à 100, taux du meurtre d'un lite ou *colon* germain; le meurtrier d'un colon ou *tributaire* romain ne paye que 45 sous. Le barbare qui dépouille un Romain à main armée n'est condamné qu'à 30 sous de *compensation*; le Romain qui dépouille un barbare doit payer 62 sous.

Tous les crimes et les délits contre les personnes et les propriétés entrent ainsi dans un système général de *compensation* en argent, graduée suivant le rang de l'offensé : les peines corporelles contre les hommes libres sont presque inconnues. Ce n'est point douceur, mais impuissance de la part du pouvoir; on n'a même pas la certitude que l'acceptation du *rachat de la guerre*, de la *compensation*, fût obliga-

toire à cette époque pour l'offensé ou ses héritiers, et peut-être ceux-ci conservèrent-ils quelque temps encore le droit de refuser le *wehre-ghild* et de se faire justice par la force ; cependant le *fred* ou amende proprement dite, payée, dans certains cas, au roi ou au magistrat en sus du wehre-ghild, semble indiquer un certain progrès, une idée d'expiation non plus seulement envers l'offensé, mais envers la société. Le pouvoir redevient plus fort en temps de guerre, et toutes les *compensations* sont triplées pour les meurtres commis à l'armée ; la peine est également triplée en cas de trahison domestique et d'assassinat d'un homme libre par son commensal, par l'homme qui vit sous le même toit (*in contubernio*). Par le rang supérieur assigné aux antrustions entre le reste du peuple, on voit comment le régime de la truste avait fini par dominer et absorber entièrement celui de la tribu : les guerriers attachés à la personne du roi étaient arrivés à former une véritable noblesse à laquelle se rattachaient tous les chefs subalternes; ceux-ci avaient à leur tour des troupes d'antrustions, des *arimannies*[1] qui leur juraient fidélité ainsi qu'eux-mêmes la juraient au roi. Les antrustions des chefs inférieurs et les hommes libres isolés composaient la seconde classe de la nation. Les barbares non libres se divisaient aussi en deux classes inégales, les lites du roi et les lites des particuliers.

L'homme qui enlève à un homme libre sa liberté est puni comme s'il lui avait donné la mort. La *compensation* de 200 sous atteint la plupart des crimes graves; elle est imposée à l'homme qui incendie une église, et à

[1] Ce mot dérive de *Héri-mann*, homme de guerre, ou *Ehre-mann*, homme d'honneur, homme notable. *Arimannie* se prend ici pour une réunion d'*hommes de guerre*, d'*hommes libres*, sous un chef; dans d'autres cas, ce mot est synonyme d'*all-od*, de propriété libre.

celui qui force à main armée la maison d'un autre, *tue les chiens de garde,* pille et blesse les habitants. Le sexe n'établit point de différence dans la quotité de la *compensation;* le meurtre de la femme est assimilé au meurtre de l'homme du même rang, sauf le cas de grossesse; le meurtrier d'une femme grosse paye un wehre-ghild de 700 sous d'or. Le tarif du meurtre d'un enfant hors d'état de se défendre, d'un enfant mâle de moins de douze ans, s'élève à 600 sous. Les attentats à la pudeur des femmes sont punis sévèrement. Le mariage n'émancipe pas les femmes. Lorsqu'une veuve se remarie, on réitère la cérémonie de l'emption fictive, et le nouvel époux paye le *sou et le denier* triples aux parents de la veuve.

On ne fait qu'entrevoir la procédure salique dans les articles confus de cette loi : le mall national était présidé par le roi, les malls cantonnaux, par les *grafs,* et il y avait encore, au-dessous de ceux-ci, de moindres réunions tenues par les *tunghins* ou centeniers, magistrats subalternes, dont le ressort ne comprenait qu'une centaine de feux. Les débats d'un procès criminel étaient ordinairement fort simples : lorsque la preuve par témoins n'était pas possible, et elle ne l'était presque jamais, on recourait à des expédients plus conformes aux mœurs et aux idées d'une telle société. L'accusé amenait avec lui ses parents, ses alliés, ses voisins, depuis le nombre de six jusqu'à celui de cent, lesquels juraient qu'il était innocent du fait à lui imputé; si le plaignant et les siens ne se contentaient pas de ce serment collectif, on se battait: le progrès social consista dans la substitution de deux champions choisis par les deux partis à une guerre générale entre la tribu de l'accusateur et celle de l'accusé; le rôle de champion devint une

profession, un métier [1]. Dans certains cas, on invoquait le *jugement de Dieu* d'une autre manière : on obligeait l'accusé à plonger la main dans une chaudière pleine d'eau bouillante ; s'il se brûlait, il était réputé coupable. L'origine de ces superstitieuses *épreuves,* que l'Église finit par sanctionner malgré la réprobation des plus éclairés de ses docteurs, paraît évidemment païenne : la chaudière d'airain (*æneum*), qui révèle la vérité, n'est autre que le chaudron magique des sorcières du Nord.

Quand un homme condamné à payer le wehre-ghild n'avait, *ni sous la terre ni sur la terre,* de quoi satisfaire à la loi, il devait entrer dans sa maison, prendre dans sa main droite une poignée de terre aux quatre angles, puis, debout sur le seuil, jeter de la terre de la main gauche, par-dessus ses épaules, sur ses trois plus proches parents ; puis, en chemise, sans ceinture et sans chaussure, sauter, le bâton en main, par-dessus la haie de sa maison. Les parents alors étaient obligés de payer pour le coupable. Si l'un d'eux était aussi trop pauvre, il jetait à son tour de la terre sur le parent le plus proche après lui : lorsque le condamné n'avait aucuns parents qui pussent payer son wehre-ghild, le chef qui *l'avait dans sa foi*, et dont il était l'antrustion, était substitué aux parents. Le coupable isolé, qui n'avait ni parents ni chef, subissait la peine capitale (t. 61). Cet article contribua sans doute beaucoup à propager le régime de la vassalité.

Malgré la prépondérance du lien volontaire de la truste,

[1] L'impossibilité, chez les peuples ignorants et grossiers, d'arriver à la preuve testimoniale, hors le cas de flagrant délit, a été, sinon la seule, du moins la principale cause de l'établissement du duel judiciaire. Les petites sociétés de la Grèce et de l'Italie antique n'avaient jamais eu besoin de cette barbare ressource ; la science du droit était née chez elles avec l'organisation de la *cité ;* mais cette science n'avait pu naître chez les tribus désordonnées et vagabondes des forêts germaniques.

le lien naturel de la famille avait encore une grande force, et imposait de bien graves obligations : l'homme qui trouvait trop lourd le poids de ces devoirs pouvait s'y soustraire et rentrer dans l'isolement absolu. « Si quelqu'un se veut soustraire de la parenté, il doit citer ses parents devant le mall ou l'assemblée du *tunghin*, et, là, casser au-dessus de sa tête en quatre parts quatre bâtons d'aune, et jeter les fragments dans le mall, et dire qu'il se retire de leur *serment* (de l'obligation de jurer pour eux), de leur héritage, et de tout ce qui les concerne. Et, ainsi, l'un de ses parents venant par la suite à mourir ou à *être tué* (ou plutôt à *tuer quelqu'un*), ni l'héritage ni la *composition* (le wehre-ghild) ne le concernent plus. » Les périls de l'homme isolé étaient si grands, et les avantages de l'indépendance, si douteux et si précaires, que l'on devait profiter rarement de cette faculté (t. 63).

Mais il est dans la Loi Salique une disposition tout autrement célèbre que ces vieilles coutumes symboliques, dont quelques vestiges ont subsisté à travers le moyen âge : c'est le *titre* 62, intitulé des *aleux* (*all-od,* toute propriété) ou biens patrimoniaux, *titre* important par son objet, puisqu'il réglait la transmission de la propriété chez les Franks, mais bien plus important par le sens politique qu'on s'avisa de lui attribuer, lorsqu'on l'exhuma plusieurs siècles après la mise en oubli de la Loi Salique et la dissolution de la nation franke elle-même. En voici la traduction :

I. Si quelqu'un meurt et ne laisse point d'enfants, si son père ou sa mère lui ont survécu, ils succéderont à son héritage.

II. Si son père et sa mère ne lui ont point survécu, et qu'il ait laissé un frère ou une sœur, ceux-ci succéderont à l'héritage.

III. S'il n'y a ni frère ni sœur, la sœur de la mère succédera.

IV. S'il n'y a point de sœur de mère, la sœur du père succédera.

V. Et, à défaut de celle-ci, les plus proches du côté paternel.

VI. Mais aucune portion de la *terre salique* ne passe aux femmes ; le sexe viril l'a tout entière, c'est-à-dire que les fils succèdent dans l'héritage (à l'exclusion des filles). Mais, lorsqu'entre les neveux et petits-neveux, après un long temps (après plusieurs générations), s'élève une contestation touchant la propriété de la terre, la terre sera divisée par têtes et non par branches. »

La loi des Franks Ripuaires, rédigée postérieurement à celle des Saliens, explique ce fameux article VI en disant que, *tant qu'il existe des mâles, les femmes ne succèdent point à l'héritage des aïeux* (*Lex Ripuar.*, t. 56). La *terre salique*, dont la nature a été l'objet de tant de débats entre les savants et les légistes, n'était donc point une certaine sorte de terre, une espèce particulière de propriété, c'était toute terre possédée par un *Salien* en toute propriété. Mais l'article qui excluait les filles ne fut pas longtemps observé à la rigueur; l'esprit chrétien et le sentiment paternel s'unirent pour combattre cette dureté tudesque, et le précieux recueil de formules d'actes *civils*, rassemblé par le moine Markulf au septième siècle, atteste que les pères pouvaient appeler leurs filles, par testament, à partager avec les fils. L'auteur des formules traite *d'impie* l'ancienne coutume.

L'article de la Loi Salique, qui est devenu, pour ainsi dire, cette loi tout entière dans l'opinion commune, ne contenait, comme on le voit, que des dispositions civiles

et nullement politiques : on ne rencontre pas, dans toute la loi, un seul motif relatif à la transmission du commandement suprême, et les Franks ne songeaient guère à exclure législativement les femmes de la royauté ; car ils n'eussent pas même compris qu'elles pussent prétendre à un titre dont les deux principaux attributs étaient de juger les hommes et de les mener au combat. La loi salutaire qui, pendant plusieurs siècles, a servi puissamment au maintien de la nationalité française en écartant du trône les princes étrangers, fut donc qualifiée fort improprement de *Loi Salique*, et ne dérive que très-indirectement des antiques coutumes frankes.

(506-507.) Vers le même temps où les Saliens révisaient leurs lois nationales, le roi des Wisigoths promulguait un nouveau *corps de droit*, non pour ses sujets barbares, mais pour ses sujets romains : au moment de la chute de l'Empire, les sources du droit romain étaient le code théodosien, les écrits des cinq jurisconsultes Papinien, Paul, Gaïus, Ulpien et Modestin, les rescrits impériaux recueillis dans les codes grégorien et hermogénien, et les *Novelles* ou recueil des lois postérieures à l'année 438, époque de la promulgation du code théodosien. La jurisprudence baissait rapidement en Occident : le corps de droit, qui avait remplacé les anciennes sources devenues obscures et difficiles, paraissait à son tour trop complexe, et de *sages hommes*, prêtres et laïques, avaient travaillé plusieurs années à l'abréger et à l'interpréter : leur ouvrage, approuvé par les évêques et par les délégués des cités, fut sanctionné par Alarik, et publié en 506 à Aire ou *Vico-Julius* sur l'Adour, qui était alors une cité considérable et l'une des résidences des rois goths. Cette compilation est connue sous le nom de *Breviarium Aniani*,

du nom du référendaire Anianus, qui la souscrivit : on y reconnaît l'accroissement sensible de l'importance des curies, depuis la disparition des présidents impériaux ou gouverneurs de provinces. Sighismond, fils et successeur de Gondebald, suivit plus tard chez les Burgondes l'exemple d'Alarik, en promulguant le recueil de droit romain assez bizarrement qualifié de *Papiani Responsum*, beaucoup moins considérable, du reste, que le *Breviarium*.

Alarik se montrait de plus en plus bienveillant envers les Gallo-Romains, et la crainte que lui inspiraient les Franks lui faisait traiter le clergé non-seulement avec tolérance, mais avec une faveur marquée : loin de troubler les évêques dans l'intérieur de leurs diocèses, il permit à tous les prélats de la Gaule gothique de s'assembler à Agde, pour délibérer sur la discipline de l'Église. Trente-quatre évêques ou délégués d'évêques, sujets d'Alarik et de Théoderik, se réunirent le 11 septembre 506, et le concile s'ouvrit par des prières pour la longue vie et la prospérité du roi des Wisigoths ; mais une grande partie des assistants, la plupart peut-être, avaient la prière sur les lèvres et la haine dans le cœur, et Alarik eut bientôt la preuve que ses ménagements ne lui avaient pas réconcilié ses ennemis secrets. Une mesure inique et maladroite à la fois dont il s'avisa sur ces entrefaites, pour parer à quelque besoin d'argent, lui enleva d'ailleurs le peu qu'il avait pu gagner sur l'esprit des populations : il altéra dans ses états la monnaie d'or par un alliage de cuivre, suivant l'exemple que lui avait donné Godeghisel, et qui n'avait guère profité à ce malheureux roi de Genève [1].

L'orage, détourné à deux reprises par Théoderik, allait fondre enfin sur le royaume des Wisigoths : Chlodowig

[1] Avitus, ep. 78.

avait réussi à dissoudre la ligue défensive formée contre lui, et le roi des Burgondes s'était rallié aux Franks, moyennant la promesse d'une part dans les dépouilles d'Alarik. Les complots catholiques reprirent une nouvelle activité : l'évêque de Tours, Vérus, sans être effrayé par le sort de son prédécesseur Volusianus, avait renoué les intrigues de celui-ci avec les Franks ; il fut, comme lui, arrêté et envoyé en exil : l'évêque de Rhodez ou des Ruthènes, Quintianus, dénoncé aux Goths qui habitaient Rhodez par ses propres ouailles, les Romains de la cité, prit la fuite avec son clergé, et se retira en Arvernie. Galactorius, évêque de Béarn (*Beneharnum*)[1], apprenant que les Franks étaient en marche, souleva les montagnards de son diocèse, moins amis des Franks qu'ennemis de toute domination étrangère, et se dirigea vers la Garonne à leur tête pour franchir ce fleuve et joindre Chlodowig ; mais les Wisigoths lui barrèrent le passage et taillèrent en pièces sa petite armée : le belliqueux prélat mourut les armes à la main[2].

Aux *kalendes* de mars 507, Chlodowig avait convoqué à Paris le mall de sa tribu : « or le roi dit aux siens : « Je supporte avec grand chagrin que ces Goths ariens possèdent une excellente partie des Gaules : allons ; avec l'aide de Dieu, nous les vaincrons, et nous réduirons leur terre en notre puissance ! »

Ce discours plut à tous, et l'armée se mit en marche : Chlodowig, avant de partir, reçut la bénédiction de saint Remi, et fit vœu de bâtir, près de Paris, sur le mont Lucotitius (la montagne Sainte-Geneviève), une belle basilique sous l'invocation de saint Pierre et saint Paul, s'il revenait

[1] La cité qui a donné son nom au Béarn est aujourd'hui Lescar.

[2] Marca, *Hist. de Béarn*. — Grég. l. II, c. 36.

victorieux. L'élite de toutes les peuplades frankes était accourue sous les étendards du conquérant, et Chloderik, fils du roi des Ripuaires, lui avait amené plusieurs milliers de guerriers des bords du Rhin ; une multitude de Gallo-Romains, poussés par l'exaltation religieuse comme les Franks l'étaient par la soif des combats et du pillage, se pressaient à la suite des barbares. Cette masse redoutable traversa probablement la Loire à Orléans, et se précipita vers le Poitou à travers la Touraine.

Tandis que l'armée traversait le territoire de Tours, Chlodowig, *par respect pour le bienheureux Martin*, défendit de prendre dans le pays autre chose que des légumes et de l'eau : un soldat, ayant arraché une botte de foin à un pauvre homme, fut mis à mort.—« Où sera donc l'espoir de la victoire, si nous offensons saint Martin? » s'était écrié Chlodowig ; et il dépêcha des messagers chargés de présents vers la basilique où reposaient les restes de l'apôtre des Gaules. — « Allez, leur dit-il, et peut-être recueillerez-vous quelque présage de victoire en entrant dans la demeure sainte. »

A l'instant où les envoyés arrivèrent dans l'église, le premier chantre entonnait l'antienne : « Seigneur, vous m'avez ceint de force pour la guerre ; vous avez renversé sous mes pieds ceux qui s'élevaient contre moi, vous m'avez montré le dos de mes ennemis, et vous avez ruiné ceux qui me trahissaient. »

Chlodowig, rempli d'allégresse par cet heureux augure, s'avança vers la Vienne, qui couvrait le front de l'armée ennemie : Alarik s'était établi dans un camp retranché près de Poitiers, pour attendre les renforts qu'il avait mandés du fond de l'Espagne, et surtout pour tâcher de traîner la guerre en longueur jusqu'à ce que les Ostrogoths y pussent intervenir; car c'était principale-

ment sur Théoderik que le faible roi des Wisigoths fondait ses espérances. La Vienne, grossie par les pluies, arrêta un moment les Franks ; mais, au point du jour, une biche *d'une merveilleuse grandeur* étant entrée dans la rivière et l'ayant traversée sans se mettre à la nage, le *peuple des Franks reconnut où il pouvait passer*, et toute l'armée passa sans obstacle et vint planter ses tentes devant Poitiers. Le soir, un brillant météore, un *phare de feu*, dit Grégoire de Tours, sembla sortir de la basilique de Saint-Hilaire, l'illustre évêque de Poitiers, et se dirigea, au travers de l'espace, vers les pavillons de Chlodowig, *sans doute afin qu'aidé par la lumière du bienheureux confesseur, il assaillît plus hardiment les bataillons de ces hérétiques, contre lesquels le saint évêque avait souvent combattu pour la foi.* « Et Chlodowig interdit à tous ses guerriers de dépouiller personne et de piller les biens de qui que ce fût, soit en ce lieu, soit partout ailleurs sur leur route; » interdiction qui ne fut guère observée et ne pouvait l'être. Les Franks, au contraire, n'épargnant que les terres qui avoisinaient la cité, portèrent au loin, dans toutes les directions, la terreur et le ravage.

Les deux armées restèrent ainsi quelque temps en présence : les Wisigoths enfin, las de voir leur royaume saccagé par les Franks, se soulevèrent tumultueusement contre Alarik, lui reprochant d'avoir peur de l'ennemi, et de n'oser combattre sans son beau-père Théoderik. « Nous valons bien les Franks en force et en courage, s'écriaient-ils, et nous les vaincrons bien sans avoir besoin du secours de personne ! » Alarik fut donc forcé de quitter ses retranchements et de donner bataille en l'absence des Ostrogoths, et l'on en vint aux mains dans la plaine de Vouglé (*Vogladensis Campus*), près de la rivière du Clain, à dix milles de Poitiers. L'armée gothique était formidable

par le nombre : la loi des Wisigoths ordonnait, en cas de guerre nationale, la levée en masse de tous les hommes libres, barbares ou romains, et du dixième des esclaves; mais il n'y avait point, dans cette multitude incohérente, l'unité de sentiments qui associait, pour un moment, les hommes de races et de croyances diverses rassemblés sous la bannière de Chlodowig; la plupart des Gallo-Romains de l'armée d'Alarik ne souhaitaient que d'être vaincus. La fortune des armes ne fut pas longtemps en balance : les Franks, sans répondre à la grêle de traits que les Wisigoths faisaient pleuvoir sur eux, abordèrent brusquement l'ennemi, la hache et le glaive au poing; les lignes d'Alarik furent enfoncées du choc; les Wisigoths ne se rallièrent plus, et Alarik, tandis qu'il cherchait à arrêter la fuite de ses guerriers, fut terrassé et blessé mortellement de la propre main de Chlodowig, qui faillit payer sa victoire de sa vie. Deux soldats goths, se dévouant pour venger leur roi et leur nation, fondirent tout à coup avec rage sur Chlodowig, et le frappèrent à la fois de leurs lances dans les deux flancs; mais la bonne trempe de sa cuirasse et la légèreté de son cheval le sauvèrent de ce péril. Avant la troisième heure du jour (neuf heures du matin), le sort de cette grande journée était décidé : le carnage continua jusqu'au soir; les vainqueurs furieux massacraient indistinctement Goths et Romains ; « il mourut en ce lieu une grande multitude d'Arvernes, qui étaient venus avec Apollinaris (fils du fameux Sidonius), et les principaux d'entre les sénateurs tombèrent.... Les cadavres étaient amoncelés en tel nombre, qu'on eût dit des montagnes de morts...[1] »

L'armée victorieuse se répandit comme un torrent dé-

[1] Greg., l. II, c. 37. — *Gesta reg. franc.*, c. 17. — Ven. Fortunatus, *Vita sancti Hilarii*. — Procope, p. 545.

vastateur des bords de la Vienne jusqu'à ceux de la Garonne : sans doute les cités qui ouvrirent leurs portes, à l'instigation des évêques, ne furent point saccagées ; mais tout le plat pays, les bourgades, les *villas,* furent livrés à des ravages que ces contrées n'avaient point eus à subir depuis la grande invasion de 407. *Il se fit une multitude innombrable de captifs qui furent dispersés par diverses régions.* Chlodowig avait eu beau prescrire solennellement de respecter les églises, les choses et les personnes consacrées au culte ; une foule de *clercs* furent traînés en captivité pêle-mêle avec des milliers d'autres malheureux de tout rang, de tout sexe et de tout âge, et les Gallo-Romains du midi expièrent cruellement les vœux par lesquels ils avaient appelé le *nouveau Constantin.* Ce fut alors sans doute qu'ils appliquèrent à la venue des Franks un terrible prodige qui était, dit-on, apparu jadis à Toulouse. « L'an II du règne d'Anthémius, racontent les chroniques, on vit, au milieu de la cité de Toulouse, un flot de sang jaillir du sein de la terre, et couler pendant tout un jour, présageant la ruine du royaume des Goths et l'approche du règne des Franks[1] ! »

Une partie des vaincus de Vouglé s'étaient réfugiés dans quelques places fortes de la Seconde Aquitaine, principalement dans Angoulême, et s'y défendirent durant le reste de la saison ; Chlodowig, laissant derrière lui Angoulême, poussa jusqu'à Bordeaux, et passa l'hiver dans cette ville. La Première Aquitaine, pendant ce temps, reconnaissait tout entière la domination franke : aussitôt après la bataille, le jeune Théoderik, fils aîné de Chlodowig, qui, avant d'épouser Chlothilde, l'avait eu d'une autre femme, s'était dirigé avec un grand corps d'armée vers la Dordogne, le Lot et le Tarn, et, prenant à revers la Première

[1] Fredegar., *Excerpta.*

Aquitaine, avait parcouru rapidement l'Albigeois, le Rouergue, et enfin l'Arvernie ; cette héroïque contrée, qui avait perdu à Vouglé ses principaux citoyens, se soumit sans résistance, ainsi que le Berri, et Théoderik hiverna sur les confins de la Burgondie.

Les troupes rassemblées par l'autre Théoderik, par le roi d'Italie, pour assister Alarik, n'avaient pris aucune part aux derniers événements de la campagne, et il semblerait même que les principales forces des Ostrogoths n'eussent point encore passé les Alpes. Les discordes que le malheur suscitait parmi les Goths expliquent ce retard et cette inaction du grand Théoderik. Alarik avait deux fils, l'un né d'une concubine, l'autre, de la princesse Théodegothe, fille du roi d'Italie ; le bâtard Ghésalik, qui était parvenu à l'âge d'homme, se fit proclamer roi à Narbonne, au détriment du fils légitime Amalarik, jeune enfant qui fut emmené par ses partisans au delà des Pyrénées. Les Wisigoths de la Gaule, qui, fuyant devant l'invasion franke, avaient abandonné leurs terres des deux Aquitaines et s'étaient concentrés dans la Première Narbonnaise, reconnaissaient Ghésalik, et les Wisigoths d'Espagne se partageaient entre lui et Amalarik ; le nouveau roi, qui avait plus d'ambition que de courage, et qui craignait d'ailleurs le ressentiment du monarque d'Italie, s'efforça, mais en vain, d'obtenir la paix des Franks et des Burgondes ; le vieux Gondebald vint l'assaillir jusque dans Narbonne : cette belle cité fut surprise et pillée par les Burgondes, avec un grand carnage, et Ghésalik, fuyant à travers les montagnes, alla se cacher dans les murs de Barcelonne.

(508.) Les troupes burgondiennes se replièrent sur le bas Rhône avec leur butin, et joignirent devant Arles l'armée du fils de Chlodowig, qui, au printemps de 508,

avait descendu la vallée du Rhône ; Gondebald et le jeune Théoderik formèrent le siége d'Arles. La ruine complète de la puissance gothique au nord des Pyrénées était imminente : Chlodowig, parti de Bordeaux, remontait la Garonne, et, recevant sur son passage les soumissions de la Novempopulanie, se portait rapidement sur Toulouse. La capitale d'Ewarik ouvrit ses portes aux Franks ; le palais royal de Toulouse et les trésors qu'il renfermait tombèrent au pouvoir de Chlodowig ; mais *la renommée publiait* que les plus grandes richesses des rois wisigoths n'étaient point à Toulouse ; la citadelle de Carcassonne abritait, disait-on, dans ses tours, situées sur des rochers inaccessibles, le dépôt des *trésors impériaux, que, dans le siècle passé, Alarik l'ancien avait enlevés de Rome captive ; là se voyaient les meubles magnifiques de Salomon, roi des Hébreux, et ces vases sans nombre, étincelants d'émeraudes, que les Romains avaient conquis autrefois dans Jérusalem.* Chlodowig, enflammé du désir d'une si belle proie, se dirigea en toute hâte de Toulouse sur Carcassonne, et pressa cette place avec une extrême vigueur [1].

La prise d'Arles n'était pas l'objet de moindres efforts ; mais, à Arles comme à Carcassonne, la défense ne le cédait point en énergie à l'attaque : les plus braves des Wisigoths s'étaient jetés dans ces deux villes, et la nombreuse population d'Arles, bien que divisée en factions rivales, secondait généralement la garnison avec zèle : les Franks et les Burgondes ne purent s'emparer du grand pont de bois qui joignait les deux bords du Rhône ; repoussés dans plusieurs assauts sanglants, ils furent obligés d'établir un pont de bateaux pour occuper les deux rives et assurer leurs communications, et ils se bornèrent à bloquer la ville. La disette se mit bientôt dans Arles, et les partis, aigris par

[1] Procope. — Isidor, *Chronic.* — Grég., l. II, c. 37.

la souffrance commune, recommencèrent à se déchirer : les catholiques, les ariens, les juifs, qui étaient nombreux et riches dans Arles, se querellaient avec fureur ; l'évêque Césarius (le fameux saint Césaire)[1], déjà exilé sous Alarik, comme suspect de vouloir livrer la cité aux Burgondes, fut emprisonné par les Goths ; puis les soupçons se retournèrent contre les juifs, qui avaient accusé le prélat, et qui furent, à leur tour, accusés en masse de trahison.

Arles ne pouvait plus être délivrée que par un secours étranger. Ce secours arriva enfin : le roi d'Italie s'était résolu aux derniers efforts pour empêcher la perte d'une place qui eût livré à ses ennemis tout le pays jusqu'aux Alpes, et une nombreuse armée ostrogothe marchait contre les assiégeants, sous les ordres d'Ebbe ou Hibba, le plus habile capitaine de Théoderik. Aucun historien n'a décrit la grande bataille qui fut alors livrée devant Arles : on sait seulement que les assiégeants la perdirent, que les Goths tirèrent vengeance du désastre de Vouglé par un terrible carnage, et ramenèrent dans Arles une *immensité de captifs*. Jornandès prétend que *trente mille Franks* demeurèrent sur le champ de bataille, nombre certainement fort exagéré, lors même que l'on y comprendrait tous les morts burgondes et gallo-romains de l'armée assiégeante.

Les restes de la puissance gothique furent sauvés sans que les Franks parussent fort affaiblis par ce revers, le premier que leur race eût essuyé depuis l'avénement de Chlodowig. Ce prince, au bruit de la journée d'Arles,

[1] Un passage curieux de la Vie de cet évêque, monument contemporain, atteste qu'au commencement du sixième siècle, l'usage de la langue grecque était encore très-populaire, non-seulement dans la cité hellénique de Marseille, mais à Arles et dans quelques villes de la côte méditerranéenne. Saint Césaire introduisit dans son diocèse l'usage de faire chanter les offices religieux *en grec et en latin* par les laïques, chacun chantant dans sa langue maternelle, *afin que nul n'eût le loisir de s'occuper de vaines conversations dans l'église.*

leva le siége de Carcassonne; mais il n'évacua pas même toute la Narbonnaise, et garda Toulouse et les cantons de la haute Garonne, que les Goths ne cherchèrent point à reconquérir. Hibba ne suivit pas les Franks dans leur retraite, et ne tenta point d'attirer Chlodowig à une seconde bataille; il prit possession d'Arles au nom de Théoderik, et ne s'occupa que d'étendre la Province Marseillaise aux dépens des Burgondes, qu'il chassa d'Avignon et de plusieurs autres places au nord de la Durance. Gondebald n'eut qu'à se repentir d'une coalition dont le profit fut pour les Franks, et les pertes pour lui. Tandis que les Ostrogoths poussaient leurs avantages contre les Burgondes, Chlodowig, malgré le rude échec d'Arles, achevait de se rendre maître des vastes régions comprises entre la Loire, les Pyrénées occidentales, la haute Garonne et les Cévennes. La forte place d'Angoulême, dernier refuge des Wisigoths dans l'ouest de la Gaule, succomba sous les armes frankes, et Chlodowig reprit la route de la Loire avec le gros de ses bataillons qui traînaient après eux un prodigieux butin et des troupeaux de captifs: des comtes franks ou romains de la faction franke, choisis par le conquérant, avaient remplacé dans toutes les cités du midi les comtes wisigoths, et un corps d'armée frank restait cantonné dans la Saintonge et le Bordelais, pour tenir en respect les nouveaux sujets de Chlodowig. Le vainqueur de Vouglé fut reconnaissant envers les deux grands saints gaulois, à la protection desquels il attribuait son triomphe : il gratifia les basiliques de Saint-Hilaire et de Saint-Martin d'une riche part dans la dépouille des Goths, et le clergé n'eut point à reprocher à Chlodowig d'être ingrat envers ses alliés; le roi frank ordonna la mise en liberté des ecclésiastiques de tout rang qui auraient été emmenés captifs, et promit aux évêques de délivrer, sur

leur requête signée de leur anneau pastoral, les prisonniers laïques qui seraient réclamés nominativement comme ayant été pris sans avoir porté les armes contre les Franks Il était plus aisé à Chlodowig de rendre un pareil édit que d'en obtenir l'exécution [1].

(509-511.) Chlodowig fit dans Tours une splendide entrée triomphale : il venait de recevoir d'importantes dépêches de l'empereur Anastase; la cour de Constantinople, qui était en mésintelligence avec les Ostrogoths, et qui d'ailleurs ne perdait jamais de vue l'espoir de chasser les barbares d'Italie, projetait sans doute d'opposer Chlodowig à Théoderik, ainsi qu'elle avait lancé autrefois Théoderik contre Odowaker, et Anastase avait expédié au prince frank le diplôme de consul avec un diadème orné de pierreries, ratifiant de la sorte implicitement les conquêtes de Chlodowig. Le roi des Franks revêtit, dans la basilique de Saint-Martin, la tunique de pourpre et la chlamyde consulaire, ceignit le diadème envoyé par l'empereur, et chevaucha, suivi d'un brillant cortége, depuis l'église de Saint-Martin hors les murs jusqu'à la cathédrale de Tours, jetant le long de son chemin des poignées d'or et d'argent à la foule émerveillée. *Depuis ce jour,* dit Grégoire de Tours, *il fut qualifié de consul et d'Auguste.* La dignité romaine dont Chlodowig avait été investi dut affermir son autorité sur ses sujets gaulois, et lui donner un prestige de plus : les paroles de Grégoire sembleraient indiquer que le nouveau consul ne se contenta pas des honneurs que lui déférait Anastase et usurpa le titre d'*Auguste* ou d'empereur, comme si Anastase l'eût reconnu pour collègue à l'empire [2].

[1] *Epist. Chlodovechi*, dans le recueil de D. Bouquet, t. IV, p. 54. — Grég., l. II, c. 37. — Fredeg., *Epitom.* — *Sancti Cæsarii Vita;* dans D. Bouquet, t. III, p. 384; *Gesta reg. franc. Epist. Theoderic.*, dans D. Bouquet, t. IV.

[2] On regarde toutefois comme certain maintenant qu'il ne battit point monnaie

De Tours, Chlodowig retourna ensuite à Paris, et y établit *le siége de son royaume* (*cathedram regni*). Le choix d'un tel centre politique révèle une haute intelligence chez le conquérant barbare.

Chlodowig ne repassa plus la Loire : il n'aspirait plus, du moins immédiatement, à accroître ses conquêtes, et n'eut point à combattre pour les défendre. Théoderik avait tourné ses armes contre le rival de son petit-fils Amalarik, et les discordes intestines des Goths, au bout de trois ou quatre années, se terminèrent par la ruine et la mort de Ghésalik : ce prince, chassé d'Espagne, alla solliciter inutilement l'assistance des Wandales, regagna par mer la Narbonnaise, où dominaient ses partisans, y reforma une armée à la tête de laquelle il repassa les Pyrénées, et enfin, battu complétement par le redoutable Hibba auprès de Barcelonne, revint se faire tuer aux bords de la Durance. Les deux branches de la race gothique furent alors réunies sous le gouvernement du grand Théoderik, qui régna sur les provinces wisigothes d'Espagne et de Gaule avec autant d'autorité que sur l'Italie, fit transporter de Carcassonne à Ravenne le fameux trésor des rois wisigoths, concentra en Italie la haute direction de son empire gotho-romain, et restaura dans la province d'Arles toutes les formes de l'administration impériale : un vicaire préfectorial, le Romain Gémellus, fut installé à Arles, dans la résidence des préfets du prétoire, et, à la lecture des lettres et des édits que le célèbre Cassiodore expédiait en Gaule sous le nom de Théoderik, les *Provinciaux* eussent pu se croire revenus au temps de Majorien et d'Ægidius. Le roi d'Italie s'annonçait aux *Romains* du Rhône et de la Durance comme un libérateur qui les affranchissait du joug de la force bru-

en son nom, et que le type impérial fut conservé en Gaule jusqu'au milieu du sixième siècle.

tale et relevait chez eux l'empire des lois ; il les invitait à secouer l'influence des mœurs barbares, et à revenir, en hommes libres, aux antiques usages romains. La discipline la plus sévère était prescrite aux soldats ostrogoths, et rien n'était épargné pour effacer la trace des misères de la vieille Narbonnaise : les peuples avaient à redouter de voir reparaître, avec les formes impériales, la fiscalité de l'ancien gouvernement ; des exemptions de tributs les rassurèrent à cet égard[1].

Le bon ordre établi par Théoderik dans les provinces échappées à l'invasion franke, et la concentration d'une grande masse de Wisigoths dans la Première Narbonnaise, rendaient une nouvelle attaque fort difficile. Chlodowig et Théoderik se craignirent trop l'un l'autre pour recommencer une lutte pleine de périls et d'incertitude, et la paix générale fut conclue vers 510 ; tout l'honneur en fut pour les Franks, qui n'abandonnèrent pas un pied de terre de leurs vastes conquêtes : les Ostrogoths gardèrent Arles avec le pays entre la Durance et la mer, et restituèrent aux Burgondes Avignon et les autres places au nord de la Durance ; les Wisigoths sauvèrent de leur naufrage la Première Narbonnaise, moins la cité de Toulouse. On ne possède aucuns documents explicites sur l'état des nouvelles provinces frankes après ces prodigieux bouleversements ; elles devaient offrir un étrange contraste avec le pays que gouvernait Théoderik. On ne sait pas même ce que devinrent les biens abandonnés par les Wisigoths, et qui formaient les deux tiers des propriétés territoriales : au premier abord, on jugerait tout simple que les vainqueurs eussent succédé aux vaincus dans la possession de ces propriétés ; mais on reconnaît bientôt avec certitude

[1] *Theoderic. Epist.*, dans D. Bouquet, t. IV.

que les Franks ne se fixèrent au midi de la Loire qu'en fort petit nombre, tandis qu'au contraire ils s'étaient établis par milliers sur la Somme, l'Aisne et la Seine. La plupart attachaient sans doute moins de prix à la terre qu'au riche butin qu'ils emportèrent avec eux dans leurs demeures du nord. Chlodowig s'empara de toutes les propriétés royales, et peut-être de beaucoup d'autres, et il dut y avoir quelque distribution de biens-fonds parmi les Franks ; mais vraisemblablement les églises et même les laïques romains qui avaient servi la cause franke se firent aussi payer largement leurs services ; et le sol, cruellement ravagé à la vérité, retourna en grande partie aux descendants ou du moins aux compatriotes de ses anciens possesseurs. Ainsi, dans les régions au midi de la Loire, l'invasion franke affaiblit plutôt qu'elle ne fortifia l'élément barbare.

Chlodowig ne pensait plus aux conquêtes étrangères ; une autre œuvre absorbait sa terrible activité : l'unité de la race franke, qu'il avait commencée par la gloire, qu'il acheva par le crime. Le but était grand et illustre ; les moyens furent atroces et dignes d'une âme de bronze, incapable de pitié, de scrupules et de remords : le christianisme l'avait enveloppée sans la pénétrer ni l'adoucir, et l'absence complète du sens moral n'était pas moins remarquable chez cette âme étrange que le développement de l'intelligence. Simple roi d'une tribu, Chlodowig n'avait commandé jusqu'alors à la confédération franke que comme un heureux chef de guerre, et son autorité avait été précaire comme la victoire elle-même ; il voulut l'assurer héréditairement à lui et à ses fils en faisant de toutes ces peuplades un seul peuple régi par un seul roi ; la grandeur de la race franke et la sienne se confondaient dans sa pensée.

Il faut lire, dans Grégoire de Tours, le récit des catastrophes qui réalisèrent les plans de Chlodowig : l'écrivain gallo-romain du sixième siècle est, par ses sentiments, au niveau du héros tudesque, tant le contact des dominateurs barbares étouffa promptement les lumières et la moralité chez les *Romains* d'Occident !

Chlodowig s'attaqua d'abord aux plus considérables des princes franks, aux chefs de la fédération ripuaire, les seuls qui pussent, jusqu'à un certain point, lutter avec lui de puissance.

« Tandis que le roi Chlodowig résidait à Paris, il envoya secrètement vers Chloderik, fils de Sighebert, et lui fit dire :

« — Voici que ton père est vieux, et qu'il boite de son pied malade (il avait été blessé à Tolbiac) : s'il venait à mourir, son royaume t'appartiendrait de droit ainsi que notre amitié.

» Alors le fils, séduit par l'ambition, médita de tuer son père. Il arriva que Sighebert sortit de la cité de Cologne et passa le Rhin pour se promener dans la forêt de Buconie : comme il s'endormit dans sa tente, sur le midi, son fils dépêcha contre lui des meurtriers et le fit tuer, afin de posséder son royaume. Mais, par le jugement de Dieu, il tomba lui-même dans la fosse qu'il avait creusée pour son père.

» Il envoya des messagers vers Chlodowig : — Mon père est mort, lui manda-t-il, et j'ai en mon pouvoir ses biens et son royaume. Expédie-moi quelques-uns des tiens, et je leur remettrai volontiers ce qui te plaira dans ses trésors.

» — Je te rends grâces de ton bon vouloir, répondit Chlodowig, et te prie seulement de montrer à mes hommes les biens dont tu resteras possesseur.

» Chloderik ouvrit donc, devant les messagers, les trésors de son père. Tandis que ceux-ci regardaient çà et là, il leur dit tout à coup : — Voici le coffre où mon père avait coutume d'entasser ses pièces d'or.

» Les envoyés lui répondirent : — Plonge ta main jusqu'au fond afin de t'assurer s'il n'y reste rien.

» Et, pendant qu'il se baissait, l'un d'eux leva sa frankiske et lui brisa le crâne.

» Chlodowig aussitôt se rendit à Cologne, convoqua tout ce peuple et dit :

» — Écoutez ce qui est arrivé : tandis que je naviguais sur le fleuve d'Escaut, Chloderik, le fils de mon parent, poursuivait son père, prétendant que je voulais le tuer. Et, pendant que Sighebert fuyait à travers la forêt de Buconie, Chloderik l'a fait mettre à mort par des brigands ; puis lui-même, à l'instant où il ouvrait les trésors de son père, a été frappé et tué je ne sais par qui. Je ne suis nullement complice de ces choses, car je ne puis verser le sang de mes parents, ce qui n'est pas permis : mais, puisque c'en est fait, je vous donne un conseil : s'il vous est agréable, acceptez-le. Ayez recours à moi, et mettez-vous sous ma protection.

» Les Ripuaires accueillirent ces paroles en poussant de grands cris et en entre-choquant leurs boucliers : ils élevèrent Chlodowig sur un bouclier, et le proclamèrent roi.

» Et Chlodowig, ajoute Grégoire de Tours, reçut ainsi le royaume de Sighebert et ses trésors ; car Dieu renversait chaque jour ses ennemis sous sa main et accroissait son royaume, parce qu'il marchait d'un cœur droit devant lui, et faisait ce qui était agréable à ses yeux ! »

Suivant Grégoire, Chlodowig aurait été proclamé roi tout d'une voix dans le *mall* des Ripuaires : il paraît néanmoins que son sanglant avénement fut contesté, et qu'il

y eut, dans l'est de la Gaule, des troubles auxquels participèrent certaines cités gallo-romaines ; les Romains des bords de la Meuse et de la Moselle ne portaient sans doute qu'un médiocre intérêt à la mémoire de Sighebert, mais l'occasion sembla favorable aux plus énergiques d'entre eux pour tenter de secouer le joug des Franks, et la cité de Verdun devint le centre d'une insurrection assez menaçante pour que Chlodowig crût devoir accourir en toute hâte *avec des forces rassemblées de toutes parts*. La rébellion n'eut pas le temps de gagner les provinces du centre : Verdun, vivement pressé par les Franks et prêt à voir tomber ses murs sous les coups *des béliers et des autres machines de guerre*, fut réduit à capituler ; un saint prêtre appelé Euspicius alla trouver Chlodowig sous sa tente, et obtint le pardon de ses concitoyens ; les portes furent ouvertes ; le clergé sortit processionnellement au-devant du roi des Franks, et la ville dut son salut à l'intervention des *clercs* [1].

Après avoir étouffé ce mouvement, le dernier que tentèrent les *Romains* du Nord, Chlodowig continua son entreprise contre les rois franks : il déclara la guerre au roi Hararik, sous prétexte que celui-ci avait refusé de l'assister vingt-quatre ans auparavant dans sa querelle avec Syagrius. *L'ayant environné de piéges*, il le prit avec son fils, les fit charger de liens et *tondre* tous les deux en signe de déchéance, et commanda que le père fût ordonné prêtre, et le fils, diacre (ainsi, ce roi frank avait embrassé le christianisme). « Comme Hararik gémissait et pleurait sur son abaissement, on rapporte que son fils dit : — Ces feuillages ont été coupés sur un arbre vert ; l'arbre ne sèchera

[1] *Vita sancti Maximini* (monument du septième siècle), dans D. Bouquet, t. III, p. 593. — *Chronique de Verdun*, id. 353.

point et produira bien vite une verdure nouvelle : puisse aussi vite mourir l'homme qui a fait ces choses !

» Cette parole retentit aux oreilles de Chlodowig, qui comprit qu'*ils* le menaçaient de laisser repousser leur royale chevelure, et de le tuer ensuite. Chlodowig enjoignit qu'on leur abattît la tête à tous deux, et, les ayant mis à mort, il acquit leur royaume avec leurs trésors et leur peuple.

» Or dans Cambrai régnait alors Raghenaher, homme d'une luxure si effrénée, qu'il épargnait à peine ses plus proches parents dans ses débauches. Il avait pour conseiller un certain Faron [1], souillé de la même impureté, et, lorsqu'on apportait au roi quelque mets, ou quelque présent, il avait coutume de dire : — Voilà pour moi et pour mon Faron ! ce qui gonflait d'une grande indignation le cœur des Franks. Chlodowig, sachant cela, donna aux leudes [2] de Raghenaher des bracelets et des baudriers qui semblaient d'or, afin qu'ils se tournassent contre leur roi; puis il conduisit son armée contre Raghenaher. Celui-ci dépêcha plusieurs éclaireurs à la découverte, et leur demanda quelle était la force de la troupe ennemie qui approchait. — Oh ! répondirent-ils, c'est un grand renfort pour toi et ton Faron ! » Et Chlodowig, arrivant, lui livra bataille. Raghenaher, voyant son armée en déroute, voulut s'enfuir ; mais il fut arrêté par ses propres guerriers, qui lui lièrent les mains derrière le dos, et le menèrent ainsi devant Chlodowig avec son frère Rikher (*Richarius*).

— Pourquoi as-tu fait honte à notre race en te laissant

[1] On ne sait trop si *Faron* est ici un nom propre, ou une qualification générale : *Faron*, *Faraman*, signifiait *chef de famille, noble homme*.

[2] C'est la première fois qu'apparaît le mot de *leudes* chez les chroniqueurs : ils l'emploient communément comme synonyme d'antrustions ; *les leudes, les antrustions, les fidèles de tel chef*, etc.

enchaîner? lui dit Chlodowig ; ne te valait-il pas mieux mourir ?

Et il lui fendit la tête d'un coup de hache ; puis, se tournant vers Rikher :

— Si tu avais porté secours à ton frère, il n'eût pas été enchaîné.

Et il frappa aussi de sa frankiske.

Après leur mort, ceux qui les avaient livrés reconnurent que *l'or que leur avait donné Chlodowig n'était que cuivre doré*; mais, quand ils se plaignirent de cette tromperie, le roi leur répondit :

« — Celui qui fausse sa voix envers son chef, et le livre de sa propre volonté à la mort, mérite de recevoir du faux or pour récompense.

» Et ils durent se contenter d'être épargnés eux-mêmes. « Or les rois ci-dessus dits étaient les parents de Chlodowig ; et leur frère Rignomer fut aussi tué dans la cité du Mans par ordre de Chlodowig, et Chlodowig reçut tout leur royaume et leurs trésors. Et, ayant encore tué beaucoup d'autres rois et les principaux de ses parents, qu'il craignait de voir un jour prétendre à son royaume, il étendit sa souveraineté sur toutes les Gaules.

» Un jour cependant, ayant assemblé ses fidèles : — Malheur à moi, dit-il, qui suis resté comme un voyageur parmi des étrangers, n'ayant pas de parents qui me pussent secourir, si l'adversité venait !

» Mais ce n'était pas qu'il s'affligeât de la mort des siens ; il parlait ainsi seulement par ruse, et pour découvrir s'il avait encore quelque parent, afin de le faire tuer. »

Ce fut ainsi que Chlodowig devint roi de tout le peuple frank. Il survécut peu à l'achèvement de son œuvre sanglante.

Sa conduite avait offert, dans ces derniers temps, un bizarre mélange de crimes atroces et de témoignages de dévotion. Il considérait Dieu comme un allié fidèle qui avait droit à sa part du butin, et il consacra une partie des dépouilles de ses victimes à l'édification d'églises et de monastères, entre autres à l'achèvement de Saint-Hilaire de Poitiers et à la construction de l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, qu'il bâtissait à Paris près de l'ancien palais impérial des Thermes. Son dernier acte politique fut la convocation d'un concile que les évêques de ses états lui avaient demandé l'autorisation de tenir à Orléans (juillet 511).

Dans cette assemblée religieuse, la première qui ait été réunie sous la domination franke, furent promulgués plusieurs *canons* importants pour la discipline de l'Église et pour le règlement des mœurs publiques. On confirma et on interdit le droit d'asile, qui interdisait, sous peine d'excommunication, d'arracher des églises, de leurs parvis, et des maisons épiscopales, quiconque y chercherait un refuge. Ce privilége, imité du paganisme antique, avait été accordé sur de larges proportions, puis restreint, à cause de ses abus, par les empereurs chrétiens; mais, dans le chaos où les barbares avaient plongé la Gaule, c'était un bienfait inappréciable pour tous les faibles que d'avoir un abri assuré au pied des autels contre les vengeances et les fureurs des forts. Les intérêts du pouvoir ecclésiastique étaient ici d'accord avec ceux de l'humanité.

Les innocents persécutés, les coupables poursuivis par les personnes qu'ils avaient offensées ou par les magistrats, les esclaves qui craignaient le courroux de leurs maîtres, se pressaient pêle-mêle dans les enceintes privilégiées, et l'évêque ne les forçait jamais à en sortir jusqu'à ce que

ceux qui les poursuivaient eussent juré de leur laisser la vie et les membres, et de ne leur infliger aucun châtiment corporel. Le violateur d'un tel serment était frappé des plus terribles anathèmes. Les actes de ce concile sont un curieux monument de la puissance de l'épiscopat, seul resté debout parmi tant de ruines : les évêques exerçaient une véritable souveraineté sur une très-grande partie de la société. A côté du mall présidé par le *graf* ou comte frank, au-dessus de la *curie* civile, s'élevait un troisième tribunal, la *curie* épiscopale, la *cour de chrétienté*, comme on la nomma plus tard, qui jugeait sans appel toutes les causes du clergé, et le clergé formait une classe immense. A l'ombre des basiliques vivaient une multitude de familles, engagées héréditairement dans les rangs inférieurs de l'Église, sans renoncer au mariage ni aux professions civiles, et ne connaissant de chef et de magistrat que l'évêque. Chlodowig voulut arrêter l'accroissement de cette caste, qui échappait au pouvoir du roi et de ses comtes[1]; et les évêques furent obligés de décréter qu'aucun des *séculiers* (des laïques) ne pourrait être admis désormais dans le clergé sans l'autorisation du roi ou du juge (du comte); mais les évêques continuèrent à *ordonner* des esclaves sans l'aveu des maîtres, en payant à ceux-ci le double de la valeur de l'esclave. Les vastes propriétés données par Chlodowig à certaines basiliques fameuses demeurèrent exemptes de toutes charges, ainsi que les clercs attachés au service de ces églises.

Les *canons* du concile d'Orléans, convoqué au nom de Chlodowig, furent sanctionnés par son autorité royale :

[1] Les abbés, les prêtres, les religieux et tous les clercs ne pouvaient rien demander au roi sans la permission de l'évêque.

c'était un véritable traité entre les deux puissances qui se partageaient la Gaule.

« Après ces choses, Chlodowig mourut à Paris et fut enseveli dans la basilique des Saints-Apôtres, qu'il avait construite avec la reine Chlothilde. » Il n'était âgé que de quarante-cinq ans.

A la mort de cet homme extraordinaire se termine la première des deux grandes périodes de nos origines : tous les éléments qui doivent enfanter la nationalité française sont maintenant juxtaposés sur le sol gaulois ; la seconde période sera l'histoire de leur fusion.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DU TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.



